EM. TERQUEM
BOOKSELLER
PARIS 15 RUE DE LA
MONNAIE 15 RUE

OEUVRES

DE BOSSUET.

TOME XIV.

Se Trouvent

CHEZ

A VERSAILLES,

LEBEL, Éditeur, imprimeur du Roi et de l'Évêché, rue Satory, n.° 122.

A PARIS,

LE NORMANT, imprimeur-libraire, rue de Seine, n.° 8;
PILLET, imprimeur-libraire, rue Christine, n.° 5;
BRUNOT-LABBE, libraire, quai des Augustins, n.° 33;
BLAISE, libraire, quai des Augustins, n.° 61;
LE CLÈRE, libraire, quai des Augustins, n.° 35;
BOSSANGE ET MASSON, imprimeurs-libraires, rue de Tournon;
RENOUARD, libraire, rue Saint-André-des-Arts;
TREUTTEL ET VURTS, libraires, rue de Bourbon;
FOUCAULT, libraire, rue des Noyers, n.° 37;
AUDOT, libraire, rue des Mathurins-Saint-Jacques, n.° 18.

ET A BRUXELLES,

LE CHARLIER, libraire.

LF
B7463

ŒUVRES
DE BOSSUET,

ÉVÊQUE DE MEAUX,

REVUES SUR LES MANUSCRITS ORIGINAUX,

ET LES ÉDITIONS LES PLUS CORRECTES.

TOME XIV.

118734
26/9/11

A VERSAILLES,

DE L'IMPRIMERIE DE J. A. LEBEL,

IMPRIMEUR DU ROI.

1816.

PQ
1725
A2
1815
t.14

SERMONS.

SERMON

POUR

LE DIMANCHE DE QUASIMODO,

SUR LA PAIX FAITE ET ANNONCÉE PAR J. C.

Combien extraordinaire la manière dont cette paix a été conclue; moyen dont Jésus-Christ s'est servi pour nous la procurer. Obligation de renoncer à tous ses attachemens criminels, et de quitter toutes ses intelligences avec le monde, pour y participer. Rétablissement du commerce entre le ciel et la terre, fruit de cette paix. Comment est-elle accompagnée de toutes les marques d'une parfaite réunion.

Venit Jesus, et stetit in medio, et dixit eis : Pax vobis.

Jésus vint, et se tint au milieu d'eux, et leur dit: La paix soit avec vous. Joan. xx. 19.

La justice et la paix sont deux intimes amies; elles se baisent, dit le roi prophète, et se tiennent si étroitement embrassées, que nulle force n'est capable de les désunir : *Justitia et pax osculatæ sunt* (1). Où la justice n'est pas reçue, il ne faut pas espérer que la paix y vienne; et c'est pourquoi les crimes des hommes ayant chassé la justice par toute la terre, la paix aussi les avoit quittés et s'étoit retirée au ciel, qui est le lieu de son origine. Mais après que la mort de notre Sauveur a eu rétabli la

(1) *Ps.* LXXXIV. 11.

justice par la rémission des péchés, la paix, sa fidèle compagne, a commencé de paroître aux hommes avec ce visage tranquille qui porte la joie dans le fond des cœurs. *Pax vobis :* « La paix soit avec » vous », dit le Fils de Dieu : et saint Paul publiant par toute la terre la paix que le Fils de Dieu nous a méritée, écrit aux Romains ces grandes paroles : « Etant donc justifiés par la foi, nous sommes en paix » avec Dieu par notre Seigneur Jésus-Christ (1) » ; reconnoissant bien, chrétiens, qu'on ne peut être en paix avec Dieu, sans être revêtu de sa justice. Cette paix accordée entre Dieu et l'homme par la médiation du sauveur Jésus, étant le sujet principal de notre évangile, sera la matière de ce discours.

Le déluge est passé, les cataractes du ciel se sont refermées : Jésus-Christ ayant soutenu tous les flots de la colère divine, qui venoient accabler les hommes; les eaux maintenant se sont retirées, la colombe s'approche de nous avec une branche d'olive, Jésus-Christ s'avance au milieu des siens, et leur annonce que la paix est faite; *Et dixit eis : Pax vobis.* A ce mot de paix, chrétiens, tous les cœurs sont saisis de joie, tous les troubles s'évanouissent, toutes les premières terreurs se dissipent; les apôtres épouvantés se rassurent voyant le Seigneur, et ne se lassent d'admirer celui qui ayant été par sa grâce l'unique négociateur de cette paix, leur en vient encore lui-même donner la nouvelle : *Gavisi sunt discipuli viso Domino* (2).

Les apôtres ne sont pas les seuls qui doivent se

(1) *Rom.* v. 1. — (2) *Joan.* xx. 20.

réjouir en notre Seigneur de ce traité de paix admirable; et comme nous y avons été compris avec eux, nous devons participer à leur joie commune. Donc, mes Frères, réjouissons-nous, et rendons grâces au divin Jésus de la paix. Nous étions des sujets rebelles qui ne pouvions éviter la juste vengeance qui étoit due à notre révolte; et enfin notre souverain nous donne la paix. O Dieu, qui nous dira le secret de cette importante négociation? de quelle sorte s'est fait ce traité? quelles conditions nous a-t-on données? quels fruits recevra la nature humaine de cette sainte et divine paix? C'est ce qu'il faut tâcher de vous faire entendre; et trois circonstances de notre évangile nous en donneront l'éclaircissement.

Je remarque premièrement que Jésus paroissant au milieu des siens, et leur donnant le salut de paix, « il leur montre en même temps ses mains et ses » pieds » : *Et cùm hoc dixisset, ostendit eis manus et pedes* (1); c'est-à-dire, les cicatrices de ses plaies sacrées. Je vois secondement, dans mon Evangile, que les apôtres étoient retirés, que « les portes » étoient fermées »; *Et fores essent clausæ* (2) : nul n'y pouvoit entrer que le Fils de Dieu; si bien que, les voyant séquestrés du monde, il vint tout à coup leur donner la paix; *Pax vobis*. Et il redoubla encore une fois cette bienheureuse salutation, lorsqu'il vit qu'ils le regardoient, et ne s'attachoient qu'à lui seul; *Dixit ergo eis iterum : Pax vobis* (3). Enfin la troisième chose que j'ai observée, c'est qu'il leur fait présent de ses dons célestes, il leur donne son Saint-Esprit : *Accipite Spiritum sanctum* (4). Il les

(1) *Luc.* XXIV. 40. — (2) *Joan.* XX. 19. — (3) *Ibid.* 21. — (4) *Ibid.* 22.

envoie par toute la terre le porter à tous les fidèles : « Comme mon Père m'a envoyé, ainsi, dit-il, je » vous envoie » : allez-vous-en étendre par tous les peuples la grâce qui vous a été accordée ; « Ceux » dont vous remettrez les péchés, j'entends qu'ils » leur soient remis » : *Sicut misit me Pater, et ego mitto vos ;.... quorum remiseritis peccata, remittuntur eis* (1). Voilà trois circonstances de notre évangile, lesquelles, Messieurs, si nous entendons, nous y lirons manifestement toute l'histoire de notre paix. Vous demandez par quels moyens elle a été faite ; et le Fils de Dieu vous montre ses plaies : vous désirez en savoir les conditions ; regardez dans son Evangile ses disciples séquestrés du monde, qui n'ont d'attachement qu'à lui seul : vous en voulez enfin connoître les fruits ; voyez le Saint-Esprit répandu, et les dons du ciel versés sur les hommes.

Mais peut-être que ce mystère de paix ne vous paroît pas encore assez clairement ; mettons-le, s'il se peut, dans un plus grand jour, et réduisons en peu de paroles tout l'ordre de notre dessein, sur le fondement de notre évangile. Ma proposition générale, c'est que le Fils de Dieu a fait notre paix ; et pour vous en expliquer le particulier, je dirai premièrement, chrétiens, que le moyen dont il s'est servi, ç'a été sa mort, et c'est ce qu'il nous enseigne en montrant ses plaies : secondement, je vous ferai voir que la condition qu'il nous impose, c'est de renoncer aux intelligences que nous avions avec le monde et les autres ennemis de Dieu ; c'est pourquoi il ne donne sa paix qu'à ceux qu'il trouve retirés du

(1) *Joan.* XX. 21, 23.

monde. Enfin je conclurai ce discours, en vous proposant les fruits admirables de cette sainte et divine paix, par le rétablissement du commerce entre le ciel et la terre; et c'est ce que le Fils de Dieu nous fait bien entendre, en donnant son esprit à ses saints apôtres, et les envoyant par tout l'univers pour y répandre de toutes parts les trésors célestes. C'est en peu de mots, chrétiens, toute l'histoire de notre paix : la mort du Fils de Dieu en est le moyen; renoncer aux intelligences, la condition; le commerce rétabli, la suite et le fruit. Soyez attentifs, chrétiens; et s'il reste quelque obscurité, elle sera bientôt dissipée avec le secours de la grâce.

PREMIER POINT.

Pour vous expliquer la manière dont s'est faite la paix de Dieu et des hommes, j'avancerai d'abord une chose qui n'a d'exemple dans aucune histoire; que cette paix se devoit conclure par la mort violente de l'ambassadeur qui étoit député pour la négocier. Voilà une proposition inouie parmi tous les peuples du monde; mais que la doctrine de l'Evangile nous fait voir très-indubitable. Que Jésus-Christ soit l'ambassadeur du Père éternel, et son ambassadeur pour traiter la paix; toute l'Ecriture nous le témoigne; il se dit toujours l'envoyé du Père, et son envoyé vers les hommes : et qu'il soit envoyé pour traiter la paix, non-seulement ses paroles, mais tout l'ordre de ses desseins le fait bien connoître. C'est pourquoi saint Paul assure qu' « il est notre paix » : *Ipse enim est pax nostra* (1); et que

(1) *Ephes.* II. 14.

le sujet de sa mission, c'est la réconciliation de notre nature : « Dieu étoit dans le Christ se réconciliant » le monde » : *Deus erat in Christo mundum reconcilians sibi* (1). Combien devoit être vénérable aux hommes ce grand et céleste envoyé du Père ! outre la dignité de sa personne, nous le pouvons encore aisément juger par le titre d'ambassadeur, et d'ambassadeur de la paix.

Qu'est-il nécessaire que je vous rapporte ce que nul de mes auditeurs ne peut ignorer, que la personne des ambassadeurs est sacrée et inviolable. C'est comme un traité solennel, où la foi publique du genre humain est intervenue, que l'on puisse députer librement pour traiter de la paix et de l'alliance, ou des intérêts communs des Etats ; et violer cette loi consacrée par le droit des gens, et que la barbarie même n'a pas effacé dans les ames les plus farouches, c'est se déclarer ennemi public de la paix, de la bonne foi, et de toute la nature humaine : Dieu même, comme protecteur de la société du genre humain, est intéressé dans cette injure ; tellement que celle que l'on fait aux ambassadeurs n'est pas seulement une perfidie, mais une espèce de sacrilége.

Et voici que Jésus, Fils du Dieu vivant, le divin Jésus, Jésus envoyé aux hommes pour faire leur paix, ô commission sainte et vénérable, a été maltraité par eux jusqu'à être attaché à un bois infâme. Toute la majesté de Dieu est violée manifestement par cette action ; non-seulement parce qu'il est son ambassadeur, mais encore parce qu'il est son Fils

(1) *II. Cor.* v. 19.

bien-aimé. Et néanmoins, ô prodige étrange, cette mort, qui devoit rendre la guerre éternelle, c'est ce qui conclut l'alliance : ce qui a tant de fois armé les peuples, a désarmé tout à coup le Père éternel ; et la personne sacrée de son envoyé ayant été violée par un si indigne attentat, aussitôt il a fait et signé la paix. Voici un mystère incroyable : Dieu est irrité justement contre la malice des hommes ; et lorsque, par le meurtre de son envoyé, de son Christ, de son Fils unique, ils ont ajouté le comble à leurs crimes, c'est alors qu'il commence d'oublier les crimes.

Qui sera le sage et l'intelligent qui nous développera ce secret, et qui nous apprendra nettement ce que Dieu a trouvé de si agréable dans la mort de son Fils unique, qu'elle lui ait fait pardonner les péchés du monde ? Ce sera, Messieurs, saint Augustin qui nous en donnera le fondement dans les traités qu'il a faits sur la première épître de saint Jean (1) : il a remarqué comme trois principes de la mort de notre Seigneur. Il a, dit-il, été livré à la mort par trois sortes de personnes : il a été livré par son Père ; saint Paul : « Il n'a point épargné son propre Fils, » mais il l'a livré pour nous tous (2) ». Il a été livré par ses ennemis ; Judas l'a livré aux Juifs : *Ego vobis eum tradam* (3) ; les Juifs l'ont livré à Pilate : *Tradiderunt Pontio Pilato præsidi* (4) ; Pilate l'a livré aux soldats pour le mettre en croix : *Tradidit militibus ad crucifigendum* (5). Non-seulement, Messieurs, il a été livré par son Père, et livré par ses ennemis, mais encore livré par lui-même. Saint

(1) *Tract.* VII, *n.* 7, *tom.* III, *part.* II, *col.* 874, 875. — (2) *Rom.* VIII. 32. — (3) *Matt.* XXVI. 15. — (4) *Ibid.* XXVII. 2. — (5) *Ibid.* 26.

Paul en est touché jusqu'au fond de l'ame, lorsqu'il écrit ainsi aux Galates : « Ce que je vis maintenant, » je vis en la foi du Fils de Dieu qui m'a aimé et s'est » livré lui-même pour moi » ; *Et tradidit semetipsum pro me* (1). Voilà donc le Fils de Dieu livré à la mort par de différentes personnes et par des motifs bien opposés. Son Père l'a livré pour satisfaire à sa justice irritée; « Il ne lui a pas pardonné » ; *Non pepercit*, dit saint Paul (2) : Judas l'a livré par avarice ; les Juifs par envie; Pilate par lâcheté; et lui-même par obéissance.

Dans ces volontés si diverses, il nous faut rechercher, mes Frères, ce qui a pu faire la paix des hommes; et pour cela il est nécessaire d'en examiner les différences. Chose étrange, Messieurs; nous trouvons dans un même fait, le Père et le Fils, Judas et Pilate et les Juifs. Tous livrent le Fils de Dieu au supplice; tous le livrent par leur volonté, et néanmoins la volonté des uns est très-bonne, et celle des autres est très-criminelle : ce sont les motifs qui les distinguent. Le Père et le Fils y ont concouru par une bonne volonté; ç'a été par l'amour de la justice : Judas au contraire et les Juifs par une volonté très-méchante; ç'a été pour contenter leurs mauvais désirs. Voilà déjà quelque différence; mais nous ne voyons pas encore bien distinctement ce qui a produit notre paix : il est temps enfin de le dire.

Mettons ce mystère en plein jour, et voyons ce qui nous a réconciliés. Les Juifs ont livré Jésus-Christ; et en le livrant par envie, ils ont ajouté le

(1) *Gal.* II. 20. — (2) *Rom.* VIII. 32.

comble à l'iniquité : ce n'est pas pour faire la paix, ni pour attirer le pardon des crimes. Le Père éternel l'a livré aussi; il l'a fait par une volonté équitable : il s'est pris à la caution, la partie principale étant insolvable; il a exigé de la caution le paiement de la dette : sans doute cette pensée étoit juste; mais je ne vois pas encore notre paix conclue : je vois au contraire un Dieu qui se venge, et qui exige ce qui lui est dû, de son propre Fils; il faut autre chose, mes Frères, pour la réconciliation de notre nature. Mais entre ces Juifs méchans et injustes, et un Dieu juste, mais sévère; entre ces hommes injustes qui, multipliant leurs crimes, augmentent leurs dettes, et ce Père rigoureux qui exige si sévèrement ce qui lui est dû; je vois un Fils soumis et obéissant, qui prend sur soi volontairement et tout ce que les hommes doivent et tout ce que le Père peut exiger : ce que Dieu a ordonné par justice, ce que les hommes ont accompli par envie, il l'accepte humblement par obéissance. Chrétiens, ne craignons plus, notre paix est faite : Dieu exige; Jésus-Christ le paie : les hommes multiplient leurs dettes; mais Jésus-Christ se charge encore de cette nouvelle obligation; son mérite infini est capable de porter et de payer tout. Si tous les hommes sont dûs, comme des victimes, à la justice divine, une victime de la dignité du Fils de Dieu peut remplir la place de toutes les autres.

Mais le sang versé de son Fils irrite de nouveau sa colère : il est vrai; mais ce même sang peut appaiser aussi sa colère. En tant que répandu par les Juifs, ce sang de Jésus-Christ crie vengeance; en tant que

présenté par Jésus-Christ, ce même sang crie miséricorde : mais la voix que Jésus-Christ pousse est sans doute la plus puissante ; quelque grande que soit la malice d'un attentat commis contre un Dieu, il y a encore plus de dignité dans l'obéissance d'un Dieu : ainsi la miséricorde l'emporte ; et voilà ce grand mystère du christianisme. L'ambassadeur est mort, et la paix enfin est conclue. Ne parlons plus du crime des Juifs, parlons de l'obéissance du Fils de Dieu : ceux-là ont commis un meurtre exécrable : celui-ci a accepté une mort honteuse avec une humilité sans exemple ; et cette mort acceptée est capable d'effacer le meurtre commis. « Qu'ils viennent seulement, ces bourreaux » qui ont mis la main sur Jésus-Christ ; qu'ils vien- » nent, dit saint Augustin (1), boire par la foi ce » sang qu'ils ont répandu par la cruauté, et ils trou- » veront leur rémission même dans le sujet de leurs » crimes ». Si la grâce, si le pardon, si la paix et l'alliance s'étend jusqu'à eux ; eh ! que peuvent craindre les autres ?

Non, mes Frères, ne doutons plus que nous ne soyons réconciliés. Allons au cénacle avec les apôtres recevoir de Jésus-Christ le salut de paix, et adorer ses plaies qu'il leur montre. Je ne m'étonne plus si l'Evangéliste remarque que le Fils de Dieu leur donnant la paix, « leur découvre ses pieds et ses » mains percés » ; *Et ostendit eis manus et pedes* (2) : c'est que ces blessures ont fait notre paix ; c'est qu'il veut que nous en lisions le traité, la conclusion, la ratification infaillible, dans ces cicatrices sacrées. Il les veut porter jusque dans le ciel ; afin que si son

(1) *Serm.* LXXVII, *n.* 4, *tom.* V, *col.* 420. — (2) *Luc.* XXIV. 40.

Père s'irrite contre la malice des hommes, il puisse continuellement lui représenter, dans ces divines blessures, une image du sacrifice qui l'a appaisé. Il nous a laissé sur la terre une image de ce sacrifice dans l'adorable eucharistie : il en a aussi emporté une dans le ciel; dans les empreintes de ces plaies sacrées. C'est là toute notre espérance; c'est l'unique appui des pécheurs. Cet agneau mystique de l'Apocalypse, qui paroît toujours devant le trône, et y paroît « toujours comme mort »; *tanquam occisum* (1); c'est-à-dire, ce divin Jésus qui se montre au Père céleste avec les marques de sa mort sanglante, avec ces cicatrices salutaires encore toutes fraîches et toutes vermeilles, toutes teintes, si je l'ose dire, de ce sang précieux et innocent qui a pacifié le ciel et la terre; c'est ce qui me fait approcher du trône de Dieu avec une pleine confiance; sachant bien que « si j'ai péché, j'ai un avocat près du Père, » Jésus-Christ le Juste (2) ». Mais que cette confiance, Messieurs, n'entretienne pas notre dureté, et ne nous endorme pas dans nos crimes. Ces plaies, qui paroissent pour nous dans le ciel, paroîtront contre nous dans le jugement : *Videbunt in quem transfixerunt* (3) : « Ils verront celui qu'ils ont percé »; ils verront les cicatrices de ces plaies sacrées qui font maintenant notre paix, mais qui crieront alors hautement vengeance contre notre endurcissement, et contre l'ingratitude de ceux qui n'auront pas accompli la condition que ce bienheureux traité nous impose.

(1) *Apoc.* v. 6. — (2) *I. Joan.* ii. 1. — (3) *Joan.* xix. 37.

SECOND POINT.

Durant le temps de notre révolte, nous avons pris des engagemens, nous avons entretenu des correspondances avec les ennemis de notre prince; et, comme dit le prophète Isaïe, « nous avons fait un » traité avec la mort, et lié une société avec l'enfer » : *Percussimus fœdus cum morte, et cum inferno fecimus pactum* (1); c'est-à-dire, que nous sommes entrés avec le monde dans des attachemens criminels. Maintenant, pour jouir du bénéfice de cette paix que notre céleste Médiateur a négociée, il faut renoncer à tous ces traités, et rompre pour jamais ces intelligences : c'est la condition qu'on nous impose, et elle est couchée en termes formels dans le même prophète Isaïe : *Delebitur fœdus vestrum cum morte, et pactum vestrum cum inferno non stabit* (2) : « Votre » traité avec la mort sera cassé, votre pacte avec » l'enfer ne tiendra pas ».

Pour entendre solidement cette unique condition de notre paix, il faut remarquer avant toutes choses avec saint Augustin en divers endroits; mais il le dit admirablement sur le psaume cent trente-six, qu' « il » y a deux cités diverses, mêlées de corps, séparées » de cœur, qui suivent, dit-il, le courant du siècle, » jusqu'à ce que le siècle finisse » : *Duas civitates, permixtas sibi interim corpore, et corde separatas, currere per ista volumina sæculorum usque in finem* (3) : l'une enferme dans son enceinte les enfans de Dieu, et se nomme Jérusalem; l'autre contient

(1) *Is.* XXVIII. 15. — (2) *Ibid.* 18. — (3) *In Psal.* CXXXVI, *n.* 1, *tom.* IV, *col.* 1513.

les hommes du monde, et s'appelle Babylone. Il n'est rien de si opposé que ces deux villes. Babylone, dit saint Augustin (1), a pour sa fin la paix temporelle; et la sainte Jérusalem se propose la paix de l'éternité. Les princes en sont ennemis, les coutumes toutes dissemblables, les lois entièrement opposées. Saint Paul distingue deux sortes de lois (2) : il y a la loi de l'esprit ; elle gouverne dans Jérusalem : il y a la loi de la chair; elle règne dans Babylone. Les citoyens de Jérusalem ne doivent jamais sortir ses murailles; tout commerce leur est interdit avec cette cité criminelle, de peur qu'ils ne souillent leur pureté dans ses continuelles profanations.

Mais où donc pourra-t-on bâtir cette cité innocente? quelles montagnes assez hautes, quelles mers et quel océan assez vaste sera capable de la séparer de cette autre cité corrompue? Ne recherchons pas, chrétiens, une place qui la sépare; elle ne doit pas en être éloignée par la distance des lieux : dessein certainement bien étrange. Jérusalem est bâtie au milieu même de Babylone; ces peuples, dont les lois sont si différentes et les desseins si incompatibles, enfin qui ne doivent point avoir de commerce ensemble, sont néanmoins mêlés par toute la terre. D'où vient ceci? grand Dieu, quelle étrange confusion! vous qui avez si sagement et avec tant d'ordre rangé chaque chose en sa place, pourquoi ne voulez-vous point séparer les bons de la troupe des méchans et des impies? « Ils seront, dit saint Au-» gustin (3), mêlés de corps, mais ils seront séparés

(1) *In Psal.* CXXXVI, *n.* 2, *col.* 1514, *et seq.* — (2) *Rom.* VII. 23. — (3) *Loco mox citato.*

» de cœur ». Ce n'est pas ici le lieu, chrétiens, de chercher la raison de ce mélange; disons seulement, en passant, que ce même Dieu tout-puissant qui a sauvé les enfans dans la fournaise, et Daniel parmi les lions; qui a gardé la famille de Noé sur un bois fragile contre la fureur inévitable des eaux universellement débordées, et celle de Lot de l'embrasement et des monstrueuses voluptés de Sodome; qui a fait luire à ses enfans une merveilleuse lumière parmi ces ténèbres épaisses qui enveloppoient toute l'Egypte : ce même Dieu a entrepris de faire éclater son pouvoir, en conservant l'innocence dans le cœur des siens, au milieu de la dépravation générale. Mener une vie innocente loin de la corruption commune, ce n'est pas une épreuve assez difficile pour connoître la fidélité de ses serviteurs; mais les laisser avec les méchans, et leur faire observer la justice; leur faire respirer le même air, et les préserver de la contagion; les laisser mêlés dans l'extérieur, et rompre le commerce au dedans, l'œuvre est digne de sa puissance, l'épreuve est digne de ses élus; c'est pourquoi Dieu a voulu établir cet ordre.

Mais, chrétiens, qu'il est mal suivi! nous, qui sommes par notre baptême les citoyens de Jérusalem, que nous avons de commerce avec cette ville ennemie! Nous nous embarquons tous les jours sur les fleuves de Babylone. Qu'est-ce à dire ceci, mes Frères? quels sont ces fleuves de Babylone? Saint Augustin nous l'expliquera. « Les fleuves de Baby-» lone, dit-il, c'est tout ce qu'on aime et qui passe » : *Flumina Babylonis, sunt omnia quæ hic amantur*

et

et transeunt (1); c'est-à-dire, les biens périssables. Nous voyons ces fleuves passer devant nous, ces fleuves des plaisirs du monde; nous voyons les voluptés couler devant nous, les eaux nous en semblent claires, et dans l'ardeur de l'été, on trouve quelque douceur à s'y rafraîchir; le cours en paroît tranquille, et on s'embarque aisément dessus; et on entre bien avant par ce moyen dans le commerce de cette cité criminelle. Mais que signifie ce commerce? Il est bien aisé de l'entendre : ce n'est pas seulement, Messieurs, être emporté quelquefois par les fleuves de Babylone; c'est y entretenir ses intelligences, c'est y avoir ses parties liées : c'est être de ces intrigues malicieuses, de ces cabales de libertinage, enfin c'est avoir le cœur attaché où Dieu ne le permet pas. Ceux qui sont du monde de cette manière, n'en sont pas seulement par emportement; ils en sont par traités exprès, par une formelle conspiration contre la profession chrétienne : c'est ce traité avec la mort, c'est cette alliance avec l'enfer : la paix de Jésus-Christ n'est pas pour eux, s'ils n'acceptent la condition de quitter aujourd'hui ces intelligences.

Mais, chrétiens, qu'il est malaisé de tirer d'eux ce consentement; que le cœur est violenté lorsqu'il faut abandonner cet ancien commerce. La solennité pascale est venue, où la voix publique de toute l'Eglise presse les pécheurs les plus endurcis à retourner à Dieu par la pénitence : combien ce cœur a-t-il combattu? combien a-t-il eu de peine à se rendre? Enfin il est venu à ce tribunal où Jésus-Christ accorde la paix à quiconque y vient chercher sa mi-

(1) *In Psal.* CXXXVI, *n.* 3, *ubi suprà.*

séricorde. Eh bien ! as-tu accepté la condition ? as-tu renoncé de bonne foi à ces intelligences secrètes où t'avoit engagé ta rebellion ? C'est ce que Dieu exige de nous ; et saint Paul nous en montre la nécessité par ces paroles convaincantes : « Si nous sommes » des créatures nouvelles, donc nos anciennes pen- » sées sont évanouies, tout doit être nouveau en » nous ; et tout cela vient de Dieu, qui nous a ré- » conciliés par Jésus-Christ (1) » : c'est-à-dire, si nous l'entendons, que vous étant réconciliés, vous ne devez pas vivre de la même sorte, ni avoir les mêmes correspondances que lorsque vous étiez séparés de Dieu. Maintenant que vous êtes rentrés en paix avec lui, la nouvelle obligation de ce traité demande que vous preniez d'autres liaisons : *Vetera transierunt; ecce facta sunt omnia nova.*

Entrons donc, mes Frères, avec les apôtres dans cette retraite mystérieuse ; vivons désormais séparés du monde et de toutes ses vanités, et de toutes les intelligences que nous y avons contractées contre le service de Dieu. Ce sera dans cette retraite que Jésus-Christ viendra nous donner le salut de paix ; si nous n'y avons pas les joies de la terre, nous aurons la joie de voir le Seigneur ; si la source des plaisirs mortels est tarie pour nous, nous y aurons les plaies de Jésus, sources inépuisables de douceurs célestes. Enfin le commerce du monde rompu ne sera pas capable de nous affliger, si nous y méditons sérieusement le commerce rétabli avec le ciel par la grâce de notre Seigneur Jésus-Christ ; et c'est ce qui me reste à vous dire.

(1) *II. Cor.* v. 17.

TROISIÈME POINT.

C'EST notre charitable Ambassadeur qui a rétabli en sa personne le commerce entre le ciel et la terre : il est venu du ciel, qui est son pays et son naturel héritage; il est entré en société avec les habitans de la terre, et étant dans cette nation étrangère, « il » y a exercé, dit saint Augustin, un saint et admi- » rable trafic ». Il a pris de nous les fruits malheureux qu'a produits cette terre ingrate : et que nous a-t-il donné en échange ? car c'est ce qu'il faut pour le trafic. Il nous a apporté les biens véritables que produit cette céleste patrie, la grâce, la miséricorde, le Saint-Esprit : *Hæc enim mira commutatio facta est, et divina sunt peracta commercia, mutatio rerum celebrata in hoc mundo à Negotiatore cœlesti. Venit accipere contumelias, dare honores ; venit haurire dolorem, dare salutem ; venit subire mortem, dare vitam* (1). Je vois dans l'histoire de mon Evangile, qu'il le répand abondamment sur ses disciples, par le souffle de sa bouche divine : « Recevez, » dit-il, le Saint-Esprit (2) ». Il envoie ses disciples par tout l'univers, pour y publier la paix, l'amnistie, l'abolition générale de tous les péchés, et faire part à tous les croyans des grâces célestes qu'ils ont reçues. Mais je laisse toutes ces choses; afin que je vous découvre une belle doctrine de notre Evangile, touchant le rétablissement du commerce entre le ciel et la terre, en conséquence de la paix conclue.

C'est une chose d'expérience, que lorsque deux Etats sont ennemis, ils n'ont point d'ambassadeurs

(1) *In Ps.* XXX, *enarr.* II, *n.* 3, *tom.* IV, *col.* 146. — (2) *Joan.* XX, 22.

les uns chez les autres; parce que n'y ayant point de société, et le commerce étant rompu entre les deux peuples, il n'y a point par conséquent d'intérêt commun qui doive être traité par ambassadeurs. Mais lorsque l'alliance et le commerce sont entièrement rétablis, une des marques les plus sensibles de réconciliation et de paix, c'est de voir de part et d'autre des ambassadeurs et des résidens, pour traiter les intérêts communs des deux peuples confédérés. La paix que Dieu fait avec les mortels, est accompagnée de toutes les marques d'une parfaite réunion : c'est pourquoi, toutes les hostilités étant cessées entre le ciel et la terre, et le commerce étant entièrement rétabli, Dieu veut avoir ici ses agens, et il nous permet aussi d'en avoir au ciel pour y ménager nos intérêts. Que Dieu ait ses agens sur la terre, vous le voyez dans notre Evangile : « Comme » mon Père m'a envoyé, ainsi, dit le Fils de Dieu, » je vous envoie (1) : allez au nom de mon Père et » du mien annoncer par tout l'univers la rémission » des péchés (2) » : vous êtes nos ambassadeurs avec un pouvoir si peu limité, que tout ce que vous ferez au monde, nous le ratifierons dans le ciel : *Quorum remiseritis peccata, remittuntur eis; et quorum retinueritis, retenta sunt* (3) : « Les péchés seront remis » à ceux à qui vous les remettrez, et ils seront rete- » nus à ceux à qui vous les retiendrez ».

Voilà Dieu qui établit ses agens dans la Jérusalem terrestre : qui sera le nôtre, mes Frères, dans la céleste Jérusalem? Ce Jésus qui a fait la paix, ce Jésus qui paroît, dans notre Evangile, glorieux et

(1) *Joan.* XX. 21, 22. — (2) *Luc.* XXIV. 47. — (3) *Joan.* XX. 23.

ressuscité, prêt à retourner à son Père; c'est lui-même, n'en cherchons point d'autre : c'est lui qui étant venu de la part de Dieu, pour traiter ses intérêts avec les hommes, remontera bientôt dans le ciel pour traiter les intérêts des hommes; c'est notre agent et notre avocat auprès de Dieu son Père, c'est de saint Paul que je l'ai appris. « Jésus-Christ » notre avant-coureur est entré au ciel; mais c'est » pour nous, dit saint Paul, qu'il y est entré »; *Præcursor pro nobis introivit Jesus* (1) : il est à la droite de la majesté; mais c'est, dit le même apôtre, « afin de paroître pour nous devant la face de » Dieu » : *ut appareat nunc vultui Dei pro nobis* (2). Enfin il est monté dans le ciel, chargé de toutes nos affaires, « toujours vivant, dit saint Paul, afin d'in- » tercéder pour nous sans relâche » : *semper vivens ad interpellandum pro nobis* (3). C'est pourquoi, voyant ses apôtres qui s'affligeoient, lui entendant dire qu'il retourneroit bientôt à son Père : « C'est » votre avantage, dit-il, que je m'en retourne à » mon Père (4) » : si je demeure toujours avec vous, quel agent aurez-vous au ciel? mais si je retourne à celui qui m'a envoyé, vous aurez auprès de lui un charitable négociateur, chargé de traiter toutes vos affaires, « toujours vivant, afin d'intercéder pour » vous » : *Semper vivens ad interpellandum pro nobis*.

Après cela, mes Frères, doutons-nous que le commerce ne soit rétabli? Nous avons des affaires au ciel : ou plutôt nous n'avons point d'affaires en

(1) *Hebr.* VI. 20. — (2) *Ibid.* IX. 24. — (3) *Ibid.* VII. 25. — (4) *Joan.* XVI. 7.

ce monde; c'est au ciel que sont toutes nos affaires: nous y avons Jésus-Christ qui ne dédaigne pas d'être notre agent, « toujours vivant, dit saint Paul, afin » d'intercéder pour nous » : toujours vivant, sans relâche; il n'y a pas un moment [d'interruption;] la vie du ciel toute en action. Dieu aussi a des affaires parmi les hommes; il a des ames à gagner, des élus à rassembler par toute la terre : il a aussi ses agens parmi les hommes, il y a ses ambassadeurs. Ces ambassadeurs, chrétiens, ce sont les ministres de ses sacremens et les prédicateurs de son évangile; ce sont eux que Jésus envoie; c'est d'eux que saint » Paul a dit : nous sommes des ambassadeurs pour » Jésus-Christ »; *Pro Christo ergo legatione fungimur :* « Dieu exhorte les peuples par nous »; *tanquam Deo exhortante per nos* (1). Dieu a fait la paix avec le monde; « mais il nous a, dit-il (2), confié ce » traité de paix » : c'est à nous de le publier par toute la terre; c'est à nous d'exhorter les peuples à en observer les conditions : enfin « il a mis dans nos bou- » ches la parole de réconciliation » : *Posuit in nobis verbum reconciliationis* (3).

Nous voilà donc, mes Frères, établis ambassadeurs de la part de Dieu; c'est saint Paul qui nous en assure: et que reste-t-il donc maintenant, sinon que mettant en usage cette merveilleuse qualité que Dieu nous donne, nous vous disions avec cet apôtre: *Obsecramus pro Christo, reconciliamini Deo* (4) : « Nous vous prions pour Jésus-Christ, réconciliez- » vous avec Dieu ». Oui, s'il y a encore quelque ame endurcie, s'il y a quelque pécheur impénitent que la

(1) *II. Cor.* v. 20. — (2) *Ibid.* 18. — (3) *Ibid.* 19. — (4) *Ibid.* 20.

parole de l'Evangile, que la solennité de ces saints jours, que les ordonnances de l'Eglise, que le sang de Jésus-Christ n'ait pas ému; s'il y a dans cette audience, ah! Dieu ne le veuille pas! mais enfin s'il y a quelqu'un si rebelle, si opiniâtre, qu'il n'ait pas encore accepté cette paix si avantageuse que Jésus crucifié a négociée à des conditions si équitables: *Obsecramus pro Christo:* nous pourrions lui commander de la part de Dieu; « nous le prions, nous l'exhortons, » nous le conjurons pour Jésus-Christ » : ce n'est pas en notre nom que nous lui parlons; c'est pour Jésus-Christ, dit saint Paul. Ah! si ce divin Sauveur étoit sur la terre, lui-même parleroit à cet endurci; lui-même, par sa douceur infinie, tâcheroit de surmonter son ingratitude : mais il n'y est plus; il est dans le ciel, où il fait nos affaires auprès de son Père, où sa qualité d'agent le demande, « afin de paroître » pour nous devant la face de Dieu » : *Ut appareat nunc vultui Dei pro nobis* (1). N'étant donc plus sur la terre pour parler lui-même aux pécheurs, il a substitué en sa place les apôtres, les pasteurs, les prédicateurs. « C'est donc pour Jésus-Christ, dit » saint Paul, que nous vous prions » : *Obsecramus pro Christo;* et si les prières ne suffisent pas, nous vous conjurons de tout notre cœur, par le soin de votre salut, par la paix que Jésus-Christ nous a donnée, par ses plaies encore sanglantes qu'il présente à baiser à ses disciples, par son esprit qu'il répand sur eux, par cette charité infinie qui l'oblige à les envoyer par toute la terre, pour porter à tous les croyans le repos de leur conscience dans la rémis-

(1) *Heb.* IX. 24.

sion de leurs crimes; par toutes ces grâces, mes Frères, et s'il y a quelque chose encore qui soit plus capable de vous émouvoir, nous vous prions pour Jésus-Christ, réconciliez-vous avec Dieu. Eh! que faut-il espérer de vous, si tant de fêtes, tant de mystères, et cette dévotion publique n'a pas amolli votre dureté? et toutefois, toutefois, mes Frères, tous les jours appartiennent au Seigneur.

Venez, venez, convertissez-vous; car enfin qu'attendez-vous, chrétiens, pour vous repentir de vos crimes? Quoi, que Jésus-Christ vous parle lui-même! quoi, qu'il vienne avec tous ses foudres, pour ébranler votre cœur de fer! Vaine et inutile attente! Il est venu une fois, et c'est assez pour notre salut. Maintenant vous ne verrez plus sa divine face, que pour entendre prononcer votre sentence. Plût à Dieu qu'elle vous soit favorable! plût à Dieu que vous soyez placés à sa droite! Mais si vous voulez entendre sa voix qui vous appellera un jour à sa gloire, entendez la voix de ses ministres qui vous appellent maintenant à la pénitence : *Posuit in nobis verbum reconciliationis*. Si vous écoutez les ambassadeurs, le souverain viendra au-devant de vous; si vous acceptez cette paix qu'il vous présente en ce monde, il vous fera jouir de la paix qu'il vous réserve au siècle futur, avec le Père, le Fils, et le Saint-Esprit. *Amen*.

SERMON

POUR

LE III.E DIMANCHE APRÈS PÂQUE,

PRÊCHÉ A DIJON DEVANT M. LE PRINCE.

SUR LA PROVIDENCE.

Pourquoi la Providence a-t-elle éprouvé tant de contradictions. Attention au jugement dernier, unique moyen pour résoudre toutes les difficultés qui naissent des désordres qui sont dans ce monde. Raisons qui doivent porter le juste à ne point s'impatienter dans ses afflictions, à ne point murmurer contre la prospérité des impies, et à ne point la désirer. Combien les maux qu'il endure lui sont utiles pour sa guérison : secours que Dieu lui donne pour se soutenir contre tous les accidens de la vie, dans l'espérance assurée d'une joie immortelle.

Mundus autem gaudebit, vos autem contristabimini; sed tristitia vestra vertetur in gaudium.

Le monde se réjouira, et vous serez dans la tristesse; mais votre tristesse se changera en joie. Joan. XVI. 20.

De toutes les passions qui nous troublent, je ne crains point, fidèles, de vous assurer que la plus pleine d'illusion c'est la joie, bien qu'elle soit la plus désirée : et le Sage n'a jamais parlé avec plus de sens,

que lorsqu'il a dit dans l'Ecclésiaste « qu'il réputoit » le ris une erreur, et que la joie étoit une trompe- » rie » : *Risum reputavi errorem* (1). Et la raison, c'est, si je ne me trompe, que, depuis la désobéissance de l'homme, Dieu a voulu retirer à lui tout ce qu'il avoit répandu de solide contentement sur la terre dans l'innocence des commencemens : il l'a, dis-je, voulu retirer à lui, pour le rendre un jour à ses bienheureux ; et que la petite goutte de joie qui nous est restée d'un si grand débris, n'est pas capable de satisfaire une ame dont les désirs ne sont point finis, et qui ne se peut jamais reposer qu'en Dieu. C'est pourquoi nous lisons dans notre Evangile que Jésus laisse la joie au monde, comme un présent qu'il estime peu ; *Mundus gaudebit*, et que le partage de ses enfans, c'est une salutaire tristesse qui ne veut point être consolée par les plaisirs que le monde cherche : *vos autem contristabimini.*

Mais encore que le sujet de mon évangile m'oblige aujourd'hui à vous faire voir la vanité des réjouissances du monde, ne vous persuadez pas, chrétiens, que je veuille par-là tempérer la joie de la belle journée que nous attendons. Je sais bien que Tertullien a dit autrefois, que « la licence ordinai- » rement épioit le temps des réjouissances publiques, » et qu'elle n'en trouvoit point qui lui fût plus » propre » : *Est omnis publicæ lætitiæ luxuria captatrix* (2). Mais celle que nous verrons bientôt éclater, est si raisonnable et si bien fondée, que l'Eglise même y veut prendre part, qu'elle y mêlera ses actions de grâces, dont cette chapelle royale réson-

(1) *Eccles.* II. 2. — (2) *De Corona*, *n.* 13.

nera toute : et d'ailleurs il est impossible que cette joie ne soit infiniment juste, venant d'un principe de reconnoissance.

Et certainement, Monseigneur, quelque grands préparatifs que l'on fasse pour recevoir demain votre Altesse, son entrée n'aura rien de plus magnifique, rien de plus grand ni de plus glorieux, que les vœux et la reconnoissance publique de tous les ordres de cette province, que votre haute générosité a comblée de biens, et à qui votre main armée a donné la paix, que votre autorité lui conserve. Le plus digne emploi d'un grand prince, c'est de sauver les pays entiers, et de montrer, comme votre Altesse, l'éminence de sa dignité par l'étendue de ses influences. C'est l'effet le plus relevé que puisse produire en vous votre sang illustre, mêlé si souvent dans celui des rois. Toutes ces obligations si universellement répandues, ce sont, Monseigneur, autant de colonnes que vous érigez à votre gloire dans les cœurs des hommes, colonnes augustes et majestueuses, et plus durables que tous les marbres ; oui, plus fermes et plus durables que tous les marbres. Autrefois de pareils bienfaits vous ont dressé de pareilles marques dans cette ville illustre et fameuse que l'Empire nous a rendue, et qui a été si longtemps heureuse sous votre conduite. Elles durent et dureront à jamais dans les affections de ces peuples, qu'un si long temps n'a pas altérées. Que de trophées de cette nature s'étoit élevé en Guyenne votre ame si grande et si bienfaisante ! L'envie n'a jamais pu les abattre : elle les a peut-être couverts pour un temps ; mais enfin, tout le monde a ouvert les yeux,

et l'éclat solide de votre vertu a dissipé l'illusion de quelques années. Tant il est vrai, Monseigneur, qu'une puissance si peu limitée, et qui ne s'occupe, comme la vôtre, qu'à faire du bien, laisse des impressions immortelles. Mais je ne prétends pas ici prévenir les doctes et éloquentes harangues par lesquelles votre Altesse sera célébrée. Je dois ma voix au Sauveur des ames et aux vérités de son Évangile : il me suffit d'avoir dit ce mot, pour me joindre aux acclamations du public, et témoigner la part que je prends aux avantages de ma patrie. Ecoutons maintenant parler Jésus-Christ, après que, etc.

Ce que dit Tertullien est très-véritable, « que les » hommes sont accoutumés, il y a long-temps, à » manquer au respect qu'ils doivent à Dieu », et à traiter peu révéremment les choses sacrées ; *Semper humana gens malè de Deo meruit* (1) : car outre que, dès l'origine du monde, l'idolâtrie a divisé son empire, et lui a voulu donner des égaux ; l'ignorance téméraire et précipitée a gâté, autant qu'elle a pu, l'auguste pureté de son être, par les opinions étranges qu'elle en a formées. L'homme a eu l'audace de lui disputer tous les avantages de sa nature, et il me seroit aisé de vous faire voir qu'il n'y a aucun de ses attributs qui n'ait été l'objet de quelque blasphême. Mais de toutes ses perfections infinies, celle qui a été exposée à des contradictions plus opiniâtres, c'est sans doute cette Providence éternelle qui gouverne les choses humaines. Rien n'a paru plus insupportable à l'arrogance des libertins, que de se

(1) *Apolog. n.* 40.

voir continuellement observés par cet œil toujours veillant de la Providence divine : il leur a paru, à ces libertins, que c'étoit une contrainte importune de reconnoître qu'il y eût au ciel une force supérieure qui gouvernât tous nos mouvemens, et châtiât nos actions déréglées avec une autorité souveraine. Ils ont voulu secouer le joug de cette Providence qui veille sur nous; afin d'entretenir dans l'indépendance une liberté indocile, qui les porte à vivre à leur fantaisie, sans crainte, sans retenue et sans discipline.

Telle étoit la doctrine des Epicuriens, laquelle, toute brutale qu'elle est, tâchoit de s'appuyer sur des argumens; et ce qui paroissoit le plus vraisemblable, c'est la preuve qu'elle a tirée de la distribution des biens et des maux, telle qu'elle est représentée dans notre Evangile. « Le monde se réjouira, » dit le Fils de Dieu, et vous, mes disciples, vous » serez tristes (1) ». Qu'est-ce à dire ceci, chrétiens? Le monde, les amateurs des biens périssables, les ennemis de Dieu seront dans la joie : encore ce désordre est-il supportable; mais vous, ô justes, ô enfans de Dieu, vous serez dans l'affliction, dans la tristesse. C'est ici que le libertinage s'écrie que l'innocence ainsi opprimée rend un témoignage certain contre la Providence divine, et fait voir que les affaires humaines vont au hasard et à l'aventure.

Ah ! fidèles, qu'opposerons-nous à cet exécrable blasphême, et comment défendrons-nous contre les impies les vérités que nous adorons? Ecouterons-nous les amis de Job, qui lui soutiennent qu'il est coupable, parce qu'il étoit affligé; et que sa vertu étoit

(1) *Joan.* XVI. 20.

fausse, parce qu'elle étoit exercée? « Quand est-ce » que l'on a vu, disoient-ils, que les gens de bien » fussent maltraités? cela ne se peut, cela ne se » peut (1) ». Mais au contraire, dit le Fils de Dieu, ceux dont je prédis les afflictions, ce ne sont ni des trompeurs ni des hypocrites; ce sont mes disciples les plus fidèles, ce sont ceux dont je propose la vertu au monde, comme l'exemple le plus achevé d'une vie bonne. « Ceux-là, dit Jésus, seront affligés »; *Vos autem contristabimini :* voilà qui paroît bien étrange, et les amis de Job ne l'ont pu comprendre.

D'autre part, la philosophie ne s'est pas moins embarrassée sur cette difficulté importante : écoutez comme parloient certains philosophes, que le monde appeloit les stoïciens. Ils disoient avec les amis de Job : C'est une erreur de s'imaginer que l'homme de bien puisse être affligé; mais ils se prenoient d'une autre manière : c'est que le sage, disoient-ils, est invulnérable et inaccessible à toute sorte de maux : quelque disgrâce qui lui arrive, il ne peut jamais être malheureux, parce qu'il est lui-même sa félicité. C'est le prendre d'un ton bien haut pour des hommes foibles et mortels. Mais, ô maximes vraiment pompeuses! ô insensibilité affectée! ô fausse et imaginaire sagesse, qui croit être forte, parce qu'elle est dure; et généreuse, parce qu'elle est enflée! Que ces principes sont opposés à la modeste simplicité du Sauveur des ames! qui considérant dans notre Evangile ses fidèles dans l'affliction, confesse qu'ils en seront attristés; *Vos autem contristabimini :* et partant leurs douleurs seront effectives.

(1) *Job.* IV. 7.

Plus nous avançons, chrétiens, plus les difficultés nous paroissent grandes. Mais voyons encore en un mot le dernier effort de la philosophie impuissante; afin que, reconnoissant l'inutilité de tous les remèdes, nous recourions avec plus de foi à l'Evangile du Sauveur des ames. Sénèque a fait un traité exprès pour défendre la cause de la Providence et fortifier le juste souffrant; où après avoir épuisé toutes ses sentences pompeuses et tous ses raisonnemens magnifiques, enfin il introduit Dieu parlant en ces termes au juste et à l'homme de bien affligé : « Que veux-tu que je fasse, dit-il; je n'ai pu te re- » tirer de ces maux, mais j'ai armé ton courage » contre toutes choses » : *Quia non poteram vos istis subducere, animos vestros adversùs omnia armavi* (1). Je n'ai pu : quelle parole à un Dieu ! Est-ce donc une nécessité absolue qu'on ne puisse prendre le parti de la Providence divine, sans combattre ouvertement sa toute-puissance ? C'est ainsi que réussit la philosophie, quand elle se mêle de faire parler cette majesté souveraine, et de pénétrer ses secrets.

Allons, fidèles, à Jésus-Christ, allons à la véritable sagesse. Ecoutons parler notre Dieu dans sa langue naturelle, je veux dire dans les oracles de son Ecriture. Cherchons aux innocens affligés des consolations plus solides dans l'évangile de cette journée. Mais afin de procéder avec ordre, réduisons nos raisonnemens à trois chefs, tirés des paroles du Sauveur des ames, que j'ai alléguées pour mon texte. « Le monde, dit-il, se réjouira, et vous, ô » justes, vous serez tristes; mais votre tristesse sera

(1) *De Provident. cap.* VI.

» changée en joie ». Le monde se réjouira; mais ce sera certainement d'une joie telle que le monde la peut avoir, trompeuse, inconstante et imaginaire, parce qu'il est écrit que « le monde passe (1) » : *Mundus autem gaudebit.* « Vous, ô justes, vous » serez tristes »; mais c'est votre médecin qui vous parle ainsi, et qui vous prépare cette amertume; donc elle vous sera salutaire : *Vos autem contristabimini.* Que si peut-être vous vous plaignez qu'il vous laisse sans consolation sur la terre au milieu de tant de misères, voyez qu'en vous donnant cette médecine, il vous présente de l'autre main la douceur d'une espérance assurée, qui vous ôte tout ce mauvais goût, et remplit votre ame de plaisirs célestes : « Votre tristesse, dit-il, sera changée en » joie » : *Tristitia vestra vertetur in gaudium.*

Par conséquent, ô homme de bien, si parmi tes afflictions il t'arrive de jeter les yeux sur la prospérité des méchans, que ton cœur n'en murmure point, parce qu'elle ne mérite pas d'être désirée; c'est la première vérité de notre Evangile. Si cependant les misères croissent, si le fardeau des malheurs s'augmente, ne te laisse pas accabler; et reconnois, dans la douleur qui te presse, l'opération du médecin qui te guérit : *Vos autem contristabimini;* c'est le second point. Enfin si tes forces se diminuent, soutiens ton courage abattu, par l'attente du bien que l'on te propose, qui est une santé éternelle dans la bienheureuse immortalité : *Tristitia vestra vertetur in gaudium;* c'est par où je finirai ce discours. Et voilà en abrégé, chrétiens, toute l'économie de cet

(1) *I. Joan.* II. 17.

entretien,

entretien, et le sujet du saint Evangile que l'Eglise a lu ce matin dans la célébration des divins mystères. Reste que vous vous rendiez attentifs à ces vérités importantes. Laissons tous les discours superflus; cette matière est essentielle, allons à la substance des choses avec le secours de la grâce.

PREMIER POINT.

Pour entrer d'abord en matière, je commence mon raisonnement par cette proposition infaillible, qu'il n'est rien de mieux ordonné que les événemens des choses humaines; et toutefois qu'il n'est rien aussi où la confusion soit plus apparente. Qu'il n'y ait rien de mieux ordonné, il m'est aisé de le faire voir par ce raisonnement invincible.

Plus les choses touchent de près à la Providence et à la sagesse divine, plus la disposition en doit être belle : or dans toutes les parties de cet univers, Dieu n'a rien de plus cher que l'homme, qu'il a fait à sa ressemblance : rien par conséquent n'est mieux ordonné que ce qui touche cette créature chérie, et si avantagée par son Créateur. Et si nous admirons tous les jours tant d'art, tant de justesse, tant d'économie dans les astres, dans les élémens, dans toutes les natures inanimées; à plus forte raison, doit-on dire qu'il y a un ordre admirable dans ce qui regarde les hommes. Il y a donc certainement beaucoup d'ordre; et toutefois il faut reconnoître qu'il n'y a rien qui paroisse moins. Au contraire, plus nous pénétrons dans la conduite des choses humaines, dans les événemens des affaires, plus nous sommes contraints d'avouer qu'il y a beaucoup de

désordre. Ce seroit une insolence inouie, si nous voulions ici faire le procès à tout ce qu'il y a jamais eu de grand dans le monde. Il y a eu plus d'un David sur le trône; ce n'est pas pour une fois seulement que la grandeur et la piété se sont jointes : il y a eu des hommes extraordinaires que la vertu a portés au plus grand éclat; et la malice n'est pas si universelle, que l'innocence n'ait été souvent couronnée.

Mais, chrétiens, ne nous flattons pas; avouons, à la honte du genre humain, que les crimes les plus hardis ont été ordinairement plus heureux que les vertus les plus renommées. Et la raison en est évidente : c'est sans doute que la licence est plus entreprenante que la retenue. La fortune veut être prise par force; les affaires veulent être emportées par la violence : il faut que les passions se remuent, il faut prendre des desseins extrêmes. Que fera ici la vertu avec sa foible et impuissante médiocrité? je dis, foible et impuissante dans l'esprit des hommes. Elle est trop sévère et trop composée : c'est pourquoi le divin Psalmiste, après avoir décrit le bruit que les pécheurs ont fait dans le monde, il vient ensuite à parler du Juste : « Et le Juste, dit-il, qu'a-t-il fait »? *Justus autem quid fecit* (1)? Il semble, dit-il, qu'il n'agisse pas; et il n'agit pas en effet selon l'opinion des mondains, qui ne connoissent point d'action sans agitation, ni d'affaire sans empressement. Le juste n'ayant donc point d'action, du moins au sentiment des hommes du monde, il ne faut pas s'étonner, fidèles, si les grands succès ne sont pas pour lui.

(1) *Ps.* x. 3.

Et certes l'expérience nous apprend assez que ce qui nous meut, ce qui nous excite, ce n'est pas la droite raison : on se contente de l'admirer et de la faire servir de prétexte; mais l'intérêt, la passion, la vengeance, c'est ce qui agite puissamment les ressorts de l'ame : et en un mot le vice, qui met tout en œuvre, est plus actif, plus pressant, plus prompt; et ensuite, pour l'ordinaire, il réussit mieux que la vertu, qui ne sort point de ses règles, qui ne marche qu'à pas comptés, qui ne s'avance que par mesure. D'ailleurs, les histoires saintes et profanes nous montrent partout de fameux exemples qui font voir les prospérités des impies, c'est-à-dire, l'iniquité triomphante. Quelle confusion plus étrange! David même s'en scandalise, et il avoue que sa constance devient chancelante, « quand il » considère la paix des pécheurs »; *Pacem peccatorum videns* (1) : tant ce désordre est épouvantable; et cependant nous vous avons dit qu'il n'est rien de mieux ordonné que les événemens des choses humaines. Comment démêlerons-nous ces obscurités, et comment accorderons-nous ces contrariétés apparentes? comment prouverons-nous un tel paradoxe, que l'ordre le plus excellent se doive trouver dans une confusion si visible? Accordons par une doctrine solide ces contrariétés apparentes, et montrons à l'homme de bien qu'il ne doit pas envier les prospérités de ce monde qui se réjouit.

J'apprends du Sage, dans l'Ecclésiaste (2), que l'unique moyen de sortir de cette épineuse difficulté, c'est de jeter les yeux sur le jugement. Regardez les

(1) *Ps.* LXXII. 3. — (2) *Eccle.* III. 17.

choses humaines dans leur propre suite; tout y est confus et mêlé : mais regardez-les par rapport au jugement dernier et universel; vous y voyez reluire un ordre admirable. Le monde comparé à ces tableaux qui sont comme un jeu de l'optique, dont la figure est assez étrange; la première vue ne vous montre qu'une peinture qui n'a que des traits informes, et un mélange confus de couleurs : mais sitôt que celui qui sait le secret vous le fait considérer par le point de vue, ou dans un miroir tourné en cylindre qu'il applique sur cette peinture confuse; aussitôt les lignes se ramassant, cette confusion se démêle, et vous produit une image bien proportionnée. Il en est ainsi de ce monde : quand je le contemple dans sa propre vue, je n'y aperçois que désordre; si la foi me le fait regarder par rapport au jugement dernier et universel, en même temps j'y vois reluire un ordre admirable. Mais entrons profondément en cette matière, et éclaircissons par les Ecritures la difficulté proposée. Suivez, s'il vous plaît, mon raisonnement.

Remarquons avant toutes choses que le jugement dernier et universel est toujours représenté dans les saintes Lettres par un acte de séparation. « On » mettra, dit-on, les mauvais à part; on les tirera » du milieu des justes (1) » : et enfin tout l'Evangile parle de la sorte. Et la raison en est évidente, en ce que le discernement est la principale fonction du juge, et la qualité nécessaire du jugement : de sorte que cette grande journée en laquelle le Fils de Dieu descendra du ciel, c'est la journée du discernement

(1) *Matt.* XIII. 48, 49.

général : que si c'est la journée du discernement, où les bons seront séparés d'avec les impies; donc en attendant ce grand jour, il faut qu'ils demeurent mêlés.

Approche ici, ô toi qui murmures en voyant la prospérité des pécheurs: Ah! la terre les devroit engloutir; ah! le ciel se devroit éclater en foudre. Tu ne songes pas au secret de Dieu. S'il punissoit ici tous les réprouvés, la peine les discerneroit d'avec les bons: or, l'heure du discernement n'est pas arrivée; cela est réservé pour le jugement : ce n'est donc pas encore le temps de punir généralement tous les criminels; parce que ce n'est pas encore celui de les séparer d'avec tous les justes. « Ne » vois-tu pas, dit saint Augustin (1), que pendant » l'hiver l'arbre mort et l'arbre vivant paroissent » égaux; ils sont tous deux sans fruits et sans feuilles. » Quand est-ce qu'on les pourra discerner? Ce sera » lorsque le printemps viendra renouveler la na» ture, et que cette verdure agréable fera paroître » dans toutes les branches la vie que la racine te» noit enfermée ». Ainsi, ne t'impatiente pas, ô homme de bien; laisse passer l'hiver de ce siècle, où toutes choses sont confondues : contemple ce grand renouvellement de la résurrection générale, qui fera le discernement tout entier, lorsque la gloire de Jésus-Christ reluira visiblement sur les justes. Si cependant ils sont mêlés avec les impies, si l'ivraie croît avec le bon grain, si même elle s'élève au-dessus; c'est-à-dire, si l'iniquité semble triomphante, n'imite pas l'ardeur inconsidérée de ceux qui, pous-

(1) *In Psal.* CXLVIII, *n.* 16, *col.* 1681.

sés d'un zèle indiscret, voudroient arracher ces mauvaises herbes; c'est un zèle indiscret et précipité. Aussi le Père de famille ne le permet pas: « Attendez, dit-il, la moisson (1) », c'est-à-dire la fin du siècle, où toutes choses seront démêlées; alors on fera le discernement, et « ce sera le temps » de chaque chose », selon la parole de l'Ecclésiaste (2).

Ces excellens principes étant établis, je ne me contente plus de vous dire que ce que Dieu tarde à punir les crimes, ce qu'il les laisse souvent prospérer, n'a rien de contraire à sa Providence; je passe outre maintenant, et je dis que c'est un effet visible de sa Providence: car la sagesse ne consiste pas à faire les choses promptement, mais à les faire dans le temps qu'il faut. Cette sagesse profonde de Dieu ne se gouverne pas par les préjugés, ni par les fantaisies des enfans des hommes; mais selon l'ordre immuable des temps et des lieux, qu'elle a éternellement disposé. « C'est pourquoi, dit Tertullien, » voici des paroles précieuses, Dieu ayant remis le » jugement à la fin des siècles, il ne précipite pas » le discernement, qui en est une condition néces- » saire. En attendant il se montre également à tous » miséricordieux et sévère; et il a voulu que les » étrangers eussent part aux biens, et que les siens » eussent aussi part aux maux »: *Qui semel æternum judicium destinavit post sæculi finem, non præcipitat discretionem, quæ est conditio judicii ante sæculi finem. Æqualis est interim super omne hominum genus, et indulgens, et increpans; commu-*

(1) *Matt.* XIII. 30. — (2) *Eccl.* III. 17.

nia voluit esse et commoda profanis, et incommoda suis (1). Remarquez cette excellente parole; il ne précipite pas le discernement. Précipiter les affaires, c'est le propre de la foiblesse, qui est contrainte de s'empresser dans l'exécution de ses desseins; parce qu'elle dépend des occasions, et que ces occasions sont certains momens dont la fuite précipitée cause aussi de la précipitation à ceux qui les cherchent. Mais Dieu qui est l'arbitre de tous les temps, qui sait que rien ne peut échapper ses mains, il ne précipite pas ses conseils; jamais il ne prévient le temps résolu, il ne s'impatiente pas : il se rit des prospérités de ses ennemis; « parce que, dit le » roi-prophète (2), il sait bien où il les attend, » il voit de loin le jour qu'il leur a marqué pour en » prendre une rigoureuse vengeance » : *Quoniam prospicit quod veniet dies ejus.* Mais en attendant ce grand jour, voyez comme il distribue les biens et les maux avec une équité merveilleuse, tirée de la nature même des uns et des autres.

Je distingue deux sortes de biens et de maux. Il y a les biens et les maux mêlés, qui dépendent de l'usage que nous en faisons. Par exemple, la maladie est un mal, qui peut tourner en bien par la patience; comme la santé est un bien, qui peut dégénérer en mal, en favorisant la débauche : c'est ce que j'appelle les biens et les maux mêlés, qui participent de la nature du bien et du mal, selon l'usage où on les applique. Mais il y a outre cela le bien souverain, qui jamais ne peut être mal; comme la félicité éternelle : il y a aussi certains maux extrêmes, qui ne

(1) *Apolog. n.* 41. — (2) *Ps.* XXXVII. 13.

peuvent tourner en bien à ceux qui les souffrent; comme les supplices des réprouvés. Cette distinction étant supposée, je dis que ces biens et ces maux suprêmes, si je puis parler de la sorte, appartiennent au discernement général, où les bons seront séparés pour jamais de la société des impies; et que ces biens et ces maux mêlés se distribuent avec équité dans le mélange des choses présentes.

Car il falloit que la Providence destinât certains biens aux justes, où les méchans n'eussent point de part; et de même qu'elle préparât aux méchans des peines, dont les bons ne fussent jamais tourmentés. De là vient ce discernement éternel qui se fera dans le jugement. Et avant ce temps limité, tout ce qu'il y a de biens et de maux devoit être commun aux uns et aux autres, c'est-à-dire, à l'impie aussi bien qu'au juste; parce que les élus et les réprouvés étant en quelque façon confondus durant tout le cours de ce siècle, la justice et la miséricorde divine sont aussi par conséquent tempérées. C'est ce qui fait dire au prophète, « que le calice qui est dans les » mains de Dieu est plein de vin pur et de vin mêlé » : *Calix in manu Domini vini meri plenus mixto* (1). Ce passage est très-remarquable, et nous y voyons bien représentée toute l'économie de la Providence. Il y a premièrement « le vin pur », c'est-à-dire la joie céleste, qui n'est altérée par aucun mélange de mal; c'est une joie toute pure; *Vini meri.* Il y a aussi le mélange, et c'est ce que ce siècle doit boire, ainsi que nous l'avons expliqué; parce qu'il n'y a que des biens et des maux mêlés; *Plenus mixto.* Et

(1) *Ps.* LXXIV. 9.

enfin il y a la lie; *Fæx ejus non est exinanita;* et c'est ce que boiront les pécheurs; *Bibent omnes peccatores* (1). Ces pécheurs surpris dans leurs crimes, ces pécheurs éternellement séparés des justes, ils boiront toute la lie, toute l'amertume de la vengeance divine.

Tremblez, tremblez, pécheurs endurcis, devant la colère qui vous poursuit : car si dans le mélange du siècle présent, où Dieu en s'irritant se modère, où sa justice est toujours mêlée de miséricorde, où il frappe d'un bras qui se retient, nous ne pouvons quelquefois supporter ses coups; où en serez-vous, misérables, si vous êtes un jour contraints de porter le poids intolérable de sa colère, quand elle agira de toutes ses forces, et qu'il n'y aura plus aucune douceur qui tempère son amertume? Et vous, admirez, ô enfans de Dieu, comme votre Père céleste tourne tout à votre avantage, vous instruisant non-seulement par paroles, mais encore par les choses mêmes. Et certes s'il punissoit tous les crimes, s'il n'épargnoit aucun criminel, qui ne croiroit que toute sa colère seroit épuisée dès ce siècle, et qu'il ne réserveroit rien au siècle futur? Si donc il les attend, s'il les souffre, sa patience même vous avertit de la sévérité de ses jugemens. Et quand il leur permet si souvent de réussir pendant cette vie, quand il souffre que le monde se réjouisse, quand il laisse monter les pécheurs jusque sur les trônes; c'est encore une instruction qu'il vous donne, mais une instruction importante. Si personne ne prospéroit que les justes, les hommes étant ordinairement

(1) *Ps.* LXXIV. 9.

attachés aux biens, ne serviroient Dieu que pour les prospérités temporelles; et le service que nous lui rendrions, au lieu de nous rendre religieux, nous feroit avares; au lieu de nous faire désirer le ciel, nous captiveroit dans les biens mortels.

Voyez, dit-il, mortels abusés, voyez l'état que je fais des biens après lesquels vous courez avec tant d'ardeur; voyez à quel prix je les mets, et avec quelle facilité je les abandonne à mes ennemis; je dis à mes ennemis les plus implacables, à ceux auxquels ma juste fureur prépare des torrens de flammes éternelles. Regardez les républiques de Rome et d'Athènes; elles ne connoîtront pas seulement mon nom adorable, elles serviront les idoles. Toutefois elles seront florissantes par les lettres, par les conquêtes et par l'abondance, par toute sorte de prospérités temporelles : et le peuple qui me révère, sera relégué en Judée, en un petit coin de l'Asie, environné des superbes monarchies des Orientaux infidèles. Voyez ce Néron, ce Domitien; ces deux monstres du genre humain, si durs par leur humeur sanguinaire, si efféminés par leurs infâmes délices, qui persécuteront mon Eglise par toute sorte de cruautés, qui oseront même se bâtir des temples pour braver la divinité; ils seront les maîtres de l'univers. Dieu leur abandonne l'empire du monde, comme un présent de peu d'importance qu'il met dans les mains de ses ennemis.

Ah! qu'il est bien vrai, ô Seigneur, que vos pensées ne sont pas les pensées des hommes, et que vos voies ne sont pas nos voies (1)! O vanité et grandeur

(1) *Isai.* LV. 8.

humaine, triomphe d'un jour, superbe néant, que tu parois peu à ma vue, quand je te regarde par cet endroit! Ouvrons les yeux à cette lumière : laissons, laissons réjouir le monde, et ne lui envions pas sa prospérité. Elle passe, et le monde passe; elle fleurit avec quelque honneur dans la confusion de ce siècle : viendra le temps du discernement. « Vous la dissi-» perez, ô Seigneur, comme un songe de ceux qui » s'éveillent; et pour confondre vos ennemis, vous » détruirez leur image en votre cité : » *In civitate tua imaginem ipsorum ad nihilum rediges* (1). Qu'est-ce à dire, vous détruirez leur image? C'est-à-dire, vous détruirez leur félicité, qui n'est pas une félicité véritable, mais une ombre fragile de félicité : vous la briserez ainsi que du verre, et vous la briserez en votre cité; *In civitate tua;* c'est-à-dire devant vos élus, afin que l'arrogance des enfans des hommes demeure éternellement confondue.

Par conséquent, ô juste, ô fidèle, recherche uniquement les biens véritables que Dieu ne donne qu'à ses serviteurs; apprends à mépriser les biens apparens, qui, bien loin de nous faire heureux, sont souvent un commencement de supplice. Oui, cette félicité des enfans du siècle, lorsqu'ils nagent dans les plaisirs illicites, que tout leur rit, que tout leur succède; cette paix, ce repos que nous admirons, « qui, selon l'expression du prophète, fait » sortir l'iniquité de leur graisse »; *Prodiit quasi ex adipe iniquitas eorum* (2), qui les enfle, qui les enivre jusqu'à leur faire oublier la mort; c'est un supplice, c'est une vengeance que Dieu commence

(1) *Ps.* LXXII. 20. — (2) *Ps.* LXXII. 7.

d'exercer sur eux. Cette impunité, c'est une peine qui les précipite au sens réprouvé, qui les livre aux désirs de leur cœur; leur amassant ainsi un trésor de haine dans ce jour d'indignation, de vengeance et de fureur éternelle. N'est-ce pas assez pour nous écrier avec l'incomparable Augustin : *Nihil est infelicius felicitate peccantium, quâ pœnalis nutritur impunitas, et mala voluntas velut hostis interior roboratur* (1) : « Il n'est rien de plus misérable que » la félicité des pécheurs qui entretient une impu- » nité qui tient lieu de peine, et fortifie cet ennemi » domestique, je veux dire la volonté déréglée », en contentant ses mauvais désirs. Mais si nous voyons par-là, chrétiens, que la prospérité peut être une peine, ne pouvons-nous pas faire voir aussi que l'affliction peut être un remède? Ainsi notre première partie ayant montré à l'homme de bien qu'il doit considérer sans envie les enfans du siècle qui se réjouissent, nous lui ferons voir dans le second point qu'il doit tirer de l'utilité des disgrâces que Dieu lui envoie.

SECOND POINT.

Donc, fidèles, pour vous faire voir combien les afflictions sont utiles, connoissons premièrement quelle est leur nature; et disons que la cause générale de toutes nos peines, c'est le trouble qu'on nous apporte dans les choses que nous aimons. Or nous pouvons y être troublés en trois différentes manières, qui me semblent être comme les trois sources d'où découlent toutes les misères dont nous nous plaignons. Premièrement on nous inquiète

(1) *Ep.* CXXXVIII. *ad Marcell. n.* 14, *tom.* II, *col.* 416.

quand on nous refuse ce que nous aimons : car il n'est rien de plus misérable que cette soif qui jamais n'est rassasiée, que ces désirs toujours suspendus qui courent éternellement sans rien prendre. On ne peut assez exprimer combien l'ame est travaillée par ce mouvement. Mais on l'afflige beaucoup davantage, quand on la trouble dans la possession du bien qu'elle tient; « parce que, dit saint Augustin (1), » quand elle possède ce qu'elle aimoit, comme les » honneurs, les richesses, elle se l'attache à elle-» même par la joie qu'elle a de l'avoir, elle se l'in-» corpore en quelque façon, si je puis parler de la » sorte; cela devient comme une partie de nous-» mêmes, et pour dire le mot de saint Augustin, » comme un membre de notre cœur » : de sorte que si on vient à nous l'arracher, aussitôt le cœur en gémit, il est tout déchiré, tout ensanglanté par la violence qu'il souffre. La troisième espèce d'affliction, qui est si ordinaire dans la vie humaine, ne nous ôte pas entièrement le bien qui nous plaît; mais elle nous traverse de tant de côtés, elle nous presse tellement d'ailleurs, qu'elle ne nous permet pas d'en jouir. Vous avez acquis de grands biens, il semble que vous deviez être heureux; mais vos continuelles infirmités vous empêchent de goûter le fruit de votre bonne fortune : est-il rien de plus importun? C'est avoir le verre en main, et ne pouvoir boire, bien que vous soyez tourmenté d'une soif ardente; et cela nous cause un chagrin extrême.

Voilà les trois genres d'afflictions qui produisent toutes nos plaintes; n'avoir pas ce que nous aimons,

(1) *De lib. Arbitr. lib.* 1, *cap.* XV, *n.* 33, *tom.* 1, *col.* 583.

le perdre après l'avoir possédé, le posséder sans en goûter la douceur, à cause des empêchemens que les autres maux y apportent. Si donc je vous fais voir, chrétiens, que ces trois choses nous sont salutaires, n'aurai-je pas prouvé manifestement que c'est un effet merveilleux de la bonté paternelle de Dieu sur les justes, de vouloir qu'ils soient attristés dans la vie présente, comme Jésus leur prédit dans notre Evangile. C'est ce que j'entreprends de montrer avec le secours de la grâce.

Et premièrement il nous est utile de n'avoir pas ce que nous aimons; et c'est en quoi le monde s'abuse, qui voyant un homme qui a ce qu'il veut, s'écrie avec un grand applaudissement : qu'il est heureux! qu'il est fortuné! Il a ce qu'il veut; est-il pas heureux? Il est vrai, le monde le dit, mais l'Evangile de Jésus-Christ s'y oppose : et la raison, c'est que nous sommes malades. Je vous nie, délicats du siècle, que la misère consiste à n'avoir pas ce que vous aimez; c'est plutôt à n'aimer pas ce qu'il faut : et de même la félicité n'est pas tant à posséder ce que vous aimez, qu'à aimer ce qui le doit être.

Pour entendre solidement cette vérité, remarquez que la félicité est la santé de l'ame. Nulle créature n'est heureuse si elle n'est saine; et c'est la même chose à l'égard de l'ame, qu'elle soit heureuse et qu'elle soit saine; à cause qu'elle est saine quand elle est dans une bonne constitution, et cela même la rend heureuse. Comparez maintenant ces deux choses, n'avoir pas ce que nous aimons, et aimer ce qui ne doit pas être aimé; et considérez lequel des deux rend l'homme plus véritablement misé-

rable. Direz-vous que c'est n'avoir pas ce que vous aimez ? Mais quand vous n'avez pas ce que vous aimez, c'est un empêchement qui vient du dehors. Au contraire, quand vous aimez ce qu'il ne faut pas, c'est un déréglement au dedans. Le premier, c'est une mauvaise fortune ; il se peut faire que l'intérieur n'en soit point troublé : le second est une maladie qui l'altère et qui le corrompt. Et puisqu'il n'y a point de bonheur sans la santé et le bon état du dedans, il s'ensuit que celui-là est plus malheureux qui aime sans une juste raison, que celui qui aime sans un bon succès; parce qu'il est plus déréglé, et par conséquent plus malade. Dans les autres maux ; délivrez-moi : mais où il y a du désordre et ensuite du péché : Ah ! guérissez-moi, s'écrie-t-il : c'est qu'il y a du déréglement, et conséquemment de la maladie. D'où il résulte très-évidemment que le bonheur ne consiste pas à obtenir ce que l'on désire.

Cela est bon quand on est en bonne santé. On accorde à un homme sain de manger à son appétit : mais il y a des appétits de malade, qu'il est nécessaire de tenir en bride; et ce seroit une opinion bien brutale d'établir la félicité à contenter les désirs irréguliers qui sont causés par la maladie. Or, fidèles, toute notre nature est remplie de ces appétits de malade, qui naissent de la foiblesse de notre raison et de la mortalité qui nous environne. N'est-ce pas un appétit de malade que cet amour désordonné des richesses, qui nous fait mépriser les biens éternels ? N'est-ce pas un appétit de malade que de courir après les plaisirs, et de négliger en

nous la partie céleste pour satisfaire la partie mortelle ? Et parce qu'il nait en nous une infinité de ces appétits de malade, de là vient que nous lisons dans les saintes Lettres que Dieu se venge souvent de ses ennemis en satisfaisant leurs désirs. Etrange manière de se venger; mais qui de toutes est la plus terrible.

C'est ainsi qu'il traita les Israélites qui murmuroient au désert contre sa bonté. « Qui est-ce, disoit » ce peuple brutal, qui nous donnera de la chair ? » nous ne pouvons plus souffrir cette manne (1) ». Dieu les exauça en sa fureur; et leur donnant les viandes qu'ils demandoient, sa colère en même temps s'éleva contre eux. C'est ainsi que, pour punir les plus grands pécheurs, nous apprenons du divin apôtre (2) qu'il les livre à leurs propres désirs; comme s'il disoit, il les livre entre les mains des bourreaux ou de leurs plus cruels ennemis. Que s'il est ainsi, chrétiens, comme l'expérience nous l'apprend assez, que nous nourrissons en nous-mêmes tant de désirs qui nous sont nuisibles et pernicieux : donc c'est un effet de miséricorde de nous contrarier souvent dans nos appétits, d'appauvrir nos convoitises qui sont infinies, en leur refusant ce qu'elles demandent; et le vrai remède de nos maladies, c'est de contenir nos affections déréglées, par une discipline forte et vigoureuse, et non pas de les contenter par une molle condescendance. *Vos autem contristabimini;* « Pour vous, vous serez » dans la tristesse » en n'ayant pas ce que vous aimez ; c'est la première peine qui vous est utile.

(1) *Num.* XI. 4, 6. *Ps.* LXXVII. 21, 27, 31. — (2) *Rom.* I. 24.

Mais,

Mais, fidèles, il ne t'est pas moins salutaire qu'on t'enlève quelquefois ce que tu possèdes. Connoissons-le par expérience. Quand nous possédons les biens temporels, il se fait certains nœuds secrets qui engagent le cœur insensiblement dans l'amour des choses présentes; et cet engagement est plus dangereux, en ce qu'il est ordinairement plus imperceptible. Le désir se fait mieux sentir, parce qu'il a de l'agitation et du mouvement; mais la possession assurée, c'est un repos, c'est comme un sommeil; on s'y endort, on ne le sent pas. C'est ce que dit l'apôtre saint Paul, que ceux qui amassent de grandes richesses « tombent dans les lacets » : *Incidunt in laqueum* (1). C'est que la possession des richesses a des filets invisibles où le cœur se prend insensiblement. Peu à peu il se détache du Créateur par l'amour désordonné de la créature; et à peine s'aperçoit-il de cet attachement vicieux. Mais qu'on lui dise que cette maison est brûlée, que cette somme est perdue sans ressource par la banqueroute de ce marchand; aussitôt le cœur saignera, la douleur de la plaie lui fera sentir « combien ces » richesses étoient fortement attachées aux fibres de » l'ame, et combien il s'écartoit de la droite voie » par cet attachement excessif » : *Quantum hæc amando peccaverint, perdendo senserunt*, dit saint Augustin (2). Il verra combien ces richesses pouvoient être plus utilement employées; et qu'enfin il n'a rien sauvé de tous ses grands biens, que ce qu'il a mis en sûreté dans le ciel, l'y faisant passer par les mains des pauvres : il ouvrira les yeux aux

(1) *I. Tim.* VI. 9. — (2) *De Civit. Dei, lib.* I, *cap.* X, *tom.* VII, *col.* 11.

biens éternels qu'il commençoit déjà d'oublier. Ainsi ce petit mal guérira les grands, et sa blessure sera son salut.

Mais si Dieu laisse à ses serviteurs quelque possession des biens de la terre; ce qu'il peut faire de meilleur pour eux, c'est de leur en donner du dégoût, de répandre mille amertumes secrètes sur tous les plaisirs qui les environnent, de ne leur permettre jamais de s'y reposer, de secouer et d'abattre cette fleur du monde qui leur rit trop agréablement; de leur faire naître des difficultés, de peur que cet exil ne leur plaise, et qu'ils ne le prennent pour la patrie; de piquer leur cœur jusqu'au vif, pour leur faire sentir la misère de ce pélerinage laborieux, et exciter leurs affections endormies à la jouissance des biens véritables. C'est ainsi qu'il vous faut traiter, ô enfans de Dieu, jusqu'à ce que votre santé soit parfaite : cette convoitise, qui vous rend malades, demande nécessairement cette médecine. Il importe que vous ayez des maux à souffrir tant que vous en aurez à corriger : il importe que vous ayez des maux à souffrir, tant que vous serez au milieu des biens où il est dangereux de se plaire trop. Si ces remèdes vous semblent durs, « ils excusent, dit Tertullien, le mal qu'ils » vous font, par l'utilité qu'ils vous apportent » : *Emolumento curationis offensam suî excusant* (1).

Mais admirez la bonté de notre Sauveur, qui, de peur que vous soyez accablés, vous donne de quoi vous mettre au-dessus de tous les malheurs de la vie. Et quel est ce secours qu'il vous donne? C'est

(1) *De Pœnit. n.* 10.

une espérance assurée que la joie de l'immortalité bienheureuse suivra de près vos afflictions. Or il n'est rien de plus solide que cette espérance, appuyée sur la parole qui porte le monde, et si évidemment attestée par toute la suite de notre Evangile. Attestée premièrement par la joie du siècle : car si Dieu donne de la joie à ses ennemis, songez ce qu'il prépare à ses serviteurs : si tel est le contentement des captifs, quelle sera la félicité des enfans? Attestée en second lieu par la tristesse des justes : car si tel est le plaisir de Dieu que durant tout le cours de la vie présente la vertu soit toujours aux mains avec tant de maux qui l'attaquent; si d'ailleurs, selon la règle immuable de la véritable sagesse, la guerre se fait pour avoir la paix : donc cette vertu, qu'on met à l'épreuve, enfin un jour se verra paisible, et ce Dieu qui l'a fait combattre lui donnera un jour la paix assurée. Et si nous apprenons de saint Paul (1) « que la souffrance produit l'épreuve » ; si lorsque le capitaine éprouve un soldat, c'est qu'il lui destine quelque bel emploi : console-toi, ô juste souffrant; puisque Dieu t'éprouve par la patience, c'est une marque qu'il veut t'élever, et tu dois mesurer ta grandeur future par la difficulté de l'épreuve. Et c'est pourquoi l'apôtre ayant dit que la souffrance produit l'épreuve, il ajoute aussitôt après que « l'épreuve produit l'espérance (2) ».

Mais quelle parole pourroit exprimer quelle est la force de cette espérance? C'est elle qui nous fait trouver un port assuré parmi toutes les tempêtes de cette vie. C'est pourquoi l'apôtre l'appelle notre

(1) *Rom.* v. 3. — (2) *Ibid.* 4.

ancre (1) : et de même que l'ancre empêche que le navire ne soit emporté; et quoiqu'il soit au milieu des ondes, elle l'établit sur la terre, lui faisant en quelque sorte rencontrer un port entre les vagues dont il est battu : ainsi quoique nous flottions encore ici-bas, l'espérance qui est l'ancre de notre ame nous donnera de la consistance, si nous la savons jeter dans le ciel.

Donc, ô justes, consolez-vous dans toutes les disgrâces qui vous arrivent; et quand la terre trembleroit jusqu'aux fondemens, quand le ciel se mêleroit avec les enfers, quand toute la nature seroit renversée, que votre espérance demeure ferme : le ciel et la terre passeront, mais la parole de celui qui a dit que notre tristesse sera changée en joie, sera éternellement immuable; et quelque fléau qui tombe sur vous, ne croyez jamais que Dieu vous oublie. « Le Seigneur sait ceux qui sont à lui (2); et » son œil veille toujours sur les justes (3) ». Quoiqu'ils soient mêlés avec les impies, désolés par les mêmes guerres, emportés par les mêmes pestes, battus enfin des mêmes tempêtes, Dieu sait bien démêler les siens de cette confusion générale. Le même feu fait reluire l'or et fumer la paille; « Le » même mouvement, dit saint Augustin (4), fait » exhaler la puanteur de la boue et la bonne sen» teur des parfums »; et le vin n'est pas confondu avec le marc, quoiqu'ils portent tous deux le poids du même pressoir : ainsi les mêmes afflictions qui consument les méchans, purifient les justes. Que si

(1) *Hebr.* VI. 19. — (2) *II. Tim.* II. 19. — (3) *Ps.* XXXIII. 16. — (4) *De Civit. Dei, lib.* I, *cap.* VIII, *tom.* VIII, *col.* 8.

quelquefois les pécheurs prospèrent, s'ils tâchent quelquefois de faire rougir l'espérance de l'homme de bien par l'ostentation d'un éclat présent, disons-leur avec le grand saint Augustin (1) : « O herbe » rampante, oserois-tu te comparer à l'arbre fruitier » pendant la rigueur de l'hiver, sous le prétexte » qu'il perd sa verdure durant cette froide saison, » et que tu conserves la tienne? Viendra l'ardeur du » grand jugement qui te desséchera jusqu'à la ra- » cine, et fera germer les fruits immortels des ar- » bres que la patience aura cultivés ».

Méditons, méditons, fidèles, cette grande et terrible vicissitude : le monde se réjouira, et vous serez tristes; mais votre tristesse tournera en joie, et la joie du monde sera changée en un grincement de dents éternel. Ah! si ce changement est inévitable, loin de nous l'amour des plaisirs du monde. Quand les enfans du siècle nous inviteront à leurs délices, à leurs débauches, à leurs autres joies dissolues, craignons de nous joindre à leur compagnie : l'heure de notre réjouissance n'est pas arrivée. « Pourquoi » m'invitent-ils, dit Tertullien (2)? Je ne veux point » de part à leurs joies, parce qu'ils seront exclus de » la mienne ». Il y a une vicissitude de biens et de maux; on y va par tour : il y a une loi établie, que nous expérimenterons tour à tour les biens et les maux. J'appréhende de me réjouir avec eux, de peur de pleurer un jour avec eux. C'est être trop délicat de vouloir trouver du plaisir partout : il sied mal à un chrétien de se réjouir, pendant

(1) *In Ps.* XLVIII, *Serm.* II, *n.* 3, 4, *tom.* IV, *col.* 436, 437. — (2) *De Spect. n.* 28.

qu'il n'est pas avec Jésus-Christ. Si j'ai quelqu'affection pour ce divin Maître, il faut que je le suive en tous lieux; et avant que de me joindre à lui dans l'éternité de sa gloire, il faut que je l'accompagne du moins un moment dans la dureté de sa croix. Ce sont, fidèles, les sentimens avec lesquels vous devez gagner ce jubilé que je vous annonce. C'est ainsi que vous pourrez obtenir cette paix si ardemment désirée, et qui en est le véritable sujet : car il n'est point d'oraison plus forte que celle qui part d'une chair mortifiée par la pénitence, et d'une ame dégoûtée des plaisirs du siècle.

ABRÉGÉ

D'UN AUTRE SERMON

POUR LE III.E DIMANCHE APRÈS PAQUE.

Combien les plaisirs des sens sont dangereux, trompeurs, contraires à notre état; et combien nous devons les mépriser et les fuir. Quels sont ceux que nous devons rechercher.

Mundus autem gaudebit; vos autem contristabimini.

Le monde se réjouira; et vous serez dans la tristesse. Joan. XVI. 20.

Tous ceux qui vivent chrétiennement souffriront persécution. L'Eglise naissante: ne vous persuadez pas [qu'elle fût] seulement persécutée par les tyrans; chacun étoit soi-même son persécuteur. On affichoit à tous les poteaux et dans toutes les places publiques des sentences épouvantables contre ses enfans; eux-mêmes se condamnoient. On leur ôtoit la vie; eux, les plaisirs: leurs biens; eux, tout usage immodéré. Exil de leur patrie; tout le monde leur étoit un exil: ils s'ordonnoient à eux-mêmes de ne s'arrêter nulle part et de n'avoir nulle consistance en aucun pays, etc. Cette persécution aliénoit autant les esprits que l'autre; encore plus, dit Tertul-

lien : *Plures invenias, quos magis periculum voluptatis quàm vitæ, avocet ab hac secta* (1). On craignoit les rigueurs des empereurs contre l'Eglise; mais on craignoit bien plus la sévérité de sa discipline contre elle-même; et ils se fussent plus facilement exposés à perdre la vie, qu'à se voir arracher les plaisirs sans lesquels la vie semble être à charge.

Cette persécution dure encore. Les chrétiens se doivent déclarer la guerre et à toutes les joies sensuelles; parce qu'elles sont ruineuses à l'innocence, et le chrétien ne doit rien aimer que de saint; parce qu'elles sont vaines et imaginaires, et le chrétien ne doit rien aimer que de véritable; parce que ce n'en est pas le temps, et que le chrétien doit s'accommoder aux ordres de la divine Providence.

PREMIER POINT.

Quand on parle contre les plaisirs, les libertins s'élèvent, et peu s'en faut qu'ils n'appellent Dieu cruel : car, disent-ils, qu'y a-t-il de si criminel dans les plaisirs? C'est pourquoi, pour leur fermer la bouche, le discours grave et sérieux que fait Cicéron. Je l'ai pris dans saint Augustin : il cesse d'être profane après avoir passé par ce sacré canal.

« Les voluptés corporelles peuvent-elles sembler » désirables, elles que Platon a nommées l'appât et » l'hameçon de tous les maux? En effet quelles ma- » ladies et de l'esprit et du corps : quel épuisement » et des forces, et de la beauté de l'un et de l'autre; » quelle honte, quelle infamie, quel opprobre, » n'est pas causé par les voluptés desquelles plus le

(1) *De Spect. n.* 2.

» transport est violent, plus il est ennemi de toute » sagesse? *Cujus motus ut quisque est maximus, ita » est inimicissimus philosophiæ* (1). Car qui ne sait » que les grandes émotions des sens ne laissent au- » cun lieu à la réflexion ni à aucune pensée sérieuse? » Et qui seroit l'homme assez brutal qui voulût pas- » ser toute sa vie parmi ces emportemens de ses sens » émus, parmi cet enivrement des plaisirs? Mais » qui seroit l'homme de sens rassis qui ne désireroit » pas plutôt que la nature ne nous eût donné aucun » de ces plaisirs corporels, qui dégradent l'ame de » sa dignité et de sa grandeur naturelle »?

« Voilà, dit saint Augustin, ce qu'a dit celui qui » n'a rien su de la première institution ni de la dé- » pravation de notre nature, ni de la félicité du » paradis, ni des joies éternelles qui nous sont pro- » mises; qui n'a point appris que la chair convoite » contre l'esprit. Rougissons, conclut saint Augus- » tin, en entendant les discours des impies si con- » formes à la vérité, nous qui avons appris dans la » véritable et sainte philosophie de la vraie piété, » que la chair convoite contre l'esprit, et l'esprit » contre la chair » : *Erubescamus interim veris disputationibus impiorum, qui didicimus in vera veræ pietatis sanctaque philosophia, et contra spiritum carnem, et contra carnem concupiscere spiritum* (2). « Je vous conjure, mes Frères, que la philosophie » chrétienne, qui est la seule véritable philosophie, » ne soit ni moins grave, ni moins honnête, ni moins » chaste, ni moins sérieuse, ni moins tempérée que

(1) *Cicer. in Hortens.* — (2) *Lib.* IV. *contra jul. n.* 72, *tom.* X, *col.* 619.

» la philosophie des païens » : *Obsecro te, non sit honestior philosophia gentium, quàm nostra christiana, quæ una est vera philosophia; quando quidem studium vel amor sapientiæ significatur hoc nomine.*

L'amour des plaisirs affoiblit le cœur et énerve le principe de droiture qui est en nous, pour résister à tous les crimes. Les joies des sens amollissent l'ame, la rendent légère, ôtent la réflexion, le poids de l'esprit et du jugement, dissipent au dehors et ne laissent ni force ni courage pour Dieu, pour qui nous les devons uniquement réserver : *Fortitudinem meam ad te custodiam* (1). [De là] une espèce d'ivresse qui offusque les lumières de l'esprit et fait naître une ardeur violente qui pousse à tout crime. Cette ivresse ne se passe pas; parce qu'elle ne prend pas le cerveau par des fumées grossières, mais le cœur par une attache très-intime et très-délicate. Le cœur ne résiste plus à rien; et il suffit de ne pas user avec une sage modération de ce qui peut être permis, pour réduire l'ame insensiblement dans cet état funeste : *Id quod non expediebat admisi, dum non tempero quod licebat* (2).

[Combien faut-il donc] éviter les douceurs qui nous séduisent, les violences qui nous entraînent. Celles-là à craindre par la durée; celles-ci par la promptitude de leurs mouvemens : celles-là nous flattent; celles-ci nous poussent par force. On n'attend pas que l'enfant se soit blessé pour lui ôter une épée. Otez le regard avant que le cœur soit percé : ôtez la fréquentation si familière avant qu'elle de-

(1) *Ps.* LVIII. 10. — (2) *S. Paulin. ad Sever. Epist.* XXX, *n.* 3.

vienne un engagement; et la douceur de la grâce, qui vous sera inspirée, vous fera trouver plus de plaisir dans ce qui vous est commandé, que vous n'en auriez dans les objets qui mettroient obstacle à votre obéissance : *Ut inspiratâ gratiæ suavitate per Spiritum sanctum, faciat plus delectare quod præcipit, quàm delectat quod impedit* (1). [Que la] difficulté de revenir [sur ses pas, quand une fois on s'est laissé prendre aux attraits de la volupté, vous retienne; et pensez que si vous vous livrez à ses impressions] elle vous conduira où vous ne voudriez pas aller : *Quoniam volens quò nollem perveneram* (2).

[Mais, dira le voluptueux], qu'on ne m'envie pas mes plaisirs qui ne font tort à personne, ni mes divertissemens qui ne me font faire aucune injustice. « Vous ne savez, dit saint Augustin (3), où vous » pousseront ces flatteurs. Voyez, poursuit ce grand » homme, les buissons hérissés d'épines qui font » horreur à la vue. La racine n'en est pas piquante; » mais c'est elle qui pousse ces pointes perçantes » qui déchirent et ensanglantent les mains ». Ainsi l'attache aux plaisirs semble d'abord être douce; mais elle s'effarouche et devient cruelle quand elle trouve de la résistance; mais elle se porte aisément à se remplir par des pilleries, lorsqu'elle s'est épuisée par ses excessives dépenses.

Quand j'entends parler les voluptueux dans le livre de la Sapience, je ne vois rien de plus agréable

(1) *S. August. de Spirit. et Litter. n.* 51, *tom.* x, *col.* 114. — (2) *S. Aug. Confess. lib.* VIII, *cap.* V, *tom.* I, *col.* 149. — (3) *In Ps.* LII, *n.* 3, *tom.* IV, *col.* 488. *In Ps.* CXXXIX, *n.* 4, *col.* 1553.

ni de plus riant. Ils ne parlent que de festins, que de danses, que de fleurs, que de passe-temps. *Coronemus nos rosis antequam marcescant : nullum pratum sit quod non pertranseat luxuria nostra* (1) : « Couronnons, disent-ils, nos têtes de fleurs avant » qu'elles soient flétries : qu'il n'y ait point de pré, » où notre intempérance ne se signale ». Ils invitent tout le monde à leur bonne chère, et ils veulent leur faire part de leurs plaisirs. *Nemo nostrûm exors sit luxuriæ nostræ : ubique relinquamus signa lætitiæ* (2). Que leurs paroles sont douces ! que leur humeur est enjouée ! que leur compagnie est désirable ! Mais si vous laissez pousser cette malheureuse racine, les épines sortiront bientôt : car écoutez la suite de leurs discours, et vous les verrez résolus à opprimer le juste qui les contredit, à réparer par des pilleries ce qu'ils ont dissipé par leurs débauches. « Opprimons, » ajoutent-ils, le juste et le pauvre ; ne pardonnons » point à la veuve ni à l'orphelin » : *Opprimamus pauperem justum* (3). Quel est ce soudain changement ? et qui auroit jamais attendu d'une douceur si plaisante une cruauté si impitoyable ?

C'est en effet, chrétiens, que l'ame s'étant une fois éloignée de Dieu, fait de terribles progrès dans ce malheureux voyage. Le principe de toute droiture, c'est-à-dire la crainte de Dieu, étant affoibli, elle n'a plus de force ni de résistance : elle s'abandonne peu à peu, et tombe d'excès en excès et de désordre en désordre. « De même qu'un espion, dit » saint Grégoire de Nysse (4), s'il est rejeté d'abord,

(1) *Sap.* II. 8. — (2) *Ibid.* 9. — (3) *Ibid.* 10. — (4) *In Ecclesiast. Hom.* VIII, *tom.* I, *p.* 460, 461.

» s'en retourne honteux et confus; mais s'il est reçu
» dans la place, il gagne peu à peu les uns par les
» autres avec un air innocent, et enfin le parti des
» traîtres devient le plus fort : ainsi un vicieux amour
» des plaisirs ayant une fois entrée dans le cœur par
» une secrète intelligence, il sollicite l'un après
» l'autre tout ce qu'il y a en nous de mauvais désirs :
» il se fait, dit ce saint évêque, une grande défec-
» tion; tout se range de ce côté. La raison inconsi-
» dérée qui s'étoit trop facilement confiée aux sens,
» est trahie par ces infidèles » : tout est perdu, tout [est renversé].

C'est donc avec raison que l'Eglise nous détache des plaisirs du monde, même des licites. Le carême [a été institué] pour cet exercice : nous nous en servons pour une occasion de scandale. Mais quand les joies sensuelles ne seroient pas dangereuses, c'est assez qu'elles soient vaines [pour nous porter à les rejeter].

SECOND POINT.

Je vous ai fait parler un philosophe comme un auteur non suspect, pour vous faire voir les périls où la volupté mettoit la vertu : je vous produirai maintenant un roi. Si un philosophe, qui a passé sa vie dans un coin de son cabinet, [étoit le seul qui s'élevât contre les plaisirs,] on diroit qu'il parleroit en spéculatif; mais un roi, à qui la fortune n'avoit rien refusé et qui ne s'étoit rien refusé lui-même, [qui avoit] promené ses sens par toute sorte d'expérience, [est bien propre à vous convaincre de la vanité de tous les plaisirs des sens.] Salomon [vous

l'atteste hautement]. Deux obstacles [nous empêchent d'en jouir :] ou on ne peut pas par impuissance ; il nous décrit son abondance : ou on ne veut pas par retenue ; il nous fait entendre qu'il avoit abandonné ses sens : *Quæ desideraverunt oculi mei, non negavi eis, nec prohibui cor meum* (1) : « Je n'ai rien refusé à mes yeux de tout ce qu'ils ont » désiré ; et j'ai permis à mon cœur de jouir de tous » les plaisirs ». Ne se contenter pas de quelques plaisirs, vouloir que tous ses sens et tous ses désirs soient satisfaits par quelque chose d'exquis ; [c'est ce que Salomon avoit fait.] Après cela que dit-il ? Il s'éveille, il se reconnoît, et « il a trouvé, dit-il, » que tout cela étoit vanité et affliction d'esprit (2) » : pesez ces deux mots. Vanité, parce qu'il n'y a point de corps ; tout le prix vient de la foiblesse de la raison ; et c'est alors qu'il dit : *Risum reputavi errorem ; et gaudio dixi : Quid frustra deciperis* (3) ? « J'ai dit » au ris : Tu n'es que folie ; et à la joie : Pourquoi » veux-tu me séduire » ? Preuve que tous ces grands divertissemens touchent plus les enfans que tous les autres. Etre paré, courir deçà et delà, se déguiser, se masquer, [sont des jeux d'enfans :] nous nous rions de leurs badineries ; et les nôtres sont d'autant plus ridicules que nous y mêlons plus de sérieux ; car il n'y a rien de plus ridicule que le sérieux dans les niaiseries. L'amour de tous ces divertissemens, c'est donc un reste d'enfance.

Bien plus c'est une folie : qui rit avec plus d'emportement que les insensés ? *Fatuus in risu exaltat vocem suam : vir autem sapiens vix tacitè ridebit* (4) :

(1) *Eccles.* II. 10. — (2) *Ibid.* 11. — (3) *Ibid.* 2. — (4) *Ibid.* XXI. 23.

« L'insensé élève sa voix en riant; mais l'homme » sage rira à peine tout bas » : avec crainte, parce qu'il craint toujours de se tromper; parce qu'un certain sérieux intime désavoue toutes ces fausses joies et a honte de s'y laisser emporter; parce qu'il ne sait s'il y a plus de sujet ou de tristesse ou de joie. Dégoût, appétit, encore dégoût, puis renouvellement d'ardeur; c'est ce qui arrive dans tous les plaisirs. C'est donc une disposition déraisonnable à cause du changement; et par conséquent vanité, foiblesse de raison. Le carnaval achevé, que vous reste-t-il? Le corps fatigué et l'esprit vide. O l'homme n'est que vanité, et aussi ne poursuit-il que des choses vaines : *Verumtamen in imagine pertransit homo; sed et frustra conturbatur* (1) : il n'est rien et il ne recherche que des riens pompeux. Tout est vanité; ajoutons et affliction d'esprit.

Nulle voie si aplanie, où il ne se trouve des embarras. Nulle passion si douce, qui ne fasse naître mille passions accablantes. L'espérance balancée par la crainte : l'amour...., il ne convient pas à la gravité de cette chaire de parler de ses douleurs; mais nous pouvons bien parler de l'enfer de la jalousie. Nul ne fait moins ce qu'il veut que celui qui veut faire tout ce qu'il veut; parce que dans l'exécution de ses volontés, impuissant de soi-même, il dépend d'autrui. Les hommes sont contredisans, les humeurs contraires : on se choque, on se traverse mutuellement; il est malaisé de faire concourir avec nos desseins [ceux des autres] : donc affliction d'esprit. Quiconque ne résiste pas à ses volontés, est

(1) *Ps.* XXXVIII. 8.

injuste au prochain, incommode au monde, outrageux à Dieu, pénible à soi-même. Voulez-vous faire ce que vous voulez ? N'entreprenez pas de faire ce que vous voulez. Retranchez les volontés superflues qui vous rendent dépendans des autres : plus aisé de modérer ses volontés que de les satisfaire ; vous y trouverez les vrais plaisirs.

Ne soupirez donc plus après les plaisirs de ce corps mortel : ne buvez plus cette eau trouble, laquelle vous voyez [sortir] d'une source si corrompue. Ce qui peut nous déplaire un seul moment, jamais digne de notre amour. Et ne nous persuadons pas que nous vivions sans plaisirs, pour les vouloir transporter du corps à l'esprit, de la partie terrestre et mortelle, à la partie divine et incorruptible. C'est là au contraire, dit Tertullien, qu'il se forme une volupté toute céleste du mépris des voluptés sensuelles : « car quel plus grand plai- » sir que le mépris des plaisirs mêmes », qui sans pouvoir nous contenter, ne nous laissent jamais de repos : *Quæ major voluptas, quàm fastidium ipsius voluptatis* (1) ?

Qui nous donnera, chrétiens, que nous sachions goûter ce plaisir sublime ; plaisir toujours égal, toujours uniforme ; qui naît non du trouble de l'ame, mais de sa paix ; non de sa maladie, mais de sa santé ; non de ses passions, mais de son devoir ; non de la ferveur inquiète et toujours changeante de ses désirs, mais de la rectitude immuable de sa conscience : plaisir par conséquent véritable ; qui n'agite pas la volonté, mais qui la calme ; qui ne

(1) *De Spect. n.* 29.

surprend

surprend pas la raison, mais qui l'éclaire; qui ne chatouille pas le cœur dans sa surface, mais qui l'attire tout entier à Dieu par son centre.

Voyez les liesses, les transports, les chants de cette cité triomphante. C'est de là que Jésus-Christ nous a apporté un commencement de la gloire dans le bienfait de la grâce; un essai de la vision dans la foi; une partie de la félicité dans l'espérance; enfin un plaisir intime [dans la paix d'une bonne conscience :] et si ces plaisirs ne sont pas tout-à-fait sensibles et satisfaisans, aussi n'en est-ce pas encore le temps.

TROISIÈME POINT.

1.° C'EST le temps du voyage; [et celui qui se livre aux plaisirs, au lieu d'avancer perd de vue le terme où il doit tendre, et ne sauroit y arriver.] 2.° C'est le temps de rendre compte de ses actions. Celui qui est toujours en joie pense-t-il quelquefois aux grandes affaires qu'il a, et combien les ris excessifs et les jeux perpétuels siéent mal à ceux qui doivent être présentés devant le tribunal de Jésus-Christ? La joie quand vous serez absous. 3.° C'est le temps du combat; et [les plaisirs ne sont propres qu'à nous énerver et nous réduire dans l'impuissance de vaincre.] 4.° « C'est le temps de travailler à » sa guérison et non le temps de se livrer aux plaisirs »: *Sanitatis tempus est, non voluptatis* (1). [Il faut réprimer ces] appétits irréguliers qui sont causés par la maladie, [et qui ne peuvent que l'entretenir ou l'augmenter si l'on se prête à les satisfaire].

(1) *S. Aug. Serm.* LXXXVII. *n.* 13, *tom.* V, *col.* 468.

Il y a des maux qui nous blessent, il y a des maux qui nous flattent : ceux-là nous les devons supporter; ceux-ci nous les devons modérer : le premier, par la patience et par le courage; le second, par la tempérance et par la retenue. Et les maux qui nous affligent nous servent à corriger ceux qui nous flattent; parce que la force de ces derniers est dans le plaisir, et que la pointe du plaisir s'émousse par la souffrance [qui en est] le contraire : *Alia quæ per patientiam sustinemus, alia quæ per continentiam refrenamus* (1). C'est ainsi que nous faisons servir d'instrument à la justice la peine du péché : *In usus justitiæ peccati pœna conversa est* (2). Un malade ne songe pas au plaisir; trop heureux de recouvrer la santé : [et pour l'acquérir il consent de se soumettre à un] régime [exact et sévère. Telle est la conduite que nous devons suivre]. *Nostræ cœnæ, nostræ nuptiæ nondum sunt. Non possumus cum illis discumbere, quia nec illi nobiscum* (3). « Le temps de nos festins, de nos noces, n'est » pas encore venu : nous ne pouvons nous réjouir » avec les mondains, parce qu'ils ne pourront aussi » se réjouir avec nous ». Viendra le temps de notre banquet : l'Epoux viendra, et il leur sera dit : *Nescio vos;* « Je ne vous connois pas (4) » ; et nous entrerons en la joie de notre Seigneur. Nous ne la connoissons que par espérance; mais alors nous en aurons la possession véritable. *Amen.*

(1) *S. Aug. cont. Julian. lib.* v, *n.* 22, *tom.* x, *col.* 640. — (2) *S. Aug. de Civit. Dei, lib.* xiii, *cap.* iv, *tom.* vii, *col.* 328. — (3) *Tertul. de Spect. n.* 28. — (4) *Matt.* xxv. 12.

SERMON

POUR

LE V.E DIMANCHE APRÈS PAQUE,

PRÊCHÉ DANS LA CATHÉDRALE DE MEAUX

A L'OUVERTURE D'UNE MISSION, EN 1692 (*).

Mépris que nous devons faire du monde pour aller à Dieu. Obligation de toujours croître en amour et en perfection durant le cours de cette vie. Deux sortes de tristesses : quelle est celle qui est le partage des enfans de Dieu. Dispositions dans lesquelles nous devons entrer lorsque Dieu nous frappe. Sentimens de pénitence nécessaires pour obtenir l'indulgence du jubilé. Stabilité essentielle à la vraie pénitence : amour, seul capable de produire une solide conversion.

Vado ad Patrem meum.

Je m'en vais à mon Père. Joan. XVI. 16.

Notre Seigneur, mes chers Frères, dit cette parole en la personne de ses fidèles, aussi bien qu'en la sienne; et pour nous donner la confiance de la ré-

(*) Nous n'avons point le manuscrit original de ce Sermon. Il a déjà été imprimé dans un recueil de *Lettres et d'Opuscules de Bossuet*, 1748, 2 vol. in-12. Il est placé au tome II, pag. 92 et suiv.

péter avec lui, il a dit en un autre endroit : « Je » monte vers mon Père, et vers votre Père; vers » mon Dieu, et vers votre Dieu (1) ». Son Père est donc le nôtre aussi, quoiqu'à titre différent; le sien par nature, et le nôtre par adoption; et nous pouvons dire avec lui : « Je m'en vais à mon Père ». Je puis même ajouter, mes chers Frères, que cette belle parole nous convient, en un certain sens, plus qu'à Jésus-Christ; puisque vivant sur la terre, il étoit déjà avec son Père, selon sa divinité; et que, même selon sa nature humaine, son ame sainte en voyoit la face. Il étoit toujours avec lui; et dans un temps où il sembloit encore éloigné de retourner au lieu de sa gloire avec son Père, il ne laissoit pas de dire : « Je ne suis pas seul; mais mon Père qui m'a envoyé, » et moi, sommes toujours ensemble (2) ».

C'est donc à nous qui sommes vraiment séparés de Dieu, c'est à nous, mes bien-aimés, à faire un continuel effort pour y retourner : c'est à nous à dire sans cesse : « Je vais à mon Père »; et comme cette parole marquoit la consommation du mystère de Jésus-Christ dans son retour à sa gloire, elle marque aussi la perfection de la vie du chrétien, dans le désir qu'elle nous inspire de retourner à Dieu de tout notre cœur.

Pénétrons donc le sens de cette parole : concevons premièrement ce que c'est que d'aller à notre Père; voyons en second lieu ce qui nous doit arriver, en attendant que nous y soyons; et comprenons en dernier lieu quel bien nous y aurons, quand nous y serons parvenus : tout cela nous sera marqué dans

(1) *Joan.* XX. 17. — (2) *Ibid.* VIII. 16.

notre Evangile; et je ne ferai que suivre pas à pas ce que Jésus-Christ nous y propose.

PREMIER POINT.

« Je m'en vais à mon Père ». C'est l'état d'un chrétien d'aller toujours : mais d'où est-ce qu'il part, et où est-ce qu'il doit arriver? Saint Jean nous le fait entendre par cette parole : « Jésus sachant que son » heure étoit venue, de passer de ce monde à son » Père (1) ». N'en disons pas davantage : nous devons faire ce passage avec Jésus-Christ. « Je ne suis pas » du monde, dit-il, comme ils ne sont pas du » monde (2) ». Ainsi, selon sa parole, vous n'êtes pas du monde : quittez-le donc, marchez sans relâche; mais marchez vers votre Père. Voilà les deux raisons de votre passage : la misère du lieu d'où vous partez; et la beauté de celui où vous êtes appelés.

Saint Paul, pour nous exprimer le premier : « Le » temps est court (3) », dit-il. Le temps est court; si vous ne quittez le monde, il vous quittera : il reste donc « que celui qui est ma» rié, soit comme ne l'étant pas; et ceux qui pleu» rent, comme ne pleurant pas; et ceux qui se ré» jouissent, comme ne se réjouissant pas; et ceux » qui achètent, comme n'achetant pas; et ceux qui » usent de ce monde, comme n'en usant pas; parce » que la figure de ce monde passe (4) ». Comme s'il disoit : Pourquoi voulez-vous demeurer dans ce qui passe? vous croyez que c'est un corps, une vérité;

(1) *Joan.* XIII. 1. — (2) *Ibid.* XVII. 16. — (3) *I. Cor.* VII. 29. — (4) *Ibid.* 29, 30, 31, 32.

ce n'est qu'une ombre et une figure, qui passe et qui s'évanouit : ainsi en quelque état que vous soyez, ne vous arrêtez jamais. Les liaisons les plus fermes et les plus saintes, telle qu'est celle du mariage, trouvent leur dissolution dans la mort : vos regrets passeront comme vos joies; ce que vous croyez posséder à plus juste titre, vous échappe, à quelque prix que vous l'ayez acheté; tout passe malgré qu'on en ait.

« Mais c'est autre chose, dit saint Augustin (1), de » passer avec le monde, autre chose de passer du » monde pour aller ailleurs ». Le premier, c'est le partage des pécheurs : malheureux partage, qui ne leur demeure même pas; puisque si le monde passe, ils passent aussi avec lui. Le second, c'est le partage des enfans de Dieu, qui, de peur de passer toujours, ainsi que le monde, sortent du monde en esprit, et passent pour aller à Dieu. Domaines, possessions, palais magnifiques, beaux châteaux, pourquoi voulez-vous m'arrêter? vous tomberez un jour; ou si vous subsistez, bientôt je ne serai plus moi-même pour vous posséder : adieu, je passe, je vous quitte, je m'en vais, je n'ai pas le loisir d'arrêter. Et vous, plaisirs, honneurs, dignités, pourquoi étalez-vous vos charmes trompeurs? Je m'en vais. En vain vous me demandez encore quelques momens, ce reste de jeunesse et de vigueur : non, non, je suis pressé; je pars, je m'en vais; vous ne m'êtes plus rien. Mais où allez-vous? Je vous l'ai dit; je m'en vais à mon Père : c'est la seconde raison de hâter mon départ.

Le monde est si peu de chose, que les philosophes l'ont quitté, sans même savoir où aller : dégoûtés

(1) *In Joan. Tract.* LV, *n.* 1, *tom.* III, *part.* II, *col.* 653.

de sa vanité et de ses misères, ils l'ont quitté; ils l'ont quitté, dis-je, sans même savoir s'ils trouveroient, en le quittant, une autre demeure où ils pussent s'établir solidement. Mais, moi, je sais où je vais : je vais à mon Père. Que craint un enfant, quand il va dans la maison paternelle? Ce malheureux prodigue, qui s'étoit perdu en s'en éloignant, et qui s'étoit jeté en tant de péchés et en tant de misères, trouve une ressource, en disant : « Je me » leverai, et je retournerai chez mon père (1) ». Prodigues, cent fois plus perdus que le prodigue de l'Evangile, dites donc : Je me leverai, je retournerai; mais plutôt ne dites pas, Je retournerai; partez à l'instant. Jésus-Christ vous apprend à dire, non pas, J'irai à mon Père; mais, J'y vais; je pars à l'instant : ou si vous dites, Je retournerai, avec le prodigue, que cette résolution soit suivie d'un prompt effet, comme la sienne; car il se leva aussitôt, et il vint à son Père. Dites donc dans le même esprit, Je retournerai à mon Père : là les mercenaires, les ames imparfaites, ceux qui commencent à servir Dieu, et qui le font encore par quelque espèce d'intérêt, ne laissent pas de trouver dans sa maison un commencement d'abondance : combien donc en trouveront ceux qui sont parfaits, et qui le servent par un pur amour? Allez donc, marchez : quand le monde seroit aussi beau qu'il s'en vante, et qu'il le paroît à vos sens, il le faudroit quitter pour une plus grande beauté, pour celle de Dieu et de son royaume. Mais maintenant ce n'est rien, et vous hésitez; et vous dites toujours : J'irai, je me

(1) *Luc.* xv. 18.

leverai, je retournerai à mon Père, sans jamais dire: Je vais.

Mais enfin supposons que vous partiez; vous voilà dans la maison paternelle. Attiré par les sensibles douceurs d'une conversion naissante, vous y demeurez : c'est le veau gras qu'on vous y a donné d'abord; c'est la musique qu'on fait retentir dans toute la maison à votre retour. Voulez-vous donc demeurer dans cet état agréable, et y attacher votre cœur? Non, non, marchez, avancez : recevez ce que Dieu vous donne; mais élevez-vous plus haut, à la croix, à la souffrance, aux délaissemens de Jésus-Christ, à la sécheresse qui lui a fait dire : « J'ai soif (1) »; où néanmoins il ne reçoit encore que du vinaigre.

Hé bien, me voilà donc arrivé; j'ai passé par les épreuves, et Dieu m'a donné la persévérance; je n'ai donc qu'à m'arrêter. Non, marchez toujours. Etes-vous plus avancé qu'un saint Paul, qui avoit bu tant de fois le calice de la passion de son Sauveur? écoutez comme il parle, ou plutôt considérez comme il agit. Il dit aux Philippiens : « Mes Frères, » je ne crois pas être arrivé (2) ». Et quoi, grand apôtre, n'êtes-vous pas du nombre des parfaits? et pourquoi avez-vous dit dans cet endroit même : « Tout ce que nous sommes de parfaits, ayons ce » sentiment (3) » ? Il est parfait, et néanmoins : « Non, dit-il, mes Frères, je ne suis pas encore où » je veux aller, et il ne me reste qu'une chose à » faire (4) ». Entendez-vous : Il ne me reste qu'une chose à faire. Et quoi? « C'est qu'oubliant ce que » j'ai fait, et tout l'espace que j'ai laissé derrière moi

(1) *Joan.* XIX. 28. — (2) *Philip.* III. 13. — (3) *Ibid.* 15. — (4) *Ibid.* 13.

» dans la carrière où je cours, je m'étende à ce qui » est devant moi ». Je m'étende; que veut-il dire? Je fais continuellement de nouveaux efforts; je me brise, pour ainsi dire, et je me disloque moi-même, par l'effort continuel que je fais pour m'avancer; et cela incessamment, sans prendre haleine, sans poser le pied un moment dans l'endroit de la carrière où je me trouve; « Je cours de toutes mes » forces vers le terme qui m'est proposé (1) ». Et encore, quel est ce terme? et verrons-nous une fin à votre course durant cette vie mortelle? Ecoutez ce qu'il répond : « Soyez mes imitateurs comme je » le suis de Jésus-Christ (2) ». Imitateur de Jésus-Christ! je ne m'étonne donc plus si après tant d'efforts, tant de souffrances, tant de conversions, tant de prodiges de votre vie, vous dites toujours que vous n'êtes pas encore arrivé. Le terme où vous tendez, qui est d'imiter la perfection de Jésus-Christ, est toujours infiniment éloigné de vous : ainsi vous irez toujours, tant que vous serez en cette vie; puisque vous tendez à un but où vous ne serez jamais arrivé parfaitement.

Et vous, mes Frères, que ferez-vous, sinon ce qu'ajoute le même apôtre dans son Epître aux Philippiens (3)? « Soyez, mes Frères, mes imitateurs, et pro- » posez-vous l'exemple de ceux qui se conduisent selon » le modèle que vous avez vu en nous ». Il faut donc toujours avancer, toujours croître : en quelque degré de perfection qu'on soit, ne s'y reposer jamais, ne s'y arrêter jamais. Je men vais, je m'en vais plus haut, et toujours plus près de mon Père : *Vado ad*

(1) *Philip.* III. 14. — (2) *I. Cor.* IV. 16. — (3) *Philip.* III. 17.

Patrem. Le chemin où l'on marche, la montagne où l'on veut, pour ainsi dire, grimper, est si roide, que si l'on n'avance toujours, on retombe; si l'on ne monte sans cesse, et qu'on veuille prendre un moment pour se reposer, on est entraîné en bas par son propre poids. Il faut donc toujours passer outre, toujours s'élever, sans s'arrêter nulle part. C'est la pâque de la nouvelle alliance, qu'il faut célébrer en habit de voyageur, le bâton à la main, la robe ceinte, et manger vîte l'agneau pascal; « car » c'est la pâque, c'est-à-dire le passage du Sei- » gneur (1) » : et comme Moïse l'explique après, « c'est » la victime du passage du Seigneur (2) », qui nous apprend aussi à passer toujours outre, sans nous arrêter jamais : car Jésus-Christ, qui est cette victime, s'en va toujours à son Père, et nous y mène avec lui. Si nous ne faisons un continuel effort pour nous approcher de lui, et nous y unir de plus en plus, nous n'accomplissons pas le précepte : « Vous » aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, » de toutes vos pensées, de toutes vos forces (3) ».

Mais quand on sera arrivé à ce parfait exercice de l'amour de Dieu, alors du moins il sera permis de s'arrêter, et de prendre du repos? Quoi, vous ne savez donc pas qu'en aimant, on acquiert de nouvelles forces pour aimer! le cœur s'anime, se dilate; le Saint-Esprit, qui le possède, lui inspire de nouvelles forces pour aimer de plus en plus. Ainsi vous n'aimez point de toutes vos forces, si vous n'aimez encore de ces nouvelles forces que vous donne le parfait amour. Il faut donc croître en

(1) *Exod.* XII. 11. — (2) *Ibid.* 27. — (3) *Deut.* VI. 5.

amour pendant tout le cours de cette vie : celui qui donne des bornes à son amour ne sait ce que c'est que d'aimer : celui qui ne tend pas toujours à un plus haut degré de perfection ne connoît pas la perfection, ni les obligations du christianisme. « Soyez » parfaits, dit le Sauveur, comme votre Père céleste » est parfait (1) ». Pour avancer vers ce but, où l'on n'est jamais tout-à-fait en cette vie, il faut croître en perfection, toujours aimer de plus en plus. Je ne sais si dans le ciel même l'amour n'ira point toujours croissant; puisque l'objet qu'on aimera étant infini, et infiniment parfait, il fournira éternellement à l'amour de nouvelles flammes. Si néanmoins il faut dire qu'il y a des bornes, c'est Dieu seul qui les donne; et comme, durant cette vie, on peut toujours avancer, toujours croître, il le faut donc toujours faire, toujours dire : « Je vais à mon Père »; c'est-à-dire, je marche non-seulement pour y aller lorsque j'en suis éloigné; mais lors même que je m'en approche et que je m'y unis, je tâche de m'en approcher et de m'y unir davantage; jusqu'à ce que je parvienne à cette parfaite unité où je ne serai avec lui qu'un même esprit, « où je lui serai tout- » à-fait semblable, en le voyant tel qu'il est (2) »; où enfin, et pour tout dire en un mot, « où lui- » même sera tout en tous (3) », et rassasiera tous nos désirs. Mais en attendant, qu'avons-nous à faire? C'est ce que je vous devois expliquer dans la seconde partie de ce discours, ou plutôt ce que Jésus-Christ vous expliquera lui-même dans notre Evangile.

(1) *Matt.* v. 48. — (2) *I. Joan.* III. 2. — (3) *I. Cor.* XV. 28.

SECOND POINT.

Ce que vous avez à faire, dit-il, en attendant le jour de votre délivrance, c'est que « vous pleurerez » et vous gémirez, et le monde se réjouira; mais » vous, vous serez dans la tristesse » : *Vos autem contristabimini* (1). Pour entendre cette tristesse, il faut écouter le saint apôtre, qui nous dit qu'il y a de deux sortes de tristesse : « Il y a la tristesse du » siècle, la tristesse selon le monde; et la tristesse » selon Dieu (2) ». Ne croyez pas, mes Frères, sous prétexte que Jésus-Christ a prononcé que le monde seroit dans la joie, ne croyez pas, dis-je, qu'il ait voulu dire que ses joies seront sans amertume, où qu'elles ne seront pas suivies de douleur. Qui ne voit, par expérience, que ceux qui aiment le monde ont presque toujours à pleurer la perte de leurs biens, de leurs plaisirs, de leur fortune, de leurs espérances, et en un mot de ce qu'ils aiment? Si donc Jésus-Christ a dit que le monde se réjouira, c'est qu'il cherchera toujours à se réjouir; c'est là son génie, c'est là son caractère : mais quoiqu'il cherche toujours la joie, il ne lui arrive jamais de la trouver à son gré; c'est-à-dire pure et durable. Salomon a dit, il y a long-temps que ces deux qualités manquent aux joies de la terre : « Le ris sera » mêlé de douleur (3) »; les joies du monde ne sont donc jamais pures : « les pleurs suivent de près la » joie »; elle ne sera donc jamais durable; et quelque heureux qu'on soit dans le monde, il y a plus

(1) *Joan.* XVI. 20. — (2) *II. Cor.* VII. 10. — (3) *Prov.* XIV. 13.

d'afflictions que de plaisirs : c'est donc là cette tristesse du siècle dont saint Paul vous a parlé.

Mais qu'en a dit ce bienheureux apôtre ? « La » tristesse du siècle produit la mort (1) » ; parce qu'elle vient de l'attachement aux biens périssables. A cette tristesse du siècle saint Paul oppose la tristesse qui est selon Dieu, et qui est le vrai caractère de ses enfans. La tristesse qui nous peut venir du côté du monde, par la perte des biens de la terre, ou par l'infirmité de la nature, par les maladies, par les douleurs, nous est commune avec les impies; ainsi ce n'est pas là cette tristesse que le Sauveur donne en partage à ses fidèles, en leur disant : « Vous pleurerez ». C'est, mes Frères, cette douleur selon Dieu dont il veut parler : et quel en est le sujet? sinon qu'ordinairement le monde persécuteur fait souffrir les gens de bien et les tient dans l'oppression. Ajoutons que Dieu, comme un bon père, châtie les justes comme ses enfans, et leur fait trouver leurs maux en ce monde, afin de leur réserver leurs biens dans la vie future. Vous voyez bien déjà quelque chose de cette tristesse qui est selon Dieu. Soumettez-vous-y, mes chers Frères, soumettez-vous à l'ordre qu'il a établi dans sa famille; et si, lorsqu'il a résolu de punir le monde, il commence le jugement par sa maison, par les justes qui sont ses enfans; tendez le dos humblement à cette main paternelle, et laissez-lui exercer une rigueur si remplie de miséricorde.

Mais voici encore une autre espèce de cette tristesse selon Dieu. Assis sur les fleuves de Babylone et

(1) *II. Cor.* VII. 10.

au milieu des biens qui passent, les fidèles sentent leur bannissement, et pleurent en se souvenant de Sion leur chère patrie. Ah ! mes chers enfans, si quelque goutte de cette tristesse entre dans vos cœurs, et que pleins de dédain et de dégoût pour ce qui passe, vous vous sentiez affligés de ne pas jouir encore du bien qui est éternel, après lequel vous soupirez; c'est là la tristesse selon Dieu que je vous souhaite.

Mais ce n'est pas encore celle que j'ai dessein de vous prêcher aujourd'hui avec saint Paul. « Cette » tristesse, qui est selon Dieu, produit, dit ce saint » apôtre, une pénitence stable (1) ». C'est donc là principalement cette douleur que je vous souhaite; le regret de vos péchés; la tristesse et l'amertume de la pénitence. Si je puis vous inspirer cette douleur, alors, alors, mes chers Frères, je vous dirai avec l'apôtre : « Ah! mes bien-aimés, je me réjouis » non pas de ce que vous êtes contristés, mais de ce » que vous l'êtes selon Dieu par la pénitence (2) »; et encore : « Qui est celui qui me peut donner de » la consolation et de la joie, sinon celui qui s'af- » flige à mon sujet (3) », à qui ma prédication et mes avertissemens ont inspiré cette tristesse qui est selon Dieu, et le regret de leurs fautes?

C'est, mes Frères, pour vous inspirer cette tristesse salutaire, que j'ai appelé des prédicateurs qui vous prêcheront la pénitence dans le sac et sur la croix. Vous commencerez dès ce soir à les entendre, et je fais l'ouverture de cette mission, dont j'espère tant de fruits. Laissez-vous donc affliger selon Dieu,

(1) *II. Cor.* VII. 10. — (2) *Ibid.* 9. — (3) *Ibid.* II. 2.

et plongez-vous dans la tristesse de la pénitence. Je suis touché, il y a long-temps, de la tristesse que vous donnent tant de misères, tant de charges que vous avez beaucoup de peine à supporter, et que sans doute vous ne pouvez supporter long-temps, malgré votre bonne volonté. Je vous plains; je les ressens avec vous: et quelle seroit ma joie, si je pouvois vous soulager de ce fardeau? Mais il faut que je vous parle comme un père: quand vous exagéreriez vos maux, qui sont grands, vous n'allez pas à la source. Toutes les fois que Dieu frappe, et qu'on ressent des misères ou publiques ou particulières, qu'on est frappé dans ses biens, dans sa personne, dans sa famille; il ne faut pas s'arrêter à plaindre ses maux, et à pousser des gémissemens qui ne les guérissent pas: il faut porter sa pensée à nos péchés qui nous les attirent.

Voyez ce prodigue, dont nous vous parlions tout à l'heure, réduit à paître un troupeau immonde, et gagnant à peine du pain dans un service si bas et si indigne. Il ne se contente pas de dire: « Les moindres domestiques de mon père sont abon- » damment nourris, et moi qui suis son fils je meurs » ici de faim (1) »: car cette plainte stérile n'auroit fait qu'aigrir ses maux, au lieu de les soulager. Il va à la source: il sent que la source de ses maux c'est d'avoir quitté son père, et sa maison où tout abonde; c'est de s'être contenté des biens qui se dissipent si vîte, et qu'il lui avoit arrachés, parce que ce père si sage et si bon, qui en connoissoit la malignité, avoit peine à les lui donner. Il dit donc dans ce

(1) *Luc.* xv. 17.

sentiment : « J'irai, je me leverai (1), et je retour-
» nerai vers mon père » ; et non content de le dire d'une manière foible et imparfaite, il se lève, il vient à son père, et il éprouve les douceurs de ses tendres embrassemens. S'il s'étoit contenté de dire : Ah! que je suis malheureux! et que se prenant de ses maux, non point à soi-même, mais à Dieu, il eût blasphémé contre le ciel, qu'auroit-il fait autre chose que d'aggraver son fardeau? Mais parce qu'il a dit dans sa misère : « Mon père, j'ai
» péché contre le ciel et contre vous, et je ne suis
» pas digne d'être appelé votre fils » ; il a tout ensemble et effacé son péché, et fini les maux qui en faisoient le châtiment.

Mes bien-aimés, faites-en de même. Vous voyez tant d'ennemis conjurés de tous côtés contre vous : ne dites pas, comme faisoient autrefois les Juifs : C'est l'Egypte, ce sont les Chaldéens, c'est l'épée du roi de Babylone, qui nous poursuit; dites : « Ce
» sont nos péchés qui ont mis la séparation entre
» Dieu et nous (2) » ; encore un coup, ce sont nos péchés qui soulèvent contre nous tant d'ennemis. Nos péchés accablent l'Etat, comme disoit saint Grégoire; « le royaume n'en peut plus sous ce faix » : *Peccatorum nostrorum oneribus premimur, quæ reipublicæ vires gravant* (3). Venez donc gémir devant Dieu, à la voix de ces saints missionnaires, qui viennent me seconder et me prêter leurs secours, pour vous préparer à la grâce du jubilé.

Vous me direz : Mais la grâce du jubilé est don-

(1) *Luc.* xv. 18. — (2) *Isai.* LIX. 2. — (3) *Ad Mauric. Aug. lib.* v, *Ep.* xx, *tom.* II, *col.* 747.

née

née pour nous soulager, et relâcher les peines que nous méritons par nos crimes; par conséquent pour nous donner de la joie, et non pas pour nous plonger dans la tristesse à laquelle vous nous exhortez. Vous n'entendez pas, mes bien-aimés, le mystère de l'indulgence et du jubilé, et la nature de cette grâce. Il y a une peine et une douleur que l'indulgence relâche : il y en a une autre qu'elle augmente. La peine qu'elle relâche, c'est cette affreuse austérité de la pénitence, dont nous devrions porter toutes les rigueurs, après avoir tant de fois péché contre Dieu et outragé son Saint-Esprit. Mais il y a une peine que l'indulgence doit augmenter; et c'est la peine que nous cause le regret d'avoir offensé Dieu. Et pourquoi l'indulgence vient-elle augmenter cette peine d'un cœur affligé de ses péchés, et percé de douleur d'en avoir commis un si grand nombre? si ce n'est, comme dit le Sauveur, « que celui à qui on remet davantage aime aussi » davantage (1) », et qu'en aimant davantage son bienfaiteur, il doit aussi s'affliger davantage de l'avoir offensé par tant de crimes. C'est donc ainsi que l'indulgence augmente la peine; cette peine d'avoir commis un péché mortel, cent péchés mortels, un nombre infini de péchés mortels. C'est pour ceux en qui cette peine intérieure de la pénitence s'augmente, c'est pour ceux-là, mes bien-aimés, que l'indulgence est accordée. « Ceux qui » font la pénitence indifféremment, comme parle » le saint concile de Nicée (2), il n'y a point d'in- » dulgence pour eux ». L'esprit de l'Eglise est d'ac-

(1) *Luc.* VII. 47. — (2) *Can.* XII, *Labb. tom.* II, *col.* 42.

corder l'indulgence à ceux qui sont pénétrés et comme accablés par la douleur de leurs crimes.

Mais je veux encore remonter plus haut, et vous remettre devant les yeux l'exemple de saint Paul. C'est la pénitence imposée et l'indulgence accordée à ce corinthien incestueux, qui a donné lieu à l'excellente doctrine que je vous ai rapportée de ce grand apôtre sur la tristesse de la pénitence. Saint Paul avoit prononcé contre ce pécheur scandaleux une dure et juste sentence, « jusqu'à le livrer à » Satan, pour l'affliger selon la chair, et le sauver » selon l'esprit (1) ». L'Eglise de Corinthe, vivement touchée du reproche que saint Paul lui avoit fait de souffrir un si grand scandale au milieu d'elle, avoit mis ce pécheur en pénitence; et depuis, touchée de ses larmes, elle en avoit adouci la rigueur, suppliant le saint apôtre d'agréer ce charitable adoucissement. Et sur cela voici l'indulgence qu'accorda saint Paul : voici le premier exemple de cette indulgence apostolique, qui a été de tous temps si prisée et si estimée dans l'Eglise. Eh bien ! dit-il, « c'est assez que le pécheur scandaleux ait reçu la » correction, ait subi la peine que vous lui avez » imposée dans votre assemblée par la multitude », dit-il, par l'Eglise, par les pasteurs, avec le consentement de tout le peuple; car c'est sans doute ce que veulent dire ces mots : *Sufficit objurgatio hæc, quæ fit à pluribus* (2). Ainsi, loin de trouver mauvais ce que votre charité a fait pour lui, et l'adoucissement de sa peine, je vous exhorte au contraire de le traiter avec indulgence, de le consoler par ce

(1) *I. Cor.* v. 5. — (2) *II. Cor.* II. 6.

moyen dans l'extrême confusion et affliction que lui cause son crime; « de peur, dit cet apôtre, qu'il » ne soit accablé par un excès de tristesse » : *Ne fortè abundantiori tristitiâ absorbeatur* (1).

Vous voyez maintenant, mes bien-aimés, ce qui le rendit digne de l'indulgence de l'Eglise et de saint Paul; c'est que s'étant livré sans bornes à cette tristesse salutaire de la pénitence, il s'y plongea jusqu'à faire craindre qu'il en seroit accablé, que sa douleur ne l'absorbât; *Ne absorbeatur*, ne l'abîmât; en sorte qu'il ne la pût pas supporter. Livrez-vous donc, à son exemple, à la douleur de la pénitence; afin de vous rendre dignes de l'indulgence, des consolations, de la charité de l'Eglise.

Mais, mes Frères, n'oubliez pas un caractère de cette tristesse qui est selon Dieu, marqué par saint Paul, dans le passage que nous traitons. La tristesse qui est selon Dieu, produit, dit-il, « une péni- » tence ». Mes Frères, quelle pénitence? « une pé- » nitence stable »; *Pœnitentiam stabilem* (2); non pas de ces douleurs passagères, que la première attaque des sens et de la tentation emporte aussitôt, et sans résistance. Cette tristesse produit la mort, aussi bien que celle du siècle; parce qu'elle n'a servi au pécheur que pour lui faire faire une confession, qui, n'ayant point eu de bons effets, n'en peut avoir eu que de très-mauvais, en donnant lieu à une rechute plus dangereuse que le premier mal. La pénitence que je vous demande est une pénitence durable, affermie sur de solides maximes et sur une épreuve convenable. Et en quoi consiste la stabilité

(1) *II. Cor.* II. 7. — (2) *Ibid.* VII. 10.

de cette tristesse? L'apôtre dit, quand elle est parfaite, qu'elle doit produire « une pénitence stable » pour le salut » : elle a donc la stabilité qui lui convient, lorsqu'elle vous mène jusqu'au salut, jusqu'à la parfaite union avec Dieu, et au dernier accomplissement de cette parole : « Je vais à mon Père ». Alors il vous arrivera ce que Jésus-Christ a promis dans notre Evangile; ce qui devoit faire le dernier point de ce discours, et que je tranche en un mot.

« Alors, dit-il, votre tristesse sera changée en joie, » et en une joie que personne ne vous ôtera jamais » : *Gaudium vestrum nemo tollet à vobis* (1). Voilà, mes Frères, la joie que je vous souhaite; non pas ces joies que le monde donne et que le monde ôte : il les donne, non par raison, mais par humeur, par bizarrerie, par caprice; et il les ôte sans savoir pourquoi, avec aussi peu de raison qu'il en a eu à les donner. Loin de nous ces joies trompeuses : loin de nous l'aveuglement qu'elles produisent dans les cœurs, et le criminel attachement avec lequel on s'y abandonne. Je vous souhaite cette joie qui ne change pas; parce que celui qui la donne est immuable.

Mais, mes Frères, n'oubliez jamais qu'il y faut venir par la tristesse, par la tristesse qui est selon Dieu, par la tristesse de la pénitence. C'est ce que Jésus-Christ nous explique à la fin de notre Evangile, par une comparaison admirable et bien naturelle. « Une femme, dit-il, a de la douleur pendant » qu'elle enfante, parce que son heure est venue : » mais lorsqu'elle a enfanté un fils, elle ne se sou-

(1) *Joan.* XVI. 22.

» vient plus de ses maux, dans la joie qu'elle a d'a-
» voir mis un homme au monde (1) ». Voilà le modèle de cette douleur de la pénitence que je vous ai aujourd'hui prêchée après saint Paul. Vous devez enfanter un homme ; et cet homme que vous devez enfanter, et à qui vous devez donner une vie nouvelle, c'est vous-même. Votre heure est venue, vous êtes à terme : la guerre avec tous ses maux, le commencement d'une campagne, qui apparemment doit être décisive ; la mission, le jubilé, nos pressantes exhortations, avertissent qu'il est temps que vous acheviez cet enfantement, que vous semblez commencer depuis tant d'années, d'une manière si languissante et si foible. Quand on entend les cris d'une femme en travail, qui sont médiocres et languissans, on dit, Elle n'accouche pas encore : mais quand un cri qui perce les oreilles, les déchire, pour ainsi dire, et pénètre jusqu'au cœur ; alors on se réjouit, et on dit, Elle est délivrée : et on apprend un peu après l'heureuse nouvelle qu'elle a mis un homme au monde, et on la voit consolée de son travail, qui auparavant lui étoit insupportable. Mes bien-aimés, si la douleur que vous cause vos péchés n'est vive, pénétrante ; si elle ne déchire, pour ainsi dire, et ne brise vos cœurs, vous n'enfanterez jamais votre salut ; hélas! vous serez de ceux dont il est écrit : « L'enfant se présente, et sa mère n'a pas
» la force de le mettre au monde » : *Vires non habet parturiens* (2). Vous n'avez que des désirs imparfaits, des résolutions chancelantes ; c'est-à-dire, non pas des résolutions, mais des mouvemens languissans

(1) *Joan.* XVI. 21. — (2) *IV. Reg.* XIX. 3.

qui n'aboutissent à rien : vous périrez avec le fruit que vous devez mettre au jour; c'est-à-dire, votre conversion et votre salut. Mais si vous criez de toutes vos forces, si vos gémissemens percent le ciel, si vos efforts sont pressans et persévérans, et que vous soyez de ces violens qui veulent emporter le ciel de force; que votre sort sera heureux! et quelle sera votre joie! Car si cette mère se tient heureuse pour avoir mis au monde un enfant qui est, à la vérité, un autre elle-même, mais enfin un autre; quelle doit être votre consolation, quel doit être votre transport, lorsque vous aurez enfanté, non pas un autre, mais vous-même? Afin de commencer une vie nouvelle, abandonnez-vous donc aux justes regrets d'avoir offensé Dieu; et si vous voulez achever cet enfantement salutaire que je vous prêche en son nom, ne vous arrêtez pas à la crainte de ses jugemens.

La crainte de ses jugemens est un tonnerre qui étonne, qui ébranle le désert, qui brise les cèdres, qui abat l'orgueil, qui, par de vives secousses, commence à déraciner les mauvaises habitudes. Mais pour rendre la terre féconde, il faut que ce tonnerre rompe la nuée et fasse couler la pluie qui rend la terre féconde : *Dominus diluvium inhabitare facit*(1). Cette pluie, dont l'ame est arrosée et pénétrée, qu'est-ce autre chose, mes Frères, que le saint amour? La terreur ne frappe qu'au dehors; il n'y a que l'amour qui change le cœur. La crainte agit avec violence, et peut bien nous retenir pour un peu de temps; la seule dilection nous fait agir naturelle-

(1) *Ps.* XXVIII. 10.

ment, par inclination, et produit des résolutions aussi permanentes que douces. Et c'est encore ce qu'il nous faut faire, en disant : « Je vais à mon » Père ». Ah! ce n'est point à un juge implacable et rigoureux qu'il nous faut aller, comme de vils esclaves, comme des criminels condamnés; c'est à un Père miséricordieux et plein de tendresse. Aimez donc, si vous voulez vivre ; aimez, si vous voulez changer votre cœur, et y faire un changement durable. Ne vous lassez point de regretter d'avoir tant offensé un si bon Père; et après avoir goûté par ces saints regrets l'amertume de la pénitence, peu à peu vous remplirez votre cœur de cette joie qui ne vous sera jamais ôtée; par la bénédiction éternelle du Père, du Fils et du Saint-Esprit. *Amen.*

SERMON

SUR LE MYSTÈRE

DE L'ASCENSION

DE N. S. JÉSUS-CHRIST.

Jésus, l'unique et véritable Pontife, figuré dans les cérémonies de l'ancienne loi; le seul qui remplit parfaitement les fonctions du sacerdoce. Besoin que nous avions d'un pareil Pontife : pourquoi devoit-il monter au ciel. Excellence de sa qualité de Médiateur. comment est-il le Médiateur universel. En quel sens donnons-nous ce nom aux saints. Avec quel succès il sollicite, comme notre avocat, la miséricorde divine en notre faveur : grâces et bénédictions qu'il répand sur nous du haut du ciel. Raisons qui doivent nous porter à être éternellement enflammés des désirs célestes.

Præcursor pro nobis introivit Jesus, secundùm ordinem Melchisedech Pontifex factus in æternum.

Jésus notre avant-coureur est entré pour nous au dedans du voile, c'est-à-dire, au ciel, fait Pontife éternellement selon l'ordre de Melchisédech. Hebr. VI. 20.

Si l'on voyoit une telle magnificence, lorsque les consuls et les dictateurs triomphoient des nations étrangères; si les arcs triomphaux portoient jusqu'aux nues le nom et la gloire du victorieux; s'il montoit dans le Capitole au milieu de la foule de

ses citoyens, qui faisoient retentir leurs acclamations jusque devant les autels de leurs dieux : aujourd'hui que notre invincible Libérateur fait son entrée au plus haut des cieux, enrichi des dépouilles de nos ennemis, quelle seroit notre ingratitude, si nous n'accompagnions son triomphe de pieux cantiques et de sincères actions de grâces? Certes, il est bien juste, ô Seigneur Jésus, que nous assistions avec une sainte allégresse à la célébrité de votre triomphe : car encore que, sortant de ce monde, vous emportiez avec vous toute notre joie; encore que cette solennité regarde plus apparemment les saints anges, qui seront dorénavant réjouis par l'honneur de votre bienheureuse présence; toutefois il est assuré que nous avons la plus grande part en cette journée. Vos intérêts sont de telle sorte liés avec ceux de notre nature, qu'il ne s'accomplit rien en votre personne qui ne tourne à l'avantage du genre humain : vous ne montez au ciel, que pour nous en ouvrir le passage : « Je m'en vais, dites-vous, préparer vos » places (1) ». C'est pourquoi votre apôtre saint Paul ne craint pas de vous appeler notre avant-coureur, et de dire que vous entrez pour nous dans le ciel : tellement que si nous savons comprendre vos intentions, vous ne frustrez aujourd'hui notre vue, que pour accroître notre espérance.

Et en effet, considérons, mes très-chères Sœurs, quel est le sujet de ce magnifique triomphe qui se fait aujourd'hui dans le ciel. N'est-ce pas qu'on y reçoit Jésus-Christ comme un conquérant? Mais c'est nous qui sommes sa conquête; et c'est de nos

(1) *Joan.* XIV. 2.

ennemis qu'il triomphe. Toute la Cour céleste accourt au-devant de Jésus; on publie ses louanges et ses victoires; on chante qu'il a brisé les fers des captifs, et que son sang a délivré la race d'Adam éternellement condamnée. Que si on honore sa qualité de Sauveur; eh! quelle est donc notre gloire, mes Sœurs, puisque le salut et la délivrance des hommes fait non-seulement la fête des anges, mais encore le triomphe du Fils de Dieu même? Réjouissons-nous, mortels misérables, et ne respirons plus que les choses célestes. La divinité de Jésus, toujours immuable dans sa grandeur, n'a jamais été abaissée; et par conséquent ce n'est pas la divinité qui est aujourd'hui établie en gloire; car elle n'a jamais rien perdu de sa dignité naturelle. Cette humanité qui a été méprisée, qui a été traitée si indignement, c'est elle qui est élevée aujourd'hui : et si Jésus est couronné en ce jour illustre, c'est notre nature qui est couronnée; c'est elle qui est placée dans ce trône auguste devant lequel le ciel et la terre se courbent. « Celui qui est descendu, dit saint Paul (1), c'est lui-» même qui est monté » : celui qui étoit si petit sur la terre, est infiniment relevé dans le ciel; et par la puissance de Dieu, sa grandeur est crue selon la mesure de sa bassesse.

Nous lisons au livre des Nombres (2), que lorsque l'on élevoit l'arche d'alliance, Moïse disoit : « Elevez-» vous, Seigneur, et que vos ennemis disparoissent; » et que ceux qui vous haïssent, soient dissipés de-» vant votre face » : et lorsque les lévites la descendoient : « Venez, disoit-il, ô Seigneur, à la multi-

(1) *Ephes.* IV. 10. — (2) *Num.* X. 35, 36.

» tude de l'armée d'Israël ». Que signifioit cette arche, sinon le Sauveur? C'étoit par l'arche que Dieu rendoit ses oracles; par l'arche il se faisoit voir à son peuple : l'arche étoit ornée de deux chérubins sur lesquels il se reposoit en sa majesté. Et n'est-ce pas Jésus qui est l'interprète et l'oracle du Père, parce qu'il est sa parole et son Fils? N'est-ce pas en la personne du Médiateur « que la divinité habite » corporellement », comme dit l'apôtre saint Paul (1); et que ce Dieu invisible en lui-même, en s'appropriant une chair humaine, s'est vraiment rendu visible aux mortels? et ainsi l'arche représentoit au vieux peuple le Fils de Dieu fait homme, qui est le prince du peuple nouveau : c'est lui en effet qui est descendu, et c'est lui aussi qui est élevé. Ce Dieu-homme est descendu pour combattre : c'est pourquoi Moïse disoit : Descendez, Seigneur, à l'armée. Il monte pour triompher : c'est pourquoi le même Moïse dit : Elevez-vous, Seigneur, et que vos ennemis fuient devant votre face. Moïse prie le Dieu d'Israël de descendre à l'armée de son peuple; cela sent le travail du combat : mais en ce qu'il assure qu'en s'élevant, sa présence dissipera tous ses ennemis; qui ne remarque la tranquillité du triomphe? C'est ce que nous voyons accompli en la personne de notre Sauveur. Jésus-Christ, dans l'infirmité de sa chair, au jour de sa passion douloureuse, a livré bataille à Satan et à ses anges rebelles, qui étoient conjurés contre lui. Sans doute il est descendu pour combattre, puisqu'il a combattu par sa mort : c'est descendre infiniment à un Dieu, que de mourir cruellement sur un bois

(1) *Coloss.* II. 9.

infâme. Mais aujourd'hui, ce même Jésus, après son combat, montant à la droite du Père, met tous ses ennemis à ses pieds ; et à la vue d'une si grande puissance, « tout genou se fléchit devant lui, comme dit » l'apôtre (1), dans le ciel, sur la terre, et dans les » enfers ». Chantons donc avec le Psalmiste, et disons à notre Maître victorieux : « Elevez-vous, Sei- » gneur, au lieu de votre repos, vous et l'arche » que vous vous êtes sanctifiée (2) » ; c'est-à-dire, vous et l'humanité que vous vous êtes unie : disons avec Moïse : « Elevez-vous, Seigneur, et que vos » ennemis disparoissent ; et que ceux qui vous » haïssent, soient dissipés devant votre face ». Et certainement il est vrai que la magnificence de son triomphe dompte la fierté de ses adversaires, et rompt leurs entreprises audacieuses. Les démons n'auroient point senti leur déroute, s'ils n'avoient reconnu par expérience que l'autorité souveraine avoit été mise aux mains de celui dont ils avoient méprisé la foiblesse : c'est pourquoi il étoit convenable qu'après être descendu pour combattre, il allât au ciel recueillir la gloire que ses victoires lui avoient acquise. Comme un prince, qui a sur les bras une grande guerre contre une nation éloignée, quitte pour un temps son royaume, pour aller combattre ses ennemis en leur propre terre ; puis, l'expédition étant achevée, il rentre avec un superbe appareil dans la ville capitale de son royaume, et orne toute sa suite et ses chariots des dépouilles des peuples vaincus : ainsi le Fils de Dieu, notre roi, voulant renverser le règne du diable, qui, par une

(1) *Philip.* II. 10. — (2) *Ps.* CXXXI. 8.

insolente usurpation, s'étoit hautement déclaré le prince du monde, est lui-même descendu en terre, pour vaincre cet irréconciliable ennemi; et l'ayant dépossédé de son trône par des armes qui n'auroient rien eu que de foible, si elles avoient été employées par d'autres mains que celles d'un Dieu, il ne restoit plus autre chose à faire, sinon qu'il retournât triomphant au ciel, qui est le lieu de son origine, et le siége principal de sa royauté. Vous voyez donc que Jésus-Christ, comme roi, devoit nécessairement remonter au ciel.

Mais le Seigneur Jésus n'est pas seulement un roi puissant et victorieux, il est le grand sacrificateur du peuple fidèle, et le pontife de la nouvelle alliance; et de là vient qu'il nous est figuré dans les Ecritures en la personne de Melchisédech, qui étoit tout ensemble et roi et pontife. Or cette qualité de pontife, qui est le principal ornement de notre Sauveur, en qualité d'homme, l'obligeoit encore plus que sa royauté à se rendre auprès de son Père, pour y traiter les affaires des hommes, desquels il est établi le médiateur. Et d'autant que le texte du saint apôtre, que je me suis proposé de vous expliquer, joint l'ascension de Jésus-Christ dans les cieux avec la dignité de son sacerdoce; suivons diligemment sa pensée, et proposons la doctrine toute céleste qu'il étale avec une si divine éloquence dans l'incomparable épître aux Hébreux : mais pour y procéder dans un plus grand ordre, réduisons tout notre discours à trois chefs.

Le pontife, ainsi que nous le verrons dans la suite, est le député du peuple vers Dieu : en cette qualité,

il a trois fonctions principales. Et premièrement il faut qu'il s'approche de Dieu au nom du peuple qui lui est commis : secondement étant près de Dieu, il faut qu'il s'entremette, et qu'il négocie pour son peuple : et enfin en troisième lieu, parce qu'étant si proche de Dieu, il devient une personne sacrée, il faut qu'il consacre les autres en les bénissant. J'espère, avec l'assistance divine, que la suite de mon discours vous fera mieux comprendre ces trois fonctions : pour cette heure, je ne vous demande autre chose, sinon que vous reteniez ces trois mots : « Le pontife, dit » l'apôtre saint Paul (1), est établi près de Dieu » pour les hommes ». Pour cela, il faut qu'il s'approche, il faut qu'il intercède, il faut qu'il bénisse : car, s'il ne s'approchoit, il ne seroit pas en état de traiter; et s'il n'intercédoit, il lui seroit inutile de s'approcher; et s'il ne bénissoit, il ne serviroit rien au peuple de l'employer. Ainsi en s'approchant, il nous prépare les grâces; en intercédant, il nous les obtient; en bénissant, il les épanche sur nous. Or ces fonctions sont si excellentes, qu'aucune créature vivante n'est capable de les exercer dans leur perfection. C'est Jésus, c'est Jésus qui est l'unique et le véritable pontife : c'est lui seul qui approche de Dieu avec dignité; lui seul qui intercède avec fruit; lui seul qui bénit avec efficace. Ce sont de grandes choses en peu de mots : attendez-en l'explication de l'apôtre, dont je ne ferai que suivre les raisonnemens. Montrons par cette doctrine toute chrétienne, qu'il étoit nécessaire que notre Sauveur, pour faire sa charge de grand pontife, allât prendre sa place

(1) *Hebr.* v. 1.

auprès de son Père, à la droite de sa Majesté : faisons voir incidemment à nos adversaires, qui veulent tirer ces belles maximes à l'avantage de leur nouvelle doctrine, qu'ils les ont très-mal entendues, et que le véritable sens en est dans l'Eglise. Seigneur Jésus, soyez avec nous.

PREMIER POINT.

La doctrine de l'apôtre m'oblige à vous représenter la structure du tabernacle, qui étoit le temple portatif des Israélites, et tout ensemble celle du temple auguste de Jérusalem, que Salomon avoit fait bâtir sur la forme du tabernacle, que Dieu lui-même avoit désigné à Moïse. Le temple donc et le tabernacle avoient deux parties : le devant du temple, où l'autel des sacrifices étoit au milieu, et dont l'entrée étoit libre à tous les enfans d'Israël ; là se faisoient les oblations, et toutes les autres cérémonies qui regardoient le service divin : le Lieu saint, où étoient les tables, les pains de proposition, les parfums, le chandelier d'or, et où entroient les enfans d'Aaron et les lévites. Mais il y avoit une autre partie plus secrète et plus retirée, où étoit l'arche, et le propitiatoire qui étoit la couverture de l'arche, et les chérubins d'or qui étendoient leurs ailes sur l'arche, comme pour couvrir la majesté du Dieu des armées, qui avoit en ce temps choisi l'arche pour sa demeure. Ce lieu auguste, si religieux et si vénérable, consacré par une dévotion plus particulière, s'appeloit l'Oracle ou le Sanctuaire, ou autrement le Lieu très-saint et le Saint des saints, selon

la façon de parler des Hébreux. De ce lieu, il étoit prononcé : Quiconque y entrera, il mourra de mort. C'étoit le lieu secret et inaccessible, où on n'osoit pas même porter ses regards ; tant il étoit vénérable et terrible : et c'est pourquoi entre le Lieu saint et le Sanctuaire, un grand voile parsemé de chérubins étoit étendu, qui couvroit les mystères aux yeux du peuple, et leur apprenoit à les respecter dans une profonde humiliation. Telle étoit la forme du temple où l'ancien peuple servoit le Seigneur son Dieu.

Que ce lieu avoit de majesté, chrétiens ! et que c'est avec beaucoup de raison que les plus grands monarques de l'Orient l'ont honoré par leurs sacrifices, et ont donné tant de priviléges illustres à ce temple et à ses ministres ! Mais il vous paroîtra beaucoup plus auguste, si vous remarquez que cette sainte maison étoit la seule dans tout l'univers que Dieu avoit choisie pour son domicile, et qu'il n'y avoit que ce lieu sur la terre où l'on fît le service du vrai Dieu vivant, et dans lequel on lui consacrât des victimes. C'est ce qui a fait dire aux anciens Hébreux, et après à quelques auteurs ecclésiastiques (1), que ce temple unique du peuple de Dieu, étoit la figure du monde. Car de même qu'il n'y a qu'un Dieu créateur, et un monde qui est l'ouvrage de sa sagesse, et comme le temple de sa majesté, où il est loué et servi par l'obéissance de ses créatures ;

(1) *Phil. lib. de Somn.* II, *de Monarch. S. Hieronym. Epist. ad Fabiol. tom.* II, *col.* 578. *Homil. inter oper. S. Chrysost. tom* II, *p.* 793.

ainsi

ainsi il n'y avoit qu'un seul temple, qui représentoit dans son unité le monde unique, qui a été fait par le Dieu unique.

Selon cela, j'apprends de l'apôtre, que cette partie du temple de Salomon dans laquelle se faisoit l'assemblée du peuple, nous figuroit la terre, qui est la demeure des hommes; et que ce lieu si secret, si impénétrable, où étoit l'arche du témoignage, « où » Dieu, comme dit le Psalmiste (1), étoit assis sur les » chérubins », représentoit cette haute demeure, que l'Ecriture appelle « le ciel des cieux (2) », où l'Eternel se fait voir en sa gloire. C'est pourquoi et l'arche et le sanctuaire, qui étoient honorés en ce temps là, comme je l'ai dit, de la présence particulière de Dieu, étoient couverts d'un voile mystérieux; pour nous faire entendre ce que dit l'apôtre, que « Dieu ha- » bite une lumière inaccessible (3) », et que l'essence divine est cachée par le voile d'un impénétrable secret. Et d'autant que les hommes, par leurs péchés, s'étoient exclus éternellement de la vue de Dieu; ce qui a fait dire si souvent au vieux peuple : « Si » nous voyons Dieu, nous mourrons (4) »; de là vient que l'entrée du sanctuaire étoit interdite, sous peine de mort, à tous les enfans d'Israël, par une espèce d'excommunication générale, qui représentoit à ceux qui étoient éclairés, que, sans la grâce de notre Sauveur, nonobstant les services, les victimes et les cérémonies de la loi, tous les hommes étoient excommuniés du vrai sanctuaire du Dieu vivant; c'est-à-dire, de son royaume céleste. Et cette

(1) *Ps.* XCVIII. 1. — (2) *Ps.* CXIII. 16. — (3) *I. Tim.* VII. 16. — (4) *Judic.* XIII. 22.

interprétation, chrétiens, n'est pas une invention de l'esprit humain : l'apôtre nous l'enseigne en termes exprès, quand il dit aux Hébreux, que par cette rigoureuse défense d'entrer et de regarder dans le sanctuaire, « le Saint-Esprit nous vouloit montrer, » que le chemin des lieux saints n'étoit point ouvert, » tant que le premier tabernacle étoit en état (1) ». L'apôtre veut nous apprendre que tant que ce tabernacle sera en état; c'est-à-dire, tandis que l'on n'aura point de meilleures hosties que les animaux égorgés, le chemin des lieux saints, c'est-à-dire, la porte du ciel, nous sera fermée.

Mais, mes Frères, réjouissons-nous; le sang de notre Seigneur Jésus a levé cette excommunication de la loi. Ecoutez l'apôtre saint Paul, qui vous dit « qu'il a pénétré au dedans du voile (2) ». Vous entendez maintenant, ce me semble, ce que signifie le dedans du voile : il entend que Jésus est monté dans le ciel, qu'il est entré en ce divin sanctuaire, et que cette secrète et inaccessible demeure de Dieu, dont les hommes étoient exclus pour jamais, a été ouverte à Jésus-Christ-homme, qui y a porté les prémices de notre nature. Et voyez cette vérité figurée par une admirable cérémonie de la loi, que l'apôtre nous explique mot à mot dans le même chapitre. Je vous prie, rendez-vous attentifs, et écoutez la plus belle figure, la plus exacte, la plus littérale qui nous ait jamais été proposée.

Ce lieu si caché, si impénétrable, étoit ouvert une fois l'année; mais il n'étoit ouvert qu'un moment, et à une seule personne, qui étoit le grand

(1) *Heb.* IX. 8. — (2) *Ibid.* VI. 19.

sacrificateur. Car d'autant que la fonction du pontife, c'est de s'approcher de Dieu pour le peuple; il sembloit bien raisonnable, mes Sœurs, que le souverain prêtre de l'ancienne loi entrât quelquefois dans le sanctuaire, où Dieu daignoit bien habiter pour lors: aussi lui est-il ordonné dans le Lévitique (1), d'entrer dans le Saint des saints une fois l'année. Mais d'autant que le pontife des Juifs étoit lui-même un homme pécheur; avant que de s'approcher de ce lieu que Dieu avoit rempli de sa gloire, il falloit qu'il se purifiât par des sacrifices. Représentez-vous toute cette cérémonie, qui est comme une histoire du sauveur Jésus: figurez-vous que cet unique moment est venu, où le pontife doit entrer dans le Saint des saints, qu'il ne reverra plus de toute l'année, de peur qu'il ne meure; car telle est la rigueur de la loi. Voyez-le dans le premier tabernacle, qui sacrifie deux victimes pour ses péchés, et pour les péchés du peuple qui l'environne: considérez-le faisant sa prière, et se préparant d'entrer en ce lieu terrible (2). Après ces sacrifices offerts, lui reste-t-il encore quelque chose à faire, et ne peut-il pas désormais s'approcher de l'arche? Non, fidèles; s'il s'en approche ainsi, il est mort: la majesté de Dieu le fera périr. Comment donc? Remarquez ceci, je vous prie: qu'il prenne le sang de la victime immolée, qu'il le porte avec lui devant Dieu dans le sanctuaire, qu'il y trempe ses doigts, et Dieu le regardera d'un bon œil; ensuite il priera devant l'arche pour ses péchés et

(1) *Levit.* XVI. 34. — (2) *Ibid.* 1 *et seq.*

pour ceux des Israélites, et sa prière sera agréable. Qui ne voit ici, chrétiens, que ce n'est point par son propre mérite que l'accès lui est donné dans le sanctuaire ? C'est le sang de la victime immolée qui l'introduit, et qui le fait agréer. Je vous prie, voyez le mystère : l'hostie est offerte hors du sanctuaire, mais son sang est porté dans le Saint des saints ; par ce sang le pontife pénètre au dedans du voile, par ce sang il approche de Dieu, par ce sang ses prières sont exaucées. Dites-moi, fidèles, quel est ce sang ? le sang des bêtes brutes est-il capable de réconcilier l'homme ? notre Dieu se plaît-il si fort dans le sang des animaux égorgés, qu'il ne puisse souffrir son pontife devant sa face, s'il n'est, pour ainsi dire, teint de ce sang ? A travers de ces ombres, ne découvrez-vous pas le Seigneur Jésus, qui, par son sang, ouvre le sanctuaire éternel ? Mais il faut vous le faire toucher au doigt. Je vous demande quel est ce pontife dont la dignité est si relevée, que lui seul pût entrer dans le sanctuaire, dont l'imperfection est si grande, qu'il n'y peut entrer qu'une fois l'année, qu'il n'y peut introduire son peuple, et qu'il n'y est lui-même introduit que par le sang d'un bouc ou d'un veau ? Quelle est la majesté de ce sanctuaire où on entre avec tant de cérémonie ? mais quelle est l'imperfection de ce sanctuaire, dont l'entrée, si sévèrement interdite, est ouverte enfin par le sang d'une bête sacrifiée ? Enfin quelle est la vertu et tout ensemble l'imbécillité de ce sang, qui donne la liberté d'approcher de l'arche, mais qui ne la donne qu'au pontife seul,

qui ne la lui donne que pour un moment, et laisse après cela l'entrée défendue par une loi éternelle et inviolable ?

Dites-nous, ô Juifs aveugles, qui ne voulez pas croire au sauveur Jésus, d'où vient cet étrange assemblage d'une dignité si auguste et d'une imperfection si visible ? tout cela ne vous prêche-t-il pas que ce sont des figures ? Parce que vos cérémonies sont des ombres, elles ont de l'imperfection; et elles ont aussi de la dignité, à cause des mystères de Jésus qu'elles représentent. Ce sang, ce pontife, ce Saint des saints, ne vous crient-ils pas : Peuple, ce n'est pas ici ton pontife qui t'introduira au vrai sanctuaire : ce n'est pas ici le vrai sang qui doit purger tes iniquités : ce n'est pas ici ce grand sanctuaire où repose la majesté du Dieu d'Israël : Dieu t'enverra un jour un pontife plus excellent, qui, par un meilleur sang, t'ouvrira un sanctuaire bien plus auguste.

Admirez en effet, mes très-chères Sœurs, comme tant de choses en apparence si enveloppées, et qui semblent si contraires en elles-mêmes, cadrent et s'ajustent si proprement au sauveur Jésus. Le pontife offre son sacrifice hors du sanctuaire, au milieu de l'assemblée de son peuple; le sacrifice de la mort de Jésus se fait sur la terre, au milieu des hommes : le pontife entre au dedans du voile, c'est-à-dire, dans le Saint des saints; Jésus, après son sanglant sacrifice, pénètre au vrai Saint des saints, c'est-à-dire au ciel : le pontife n'offre qu'une fois l'année ce sacrifice qui découvre le sanctuaire; Jésus-Christ n'a offert qu'une fois ce sacrifice d'une vertu infi-

nie, par lequel les cieux sont ouverts : car, fidèles, qui ne sait que l'année, dans sa perfection accomplie, représente en abrégé l'étendue des siècles ; puisqu'il est si évident que les siècles ne sont que des années révolues? Le pontife ayant immolé sa victime sur l'autel du premier tabernacle, porte son sang devant la face de Dieu dans son sanctuaire, afin de l'appaiser sur son peuple; Jésus, ayant immolé sur la terre, n'accomplit-il pas ce mystère montant aujourd'hui dans les cieux? Voyez comme il s'approche du trône du Père, lui montrant ces blessures toutes récentes, toutes teintes et toutes vermeilles de ce divin sang, de ce sang de la nouvelle alliance, versé pour la rémission de nos crimes : n'est-ce pas là, mes Frères, porter vraiment devant la face de Dieu le sang de la victime innocente qui a été immolée pour notre salut? Ouvrez-vous donc, voile mystérieux, ouvrez-vous, sanctuaire éternel de la Trinité adorable; laissez entrer Jésus-Christ mon pontife au plus intime secret du Père. Car si le sang des veaux et des boucs rendoit accessible le Saint des saints, bien qu'une loi si rigoureuse en fermât la porte; le sang de l'homme-Dieu, Jésus-Christ, n'ouvrira-t-il pas le vrai sanctuaire? Et si le pontife du vieux Testament avoit de si beaux priviléges, bien qu'il ne s'approchât de ce très-saint lieu, que « par un sang étranger », comme dit l'apôtre (1), c'est-à-dire, par le sang des victimes; quelle doit être la gloire de notre pontife, « qui se présente à Dieu en son propre sang » : *Per proprium sanguinem*, dit le même apôtre (2).

(1) *Heb.* IX. 25. — (2) *Ibid.* 12.

Et si le pontife selon l'ordre d'Aaron, qui étoit un homme pécheur, pénètre dans la partie la plus sainte; qu'y aura-t-il de si sacré dans les cieux où Jésus ne doive être introduit? Jésus, dis-je, ce pontife si pur et si innocent, qui étant seul agréable au Père, a été seul établi sacrificateur selon l'ordre de Melchisédech (1).

Admirons donc maintenant, mes très-chères Sœurs, l'excellence de la religion chrétienne, par l'éminente dignité de son sacerdoce. Le pontife du vieux Testament, avant que d'entrer dans le Saint des saints, offroit des sacrifices pour ses péchés et pour les péchés de son peuple; après, étant au dedans du voile, il continuoit la même prière pour ses péchés et pour ceux des Israélites. Jésus-Christ notre Seigneur, notre vrai pontife, étant la justice et la sainteté même, n'a que faire de victime pour ses péchés; mais au contraire étant innocent et sans tache, il est lui-même une très-digne hostie pour l'expiation des péchés du monde. Si donc il entre aujourd'hui dans le Saint des saints, c'est-à-dire, à la droite du Père; il n'y entre pas pour lui-même, ce n'est pas pour lui-même qu'il y va prier. C'est pourquoi l'apôtre dit dans mon texte: « Jésus notre » avant-coureur est entré pour nous »; il veut dire, le pontife de la loi ancienne avoit besoin d'offrir pour lui-même, et d'entrer pour lui-même dans le sanctuaire; mais Jésus notre vrai pontife est entré pour nous. Et quoi donc, Jésus-Christ notre Seigneur n'est-il pas monté dans le ciel pour y recevoir la couronne? comment donc n'y est-il pas entré

(1) *Heb.* VII. 17, 26.

pour lui-même ? Et toutefois l'apôtre nous dit : « Jé-
» sus notre avant-coureur est entré pour nous ». Entendons son raisonnement, chrétiens. Jésus n'avoit que faire de sang pour entrer au ciel : il étoit lui-même du ciel, et le ciel lui étoit dû de droit naturel : et toutefois il y est entré par son sang; il n'est monté au ciel qu'après qu'il est mort sur la croix : ce n'est donc pas pour lui-même qu'il y est entré de la sorte. C'étoit nous, c'étoit nous qui avions besoin de sang pour entrer au ciel ; parce qu'étant pécheurs, nous étions coupables de mort : notre sang étoit dû à la rigueur de la vengeance divine, si Jésus n'eût fait cet aimable échange de son sang pour le nôtre, de sa vie pour la vie des hommes. De là tant de sang répandu dans les sacrifices des Israélites, pour nous signifier ce que dit l'apôtre : « que
» sans l'effusion du sang il n'y a point de rémis-
» sion (1) ». Et ainsi, quand il entre au ciel par son sang, ce n'est pas pour lui, c'est pour nous qu'il y entre; c'est pour nous qu'il approche du Père éternel : d'où nous voyons une autre différence notable entre le sacrificateur du vieux peuple, et Jésus le pontife du peuple nouveau. A la vérité le pontife pouvoit entrer dans le sanctuaire; mais outre qu'il en sortoit aussitôt, il ne pouvoit en ouvrir l'entrée à aucun du peuple : c'est à cause qu'étant pécheur, lui-même il n'étoit souffert que par grâce dans le Saint des saints; et n'y étant souffert que par grâce, il ne pouvoit acquérir aucun droit au peuple. Mais Jésus, qui a droit naturel d'entrer dans le ciel, y veut encore entrer par son sang : [ainsi il avoit deux

(1) *Heb.* IX. 22.

droits,] le droit naturel et le droit acquis. Le premier droit, il le réserve pour lui; il entre, et il demeure éternellement. Le second droit, il nous le transfère : avec lui, et par lui, nous pouvons entrer; par son sang, l'accès nous est libre au dedans du voile. De là vient que l'apôtre l'appelle notre avant-coureur : « Jésus, dit-il, notre avant-coureur, est entré pour » nous ».

Les évangélistes remarquent, qu'au moment que Jésus-Christ expira, « ce voile, dont je vous ai parlé » tant de fois, qui étoit entre le lieu saint et le lieu » très-saint, fut déchiré entièrement et de haut en » bas (1) ». O merveilleuse suite de nos mystères! Jésus-Christ étant mort, il n'y a plus de voile : le pontife le tiroit pour entrer; le sang de Jésus-Christ le déchire, il n'y en a plus désormais : le Saint des saints sera découvert; de haut en bas le voile est rompu. Et n'est-ce pas ce que dit l'apôtre dans sa deuxième épître aux Corinthiens : « Il y avoit un » voile, dit-il, devant les yeux du peuple charnel : » pour nous qui sommes le peuple spirituel, nous con- » templons à face découverte la gloire de Dieu (2) ». Vous me direz peut-être que nous avons aussi le voile de la foi qui nous couvre; mais il m'est aisé de répondre : il est vrai que nos yeux ne pénètrent pas encore au dedans du voile; mais notre espérance y pénètre, il n'y a aucune obscurité qui l'arrête; elle va jusqu'au plus intime secret de Dieu. Et pourquoi? C'est parce qu'elle va après Jésus-Christ, parce qu'elle le suit, qu'elle s'y attache. L'apôtre nous l'ex-

(1) *Matt.* XXVII. 51. *Marc.* XV. 38. *Luc.* XXIII. 45. — (2) *II. Cor.* III. 15, 18.

plique dans notre texte: « Tenons fermes, dit-il (1), » mes chers Frères, dans l'espérance que nous avons, » qui pénètre jusqu'au dedans du voile où Jésus no- » tre précurseur est entré pour nous ». Ah! nous n'avons point un pontife qui ne puisse pas nous introduire dans le sanctuaire : comme Jésus y est entré, nous y entrerons.

Et toutefois pour accomplir de point en point l'ancienne figure, nous y entrerons tous, et il n'y aura que le pontife qui y entrera. Dieu éternel! qui entendra ce mystère? Oui, fidèles, je le dis encore une fois, il n'y a que Jésus-Christ seul qui entre dans la gloire. Ecoutez le Sauveur lui-même : « Nul ne » monte au ciel, nous dit-il (2), excepté celui qui » est descendu du ciel, le Fils de l'homme qui est » au ciel ». Nul ne monte au ciel que celui qui est descendu du ciel : fidèles, sommes-nous descendus du ciel? et comment donc y monterons-nous? Eh! sommes-nous encore excommuniés, comme si nous vivions sous la loi? Non certes, le grand Pontife nous a absous; il a voulu lui-même être rejeté, afin que par lui nous fussions reçus. Nous monterons au ciel en Jésus-Christ et par Jésus-Christ; il est notre chef, nous sommes ses membres; « nous sommes sa plé- » nitude », comme dit saint Paul (3) : quand nous entrons au ciel, c'est Jésus-Christ qui entre, parce que ce sont ses membres qui entrent. « Celui qui » vaincra, dit Jésus-Christ lui-même (4), je le ferai » asseoir dans mon trône ». Voyez que nous serons dans son trône; nous n'occuperons avec lui qu'une

(1) *Heb.* VI. 19, 20. — (2) *Joan.* III. 13. — (3) *Ephes.* I. 23. — (4) *Apoc.* III. 21.

même place : nous serons au ciel comme confondus avec Jésus-Christ ; et par un merveilleux effet de la grâce, notre disette est la cause de notre abondance ; parce qu'il nous est sans comparaison plus avantageux d'être considérés en Jésus-Christ seul, que si nous l'étions en nous-mêmes. Par conséquent, mes Sœurs, aujourd'hui que Jésus-Christ approche du Père, croyons que nous approchons en lui et par lui. C'est pour nous qu'il ouvre le sanctuaire : c'est pour nous qu'il pénètre au dedans du voile : c'est pour nous qu'il paroît devant Dieu. Les pontifes de la loi ancienne étoient des hommes mortels : la charge auguste du sacerdoce ne se conservoit dans la famille d'Aaron que par la succession du vivant au mort. « Jésus vivant éternellement, dit l'apôtre (1), a un » sacerdoce éternel » : c'est pourquoi, dit le même saint Paul, « il peut toujours sauver ceux qui s'ap- » prochent de Dieu par lui, il est toujours vivant » pour intercéder » : *Semper vivens ad interpellandum pro nobis* (2) : c'est notre seconde partie.

SECOND POINT.

J'APPRENDS de l'apôtre saint Paul (3), que « tout » pontife doit être tiré d'entre les hommes, et qu'il » est établi pour les hommes, en ce qui doit être » traité avec Dieu » ; d'où il résulte que le Pontife est l'ambassadeur du peuple vers Dieu. Puis donc que notre Seigneur Jésus est notre pontife, il s'ensuit qu'il est notre ambassadeur. Admirons ici le bonheur des hommes, en ce que notre Prince même daigne bien être notre ambassadeur. Or il est sans

(1) *Heb.* VII. 24. — (2) *Ibid.* 25. — (3) *Ibid.* V. 1.

doute qu'étant notre ambassadeur auprès de son Père, il falloit qu'il résidât près de sa personne, et ensuite qu'il y négociât nos affaires, qu'il lui portât toutes les paroles de notre part, qu'il nous conciliât la bienveillance de ce grand Dieu, et qu'il maintînt la bienheureuse alliance qu'il lui a plu de faire avec nous : telle est la fonction d'un ambassadeur. C'est pour cela que notre Pontife ne cesse de solliciter son Père pour nous; il est toujours vivant pour intercéder : et de là vient que l'Ecriture lui donne cette excellente qualité de médiateur, de laquelle il est nécessaire que je tâche de vous faire comprendre la force.

Et premièrement il est manifeste que Jésus-Christ prie, et que nous prions; que Jésus-Christ s'entremet pour nous, et que nous nous entremettons les uns pour les autres à cause de la charité fraternelle. Et d'autant que les saints sont nos frères, cette charité sincère et indivisible qui les lie de communion avec nous, les oblige de prier et d'intercéder pour cette partie des fidèles qui combat en terre. Cette vérité n'est point contestée : nos adversaires mêmes ne désavouent point que les bienheureux ne prient Dieu pour nous. Cette doctrine donc étant si constante, qu'a de particulier le Seigneur Jésus pour lui donner singulièrement et par excellence cette belle qualité de médiateur? le mettrons-nous avec le reste du peuple dans le nombre des supplians? Chrétiens, entendons ce mystère. C'est autre chose de s'entremettre par charité, autre chose d'être le médiateur établi pour faire valoir les prières, et donner du poids à l'entremise des autres. Apportons un exem-

ple familier. C'est autre chose de s'entremettre près d'un monarque, et d'y rendre aux personnes que nous chérissons les offices d'un bon ami; autre chose d'être établi par le prince même pour lui rapporter toutes les requêtes, pour distribuer toutes les grâces, pour présenter tous ceux qui viennent demander audience. Jésus est le médiateur général; nul n'est agréé s'il n'est présenté de sa main : si la prière n'est faite en son nom, elle ne sera pas seulement ouïe; nul bienfait n'est accordé que par lui. Et que pourrai-je vous dire de ce saint Pontife, par qui toutes les prières sont exaucées, par qui toutes les grâces sont entérinées, par qui toutes les offrandes sont bien reçues, par qui tous ceux qui veulent s'approcher de Dieu sont très-assurés d'être admis? quelle dignité, chrétiens! De toutes les parties de la terre les vœux viennent à Dieu par Jésus : tous ceux qui invoquent Dieu comme il faut, l'invoquent au nom de ce grand Pontife, que Tertullien appelle fort bien *Catholicum Patris Sacerdotem* (1), « Le Pontife universel établi de Dieu pour offrir les » vœux de toutes les créatures ». Non, ni les patriarches, ni les prophètes, ni les apôtres, ni les martyrs, ni les séraphins mêmes, tous brillans d'intelligence, tous brûlans d'amour, ni la reine de tous les esprits bienheureux, l'incomparable Marie, ne peuvent aborder du trône de Dieu, si Jésus ne les introduit : ils prient, nous n'en doutons pas, et ils prient pour nous; mais ils prient comme nous au nom de Jésus, et ils ne sont exaucés qu'en ce nom.

(1) *Adversùs Marcion. lib.* IV, *n.* 9.

C'est pourquoi je ne craindrai pas d'assurer, qu'encore que l'Eglise de Dieu sur la terre et les esprits bienheureux dans le ciel ne cessent jamais de prier, il n'y a que Jésus-Christ seul qui soit exaucé; parce que tous les autres ne le sont qu'à cause de lui. C'est, mes Sœurs, pour cette raison que dans les prières ecclésiastiques nous prions Dieu, au nom de notre Seigneur Jésus-Christ, d'avoir pour agréables les oraisons que les saints lui présentent pour nous. Si elles étoient valables par elles-mêmes, quelle seroit notre hardiesse de demander qu'elles fussent reçues? est-ce peut-être que nous espérons que notre entremise les fera valoir? D'où vient donc cette façon de prier? Nous demandons les intercessions de nos frères qui règnent avec Jésus-Christ, et en même temps nous prions notre Dieu qu'il daigne écouter leurs prières : prétendons-nous que nos oraisons donnent prix à celles des saints? Qui le croiroit ainsi, entendroit mal l'intention de l'Eglise. Elle prétend par-là nous faire connoître, que lorsque nous implorons l'assistance des saints qui nous attendent dans le paradis, c'est pour joindre nos prières aux leurs, c'est pour faire avec eux une même oraison et un même chœur de musique, un même concert, comme nous ne faisons qu'une même Eglise. Et encore que nous sachions que cette union soit très-agréable à notre grand Dieu; toutefois nous confessons, priant de la sorte, qu'elle ne lui plaît qu'à cause de son cher Fils; que c'est le nom de Jésus qui prie et qui donne accès, qui fléchit et qui persuade le Père.

Cela nous est exactement figuré aux quatrième et cinquième chapitres de l'Apocalypse (1) : là nous est représenté le trône de Dieu, où est assis celui qui vit aux siècles des siècles, et autour les vingt-quatre vieillards, qui, pour plusieurs raisons qu'il seroit trop long de déduire ici, signifient tous les esprits bienheureux. « Chacun de ces vieillards porte en sa » main une fiole d'or pleine de parfums, qui sont » les oraisons des saints », dit saint Jean ; c'est-à-dire, des fidèles, selon la phrase de l'Ecriture. Vous voyez donc, mes Sœurs, que ce vénérable sénat, qui environne le trône du Dieu vivant, a soin de lui présenter nos prières : ce n'est pas moi qui le dis ; c'est saint Jean. Mais n'est-ce point entreprendre, me dira-t-on, sur la dignité de notre Sauveur ? A Dieu ne plaise qu'il soit ainsi. Les vieillards environnent le trône ; mais devant le trône, au milieu des vieillards, l'apôtre nous y représente « un agneau » comme tué, devant lequel les vieillards se pros- » ternent (2) ». Qui ne voit que cet agneau c'est notre Sauveur ? Il paroît comme tué, à cause des cicatrices de ses blessures, et parce que sa mort est toujours présente devant la face de Dieu : il est au milieu de tous ceux qui prient, comme celui par lequel ils prient, et qu'ils regardent tous en priant : il est devant le trône, afin que nul n'approche que par lui seul : il paroît entre Dieu et ses fidèles adorateurs, comme le médiateur de Dieu et des hommes, comme celui qui doit recevoir les prières, qui les doit porter à Dieu dans son trône. Ainsi les saints présentent nos oraisons, ils y joignent les leurs, comme frères,

(1) *Apoc.* IV. 2 *et seq.* V. 8. — (2) *Ibid.* 6.

comme membres du même corps; mais le tout est offert au nom de Jésus.

Que reprendront nos adversaires dans cette doctrine? n'est-elle pas également pieuse et indubitable? Je sais qu'ils nous diront que nous appelons les saints nos médiateurs: et encore que je pusse répondre que le saint concile de Trente ne se sert point de cette façon de parler, non plus que l'Eglise dans ses prières publiques; je leur veux accorder que nous les nommons ainsi quelquefois. Mais que je leur demanderois volontiers, si la miséricorde divine en avoit amené ici quelques-uns, que je leur demanderois volontiers, si c'est le nom ou la chose qui leur déplaît. Pour ce qui est de la doctrine, il est clair qu'étant telle que je l'ai proposée, elle est au-dessus de toute censure. L'honneur demeure entier à notre Sauveur: il est le seul qui ait accès par lui-même; tous les autres, si saints qu'ils soient, ne peuvent rien espérer que par lui: et par-là le titre de médiateur lui convient avec une prérogative si éminente, que qui voudroit l'attribuer en ce sens à d'autres qu'à lui, il ne le pourroit pas sans blasphême. C'est aussi ce qui a fait dire à l'apôtre: « Un » Dieu, un médiateur de Dieu et des hommes (1) ». Que si nos adversaires se fâchent de ce que nous attribuons quelquefois aux serviteurs de notre Seigneur Jésus-Christ un titre, qui, par notre propre confession, convient par excellence à notre Sauveur; combien criminel seroit leur chagrin, si ayant approuvé la doctrine, qui ne peut être en effet combattue, des mots les séparoient de leurs frères, et

(1) *I. Tim.* II. 5.

faisoient

faisoient de l'Eglise de notre Sauveur le théâtre de tant de guerres ? Qu'ils nous disent si ce nom de médiateur est plus incommunicable que le nom de roi, que le nom de sacrificateur, que le nom de Dieu : et ne savent-ils pas que l'Ecriture nous prêche, « que nous sommes rois et pontifes (1) » ? Veulent-ils rompre avec toute l'antiquité chrétienne, parce qu'elle a donné le nom de pontifes et de sacrificateurs aux évêques et aux ministres des choses sacrées? veulent-ils point se prendre à Dieu même, qui appelle les hommes des dieux (2) ? Ne vous emportez donc pas contre nous avec le faste de votre nouvelle réforme, comme si nous avions oublié la médiation de Jésus, qui fait toute notre espérance. Nous disons, et il est très-certain, et vous-mêmes ne le pouvez nier, que les saints s'entremettent pour nous par la charité fraternelle : mais comme ils ne s'entremettent que par le nom de notre Seigneur, il est ridicule de dire qu'il en soit jaloux. C'est en ce sens que nous les appelons quelquefois de ce titre de médiateurs, à peu près de la même manière que les juges sont appelés dieux (3). Criez, déclamez tant qu'il vous plaira, abusez le peuple par de faux prétextes; notre doctrine demeurera ferme, et notre Eglise, fondée sur la pierre, ne sera jamais dissipée.

Pardonnez cette digression, mes très-chères Sœurs. Certes, étant tombé sur cette matière, je n'ai pu m'empêcher de répondre à une calomnie si intolérable, par laquelle on veut faire croire que nous renonçons à l'unique consolation du fidèle. Oui,

(1) *I. Petr.* II. 9. — (2) *Ps.* LXXXI. 6. — (3) *Ps.* XLVI. 10.

notre unique consolation, c'est de savoir que le Fils de Dieu prend nos intérêts auprès de son Père. Nous ne craignons point d'être condamnés, ayant un si puissant défenseur et un si divin avocat. Nous lisons avec une joie incroyable ces pieuses paroles de l'apôtre saint Jean : « Nous avons un avocat auprès du » Père, Jésus-Christ le Juste (1) ». Nous entendons, par la grâce de Dieu, la force et l'énergie de ce mot : nous savons que si l'ambassadeur négocie, si le sacrificateur intercède ; l'avocat presse, sollicite et convainc : par où le disciple bien-aimé veut nous faire entendre que Jésus ne prie pas seulement qu'on nous fasse miséricorde, mais qu'il prouve qu'il nous faut faire miséricorde : et quelle raison emploie-t-il, ce grand, ce charitable avocat ? Ils vous devoient, mon Père, mais j'ai satisfait ; j'ai rendu toute la dette mienne, et je vous ai payé beaucoup plus que vous ne pouviez exiger : ils méritoient la mort ; mais je l'ai soufferte en leur place. Il montre ses plaies ; et le Père se ressouvenant de l'obéissance de ce cher Fils, s'attendrit sur lui, et pour l'amour de lui regarde le genre humain en pitié. C'est ainsi que plaide notre avocat. Car ne vous imaginez pas, chrétiens, qu'il soit nécessaire qu'il parle pour se faire entendre : c'est assez qu'il se présente devant son Père avec ces glorieux caractères ; sitôt qu'il paroît seulement devant lui, sa colère est aussitôt désarmée. C'est pourquoi l'apôtre saint Paul parle ainsi aux Hébreux : « Jésus-Christ est entré dans le Saint des » saints ; afin, dit-il, de paroître pour nous devant » la face de Dieu (2) ». Il veut dire : Ne craignez point,

(1) *I. Joan.* II. 1. — (2) *Hebr.* IX. 24.

mortels misérables, Jésus-Christ étant dans le ciel, tout y sera décidé en votre faveur; la seule présence de ce bien-aimé vous rend Dieu propice.

C'est ce que signifie cet agneau de l'Apocalypse, dont je vous parlois tout à l'heure, qui est devant le trône comme tué. De ce trône, il est écrit en ce même lieu, qu'il en sort des foudres et des éclairs, et un effroyable tonnerre. Dieu éternel, oserons-nous bien approcher? « Approchons, allons au trône » de grâce avec confiance (1) », comme dit l'apôtre. Ce trône dont la majesté nous effraie, voyez que l'apôtre l'appelle un trône de grâce: approchons, et ne craignons pas. Puisque l'Agneau est devant le trône, vivons en repos; les foudres ne viendront pas jusqu'à nous: sa présence arrête le cours de la vengeance divine, et change une fureur implacable en une éternelle miséricorde.

Combien donc étoit-il nécessaire que Jésus retournât à son Père. O confiance! ô consolation des fidèles! qui me donnera une foi assez vive pour dire généreusement avec l'apôtre: « Qui accusera les élus » de Dieu (2) »? Jésus-Christ est leur avocat et leur défenseur: « Un Dieu les justifie, qui les osera con» damner? Jésus-Christ, qui est mort, voire même » qui est ressuscité, et de plus qui intercède pour » nous, ne suffit-il pas pour nous mettre à couvert? » Qui donc nous pourra séparer de la charité de » notre Sauveur (3) »? Que reste-t-il après cela, chrétiens, sinon que nous nous rendions dignes de si grands mystères, desquels nous sommes participans? Puisque nous avons au ciel un si grand trésor,

(1) *Hebr.* IV. 16. — (2) *Rom.* VIII. 33. — (3) *Ibid.* 34, 35.

élevons-y nos cœurs et nos espérances : c'est ma dernière partie, que je tranche en un mot, parce que ce n'est que la suite des deux précédentes.

TROISIÈME POINT.

C'est de ce lieu, mes Sœurs, que les bénédictions descendent sur nous. Que je suis ravi d'aise, quand je considère Jésus-Christ notre grand sacrificateur, officiant devant cet autel éternel, où notre Dieu se fait adorer? Tantôt il se tourne à son Père, pour lui parler de nos misères et de nos besoins; tantôt il se retourne sur nous, et il nous comble de grâces par son seul regard. Notre pontife n'est pas seulement près de Dieu pour lui porter nos vœux et nos oraisons; il y est pour épancher sur nous les trésors célestes : il a toujours les mains pleines des offrandes que la terre envoie dans le ciel, et des dons que le ciel verse sur la terre. C'est pourquoi l'évangéliste saint Luc nous apprend, qu'il est monté en nous bénissant : « Elevant ses mains, dit-il (1), il les bé-» nissoit; et pendant qu'il les bénissoit, il étoit porté » dans les cieux ». Ne croyons donc pas, chrétiens, que l'absence de notre Seigneur Jésus nous enlève ses bénédictions et ses grâces : il se retire en nous bénissant; c'est-à-dire, que si nous le perdons de corps, il demeure avec nous en esprit, il ne laisse pas de veiller sur nous, et de nous enrichir par son abondance. De là vient qu'il disoit à ses saints apôtres : « Si je ne m'en retourne à mon Père, l'Es-» prit paraclet ne descendra pas (2) » ; je réserve à vous départir ce grand don, quand je serai au lieu

(1) *Luc.* XXIV. 50. — (2) *Joan.* XVI. 7.

de ma gloire. Et l'évangéliste l'enseigne ainsi, quand il dit : « L'Esprit n'étoit pas encore donné, parce » que Jésus n'étoit point encore glorifié (1) ».

Donc, mes Sœurs, entendons quel est le lieu d'où nous viennent les grâces. Si la source de tous nos biens se trouve en la terre, à la bonne heure, attachons-nous à la terre : que si, au contraire, ce monde visible ne nous produit continuellement que des maux; si l'origine de notre bien, si le fondement de notre espérance, si la cause unique de notre salut est au ciel, soyons éternellement enflammés de désirs célestes; ne respirons désormais que le ciel, « où Jésus notre avant-coureur est entré » pour nous (2) ». Certes il pouvoit aller à son Père, sans rendre ses apôtres témoins de son ascension triomphante : mais il lui plaît de les appeler; afin de leur apprendre à le suivre. Non, mes Sœurs, les saints disciples de notre Sauveur ne sont point aujourd'hui assemblés pour être seulement spectateurs: Jésus monte devant leurs yeux pour les inviter à le suivre. « Comme l'aigle, dit Moïse, qui provoque » ses petits à voler, et vole sur eux » : ainsi notre Seigneur Jésus-Christ, cet aigle mystérieux dont le vol est si ferme et si haut, assemble ses disciples comme ses aiglons; et fendant les airs devant eux, il les incite par son exemple à percer les nues : *Sicut aquila provocans ad volandum pullos suos, et super eos volitans* (3).

Courage donc, mes Sœurs, suivons cet aigle divin qui nous précède. Jésus-Christ ne vole pas seulement

(1) *Joan.* VII. 39. — (2) *Heb.* VI. 20. — (3) *Deut.* XXXII. 11.

devant nous; il nous prend, il nous élève et il nous soutient : « il étend ses ailes sur nous, et nous porte » sur ses épaules » : *Expandit alas suas, atque portavit eos in humeris suis* (1). Et partant, que la terre ne nous tienne plus; rompons les chaînes qui nous attachent; et jouissons, par un vol généreux, de la bienheureuse liberté à laquelle nos ames soupirent. Pourquoi nous arrêtons-nous sur la terre? Notre chef est au ciel; lui voulons-nous arracher ses membres? Notre autel est au ciel, notre pontife est à la droite de Dieu; c'est là donc que nos sacrifices doivent être offerts, c'est là qu'il nous faut chercher le vrai exercice de la religion chrétienne. Les philosophes du monde ont bien reconnu que notre repos ne pouvoit pas être ici-bas. Maintenant que nous avons été élevés parmi des mystères si hauts; quelle est notre brutalité, si nous servons dorénavant aux désirs terrestres, « après que nous sommes incorporés à ce saint pontife, qui a pénétré pour nous au » dedans du voile, jusqu'à la partie la plus secrète » du Saint des saints (2) »? J'avoue que Jésus excuse nos fautes, parce qu'il est notre pontife et notre avocat. Mais combien seroit détestable notre ingratitude, si la bonté inestimable de notre Sauveur lâchoit la bride à nos convoitises? Loin de nous une si honteuse pensée. Mais plutôt, renonçant aux désirs charnels, rendons-nous dignes de l'honneur que Jésus nous fait de traiter nos affaires auprès de son Père; et vivons comme il est convenable à ceux pour lesquels le Fils de Dieu intercède. Considérons que

(1) *Deut.* XXXII. 11. — (2) *Heb.* IX. 12.

par le sang de notre pontife, nous sommes nous-mêmes, comme dit saint Pierre, « les sacrificateurs » du Très-haut, offrant des victimes spirituelles, » agréables par Jésus-Christ (1) » : et puisqu'il a plu à notre Sauveur de nous faire participans de son sacerdoce, soyons saints, comme notre pontife est saint. Car si dans le vieux Testament celui qui violoit la dignité du pontife, par quelque espèce d'irrévérence, étoit si rigoureusement châtié; quel sera le supplice de ceux qui mépriseront l'autorité de ce grand pontife, auquel Dieu a dit : « Vous êtes mon » Fils, je vous ai engendré aujourd'hui (2) » ?

Par conséquent, mes Sœurs, obéissons fidèlement à notre pontife; et après tant de grâces reçues, comprenons ce que dit saint Paul; « qu'il sera horrible » de tomber aux mains du Dieu vivant (3) », lorsque sa bonté méprisée se sera tournée en fureur. Songeons que Jésus-Christ est notre médiateur et notre avocat; mais n'oublions pas qu'il est notre juge. C'est de quoi les anges nous avertissent quand ils parlent ainsi aux apôtres : « Hommes galiléens, que » regardez-vous? ce Jésus que vous avez vu mon» ter dans le ciel, reviendra un jour de la même » sorte (4) ». Joignons ensemble ces deux pensées : celui qui est monté pour intercéder, doit descendre à la fin pour juger; et son jugement sera d'autant plus sévère, que sa miséricorde a été plus grande. Ne dédaignons donc pas la bonté de Dieu, qui nous attend à repentance depuis long-temps : dépouillons les convoitises charnelles, et nourrissons nos ames

(1) *I. Petr.* II. 5. — (2) *Ps.* II. 7. — (3) *Heb.* X. 31. — (4) *Act.* I. 11.

de pensées célestes. Eh Dieu! qu'y a-t-il pour nous sur la terre, puisque notre pontife nous ouvre le ciel? Notre avocat, notre médiateur, notre chef, notre intercesseur est au ciel; notre joie, notre amour et notre espérance, notre héritage, notre pays, notre domicile est au ciel; notre couronne et le lieu de notre repos est au ciel, où Jésus-Christ notre avant-coureur, entré pour nous dans le Saint des saints avec le Père et le Saint-Esprit, vit et règne aux siècles des siècles. *Amen.*

I.ER SERMON

POUR

LE JOUR DE LA PENTECÔTE.

Combien depuis le péché nous sommes naturellement portés au mal, et combien la vertu nous est difficile. Impuissance de la loi pour nous soulager dans nos infirmités : comment n'est-elle propre qu'à augmenter le crime et qu'à nous donner la mort. De quelle manière elle nous fait sentir notre impuissance et le besoin que nous avons de la grâce. Chaste délectation, esprit vivifiant; caractère distinctif de la nouvelle alliance. Pourquoi la crainte ne peut-elle changer les cœurs. Amour que nous devons à Dieu : excès de notre ingratitude.

Littera occidit; Spiritus autem vivificat.

La lettre tue; mais l'Esprit vivifie. II. Cor. III. 6.

A LA vérité, le sang du Sauveur nous avoit réconciliés à notre grand Dieu par une alliance perpétuelle; mais il ne suffisoit pas pour notre salut que cette alliance eût été conclue, si ensuite elle n'eût été publiée. C'est pourquoi Dieu a choisi ce jour, où les Israélites étoient assemblés par une solennelle convocation, pour y faire publier hautement le traité de la nouvelle alliance qu'il lui plaît contracter avec nous; et c'est ce que nous montrent ces langues de feu qui tombent d'en-haut sur les saints

apôtres : car d'autant que la nouvelle alliance, selon les oracles des prophéties, devoit être solennellement publiée par le ministère de la prédication; le Saint-Esprit descend en forme de langues, pour nous faire entendre par cette figure, qu'il donne de nouvelles langues aux saints apôtres, et qu'autant qu'il remplit de personnes, il établit autant de hérauts qui publieront les articles de l'alliance et les commandemens de la loi nouvelle partout où il lui plaira de les envoyer.

C'est donc aujourd'hui, chrétiens, que la loi nouvelle a été publiée : aujourd'hui la prédication du saint Evangile a commencé d'éclairer le monde : aujourd'hui l'Eglise chrétienne a pris sa naissance : aujourd'hui la loi mosaïque, donnée autrefois avec tant de pompe, est abolie par une loi plus auguste; les sacrifices des animaux étant rejetés, le Saint-Esprit envoyé du ciel se fait lui-même des hosties raisonnables, et des sacrifices vivans des cœurs des disciples.

Il est très-certain, bienheureuse Marie, que vous fûtes la principale de ces victimes; impétrez-nous l'abondance du Saint-Esprit qui vous a aujourd'hui embrasée. Sainte Mère de Jésus-Christ, vous étiez déjà toute accoutumée à le sentir présent en votre ame; puisque déjà sa vertu vous avoit couverte, lorsque l'ange vous salua de la part de Dieu, vous disant : *Ave, Maria.*

Entrons d'abord en notre matière; elle est si haute et si importante, qu'elle ne me permet pas de perdre le temps à vous faire des avant-propos super-

flus. Je vous ai déjà dit, chrétiens, que la fête que nous célébrons en ce jour, c'est la publication de la loi nouvelle : et de là vient que la prédication, par laquelle cette loi se doit publier, est commencée aujourd'hui dans Jérusalem, selon cette prédiction d'Isaïe : « La loi sortira de Sion, et la parole de Dieu » de Jérusalem (1) ». Mais bien qu'elle dût être commencée dans Jérusalem, elle ne devoit pas y être arrêtée : de là elle devoit se répandre dans toutes les nations et dans tous les peuples, jusqu'aux extrémités de la terre. Comme donc la loi nouvelle de notre Sauveur n'étoit pas faite pour un seul peuple; certainement il n'étoit pas convenable qu'elle fût publiée en un seul langage. C'est pourquoi le texte sacré nous enseigne que les apôtres prêchant aujourd'hui; bien que leur auditoire fût ramassé d'une infinité de nations diverses, chacun y entendoit son propre idiome et la langue de son pays. Par où le Saint-Esprit nous enseigne que, si, à la tour de Babel, l'orgueil avoit autrefois divisé les langues (2), l'humble doctrine de l'Evangile les alloit aujourd'hui rassembler; qu'il n'y en auroit point de si rude, ni de si barbare dans laquelle la vérité de Dieu ne fût enseignée; que l'Eglise de Jésus-Christ les parleroit toutes; et que, si, dans le vieux Testament, il n'y avoit que la seule langue hébraïque qui fût l'interprète des secrets de Dieu, maintenant, par la grâce de l'Evangile, toutes les langues seroient consacrées, selon cet oracle de Daniel : « Toutes les langues serviront au Seigneur (3) ». Par où vous voyez, chrétiens, la merveilleuse con-

(1) *Isai.* II. 3. — (2) *Genes.* XI. 9. — (3) *Dan.* VII. 14.

duite de Dieu, qui ordonne, par un très-sage conseil, que la loi qui devoit être commune à toutes les nations de la terre, soit publiée dès le premier jour en toutes les langues.

Imitons les saints apôtres, mes Frères, et publions la loi de notre Sauveur avec une ferveur céleste et divine. Je vous dénonce donc, au nom de Jésus, que, par la descente du Saint-Esprit, vous n'êtes plus sous la loi mosaïque, et que Dieu vous a appelés à la loi de grâce : et afin que vous entendiez quelle est la loi dont on vous délivre, et quelle est la loi que l'on vous impose, je vous produis l'apôtre saint Paul, qui vous enseignera cette différence. « La lettre tue, dit-il, et l'Esprit vivifie ». La lettre, c'est la loi ancienne; et l'Esprit, comme vous le verrez, c'est la loi de grâce : et ainsi, en suivant l'apôtre saint Paul (1), faisons voir, avec l'assistance divine, que la loi nous tue par la lettre, et que la grâce nous vivifie par l'Esprit.

PREMIER POINT.

Et pour pénétrer le fond de notre passage, il faut examiner avant toutes choses quelle est cette lettre qui tue, dont parle l'apôtre. Et premièrement il est assuré qu'il parle très-évidemment de la loi : mais d'autant qu'on pourroit entendre ce texte de la loi cérémonielle, comme de la circoncision, et des sacrifices dont l'observation tue les ames, ou même de quelques façons de parler figurées qui sont dans la loi, et qui ont un sens très-pernicieux, quand on les veut prendre trop à la lettre; à raison de quoi on peut

(1) *II. Cor.* III. 6.

dire que la loi, en quelques-unes de ses parties, est une lettre qui tue : pour ne vous point laisser en suspens, je dis que l'apôtre parle du Décalogue, qui est la partie de la loi la plus sainte. Oui, ces dix commandemens si augustes, qui défendent le mal si ouvertement, c'est ce que l'apôtre appelle la lettre qui tue; et je le prouve clairement par ce texte : car après avoir dit que la lettre tue; immédiatement après, parlant de la loi, il l'appelle « un ministère » de mort taillé en lettres dans la pierre » : *Ministratio mortis, litteris deformata in lapidibus* (1). Le ministère de mort, c'est sans doute la lettre qui tue; et la lettre taillée dans la pierre, ne sont-ce pas les deux tables données à Moïse, où la loi étoit écrite du doigt de Dieu? C'est donc cette loi donnée à Moïse, cette loi si sainte du Décalogue, que l'apôtre appelle ministère de mort, et par conséquent la lettre qui tue. C'est pourquoi dans l'Epître aux Romains, il l'appelle expressément « une loi de » mort (2) » et une loi de damnation : il dit « que la » force du péché est dans la loi (3); que le péché est » mort sans la loi, et que la loi lui donne la vie; » que le péché nous trompe par le commandement » de la loi (4) », et quantité d'autres choses de même force.

Que dirons-nous ici, chrétiens? Quoi, ces paroles si vénérables : « Israël, je suis le Seigneur » ton Dieu, tu n'auras point d'autres dieux devant » moi (5) », sont-elles donc une lettre qui tue! et une loi si sainte méritoit-elle un pareil éloge de la

(1) *II. Cor.* III. 7. — (2) *Rom.* VII. 6. — (3) *I. Cor.* XV. 56. — (4) *Rom.* VII. 8, 9, 11. — (5) *Deut.* V. 6, 7.

bouche d'un apôtre de Jésus-Christ? Tâchons de démêler ces obscurités, avec l'assistance de cet Esprit saint qui a rempli aujourd'hui les cœurs des apôtres. Cette question est haute, elle est difficile; mais comme elle est importante à la piété, Dieu nous fera la grâce d'en venir à bout. Pour moi, de crainte de m'égarer, je suivrai pas à pas le plus éminent de tous les docteurs, le plus profond interprète du grand apôtre, je veux dire, l'incomparable saint Augustin, qui explique divinement cette vérité dans le premier livre à Simplicien, et dans le livre de l'Esprit et de la lettre. Rendez-vous attentifs, chrétiens, à une instruction que j'ose appeler la base de la piété chrétienne.

Quand l'apôtre parle ainsi de la loi, quand il l'appelle une lettre qui tue, et qui donne au péché de nouvelles forces, croyez qu'il ne songe pas à blâmer la loi; mais il déplore la foiblesse de la nature. Si donc vous voulez entendre l'apôtre, apprenez premièrement à connoître les langueurs mortelles qui nous accablent depuis la chute du premier père, dans lequel, comme dans la tige du genre humain, toute la race des hommes a été gâtée par une corruption générale.

Et pour mieux comprendre nos infirmités, considérons, avant toutes choses, quelle étoit la fin à laquelle notre nature étoit destinée. Certes, puisqu'il avoit plu à notre grand Dieu de laisser tomber sur nos ames une étincelle de ce feu divin qui éclaire les créatures intelligentes, il est sans doute que nos actions devoient être conduites par la raison. Or il n'y avoit rien de plus raisonnable que de consacrer

tout ce que nous sommes à celui dont la libéralité nous a enrichis; et partant notre inclination la plus naturelle devoit être d'aimer et de servir Dieu : c'est à quoi tout l'homme devoit conspirer. D'où passant plus outre, je dis que les sens étant inférieurs à l'intelligence, il falloit aussi que les biens sensibles le cédassent aux biens de l'esprit; et ainsi, pour mettre les choses dans un bon ordre, les affections de l'homme devoient être tellement disposées, que l'esprit dominât sur le corps, que la raison l'emportât sur les sens, et que le Créateur fût préféré à la créature. Vous voyez bien qu'il n'y a rien de plus juste; et si la nature humaine étoit droite, telles devroient être ses inclinations.

Mais, ô Dieu, que nous en sommes bien éloignés! et que cette belle disposition est étrangement pervertie; puisque, par le désordre de notre péché, nos inclinations naturelles se sont tournées aux objets contraires! car certainement la plupart des hommes suit l'inclination naturelle. Or il n'est pas difficile de voir qu'est-ce qui domine le plus dans le monde. La première vue, n'est-il pas vrai, c'est qu'il n'y a que les sens qui régnent, que la raison est opprimée et éteinte? elle n'est écoutée qu'autant qu'elle favorise les passions; nous n'avons d'attachement qu'à la créature; et si nous suivons le cours de nos mouvemens, nous en viendrons bientôt à oublier Dieu. Qu'ainsi ne soit, regardez quel étoit le monde avant que l'on y eût prêché l'Evangile. Où étoit en ce temps-là le règne de Dieu, et à qui est-ce qu'on présentoit de l'encens? Qui ne sait que l'idolâtrie avoit tellement infecté la terre, qu'il

sembloit que ce grand univers fût changé en un temple d'idoles? Qui n'est saisi d'horreur, en voyant cette multiplicité de dieux inventée pour rendre méprisable le nom de Dieu? qui ne voit en ce nombre prodigieux de fausses divinités l'étrange débordement de notre nature, qui renonçant à son époux véritable, à la manière d'une femme impudique, s'abandonnoit à une infinité d'adultères par une insatiable prostitution? Car il est très-certain que l'idolâtrie n'avoit rien laissé d'entier sur la terre : c'étoit le crime de tout le monde; et encore que Dieu se fût réservé un petit peuple dans la Judée, toutefois nous savons que ce peuple, qui étoit le seul, dans toute la terre habitable, instruit dans la véritable religion, étoit si fort porté à quitter son Dieu, que ni ses miracles, quoique très-visibles; ni ses promesses, quoique très-magnifiques; ni ses châtimens, quoique très-rigoureux, n'étoient pas capables de retenir cette inclination furieuse qu'ils avoient de courir après les idoles : tant il est vrai que le genre humain, par le vice de son origine, est devenu enclin naturellement à mépriser Dieu; et voyez-le par une expérience si universelle. Et d'où vient cette inclination naturelle, si contraire à notre première institution? sinon de la contagion du premier péché, par lequel la source des hommes étant infectée, la corruption nous est passée en nature.

Ah! fidèles, ne craignons pas de confesser ingénuement nos infirmités : que ceux-là en rougissent, qui ne savent pas le remède, qui ne connoissent pas le libérateur. Pour nous, n'appréhendons pas de

montrer

montrer nos plaies, et avouons que notre nature est extrêmement languissante : et comment pourrions-nous le nier? Quand nous voudrions le dissimuler ou le taire, toute notre vie crieroit contre nous; nos occupations ordinaires témoignent assez où tend la pente de notre cœur. D'où vient que tous les sages s'accordent que le chemin du vice est glissant? d'où vient que nous connoissons par expérience, que non-seulement nous y tombons de nous-mêmes, mais encore que nous y sommes comme entraînés? au lieu que pour monter à cette éminence où la vertu établit son trône, il faut se roidir, et bander les nerfs avec une incroyable contention. Après cela, est-il malaisé de connoître où nous porte le poids de notre inclination dominante? et qui ne voit que nous allons au mal naturellement; puisqu'il faut faire effort pour nous en tirer, et que nous n'en pouvons sortir qu'avec peine? De là vient que la doctrine de l'Evangile, qui ne peut repaître que l'entendement, ne tient presque point à notre ame : au contraire, les choses sensibles y font de profondes impressions. J'en appelle, chrétiens, à vos consciences. Quelquefois quand vous entendez discourir des mystères du royaume de Dieu, ne vous sentez-vous pas échauffés? vous ne concevez que de grands desseins : faut-il faire le premier pas de l'exécution, n'est-il pas vrai que le moindre souffle du diable éteint cette flamme errante et volage, qui ne prend pas à sa matière? Il est vrai, nous sentons je ne sais quel instinct en nous-mêmes, qui voudroit, ce nous semble, s'élever à Dieu; mais nous sentons aussi un torrent de cupidités opposées, qui nous entraînent et qui

nous captivent. De là les gémissemens de l'apôtre (1) et de tous les vrais serviteurs de Dieu, qui se plaignent qu'ils sont captifs; et que, malgré tous leurs bons désirs, ils éprouvent continuellement en eux-mêmes une certaine résistance à la loi de Dieu, qui les presse et qui les tourmente. Et partant, qui donc seroit si superbe, qui voyant l'apôtre saint Paul ainsi vivement attaqué, ne confesseroit pas devant Dieu, dans l'humiliation de son ame, que vraiment notre maladie est extrême, et que les plaies de notre nature sont bien profondes?

Je sais que l'orgueilleuse sagesse du monde ne goûtera pas cette humble doctrine du christianisme. La nature, quoique impuissante, n'a jamais été sans flatteurs, qui l'ont enflée par de vains éloges; parce qu'en effet ils ont vu en elle quelque chose de fort excellent : mais ils ne se sont point aperçus qu'il en étoit comme des restes d'un édifice autrefois très-régulier et très-magnifique, renversé maintenant et porté par terre; mais qui conserve encore dans sa ruine quelques vestiges de son ancienne grandeur et de la science de son architecte. Ainsi nous voyons encore en notre nature, quoique malade, quoique disloquée, quelques traces de sa première institution; et la sagesse humaine s'étant bien voulu tromper par cette apparence, encore qu'elle y remarquât des défauts visibles, elle a mieux aimé couvrir ses maux par l'orgueil, que de les guérir par l'humilité. J'avoue même que les hommes, pour la plupart, ne remarquent pas, comme il faut, cette résistance dont nous parlons; mais combien y a-t-il de

(1) *Rom.* VII. 23.

malades qui ne sentent pas leur infirmité! Cela, cela, fidèles, c'est le plus dangereux effet de nos maladies, que nous sommes réduits aux abois, et qu'une folle arrogance nous persuade que nous sommes en bonne santé : c'est en cela que je suis plus malade, que je ne sais pas déplorer ma misère, ni implorer le secours du Libérateur; foible et altier tout ensemble, impuissant et présomptueux.

Et d'ailleurs je ne m'étonne pas, si vivans comme nous vivons, nous ne sentons pas la guerre éternelle que nous fait la concupiscence. Lorsque vous suivez en nageant le cours de la rivière qui vous conduit, il vous semble qu'il n'y a rien de si doux, ni de si paisible; mais si vous remontez contre l'eau, si vous vous opposez à sa chute, c'est alors, c'est alors que vous éprouvez la rapidité de son mouvement. Ainsi je ne m'étonne pas, chrétien, si menant une vie paresseuse, si ne faisant aucun effort pour le ciel, si ne songeant point à t'élever au-dessus de l'homme, pour commencer à jouir de Dieu, tu ne sens pas la résistance de la convoitise; c'est qu'elle t'emporte toi-même avec elle : vous marchez ensemble d'un même pas, et vous allez tous deux dans la même voie; ainsi son impétuosité t'est imperceptible.

Un saint Paul, un saint Paul la sentira mieux, parce qu'il a ses affections avec Jésus-Christ : les inclinations charnelles le blessent, parce qu'il aime la loi du Sauveur; tout ce qui s'y oppose, lui devient sensible. Aspirons à la perfection chrétienne : suivons un peu Jésus-Christ dans la voie étroite, et bientôt notre expérience nous fera reconnoître notre infirmité. C'est alors qu'étant fatigués par les opi-

niâtres oppositions de la convoitise, nous confesserons que les forces nous manquent, si la grâce divine ne nous soutient. Car enfin ce n'est pas un ouvrage humain de dompter cet ennemi domestique qui nous persécute si vivement, et qui ne nous donne aucun relâche. Etant ainsi déchirés en nous-mêmes, nous nous consumons par nos propres efforts; plus nous pensons nous pouvoir relever par notre naturelle vigueur, et plus elle se diminue : comme un pauvre malade moribond qui ne sait plus que faire; il s'imagine qu'en se levant il sera un peu allégé, il achève de perdre son peu de force par un travail qu'il ne peut supporter; et après qu'il s'est beaucoup tourmenté à traîner ses membres appesantis avec une extrême contention, il retombe, ainsi qu'une pierre, sans pouls et sans mouvement, plus foible et plus impuissant que jamais. Ainsi en est-il de nos volontés, si elles ne sont secourues par la grâce. Or la grâce n'est point par la loi : car si la grâce étoit par la loi, c'est en vain que Jésus-Christ seroit mort, et ce grand scandale de la croix seroit inutile. C'est pourquoi l'évangéliste nous dit : « La loi a été donnée » par Moïse; mais la grâce et la vérité a été faite » par Jésus-Christ (1) ». D'où je conclus que, sous le vieux Testament, tous ceux qui obéissoient à la grâce, c'étoit par le mérite de Jésus-Christ; et de là ils appartenoient au christianisme, parce que la grâce ni la justice n'est point par la loi. Et de là, pour revenir à mon texte, j'infère avec l'apôtre, que « la lettre tue ». Voyez si je prouverai bien ce que je propose, et renouvelez vos attentions.

(1) *Joan.* I. 17.

Insistons toujours aux mêmes principes. Et ainsi, pour revenir à notre passage, figurez-vous cet homme malade, que je vous dépeignois tout à l'heure, cet homme tyrannisé par ses convoitises, cet homme impuissant à tout bien, qui, selon le concile d'Orange, « n'a rien de son crû que le mensonge et le » péché (1) » : que produira la loi en cet homme, puisqu'elle ne peut lui donner la grâce? elle parle, elle commande, elle tonne, elle retentit aux oreilles d'un ton puissant et impérieux; mais que sert de frapper les oreilles, puisque la maladie est au cœur? Je ne craindrai point de le dire; si vous n'ajoutez l'esprit de la grâce, je ne craindrai point de le dire, tout ce bruit de la loi ne fait qu'étourdir le pauvre malade : elle l'effraie, elle l'épouvante; mais il vaudroit bien mieux le guérir, et c'est ce que la loi ne peut faire. Quel est donc l'avantage qu'apporte la loi? Elle fait connoître le mal, elle allume le flambeau devant le malade, elle lui montre le chemin de la vie : « Fais ceci, et tu vivras », lui dit-elle : *Hoc fac, et vives* (2). Mais à quoi sert de montrer à ce pauvre paralytique qui est au lit depuis trente-huit ans, à quoi sert que vous lui montriez l'eau miraculeuse qui peut le guérir? *Hominem non habeo* (3) : « Je n'ai personne », dit-il; il est immobile, il faut le porter; et il est impossible que la loi le porte.

Mais la loi, direz-vous, n'a-t-elle donc aucune énergie? Certes, son énergie est très-grande, mais très-pernicieuse à notre malade. Que fait-elle? Elle augmente la connoissance, et cela même augmente

(1) *Conc. Arausic.* II, *can.* XXII, *Labb. tom.* IV, *col.* 1670. — (2) *Luc.* X. 28. — (3) *Joan.* V. 7.

le crime : elle me commande de la part de Dieu, elle me fait comprendre ses jugemens. Avant la loi, je ne connoissois pas que Dieu fût mon juge, ni qu'il prît la qualité de vengeur des crimes; mais la loi me montre bien qu'il est juge, puisqu'il daigne bien être législateur. Mais enfin que produit cette connoissance ? Elle fait que mon péché est moins excusable, et ma rebellion plus audacieuse. C'est pourquoi l'apôtre nous dit que « le péché a abondé par la loi (1) », qu'elle lui donne de nouvelles forces, « qu'elle le » fait vivre (2) » ; parce qu'à tous les autres péchés, elle ajoute la désobéissance formelle, qui est le comble de tous les maux. De cette sorte, que fait la loi ? Elle lie les transgresseurs par des malédictions éternelles; parce qu'il est écrit dans cette loi même : « Maudit est celui qui n'observe pas ce qui est com- » mandé dans ce livre (3) ».

A présent, ne voyez-vous pas clairement toute la force du raisonnement de l'apôtre ? car la loi ne nous touchant qu'au dehors, elle n'a pas la force de nous soulager; et sortant de la bouche de Dieu, elle a la force de nous condamner. La loi donc, considérée en cette manière, qu'est-ce autre chose qu'une lettre qui ne soutient pas l'impuissance, mais qui condamne la rebellion; « qui ne soulage pas le malade, mais » qui témoigne contre le pécheur » ? *Non adjutrix legentium, sed testis peccantium*, dit saint Augustin (4) : mais cet excellent docteur passe bien plus outre, appuyé sur la doctrine du saint apôtre.

Achevons de faire connoître à l'homme l'extrémité

(1) *Rom.* v. 20. — (2) *Ibid.* vii. 9. — (3) *Deut.* xxvii. 26. — (4) *De divers. Quæst. ad Simplician. lib.* i. *Quæst.* v, *n.* 7, *tom.* vi, *col.* 84.

de sa maladie ; afin qu'il sache mieux reconnoître la miséricorde infinie de son médecin. Nous avons dit que notre plus grand mal, c'est l'orgueil. Que fait le commandement à un orgueilleux ? Il fait qu'il se roidit au contraire, comme une eau débordée qui s'irrite par les obstacles : et d'où vient cela ? C'est à cause que l'orgueilleux n'affecte rien tant que la liberté, et ne fuit rien tant que la dépendance : c'est pourquoi il se plaît à secouer le joug ; il aime la licence, parce qu'elle semble un débordement de la liberté. Notre ame donc étant inquiète, indocile et impatiente, la vouloir retenir par la discipline, c'est la précipiter davantage. Avouons la vérité, chrétiens, nous trouvons une certaine douceur dans les choses qui nous sont défendues : tel ne se souciera pas beaucoup de la chair, qui la trouvera plus délicieuse pendant le carême. La défense excite notre appétit, et par ce moyen fait naître un nouveau plaisir : et quelle est la cause de ce plaisir, si ce n'est celle que je viens de vous rapporter ? c'est-à-dire, cette vaine ostentation d'une liberté indocile et licencieuse, qui est si douce à un orgueilleux, et qui fait que l'objet de ses passions « lui plaît d'autant plus, qu'il lui est moins per» mis » : *Tantò magis libet, quantò minùs licet*, dit saint Augustin (1) : et c'est ce que veut dire l'apôtre aux Romains : « Le péché, prenant occasion du com» mandement, m'a trompé, et m'a fait mourir (2) ». Le péché prenant occasion du commandement, il m'a trompé par cette fausse douceur que la défense fait naître. Elle est vaine, elle est fausse, il est vrai,

(1) *De divers. Quæst. ad Simplician. lib.* I. *Quæst.* V, *n.* 17, *col.* 88. — (2) *Rom.* VII. 11.

mais très-charmante à une ame superbe; et c'est par cette raison qu'elle trompe facilement. Reprenons donc maintenant ce raisonnement : la loi, par la défense, augmente le plaisir de mal faire, et par-là excite la convoitise : la convoitise me donne la mort; et partant la loi me donne la mort, non point certes par elle-même, mais par la malignité du péché qui domine en moi : « en sorte que la concupiscence est » devenue, par le commandement même, une source » plus abondante de péché » : *Ut fiat supra modum peccans peccatum per mandatum*, continue le même saint Paul (1).

Ne voyez-vous pas maintenant, plus clair que le jour, que non-seulement les préceptes du Décalogue, mais encore, par une conséquence infaillible, tous les enseignemens de la loi, et même toute la doctrine de l'Evangile, si nous n'impétrons l'esprit de la grâce, ne sont qu'une lettre qui tue, qui pique la convoitise par la défense, et comble le péché par la transgression. Et quelle est donc l'utilité de la loi ? Ah ! c'est ici, mes Frères, où il nous faut recueillir le fruit des doctes enseignemens de l'apôtre. Ne croyons pas qu'il nous ait voulu débiter une doctrine si délicate à la manière des rhétoriciens. Saint Augustin a bien compris sa pensée. Il a voulu, dit-il, faire voir à l'homme combien étoit grande son impuissance, et combien déplorable son infirmité, puisqu'une loi si juste et si sainte lui devenoit un poison mortel ; « afin que, par ce moyen, nous reconnussions hum- » blement qu'il ne suffit pas que Dieu nous enseigne, » mais qu'il est nécessaire qu'il nous soulage » : *Non*

(1) *Rom.* VII. 13.

tantùm doctorem sibi esse necessarium, verùm etiam adjutorem Deum (1). C'est pourquoi le grand docteur des gentils, après avoir dit de la loi toutes les choses que je vous ai rapportées, commence à se plaindre de sa servitude. « Je me plais, dit-il (2), à » la loi de Dieu selon l'homme intérieur; mais je » sens une loi en moi-même qui répugne à la loi de » l'esprit, et me captive sous la loi du péché : car » je ne fais pas le bien que je veux; mais je fais le » mal que je hais. Malheureux homme que je suis, » qui me délivrera de ce corps de mort? La grâce » de Dieu par notre Seigneur Jésus-Christ ». C'est là enfin, fidèles, c'est à cette grâce que notre impuissance doit nous conduire. La loi ne fait autre chose que nous montrer ce que nous devons demander à Dieu, et de quoi nous avons à lui rendre grâces; et c'est ce qui a fait dire à saint Augustin (3) : « Faites ainsi, Seigneur, faites ainsi, Seigneur misé» ricordieux; commandez ce qui ne peut être accom» pli, ou plutôt commandez ce qui ne peut être ac» compli que par votre grâce; afin que tout fléchisse » devant vous, et que celui qui se glorifie, se glo» rifie seulement en notre Seigneur ».

C'est là la vraie justice du christianisme, qui ne vient pas en nous par nous-mêmes, mais qui nous est donnée par le Saint-Esprit : c'est là cette justice qui est par la foi, que l'apôtre saint Paul élève si fort, non pas comme l'entendent nos adversaires, qui disent que toute la vertu de justifier consiste en la foi. Ils n'ont pas bien pris le sens de l'apôtre; et

(1) *De Spirit. et Litt. n.* 9, *tom.* x, *col.* 89. — (2) *Rom.* vii. 15, 22, 23, 24, 25. — (3) *In Ps.* cxviii. *Serm.* xxvii, *n.* 3, *tom.* iv, *col.* 1350.

je le prouve démonstrativement en un mot, que je vous prie de retenir, pour les combattre dans la rencontre. « Si, dit saint Paul (1), j'ai toute la foi » jusqu'à transporter les montagnes, et que je n'aie » pas la charité, je ne suis rien ». S'il n'est rien, donc il n'est pas juste, donc la foi ne justifie pas sans la charité : et toutefois il est véritable que c'est la foi de Jésus-Christ qui nous justifie ; parce qu'elle n'est pas seulement la base, mais la source qui fait découler sur nous la justice qui est par la grâce. Car, comme dit le grand Augustin, « ce que la loi » commande, la foi l'impètre » : *Fides impetrat quod lex imperat* (2). La loi dit : « Tu ne convoiteras » pas (3) » ; la foi dit avec le Sage : « Je sais, ô grand » Dieu, et je le confesse, que personne ne peut être » continent, si vous ne le faites (4) ». Dieu dit par la loi : « Fais ce que j'ordonne » ; la foi répond à Dieu : « Donnez, Seigneur, ce que vous ordonnez (5) ». La foi fait naître l'humilité, et l'humilité attire la grâce, « et c'est la grâce qui justifie (6) ». Ainsi notre justification se fait par la foi, la foi en est la première cause ; et en cela nous différons du peuple charnel, qui ne considéroit que l'action commandée, sans regarder le principe qui la produit. Quand ils lisoient la loi, ils ne songeoient à autre chose qu'à faire, et ils ne pensoient point qu'il falloit auparavant demander. Pour nous, nous écoutons, à la vérité, ce que Dieu ordonne ; mais la foi en Jésus-Christ nous enseigne que c'est de Dieu même qu'il le

(1) *I. Cor.* XIII. 2. — (2) *In Ps.* CXVIII. *Serm.* XVI, *n.* 2, *tom.* IV, *col.* 1318. — (3) *Rom.* VII. 7. — (4) *Sap.* VIII. 21. — (5) *S. Aug. Confes. lib.* X, *cap.* XXIX, *tom.* I, *col.* 184. — (6) *Tit.* III. 7.

faut attendre. Ainsi notre justice ne vient pas des œuvres, en tant qu'elles se font par nos propres forces; elle naît de la foi, « qui, opérant par la charité, fructifie en bonnes œuvres », comme dit l'apôtre (1).

En effet, croire en Jésus-Christ, n'est-ce pas croire au Sauveur, au libérateur? et quand nous croyons au libérateur, ne sentons-nous pas notre servitude? quand nous confessons le Sauveur, ne confessons-nous pas que nous sommes perdus? Ainsi, reconnoissant devant Dieu que nous sommes perdus en nous-mêmes, nous courons à Jésus-Christ par la foi, cherchant notre salut en lui seul : c'est là cette foi qui nous justifie, si nous croyons, si nous confessons que nous sommes morts, et que c'est Jésus-Christ qui nous rend la vie. Chrétien, le crois-tu de la sorte? le croyons-nous ainsi, chrétiens? Si tu ne le crois pas, tu renies Jésus-Christ pour Sauveur; Jésus n'est plus Jésus, et toute la vertu de sa croix est anéantie. Que si nous confessons cette vérité, qui n'est pas un article particulier, mais qui est le fondement et la base qui soutient tout le corps du christianisme; avec quelle humilité, avec quelle ardeur, avec quelle persévérance devons-nous approcher de notre grand Dieu, pour rendre grâces de ce que nous avons, et pour demander ce qui nous manque? Que ma peine seroit heureusement employée, si l'humilité chrétienne, si le renoncement à nous-mêmes, si l'espérance au libérateur, si la nécessité de persévérer dans une oraison soumise et respectueuse, demeuroient aujourd'hui gravées dans vos ames par des caractères ineffaçables! Prions, fidèles,

(1) *Gal.* v. 6. *Coloss.* i. 10.

prions ardemment; apprenons de la loi combien nous avons besoin de la grâce. Ecoutons le saint concile de Trente, qui assure « qu'en commandant » Dieu nous avertit de faire ce que nous pouvons, et » de demander ce que nous ne pouvons pas (1) ». Entendons, par cette doctrine, qu'il y a des choses que nous pouvons, et d'autres que nous ne pouvons pas; et si nous ne les demandons, elles ne nous seront pas données. Ainsi nous demeurerons impuissans, et notre impuissance n'excusera point notre crime : au contraire, nous serons doublement coupables, en ce que nous serons tombés dans le crime pour n'avoir pas voulu demander la grâce. Combien donc est-il nécessaire que nous priions, ainsi que de misérables nécessiteux qui ne peuvent vivre que par aumônes! C'est ce que prétend l'apôtre saint Paul, dans cet humble raisonnement que j'ai tâché de vous expliquer : il nous montre notre servitude et notre impuissance; afin que les fidèles étant effrayés par tes menaces de la lettre qui tue, ils recourent par la prière à l'esprit qui nous vivifie. C'est la dernière partie de mon texte, par laquelle je m'en vais conclure en peu de paroles.

SECOND POINT.

Je vous ai fait voir, chrétiens, par la doctrine de l'apôtre saint Paul, que la grâce et la justice n'est point par la loi; d'autant qu'elle ne fait qu'éclairer l'esprit, et qu'elle n'est pas capable de changer le cœur. Mais, continue le même saint Paul, « ce qui » étoit impossible à la loi, Dieu l'a fait lui-même en

(1) *Sess.* VI, *cap.* XI.

» envoyant son Fils, qui a répandu dans nos ames » l'esprit de la grâce; afin que la justice de la loi » s'accomplît en nous (1) » : ce qui a fait encore dire à l'apôtre, que « maintenant nous ne sommes » plus sous la loi (2) ». Or pour entendre plus clairement ce qu'il nous veut dire, considérons une belle distinction de saint Augustin. « C'est autre chose, » dit-il, d'être sous la loi, et autre chose d'être avec » la loi. Car la loi, par son équité, a deux grands » effets; ou elle dirige ceux qui obéissent, ou elle » rend punissables ceux qui se révoltent. Ceux qui » rejettent la loi, sont sous la loi; parce qu'encore » qu'ils fassent de vains efforts pour se soustraire de » son domaine, elle les maudit, elle les condamne, » elle les tient pressés sous la rigueur de ses ordon- » nances; et par conséquent ils sont sous la loi, et » la loi les tue. Au contraire, ceux qui accomplis- » sent la loi, ils sont ses amis, dit saint Augustin, » ils vont avec elle; parce qu'ils l'embrassent, qu'ils » la suivent, qu'ils l'aiment (3) ». Ces choses étant ainsi supposées, il s'ensuit que les observateurs de la loi ne sont plus sous la loi comme esclaves, mais sont avec la loi comme amis. Et comme dans le nouveau Testament l'esprit de la grâce nous est élargi, par lequel la justice de la loi peut être accomplie; il est très-vrai, ce que dit l'apôtre, « que » nous ne sommes plus sous la loi »; parce que si nous suivons cet esprit de grâce, la loi ne nous châtie plus comme notre juge, mais elle nous conduit comme notre règle : de sorte que si nous obéissons

(1) *Rom.* VIII. 3, 4. — (2) *Ibid.* VI. 14. — (3) *S. Aug. in Joan. Tract.* III, *n.* 2, *tom.* III, *part.* II, *col.* 304, 305.

à la grâce, à laquelle nous avons été appelés, la loi ne nous tue plus; mais plutôt elle nous donne la vie dont elle contient les promesses, d'autant qu'il est écrit : « Fais ces choses, et tu vivras (1) ». D'où il s'ensuit très-évidemment que « c'est l'esprit qui nous » vivifie » : car la cause pour laquelle la lettre tue, c'est qu'elle ne fait que retentir au dehors pour nous condamner. Or l'esprit agit au dedans pour nous secourir; il va à la source de la maladie : au lieu de cette brutale ardeur qui nous rend captifs des plaisirs sensibles, il inspire en nos cœurs cette chaste délectation des biens éternels : c'est lui qui nous rend amis de la loi ; parce que domptant la convoitise qui lui résiste, il fait que son équité nous attire. Vous voyez donc que c'est par l'Esprit que nous sommes les amis de la loi, que nous sommes avec elle, et non point sous elle : et ainsi c'est l'esprit qui nous vivifie; d'autant qu'il écrit au dedans cette loi qui nous tue, quand elle résonne seulement au dehors.

C'est là, mes Frères, cette nouvelle alliance que Dieu nous annonce par Jérémie (2). « Le temps » viendra, dit le Seigneur, que je ferai une nouvelle » alliance avec la maison d'Israël, non point selon » le pacte que j'avois juré à leurs pères; mais voici » l'alliance que je contracterai avec eux : j'impri- » merai ma loi dans leurs ames, et je l'écrirai en » leurs cœurs » ; il veut dire : la première loi étoit au dehors, la seconde aura toute sa force au dedans : c'est pourquoi j'ai écrit la première loi sur des pierres, et la seconde je la graverai dans

(1) *Luc.* x. 28. — (2) *Jerem.* xxxi. 31, 32, 33.

les cœurs. Bref, la première loi frappant au dehors émouvoit les ames par la terreur, la seconde les changera par l'amour; et pour pénétrer au fond du mystère, dites-moi, qu'opère la crainte dans nos cœurs? Elle les étonne, elle les ébranle, elle les secoue; mais je soutiens qu'il est impossible qu'elle les change; et la raison en est évidente: c'est que les sentimens que la crainte donne sont toujours contraints. Le loup prêt à se ruer sur la bergerie, voit les bergers armés et les chiens en garde: tout affamé qu'il est, il se retire pour cette fois; mais pour cela il n'en est pas moins furieux, il n'en aime pas moins le carnage. Que vous rencontriez des voleurs; si vous êtes les plus forts, ils ne vous abordent qu'avec une civilité apparente: ils sont toujours voleurs, toujours avides de pillerie. La crainte donc étouffe les affections; elle semble les réprimer pour un temps, mais elle n'en coupe pas la racine. Otez cet obstacle, levez cette digue, l'inclination qui étoit forcée, se rejettera aussitôt en son premier cours: par où vous voyez manifestement qu'encore qu'elle ne parût point au dehors, elle vivoit toujours au secret du cœur, bridée et non éteinte, et retenue plutôt qu'abolie.

C'est pourquoi le grand Augustin parlant de ceux qui gardoient la loi par la seule terreur de la peine, non par l'amour de la véritable justice, il prononce cette terrible mais très-véritable sentence: « Ils ne » laissoient pas, dit-il, d'être criminels; parce que » ce qui paroissoit aux hommes dans l'œuvre, de- » vant Dieu, à qui nos profondeurs sont ouvertes, » n'étoit nullement dans la volonté: au contraire,

» cet œil pénétrant de la connoissance divine, voyoit » qu'ils aimeroient beaucoup mieux commettre le » crime, s'ils osoient en attendre l'impunité » : *Coram Deo non erat in voluntate, quod coram hominibus apparebat in opere : potiusque ex illo rei tenebantur quòd eos noverat Deus malle, si fieri posset impune, committere* (1). Donc, selon la doctrine de ce grand homme, la crainte n'est pas capable de changer le cœur. Considérez, je vous prie, cette pierre sur laquelle Dieu écrit sa loi; en est-elle changée pour contenir des paroles si vénérables? en a-t-elle perdu quelque chose de sa dureté? Qui ne voit que ces saints préceptes ne tiennent qu'à une superficie extérieure? D'où vient que la loi mosaïque est ainsi écrite, sinon parce que c'est une loi de crainte? Et Dieu ne veut-il pas nous faire entendre que si la loi ne nous touche que par la crainte, il en est de nos cœurs comme d'une pierre; qu'ainsi notre dureté n'est point amollie, et que la loi demeure sur la surface? De là vient que le concile de Trente parlant de la crainte des peines, définit très-bien à la vérité, contre la doctrine des luthériens, que « c'est une impression de » l'Esprit de Dieu » : car puisque cette crainte est si bien fondée sur les redoutables jugemens de Dieu, pourquoi ne viendroit-elle pas de son Saint-Esprit? Mais ces saints Pères s'expliquent après, et nous disent, « que c'est une impression de l'Esprit de » Dieu qui n'habite pas encore au dedans, mais qui » meut seulement, et qui pousse » : *Spiritûs sancti impulsum, non adhuc quidem inhabitantis, sed*

(1) *De Spir. et Littera, n.* 13, *tom.* x, *col.* 92.

tantùm

tantùm moventis (1). D'où il s'ensuit manifestement que la seule crainte des peines ne peut imprimer la loi dans les cœurs.

Certes, il faut l'avouer, il n'y a que la charité qui les amollisse. Notre maladie, chrétiens, c'est de nous attacher à la créature : donc nous attacher à Dieu, c'est notre santé. C'est un amour pervers qui nous gâte; il n'y a donc que le saint amour qui nous rétablisse : un plaisir désordonné nous captive; il n'y a qu'une sainte délectation qui soit capable de nous délivrer : la seule affection du vrai bien peut arracher l'affection du bien apparent; il n'y a proprement que l'amour qui ait, pour ainsi dire, la clef du cœur. Il faut donc qu'un saint amour dilate le nôtre, qu'il l'ouvre jusqu'au fond pour recevoir la rosée des grâces divines. Ainsi notre ame sera toute autre; ce ne sera plus une pierre sur laquelle on écrira au dehors, ce sera une cire toute pénétrée et toute fondue par une céleste chaleur.

Par-là vous voyez la loi gravée dans les cœurs, selon l'oracle de Jérémie. Y a-t-il rien de plus avant en nos cœurs que ce qui nous plaît? Ce que nous aimons nous tient lieu de loi; et ainsi je ne me tromperai pas quand je dirai que l'amour est la loi des cœurs : et partant un saint amour doit être la loi des héritiers du nouveau Testament; parce qu'ils doivent porter leur loi dans leurs cœurs. La loi ancienne a été écrite sur de la pierre; il n'est rien de plus immobile; aussi est-ce une loi morte et inanimée. Il nous faut, il nous faut une loi vivante; et quelle peut être cette loi vivante? sinon le vif amour

(1) *Sess.* XIV, *cap.* IV.

du souverain bien, que le doigt de Dieu, c'est-à-dire son Saint-Esprit, écrit et imprime au fond de nos ames, quand il y répand l'onction de la charité, selon ce que dit l'apôtre saint Paul : « La charité » est répandue en nos cœurs par le Saint-Esprit qui » nous est donné (1) ». La charité est donc cette loi vivante, qui nous gouverne et qui nous meut intérieurement : et c'est pourquoi l'Esprit vivifie ; parce qu'il imprime en nous une loi vivante, qui est la loi de la nouvelle alliance, c'est-à-dire, la loi de l'amour de Dieu. Par conséquent qui pourroit douter que la charité ne soit l'esprit de la loi nouvelle, et l'ame, pour ainsi dire, du christianisme ; puisqu'il a été prédit si long-temps avant la naissance de Jésus-Christ, que les enfans du nouveau Testament auroient la loi gravée en leurs cœurs par l'inspiration de l'amour divin ?

Et selon la conséquence de ces principes, où je n'ai fait que suivre saint Augustin, qui ne s'est attaché qu'à saint Paul ; je ne craindrai pas de vous assurer que quiconque ne se soumet à la loi que par la seule appréhension de la peine, il s'excommunie lui-même du christianisme, et retourne à la lettre qui tue, et à la captivité de la Synagogue : et pour vous en convaincre, regardez premièrement qui nous sommes. Sommes-nous enfans ou esclaves ? Si Dieu vous traite comme des esclaves, contentez-vous de craindre le maître ; mais s'il vous envoie son propre Fils pour vous dire qu'il daigne bien vous adopter pour enfans, pouvez-vous ne point aimer votre Père ? Or l'apôtre saint Paul nous enseigne

(1) *Rom.* v. 5.

« que nous n'avons pas reçu l'esprit de servitude » par la crainte; mais que Dieu nous a départi l'es- » prit de l'adoption des enfans, par lequel nous » l'appelons notre Père (1) ». Comment l'appelons-nous tous les jours notre Père qui êtes aux cieux, si nous lui dénions notre amour? Davantage; considérons de quelle sorte il nous a adoptés : est-ce par contrainte, ou bien par amour? Ah! nous savons bien que c'est par amour, et par un amour infini. « Dieu » a tant aimé le monde, dit notre Seigneur (2), qu'il » a donné son Fils unique pour le sauver ». Si donc notre Dieu nous a tant aimés, comment prétendons-nous payer son amour, si ce n'est par un amour réciproque? « D'autant plus, comme dit saint Ber- » nard (3), que l'amour est la seule chose en laquelle » nous sommes capables d'imiter Dieu. Il nous juge, » nous ne le jugeons pas; il nous donne, et il n'a » pas besoin de nos dons : s'il commande, nous de- » vons obéir; s'il se fâche, nous devons trembler; et » s'il aime, que devons-nous faire? Nous devons ai- » mer; c'est la seule chose que nous pouvons faire » avec lui ». Et combien sont criminels les enfans qui ne veulent pas imiter un Père si bon?

Est-ce assez considérer Dieu comme père? considérons-le maintenant comme prince. Comme roi, il nous commande; mais il ne nous commande rien tant que l'amour. « Tu aimeras, dit-il, le Seigneur » ton Dieu de tout ton cœur, de tout ton esprit, de » toutes tes forces, de toute ton ame (4) ». A-t-il jamais parlé avec une plus grande énergie? Et Jésus-

(1) *Rom.* VIII. 15. — (2) *Joan.* III. 16. — (3) *Serm.* XXXIII *in Cantic. n.* 4, *tom.* I, *col.* 1558. — (4) *Deut.* VI. 5.

Christ : « Qui ne m'aime pas, nous dit-il, n'observe » pas mes commandemens (1) ». Donc qui n'aime pas Jésus-Christ, puisqu'il n'observe pas ses commandemens, il viole la majesté de son roi.

Voulez-vous que nous parlions maintenant des dons que Dieu fait à ses serviteurs, et que, par la qualité des présens, nous jugions de l'amour qu'il exige? Quel est le grand don que Dieu nous fait? C'est le Saint-Esprit : et qu'est-ce que le Saint-Esprit? n'est-ce pas l'amour éternel du Père et du Fils? Quelle est l'opération propre du Saint-Esprit? n'est-ce pas de faire naître, d'inspirer l'amour en nos cœurs, et d'y répandre la charité? et partant qui méprise la charité, il rejette le Saint-Esprit; et cependant c'est le Saint-Esprit qui nous vivifie. Mais si je voulois poursuivre le reste, quand est-ce que j'aurois achevé cette induction? Il n'y a mystère du christianisme, il n'y a article dans le Symbole, il n'y a demande dans l'Oraison, il n'y a mot ni syllabe dans l'Evangile, qui ne nous crie qu'il faut aimer Dieu.

Ce Dieu fait homme, ce Verbe incarné, qu'est-il venu faire en ce monde? avec quel appareil nous est-il venu enseigner? s'est-il caché dans une nuée? a-t-il tonné et éclairé sur une montagne toute fumante de sa majesté? a-t-il dit d'une voix terrible : « Retirez-vous; que mon serviteur Moïse approche » tout seul; et les hommes et les animaux, qui » aborderont près de la montagne, mourront de » mort (2) ». La loi mosaïque a été donnée avec ce redoutable appareil. Sous l'Evangile, Dieu change

(1) *Joan.* XIV. 24. — (2) *Exod.* XIX. 12, 13.

bien de langage : y a-t-il rien eu de plus accessible que Jésus-Christ, rien de plus affable, rien de plus doux? Il n'éloigne personne d'auprès de lui : bien plus, non-seulement il y soufffre, mais encore il y appelle les plus grands pécheurs, et lui-même il va au-devant. Venez à moi, dit-il, et ne craignez pas : « Venez, venez à moi, oppressés, je » vous aiderai à porter vos fardeaux (1) » ; venez, malades, je vous guérirai; venez, affamés, je vous nourrirai : pécheurs, publicains, approchez; je suis votre libérateur. Il les souffre, il les invite, il va au-devant. Et que veut dire ce changement, chrétiens ? d'où vient cette aimable condescendance d'un Dieu qui se familiarise avec nous? Qui ne voit qu'il veut éloigner la crainte servile, et qu'à quelque prix que ce soit, il est résolu de se faire aimer, même, si j'ose parler de la sorte, aux dépens de sa propre grandeur? Dites-moi, étoit-ce pour se faire craindre, qu'il a voulu être pendu à la croix? n'est-ce pas plutôt pour nous tendre les bras, et pour ouvrir autant de sources d'amour comme il a de plaies? Pourquoi se donne-t-il à nous dans l'eucharistie? n'est-ce pas pour nous témoigner un extrême transport d'amour, quand il s'unit à nous de la sorte? Ne diriez-vous pas, chrétiens, que ne pouvant souffrir nos froideurs, nos indifférences, nos déloyautés, lui-même il veut porter sur nos cœurs des charbons ardens? Comment donc excuserons-nous notre négligence? mais où se cachera notre ingratitude? Après cela, n'est-il pas juste de s'écrier avec le grand apôtre saint Paul :

(1) *Matth.* XI. 29.

« Si quelqu'un n'aime pas notre Seigneur Jésus-» Christ, qu'il soit anathême (1) » : sentence autant juste que formidable. Oui certes, il doit être anathême, celui qui n'aime pas Jésus-Christ : la terre se devroit ouvrir sous ses pas, et l'ensevelir tout vivant dans le plus profond cachot de l'enfer; le ciel devroit être de fer pour lui; toutes les créatures lui devroient ouvertement déclarer la guerre, à ce perfide, à ce déloyal, qui n'aime point notre Seigneur Jésus-Christ.

Mais, ô malheur ! ô ingratitude ! c'est nous qui sommes ces déloyaux. Oserions-nous bien dire que nous aimons notre Seigneur Jésus-Christ? Jésus-Christ n'est pas un homme mortel que nous puissions tromper par nos complimens : il voit clair dans les cœurs, et il ne voit point d'amour dans les nôtres. Quand vous aimez quelqu'un sur la terre, rompez-vous tous les jours avec lui pour des sujets de très-peu d'importance? foulez-vous aux pieds tout ce qu'il vous donne? manquez-vous aux paroles que vous lui donnez? Il n'y a aucun homme vivant que vous voulussiez traiter de la sorte : c'est ainsi pourtant que vous en usez envers Jésus-Christ. Il a lié amitié avec vous; tous les jours vous y renoncez : il vous donne son corps; vous le profanez : vous lui avez engagé votre foi; vous la violez : il vous prie pour vos ennemis; vous le refusez : il vous recommande ses pauvres; vous les méprisez : il n'y a aucune partie de son corps que vos blasphêmes ne déshonorent. Et comment donc pouvez-vous éviter cette horrible, mais très-équitable excommunica-

(1) *I. Cor.* XVI. 22.

tion de l'apôtre ? « Si quelqu'un n'aime pas notre » Seigneur Jésus-Christ, qu'il soit anathême ». Et comment la puis-je éviter moi-même, ingrat et impudent pécheur que je suis ? Ah ! plutôt, ô grand Dieu tout-puissant, qui gouvernez les cœurs ainsi qu'il vous plaît ; si quelqu'un n'aime pas notre Seigneur Jésus-Christ, faites par votre grâce qu'il aime notre Seigneur Jésus-Christ.

Aimons, aimons, mes Frères, aimons Dieu de tout notre cœur : nous ne sommes pas chrétiens, si du moins nous ne nous efforçons de l'aimer, si du moins nous ne désirons cet amour, si nous ne le demandons ardemment à ce divin Esprit qui nous vivifie. Je ne veux pas dire que nous soyons obligés, sous peine de damnation éternelle, d'avoir la perfection de la charité. Non, fidèles, nous sommes de pauvres pécheurs : le sang de notre Seigneur Jésus-Christ excusera devant Dieu nos défauts, pourvu que nous en fassions pénitence. Je ne vous dis donc pas que nous soyons obligés d'avoir la perfection de la charité ; mais je vous dis et je vous assure que nous sommes indispensablement obligés d'y tendre, selon la mesure qui nous est donnée, sans quoi nous ne sommes pas chrétiens. Courage ; travaillons pour la charité. La charité, c'est tout le christianisme : quand vous épurez votre charité, vous préparez un ornement pour le ciel. Il n'y a, dit saint Paul, que la charité qui demeure au ciel : la foi se perd dans la claire vue : l'espérance s'évanouit par la possession effective : « il n'y a que la charité qui jamais ne » peut être éteinte » : *Charitas nunquam excidit* (1).

(1) *I. Cor.* XIII. 8.

Non-seulement elle est couronnée comme la foi et comme l'espérance : mais elle-même elle est la couronne et de la foi et de l'espérance. La charité seule est digne du ciel, digne de la gloire du paradis; elle seule sera réservée pour briller éternellement devant Dieu comme un or pur; elle seule sera réservée pour brûler éternellement devant Dieu, comme un holocauste de bonne odeur. Commençons d'aimer sur la terre, puisque nous ne cesserons jamais d'aimer dans le ciel : commençons la charité dès ce monde, afin qu'elle soit un jour consommée.

AUTRE EXORDE

ET FRAGMENS DU MÊME SERMON.

Littera occidit; Spiritus autem vivificat.

La lettre tue; mais l'Esprit vivifie. II. Cor. III. 6.

Si vous me demandez, chrétiens, pour quelle cause la Pentecôte, qui étoit une fête du peuple ancien, est devenue une solennité du peuple nouveau; et d'où vient que depuis le levant jusqu'au couchant, tous les fidèles s'en réjouissent, non moins que de la sainte nativité, ou de la glorieuse résurrection de notre Sauveur; je vous en dirai la raison, avec l'assistance de cet Esprit saint qui a rempli en ce jour sacré l'ame des apôtres. C'est aujourd'hui que notre Eglise a pris naissance : aujourd'hui, par la prédication du saint Evangile, la gloire et la doctrine de Jésus-Christ ont commencé d'éclairer le monde. Aujourd'hui la loi mosaïque, donnée autrefois avec tant de pompe, est abolie par une loi plus auguste; et les sacrifices des animaux étant rejetés, le Saint-Esprit envoyé d'en-haut se fait lui-même des hosties raisonnables et des sacrifices vivans des cœurs des disciples. Les Juifs offroient autrefois à Dieu à la Pentecôte les prémices de leurs moissons. Aujourd'hui Dieu se

consacre lui-même par son Saint-Esprit les prémices du christianisme, c'est-à-dire les premiers fruits du sang de son Fils; et rend les commencemens de l'Eglise illustres par des signes si admirables, que tous les spectateurs en sont étonnés. Par conséquent, mes Frères, avec quelle joie devons-nous célébrer ce saint jour? Et si aujourd'hui les premiers chrétiens paroissent si visiblement échauffés de l'Esprit de Dieu, n'est-il pas raisonnable que nous montrions, par une sainte et divine ardeur, que nous sommes leurs descendans? Mais afin que vous pénétriez plus à fond quelle est la fête que nous célébrons, suivez, s'il vous plaît, ce raisonnement.

A la vérité le sang du Sauveur nous avoit réconciliés à notre grand Dieu par une alliance perpétuelle; mais il ne suffisoit pas pour notre salut que cette alliance eût été conclue, si ensuite elle n'eût été publiée. C'est pourquoi Dieu a choisi ce jour où les Israélites étoient assemblés par une solennelle convocation, pour y faire publier hautement le traité de la nouvelle alliance qu'il lui plaît contracter avec nous. Et c'est ce que nous montrent ces langues de feu qui tombent d'en-haut sur les saints apôtres : car d'autant que la nouvelle alliance, selon les oracles des prophéties, devoit être solennellement publiée par le ministère de la prédication, le Saint-Esprit descend en forme de langues, pour nous faire entendre, par cette figure, qu'il donne de nouvelles langues aux saints apôtres, et qu'autant qu'il remplit de personnes, il établit autant de hérauts qui publieront les articles de l'alliance et les comman-

demens de la loi nouvelle, partout où il lui plaira de les envoyer.

En effet, entendez l'apôtre saint Pierre aussitôt après la descente du Saint-Esprit; voyez comme il exhorte le peuple, et annonce la rémission des péchés au nom de notre Seigneur Jésus-Christ, déclarant aux habitans de Jérusalem, que ce Jésus qu'ils ont fait mourir, « Dieu l'a établi le Seigneur et le » Christ : » *Quia Dominum eum et Christum fecit Deus.* C'est ce que saint Pierre prêche aujourd'hui, comme il est écrit aux Actes (1); et cela, dites-moi, chrétiens, n'est-ce pas faire la publication de la loi nouvelle et de la nouvelle alliance? Je joins ensemble l'alliance et la loi; parce qu'elles ne sont toutes deux qu'un même Evangile, que les apôtres, comme les hérauts du grand Dieu, publient, premièrement dans Jérusalem, conformément à ce que dit Isaïe : « La loi sortira de Sion, et la parole de » Dieu de Jérusalem (2) ».

Mais encore que la publication du saint Evangile dût être commencée dans Jérusalem, elle ne devoit pas y être arrêtée. Tous les prophètes avoient promis que la loi nouvelle seroit portée jusqu'aux extrémités de la terre, et que par elle toutes les nations et toutes les langues seroient assujetties au vrai Dieu. Comme donc la loi de notre Sauveur n'étoit pas faite pour un seul peuple, certainement il n'étoit pas convenable qu'elle fût publiée en un seul langage. Aussi les premiers docteurs du christianisme, qui avant ce jour étoient ignorans, aujourd'hui étant

(1) *Act.* II. 23. — (2) *Is.* II. 3.

pleins de l'Esprit de Dieu, parlent toutes sortes de langues, ainsi que remarque le texte sacré. Que veut dire ceci, je vous prie? Qui ne voit que le Saint-Esprit nous enseigne que si autrefois, sous la loi, il n'y avoit que la seule langue hébraïque qui fût l'interprète des secrets de Dieu; aujourd'hui, par l'évangile de Jésus-Christ, toutes les langues sont consacrées, selon cet oracle de Daniel : « Toutes les » langues serviront au Seigneur (1) ». Etrange et inconcevable opération de cet Esprit qui souffle où il veut! De toutes les parties de la terre où les Juifs étoient dispersés, il en étoit venu dans Jérusalem pour y célébrer la fête de la Pentecôte. Les apôtres parlent à cet auditoire mêlé de tant de peuples divers et de langues si différentes; et cependant chacun les entend; le Romain et le Parthe, le Juif et le Grec, le Mède, l'Egyptien et l'Arabe, l'Africain, l'Européen et l'Asiatique : bien plus, dans un même discours des apôtres ils remarquent tous leur propre langue; il semble à chacun qu'on lui parle la langue que sa nourrice lui a apprise; et c'est pour cela qu'ils s'écrient : « Ces hommes ne sont-ils pas Ga- » liléens? comment est-ce donc que chacun entend » la langue dans laquelle il est né (2) »? Fidèles, que signifie ce nouveau prodige? C'est que, par la grâce du christianisme, toutes les langues seront réunies; l'Eglise parlera tous les langages : il n'y en aura point ni de si rude, ni de si barbare, dans lequel la vérité de Dieu ne soit enseignée; et les nations diverses entrant dans l'Eglise, l'articulation, à la

(1) *Dan.* VII. 14. — (2) *Act.* II. 7, 8.

vérité, sera différente; mais il n'y aura en quelque sorte qu'un même langage; parce que tous les peuples fidèles, parmi la multiplicité des sons et des voix, n'auront tous qu'une même foi à la bouche, et une même vérité dans le cœur.

Autrefois à la tour de Babel l'orgueil des hommes a partagé les langages (1); mais l'humilité de notre Sauveur les a aujourd'hui rassemblés; et la créance qui devoit être commune à toutes les nations de la terre, est publiée dès le premier jour en toutes les langues. Par où vous voyez, chrétiens, selon que je l'ai déjà dit, que le mystère que nous honorons aujourd'hui avec tant de solennité, c'est la publication de la loi nouvelle. Or notre Dieu ne s'est pas contenté qu'elle ait été publiée une fois; il a établi pour toujours les prédicateurs, qui, succédant à la fonction des apôtres, doivent être les hérauts de son Evangile. Et ainsi que puis-je faire de mieux, en cette sainte et bienheureuse journée, que de rappeler en votre mémoire sous quelle loi vous avez à vivre? Ecoutez donc, peuples chrétiens, je vous dénonce au nom de Jésus, par la parole duquel cette chaire vous doit être en vénération; je vous dénonce, dis-je, au nom de Jésus, que vous n'êtes point sous la loi mosaïque : elle est annullée et ensevelie; mais Dieu vous a appelés à la loi de grâce, à l'Evangile, au nouveau Testament, qui a été signé du sang du Sauveur, et scellé aujourd'hui par l'Esprit de Dieu.

Et afin que vous entendiez quelle est la loi dont on vous délivre, et quelle est la loi que l'on vous

(1) *Genes.* XI. 9.

impose, je vous produis l'apôtre saint Paul, qui vous enseignera cette différence. « La lettre tue, dit-il, » l'esprit vivifie ». La lettre, c'est la loi mosaïque; l'esprit, comme vous verrez, c'est la loi de grâce : et ainsi, en suivant l'apôtre saint Paul, faisons voir avec l'assistance divine, que la loi mosaïque nous tue, et qu'il n'y a que la loi nouvelle qui nous vivifie.

Pour pénétrer le sens de notre passage, il faut examiner, avant toutes choses, quelle est cette lettre dont parle l'apôtre, quand il prononce : « La lettre » tue ». Et premièrement, il est assuré qu'il veut parler de la loi mosaïque : mais d'autant que la loi mosaïque a plusieurs parties, on pourroit douter de laquelle il parle. Dans la loi il y a les préceptes cérémoniaux, comme la circoncision et les sacrifices; et il y a les préceptes moraux, qui sont compris dans le Décalogue : « Tu adoreras le Seigneur ton » Dieu; tu ne te feras point d'idole taillée; tu ne » déroberas point », et le reste (1). Quant aux préceptes cérémoniaux, il est très-constant que la lettre tue; d'autant que les cérémonies de la loi ne sont pas seulement abrogées, mais encore expressément condamnées dans la loi de grâce, suivant ce que dit saint Paul aux Galates : « Si vous vous faites cir- » concire, Jésus-Christ ne vous sert de rien (2) ». Est-ce donc de cette partie de la loi, qui ordonnoit les anciennes observations, que l'apôtre décide que la lettre tue? ou bien cette sentence plutôt ne doit-elle point s'appliquer à certaines expressions figurées qui sont en divers endroits de la loi, qui ont

(1) *Deut.* v. 8, 19. — (2) *Gal.* v. 2.

un sens très-pernicieux, si on les explique trop à la lettre? desquelles pour cette raison on peut dire que la lettre tue; ou si ce n'est ni l'une ni l'autre de ces deux choses que l'apôtre veut désigner par ces mots, parle-t-il point peut-être du Décalogue? A quelle opinion nous rangerons-nous? Je réponds qu'il parle du Décalogue qui fut donné à Moïse sur la montagne; et je le prouve par une raison invincible. Car dans ce même troisième chapitre de la deuxième aux Corinthiens, où saint Paul nous enseigne que la lettre tue; immédiatement après, parlant de la loi, il l'appelle, « Le ministère de » mort qui a été taillé dans la pierre » : *Ministratio mortis, litteris deformata in lapidibus* (1). Qu'est-ce qui a été gravé dans la pierre? aucun de nous pourroit-il ignorer que ce sont les dix préceptes du Décalogue; que ces dix commandemens de la loi, qui défendent le mal si ouvertement, c'est ce que l'apôtre appelle la lettre qui tue? Et d'ailleurs le ministère de mort n'est-ce pas la lettre qui tue? Concluons donc maintenant et disons : Sans doute le ministère de mort et la lettre qui tue c'est la même chose : or la loi qui a été gravée sur la pierre, c'est-à-dire, les préceptes du Décalogue, selon saint Paul, c'est le ministère de mort; et partant les préceptes du Décalogue, ces préceptes si saints et si justes, selon la doctrine du saint apôtre, sont indubitablement la lettre qui tue. Et pour confirmer cette vérité, le même, aux Romains, que ne dit-il pas de la loi? « Je ne connoîtrois pas le péché,

(1) *II. Cor.* III. 7.

» dit-il (1), si la loi n'avoit dit, Tu ne convoiteras » point ». Sur quoi l'incomparable saint Augustin raisonne ainsi très-doctement à son ordinaire (2) : Où est-ce que la loi dit, Tu ne convoiteras point ? chacun sait que cela est écrit dans le Décalogue. C'est donc du Décalogue que parle l'apôtre, et c'est ce qu'il entend par la loi : et par conséquent, lorsqu'il dit : « Les passions des péchés qui sont par la » loi (3) », c'est du Décalogue qu'il parle; et quand il répète si souvent la loi de péché et de mort, c'est encore du Décalogue qu'il parle.

Au lieu que la loi mosaïque avoit été gravée sur des pierres, la loi de la nouvelle alliance, que Jésus est venu annoncer au monde, a été écrite dans le fond des cœurs, comme dans des tables vivantes. C'est là le mystère que nous honorons; et c'est ce qu'avoient prédit les anciens oracles, qu'il y auroit un jour une loi nouvelle qui seroit écrite dans l'esprit des hommes, et gravée profondément dans les cœurs : *Dabo legem meam in cordibus eorum* (4). C'est pour cela que le Saint-Esprit remplit aujourd'hui l'Eglise naissante; et que, non content de paroître aux yeux sous une apparence visible, il se coule efficacement dans les ames pour leur enseigner au dedans ce que la loi leur montre au dehors.

Mais comme il importe que nous pénétrions ce que c'est que cette loi gravée dans les cœurs, et quelle

(1) *Rom.* VII. 7. — (2) *Lib. de Spirit. et Litt.n.* 23, 24, *tom.* X, *col.* 98, 99. — (3) *Rom.* VII. 5. — (4) *Jerem.* XXXI. 33.

est

est la nécessité de cette influence secrète de l'Esprit de Dieu dans nos ames, écoutez l'apôtre saint Paul, qui nous expliquera ce mystère dans les quatre mots que j'ai rapportés : « La lettre tue, l'esprit vivifie ». Pour comprendre solidement sa pensée, remarquons deux grands effets de la loi : elle dirige ceux qui la reçoivent, elle condamne ceux qui la rejettent; elle est la règle des uns, le juge des autres : de sorte que nous pouvons distinguer comme deux qualités dans la loi. Il y a son équité qui dirige, il y a sa vérité qui condamne; et il faut nécessairement, ou que nous suivions la première, ou que nous souffrions la seconde; c'est-à-dire, que si l'équité ne nous règle, la sévérité nous accable; et que la force de la loi est telle, qu'il faut qu'elle nous gouverne ou qu'elle nous perde : ceux qui s'y attachent se rangent eux-mêmes en se conformant à la règle; ceux qui la choquent se brisent contre elle. La loi tue lorsqu'elle nous dit : Si tu n'obéis, tu mourras de mort (1), et la loi aussi vivifie; parce qu'il est écrit dans les saintes Lettres : « Fais ces choses et tu vivras » : elle tue ceux qu'elle condamne, elle vivifie ceux qu'elle dirige. Mais il y a cette différence notable par laquelle nous connoîtrons le sens de l'apôtre dans le passage que nous traitons : c'est que la loi suffit toute seule pour donner la mort au pécheur, et qu'elle ne suffit pas toute seule pour donner le salut au juste; et la raison en est évidente. Pour donner la mort au pécheur, c'est assez que la loi prononce au dehors la sentence qui le condamne; et c'est ce qu'elle fait toute seule

(1) *Exod.* XXI. 12, *et seq.*

avec une autorité souveraine : au contraire, pour donner la vie, il faut qu'elle soit écrite au dedans, parce que c'est là qu'elle doit agir; et elle n'y peut entrer par ses propres forces : elle retentit aux oreilles, elle brille devant les yeux; mais elle ne pénètre point dans le cœur : il faut que le Saint-Esprit lui ouvre l'entrée; par où nous pouvons aisément comprendre le raisonnement de l'apôtre. Tant que la loi demeure hors de nous, qu'elle frappe seulement les oreilles, elle ne sert qu'à nous condamner; c'est pourquoi c'est une lettre qui tue : et lorsqu'elle entre dans l'intérieur, pour y opérer le salut des hommes, c'est le Saint-Esprit qui l'y grave; c'est pourquoi c'est l'esprit qui nous vivifie. Comme nous sommes tout ensemble durs et ignorans, il ne suffit pas de nous enseigner; il faut encore nous amollir. Ainsi vous n'avez rien fait, ô divin Sauveur, de nous avoir prêché au dehors les préceptes de votre Evangile, si vous ne parlez au dedans d'une manière secrète et intérieure, par l'effusion de votre Esprit saint. De là il est facile d'entendre quelle est l'opération de la loi, et quelle est celle de l'Esprit de Dieu. Parce qu'il voit que la loi nous tue, quand elle agit seulement au dehors, il l'écrit dans le fond du cœur, afin qu'elle nous donne la vie. L'équité de la loi se présente à nous, sa sévérité nous menace; et le Saint-Esprit qui nous meut, afin que nous puissions éviter la sévérité qui condamne, nous fait aimer l'équité qui règle; de peur que nous soyons captifs sous la loi comme criminels, il fait que nous l'embrassons comme ses amis; et c'est ainsi qu'il nous

vivifie. De sorte que tout le dessein de l'apôtre, dans le passage que nous expliquons, c'est en premier lieu de nous faire voir la loi ennemie de l'homme pécheur, qui le tue et qui le condamne; et ensuite l'homme pécheur, devenu ami de la loi, qui l'embrasse et qui la chérit par l'opération de la grâce. Et qu'est-ce qu'écrire la loi dans nos cœurs, sinon faire que nous l'aimions d'une affection si puissante, que, malgré tous les obstacles du monde, elle devienne la règle de notre vie?

II.E SERMON

POUR

LE JOUR DE LA PENTECÔTE.

Quel est l'esprit du christianisme. Mépriser les présens du monde, sa haine et sa fureur ; trois maximes de la générosité chrétienne. Avec quel courage les apôtres et les premiers chrétiens méprisent les présens du monde, attaquent sa haine, triomphent de ses menaces. Merveilleuse union que le Saint-Esprit fait de leurs cœurs. Pourquoi ne devons-nous pas nous regarder en nous-mêmes, mais dans l'unité de tout le corps dont nous sommes membres. L'envie et la dureté exterminées par la fraternité chrétienne.

Spiritum nolite extinguere.

N'éteignez pas l'Esprit. I. Thessal. v. 19.

Cette joie publique et universelle, qui se répand par toute la terre dans cette auguste solennité, avertit les chrétiens de se souvenir que c'est en ce jour que l'Eglise est née, et que nous sommes nés avec elle par la grâce de la nouvelle alliance. Il n'est point de nations si barbares, ni de peuples si éloignés qui ne soient invités par le Saint-Esprit à la fête que nous célébrons. Si étrange que soit leur langage, ils pourront tous l'entendre aujourd'hui dans la bouche des saints apôtres; et Dieu nous montre, par ce mi-

racle, que cette Eglise si resserrée, que nous voyons naître en un coin du monde, remplira un jour tout l'univers, et attirera tous les peuples; puisque déjà dès sa tendre enfance elle parle toutes les langues: afin, Mesdames, que nous entendions que si la confusion de Babel les a autrefois divisées, la charité chrétienne les unira toutes, et qu'il n'y en aura point de si rude ni de si irrégulière en laquelle on ne prêche le Sauveur Jésus et les mystères de son Evangile. Que reste-t-il donc maintenant? sinon que participant de tout notre cœur à la joie commune de tout le monde, nous tâchions de nous revêtir de l'esprit de cette Eglise naissante, c'est-à-dire du Saint-Esprit même; après que nous aurons imploré sa grâce par l'intercession de Marie, qui le reçoit aujourd'hui avec tous les autres; mais qui étoit accoutumée dès longtemps à sa bienheureuse présence, puisqu'il étoit survenu en elle, lorsque l'Ange la salua par ces mots: *Ave, Maria.*

Puisque cette sainte journée fait revoir à tous les fidèles la solennité bienheureuse en laquelle l'Esprit de Dieu se répandit avec abondance sur les disciples de Jésus-Christ, et sur son Eglise naissante; je me persuade aisément, ames saintes et religieuses, que rappelant en votre mémoire une grâce si signalée, vous aurez aussi préparé vos cœurs pour la recevoir en vous-mêmes, et pour être les temples vivans de ce Dieu qui descend sur nous. Que si je ne me trompe pas dans cette pensée; s'il est vrai, comme je l'espère, que le Saint-Esprit vous anime, et que vous brûliez de ses flammes; que puis-je faire de plus con-

venable pour édifier votre piété, que de vous exhorter, autant que je puis, à conserver cette ardeur divine, en vous disant avec l'apôtre : *Spiritum nolite extinguere :* « Gardez-vous d'éteindre l'Esprit ». Car, mes Sœurs, ce divin Esprit qui est tombé sur les saints apôtres, sous la forme visible du feu, se répand encore invisiblement dans tout le corps de l'Eglise : il ne descend pas sur la terre pour passer légèrement sur les cœurs ; il vient établir sa demeure dans la sainte société des fidèles : *Apud vos manebit* (1). C'est pourquoi nous apprenons, par les Ecritures, qu'il y a un esprit nouveau (2), un esprit du christianisme et de l'Evangile, dont nous devons tous être revêtus ; et c'est cet esprit du christianisme que saint Paul nous défend d'éteindre. Il faut donc entendre aujourd'hui quel est cet esprit de la loi nouvelle qui doit animer tous les chrétiens ; et pour le comprendre solidement, écoutez, non point mes paroles, mais les saints enseignemens de l'apôtre, que je choisis pour mon conducteur. Grand Paul, expliquez-nous ce mystère.

Nous voyons par expérience que chaque assemblée, chaque compagnie a son esprit particulier ; et quand nos charges ou nos dignités nous donnent place dans quelque corps, aussitôt on nous avertit de prendre l'esprit de la compagnie dans laquelle nous sommes entrés. Quel est donc l'esprit de l'Eglise, dont notre baptême nous a fait les membres ? et quel est cet esprit nouveau qui se répand aujourd'hui sur les saints apôtres, et qui doit se communiquer à tous les disciples de l'Evangile ? Chrétiens,

(1) *Joan.* XIV. 17. — (2) *Ezech.* XI. 19. XXXVI. 26.

voici la réponse de l'incomparable docteur des gentils. *Non dedit nobis Deus spiritum timoris ; sed virtutis et dilectionis* (1) : « Sache, dit-il, mon cher » Timothée, car c'est à lui qu'il écrit ces mots, » que Dieu ne nous donne pas un esprit de crainte ; » mais un esprit de force et d'amour » : par conséquent saint Paul nous enseigne que cet esprit de force et de charité, c'est le véritable esprit du christianisme.

Mais il faut entrer plus avant dans le sentiment de l'apôtre; et pour cela remarquez, Messieurs, que la profession du christianisme a deux grandes obligations que Jésus-Christ nous a imposées. Il oblige premièrement ses disciples à l'exercice d'une rude guerre ; il les oblige secondement à une sainte et divine paix. Il les prépare à la guerre, quand il les avertit en plusieurs endroits que tout le monde leur résistera ; c'est pourquoi il veut qu'ils soient violens ; et il les oblige à la paix, lorsque, malgré ces contradictions, il leur ordonne d'être pacifiques. Il les prépare à la guerre, quand il les envoie « au milieu » des loups » ; *In medio luporum :* et il les oblige à la paix, quand il veut qu'ils soient « des brebis » ; *Sicut oves* (2) : il les prépare à la guerre, quand il dit dans son Evangile qu'il jette un glaive au milieu du monde, pour être le signal du combat : *Non veni pacem mittere, sed gladium* (3) ; et il les oblige à la paix, quand il promet d'allumer un feu pour être le principe de la charité : *Ignem veni mittere in terram* (4). Il y a donc une sainte guerre pour combattre contre le monde, et il y a une paix du chris-

(1) *II. Tim.* I. 7. — (2) *Matt.* X, 16. — (3) *Ibid.* 34. — (4) *Luc.* XII. 49.

tianisme pour nous unir en notre Seigneur. Pour soutenir de si longs combats, nous avons besoin d'un esprit de force; et pour maintenir cette paix, l'esprit de charité nous est nécessaire ; c'est pourquoi saint Paul nous enseigne que « Dieu ne nous donne » pas un esprit de crainte, mais un esprit de force » et de charité (1) »; et tel est l'esprit du christianisme dont les apôtres ont été remplis.

En effet, considérons attentivement l'histoire de l'Eglise naissante; qu'y voyons-nous d'extraordinaire, et en quoi y remarquons-nous cet esprit du christianisme? En ces deux effets admirables, je veux dire, en la fermeté invincible, et en la sainte union de tous les fidèles; et vous le verrez clairement, si vous voulez seulement entendre ce que saint Luc a dit dans les Actes : « Ils furent remplis » de l'Esprit de Dieu » : *Repleti sunt omnes Spiritu sancto;* et de là qu'est-il arrivé? Deux choses que saint Luc a bien remarquées : *Loquebantur cum fiducia* (2) : premièrement, « ils parlèrent avec fer» meté » : voyez-vous pas cet esprit de force? Et il ajoute aussitôt après : « Et ils n'étoient tous qu'un » cœur et qu'une ame » : *Cor unum et anima una* (3); et c'est l'esprit de la charité. Voilà donc, et n'en doutez pas, quel est l'esprit du christianisme; voilà quel étoit l'esprit de nos pères : esprit courageux, esprit pacifique; esprit de fermeté et de résistance, esprit de charité et de douceur : esprit qui se met au-dessus de tout par sa force et par sa vigueur; « esprit qui se met au-dessous de tous par la con» descendance de sa charité » : *Per charitatem ser-*

(1) *II. Tim.* I. 7. — (2) *Act.* IV. 31. — (3) *Ibid.* 32.

vite invicem (1). Tel est l'esprit de la loi nouvelle : « chrétiens, ne l'éteignez pas » : *Spiritum nolite extinguere* (2). Imitez l'Eglise naissante, et la ferveur de ces premiers temps, dont je vous dois aujourd'hui proposer l'exemple. Conservez cet esprit de force, par lequel vous pourrez combattre le monde : conservez cet esprit d'amour, pour vivre en l'unité de vos frères dans la paix du christianisme : deux points que je traite en peu de paroles, avec le secours de la grâce.

PREMIER POINT.

Disons donc, avant toutes choses, que les chrétiens doivent être forts, et que l'esprit du christianisme est un esprit de courage et de fermeté : car si nous voyons, dans l'histoire, que des peuples se vantoient d'être belliqueux ; parce que dès leur première jeunesse on les préparoit à la guerre, on les durcissoit aux travaux, on les accoutumoit aux périls ; combien devons-nous être forts, nous qui sommes dès notre enfance enrôlés par le saint baptême à une milice spirituelle, dont la vie n'est que tentation, dont tout l'exercice est la guerre, et qui sommes exposés au milieu du monde comme dans un champ de bataille, pour combattre mille ennemis découverts, et mille ennemis invisibles ? Parmi tant de difficultés et tant de périls qui nous environnent, devons-nous pas être nourris dans un esprit de force et de fermeté, afin d'être toujours immobiles, malgré les plaisirs qui nous tentent, malgré les afflictions qui nous frappent, malgré les

(1) *Gal.* v. 13. — (2) *II. Tim.* v. 19.

tempêtes qui nous menacent ? Aussi voyons-nous, dans les Ecritures, que Dieu, prévoyant les combats où il engageoit ses fidèles, « leur ordonne de » se renfermer et de demeurer en repos, jusqu'à ce » qu'il les ait revêtus de force » : *Sedete in civitate, quoadusque induamini virtute ex alto* (1); leur montrant par cette parole, que, pour soutenir les efforts qui attaquent les enfans de Dieu en ce monde, il faut une fermeté extraordinaire.

C'est ce qui m'oblige, Messieurs, à vous proposer aujourd'hui trois maximes fondamentales de la générosité chrétienne, lesquelles vous verrez pratiquées dans l'histoire du christianisme naissant, et dans la conduite de ces grands hommes que le Saint-Esprit remplit en ce jour : voici quelles sont ces maximes, que je vous prie d'imprimer dans votre mémoire. Mépriser les présens du monde, ses richesses, ses biens, ses plaisirs; voilà la première maxime. Mais parce qu'en refusant les présens du monde, on encourt infailliblement ses disgrâces; non-seulement mépriser ses biens, mais encore mépriser sa haine, et ne pas craindre de lui déplaire; voilà la seconde maxime. Et comme sa haine étant méprisée se tourne en une fureur implacable, non-seulement mépriser sa haine, mais sa rage; mais ses menaces, et enfin se mettre au-dessus des maux que la fureur la plus emportée peut faire souffrir à notre innocence; voilà la troisième maxime : c'est ce qu'il nous faut expliquer par ordre.

La première maxime de force que nous donne l'esprit du christianisme, c'est de mépriser les pré-

(1) *Luc.* XXIV. 49.

sens du monde; et la raison en est évidente : car c'est un principe très-indubitable que notre estime ou notre mépris suivent les idées dont nous sommes pleins, et les espérances que l'on nous donne. Voyons donc de quelles idées nous remplit l'esprit du christianisme, et quels désirs il excite en nous. Il faut que vous l'appreniez de saint Paul, par ces excellentes paroles qu'il adresse aux Corinthiens : *Non enim spiritum hujus mundi accepimus :* « Nous » n'avons pas reçu l'esprit de ce monde »; et par conséquent concluez que le chrétien véritable n'est pas plein des idées du monde. Quel esprit avons-nous reçu? *Sed Spiritum qui ex Deo est :* « un Es- » prit qui est de Dieu », dit saint Paul, et il en ajoute cette raison : « Afin que nous sachions, pour- » suit-il, toutes les choses que Dieu nous donne » : *Ut sciamus quæ à Deo donata sunt nobis* (1). Quelles sont ces choses que Dieu nous donne, sinon l'adoption des enfans, l'égalité avec les anges, l'héritage de Jésus-Christ, la communication de sa gloire, la société de son trône? Voilà quelles sont les idées que le Saint-Esprit imprime en nos ames : il y grave l'idée d'un bien éternel, d'un trésor qui ne se perd, d'une vie qui ne finit pas, d'une paix immuable et perpétuelle. Si je suis plein de ces grandes choses, et si j'ai l'esprit occupé d'espérances si relevées, puis-je estimer les présens du monde! Car, ô monde, qu'opposeras-tu à ces biens infinis et inestimables? Des plaisirs? mais seront-ils purs? Des honneurs? seront-ils solides? La faveur? est-elle durable? La fortune? est-elle assurée? Quelque grand établissement? es-tu

(1) *I. Cor.* II. 12.

capable de m'en garantir une jouissance paisible, et me rendras-tu immortel pour posséder ces biens sans inquiétude? qui ne sait qu'il est impossible? La figure de ce monde passe; tout ce que les hommes estiment n'est que folie et illusion; et l'Esprit de grâce que j'ai reçu, me remplissant des grandes idées des biens éternels qui me sont donnés, m'a élevé au-dessus du monde, et ses présens ne me sont plus rien. Telle est la première maxime de la générosité chrétienne.

Mais, fidèles, ce n'est pas assez : si vous n'aimez pas le monde, il vous haïra, ceux qui méprisent les présens du monde encourent infailliblement sa disgrâce; et il faut ou s'engager avec lui, en recevant ses faveurs, ou rompre ouvertement ses liens, et ne pas craindre de lui déplaire; et c'est la seconde maxime de l'esprit du christianisme. Car c'est une vérité très-constante, que jamais les hommes ne produiront rien qui soit digne de l'Evangile et de l'esprit de la loi nouvelle, tant qu'on n'aura pas le courage de renoncer à la complaisance, et de se résoudre à déplaire aux hommes. En effet, considérez, chrétiens, les lois tyranniques et pernicieuses que le monde nous a imposées contre les obligations de notre baptême. N'est-ce pas le monde qui dit que de pardonner, c'est foiblesse, et que c'est manquer de courage, que de modérer son ambition? N'est-ce pas le monde qui veut que la jeunesse coure aux voluptés, et que l'âge plus avancé n'ait de soin que pour s'établir, et que tout cède à l'intérêt? N'est-ce pas une loi du monde, qu'il faut nécessairement s'avancer, s'il se peut par les bonnes voies, sinon

s'avancer par quelque façon ; s'il le faut, par la flatterie; s'il est besoin, même par le crime? N'est-ce pas ce que dit le monde? ne sont-ce pas ses lois et ses ordonnances? Et pourquoi sont-elles suivies? d'où leur vient cette autorité qu'elles se sont acquise par toute la terre? est-ce de la raison, ou de la justice? Mais Jésus-Christ les a condamnées, et il a donné tout son sang pour nous délivrer de leur servitude : d'où vient donc que ces lois maudites règnent encore par toute la terre, contre la doctrine de l'Evangile? Je ne craindrai pas d'assurer que c'est la crainte de déplaire aux hommes, qui leur donne cette autorité.

Mais peut-être que vous jugerez que ce n'est pas à la complaisance qu'il faut imputer tout ce crime, et qu'il en faut aussi accuser nos autres inclinations corrompues. Non, mes Sœurs, je n'accuse qu'elle, et je m'appuie sur cette raison : car je confesse facilement que nos mauvaises inclinations nous jettent dans de mauvaises pratiques; mais je nie que ce soient nos inclinations qui leur donnent la force de lois auxquelles on n'ose pas contredire. Ce qui les érige en force de lois, et ce qui contraint à les suivre, par une espèce de nécessité, c'est la tyrannie de la complaisance; parce qu'on a honte de demeurer seul, parce qu'on n'ose pas s'écarter du chemin que l'on voit battu, parce qu'on craint de déplaire aux hommes; et on dit pour toute raison : C'est ainsi qu'on vit dans le monde; il faut faire comme les autres : tellement que ces lois damnables que le monde oppose au christianisme, il faut quelqu'un pour les proposer et quelqu'un pour les établir : nos inclina-

tions les proposent et nos inclinations les conseillent; mais c'est la crainte de déplaire aux hommes qui leur donne l'autorité souveraine. C'est ce que prévoyoit le divin apôtre, lorsqu'il avertit ainsi les fidèles : « Vous avez été achetés d'un grand prix; » ne vous rendez pas esclaves des hommes » : *Nolite fieri servi hominum* (1). En effet, ne le sens-tu pas que tu te jettes dans la servitude, quand tu crains de déplaire aux hommes, et quand tu n'oses résister à leurs sentimens; esclave volontaire des erreurs d'autrui.

Chrétiens, ce n'est pas là notre esprit, ce n'est pas l'esprit du christianisme. Ecoutez l'apôtre saint Paul, qui nous dit avec tant de force : « Nous n'a- » vons pas reçu l'esprit de ce monde » : *Non enim spiritum hujus mundi accepimus.* Je ne croirai pas me tromper, si je dis que l'esprit du monde, dont parle l'apôtre en ce lieu, c'est la complaisance mondaine, qui corrompt les meilleures ames; qui, minant peu à peu les malheureux restes de notre vertu chancelante, nous fait être de tous les crimes, non tant par inclination, que par compagnie; qui, au lieu de cette force invincible et de cette fermeté d'un front chrétien que la croix doit avoir durci contre toute sorte d'opprobres, les rend si tendres et si délicats, que nous avons honte de déplaire aux hommes pour le service de Jésus-Christ. Mon Sauveur, ce n'est pas là cet Esprit que vous avez aujourd'hui répandu sur nous : *Non enim spiritum hujus mundi accepimus; sed Spiritum qui ex Deo est* : « Nous n'avons pas reçu l'esprit de ce monde,

(1) *I. Cor.* VII. 23.

» pour être les esclaves des hommes; mais notre » Esprit, venant de Dieu même », nous met au-dessus de leurs jugemens, et nous fait mépriser leur haine; et c'est la seconde maxime de la générosité du christianisme.

Mais il faut encore s'élever plus haut; et la troisième, qui me reste à vous proposer, va faire trembler tous nos sens, et étonner toute la nature; car c'est elle qui fait dire au divin apôtre : « Qui est capable de nous séparer de la charité de notre Seigneur? est-ce l'affliction ou l'angoisse? est-ce la » nudité ou la faim? la persécution ou le glaive? » mais nous surmontons en toutes ces choses, à cause » de celui qui nous a aimés » : *In his omnibus superamus, propter eum qui dilexit nos* (1). Ainsi, que le monde frémisse, qu'il allume par toute la terre le feu de ses persécutions, la générosité chrétienne surmontera sa rage impuissante; et je comprends aisément la cause d'une victoire si glorieuse, par une excellente doctrine que l'apôtre saint Jean nous enseigne; « que celui qui habite en nous est plus grand « que celui qui est dans le monde » : *Major est qui in vobis est, quàm qui in mundo* (2). Entendez ici, chrétiens, que celui qui est en nous, c'est le Saint-Esprit que Dieu a répandu en nos cœurs. Et qui ne sait que cet Esprit tout-puissant est infiniment plus grand que le monde? Par conséquent, quoi qu'il entreprenne, et quelques tourmens qu'il prépare, le plus fort ne cédera pas au plus foible. Le chrétien généreux surmontera tout; parce qu'il est rempli d'un Esprit qui est infiniment au-dessus du monde.

(1) *Rom.* VIII. 35, 37. — (2) *I. Joan.* IV. 4.

Ce sont, mes Sœurs, ces fortes pensées qui ont si long-temps soutenu l'Eglise : elle voyoit tout l'Empire conjuré contre elle : elle lisoit à tous les poteaux et à toutes les places publiques les sentences épouvantables que l'on prononçoit contre ses enfans : toutefois elle n'étoit pas effrayée ; mais sentant l'esprit dont elle étoit pleine, elle savoit bien maintenir cette liberté glorieuse de professer le christianisme ; et quoique les lois la lui refusassent, elle se la donnoit par son sang : car c'étoit un crime chez elle de se l'acquérir par une autre voie ; et l'unique moyen qu'elle proposoit pour secouer ce joug, c'étoit de mourir constamment. C'est pourquoi Tertullien s'étonne qu'il y eût des chrétiens assez lâches pour se racheter par argent des persécutions qui les menaçoient ; et vous allez entendre des sentimens vraiment dignes de l'ancienne Eglise et de l'esprit du christianisme. *Christianus pecuniâ salvus est ; et in hoc nummos habet ne patiatur, dum adversùs Deum erit dives :* « O honte de l'Eglise, s'écrie ce grand » homme, un chrétien sauvé par argent, un chré- » tien riche pour ne souffrir pas ! a-t-il donc oublié, » dit-il, que Jésus s'est montré riche pour lui par » l'effusion de son sang » ? *At enim Christus sanguine fuit dives pro illo* (1). Ne vous semble-t-il pas qu'il lui dise : Toi, qui t'es voulu sauver par ton or, dis-moi, chrétien, où étoit ton sang ? n'en avois-tu plus dans tes veines, quand tu as été fouiller dans tes coffres pour y trouver le prix honteux de ta liberté ? sache qu'étant rachetés par le sang, étant délivrés par le sang, nous ne devons point d'argent pour

(1) *De fug. in persecut. n.* 12.

nos

nos vies, nous n'en devons point pour nos libertés; et notre sang nous doit garder celle que le sang de Jésus-Christ nous a méritée : *Sanguine empti, sanguine munerati, nullum nummum pro capite debemus* (1). Ceux qui vivent en cet esprit, ce sont, mes Sœurs, les vrais chrétiens, et ce sont les vrais successeurs de ces hommes incomparables que l'esprit de force remplit aujourd'hui : car il est temps de venir à eux, et de vous montrer dans leurs actions ces trois maximes que j'ai expliquées.

Et premièrement regardez comme ils méprisent les présens du monde : aussitôt qu'ils sont chrétiens, ils ne veulent plus être riches. Voyez ces nouveaux convertis, avec quel zèle ils vendent leurs biens, et comme ils se pressent autour des apôtres, « pour » jeter tout leur argent à leurs pieds » : *Ponebant ante pedes apostolorum* (2). Où vous pouvez aisément connoître le mépris qu'ils font des richesses : car, comme remarque saint Jean-Chrysostôme (3), judicieusement à son ordinaire, ils ne les mettent pas dans les mains, mais ils les apportent aux pieds des apôtres; et en voici la véritable raison. S'ils croyoient leur faire un présent honnête, ils les leur donneroient dans leurs mains; mais en les jetant à leurs pieds, ne semble-t-il pas qu'ils nous veulent dire que ce n'est pas tant un présent qu'ils font, qu'un fardeau inutile dont ils se déchargent? et tout ensemble n'admirez-vous pas comme ils honorent les saints apôtres? O apôtres de Jésus-Christ, c'est

(1) *Tertull. De fug. in persecut. n.* 12. — (2) *Act.* IV. 35. — (3) *In Act. Apost. Hom.* XI, *n.* 1, *tom.* IX, *p.* 90. *In Epist. ad Rom. Hom.* VII, *n.* 8, *ibid. p.* 494.

vous qui êtes les vainqueurs du monde; et voilà qu'on met à vos pieds les dépouilles du monde vaincu, ainsi qu'un trophée magnifique qu'on érige à votre victoire. D'où vient à ces nouveaux chrétiens un si grand mépris des richesses, sinon qu'ils commencent à se revêtir de l'esprit du christianisme, et que l'idée des biens éternels leur ôte l'estime des biens périssables? C'étoit la première maxime, mépriser les présens du monde.

Je vois que vous admirez ces grands hommes, vous êtes étonnés de leur fermeté; toutefois tout ce que j'ai dit n'est qu'un foible commencement : nos braves et invincibles lutteurs ne sont pas entrés au combat; ils n'ont fait encore que se dépouiller, quand ils ont quitté leurs richesses : ils vont commencer à venir aux prises, en attaquant la haine du monde. C'est ici qu'il faut avoir les yeux attentifs.

Certainement, chrétiens, c'étoit une étrange résolution que de prêcher le nom de Jésus dans la ville de Jérusalem. Il n'y avoit que cinquante jours que tout le monde crioit contre lui : « Qu'on l'ôte, » qu'on l'ôte, qu'on le crucifie (1) ». Cette haine cruelle et envenimée vivoit encore dans le cœur des peuples; prononcer seulement son nom, c'étoit choquer toutes les oreilles; le louer, c'étoit un blasphême : mais publier qu'il est le Messie, prêcher sa glorieuse résurrection, n'étoit-ce pas porter les esprits jusqu'à la dernière fureur? Tout cela n'arrête pas les apôtres : Oui, nous vous prêchons, disoient-ils, et « que toute la maison d'Israël le sache, que » le Dieu de nos pères a ressuscité, et a fait asseoir » à sa droite ce Jésus que vous avez mis en croix (2) ».

(1) *Joan.* XIX. 15. — (2) *Act.* II. 36.

Et parce qu'ils avoient cru s'excuser de la mort de cet innocent, en le livrant aux mains de Pilate, ils ne leur dissimulent pas que cette excuse augmente leur faute : « Car Pilate, disent-ils, a voulu le sau-» ver, et c'est vous qui l'avez perdu (1) ». Et voyez comme ils exagèrent leur crime : « Vous avez renié » le Saint et le Juste, et vous avez demandé la grâce » d'un voleur et d'un meurtrier, et vous avez fait » mourir l'auteur de la vie (2) ». Est-il rien de plus véhément pour confondre leur ingratitude, que de leur mettre devant les yeux toute l'horreur de cette injustice, d'avoir conservé la vie à celui qui l'ôtoit aux autres par ses homicides, et tout ensemble de l'avoir ôté à celui qui la donnoit par sa grâce? et pendant qu'ils disoient ces choses, combien voyoient-ils d'hommes irrités dont la rage frémissoit contre eux? Mais ces grandes ames ne s'étonnoient pas, et c'étoit une des maximes de l'esprit qui les possédoit, de ne pas craindre de déplaire aux hommes.

Passons maintenant plus avant, et voyons-leur vaincre les menaces de ceux dont ils ont méprisé la haine; c'est la dernière maxime. On les prend, on les emprisonne, on les fouette inhumainement; « on » leur ordonne, sous de grandes peines, de ne plus » prêcher en ce nom »; *In nomine hoc* (3) : car, Messieurs, c'est ainsi qu'ils parlent; en ce nom odieux au monde, et qu'ils craignent de prononcer, tant ils l'ont en exécration. A cela, que répondent les apôtres? Une parole toute généreuse : *Non possumus* (4) : « Nous ne pouvons pas, nous ne pouvons » pas nous taire des choses dont nous sommes té-

(1) *Act.* III. 13. — (2) *Ibid.* 14, 15. — (3) *Act.* IV. 17. — (4) *Ibid.* 20.

» moins oculaires ». Et remarquez ici, chrétiens, qu'ils ne disent point : Nous ne voulons pas; car ils sembleroient donner espérance qu'on pourroit changer leur résolution : mais de peur qu'on attende d'eux quelque chose indigne de leur ministère, ils disent tous d'une même voix : Ne tentez pas l'impossible ; *Non possumus ;* « nous ne pouvons pas ». C'est ce qui confond leurs juges iniques.

C'est ici que ces innocens font le procès à leurs propres juges, qu'ils effraient ceux qui les menacent, et qu'ils abattent ceux qui les frappent : car écoutez ces juges iniques, et voyez comme ils parlent entre eux dans leur criminelle assemblée. *Quid faciemus hominibus istis* (1) ? « Que pouvons-nous faire à ces » hommes » ? Voici un spectacle digne de vos yeux : dès la première prédication, trois mille hommes viennent aux apôtres, et touchés de pénitence, leur disent : « Nos chers frères, que ferons-nous » ? *Quid faciemus, viri fratres* (2) ? D'autre part les princes des prêtres, les scribes et les pharisiens les appellent à leur tribunal : là, étonnés de leur fermeté et ne sachant que résoudre, ils disent : « Que ferons-nous » à ces hommes » ? *Quid faciemus hominibus istis ?* Ceux qui croient et ceux qui contredisent, tous deux disent : « Que ferons-nous » ? mais avec des sentimens opposés ; les uns par obéissance, et les autres par désespoir ; les uns le disent pour subir la loi, et les autres le disent de rage de ne pouvoir pas la donner. Avez-vous jamais entendu une victoire plus glorieuse ? Il n'y a que deux sortes d'hommes dans la ville de Jérusalem, dont les uns croient, les autres

(1) *Act.* IV. 16. — (2) *Ibid.* II. 37.

résistent : ceux-là suivent les apôtres et s'abandonnent à leur conduite : Nos frères, que ferons-nous ? ordonnez : et ceux mêmes qui les contredisent, et qui veulent les exterminer, ne savent néanmoins que leur faire : Que ferons-nous à ces hommes ? Ne voyez-vous pas qu'ils jettent leurs biens, et qu'ils sont prêts de donner leurs ames ? les promesses ne les gagnent pas, les injures ne les troublent pas, les menaces les encouragent, les supplices les réjouissent : *Quid faciemus ?* « Que leur ferons-nous » ? O Eglise de Jésus-Christ, je n'ai plus de peine à comprendre que les tiens, en prêchant, en souffrant, en mourant, couvriront les tyrans de honte, et qu'un jour ta patience forcera le monde à changer les lois qui te condamnoient; puisque je vois que dès ta naissance tu confonds déjà tous les magistrats et toutes les puissances de Jérusalem par la seule fermeté de cette parole : *Non possumus :* « Nous ne » pouvons pas ».

Mais, saints disciples de Jésus-Christ, quelle est cette nouvelle impuissance ? Vous trembliez en ces derniers jours, et le plus hardi de la troupe a renié lâchement son maître; et vous dites maintenant : Nous ne pouvons pas. Et pourquoi ne pouvez-vous pas ? C'est que les choses ont été changées; un feu céleste est tombé sur nous, une loi a été écrite en nos cœurs, un Esprit tout-puissant nous presse; charmés de ses attraits infinis, nous nous sommes imposés nous-mêmes une bienheureuse nécessité d'aimer Jésus-Christ plus que notre vie; c'est pourquoi nous ne pouvons plus obéir au monde : nous pouvons souffrir, nous pouvons mourir; mais nous

ne pouvons pas trahir l'Evangile, et dissimuler ce que nous savons : *Non possumus ea quæ vidimus et audivimus non loqui* (1).

Voilà, Messieurs, quels étoient nos pères; tel est l'esprit du christianisme, esprit de fermeté et de résistance, qui se met au-dessus des présens du monde, au-dessus de sa haine la plus animée, au-dessus de ses menaces les plus terribles : c'est par cet esprit généreux que l'Eglise a été fondée; c'est dans cet esprit qu'elle s'est nourrie; chrétiens, ne l'éteignez pas : *Spiritum nolite extinguere*. Quand on tâche de nous détourner de la droite voie du salut, quand le monde nous veut corrompre par ses dangereuses faveurs, et par le poison de sa complaisance, pourquoi n'osons-nous résister? Si nous nous vantons d'être chrétiens, pourquoi craignons-nous de déplaire aux hommes? et que ne disons-nous avec les apôtres ce généreux « Nous ne pouvons pas » ? Mais l'usage de cette parole ne se trouve plus parmi nous : il n'est rien que nous ne puissions pour satisfaire notre ambition et nos passions déréglées. Ne faut-il que trahir notre conscience, ne faut-il qu'abandonner nos amis, ne faut-il que violer les plus saints devoirs que la religion nous impose; *Possumus*, nous le pouvons; nous pouvons tout pour notre fortune, nous pouvons tout pour nous agrandir : mais s'il faut servir Jésus-Christ, s'il faut nous résoudre de nous séparer de ces objets qui nous plaisent trop, s'il faut rompre ces attachemens et briser ces liens trop doux; c'est alors que nous commençons de ne rien pouvoir : *Non possumus :* « Nous ne pouvons

(1) *Act.* IV. 20.

» pas ». Que sert donc de dire aujourd'hui à la plupart de mes auditeurs, « N'éteignez pas l'esprit de » la grâce » ? Il est éteint, il n'y en a plus; cet esprit de fermeté chrétienne ne se trouve plus dans le monde : c'est pourquoi les vices ne sont pas repris; ils triomphent, tout leur applaudit; et de ce grand feu du christianisme, qui autrefois a embrasé tout le monde, à peine en reste-t-il quelques étincelles. Tâchons donc de les rallumer en nous-mêmes, ces étincelles à demi-éteintes et ensevelies sous la cendre.

Chrétiens, quoi qu'on nous propose, soyons fermes en Jésus-Christ, et dans les maximes de son Evangile. Pourquoi veut-on vous intimider par la perte des biens du monde? Tertullien a dit un beau mot que je vous prie d'imprimer dans votre mémoire. *Non admittit status fidei necessitates* (1) : « La foi ne connoît point de nécessités ». Vous perdrez ce que vous aimez; est-il nécessaire que je le possède ? votre procédé déplaira aux hommes; est-il nécessaire que je leur plaise ? votre fortune sera ruinée; est-il nécessaire que je la conserve? Et quand notre vie même seroit en péril; mais l'infinie bonté de mon Dieu n'expose pas notre lâcheté à des épreuves si difficiles; quand notre vie même seroit en péril, je vous le dis encore une fois, la foi ne connoît point de nécessités; il n'est pas même nécessaire que vous viviez, mais il est nécessaire que vous serviez Dieu : et quoi qu'on fasse, quoi qu'on entreprenne, que l'on tonne, que l'on foudroie, que l'on mêle le ciel avec la terre, toujours sera-t-il véritable qu'il ne peut jamais y avoir aucune né-

(1) *De Cor. n.* 11.

cessité de pécher ; « puisqu'il n'y a parmi les fidèles » qu'une seule nécessité, qui est celle de ne pécher » pas » : *Nulla est necessitas delinquendi, quibus una est necessitas non delinquendi* (1). Méditons ces fortes maximes de l'Evangile de Jésus-Christ ; mais ne songeons pas tellement à la fermeté chrétienne, que nous oubliions les tendresses de la charité fraternelle, qui est la seconde partie de l'esprit du christianisme.

SECOND POINT.

Il pourroit sembler, chrétiens, que l'esprit du christianisme, en rendant nos pères plus forts, les auroit en même temps rendus moins sensibles, et que la fermeté de leur ame auroit diminué quelque chose de la tendresse de leur charité. Car, soit que ces deux qualités, je veux dire la douceur et le grand courage, dépendent de complexions différentes, soit que ces hommes nourris aux alarmes, étant accoutumés de long-temps à n'être pas alarmés de leurs périls, ni abattus de leurs propres maux, ne puissent pas être aisément émus de tous les autres objets qui les frappent ; nous voyons assez ordinairement que ces forts et ces intrépides prennent dans les hasards de la guerre je ne sais quoi de moins doux et de moins sensible, pour ne pas dire de plus dur et de plus rigoureux.

Mais il n'en est pas de la sorte de nos généreux chrétiens : ils sont fermes contre les périls ; mais ils sont tendres à aimer leurs frères, et l'Esprit tout-puissant qui les pousse, sait bien le secret d'accor-

(1) *De Cor. n.* 11.

der de plus opposées contrariétés. C'est pourquoi nous lisons dans les Ecritures que le Saint-Esprit forme les fidèles de deux matières bien différentes. Premièrement il les fait d'une matière molle, quand il dit par la bouche d'Ezéchiel : *Dabo vobis cor carneum* (1) : « Je vous donnerai un cœur de chair » ; et il les fait aussi de fer et d'airain, quand il dit à Jérémie : « Je t'ai mis comme une colonne de fer et » comme une muraille d'airain » : *Dedi te in columnam ferream, et in murum æreum* (2). Qui ne voit qu'il les fait d'airain, pour résister à tous les périls; et qu'en même temps il les fait de chair pour être attendris par la charité ? et de même que ce feu terrestre partage tellement sa vertu qu'il y a des choses qu'il fait plus fermes, et qu'il y en a d'autres qu'il rend plus molles; il en est à peu près de même de ce feu spirituel qui tombe aujourd'hui. Il affermit et il amollit, mais d'une façon extraordinaire; puisque ce sont les mêmes cœurs des disciples, qui semblent être des cœurs de diamant par leur fermeté invincible, qui deviennent des cœurs humains et des cœurs de chair par la charité fraternelle. C'est l'effet de ce feu céleste, qui se repose aujourd'hui sur eux. Il amollit les cœurs des fidèles ; il les a, pour ainsi dire, fondus; il les a saintement mêlés ; et les faisant couler les uns dans les autres, par la communication de la charité, il a composé de ce beau mélange cette merveilleuse unité de cœur, qui nous est représentée dans les Actes en ces mots : *Multitudinis autem credentium erat cor unum et anima una* (3) : « Dans toute la société des fidèles, il n'y

(1) *Ezech.* XXXVI. 26. — (2) *Jerem.* I, 18. — (3) *Act.* IV. 32.

» avoit qu'un cœur et une ame » : c'est ce qu'il nous faut expliquer.

Je pourrois développer en ce lieu les principes très-relevés de cette belle théologie, qui nous enseigne que le Saint-Esprit étant le lien éternel du Père et du Fils, c'est à lui qu'il appartenoit d'être le lien de tous les fidèles; et qu'ayant une force d'unir infinie, il les a unis en effet d'une manière encore plus étroite que n'est celle qui assemble les parties du corps. Mais supposant ces vérités saintes, et ne voulant pas entrer aujourd'hui dans cette haute théologie, je me réduis à vous proposer une maxime très-fructueuse de la charité chrétienne, qui résulte de cette doctrine : c'est qu'étant persuadés par les Ecritures que nous ne sommes qu'un même corps par la charité, nous devons nous regarder, non pas en nous-mêmes, mais dans l'unité de ce corps, et diriger par cette pensée toute notre conduite à l'égard des autres. Expliquons ceci plus distinctement, par l'exemple de cette Eglise naissante qui fait le sujet de tout mon discours.

Je remarque donc dans les Actes, où son histoire nous est rapportée, deux espèces de multitude. Quand le Saint-Esprit descendit, il se fit premièrement une multitude assemblée par le bruit et par le tumulte. On entend du bruit, on s'assemble; mais quelle est cette multitude? Voici comme l'appelle le texte sacré; « Une multitude confuse » : *Convenit multitudo, et mente confusa est* (1). Toutes les pensées y sont différentes; les uns disent : « Qu'est-ce que ceci? les autres en font une rail-

(1) *Act.* II. 6, 12, 13.

» lerie : Ils sont ivres », ils ne le sont pas; voilà une multitude confuse. Mais je vois quelque temps après une multitude bien autre, une multitude tranquille, une multitude ordonnée, où tout conspire au même dessein, « où il n'y a qu'un cœur et qu'une ame » : *Multitudinis credentium erat cor unum et anima una.* D'où vient, mes Sœurs, cette différence ? C'est que, dans cette première assemblée, chacun se regarde en lui-même, et prend ses pensées ainsi qu'il lui plaît, suivant les mouvemens dont il est poussé : de là vient qu'elles sont diverses, et il se fait une multitude confuse, multitude tumultueuse. Mais dans cette multitude des nouveaux croyans, nul ne se regarde comme détaché; on se considère comme dans le corps où l'on se trouve avec les autres; on prend un esprit de société, esprit de concorde et de paix; et c'est l'esprit du christianisme qui fait une multitude ordonnée, où il n'y a qu'un cœur et une ame.

Qui pourroit vous dire, mes Sœurs, le nombre infini d'effets admirables que produit cette belle considération, par laquelle nous nous regardons, non pas en nous-mêmes, mais en l'unité de l'Eglise? Mais parmi tant de grands effets, je vous prie retenez-en deux, qui feront le fruit de cet entretien : c'est qu'elle extermine deux vices, qui sont les deux pestes du christianisme; l'envie et la dureté. L'envie, qui se fâche du bien des autres; la dureté, qui est insensible à leurs maux : l'envie, qui nous pousse à ruiner nos frères; et l'esprit d'intérêt, qui nous rend coupables de la misère qu'ils souffrent par un refus cruel.

Et premièrement, chrétiens, la malignité de l'envie n'est pas capable de troubler les ames qui savent bien se considérer dans cette unité de l'Eglise; et la raison en est évidente : car l'envie ne naît en nos cœurs que du sentiment de notre indigence, lorsque nous voyons dans les autres ce que nous croyons qui nous manque. Or si nous voulons nous considérer dans cette unité de l'Eglise, il ne reste plus d'indigence, nous nous y trouvons infiniment riches; par conséquent l'envie est éteinte. Celle-là, dites-vous, a de grandes grâces, elle a des talens extraordinaires pour la conduite spirituelle : la nature qui s'en inquiète, croit que son éclat diminue le nôtre; quels remèdes contre ces pensées, qui attaquent quelquefois les meilleures ames? Ne vous regardez pas en vous-mêmes, c'est là que vous vous trouverez indigente : ne vous comparez pas avec les autres, c'est là que vous verrez l'inégalité; mais regardez, et vous et les autres dans l'unité du corps de l'Eglise : tout est à vous dans cette unité, et par la fraternité chrétienne tous les biens sont communs entre les fidèles. C'est ce que j'apprends de saint Augustin par ces excellentes paroles. Mes Frères, dit-il, ne vous plaignez pas s'il y a des dons qui vous manquent : « Aimez seulement l'unité, et les autres ne » les auront que pour vous » : *Si amas unitatem, etiam tibi habet quisquis in illa habet aliquid* (1). Si la main avoit son sentiment propre, elle se réjouiroit de ce que l'œil éclaire, parce qu'il éclaire pour tout le corps; et l'œil n'envieroit pas à la main, ni sa force, ni son adresse qui le sauve lui-même en

(1) *In Joan. Tract.* XXXII, *n.* 8, *tom.* III, *part.* II, *col.* 528.

tant de rencontres. Voyez les apôtres du Fils de Dieu : autrefois ils étoient toujours en querelle au sujet de la primauté ; mais depuis que le Saint-Esprit les a fait un cœur et une ame, ils ne sont plus jaloux ni contentieux. Ils croient tous parler par saint Pierre, ils croient présider avec lui ; et si son ombre guérit les malades, toute l'Eglise prend part à ce don et s'en glorifie en notre Seigneur. Ainsi, mes Frères, dit saint Augustin, ne nous regardons pas en nous-mêmes; aimons l'unité du corps de l'Eglise, aimons-nous nous-mêmes en cette unité, les richesses de la charité fraternelle suppléeront le defaut de notre indigence, et ce que nous n'avons pas en nous-mêmes nous le trouverons très-abondamment dans cette unité merveilleuse : *Si amas unitatem, etiam tibi habet quisquis in illa habet aliquid.* Voilà le moyen d'exclure l'envie. *Tolle invidiam, et tuum est quod habeo : tollam invidiam, et meum est quod habes* (1) : « Otez l'envie, ce que j'ai est à vous, » ce que vous avez est à moi ; tout est à vous par » la charité ». Dieu vous donne des grâces extraordinaires ; ah ! mon Frère, je m'en réjouis, j'y veux prendre part avec vous, j'en veux même jouir avec vous dans l'unité du corps de l'Eglise. L'envie seule nous peut rendre pauvres ; parce qu'elle seule nous peut priver de cette sainte communication des biens de l'Eglise.

Mais si nous avons la consolation de participer aux biens de nos frères, quelle seroit notre dureté si nous ne voulions pas ressentir leurs maux ? et c'est ici qu'il faut déplorer le misérable état du christia-

(1) *Loco mox cit.*

nisme. Avons-nous jamais ressenti que nous sommes les membres d'un corps? Qui de nous a langui avec les malades? qui de nous a pâti avec les foibles? qui de nous a souffert avec les pauvres? Quand je considère, fidèles, les calamités qui nous environnent, la pauvreté, la désolation, le désespoir de tant de familles ruinées; il me semble que de toutes parts il s'élève un cri de misère à l'entour de nous, qui devroit nous fendre le cœur, et qui peut-être ne frappe pas nos oreilles. Car, ô riche superbe et impitoyable, si tu entendois cette voix, pourroit-elle pas obtenir de toi quelque retranchement médiocre des superfluités de ta table? pourroit-elle pas obtenir qu'il y eût quelque peu moins d'or dans ces riches ameublemens dans lesquels tu te glorifies? Et tu ne sens pas, misérable, que la cruauté de ton luxe arrache l'ame à cent orphelins, auxquels la Providence divine a assigné la vie sur ce fonds.

Mais peut-être que vous me direz qu'il se fait des charités dans l'Eglise. Chrétiens, quelles charités! quelques misérables aumônes, foibles et inutiles secours d'une extrême nécessité, que nous répandons d'une main avare, comme une goutte d'eau sur un grand brasier, ou une miette de pain dans la faim extrême. La charité ne donne pas de la sorte : elle donne libéralement, parce qu'elle sent la misère, parce qu'elle s'afflige avec l'affligé, et que soulageant le nécessiteux, elle-même se sent allégée. C'est ainsi qu'on vivoit dans ces premiers temps où j'ai tâché aujourd'hui de vous rappeler. Quand on voyoit un pauvre en l'Eglise, tous les fidèles étoient touchés; aussitôt chacun s'accusoit soi-même; chacun regar-

doit la misère de ce pauvre membre affligé comme la honte de tout le corps, et comme un reproche sensible de la dureté des particuliers : c'est pourquoi ils mettoient leurs biens en commun, de peur que personne ne fût coupable de l'indigence de l'un de ses frères (1). Et Ananias ayant méprisé cette loi que la charité avoit imposée, il fut puni exemplairement comme un infâme et comme un voleur, quoiqu'il n'eût retenu que son propre bien : de là vient qu'il est nommé par saint Chrysostôme « le vo-» leur de son propre bien » : *Rerum suarum fur* (2). Tremblons donc, tremblons, chrétiens; et étant imitateurs de son crime, appréhendons aussi son supplice.

Et que l'on ne m'objecte pas que nous ne sommes plus tenus à ces lois, puisque cette communauté ne subsiste plus : car quelle est la honte de cette parole? Sommes-nous encore chrétiens, s'il n'y a plus de communauté entre nous? Les biens ne sont plus en commun; mais il sera toujours véritable que la charité est commune, que la charité est compatissante, que la charité regarde les autres. Les biens ne sont donc plus en commun par une commune possession; mais ils sont encore en commun par la communication de la charité : et la Providence divine, en divisant les richesses aux particuliers, a trouvé ce nouveau secret de les remettre en commun par une autre voie, lorsqu'elle en commet la dispensation à la charité fraternelle, qui regarde toujours l'intérêt des autres.

(1) *Act.* v. 1, *et seq.* — (2) *In Act. Apost. Hom.* XII, *n.* 1, *tom.* IX, *p.* 97.

Tel est l'esprit du christianisme : chrétiens, n'éteignez pas cet esprit; et si tout le monde l'éteint, ames saintes et religieuses, faites qu'il vive du moins parmi vous. C'est dans vos saintes sociétés que l'on voit encore une image de cette communauté chrétienne que le Saint-Esprit avoit opérée : c'est pourquoi vos maisons ressemblent au ciel; et comme la pureté que vous professez vous égale en quelque sorte aux saints anges; de même ce qui unit vos esprits, c'est ce qui unit aussi les esprits célestes, c'est-à-dire, un désir ardent de servir votre commun Maître : vous n'avez toutes qu'un même intérêt, tout est commun entre vous; et ce mot si froid de mien et de tien, qui a fait naître toutes les querelles et tous les procès, est exclu de votre unité. Que reste-t-il donc maintenant? sinon qu'ayant chassé du milieu de vous la semence des divisions, vous y fassiez régner cet esprit de paix, qui sera le nœud de votre concorde, l'appui immuable de votre foi, et le gage de votre immortalité. *Amen.*

III.E SERMON

POUR

LE JOUR DE LA PENTECÔTE,

PRÊCHÉ DEVANT LA REINE.

Caractère des hommes spirituels que le Saint-Esprit forme aujourd'hui. Esprit de fermeté et de vigueur, nécessaire pour se soutenir dans la vie chrétienne. Combien notre extrême délicatesse est opposée à la fermeté et au courage des premiers chrétiens. Persécution du monde : quelles sont ses maximes et les armes qu'il emploie pour abattre ceux qui lui résistent. D'où vient notre insensibilité pour les maux des autres. Envie et esprit d'intérêt, deux péchés principaux que le Saint-Esprit reprend : leurs funestes suites : remèdes à ces deux défauts.

Cùm venerit Paracletus, arguet mundum de peccato.

Quand l'Esprit de vérité viendra, il convaincra le monde de péché. Joan. XVI. 8.

Comme les hommes ingrats ont péché dès le commencement du monde contre Dieu qui les a créés, Dieu aussi les a convaincus de péché dès le commencement du monde. Il a convaincu les pécheurs, lorsqu'il a chassé nos premiers parens du paradis de délices; lorsqu'écoutant la voix du sang d'Abel, il a fait errer par tout l'univers le parricide Caïn, tou-

jours fugitif et toujours tremblant; lorsque, par un déluge universel, il a puni une corruption universelle. Dieu a repris les pécheurs d'une manière plus claire et plus convaincante, lorsqu'il a donné sa loi à son peuple par l'entremise de Moïse, et lorsque, dans l'ancien Testament, il a exercé tant de fois une justice si rigoureuse contre ceux qui ont transgressé une loi si sainte et si juste. Comme les hommes avoient rejeté ce que Dieu avoit commandé par la bouche de Moïse et des prophètes; il a enfin envoyé son propre Fils, qui est venu en personne, pour condamner les péchés du monde, et par sa doctrine céleste, et par l'exemple de sa vie irréprochable, et par une autorité qui est autant au-dessus de celle de Moïse et des prophètes, que la dignité du fils surpasse la condition des serviteurs. Après que le Père et le Fils avoient condamné les pécheurs, il falloit que le Saint-Esprit vînt encore les convaincre; et Jésus-Christ nous enseigne qu'il est descendu en ce jour pour accomplir cet ouvrage : « Quand cet Es-» prit, dit-il, sera venu, il convaincra le monde de » péché ». J'ai dessein de vous expliquer ce qu'a fait aujourd'hui le Saint-Esprit, pour convaincre les pécheurs; quelle est cette façon particulière de reprendre les péchés, qui lui est attribuée dans notre Evangile, et de quel châtiment sera suivie une conviction si manifeste : mais pour traiter avec fruit une matière si importante, j'ai besoin des lumières de ce même Esprit, que je vous prie de demander avec moi par l'intercession de la sainte Vierge. *Ave.*

L'ouvrage du Saint-Esprit, celui que les saintes

Ecritures lui attribuent en particulier, c'est d'agir secrètement dans nos cœurs, de nous changer au dedans, de nous renouveler dans l'intérieur, et de réformer par ce moyen nos actions extérieures. J'ai dessein de vous faire voir que l'opération du Saint-Esprit dans les apôtres, et dans les premiers chrétiens, convainc le monde de péché : mais comme nous ne connoissons ce qui se passe dans les cœurs, que par les œuvres, et qu'il seroit malaisé de vous faire ici le dénombrement de tous les effets de la grâce; je m'attacherai, Messieurs, à deux effets principaux que la grâce du Saint-Esprit produit dans les hommes qu'elle renouvelle, et qui ont éclaté principalement après la descente du Saint-Esprit dans les premiers chrétiens et dans l'Eglise naissante.

Les hommes naturellement se laissent amollir par les plaisirs, ou affoiblir par la crainte et par la douleur : mais ces hommes spirituels que le Saint-Esprit a formés, je veux dire les apôtres, les premiers fidèles; timides auparavant, ils ont abandonné lâchement leur Maître par une fuite honteuse, et le plus hardi de tous a eu la foiblesse de le renier : aujourd'hui que le Saint-Esprit les a revêtus de force, ce sont des hommes nouveaux, que ni la crainte ni la douleur, ni les plus dures épreuves, ni la violence des coups, ni l'indignité des affronts ne sont plus capables d'émouvoir, et d'empêcher de rendre à la face de tout l'univers un glorieux témoignage à Jésus-Christ ressuscité. Tel est le premier caractère des hommes spirituels que je dois aujourd'hui vous représenter : ils sont pleins d'un esprit de force, qui triomphe du monde et de sa puissance.

Mais voici un second effet qui n'est pas moins merveilleux : au lieu qu'on voit ordinairement les hommes si attachés à leurs intérêts, que pourvu qu'ils soient à leur aise, ils regardent les maux des autres avec une souveraine tranquillité ; les apôtres et les premiers chrétiens, ces créatures nouvelles que le Saint-Esprit a formées, attendris par la charité qu'il a répandue dans les cœurs, ne sont plus « qu'un » cœur et qu'une ame » : *Cor unum et anima una* (1), comme il est écrit dans les Actes ; et touchés des maux qu'endurent les pauvres, ils ne craignent pas de vendre leurs biens, pour établir parmi eux une communauté bienheureuse. Tels sont les deux caractères dont le Saint-Esprit a marqué les hommes qu'il forme en ce jour. Invincibles, inébranlables, insensibles en quelque sorte à leurs propres maux par l'esprit de force qui les a remplis, sensibles aux maux de leurs frères par les entrailles de la charité fraternelle ; ils condamnent notre foiblesse qui ne veut rien souffrir pour l'amour de Dieu ; ils convainquent notre dureté qui nous rend insensibles aux maux de nos frères : ainsi, par l'opération du Saint-Esprit, le monde est convaincu de péché. Considérons attentivement cette double conviction ; et voyons avant toutes choses notre foiblesse condamnée par cet esprit de force et de fermeté qui paroît dans les apôtres et dans l'Eglise naissante.

PREMIER POINT.

Que l'esprit du christianisme soit un esprit de courage et de force, un esprit de fermeté et de vi-

(1) *Act.* IV. 32.

gueur, nous le comprendrons aisément, si nous considérons que la vie chrétienne est un combat continuel. Double combat, double guerre, comme dans un champ de bataille, pour combattre mille ennemis découverts, et mille ennemis invisibles. Si la vie chrétienne est un combat continuel, donc l'esprit du christianisme est un esprit de force. Persécution au dehors, persécution intérieure : la nature contre la grâce ; la chair contre l'esprit ; les plaisirs contre le devoir ; l'habitude contre la raison ; les sens contre la foi ; les attraits présens contre l'espérance ; l'usage corrompu du monde contre la pureté de la loi de Dieu. « Qui ne sent point ce » combat, dit saint Augustin, c'est qu'il est déjà » vaincu, c'est qu'il a donné les mains à l'ennemi » qui règne sans résistance » : *Si nihil in te alteri resistit, vide totum ubi sit. Si spiritus tuus à carne contrà concupiscente non dissentit, vide ne fortè carni mens tota consentiat : vide ne fortè ideo non sit bellum, quia pax perversa est* (1). Qui suit le courant d'un fleuve, n'en sent la rapidité que par la force qui l'emporte avec le courant. Pouvons-nous vaincre dans ce combat, sans être revêtus d'un esprit de force ? C'est pour cela que le Fils de Dieu, sachant que la force et la fermeté étoient comme le fondement de toute la vie chrétienne, a voulu faire paroître cet esprit avec un si grand éclat dès l'origine du christianisme. Vous allez voir, chrétiens, de quelle sorte cet esprit de force qui a rempli les apôtres, convainc d'infidélité, et les Juifs qui n'ont pas cru à leur parole, et les chrétiens qui ont dé-

(1) *Serm.* XXX, *n.* 4, *tom.* V, *col.* 152.

généré de leur fermeté : *Arguet mundum de peccato,.... quia non crediderunt in me* (1).

Simon, fils de Jonas, c'est-à-dire, fils de la colombe, régénéré au dedans par le Saint-Esprit, Simon, que ce même esprit rend digne aujourd'hui du titre de Pierre, par la fermeté qu'il vous donne; c'est à vous à parler pour vos frères, puisque vous êtes le chef du collége apostolique. Parlez donc, ô disciple, autrefois le plus hardi à promettre, et le plus foible à exécuter; qui vouliez mourir, disiez-vous, et qui reniez trois fois votre Maître; c'est à vous à réparer votre faute. Il ne connoissoit pas Jésus; écoutez maintenant comme il le prêche, ce Jésus, l'objet de la haine publique. Mes Frères, qu'il est changé! il n'étoit fort alors que par une téméraire confiance en lui-même; aujourd'hui qu'il est fort par le Saint-Esprit, écoutez quelles paroles ce divin Esprit met dans sa bouche : « Nous vous » prêchons Jésus de Nazareth;.... sache donc toute » la maison d'Israël, que le Dieu de nos pères a » ressuscité et qu'il a fait asseoir à sa droite ce Jé- » sus que vous avez crucifié (2) : car Pilate, ajoute- » t-il, l'a voulu sauver, l'ayant jugé innocent; » mais c'est vous qui l'avez mis en croix (3) » : et voyez comme il exagère leur crime : « Vous avez » renié le Saint et le Juste, et vous avez demandé » la grâce d'un voleur et d'un meurtrier, et vous » avez fait mourir l'auteur de la vie (4) ». Quelle force! quelle véhémence! car que peut-on imaginer de plus fort pour confondre leur ingratitude,

(1) *Joan.* XVI. 8, 9. — (2) *Act.* II. 22, 36. — (3) *Ibid.* III. 13. — (4) *Ibid.* 14, 15.

que de leur remettre devant les yeux toute l'horreur de cette injustice, d'avoir conservé la vie à Barabbas qui l'ôtoit aux autres par ses homicides, et tout ensemble de l'avoir ravie à Jésus qui l'offroit à tous par sa grâce? Non, mes Frères, ce n'est pas un homme qui parle, c'est le Saint-Esprit habitant en lui qui convainc le monde de péché, parce qu'il n'a pas cru en Jésus-Christ.

Mais voyons passer les apôtres des discours aux actions, du témoignage de la parole au témoignage des œuvres et du sang : sans fierté, sans emportement, sans ces violens efforts que fait une ame étonnée, mais qui s'excite par force; comme des hommes qui sentent la force de la vérité, qui se soutient de son propre poids; « ils sortent du conseil tout rem-» plis de joie » : *Ibant gaudentes* (1). Quel est ce nouveau sujet de joie dans une si cruelle persécution? De ce qu'on les avoit jugés dignes; de quelle récompense, ou de quelle gloire? dignes d'être maltraités et battus de verges pour le saint nom de Jésus. On les cite encore une fois, on les cite devant le conseil des pontifes, on les met en prison, on les bat de verges par main de bourreau avec cruauté et ignominie, on leur défend, sur de grandes peines, de ne plus prêcher en ce nom; car, Messieurs, c'est ainsi qu'ils parlent : Ne prêchez pas en ce nom, en ce nom odieux au monde, et qu'ils craignent même de prononcer, tant ils l'ont en exécration. A cela, que répondront les apôtres? Une parole de force et de fermeté : « Nous ne pouvons pas nous » taire, et ne pas dire ce que nous avons vu et ce

(1) *Act.* v. 41.

» que nous avons ouï (1) ». « Remarquez, dit ici » saint Jean-Chrysostôme, de quelle manière ils » s'expriment : s'ils disoient simplement : Nous ne » voulons pas; comme la volonté de l'homme n'est » que trop changeante, on auroit pu espérer de » vaincre leur résolution : mais de peur qu'on n'at- » tende d'eux quelque foiblesse indigne de leur mi- » nistère : Nous ne pouvons pas, disent-ils, et ne » tentez pas l'impossible » : *Non possumus.* Et pourquoi ne pouvez-vous pas? n'êtes-vous pas les mêmes? C'est que les choses ont été changées : un feu divin est tombé sur nous, une loi a été écrite en nos cœurs, un Esprit tout-puissant nous fortifie et nous presse : touchés par ses divines inspirations, nous nous sommes imposés nous-mêmes une bienheureuse nécessité d'aimer Jésus-Christ plus que notre vie : c'est pourquoi nous ne pouvons plus obéir au monde; nous pouvons souffrir, nous pouvons mourir; mais nous ne pouvons plus trahir l'Evangile, ni dissimuler ce que nous savons par des voies si indubitables : *Non possumus.*

Mais admirez, chrétiens, l'efficace du Saint-Esprit dans cette parole : les pontifes et les magistrats du temple, étourdis et frappés de cette réponse comme d'un coup de tonnerre, consultent ce qu'ils feront; et malgré toute leur fureur, elle arrache cet aveu de leur impuissance : car écoutez comme ils parlent : *Quid faciemus hominibus istis* (2)? « Que » ferons-nous à ces hommes »? Quel nouveau genre d'hommes nous paroît ici! aussitôt qu'ils professent la foi de Jésus, ils commencent à jeter leurs biens,

(1) *Act.* IV. 20. — (2) *Ibid.* 16.

et ils sont prêts à donner leurs ames; les promesses ne les gagnent pas, les injures ne les troublent pas, les menaces les encouragent, les supplices les réjouissent : *Quid faciemus ?* « Que leur ferons-nous » ? Eglise de Jésus-Christ, je n'ai pas de peine à comprendre qu'en prêchant, en souffrant, en mourant, tes fidèles couvriront un jour leurs tyrans de honte, et que leur patience forcera le monde à changer les lois qui les condamnoient; puisque je vois que dès ta naissance tu confonds tous les magistrats et toutes les puissances de Jérusalem par la seule fermeté de cette parole : *Non possumus :* « Nous ne pouvons » pas ». *Arguet mundum de peccato :* Il a donc convaincu le monde de n'avoir pas cru en Jésus-Christ; mais ce même esprit nous va convaincre d'infidélité.

Car, mes Frères, je vous en prie, pensez un peu à vous-mêmes; mais pensons-y tous ensemble, et rougissons devant les autels de notre délicatesse : s'il est nécessaire d'avoir de la force pour avoir l'esprit du christianisme, quand mériterons-nous d'être appelés chrétiens, nous qui, bien loin de rien endurer pour le Fils de Dieu qui a tant enduré pour nous, nous piquons au contraire de n'être pas endurans ? Nous nous faisons un honneur d'être délicats, et nous mettons une partie de cet esprit de grandeur mondaine dans cette délicatesse : sensibles au moindre mot, et offensés à l'extrémité, si on ne nous ménage avec précaution non-seulement dans nos intérêts, mais encore dans nos fantaisies et dans nos humeurs; et comme si la nature même étoit obligée de nous épargner, nous nous regardons, ce semble, comme des personnes privilégiées que les maux n'o-

sent approcher; tant nous paroissons étonnés d'en souffrir les moindres atteintes, n'osant presque nous avouer à nous-mêmes que nous sommes des créatures mortelles; et ce qui est plus indigne encore, oubliant que nous sommes chrétiens, c'est-à-dire, des hommes qui ont professé dans le saint baptême d'embrasser la croix de Jésus-Christ, d'éteindre en eux-mêmes l'amour des plaisirs par la mortification de leurs sens et l'étude de la pénitence.

Venez, venez, chrétiens, qui avez oublié le christianisme : remontez à votre origine; contemplez dans l'établissement de l'Eglise, quel est l'esprit du christianisme et de l'Evangile; approchez-vous des apôtres, et souffrez que le Saint-Esprit vous convainque d'infidélité par leur exemple : je dis d'infidélité; car qu'eussions-nous fait, je vous prie, foibles et délicates créatures, si nous eussions vécu dans ces premiers temps, « où il falloit, dit Ter» tullien (1), acheter au prix de son sang la liberté » de professer le christianisme »? Que de chutes! que de foiblesses! que d'apostasies!

Mais quoique ces sanglantes persécutions soient cessées, une autre persécution s'est élevée dans l'Eglise même : persécution du monde [dans] ses maximes, ses lois tyranniques, l'autorité qu'il se donne; ses armes dans ses traits piquans, dans ses railleries. [L'une de ses maximes est] qu'il faut s'avancer nécessairement, s'il se peut, par les bonnes voies, sinon s'avancer par quelque façon; s'il le faut, par des complaisances honteuses; s'il est besoin, même par le crime; et que c'est manquer de courage, que de mo-

(1) *De fug. in persec. n.* 12. *Ad Scapul. n.* 1.

dérer son ambition : au reste, à qui veut fortement les choses, nul obstacle n'est invincible ; un génie appliqué perce tout, se fait faire place, arrive enfin à son but. Ainsi, mon Sauveur, on s'applique tant aux espérances du monde, qu'on oublie et son devoir et votre Evangile.

C'est encore une maxime du monde, que qui pardonne une injure en attire une autre, qu'il se faut venger pour se faire craindre ; dissimuler quelquefois par nécessité, mais éclater quand on peut par quelque coup d'importance ; bon ami, bon ennemi ; servir les autres dans leurs passions, pour les engager dans les nôtres : et quand acheverois-je ce discours, [si je voulois ici tout détailler ?]

Il est vrai, ces dangereuses maximes ont leur principe caché dans nos inclinations corrompues ; mais c'est l'usage du monde qui les érige en lois souveraines, qu'on n'ose pas contredire : car, pour abattre ceux qui lui résistent, le monde est armé de traits piquans, je veux dire, de railleries, tantôt fines, tantôt grossières ; les unes plus accablantes par leur insolence outrageuse, les autres plus insinuantes par leur apparente douceur. Voyez jusqu'à quel point le monde veut triompher de Jésus-Christ ; il pousse sa victoire jusqu'à l'insulte : tantôt il la croit pleine et entière, et il se moque hautement de ceux qui résistent ; comme s'il avoit tellement raison, qu'on ne pût lui résister sans extravagance. Que la foi lui paroît simple et mal habile ! que la sincérité lui paroît grossière ! que la piété chrétienne lui semble être de l'autre monde ! que la vertu est foible à ses yeux avec son impuissante médiocrité,

avec ses mesures réglées, avec ses lois contraignantes! Qui l'eût cru, qui l'eût pensé, qu'au milieu du christianisme on eût honte de la piété? Le monde ne menace point de nous bannir; mais l'abandon est quelque espèce d'exil : il ne fait pas mourir; mais il ôte les plaisirs et les honneurs, sans lesquels la vie nous seroit à charge : ses traits piquans [percent jusqu'au cœur, et lui font une blessure mortelle;] la vertu, accablée par les moqueries, [succombe sous la violence des coups qui lui sont portés.] Ainsi une ame bien née, qui peut-être entroit dans le monde avec de bonnes inclinations, est entraînée par nécessité, ou dans la fausse galanterie, sans laquelle on n'a point d'esprit, ou dans des pensées ambitieuses, sans lesquelles on n'est pas du monde.

Dans cette dépravation générale, on ne sait qui corrompt les autres; nous nous corrompons mutuellement, et chacun est étourdi en particulier par le bruit que nous faisons tous ensemble : ainsi nous sommes de tous les crimes, de toutes le médisances, de toutes les railleries contre Dieu, contre le prochain, moins par inclination, que par complaisance. Foibles créatures que nous sommes, quand dirons-nous avec les apôtres ce généreux « Nous ne pouvons pas »? Mais cette vigueur chrétienne ne se trouve plus parmi nous : il n'est rien que nous ne puissions pour satisfaire notre ambition et nos passions déréglées. Ne faut-il que trahir notre conscience, ne faut-il que violer les plus saints devoirs que la religion nous impose, ne faut-il qu'abandonner nos amis; *Possumus, possumus;* nous le pouvons : l'honneur du monde y résiste un peu;

mais enfin on nous trouvera des expédiens : on tendra de loin des piéges subtils à sa simplicité innocente ; il périra, et il aura tort. C'en est fait ; *Possumus*, nous le pouvons; nous pouvons tout pour notre fortune, nous pouvons tout pour notre plaisir : mais s'il faut expier nos crimes par les saintes pratiques de la pénitence, s'il faut briser ces liens trop doux, et abandonner ces occasions dans lesquelles notre intégrité a tant de fois fait naufrage; tout nous devient impossible, nous ne pouvons : s'il faut surmonter ce désir de plaire, qui nous rend esclaves volontaires des erreurs d'autrui, malgré les nobles sentimens de la liberté chrétienne, et contre le précepte de l'apôtre, qui nous crie si hautement : « Vous avez été achetés d'un grand prix, ne vous » rendez pas esclaves des hommes (1) » ; tout nous devient impossible. Le Saint-Esprit nous convainc de péché : les apôtres et les premiers chrétiens, dont nous nous glorifions en vain d'être les enfans, si nous n'en sommes les imitateurs, confondent notre lâcheté et notre mollesse. Il n'y a point d'excuse contre Jésus-Christ, il n'y a point de raison contre l'Evangile. Ne dites plus désormais : Le monde le veut ainsi : la foi ne reconnoît point de pareilles nécessités. Y allât-il de la fortune, y allât-il de la vie, y allât-il de l'honneur, que vous vous vantez faussement peut-être de préférer à la vie ; dût le ciel se mêler avec la terre, et toute la nature se confondre ; « il ne peut jamais y avoir aucune nécessité de pé- » cher ; puisqu'il n'y a parmi les fidèles qu'une seule » nécessité, qui est celle de ne pécher pas » : *Nulla*

(1) *I. Cor.* VI. 20. VII. 23.

est necessitas delinquendi, quibus una est necessitas non delinquendi (1).

SECOND POINT.

Vous craignez peut-être, Messieurs, que ces hommes intrépides aient quelque chose de rude pour les autres : et il est assez ordinaire que ces ames fortes, que ni leurs périls n'alarment, ni les maux qu'on leur fait sentir n'abattent, aient quelque chose d'insensible, et soient peu disposées à plaindre les autres. Au contraire, le chrétien, cet homme spirituel que je vous représente, que le Saint-Esprit a rempli, « est uni aux forts comme » aux foibles par le lien de la charité » : *Compage charitatis summis simul et infimis junctus.* [Telle est] la nature de la charité : unie à Dieu [elle s'étend à tous ceux qui lui appartiennent :] par son union, insensible pour elle-même; par sa dilatation, mêlée avec tous les autres. Saint Paul [nous en fournit un bel] exemple (2) : « Que faites-vous, dit-il aux fidèles, » pleurant et me brisant le cœur? car, pour moi, » je suis préparé non-seulement à être lié, mais » encore à souffrir la mort en Jérusalem ». Quelle fermeté, et quelle tendresse! la mort ne l'étonne pas, et il ne peut voir pleurer ses frères : [il veut voir] couler son sang, et non couler leurs larmes. Le même Paul : « Je sais avoir faim, je sais avoir soif; » je sais vivre pauvrement, je sais vivre dans l'abon- » dance; ayant éprouvé de tout, je suis fait à tout (3) : » qui est foible, sans que je m'affoiblisse avec lui » ?

(1) *De Coron. n.* 11. — (2) *Act.* XXI. 13. — (3) *Philipp.* IV. 12.

Quis infirmatur, et ego non infirmor (1)? et il recommande aux fidèles de « pleurer avec ceux qui » pleurent » : *Flere cum flentibus* (2).

Raison profonde : ce qui nous rend insensibles aux maux des autres, c'est d'être pleins de nous-mêmes, enchanté de ses plaisirs, enivré du bon succès de ses espérances : tout va bien ; c'est assez, je suis à mon aise. Or on s'aime toujours soi-même, et on n'aime que soi-même, jusqu'à ce qu'on ait aimé quelque chose de plus que soi-même ; et ce ne peut être que Dieu. Voulez-vous donc être capables d'aimer sincèrement ?.... Mais, Messieurs, qu'on ne me mêle point dans ce discours des pensées profanes, ni des idées de cet amour qui ne doit pas même être nommé dans cette chaire : car appellerai-je aimer, ce transport d'une ame emportée qui cherche à se satisfaire, et qui, de quelque [nom] qu'il s'appelle, et de quelque couleur qu'il se déguise, a toujours la sensualité pour son fond ? Je veux vous apprendre un amour chaste, un amour sincère, un amour tendre par la charité. Mais il faut un objet au-dessus de nous, qui nous attire hors de nous : ce n'est pas assez, il faut une force intérieure qui nous pousse hors de nous-mêmes, qui ébranlant jusqu'aux fondemens cet amour-propre, nous arrache à nous-mêmes : alors aimant Dieu plus que nous-mêmes, nous pourrons devenir capables d'aimer le prochain comme nous-mêmes. C'est pourquoi ce divin Esprit ayant rempli les apôtres, les ayant transportés hors d'eux-mêmes en les arrachant à Dieu par Jésus-Christ, ou plutôt à Dieu en Jésus-Christ : (car qu'est-ce que Jésus-Christ, sinon

(1) *II. Cor.* XI, 19. — (2) *Rom.* XII. 15.

Dieu en nous, Dieu se donnant à nous)? la ligne de séparation étant ôtée, le parois mitoyen étant renversé, il a fait cette bienheureuse unité de cœur, par laquelle « toute la multitude de ceux qui croyoient, » n'étoit qu'un cœur et qu'une ame » : *Multitudinis cor unum et anima una.* Et parce que Dieu est peu aimé, de là vient aussi que la charité fraternelle ne paroît point sur la terre : *Arguet mundum de peccato.* Le monde n'aime rien : *Habitatio tua in medio doli; vir fratrem suum deridebit* (1) : « Votre » demeure est au milieu d'un peuple tout rempli de » fourberie; chacun d'eux se rit de son frère ». Esprit de moquerie secrète répandu dans le monde, etc. Je ne parle ici ni des vengeances implacables, ni des inimitiés déclarées, ni des aigreurs invincibles; je représente seulement les choses dont on ne fait pas même scrupule, et qui font voir toutefois que ni l'amour de Dieu n'est en nous, ni la charité fraternelle, ni enfin la moindre étincelle du Saint-Esprit, ni la première teinture du christianisme.

Mais il y a deux péchés principaux que le Saint-Esprit reprend; l'envie, et l'esprit d'intérêt et d'avarice. C'est convaincre l'infidélité des Juifs, que de l'attaquer ainsi par la racine; car la cause secrète et profonde qui a empêché les pharisiens [de croire,] c'est l'envie et l'intérêt : mais il reprend aussi les chrétiens.

« L'envie, le poison de tous les cœurs, [dit] saint » Grégoire de Nazianze (2), la plus juste et la plus » injuste de toutes les passions » : la plus injuste sans doute, car elle attaque les innocens; mais la

(1) *Jerem.* IX. 56. — (2) *Orat.* XXVII. *n.* 8, *tom.* 1, *p.* 466, 467.

plus

plus juste tout ensemble, car elle punit le coupable, et fait le juste et insupportable supplice de celui qui la nourrit dans son cœur. Peut-elle subsister dans cette unité, si nous nous regardons comme un en Jésus-Christ ? Si la main avoit son sentiment propre, envieroit-elle à l'œil de ce qu'il éclaire, puisqu'il éclaire pour tout le corps ? et l'œil envieroit-il à la main et sa force et son adresse, qui l'a lui-même tant de fois sauvé ? Quel est le sujet de votre envie ? Elle plaît, elle est plus chérie. O Dieu, si vous songiez ce que c'est que de plaire de cette sorte, et quel est le fond de ces agrémens ! mais venons à quelque chose que le monde estime plus important. Vous enviez à cet homme son élévation : s'il ne s'acquitte dignement d'un si grand emploi, n'est-il pas plus digne de pitié que d'envie ? et pouvez-vous lui envier une élévation qui découvre à tout l'univers ses foiblesses déplorables, ou ses emportemens furieux, ou ses ignorances grossières? Que s'il fait bien dans un grand emploi, pourquoi portez-vous envie au soleil de ce qu'il vous éclaire avec tous les autres ? venez plutôt profiter du bien qu'il fait à tout l'univers ; profitez de cette belle fontaine qui arrose vos terres, aussi bien que celles de vos voisins, au lieu de songer à en faire tarir la source. Les apôtres auparavant disputoient de la primauté ; aujourd'hui ils parlent tous par la bouche de saint Pierre, ils croient présider avec lui : si son ombre guérit, toute l'Eglise s'en glorifie en notre Seigneur.

Esprit d'intérêt et d'avarice, [combien contraire à] cette unité [de tous les fidèles que le Saint-Esprit avoit formée au commencement.] « Alors nul ne

» considéroit ce qu'il possédoit comme étant à lui en » particulier; mais toutes choses étoient communes » entre eux » : *Nec quisquam eorum quæ possidebat aliquid suum esse dicebat; sed erant illis omnia communia* (1). Si nos cœurs étoient aussi étroitement unis que ceux des premiers fidèles, pourrions-nous douter que tous les biens dussent être communs entre nous? « Pour eux, ils n'hésitoient pas à se les » communiquer; parce que leur esprit et leurs cœurs » étoient comme fondus les uns dans les autres par » un saint mélange » : *Qui animo animâque miscemur, nihil de rei communicatione dubitamus* (2). Misérables aumônes, que les prédicateurs nous arrachent à force de crier contre la dureté de cœur! foible et misérable secours d'une extrême nécessité, que nous laissons tomber d'une main avare comme une goutte d'eau dans un grand brasier! Quiconque est plein de la charité, ressent les maux du prochain, souffre avec lui, et le soulage comme se soulageant soi-même. On n'entend point cette unité; et cependant c'est là le fond du christianisme. Membres du même corps par le Saint-Esprit, [c'est pour nous un devoir essentiel de nous entre-secourir avec tout le zèle de la charité :] et quand est-ce que nous serons capables de le pratiquer, si nous ne sommes pas même capables de l'entendre? Le monde répond qu'on ne peut pas; on a tant de charges. La réponse de saint Pierre à Ananias; « Vous mentez au Saint-» Esprit (3) ». Il vouloit avoir l'honneur d'une bonne action qu'il ne faisoit pas; vous en savez le châtiment. Vous voulez avoir l'honneur de la charité sans

(1) *Act.* IV. 32. — (2) *Tert. Apol. n.* 39. — (3) *Act.* V. 3.

l'exercer, en vous excusant sur votre impuissance : et moi, je vous découvrirai un fonds inépuisable pour la charité ; le fonds du Dieu créateur ; argent, terre, pierreries. « Tout est à vous », [lui dit] David : *Tua sunt omnia ;* et ensuite : *Quæ de manu tua accepimus, dedimus tibi* (1). « Nous ne vous avons pré-» senté que ce que nous avons reçu de votre main ». *Sed adhuc excellentiorem viam vobis demonstro* (2) : « Mais je vous montre encore une voie plus excel-» lente » ; le fonds du Dieu Sauveur, du Dieu crucifié, du Dieu dépouillé, qui vous apprend à vous dépouiller devant lui. [Il faut vous faire un] fonds pour la charité, sur le retranchement de la vanité, [en réprimant ces] pauvres intérieurs, [les] passions insatiables, [qui ne disent] jamais ; C'est assez, [et ne laissent] rien pour les pauvres. [Pour y parvenir, soyez exacts à faire en vous une continuelle] circoncision. [Mais] quelle règle [y faut-il suivre ?] Je ne puis la proposer en cette chaire ; car elle n'est peut-être pas la même pour tous : mais que chacun s'applique à considérer le néant du monde, et sa figure qui passe. « Nous sommes comme des étrangers et » des voyageurs ; nos jours passent comme l'ombre » sur la terre, et nous n'y demeurons qu'un mo-» ment » : *Peregrini sumus coram te et advenæ ; dies nostri quasi umbra super terram, et nulla est mora* (3). Voyez quelle est cette pauvreté qui fait qu'on n'est riche que par le dehors. Quand vous vous appliquez quelque ornement, songez qu'il ne durera guère, et que peut-être il restera après vous. Telle est la nature des choses que vous dites vôtres : les véritables

(1) *I. Par.* XXIX. 14. — (2) *I. Cor.* XII. 30. — (3) *I. Par.* XXIX. 15.

richesses, vous n'avez aucun soin de les amasser. [Connoissez-en le prix, désirez-les, recherchez-les avec un vif empressement :] de là naîtra un dégoût de ces richesses empruntées, qui tiennent si peu à votre personne : de là cette circoncision du cœur plus grande de jour en jour. L'esprit du monde [porte à] toujours augmenter et accroître ses folles dépenses : l'esprit du christianisme [au contraire pousse à] toujours diminuer ses besoins. [Suivez ses impressions; il vous en reviendra une] double utilité; vous vous enrichirez au dedans, et vous serez en état d'exercer la charité fraternelle. Tel est l'esprit du christianisme; Messieurs, « n'éteignez pas cet esprit »: *Spiritum nolite extinguere* (1).

Madame, Votre Majesté est née avec un éclat qui lui fait voir tout l'univers au-dessous d'elle : vous êtes la digne épouse d'un roi, qui, par la sagesse de ses conseils, par la hauteur de ses entreprises, par la grandeur de sa puissance, pourroit être l'effroi de l'Europe, si, par sa générosité, il n'aimoit mieux en être l'appui. Mais, Madame, la moindre pensée du christianisme, le moindre sentiment de piété, la moindre étincelle du Saint-Esprit, vaut mieux, sans comparaison, que ce grand royaume que le roi a mis entre vos mains avec une confiance si absolue. Laissez-vous donc posséder à cet esprit du christianisme : remplissez-vous de l'esprit de force, pour combattre en vous-même sans relâche tous ces restes de foiblesse humaine dont les fortunes les plus relevées ne sont pas exemptes : remplissez-vous de l'esprit de charité fraternelle, et n'usez de votre pouvoir

(1) *I. Thess.* v. 19.

que pour soulager les pauvres et les misérables. Ainsi puissions-nous bientôt changer en actions de grâces les vœux continuels que nous faisons pour votre heureux accouchement. Puisse ce jeune prince, le digne objet de votre tendresse, croître visiblement sous votre conduite : puisse-t-il apprendre de vous cet abrégé des sciences, la soumission envers Dieu, et la bonté envers les peuples. Mais puissions-nous tous ensemble pratiquer les saintes maximes de l'Evangile, et vivre selon l'esprit du christianisme ; afin que nous puissions aussi tous ensemble, maîtres et serviteurs, princes et sujets, jouir de la félicité éternelle : au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. *Amen.*

ABRÉGÉ D'UN SERMON

POUR LE MÊME JOUR,

PRÊCHÉ DANS LA CATHÉDRALE DE MEAUX.

Profondeur de la malice du cœur humain : combien nous avons besoin que l'Esprit saint crée en nous un cœur pur.

Cor mundum crea in me, Deus.

O Dieu, créez en moi un cœur pur. Ps. L. 12.

Ce Sermon sera une prière, au peuple de la part de Dieu, à Dieu de la part du peuple.

Le Saint-Esprit en ce jour appelé, *Creator Spiritus*, « Esprit créateur », par rapport à cette nouvelle création : non qu'il ne soit créateur [dans la première création conjointement avec le Père et le Fils ;] mais la création nouvelle [lui est donnée] par une attribution particulière. Pour en fonder la demande, et nous faire dire : O Dieu, créez en moi ce cœur nouveau ; il faut considérer avant toutes choses quel cœur nous avons. Pesez toutes les paroles de notre Seigneur, au chapitre septième de saint Marc. *De corde hominum malæ cogitationes proce-*

dunt; adulteria, fornicationes, homicidia, furta, avaritiæ, nequitiæ, dolus, impudicitiæ, oculus malus, blasphemia, superbia, stultitia (1) : « Du cœur » de l'homme sortent les mauvaises pensées, les adul- » tères, les fornications, les homicides, les larcins, » l'avarice, les méchancetés, la fourberie, la disso- » lution, l'œil malin et envieux, les médisances, » l'orgueil, la folie et le déréglement d'esprit ». Appuyez beaucoup sur celui-là : *Bonus homo de bono thesauro cordis sui profert bonum, et malus homo de malo thesauro profert malum; ex abundantia enim cordis os loquitur* (2) : « L'homme de » bien tire de bonnes choses du bon trésor de son » cœur, et le méchant en tire de mauvaises du mau- » vais trésor de son cœur : car la bouche parle de la » plénitude du cœur ». *Non potest arbor bona malos fructus facere, neque arbor mala bonos fructus facere* (3) : « Un bon arbre ne peut produire de mau- » vais fruits, et un mauvais arbre n'en peut produire » de bons ». Jugez du fond de votre cœur par vos pensées.

Pesez beaucoup sur chaque crime : *Adulteria;* « les adultères ». On ne le conçoit pas. David, coupable de ce crime, ne pense pas que ce soit à lui que s'adresse le discours du prophète : il est attendri sur le récit que Nathan lui fait dans sa parabole; et entrant dans une grande indignation contre le coupable, il prononce qu'il est « digne de mort » : *Filius mortis est vir qui fecit hoc;* et il déclare « qu'il » rendra au quadruple la brebis qu'il a enlevée » :

(1) *Marc.* VII. 21, 22. — (2) *Luc.* VI. 45. — (3) *Matt.* VII. 18.

Ovem reddet in quadruplum (1). Vous ne sauriez la rendre; son innocence, sa foi [que vous lui avez enlevées]. Appuyer sur les autres : *Homicidia;* « les » homicides » : « Qui hait son frère, c'est un meur- » trier (2) ». *Superbia;* « l'orgueil » : *Stultitia;* « la fo- » lie » : expliquer bien cette folie, cet égarement d'esprit. *Nequitiæ;* « Méchanceté » : le cœur humain sensuel et voluptueux, injuste, violent et vindicatif, malin et trompeur, superbe jusqu'à en devenir insensé. *Si quis existimat se aliquid esse, cùm nihil sit, ipse se seducit* (3) : « Si quelqu'un s'estime être » quelque chose, il se trompe lui-même, parce qu'il » n'est rien ». Folie naturelle à l'orgueil. [Il y a une] distance infinie entre être quelque chose et n'être rien; et néanmoins [l'orgueil est] si grossier, si aveugle, qu'il confond ce qui [est séparé par une] distance infinie; tant la folie le domine.

Ne dites pas : Je n'ai pas tant [de vices : vous avez en vous-même] le principe de tous : le plaisir nous mène à tout, à la mollesse, à la paresse, à tout : nulle résistance; il ne manquera que l'occasion. Ah! quel cœur je porte donc dans mon sein! tout ce qui y entre, s'y corrompt, corrompt le bien qui est en moi, qui est dans les autres; Dieu même, sa parole, sa miséricorde; il abuse de tout. Ah! je ne veux plus de ce cœur; il empoisonne tout, les paroles les plus innocentes du prochain. Quoi, dans mon sein un tel venin, un tel poison, un tel serpent! ah! je le veux arracher.

Mais je ne puis, il tient trop avant. Venez, Esprit

(1) *II. Reg.* XII. 5, 6. — (2) *I. Joan.* III. 15. — (3) *Galat.* VI. 3.

créateur : *Cor mundum, spiritum rectum :* « Créez » en moi un cœur pur, un esprit droit ». Pesez ces deux choses ; pureté, droiture. O mon Dieu, je vous le demande pour tout ce peuple partagé entre ceux qui ont déjà fait leur jubilé, leur mission, et ceux qui demeurent encore endurcis. Silence d'une heure dans le ciel (1) : ce silence délibère si l'on doit punir, s'il faut attendre encore ; et plus après. Se taire durant quelque temps, comme en attente de ce qui se sera décidé. Un ange qui paroît ; le soleil, l'iris (2). Je reconnois la prédication de l'Evangile à cette lumière plus grande que celle qui [parut] sur la face de Moïse : point de voile : l'iris, signe de paix, de miséricorde, d'alliance. [L'ange met] un pied sur la mer, un sur la terre ; sur ceux qui sont affermis, [sur] ceux qui [sont] encore agités : il lève la main au ciel ; plus de temps. Quoi donc, cette mission, pourquoi le dernier temps ? Vous me laissez une foible espérance, si avec ce secours extraordinaire, le jubilé, la Pentecôte ; tout ensemble tant d'exemples, tant de prières, tant de changemens, nous ne gagnons rien ; quelle espérance de mieux réussir ? Ah ! venez, Esprit créateur, etc.

Les larcins, en saint Marc. A cette occasion, parler des restitutions : on ne peut pas prendre sur ses plaisirs, sur son nécessaire [pour les faire.] Quelle différence ! cette pauvre veuve [de l'Evangile] étoit pauvre, plus digne de recevoir l'aumône, qu'obligée à la donner ; et néanmoins elle trouve de quoi donner :] *Omnem victum suum, quem habuit, misit* (3) :

(1) *Apoc.* VIII. 1. — (2) *Ibid.* X. 1, *et suiv.* — (3) *Luc.* XXI. 4.

« Elle a donné tout ce qui lui restoit pour vivre ». Elle, pour l'aumône; et vous ne voulez pas trouver pour la restitution.

Toute la force de ce discours doit être à pénétrer jusqu'au vif de chaque crime, et à en arracher les moindres fibres, crainte de la renaissance.

Et aussi, bien expliquer ce pur et ce droit, qui sera suivi de l'Esprit saint et de l'esprit principal; force, courage, etc.

SERMON

SUR LE MYSTÈRE

DE LA TRÈS-SAINTE TRINITÉ.

Excellente image que nous portons en nous-mêmes de ce mystère ineffable. Autre image de ce grand mystère dans l'unité de l'Eglise. Pourquoi faut-il que le Père engendre en lui-même le Verbe : cette génération du Verbe, représentée dans la bienheureuse fécondité de l'Eglise. Comment le Fils et le Saint-Esprit reçoivent du Père continuellement en eux-mêmes la vie et l'intelligence. Tous les fidèles unis dans la vie de l'intelligence. Quelles doivent être les lois de leur charité mutuelle : combien ils y sont infidèles.

Pater sancte, serva eos in nomine tuo quos dedisti mihi, ut sint unum sicut et nos.

Père saint, gardez en votre nom ceux que vous m'avez donnés, afin qu'ils soient un comme nous. Joan. XVII. 11.

Quand je considère en moi-même l'éternelle félicité que notre Dieu nous a préparée ; quand je songe que nous verrons sans obscurité tout ce que nous croyons sur la terre, que cette lumière inaccessible nous sera ouverte, et que la Trinité adorable nous découvrira ses secrets ; que là nous verrons le vrai Fils de Dieu sortant éternellement du sein de son Père, et demeurant éternellement dans le sein du

Père; que nous verrons le Saint-Esprit, ce torrent de flamme, procéder des embrassemens mutuels que se donnent le Père et le Fils, ou plutôt qui est lui-même l'embrassement, l'amour et le baiser du Père et du Fils; que nous verrons cette unité si inviolable, que le nombre n'y peut apporter de division, et ce nombre si bien ordonné, que l'unité n'y met pas de confusion; mon ame est ravie, chrétiens, de l'espérance d'un si beau spectacle, et je ne puis que je ne m'écrie avec le prophète : « Que vos taber-» nacles sont beaux, ô Dieu des armées! mon cœur » languit et soupire après la maison du Seigneur (1) ». Et puisque notre unique consolation dans ce misérable pélerinage, c'est de penser aux biens éternels que nous attendons en la vie future; entretenons-nous ici-bas, mes Frères, des merveilles que nous verrons dans le ciel, et parlons, quoiqu'en bégayant, des secrets et ineffables mystères qui nous seront un jour découverts dans la sainte cité de Sion, dans la cité de notre Dieu, « que Dieu a fondée éternelle-» ment (2) ». Mais d'autant que ceux-là pénètrent le mieux les secrets divins, qui s'abaissent plus profondément devant Dieu, prosternons-nous de cœur et d'esprit devant cette Majesté infinie; et afin qu'elle nous soit favorable, prions la Mère de miséricorde qu'elle nous impètre par ses prières cet Esprit qui la remplit si abondamment, lorsque l'ange l'eut saluée par ces paroles que nous lui disons : *Ave, Maria.*

Cette Trinité incréée, souveraine, toute-puis-

(1) *Ps.* LXXXIII. 1. — (2) *Ps.* XLVII. 9.

sante, incompréhensible, afin de nous donner quelque idée de sa perfection infinie, a fait une Trinité créée sur la terre, et a voulu imprimer en ses créatures une image de ce mystère ineffable, qui associe le nombre avec l'unité d'une manière si haute et si admirable. Si vous désirez savoir, chrétiens, quelle est cette Trinité créée dont je parle; ne regardez point le ciel, ni la terre, ni les astres, ni les élémens, ni toute cette diversité qui nous environne; rentrez en vous-mêmes, et vous la verrez : c'est votre ame, c'est votre intelligence, c'est votre raison qui est cette Trinité dépendante en laquelle est représentée cette Trinité souveraine. C'est pourquoi nous voyons dans les Ecritures, et dans la création de cet univers, que la Trinité n'y paroît que lorsque Dieu se résout de produire l'homme. Remarquez que tous les autres ouvrages sont faits par une parole de commandement, et l'homme par une parole de consultation : « Que la lumière soit faite, que le firmament soit » fait » : *Fiat lux* (1); c'est une parole de commandement. L'homme est créé d'une autre manière, qui a quelque chose de plus magnifique. Dieu ne dit pas : Que l'homme soit fait; mais toute la Trinité assemblée prononce par un conseil commun : « Fai- » sons l'homme à notre image et ressemblance (2) ». Quelle est cette nouvelle façon de parler? et pourquoi est-ce que les Personnes divines commencent seulement à se déclarer, quand il est question de former Adam? est-ce qu'entre les créatures l'homme est la seule qui se peut vanter d'être l'ouvrage de la Trinité? Nullement, il n'en est pas de la sorte;

(1) *Genes.* I. 3. — (2) *Ibid.* 26.

car toutes les opérations de la très-sainte Trinité sont inséparables. D'où vient donc que la Trinité très-auguste se découvre si hautement pour créer notre premier père, si ce n'est pour nous faire entendre qu'elle choisit l'homme entre toutes les créatures, pour y peindre son image et sa ressemblance? De là vient que les trois Personnes divines s'assemblent, pour ainsi dire, et tiennent conseil pour former l'ame raisonnable; parce que chacune de ces trois Personnes doit en quelque sorte contribuer quelque chose de ce qu'elle a de propre pour l'accomplissement d'un si grand ouvrage.

En effet, comme la Trinité très-auguste a une source et une fontaine de divinité, ainsi que parlent les Pères grecs (1), un trésor de vie et d'intelligence, que nous appelons le Père, où le Fils et le Saint-Esprit ne cessent jamais de puiser; de même l'ame raisonnable a son trésor qui la rend féconde : tout ce que les sens lui apportent du dehors, elle le ramasse au dedans, elle en fait comme un réservoir, que nous appelons la mémoire : et de même que ce trésor infini, c'est-à-dire, le Père éternel, contemplant ses propres richesses, produit son Verbe, qui est son image, ainsi l'ame raisonnable, pleine et enrichie de belles idées, produit cette parole intérieure que nous appelons la pensée, ou la conception, ou le discours, qui est la vive image des choses. Car ne sentons-nous pas, chrétiens, que lorsque nous concevons quelque objet, nous nous en faisons en nous-mêmes une peinture animée, que l'incom-

(1) *S. Athan. Epist. de Synod. n.* 41, 42, *tom.* 1, *part.* II, *pag.* 756. *S. Gregor. Nazianz. Orat.* XLV, *n.* 5, *tom.* 1, *p.* 720.

parable saint Augustin appelle « le fils de notre » cœur », *Filius cordis tui* (1) ? Enfin, comme en produisant en nous cette image qui nous donne l'intelligence, nous nous plaisons à entendre, nous aimons par conséquent cette intelligence; et ainsi de ce trésor qui est la mémoire, et de l'intelligence qu'elle produit, naît une troisième chose qu'on appelle amour, en laquelle sont terminées toutes les opérations de notre ame. Ainsi du Père qui est le trésor, et du Fils qui est la raison et l'intelligence, procède cet Esprit infini qui est le terme de l'opération de l'un et de l'autre ; et comme le Père, ce trésor éternel, se communique sans s'épuiser; ainsi ce trésor invisible et intérieur, que notre ame renferme en son propre sein, ne perd rien en se répandant : car notre mémoire ne s'épuise pas par les conceptions qu'elle enfante; mais elle demeure toujours féconde, comme Dieu le Père est toujours fécond.

Or, encore que cette image soit infiniment éloignée de la perfection de l'original, elle ne laisse pas d'être très-noble et très-excellente; parce que c'est la Trinité même qui a bien voulu la former en nous : et de là vient qu'en produisant l'homme, qui, par les opérations de son ame, devoit en quelque façon imiter celles de la Trinité toujours adorable, cette même Trinité d'un commun accord prononce cette parole sacrée, si glorieuse à notre nature : « Faisons » l'homme à notre image et ressemblance ». C'est encore pour cette raison que le Fils de Dieu a voulu que les trois divines Personnes parussent dans notre

(1) *De Trinit. lib.* XI, *cap.* VII, *tom.* VIII, *col.* 908.

nouvelle naissance, et que nous y fussions consacrés au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit (1). Admirez ici, chrétiens, les profonds conseils de la Providence dans le rapport merveilleux des divins mystères. Où est-ce que l'homme a été formé? Dans la création? où est-ce que l'homme est réformé? Dans le saint baptême, qui est une seconde création, où la grâce de Jésus-Christ nous donne une nouvelle naissance, et nous fait des créatures nouvelles. Quand nous sommes formés premièrement par la création, la Trinité s'y découvre par ces paroles : « Faisons l'homme à notre image et ressem- » blance » : quand nous sommes régénérés, quand le Saint-Esprit nous réforme dans les eaux sacrées du baptême, toute la Trinité y est appelée. La Trinité dans la création, la Trinité dans la régénération ; n'est-ce pas afin que nous comprenions que le Fils de Dieu rétablit en nous la première dignité de notre origine, et qu'il répare miséricordieusement en nos ames l'image de la Trinité adorable que notre création nous avoit donnée, et que notre péché avoit obscurcie?

Mais passons encore plus loin : afin que la Trinité très-indivisible éclatât plus visiblement dans les hommes, il a plu à notre Seigneur Jésus-Christ que son Eglise en fût une image, comme la suite de ce discours le fera paroître. Qui est-ce qui nous a enseigné cette belle théologie? chrétiens, c'est Jésus-Christ même qui nous l'a montrée dans les paroles que j'ai citées pour mon texte. « Père saint, dit-il à » son Père, gardez ceux que vous m'avez donnés ».

(1) *Matt.* XXVIII. 19.

Qui

Qui sont ceux que le Père a donnés au Fils? Ce sont les fidèles, qui, étant unis par l'Esprit de Dieu, composent cette sainte société que nous exprimons par le nom d'Eglise. « Gardez-les, dit-il, afin qu'ils soient » un ». Ils sont un, dit le Fils de Dieu; c'est-à-dire, que leur multitude n'empêche pas une parfaite unité: et afin qu'il ne fût pas permis de douter que cette mystérieuse unité, qui doit assembler le corps de l'Eglise, ne fût l'image de cette unité ineffable qui associe les trois Personnes divines, Jésus-Christ l'explique en ces mots: « Qu'ils soient un, dit-il (1), comme » nous »; et un peu après: « Comme vous, Père, » êtes en moi et moi en vous, ainsi je vous prie » qu'ils soient un en nous (2) »; et encore: « Je leur » ai donné, dit-il, la gloire que vous m'avez don- » née, afin qu'ils soient un comme nous (3) ». O grandeur! ô dignité de l'Eglise! ô sainte société des fidèles, qui doit être si parfaite et si achevée, que Jésus-Christ ne lui donne point un autre modèle que l'unité même du Père et du Fils, et de l'Esprit qui procède du Père et du Fils! Qu'ils soient un, dit le Fils de Dieu, non point comme les anges, ni comme les archanges, ni comme les chérubins, ni comme les séraphins; « mais qu'ils soient, dit-il, un » comme nous ». Entendons le sens de cette parole: comme nous sommes un dans le même être, dans la même intelligence, dans le même amour, ainsi qu'ils soient un comme nous; c'est-à-dire, un dans le même être, par leur nouvelle nativité; un dans la même intelligence, par la doctrine de vérité; un dans le même amour, par le lien de la charité. C'est

(1) *Joan.* XVII. 11. — (2) *Ibid.* 21. — (3) *Ibid.* 22.

de cette triple unité que j'espère vous entretenir aujourd'hui avec l'assistance divine.

PREMIER POINT.

Encore que la génération éternelle, par laquelle le Fils procède du Père, surpasse infiniment les intelligences de toutes les créatures mortelles, et même de tous les esprits bienheureux; toutefois ne laissons pas de porter nos vues dans le sein du Père éternel, pour y contempler le mystère de cette génération ineffable. Mais de peur que cette lumière ne nous aveugle, regardons-la comme réfléchie dans ce beau miroir des Ecritures divines, que le Saint-Esprit nous a préparé, pour s'accommoder à notre portée.

La première chose que je remarque dans la génération du Verbe éternel, c'est que le Père l'engendre en lui-même, contre l'ordinaire des autres pères, qui engendrent nécessairement au dehors. Nous apprenons des Ecritures, que le Fils procède du Père : « Je suis, dit-il, sorti de Dieu (1) ». Tout ce qui est produit, il faut qu'il soit tiré du néant, comme, par exemple, le ciel et la terre; ou qu'il soit produit de quelque chose, comme les plantes et les animaux. Que le Fils unique de Dieu ait été tiré du néant, c'est ce que les ariens mêmes, qui nioient la divinité du Sauveur du monde, n'ont jamais osé avancer (2). En effet, puisque le Verbe éternel est le Fils de Dieu par nature, il ne peut être tiré du néant; autrement il ne seroit pas engendré, il ne procéderoit pas comme Fils; et lui qui est le vrai Fils de Dieu,

(1) *Joan.* XVI. 27. — (2) *S. Aug. cont. Maximin. lib.* II, *c.* XIV, *tom.* VIII, *col.* 703, 704.

le Fils singulièrement et par excellence, et qui est appelé dans les Ecritures, le propre Fils du Père éternel, ne seroit en rien différent de ceux qui le sont par adoption. Par conséquent il est clair que le Fils de Dieu ne peut pas être tiré du néant, et ce blasphême seroit exécrable : que s'il n'a pas été tiré du néant, voyons d'où il a été engendré.

C'est une loi nécessaire et inviolable, que tout fils doit recevoir en lui-même quelque partie de la substance du père; et c'est pourquoi quand nous parlons d'un fils à un père, nous disons que c'est un autre lui-même : si donc mon Sauveur est le Fils de Dieu, qui ne voit qu'il doit être formé de la propre substance de Dieu ? Mais ne concevons rien ici de mortel; éloignons de notre esprit et de nos pensées tout ce qui ressent la matière : ne croyons pas que le Fils de Dieu ait reçu seulement en lui-même quelque partie de la substance du Père : car puisqu'il est essentiel à Dieu d'être simple et indivisible, sa substance ne souffre point de partage; et par conséquent si le Verbe, en cette belle qualité de Fils, doit participer nécessairement à la substance de Dieu son Père, il la reçoit sans division, elle lui est communiquée toute entière; et le Père, qui le produit du fond même de son essence, la répand sur lui sans réserve. Et d'autant que la nature divine ne peut être ni séparée ni distraite; si le Fils sortoit hors du Père, s'il étoit produit hors de lui, jamais il ne recevroit son essence, et il perdroit le titre de Fils : de sorte que, afin qu'il soit Fils, il faut que son Père l'engendre en lui-même.

C'est ce que nous apprenons par les Ecritures :

dites-le-nous, bien-aimé Disciple, qui avez bu ces secrets célestes dans le sein et dans le cœur du Verbe éternel. « Au commencement étoit le Verbe, » et le Verbe étoit en Dieu (1) » ; c'est-à-dire, dès que le Verbe a été, il étoit en Dieu : il a donc été produit en Dieu même. C'est pourquoi il procède de Dieu comme son Verbe, comme sa conception, comme sa pensée, comme la parole intérieure par laquelle il s'entretient en lui-même de ses perfections infinies : il ne peut donc pas être séparé de lui. Méditez cette admirable doctrine : tout ce qui engendre est vivant; engendrer, c'est une fonction de vie; et la vie de Dieu, c'est l'intelligence : donc il engendre par intelligence. Or l'entendement n'agit qu'en lui-même; il ne se répand point au dehors : au contraire, tout ce qu'il rencontre au dehors, il s'efforce de le ramasser au dedans : de là vient que nous disons ordinairement, que nous comprenons une chose, que nous l'avons mise dans notre esprit, lorsque nous l'avons entendue. Ainsi cette essence infinie, souverainement immatérielle, qui ne vit que de raison et d'intelligence, ne souffre pas que rien soit engendré en elle, si ce n'est par la voie de l'intelligence; et par conséquent le Verbe éternel, la sagesse et la pensée de son Père, étant produit par intelligence, naît et demeure dans son principe : *Hoc erat in principio apud Deum* (2).

C'est ce que le grave Tertullien nous explique admirablement dans cet excellent Apologétique. « Cette parole, dit ce grand homme (3), nous di- » sons que Dieu la profère, et l'engendre en la pro-

(1) *Joan.* 1. 1. — (2) *Ibid.* 2. — (3) *Apolog. n.* 21.

» férant » : car c'est une parole substantielle, qui porte en elle-même toute la vertu, toute l'énergie, toute la substance du principe qui la produit; « Et » c'est pourquoi, dit Tertullien, nous l'appelons » Fils de Dieu, à cause de l'unité de substance ». Après, il compare le Fils de Dieu au rayon que la lumière produit, sans rien diminuer de son être, sans rien perdre de son éclat; et il conclut qu' « il est » sorti de la tige, mais qu'il ne s'en est pas retiré » : *Non recessit, sed excessit.* O Dieu ! mon esprit se confond; je me perds, je m'abîme dans cet océan; mes yeux foibles et languissans ne peuvent plus supporter un si grand éclat. Reprenons, fidèles, de nouvelles forces, en reposant un peu notre vue sur des objets qui soient plus de notre portée.

Sainte société des fidèles, Eglise remplie de l'Esprit de Dieu, chaste épouse de mon Sauveur, vous représentez sur la terre la génération du Verbe éternel dans votre bienheureuse fécondité. Dieu engendre, et vous engendrez : Dieu, comme nous avons dit, engendre en lui-même; sainte Eglise, où engendrez-vous vos enfans? Dans votre paix, dans votre concorde, dans votre unité, dans votre sein et dans vos entrailles. Heureuse maternité de l'Eglise ! Les mères que nous voyons sur la terre conçoivent, à la vérité, leur fruit en leur sein; mais elles l'enfantent hors de leurs entrailles : au contraire la sainte Eglise, elle conçoit hors de ses entrailles, elle enfante dans ses entrailles. Un infidèle vient à l'Eglise, il demande d'être associé avec les fidèles; l'Eglise l'instruit, et le catéchise; il n'est pas encore en son sein, il n'est

point encore en son unité; elle n'enfante pas encore, mais elle conçoit : ainsi elle ne conçoit pas en son sein; aussitôt qu'elle nous enfante, nous commençons à être en son unité. C'est ainsi que vous engendrez, sainte Eglise, à l'imitation du Père éternel. Engendrer, c'est incorporer; engendrer vos enfans, ce n'est pas les produire au dehors de vous; c'est en faire un même corps avec vous : et comme le Père, engendrant son Fils, le fait un même Dieu avec lui; ainsi les enfans que vous engendrez vous les faites ce que vous êtes, en formant Jésus-Christ en eux : et comme le Père engendre le Fils, en lui communiquant son même être; ainsi vous engendrez vos enfans, en leur communiquant cet être nouveau que la grâce vous a donné en notre Seigneur Jésus-Christ : *Ut sint unum sicut et nos.* Ce que je dis du Père et du Fils, je le dis encore du Saint-Esprit, qui sont trois choses, et la même chose. C'est pourquoi saint Augustin dit : « En Dieu il y a nombre, en Dieu il n'y a point de » nombre : quand vous comptez les trois personnes, » vous voyez un nombre; quand vous demandez ce » que c'est, il n'y a plus de nombre; on répond que » c'est un seul Dieu. Parce qu'elles sont trois, voilà » comme un nombre : quand vous recherchez ce » qu'elles sont, le nombre s'échappe, vous ne trouvez » plus que l'unité simple » : *Quia tres sunt, tanquam est numerus : si quæris quid tres, non est numerus* (1). Ainsi en est-il de l'Eglise : comptez les fidèles, vous voyez un nombre : que sont les fidèles? il n'y a plus de nombre; ils sont tous un même corps en notre

(1) *In Joan. Tract.* XXXIX, *n.* 4, *tom.* III, *part.* II, *col.* 562.

Seigneur ; « il n'y a plus ni Grec, ni Barbare, ni » Romain, ni Scythe ; mais un seul Jésus-Christ qui » est tout en tous (1) » : *Ut sint unum sicut et nos.*

SECOND POINT.

Contemplons dans les Ecritures comment le Fils et le Saint-Esprit reçoivent continuellement en eux-mêmes la vie et l'intelligence du Père : et premièrement pour le Fils, voici comme il parle dans son Evangile en saint Jean : « En vérité, en vérité je » vous le dis, le Fils ne peut rien faire de lui-» même, et il ne fait que ce qu'il voit faire à son » Père ; et tout ce que le Père fait, le Fils le fait » semblablement : car le Père aime le Fils, et il lui » montre tout ce qu'il fait (2) ». Quand nous entendons ces paroles, aussitôt notre foible imagination se représente le Père opérant, et le Fils regardant ses œuvres, à peu près comme un apprenti qui s'instruit en voyant travailler son maître : mais si nous voulons entendre les secrets divins, détruisons ces idoles vaines et charnelles que l'accoutumance des choses humaines élève dans nos cœurs ; détruisons, dis-je, ces idoles par le foudre des Ecritures. Si le Père agissoit premièrement, et que le Fils le regardât faire, et après qu'il agît lui-même à l'imitation de son Père, il s'ensuivroit nécessairement que leurs opérations seroient séparées. Or nous apprenons par les Ecritures, que « tout » ce que le Père fait, est fait par son Fils » : *Omnia per ipsum facta sunt, et sine ipso factum est nihil* (3) : « Par lui toutes choses ont été faites, et

(1) *Coloss.* III. 11. — (2) *Joan.* V. 19, 20. — (3) *Ibid.* I. 3.

» sans lui rien n'a été fait » : *Omnia per ipsum facta sunt.* Et c'est pourquoi il nous dit lui-même : « Tout » ce que le Père fait, le Fils le fait semblablement ». Si le Fils fait tous les ouvrages que fait son Père, leurs actions ne peuvent point être séparées : et il ne se contente point de nous dire, qu'il fait tout ce que fait le Père ; mais tout ce que le Père fait, dit-il, le Fils le fait semblablement. Les caractères que la main forme, c'est la plume qui les forme aussi ; mais elle ne les forme pas semblablement : la main les forme comme la cause mouvante, et la plume comme l'instrument qui est mu. A Dieu ne plaise que nous croyions qu'il en soit ainsi du Père et du Fils : « Tout ce que fait le Père, dit » notre Seigneur, cela même le Fils le fait sem- » blablement » ; c'est-à-dire, avec la même puissance, avec la même sagesse, et par la même opération : *Hoc et Filius similiter facit.*

D'où vient que vous dites, ô mon Sauveur : Le Fils ne peut rien faire de lui-même, sinon ce qu'il voit faire à son Père, et le Père montre à son Fils tout ce qu'il fait ? Quelle est cette merveilleuse manière par laquelle vous contemplez votre Père, par laquelle vous voyez en lui tout ce que vous faites et tout ce qu'il fait ? comment est-ce qu'il vous parle et qu'il vous enseigne ? et puisque vous êtes Dieu comme lui, d'où vient que vous ne faites rien de vous-même ? qui nous développera ces mystères ? Ecoutons parler le grand Augustin : Le Fils, dit-il (1), ne fait rien de lui-même, parce qu'il n'est pas de lui-même :

(1) *In Joan. Tract.* XX, *n.* 4, *tom.* III, *part.* II, *col.* 450 *et seq. De Trinit. l.* II, *n.* 3, *tom.* VIII, *col.* 773, 774.

celui qui lui communique son essence, lui communique aussi son opération : et encore qu'il reçoive tout de son Père, il ne laisse pas d'être égal au Père; parce que le Père, qui lui donne tout, lui donne aussi son égalité. Le Père lui donne tout ce qu'il est, et l'engendre aussi grand que lui, parce qu'il lui donne sa propre grandeur. C'est ainsi, ô Père céleste, que vous enseignez votre Fils, parce que vous lui donnez sans réserve la même science qui est en vous.

Mais entendons ce secret, mes Frères, selon la mesure qui nous est donnée, et autant qu'il a plu à Dieu de nous le révéler par les Ecritures. Il est clair que celui qui enseigne veut communiquer sa science: par exemple, les prédicateurs, que l'Esprit de Dieu établit pour enseigner au peuple la saine doctrine, pourquoi montent-ils dans les chaires? n'est-ce pas afin de faire passer les lumières que Dieu leur donne, dans l'esprit de leurs auditeurs? C'est ce que prétend celui qui enseigne. Il ouvre son cœur à ceux qui l'écoutent; il tâche de les rendre semblables à lui; il veut qu'ils prennent ses sentimens, et qu'ils entrent dans ses pensées : et ainsi celui qui enseigne et celui qui est enseigné doivent se rencontrer ensemble, et s'unir dans la participation des mêmes lumières. Par conséquent la méthode d'enseigner tend à l'unité des esprits dans la science et dans la doctrine; et ce que j'ai dit est très-véritable, que celui qui veut enseigner, veut communiquer sa science. Mais ni la nature ni l'art ne font qu'ébaucher cet ouvrage; cette communication est très-imparfaite, et cette unité n'est que commencée. Cette entière

communication de science ne se peut trouver qu'en Dieu même : c'est là que le Père enseigne le Fils d'une manière infiniment admirable, parce qu'il lui communique sa propre science : là se fait cette parfaite unité d'esprit entre le Père et le Fils; parce que la vie et l'intelligence, la raison et la lumière du Père se trouvent tellement dans le Fils, qu'il ne se fait de l'une et de l'autre qu'une même vie, une même intelligence, et un même esprit. C'est pourquoi le Père enseignant et le Fils qui est enseigné sont également adorables; parce que le Fils reçoit cette même science du Père, qui ne souffre aucune imperfection.

Et ne nous imaginons pas, chrétiens, que lorsque le Père enseigne le Fils, il lui communique la science comme la perfection de son être : comme il l'engendre parfait, il lui donne tout en l'engendrant : bien plus, si nous le savons bien entendre, « l'engen- » drer et l'enseigner, c'est la même chose » : *Hoc est eum docuisse, quod est scientem genuisse*, dit saint Augustin (1). Vous me direz qu'engendrer et enseigner sont des termes bien opposés. Il est vrai dans les créatures, où il est certain qu'engendrer n'est pas un acte d'intelligence; mais en Dieu dont la vie est intelligence, qui engendre conséquemment par intelligence, il ne se faut pas étonner si en enseignant il engendre : car s'il enseigne son Fils éternel en lui communiquant sa propre science, il l'engendre en lui communiquant sa propre science; parce qu'à l'égard de Dieu, être c'est savoir, être c'est entendre, comme enseigne la théologie : d'où il s'en-

(1) *In. Joan. Tract.* XI, *n.* 5, *tom.* III, *part.* II, *col.* 567.

suit manifestement que cela même, que le Père enseigne le Fils, prouve l'unité du Père et du Fils dans la vie de l'intelligence. Il en est de même du Saint-Esprit, puisqu'il procède du Père et du Fils avec la même perfection que le Fils reçoit de son Père. Ainsi le Père, le Fils et le Saint-Esprit, même lumière, même majesté, même intelligence, vivent tous ensemble d'entendre, et tous ensemble ne sont qu'une même vie.

« Père saint, dit le Fils de Dieu, gardez en votre » nom ceux que vous m'avez donnés, afin qu'ils soient » un comme nous » ; c'est-à-dire, qu'ils soient comme nous unis dans la même vie de l'intelligence. Mais pouvons-nous bien espérer que tous les fidèles doivent être unis dans la vie de l'intelligence? Oui, certes, nous le devons espérer. Regardez les esprits bienheureux qui règnent au ciel avec Jésus-Christ; quelle est leur vie, quelle est leur lumière? « Leur » lumière, dit l'Apocalypse (1), c'est l'Agneau », c'est-à-dire, le Verbe incréé qui s'est fait la victime du monde : donc la lumière des bienheureux, c'est ce Verbe, cette parole que le Père profère dans l'éternité. Mais ce Verbe n'est pas une lumière qui soit allumée hors de leurs esprits; c'est une lumière infinie qui luit intérieurement dans leurs ames. En cette lumière, ils y voient le Fils; parce que cette lumière, c'est le Fils même : en cette lumière, ils y voient le Père; parce que c'est la splendeur du Père : « Qui me voit, dit le Fils de Dieu (2), voit mon » Père » : ils y voient le Saint-Esprit en cette lumière; parce que le Saint-Esprit en procède. En

(1) *Apoc.* XXI. 23. — (2) *Joan.* XIV. 9.

cette lumière, ils s'y contemplent eux-mêmes; parce qu'ils se trouvent en elle plus heureusement qu'en eux-mêmes : ils y voient les idées vivantes, ils y voient les raisons des choses créées, raisons éternellement permanentes ; et de même qu'en cette vie nous connoissons les causes par les effets, l'unité par la multitude, l'invisible par le visible; là, dans ce Verbe, qui est dans les bienheureux, qui est leur vie, qui est leur lumière, ils voient la multitude dans l'unité même, le visible dans l'invisible, la diversité des effets dans la cause infiniment abondante qui les a tirés du néant; c'est-à-dire, dans le Verbe qui en est l'idée, qui est la raison souveraine par laquelle toutes choses ont été faites. Dans ce Verbe, les bienheureux voient, ils voient et ils vivent ; et ils vivent tous dans la même vie, parce qu'ils vivent tous dans ce même Verbe. O vue ! ô vie ! ô félicité ! c'est ainsi que vivent les bienheureux : *Ut sint unum sicut et nos.*

Mais nous, qui languissons ici-bas dans ce misérable pélerinage, vivons-nous d'une même vie par l'intelligence? Oui, fidèles, n'en doutez pas. Ce Fils de Dieu, ce Verbe éternel, cette vie, cette lumière, cette intelligence, qui éclaire les esprits bienheureux ; qui, en les éclairant, les fait vivre d'une vie divine, ne luit-elle pas aussi en nos cœurs? n'est-elle pas au fond de nos ames, pour y ouvrir une source de vie éternelle? Voulez-vous entendre cette vérité par l'action que nous faisons en ce lieu? Chrétiens, si nous l'entendons, nous commençons ici notre paradis; puisque nous commençons tous ensemble à vivre de cette parole vivante qui nourrit

et qui fait vivre tous les bienheureux. Je vous prêche cette parole, selon que je puis, selon que le Saint-Esprit me l'a enseignée : je la fais retentir à vos oreilles; puis-je la porter au fond de vos cœurs ? Nullement; ce n'est pas un ouvrage humain. Si vous l'entendez et si vous l'aimez, c'est le Fils de Dieu qui vous parle, c'est lui qui vous prêche sans bruit dans cette profonde retraite, dans cet inaccessible secret de vos cœurs, où il n'y a que sa parole et sa voix qui soit capable de pénétrer : si vous l'entendez, vous vivez, et vous vivez en ce même Verbe dans lequel les bienheureux vivent; vous vivez en lui, vous vivez de lui, et vous vivez tous d'une même vie; parce que vous buvez tous ensemble à la même source de vie. O sainte unité des fidèles ! mon Père, qu'ils soient un comme nous dans la vie de l'intelligence. Chrétiens, si nous vivons tous de ce Verbe, [soyons étroitement unis par la charité.]

O sainte et admirable doctrine ! vivons de telle sorte, fidèles, qu'elle ne soit point stérile en nos cœurs, et ne rendons point inutiles tant de grands mystères. Si le Saint-Esprit est en nous, s'il y opère la charité, s'il la fait semblable à lui-même, élevons nos entendemens, et apprenons dans le Saint-Esprit quelles doivent être les lois de notre charité mutuelle. Le Saint-Esprit est un amour pur, qui ne souffre aucun mélange terrestre : ainsi, mes Frères, aimons-nous en Dieu, pour accomplir la parole de notre Maître : « Père saint, qu'ils soient un en nous ». Le Saint-Esprit est un amour constant; parce que c'est un amour éternel : ainsi, que notre affection soit constante, que jamais elle ne puisse être refroidie,

selon cette parole de l'Ecriture : Demeurez en la charité (1). Le Saint-Esprit est un amour sincère ; parce qu'il procède du fond du cœur, du fond même de l'essence : ainsi, que notre charité soit sincère, qu'elle ne souffre ni feinte, ni dissimulation ; parce que l'apôtre saint Paul a dit : « Ne vous trompez » point les uns les autres ; car vous êtes membres les » uns des autres (2) ». Enfin le Saint-Esprit est un amour désintéressé ; parce que ce qui fait l'intérêt c'est ce malheureux mot de mien et de tien ; et d'autant que tout est commun entre le Père et le Fils, leur amour est infiniment désintéressé : ainsi considérons, chrétiens, que tout est commun entre les fidèles, et épurons tellement nos affections qu'elles soient entièrement désintéressées : *Ut sint unum sicut et nos.*

Certes, mes Frères, si le Fils de Dieu s'étoit contenté de nous dire qu'il veut que nous soyons un comme frères, nous devrions respecter les uns dans les autres ce nom sacré de sœurs et de frères, et le nœud de la société fraternelle. S'il nous avoit ordonné simplement de vivre dans une mutuelle correspondance, comme des personnes qui sont enrôlées dans un même corps de milice, sous l'étendard de sa sainte croix, nous devrions rougir de honte de n'être pas tous unis ensemble sous les ordres d'un si divin Capitaine. S'il nous avoit dit seulement que nous sommes membres d'un même corps, nous devrions méditer jour et nuit cette parole du saint apôtre : « Quand une partie de notre corps souffre, » toutes les autres y compatissent (3) ». Mais puis-

(1) *Hebr.* XIII. 1. — (2) *Ephes.* IV. 25. — (3) *I. Cor.* XII. 26.

qu'il passe au-dessus des cieux et de toutes les intelligences, et qu'il nous donne pour modèle de notre unité l'unité même du Père et du Fils; qui pourroit nous exprimer, chrétiens, quelle doit [être] notre union, et combien nous nous rendrons criminels, si nous rompons le sacré lien de la charité fraternelle qui doit être réglée sur ce grand exemple?

Mais comme si c'étoit peu de chose de proposer à tous les fidèles le plus grand de tous les mystères, pour être le modèle de leur unité; il scelle encore cette unité sainte par un autre mystère incompréhensible, qui est le mystère de l'eucharistie. Nous venons tous à la même table, nous y prenons ce même pain de vie qui est le pain de communion, le pain de charité et de paix; nous jurons sur les saints autels, nous scellons par le sang de notre Sauveur notre confédération mutuelle : cependant, ô sacrilége exécrable! nous manquons tous les jours à la foi promise, t nous ne laissons pas d'avoir toujours, et la médisance à la bouche, et l'envie ou l'aversion dans le cœur. Le Sauveur nous dit dans son Evangile : « En cela on reconnoîtra que vous » êtes vraiment mes disciples, si vous avez une » charité sincère les uns pour les autres (1) »; et il prie ainsi Dieu son Père : « Je vous demande qu'ils » soient consommés en un; afin que le monde sache » que c'est vous qui m'avez envoyé (2) ».

O damnable infidélité de ceux qui se glorifient du nom chrétien! les chrétiens se détruisent eux-mêmes; toute l'Eglise est ensanglantée du meurtre de ses enfans, que ses enfans propres massacrent : et comme

(1) *Joan.* XIII. 35. — (2) *Ibid.* XVII. 21, 23.

si tant de guerres et tant de carnages n'étoient pas capables de rassasier notre impitoyable inhumanité, nous nous déchirons dans les mêmes villes, dans les mêmes maisons, sous les mêmes toits, par des inimitiés irréconciliables. Nous demandons tous les jours la paix, et nous-mêmes nous faisons la guerre. Car d'où viennent tant d'envies, tant de médisances, tant de querelles et tant de procès? Les parens s'animent contre les parens, et les frères contre les frères, avec une fureur implacable; on emploie et les médisances et les calomnies, et la tromperie et la fraude; la candeur et la bonne foi ne se trouvent plus parmi nous; toutes les rues, toutes les places, tous les cabinets retentissent du bruit des procès : infidèles si féconds en chicanerie que nous sommes; tant nous avons oublié le christianisme, tant nous méprisons l'Evangile qui est une discipline de paix. Cependant nous souhaitons la paix, nous avons sans cesse la paix à la bouche; et nous faisons régner par nos dissensions le diable, qui est l'auteur des discordes, et nous chassons l'Esprit pacifique, c'est-à-dire, l'Esprit de Dieu. Que si vous avez voulu, mon Sauveur, que la sainte union des fidèles fût la marque de votre venue; que font maintenant tous les chrétiens, sinon publier hautement que votre Père ne vous a pas envoyé, et que l'Evangile est une chimère, et que tous vos mystères sont autant de fables?

SERMON

SERMON

POUR

LE III.E DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

Grandeur de la charité des saints anges pour les hommes. Pourquoi se réjouissent-ils si fort dans la conversion des pécheurs. Trois effets de la miséricorde divine à l'égard de l'ame pécheresse. Double unité dans l'Eglise ; l'une extérieure, qui est liée par les sacremens ; l'autre invisible et spirituelle formée par la charité. Comment les pécheurs séparés de cette unité commencent leur enfer même sur la terre. Quels sont les dignes fruits de pénitence. De quelle manière le pécheur, sincèrement touché, s'accuse, se condamne et se punit.

Dico vobis quod ita gaudium erit in cœlo super uno peccatore pœnitentiam agente, quàm super nonaginta novem justis, qui non indigent pœnitentiâ.

Je vous dis qu'il y aura plus de joie au ciel devant les anges de Dieu sur un pécheur faisant pénitence, que sur quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence. Luc. xv. 7.

Si quelqu'un n'a pas encore assez entendu combien est grande la charité des saints anges pour les misérables mortels, qu'il considère en notre Evangile les aimables paroles du Sauveur des ames, par lesquelles il nous apprend que la conversion des pécheurs réjouit tous les esprits bienheureux ; et qu'en-

core que Dieu les enivre du torrent de ses éternelles délices, néanmoins ils sentent augmenter leur joie, quand nous sommes renouvelés par la pénitence. Nous lisons, dans les Ecritures (1), qu'autrefois les esprits célestes se déclarèrent visiblement contre nous, lorsqu'un chérubin envoyé de Dieu avec une forme terrible, tenant en sa main un glaive de feu, gardoit la porte du paradis, pour épouvanter nos parens rebelles, et leur interdire l'entrée de ce jardin délicieux qu'ils avoient déshonoré par leur crime. Mais après la naissance de ce Sauveur, qui nous a réconciliés par son sang, vous n'ignorez pas, chrétiens, que ces bienheureuses intelligences, qui nous avoient déclaré la guerre, nous vinrent aussi annoncer la paix : « Que la paix, disent-ils (2), soit donnée aux » hommes » ; et depuis cette salutaire journée, nous leur sommes devenus si chers, que Jésus-Christ nous enseigne, dans notre Evangile, qu'ils préfèrent nos intérêts aux leurs propres. C'est ce que vous remarquerez aisément, si vous pénétrez le sens des paroles que j'ai alléguées pour mon texte. « Les anges, dit le » Fils de Dieu, se réjouissent plus de la conversion » d'un pécheur, que de la persévérance de quatre-» vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pé-» nitence ». Je demande quels sont ces justes auxquels le Sauveur ne craint pas de dire que la pénitence n'est pas nécessaire. Certes, nous ne les trouverons pas sur la terre ; puisque, tous les hommes étant pécheurs, ce seroit une témérité inouie que d'assurer qu'ils n'ont pas besoin du remède de la pénitence. « Si quelqu'un dit qu'il ne péche pas, il se trompe,

(1) *Genes.* III. 24. — (2) *Luc.* II. 14.

» et la vérité n'est pas en lui », dit le disciple bien-aimé de notre Sauveur (1).

Où chercherons-nous donc, chrétiens, cette innocence si pure et si achevée, qu'elle n'a pas besoin de la pénitence? Sans doute, puisqu'elle est bannie du milieu des hommes, elle ne se peut rencontrer que parmi les anges, qui, détestant la rebellion et l'audace de Satan et de ses complices, demeurèrent immuablement dans le bien où Dieu les avoit établis dès leur origine. Vous êtes les seuls, ô esprits célestes, parmi toutes les créatures, qui jamais n'avez été souillés par aucun péché; vous êtes ces justes de notre Evangile, auxquels la pénitence n'est pas nécessaire : et ainsi lorsque notre Sauveur nous apprend que vous recevez une joie plus grande de la conversion des pécheurs, que de la justice des innocens qui n'ont pas besoin de se repentir; c'est de même que s'il nous disoit que notre pénitence vous réjouit plus que votre propre persévérance. Merveilleuse vertu de la pénitence, qui oblige tous les saints anges à nous préférer à eux-mêmes, qui répare si glorieusement les ruines des plus grands pécheurs, qu'elle les met en quelque sorte au-dessus des justes, et qui fait que la justice rendue a quelque avantage au-dessus de la justice toujours conservée. Car puisque ces intelligences célestes, qui goûtent le vrai bien dans sa source, ne peuvent avoir de ces joies déréglées que l'opinion fait naître en nos ames, ne voyez-vous pas, chrétiens, qu'elles ne se peuvent réjouir que du bien? et donc, si leur joie est plus abondante, ne faut-il pas conclure nécessairement

(1) *I. Joan.* I. 8.

qu'il leur paroît quelque bien plus considérable, d'autant plus que c'est le Sauveur lui-même qui les excite par son exemple à cette sainte et divine joie?

En effet ne voyez-vous pas qu'il se présente à nous dans notre Evangile sous la figure de ce berger « qui laisse tous ses troupeaux au désert pour cher- » cher une brebis égarée; qui l'ayant trouvée au » milieu des bois, seule et tremblante d'effroi, la » rapporte sur ses épaules, et appelant ses amis et » ses proches : Réjouissez-vous avec moi, dit-il, de » ce que j'ai rencontré ma brebis perdue (1) ». De sorte que les anges et le Sauveur même se réjouissant plus d'un pécheur sauvé, que d'un juste qui persévère, il paroît que l'innocence recouvrée a quelque chose de plus agréable que l'innocence continuée. Réjouissons-nous, pécheurs misérables; admirons la force de la pénitence, qui nous rend avec avantage ce que notre péché nous avoit fait perdre : et pour exciter en nos cœurs les saints gémissemens de la pénitence, recherchons les véritables raisons de cette vérité si satisfaisante que Jésus-Christ nous enseigne dans son Evangile.

Si je n'avois qu'à vous parler d'une joie humaine, je me contenterois de vous dire que nous expérimentons tous les jours une certaine douceur plus sensible à rentrer dans la possession de nos biens, qu'à nous maintenir dans la jouissance : nous goûtons la santé par la maladie; et la perte de nos amis nous apprend combien ils nous étoient nécessaires : car l'accoutumance nous ôte ce qu'il y a de plus vif dans le sentiment; et notre jugement est si foible,

(1) *Luc.* xv. 4 *et suiv.*

que ne pouvant pénétrer les choses en elles-mêmes, il ne les reconnoît jamais mieux que par leurs contraires : tellement que cet excès de joie que nous ressentons, lorsque nous pouvons réparer nos pertes, vient presque toujours de notre foiblesse. Mais à Dieu ne plaise que nous croyions qu'il en soit ainsi de la joie des anges et de celle du Fils de Dieu même, dont nous devons aujourd'hui expliquer les causes : il faut prendre des principes plus relevés, si nous voulons pénétrer de si grands mystères. Entrons en matière, et disons : Tout le motif de la joie du Fils, c'est la gloire de Dieu son Père ; tout le motif de la joie des anges, c'est la gloire de leur Créateur : si donc ils se réjouissent si fort dans la conversion des pécheurs, c'est que la gloire de Dieu y paroît avec plus de magnificence. Prouvons solidement cette vérité.

La gloire de Dieu éclate singulièrement dans les natures intelligentes par sa miséricorde et par sa justice : sa Providence, son immensité, sa toute-puissance paroissent dans les créatures inanimées ; mais il n'y a que les raisonnables qui puissent ressentir les effets de sa miséricorde et de sa justice ; et ce sont ces deux attributs qui établissent sa gloire et son règne sur les natures intelligentes. C'est par la miséricorde et par la justice que les anges et les hommes sont sujets à Dieu : la miséricorde règne sur les bons, la justice sur les criminels ; l'une par la communication de ses dons, l'autre par la sévérité de ses lois ; l'une par douceur, et l'autre par force ; l'une se fait aimer, l'autre se fait craindre ; l'une attire, et l'autre réprime ; l'une récompense

la fidélité, l'autre venge la rebellion : si bien que la miséricorde et la justice sont en quelque sorte les deux mains de Dieu, dont l'une donne, et l'autre châtie : ce sont les deux colonnes qui soutiennent la majesté de son règne; l'une élève les innocens, l'autre accable les criminels, afin que Dieu domine sur les uns et sur les autres avec une égale puissance. C'est pourquoi le prophète chante : « Toutes les » voies du Seigneur sont miséricorde et vérité (1) »; c'est-à-dire, miséricorde et justice, selon l'interprétation des docteurs, d'autant que la justice de Dieu c'est sa vérité; parce que, comme dit le grand saint Thomas (2), c'est à cause de sa vérité qu'il est la loi éternelle et qu'il est la loi immuable qui règle toutes les créatures intelligentes. Que si toutes les voies du Seigneur sont miséricorde et justice, si ce sont ces deux divins attributs qui établissent sa gloire et son règne; je ne m'étonne plus, ô saints anges, de ce que la pénitence vous comble de joie : c'est que vous y voyez éclater magnifiquement la gloire de Dieu votre créateur par sa miséricorde et par sa justice; la miséricorde, dans la conversion; la justice, dans la satisfaction; la première, dans la rémission des péchés; la seconde, dans les gémissemens des pécheurs.

PREMIER POINT.

Pour entrer d'abord en matière, je remarquerai dans notre Evangile trois effets de la miséricorde divine dans la conversion des pécheurs : Dieu les cherche, Dieu les trouve, Dieu les rapporte; c'est ce que nous lisons clairement dans la parabole

(1) *Ps.* XXIV. 10. — (2) 1. 2. *Quæst.* XCIII, *art.* II.

de notre Evangile. « Le bon berger, dit le Fils » de Dieu, va après sa brebis perdue » : *Vadit ad illam quæ perierat;* « et il va jusqu'à ce qu'il la » trouve » : *donec inveniat eam* (1); « et après qu'il » l'a retrouvée, il la charge sur ses épaules ». C'est la véritablefigure du Sauveur des ames : il cherche charitablement les pécheurs, suivant ce qu'il dit dans son Evangile : « Le Fils de l'homme est venu » chercher ce qui étoit perdu (2) ». Il les trouve par la vertu de sa grâce : car il est ce samaritain miséricordieux, « qui, trouvant en son chemin le » pauvre blessé, est touché de miséricorde, et s'ap- » proche, et ne dédaigne pas de lier ses plaies » : *Et alligavit vulnera ejus* (3). Enfin il les porte sur ses épaules ; parce que c'est lui dont il est écrit : « Vraiment il a porté nos langueurs » : *Verè languores nostros ipse tulit* (4). Or cette triple miséricorde répond à la triple misère en laquelle est précipitée l'ame pécheresse. Elle s'écarte, elle fuit, elle perd ses forces, et devient entièrement impuissante : elle s'éloigne du bon Pasteur, et s'en éloignant, elle oublie, elle ne connoît plus son visage; tellement que, lorsqu'il approche, elle fuit, et fuyant elle se fatigue et tombe dans une extrême impuissance. Mais le Pasteur infiniment bon, qui ne se plaît qu'à sauver les ames, oppose charitablement à ces trois misères trois effets merveilleux de miséricorde : car il cherche sa brebis éloignée; il trouve et il atteint sa brebis fuyante; il rapporte sur ses épaules

(1) *Luc.* XV. 4. — (2) *Ibid.* XIX. 10. — (3) *Ibid.* X. 34. — (4) *Is.* LIII. 4.

cette pauvre brebis épuisée de forces. Apprenons ici à connoître la miséricorde du Pasteur fidèle, qui nous a sauvés au péril de sa propre vie.

Et premièrement remarquons ce qui est écrit dans notre Evangile, que la brebis que le Sauveur cherche n'est plus en la compagnie de tout le troupeau; par conséquent elle est séparée : mais entendons le sens de cette parole. Le troupeau du Fils de Dieu, c'est l'Eglise; et celui qui est séparé du troupeau semble être hors de la vraie Eglise. Dirons-nous que le Fils de Dieu ne parle en ce lieu que des hérétiques qui ont rompu le lien d'unité? Mais la suite de notre Evangile réfutera manifestement cette explication; puisque Jésus-Christ nous fait bien entendre qu'il parle généralement de tous les pécheurs, parce qu'il veut encourager tous les pénitens. Mais pourrons-nous dire, fidèles, que tous les pécheurs sont séparés du sacré troupeau et de la communion de l'Eglise? Nullement; il n'en est pas de la sorte : c'est l'erreur de Calvin et des calvinistes, contre laquelle le Fils de Dieu nous a dit qu'il y a de l'ivraie même dans son champ, qu'il y a du scandale même en sa maison, qu'il y a de mauvais poissons même en ses filets (1). Mais d'où vient, direz-vous, que notre Sauveur, nous figurant tous les pécheurs en notre Evangile, les représente comme séparés du troupeau? Entrons en sa pensée, et disons avec l'incomparable saint Augustin : « Il y en a qui sont dans la maison » de Dieu, et qui ne sont pas la maison de Dieu; » il y en a qui sont dans la maison de Dieu, et qui » sont eux-mêmes la maison de Dieu » : *Alios ita esse*

(1) *Matt.* XIII. 28, 41, 48.

in domo Dei, ut ipsi etiam sint eadem domus Dei (1). Expliquons la doctrine de ce grand évêque.

Les justes sont en la maison de Dieu, et ils sont eux-mêmes la maison de Dieu, selon ce que dit le prophète : « J'habiterai au milieu de vous (2) »; et l'apôtre : « Ne savez-vous pas que vous êtes les tem-» ples de l'Esprit de Dieu (3) »? Mais les méchans qui sont en l'Eglise, qui est la maison que Dieu a choisie, ne sont pas la maison choisie : Dieu n'habite pas en leurs cœurs; ils ne sont pas les pierres vivantes de ce miraculeux édifice, dont les fondemens sont posés en terre, et dont le sommet égale les cieux : « Ils sont dans l'Eglise, dit saint Augustin (4), comme » la paille est dans le froment » : *Sicut esse palea dicitur in frumentis;* « parce qu'encore qu'ils soient » liés par les sacremens, néanmoins ils sont séparés » de cette invisible unité qui est assemblée par la » charité » : *Cùm intus videantur, ab illa invisibili charitatis compage separati sunt.* « En effet, ajoute » saint Augustin, il y en a qu'on doit dire être » dans la maison de telle manière, qu'ils n'appar-» tiennent pas à ce qui en fait la liaison, ni à la so-» ciété de cette justice qui produit des fruits de paix; » mais ils y sont comme on dit que la paille se trouve » avec le froment : car nous ne pouvons nier qu'ils » soient dans la maison; l'apôtre nous disant que, » dans une grande maison, il y a non-seulement » des vases d'or et d'argent, mais aussi de bois et » de terre, et que les uns sont pour des usages hon-

(1) *De Bapt. cont. Donat. lib.* VII, *n.* 99, *tom.* IX, *col.* 200. — (2) *II. Cor.* VI. 16. — (3) *I. Cor.* III. 16. — (4) *Loco mox citato, col.* 200, 201.

» nêtes, les autres pour des usages honteux ». *Alios ita dici esse in domo, ut non pertineant ad compagem domûs, nec ad societatem fructiferæ pacificæque justitiæ; sed sicut esse palea dicitur in frumentis: nam et istos esse in domo negare non possumus, dicente apostolo* (1), *In magna autem domo non solùm aurea vasa sunt vel argentea, sed et lignea et fictilia, et alia quidem sunt in honorem, alia verò in contumeliam.*

Par où nous voyons clairement qu'il y a double unité dans l'Eglise : l'une est liée par les sacremens qui nous sont communs ; en celle-là les mauvais y entrent, quoiqu'ils n'y entrent qu'à leur condamnation. Mais il y a une autre unité invisible et spirituelle, qui joint les saints par la charité, qui en fait les membres vivans : à cette paix, à cette unité, à cette concorde, il n'y a que les justes qui y participent ; les impies n'y ont point de place, ils en sont excommuniés. Il y a une arche, à la vérité, qui renferme tous les animaux mondes et immondes, il y a un champ qui porte le bon et le mauvais grain ; « mais il y a une colombe et une par» faite », qui ne reçoit en son sein que les vrais fidèles, qui vivent en l'unité par la charité : *Una est columba mea, perfecta mea* (2). C'est pourquoi le Sauveur des ames représente tous les pécheurs comme séparés du troupeau ; parce qu'ils sont exclus, par leurs crimes, de cette invisible société qui unit les brebis fidèles en la charité de notre Seigneur : et pour vous faire voir, chrétiens, qu'ils ne sont plus avec le troupeau, c'est que le céleste et

(1) *II. Timoth.* II. 20. — (2) *Cant.* VI. 8.

divin Pasteur ne leur donne plus la même pâture. Dites-moi, quel est le pain des fidèles, quelle est la nourriture des enfans de Dieu? n'est-ce pas le pain de l'eucharistie, ce pain céleste et vivifiant que nous recevons de ces saints autels? Cette sainte et divine table est-elle préparée aux impies, dont les consciences sont infectées de péchés mortels? Nullement; ils en sont exclus : s'ils sont si téméraires que d'en approcher, ils y prendront un poison mortel, au lieu d'une viande d'immortalité.

Reconnois donc, pécheur misérable, que tu es séparé du troupeau fidèle, puisque tu es privé de la nourriture que le vrai Pasteur lui a destinée; et ne me répond pas : Je suis de l'Eglise, je demeure en ce corps mystique. Car que sert au bras gangrené de tenir encore au reste du corps par quelques nerfs qui n'ont plus de force? que lui sert, dis-je, de tenir au corps; puisqu'il est si fort éloigné du cœur, qu'il ne peut plus en recevoir aucune influence? quelque union qui paroisse au dehors, il y a une prodigieuse distance entre la partie vivante et la partie morte. Il en est de même de toi, ô pécheur : il ne te sert de rien d'être dans le corps, puisque tu es entièrement séparé du cœur. Le cœur de l'Eglise, c'est la charité : c'est là qu'est le principe de vie; c'est de là que se répand la chaleur vitale : si bien que n'étant pas en la charité, bien qu'il te soit permis d'entrer au dehors, tu es excommunié du dedans. Ne me vante point ta foi, qui est morte; ne me dis pas que tu t'assembles avec les fidèles : les hommes t'y reçoivent; mais Dieu t'en sépare : le corps s'en approche, il est vrai; mais l'ame en est

infiniment éloignée : la vie et la mort ne s'accordent pas. Considère donc, misérable, combien tu es loin des membres vivans, puisqu'il est certain que tu perds la vie. C'est pour cette raison que le Fils de Dieu les représente dans la parabole de notre Evangile, comme exclus, comme excommuniés du troupeau; parce qu'étant des membres pourris, ils ne participent point à la vie : c'est pourquoi le pain de vie leur est refusé ; c'est pourquoi ils sont séparés du banquet céleste, qui est la vie du peuple fidèle. D'où passant plus outre, je dis qu'étant séparés de cette unité, ils commencent leur enfer même sur la terre, et que leurs crimes les y font descendre : car ne nous imaginons pas que l'enfer consiste dans ces épouvantables tourmens, dans ces étangs de feu et de soufre, dans ces flammes éternellement dévorantes, dans cette rage, dans ce désespoir, dans cet horrible grincement de dents. L'enfer, si nous l'entendons, c'est le péché même; l'enfer, c'est d'être éloigné de Dieu : et la preuve en est évidente par les Ecritures.

Job nous représente l'enfer en ces mots : « C'est » un lieu, dit-il, où il n'y a nul ordre, mais une hor- » reur perpétuelle (1) » : de sorte que l'enfer c'est le désordre et la confusion. Or le désordre n'est pas dans la peine : au contraire, j'apprends de saint Augustin (2), que la peine, c'est l'ordre du crime. Quand je dis péché, je dis le désordre, parce que j'exprime la rebellion; quand je dis péché puni, je dis une chose très-bien ordonnée; car c'est un ordre très-équitable que l'iniquité soit punie : d'où il s'en-

(1) *Job.* x. 22. — (2) *Ad Honorat. Ep.* CXL, *n.* 4, *tom.* II, *col.* 423.

suit invinciblement que ce qui fait la confusion dans l'enfer, ce n'est pas la peine, mais le péché. Que si le dernier degré de misère, ce qui fait la damnation et l'enfer, c'est d'être séparé de Dieu, qui est la véritable béatitude; si d'ailleurs il est plus clair que le jour que c'est le péché qui nous en sépare : comprends, ô pécheur misérable, que tu portes ton enfer en toi-même; parce que tu y portes ton crime, qui te fait descendre vivant en ces effroyables cachots, où sont tourmentées les ames rebelles. Car comme l'apôtre saint Paul, parlant des fidèles qui vivent en Dieu par la charité, assure « que leur de» meure est au ciel, et leur conversation avec les » anges (1) »; ainsi nous pouvons dire très-certainement que les méchans sont abîmés dans l'enfer, et que leur conversation est avec les diables. Etrange séparation du pécheur, qui trouve son enfer même en cette vie! et n'est-il pas juste qu'il trouve l'enfer; puisqu'il est séparé du sacré troupeau, que la charité fait vivre en notre Seigneur?

Mais peut-être vous répondrez que le pécheur se peut relever, et que l'enfer n'a point de ressource. Ah! ne nous flattons point de cette pensée : la blessure que fait le péché est éternelle et irrémédiable. Mais Dieu, direz-vous, y peut remédier : il le peut, à cause qu'il est tout-puissant; ce qui n'empêche pas que la maladie ne soit incurable de sa nature. Concevons ceci, chrétiens : l'orgueilleux Nabuchodonosor a fait jeter les trois saints enfans dans la fournaise de flammes ardentes (2) : autant qu'il est en lui, il les a brûlés, encore que Dieu les ait ra-

(1) *Philipp.* III. 20. — (2) *Dan.* III. 21.

fraîchis. Ainsi, lorsque nous commettons un péché mortel, nous donnons tellement la mort à notre ame, qu'encore que Dieu nous puisse guérir, néanmoins de notre côté nous rendons, et notre péché, et notre damnation éternels; parce que nous éteignons la vie jusqu'à la racine. Il faut regarder ce que fait le péché, non ce que fait la Toute-puissance. Qui renonce une fois à Dieu, y renonce éternellement; parce que c'est la nature du péché, de faire, autant qu'il le peut, une séparation éternelle. C'est pourquoi le prophète roi, se considérant dans le crime, se considère comme dans l'enfer, à cause de cette effroyable séparation : *Æstimatus sum cum descendentibus in lacum* (1) : « Je suis, dit-il, compté » parmi ceux qui descendent dans le cachot » ; et après : « Ils m'ont mis dans le lac inférieur, dans » les ténèbres, et dans l'ombre de la mort » : *Posuerunt me in lacu inferiori* (2). Et de là vient qu'il s'écrie dans sa pénitence : *De profundis clamavi ad te, Domine* (3) : « Seigneur, je crie à vous des lieux » profonds »; et rendant grâces de sa délivrance : « Vous avez, dit-il, retiré mon ame de l'enfer infé- » rieur (4) ». C'est que ce saint homme avoit bien conçu que le péché est un abîme et une prison, un gouffre, un cachot, un enfer.

Dans ce cachot et dans cet abîme où nos crimes nous précipitent, quelle espérance aurions-nous, fidèles, si Dieu ne nous avoit donné un libérateur, qui étant venu au monde pour notre salut, a bien voulu même aller aux enfers pour achever un si

(1) *Ps.* LXXXVII. 5. — (2) *Ibid.* 7. — (3) *Ps.* CXXIX. 1. — (4) *Ps.* LXXXV. 13.

grand ouvrage? C'est ce même Libérateur qui est descendu aux enfers, qui daigne descendre encore tous les jours dans l'enfer des consciences criminelles : car, certes, vous y descendez, ô Sauveur, lorsque vous faites luire en nos ames, au milieu des ténèbres où elles languissent, les belles et éclatantes lumières de vos divines inspirations. C'est ainsi, ô Pasteur miséricordieux, que vous cherchez votre brebis égarée : votre amour vous transporte à un tel excès, que vous la cherchez jusque dans l'enfer; parce que vous la cherchez jusque dans le crime. Figurez-vous ici, chrétiens, quel fut le ravissement des saints Pères, lorsqu'ils virent leurs limbes honorés de la glorieuse présence du Sauveur du monde. Combien louèrent-ils la miséricorde de ce Dieu qui les visitoit jusque dans ces lieux souterrains, et qui alloit, pour l'amour d'eux, jusqu'aux enfers? Or sa miséricorde est beaucoup plus grande, quand il va chercher les pécheurs : ils sont dans un enfer plus obscur, et dans une captivité bien plus déplorable. Nos pères, qui étoient réservés aux limbes jusqu'à la venue du Sauveur, soupiroient continuellement après lui, et pressoient son arrivée par leurs vœux : au contraire les misérables pécheurs, dans cet enfer de l'impiété où ils sont, non-seulement ne cherchent pas le Sauveur, mais ils fuient sitôt qu'il s'approche; et c'est la seconde misère de l'ame.

Nous sommes infiniment éloignés de Dieu, et nous le fuyons, quand il vient à nous. Comprenons, par un exemple sensible, combien est dangereuse cette maladie. Voyez un pauvre malade, foible et languissant; ses forces se diminuent tous les jours :

il faudroit qu'il prît quelque nourriture pour soutenir son infirmité; il ne peut. Je ne sais quelle humeur froide lui a causé un dégoût étrange : si on lui présente quelque nourriture, si exquise, si bien apprêtée qu'elle soit, aussitôt son cœur se soulève; de sorte que nous pouvons dire que sa maladie, c'est une aversion du remède. Telle et encore beaucoup plus horrible est la maladie d'un pécheur. Il a voulu goûter, aussi bien qu'Adam, cette pomme qui lui paroissoit agréable : il a voulu se rassasier des plaisirs mortels; et par un juste jugement de Dieu, il a perdu tout le goût des biens éternels. Vous les lui présentez, il en a horreur; vous lui montrez la terre promise, il retourne son cœur en Egypte; vous lui donnez la manne, elle lui semble fade et sans goût. Ainsi nous fuyons malheureusement le charitable Pasteur qui nous cherche.

Pécheur, ne le fuis-tu pas tous les jours? Maintenant que tu entends sa sainte parole, peut-être que ce Pasteur miséricordieux te presse intérieurement en ta conscience. Veux-tu pas restituer ce bien mal acquis? veux-tu pas enfin mettre quelques bornes à cette vie débauchée et licencieuse? veux-tu pas bannir de ton cœur l'envie qui le ronge, cette haine envenimée qui l'enflamme, ou cette amitié dangereuse qui ne le flatte que pour le perdre? Ecoute, pécheur, c'est Jésus qui te cherche; et ton cœur répond à ce doux Sauveur : Je ne puis encore. Tu le remets de jour en jour, demain, dans huit jours, dans un mois; n'est-ce pas fuir celui qui te cherche, et mépriser sa miséricorde? Insensé, que t'a fait Jésus, que tu fuis si opiniâtrément sa douce présence?

D'où

D'où vient que la brebis égarée ne reconnoît plus la voix du pasteur qui l'appelle et lui tend les bras, et qu'elle court follement au loup ravissant qui se prépare à la dévorer ? Peut-être tu répondras : Je ne puis, je ne puis marcher dans la voie étroite. Mais ne vois-tu pas, misérable, que Jésus te présente ses propres épaules pour soulager ton infirmité et ton impuissance ? il descend à toi, pour te relever ; en prenant ton infirmité, il te communique sa force : c'est le dernier excès de miséricorde.

Comme notre ame est faite pour Dieu, il faut qu'elle prenne sa force en celui qui est l'auteur de son être : que si se détournant du souverain bien, elle tâche de se rassasier dans les créatures, elle devient languissante et exténuée ; à peu près comme un homme qui ne prendroit que des viandes qui ne seroient pas nourrissantes. De là vient que l'enfant prodigue sortant de la maison paternelle, ne trouve plus rien qui le rassasie ; parce que notre ame ne peut trouver qu'en Dieu seul cette nourriture solide qui est capable de l'entretenir : de là ces rechutes fréquentes, qui sont les marques les plus certaines que nos forces sont épuisées. Que fera une ame impuissante, si Jésus ne supporte son infirmité ? Aussi présente-t-il ses épaules à cette pauvre brebis égarée ; « parce qu'errant deçà et delà, elle s'étoit » extrêmement fatiguée » : *Multum enim errando laboraverat* (1). Il la cherche, quand il l'invite par ses saintes inspirations ; il la trouve, quand il la change par la vertu de sa grâce ; il la porte sur ses épaules, quand il lui donne la persévérance.

(1) *Tertull. de Pœnit. n.* 8.

O miséricorde ineffable, et digne certainement d'être célébrée par la joie de tous les esprits bienheureux! La grandeur de Dieu c'est son abondance, par laquelle étant infiniment plein, il trouve tout son bien en lui-même. Ce qui montre la plénitude, c'est la munificence : c'est pourquoi Dieu se réjouit en voyant ses œuvres, parce qu'il voit ses propres richesses et son abondance dans la communication de sa bonté. Or il y a deux sortes de bonté en Dieu : l'une ne rencontre rien de contraire à son action, et elle s'appelle libéralité; l'autre trouve de l'opposition, et elle prend le nom de miséricorde. Quand Dieu a fait le ciel et la terre, rien ne s'est opposé à sa volonté : quand Dieu convertit les pécheurs, il faut qu'il surmonte leur résistance, et qu'il combatte pour ainsi dire, sa propre justice, en lui arrachant ses victimes. Or cette bonté, qui se roidit contre tant d'obstacles, est sans doute plus abondante que celle qui ne trouve point d'empêchemens à ses bienheureuses communications : c'est pourquoi les Ecritures divines disent que « Dieu est riche en » miséricorde (1) », que les richesses de sa miséricorde [sont infinies et inépuisables.]

SECOND POINT.

Après vous avoir parlé, chrétiens, de la partie la plus douce de la pénitence, la suite de mon Evangile demande que je vous représente en peu de paroles la partie difficile et laborieuse. Il paroît d'abord incroyable que la justice divine doive avoir sa place dans la conversion des pécheurs; puisqu'il

(1) *Ephes.* II. 4.

semble qu'elle se relâche de tous ses droits, pour donner à la seule miséricorde toute la gloire de cette action. Toutefois écoutons le Sauveur du monde, qui nous avertit dans notre Evangile : « Les anges » se réjouissent, dit-il, sur un pécheur faisant pé- » nitence ». Qu'est-ce à dire faire pénitence ? Si nous entendons faire pénitence selon les maximes de l'Evangile; certainement faire pénitence, c'est « faire » ce que dit saint Jean, des fruits dignes de péni- » tence (1) ». Or ces fruits dignes de pénitence, selon le consentement de tous les docteurs, ce sont des œuvres laborieuses, par lesquelles nous vengeons nous-mêmes sur nos propres corps la bonté de Dieu méprisée. C'est à quoi il nous exhorte par son prophète : « Retournez à moi, dit-il, retournez à moi » de tout votre cœur, en pleurs, en jeûnes, en gé- » missemens, dans le sac, dans la cendre, et dans » le cilice (2) ».

Et pour entendre cette doctrine, figurez-vous un pauvre pécheur, qui reconnoissant l'horreur de son crime, considère la main de Dieu armée contre lui, et regarde qu'il va supporter le poids de sa juste et impitoyable vengeance. De là les craintes, de là les frayeurs, de là les douleurs amères et inconsolables. Au milieu de ces effroyables langueurs la sainte pénitence se présente à lui pour soulager ses infirmités par ses salutaires conseils : elle lui fait voir dans les Ecritures que Dieu dit lui-même : « Je ne me vengerai pas » deux fois d'une même faute »; et ailleurs : « Si nous » nous jugions, nous ne serions pas jugés (3) ». Lui ayant remontré ces choses; Aie bon courage, dit-elle,

(1) *Luc.* III. 8. — (2) *Joel.* II. 18. — (3) *I. Cor.* XI. 31.

préviens la justice par la justice. Dieu se veut venger, venge-le toi-même ; sa colère est armée contre toi, arme tes propres mains contre tes propres iniquités : Dieu recevra en pitié le sacrifice d'un cœur contrit que tu lui offriras pour l'expiation de ton crime ; et sans considérer que les peines que tu t'imposes ne sont pas une vengeance proportionnée, il regardera seulement qu'elle est volontaire. Là-dessus le pécheur s'éveille, et regardant la justice divine si fort enflammée contre nous, et que d'ailleurs il est impossible de lui résister; il voit qu'il est impossible de faire autre chose que de se joindre à elle pour en éviter la fureur, de prendre son parti contre soi-même, et de venger par ses propres mains les mystères de Jésus violés, son Saint-Esprit affligé, et sa majesté offensée. C'est pourquoi il se transporte en esprit en cet épouvantable jugement, où voyant que Dieu accuse les pécheurs, qu'il les condamne et qu'il les punit ; il se met en quelque sorte en sa place : de criminel il devient le juge ; il s'accuse, c'est la confession ; il se condamne, c'est la contrition ; et il se punit, c'est la satisfaction.

Et premièrement il s'accuse : et voyant dans les Ecritures que Dieu menaçant les pécheurs, leur dit : « Je te mettrai contre toi-même (1) » ; il prévient cette sentence très-équitable, et il témoigne lui-même son iniquité. Il dit hautement avec David : « J'ai péché au Seigneur (2) » ; il dit encore avec Daniel : « Nous avons péché, nous avons mal fait, » nous avons transgressé vos commandemens, nous » avons laissé vos préceptes et vos jugemens ; à vous

(1) *Ps.* XLIX. 21. — (2) *II. Reg.* XII. 13.

» la gloire, à vous la justice, à nous la confusion » et l'ignominie (1) ». Il dit avec le Publicain : « O Dieu, ayez pitié de moi misérable pécheur (2) ». Il va au tribunal de la pénitence, il a recours aux clefs de l'Eglise. Une fausse honte l'arrête : O honte, dit-il, qui m'étois donnée pour me retenir dans l'ardeur du crime, et qui m'as abandonné si mal à propos, il est temps aussi que je t'abandonne; et t'ayant perdue malheureusement pour le péché, je te veux perdre utilement pour la pénitence. Là il découvre avec une sainte confusion ses profondes et ignominieuses blessures, il se reproche lui-même sa lâcheté devant Dieu et devant les hommes. Que demandez-vous, justice divine? qu'est-il nécessaire que vous l'accusiez? Il s'accuse lui-même volontairement.

Mais il ne suffit pas qu'il s'accuse; il faut encore qu'il se condamne. Expliquez-le-nous, ô grand Augustin (3). « Faites dès à présent, nous dit-il, » ce que Dieu vous menace de faire lui-même; » cessez de détourner vos regards de dessus vous, » en vous dissimulant vos actions, et mettez-vous » vous-même devant votre face. Montez ensuite » sur le tribunal de votre conscience; soyez votre » juge : que la crainte vous tienne lieu de bourreau, » et que par son tourment elle produise en vous » une salutaire confession. Mais lorsque vous aurez » ainsi confessé votre péché, appliquez-vous sérieu- » sement, et travaillez sans relâche à guérir les

(1) *Dan.* III. 29, 30. — (2) *Luc.* XVIII. 13. — (3) *In Ps.* XLIX, *n.* 28, *tom.* IV, *col.* 460. *In Ps.* XXXVII, *n.* 24, *col.* 306. *In Ps.* LIX, *n.* 5, *col.* 579.

» plaies qu'il vous a faites. Votre premier travail » doit être de vous déplaire à vous-même, de » condamner et d'attaquer vos péchés, et de changer en mieux votre vie » : *Prior labor ut displiceas tibi, ut peccata expugnes, ut muteris in melius.* C'est ainsi que firent les Ninivites. Dieu les menace de les renverser, et ils se renversent eux-mêmes en détruisant jusqu'à la racine leurs inclinations corrompues. « Ninive est véritablement renversée, » puisque tous ses mauvais désirs sont changés en » bien; elle est véritablement renversée, puisque » le luxe de ses habits est changé en un sac et un » cilice, la superfluité de ses banquets en un jeûne » austère, la joie dissolue de ses débauches aux » saints gémissemens de la pénitence » : *Subvertitur planè Ninive, cùm calcatis deterioribus studiis ad meliora convertitur; subvertitur, inquam, dum purpura in cilicium, affluentia in jejunium, lætitia mutatur in fletum* (1). O ville heureusement renversée! Renversons Ninive en nous.

Mais écoutons encore : il ne suffit pas de nous condamner, il ne suffit pas de changer nos mœurs. La bonté entreprenant sur la justice, la justice fait quelques réserves. Parce que Jésus-Christ est bon, il ne faut pas que nous soyons lâches : au contraire, nous devons être d'autant plus rigoureux à nous-mêmes, que Jésus-Christ est plus miséricordieux. [C'est dans ces dispositions que le saint roi pénitent disoit à Dieu :] « Je mange la cendre » comme le pain, et je mêle mon breuvage de mes

(1) *S. Eucher. Lugd. Hom. de Pœnit. Niniv. Biblioth. PP. Lugd. tom.* VI, *pag.* 646.

» larmes, à cause de votre colère et de votre indi-
» gnation » : *Quia cinerem tanquam panem manducabam, et potum meum cum fletu miscebam, à facie iræ et indignationis tuæ* (1). [Les Ninivites entrèrent dans les mêmes sentimens :] « ils jugèrent
» le remède de la pénitence si efficace, qu'ils crurent
» que le jeûne même de tous leurs animaux leur
» seroit salutaire » : *Ninivites, tam manifestum judicantes afflictionis remedium, ut sibi etiam animalium crederent profuturum esse jejunium* (2).

O spectacle digne de la joie des anges! parce que l'homme accuse, Dieu n'accuse plus; l'homme se joignant avec la justice, lui fait tomber les armes des mains; il l'affoiblit, pour ainsi dire, en la fortifiant : Dieu lui pardonne, parce qu'il ne se pardonne pas; Dieu prend son parti, parce qu'il prend le parti de Dieu; parce qu'il se joint à la justice contre soi-même, la miséricorde se joint à lui contre la justice. N'épargnons pas, mes Frères, des larmes si fructueuses; frustrons l'attente du diable par la persévérance de notre douleur : plus nous déplorons la misère où nous sommes tombés, plus nous nous rapprocherons du bien que nous avons perdu.

(1) *Ps.* CI. 10, 11. — (2) *S. Eucher. Lugd. Hom. de Pœnit. Niniv. Biblioth. PP. Lugd. tom.* VI, *pag.* 646.

SERMON

POUR

LE V.E DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE,

SUR LA RÉCONCILIATION.

Motifs pressans que Jésus-Christ emploie pour nous porter à une affection mutuelle. Le sacrifice d'oraison, incapable de plaire à Dieu, s'il n'est offert par la charité fraternelle. Obligation de prier avec tous nos frères et pour tous nos frères : pourquoi ne pouvons-nous nous en acquitter si nous les haïssons. Combien aveugles et injustes les aversions que nous concevons contre eux. Condition que Dieu nous impose pour obtenir le pardon de nos fautes.

Si offers munus tuum ad altare, et ibi recordatus fueris quia frater tuus habet aliquid adversum te; relinque ibi munus tuum ante altare, et vade priùs reconciliari fratri tuo : et tunc veniens offeres munus tuum.

Si étant sur le point de faire votre offrande à l'autel, vous vous souvenez que votre frère a quelque chose contre vous ; laissez-là votre offrande devant l'autel, et allez vous réconcilier auparavant avec votre frère : après cela vous viendrez présenter votre offrande. Matth. v. 23, 24.

Certes, la doctrine du sauveur Jésus est accompagnée d'une merveilleuse douceur, et toutes ses

paroles sont pleines d'un sentiment d'humanité extraordinaire : mais le tendre amour qu'il a pour notre nature, ne paroît en aucun lieu plus évidemment, que dans les différens préceptes qu'il nous donne dans son Evangile, pour entretenir inviolablement parmi nous le lien de la charité fraternelle. Il voyoit avec combien de fureur les hommes s'arment contre leurs semblables; que des haines furieuses et des aversions implacables divisent les peuples et les nations; que parce que nous sommes séparés par quelques fleuves ou par quelques montagnes, nous semblons avoir oublié que nous avons une même nature; ce qui excite parmi nous des guerres et des dissensions immortelles, avec une horrible désolation, et une effusion cruelle du sang humain.

Pour calmer ces mouvemens farouches et inhumains, Jésus nous ramène à notre origine; il tâche de réveiller en nos ames ce sentiment de tendre compassion que la nature nous donne pour tous nos semblables, quand nous les voyons affligés : par où il nous fait voir qu'un homme ne peut être étranger à un homme; et que si nous n'avions perverti les inclinations naturelles, il nous seroit aisé de sentir que nous nous touchons de bien près. Il nous enseigne « que devant Dieu, il n'y a ni Bar- » bare, ni Grec, ni Romain, ni Scythe (1) »; et fortifiant les sentimens de la nature par des considérations plus puissantes, il nous apprend que nous avons tous une même cité dans le ciel, et une

(1) *Colos.* III. 11.

même société dans la terre ; et que nous sommes tous ensemble une même nation et un même peuple, qui devons vivre dans les mêmes mœurs, selon l'Evangile, et sous un même monarque qui est Dieu, et sous un même législateur qui est Jésus-Christ.

Mais d'autant que la discorde et la haine n'anime pas seulement les peuples contre les peuples, mais qu'elle divise encore les concitoyens, qu'elle désole même les familles ; en sorte qu'il passe pour miracle parmi les hommes, quand on voit deux personnes vraiment amies, et que nous nous sommes non-seulement ennemis, mais loups et tigres les uns aux autres ; combien emploie-t-il de raisons pour nous appaiser et pour nous unir ? avec quelle force ne nous presse-t-il pas à vivre en amis et en frères ? Et sachant combien est puissant parmi nous le motif de la religion, il la fait intervenir à la réconciliation du genre humain : il nous lie entre nous par le même nœud par lequel nous tenons à Dieu ; et il pose pour maxime fondamentale, que la religion ne consiste pas seulement à honorer Dieu, mais encore à aimer les hommes. Est-il rien de plus pressant pour nous enflammer à une affection mutuelle ? et ne devons-nous pas louer Dieu de nous avoir élevés dans une école si douce et sous une institution si humaine ?

Mais il passe bien plus avant. Les injures que l'on nous fait, chères Sœurs, nous fâchent excessivement : la douleur allume la colère ; la colère pousse à la vengeance ; le désir de vengeance nourrit des inimitiés irréconciliables : de là les querelles et les

procès; de là les médisances et les calomnies; de là les guerres et les combats; de là presque tous les malheurs qui agitent la vie humaine. Pour couper la racine de tant de maux, Je veux, dit notre aimable Sauveur, je veux que vous chérissiez cordialement vos semblables; j'entends que votre amitié soit si ferme, qu'elle ne puisse être ébranlée par aucune injure. Si quelque téméraire veut rompre la sainte alliance que je viens établir parmi vous, que le nœud en soit toujours ferme de votre part : il faut que l'amour de la concorde soit gravé si profondément dans vos cœurs, que vous tâchiez de retenir même ceux qui se voudront séparer. Fléchissez vos ennemis par douceur, plutôt que de les repousser avec violence; modérez leurs transports injustes, plutôt que de vous en rendre les imitateurs et les compagnons.

Et en effet, mes Sœurs, si l'orgueil et l'indocilité de notre nature pouvoit permettre que de si saintes maximes eussent quelque vogue parmi les hommes; qui ne voit que cette modération dompteroit les humeurs les plus altières? Les courages les plus fiers seroient contraints de rendre les armes, et les ames les plus outrées perdroient toute leur amertume. Le nom d'inimitié ne seroit presque pas connu sur la terre. Si quelqu'un persécutoit ses semblables, tout le monde le regarderoit comme une bête farouche; et il n'y auroit plus que les furieux et les insensés qui pussent se faire des ennemis. O sainte doctrine de l'Evangile, qui feroit régner parmi nous une paix si tranquille et si assurée, si peu que nous la voulussions écouter! qui ne désireroit qu'elle fût

reçue par toute la terre avec les applaudissemens qu'elle mérite?

La philosophie avoit bien tâché de jeter quelques fondemens de cette doctrine; elle avoit bien montré qu'il étoit quelquefois honorable de pardonner à ses ennemis : elle a mis la clémence parmi les vertus; mais ce n'étoit pas une vertu populaire; elle n'appartenoit qu'aux victorieux. On leur avoit bien persuadé qu'ils devoient faire gloire d'oublier les injures de leurs ennemis désarmés; mais le monde ne savoit pas encore qu'il étoit beau de leur pardonner, avant même que de les avoir abattus. Notre Maître miséricordieux s'étoit réservé de nous enseigner une doctrine si humaine et si salutaire : c'étoit à lui de nous faire paroître ce grand triomphe de la charité, et de faire que ni les injures ni les opprobres ne pussent jamais altérer la candeur ni la cordialité de la société fraternelle. C'est ce qu'il nous fait remarquer dans notre Evangile, avec des paroles si douces, qu'elles peuvent charmer les ames les plus féroces : « Quitte l'autel, dit-il, pour te réconcilier à ton » frère ».

Et quel est ce précepte, ô sauveur Jésus? et comment nous ordonnez-vous de laisser le service de Dieu, pour nous acquitter de devoirs humains? est-il donc bienséant de quitter le Créateur pour la créature? Cela semble bien étrange, mes Sœurs; cependant c'est ce qu'ordonne le Fils de Dieu. Il ordonne que nous quittions même le service divin, pour nous réconcilier à nos frères : il veut que nos ennemis nous soient en quelque sorte plus chers que ses propres autels, et que nous allions à eux, avant

que de nous présenter à son Père; comme si c'étoit une affaire plus importante. N'est-ce pas pour nous enseigner, chères Sœurs, que devant lui, il n'est rien de plus précieux que la charité et la paix; qu'il aime si fort les hommes, qu'il ne peut souffrir qu'ils soient en querelle; que Dieu considère la charité fraternelle comme une partie de son culte; et que nous ne saurions lui apporter de présent qui soit plus agréable à ses yeux, qu'un cœur paisible et sans fiel, et une ame saintement réconciliée? « O charité » ineffable de Dieu pour les hommes! s'écrie saint » Jean-Chrysostôme; il néglige l'honneur qui lui est » dû, pour y substituer la charité envers le pro- » chain. Interrompez, nous dit-il, mon culte, afin » que votre charité soit persévérante : car la récon- » ciliation avec son frère, est pour moi un vrai sa- » crifice » : *O ineffabilem erga homines amorem Dei! honorem suum despicit pro charitate erga proximum. Interrumpatur, inquit, cultus meus, ut charitas tua maneat: nam verè sacrificium mihi est, reconciliatio cum fratre* (1). C'est ce que je traiterai aujourd'hui avec l'assistance divine; et j'en tirerai deux raisons du texte de mon évangile. Notre Seigneur nous ordonne de nous réconcilier, avant que d'offrir notre présent à l'autel : c'est de ce présent et de cet autel, que je formerai mon raisonnement; et je tâcherai de vous faire voir que ni le présent qu'offrent les chrétiens, ni l'autel duquel ils s'approchent, ne souffrent que des esprits vraiment réconciliés : ce seront les deux points de cette exhortation.

(1) *S. Chrysost. in Matt. Hom.* XVI, *n.* 9, *tom.* VII, *pag.* 216.

PREMIER POINT.

Quand je parle des présens que les fidèles doivent offrir à Dieu, ne croyez pas, mes Sœurs, que je parle des animaux égorgés qu'on lui présentoit autrefois devant ses autels. Pendant que les enfans d'Aaron exerçoient le sacerdoce qu'ils avoient reçu par succession de leur père, les Juifs apportoient à Dieu des offrandes terrestres et corporelles : on chargeoit ses autels d'agneaux et de bœufs, d'encens et de parfums, et de plusieurs autres choses semblables. Mais comme nous offrons dans un temple plus excellent, sur un autel plus divin, et que nous avons un pontife duquel le sacerdoce légal n'étoit qu'une figure imparfaite; aussi faisons-nous à Dieu de plus saintes oblations. Nous venons avec des vœux pieux, et des prières respectueuses, et de sincères actions de grâces, louant et célébrant la munificence divine, par notre Seigneur Jésus-Christ notre sacrificateur et notre victime : ce sont les oblations que nous apportons tous dans la nouvelle alliance. Nous honorons Dieu par ce sacrifice, et c'est de cet encens que nous parfumons ses autels : et afin que nous pussions faire de telles offrandes, Jésus notre grand sacrificateur nous a rendus participans de son sacerdoce : « il nous a fait rois et » sacrificateurs à notre Dieu », dit l'apôtre saint Jean dans l'Apocalypse (1). Mais puisque ce sacerdoce est spirituel, il ne faut pas s'étonner si notre oblation est spirituelle : c'est pourquoi l'apôtre saint Pierre dit « que nous offrons des victimes spiri-

(1) *Apoc* v. 10.

» tuelles, acceptables par notre Seigneur Jésus-» Christ (1) ». C'est là ce sacrifice de cœur contrit, sacrifice de louange et de joie, sacrifice d'oraison et d'actions de grâces, dont il est parlé tant de fois dans les Ecritures : c'est le présent que nous devons à notre grand Dieu ; et je dis qu'il ne lui peut plaire, s'il ne lui est offert par la charité fraternelle : sans elle, il ne reçoit rien ; et par elle, il reçoit toutes choses : la charité est comme la main qui lui présente nos oraisons ; et comme il n'y a que cette main qui lui plaise, tout ce qui vient d'autre part ne lui agrée pas.

Et pour le prouver par des raisons invincibles, je considère trois choses dans nos oraisons, qui toutes trois ne peuvent être sans la charité pour nos frères : le principe de nos prières ; ceux pour qui nous prions ; celui à qui nos prières s'adressent. Quant au principe de nos oraisons, vous savez bien, mes Sœurs, qu'elles ne viennent pas de nous-mêmes : les prières des chrétiens ont une source bien plus divine. « Que pouvons-nous de nous-mêmes, sinon le » mensonge et le péché », dit le saint concile d'Orange (2) ? Le plus dangereux effet de nos maladies, c'est que nous ne savons pas même demander comme il faut l'assistance du Médecin : « Nous » ne savons, dit l'apôtre saint Paul (3), comment il » nous faut demander ».

Eh ! misérables que nous sommes, qui nous tirera de cet abîme de maux, puisque nous ne savons pas implorer le secours du Libérateur ? Ah ! dit l'apôtre (4), « l'Esprit aide nos infirmités » : et com-

(1) *I. Petr.* II. 5. — (2) *Concil. Arausic.* II, *Can.* XXII. *Lab. tom.* IV, *col.* 1670. — (3) *Rom.* VIII. 26. — (4) *Ibid.*

ment ? « C'est qu'il prie pour nous, dit saint Paul, » avec des gémissemens incroyables ». Et quoi, mes Sœurs, cet Esprit qui est appelé notre paraclet, c'est-à-dire, consolateur, a-t-il lui-même besoin de consolateur ? que s'il n'a pas besoin de consolateur, comment est-ce que l'apôtre nous le représente priant et gémissant avec des gémissemens incroyables ? C'est que c'est lui qui fait en nous nos prières ; c'est lui qui enflamme nos espérances ; c'est lui qui nous inspire les chastes désirs ; c'est lui qui forme en nos cœurs ces pieux et salutaires gémissemens qui attirent sur nous la miséricorde divine. Nous retirons ce bonheur de notre propre misère, que, ne pouvant prier par nous-mêmes, le Saint-Esprit daigne prier en nous, et forme lui-même nos oraisons en nos ames. De là vient que le grand Tertullien parlant des prières des chrétiens : « Nous offrons à Dieu, dit-il, une orai- » son qui vient d'une conscience innocente, et d'une » chair pudique, et du Saint-Esprit » : *De carne pudica, de anima innocenti, de Spiritu sancto profectam* (1). Ce seroit peu que la conscience pure et que la chair pudique, s'il n'y ajoutoit pour comble de perfection, qu'elle vient de l'Esprit de Dieu.

En effet, nos oraisons, ce sont des parfums ; et les parfums ne peuvent monter au ciel, si une chaleur pénétrante ne les tourne en vapeur subtile, et ne les porte elle-même par sa vigueur. Ainsi nos oraisons seroient trop pesantes et trop terrestres, venant de personnes si sensuelles, si ce feu divin, je veux dire, le Saint-Esprit, ne les purifioit et ne

(1) *Apolog. n.* 30.

les

les élevoit. Le Saint-Esprit est le sceau de Dieu, qui étant appliqué à nos oraisons, les rend agréables à sa majesté : car c'est une chose assurée, que nous ne pouvons prier, sinon par notre Seigneur Jésus-Christ; il n'y a point d'autre nom. D'ailleurs il n'est pas moins vrai que « nous ne pouvons pas » même nommer le Seigneur Jésus, sinon dans le » Saint-Esprit (1) »; et si nous ne pouvons nommer Jésus, à plus forte raison prier au nom de Jésus : donc nos prières sont nulles, si elles ne naissent du Saint-Esprit.

Examinons maintenant quel est cet Esprit. C'est lui qui est appelé « le Dieu charité (2) »; c'est lui qui lie le Père et le Fils, dont il est le baiser : *Osculum Patris et Filii* (3). C'est lui qui, se répandant sur les hommes, les lie et les attache à Dieu par un nœud sacré : c'est lui qui nous lie les uns avec les autres; c'est lui qui, par une opération vivifiante, nous fait frères et membres du même corps. Que si c'est cet Esprit qui opère en nos ames la charité; celui-là ne prie pas par le Saint-Esprit, qui a rompu l'union fraternelle, et qui ne prie pas en paix et en charité. Et toi, qui empoisonnes ton cœur par des inimitiés irréconciliables, n'as-tu rien à demander à Dieu? et si tu le veux demander, ne faut-il pas que tu le demandes par l'Esprit du christianisme? et ne sais-tu pas que l'Esprit du christianisme est le Saint-Esprit? D'ailleurs ignores-tu que le Saint-Esprit n'agit et n'opère que par

(1) *I. Cor.* XII. 3. — (2) *Joan.* IV. 8, 16. — (3) *S. Bernard. de divers. Sermon.* LXXXIX, *n.* 1, *tom.* 1, *col.* 1209. *In Cantic. Serm.* VIII. *ibid. col.* 1285, 1286.

charité? Que si tu méprises la charité, tu ne veux donc pas prier par le Saint-Esprit? et si tu ne veux pas prier par le Saint-Esprit, au nom de qui prieras-tu? par quelle autorité te présenteras-tu à la majesté divine? sera-ce par tes propres mérites? mais tes propres mérites, c'est la damnation et l'enfer. Choisiras-tu quelqu'autre patron, qui, par son propre crédit, te rende l'accès favorable au Père? Ne sais-tu pas que « tu ne peux aborder au trône » de la miséricorde, sinon par notre Seigneur Jé- » sus-Christ (1), et que tu ne peux pas même » nommer le Seigneur Jésus, sinon dans le Saint- » Esprit (2) » ? Quiconque pense invoquer Dieu en un autre nom qu'en celui de notre Seigneur Jésus-Christ, sa prière lui tourne à damnation. « Le » Père, dit un ancien, n'écoute pas volontiers les » prières que le Fils n'a point dictées; car le Père » connoît les sentimens et les paroles de son Fils; » il ne sauroit recevoir ce que la présomption de » l'esprit humain auroit pu inventer, mais uni- » quement ce que la sagesse de son Christ lui aura » exposé » : *Nec Pater libenter exaudit orationem quam Filius non dictavit : cognoscit enim Pater Filii sui sensus et verba; nec suscipit quæ usurpatio humana excogitavit, sed quæ sapientia Christi exposuit* (3).

Prions donc en charité, chères Sœurs, puisque nous prions par le Saint-Esprit : prions avec nos frères, prions pour nos frères; et quoiqu'ils veuillent rompre avec nous, gardons-leur toujours un

(1) *Heb.* IV. 16. — (2) *I. Cor.* XII. 3. — (3) *Oper. imperfect. in Matt. Hom.* XIV, *int. Oper. S. Chrysost. tom.* VI, *p.* 78.

cœur fraternel, par la grâce du Saint-Esprit. Songeons que notre Seigneur Jésus ne nous a pas, si je l'ose dire, enseigné à prier en particulier; il nous a appris à prier en corps. « Notre Père, qui êtes » aux cieux (1) », disons-nous : cette prière se fait au nom de plusieurs : nous devons croire, quand nous prions de la sorte, que toute la société de nos frères prie avec nous. C'est de quoi se glorifioient les premiers fidèles : « Nous venons, disoit Tertul- » lien, à Dieu comme en troupe » : *Quasi manu factâ ambimus :* « cette force, cette violence que » nous lui faisons, lui est agréable » : *hæc vis Deo grata est* (2). Voyez, mes Sœurs, que les prières des frères, c'est-à-dire, les prières de la charité et de l'unité, forcent Dieu à nous accorder nos demandes. Ecoutez ce qui est dit dans les Actes : « Tous ensemble unanimement, ils levèrent la voix » à Dieu (3) ». Et quel fut l'événement de cette prière? « Le lieu où ils étoient assemblés trembla, » et ils furent remplis du Saint-Esprit (4) ». Voilà Dieu forcé par la prière des frères; parce qu'ils prient ensemble, il est comme contraint de donner un signe visible que cette prière lui plaît : *Hæc vis Deo grata est.* Nous nous plaignons quelquefois que nos prières ne sont pas exaucées : voulons-nous forcer Dieu, chrétiens? unissons-nous, et prions ensemble.

Mais quand je parle de prier ensemble, songeons que ce qui nous assemble, ce n'est pas ce que nous sommes enclos dans les murailles du même temple, ni ce que nous avons tous les yeux arrê-

(1) *Matt.* VI. 9. — (2) *Apolog. n.* 39. — (3) *Act.* IV. 24. — (4) *Ibid.* 31.

tés sur le même autel. Non, non, nous avons des liens plus étroits : ce qui nous associe, c'est la charité. Chrétiens, si vous avez quelque haine, considérez celui que vous haïssez : voulez-vous prier avec lui ? si vous ne le voulez pas, vous ne voulez pas prier en fidèle; car prier en fidèle, c'est prier par le Saint-Esprit : et comme c'est le même Esprit qui est en nous tous, comme c'est lui qui nous associe, il faut que nous priions en société. Que si vous voulez bien prier avec lui, comment est-ce que vous le haïssez ? n'avons-nous pas prouvé clairement que c'est la charité qui nous met ensemble ? Sans elle, il n'y a point de concorde; sans elle, il n'y à point d'unité : vous ne pouvez donc prier avec vos frères que par charité; et si vous les haïssez, comment priez-vous en charité avec eux ?

Vous me direz peut-être que votre haine est restreinte à un seul, et que vous aimez cordialement tous les autres. Mais considérez que la charité n'a point de réserve : comme elle vient du Saint-Esprit, qui se plaît à se répandre sur tous les fidèles, aussi la charité, comme étant une onction divine, s'étend abondamment, et se communique avec une grande profusion. Quand il n'y auroit qu'un chaînon brisé, la charité est entièrement désunie, et la communication est interrompue. Vivons donc en charité avec tous, afin de prier en charité avec tous : croyons que c'est cette charité qui force Dieu d'accorder les grâces; et que si elle ne nous introduit près de lui, il est inaccessible et inexorable.

Mais ce n'est pas assez de prier avec tous nos frères, il faut encore prier Dieu pour tous nos frères :

la forme nous en est donnée par l'Oraison dominicale, en laquelle nous ne demandons rien pour nous seuls; mais nous prions généralement pour les nécessités de tous les fidèles. En vain prierions-nous avec eux, si nous ne priions ainsi pour eux : car de même que nous ne pouvons exclure personne de notre charité, aussi ne nous est-il pas permis de les exclure de nos prières. C'est pourquoi l'apôtre saint Paul, dans sa première à Timothée, recommande « que l'on fasse à Dieu des supplications et » des prières, des demandes et des actions de grâces » pour tous les hommes, pour les rois, et pour tous » ceux qui sont élevés en dignité » : *Pro regibus et omnibus qui in sublimitate sunt*: pour toutes les conditions et tous les états; « car, ajoute-t-il, cela » est bon et agréable à Dieu notre Sauveur » : *Hoc enim bonum est et acceptum coram Salvatore nostro Deo* (1). Que si Dieu a une si grande bonté que d'admettre généralement tous les hommes à la participation de ses grâces, s'il embrasse si volontiers tous ceux qui se présentent à lui; quelle témérité nous seroit-ce de rejeter de la communion de nos prières ceux que Dieu reçoit à la possession de ses biens?

Il n'est point de pareille insolence, que lorsqu'un serviteur se mêle de restreindre à sa fantaisie les libéralités de son maître : et comment est-ce que vous observez ce que vous demandez à Dieu tous les jours, « que sa sainte volonté soit faite (2) » ? car puisque sa volonté est de bien faire généralement à tous les hommes; si vous priez qu'elle soit

(1) *I. Tim.* II. 2, 3. — (2) *Matt.* VI. 10.

accomplie, vous demandez par conséquent que tous les hommes soient participans de ses dons. Il est donc nécessaire que nous priions Dieu pour toute la société des hommes, et particulièrement pour tous ceux qui sont déjà assemblés dans l'Eglise; parmi lesquels le Fils de Dieu veut que vous compreniez tous vos ennemis, et tous ceux qui vous persécutent : *Orate pro persequentibus vos* (1). Que si vous priez pour eux, ils ne peuvent plus être vos ennemis; et s'ils sont vos ennemis, vous ne pouvez prier pour eux comme il faut. Ceux-là ne peuvent pas être vos ennemis, auxquels vous désirez du bien de tout votre cœur; et ceux pour qui vous priez, vous leur désirez du bien de tout votre cœur.

Certainement, puisque vous priez Dieu, qui est si bon et si bienfaisant, ce n'est que pour en obtenir quelque bien; et comme la prière n'est pas prière si elle ne se fait de toutes les forces de l'ame, vous demandez à Dieu, avec ardeur, qu'il fasse du bien à ceux pour lesquels vous lui présentez vos prières. Encore si cette demande se devoit faire devant les hommes, vous pourriez dissimuler vos pensées, et sous de belles demandes cacher de mauvaises intentions : mais parlant à celui qui lit dans vos plus secrètes pensées, qui découvre le fond de votre ame plus clairement que vous-même, vous ne pouvez démentir vos inclinations; de sorte qu'il est autant impossible que vous priiez pour ceux que vous haïssez, qu'il est impossible que vous aimiez et que vous désiriez sincèrement du bien à ceux que vous haïssez. Car que peut-on désirer plus sincèrement que ce

(1) *Matt.* v. 44.

qu'on désire en la présence de Dieu? et comment peut-on leur souhaiter plus de bien, que de le demander instamment à celui qui seul est capable de leur donner? Partant, si vous haïssez quelqu'un, absolument il ne se peut faire que vous priiez pour lui la majesté souveraine; et offrant à Dieu une oraison si évidemment contraire à ses ordonnances, et à l'Esprit qui prie en nous et par nous, vous espérez éviter la condamnation de votre témérité?

O Dieu éternel, quelle indignité! On prie pour les Juifs, et pour les idolâtres, et pour les pécheurs les plus endurcis, et pour les ennemis les plus déclarés de Dieu; et vous ne voulez pas prier pour vos ennemis! Certes, c'est une extrême folie, pendant que l'on croit obtenir de Dieu le pardon de crimes énormes, qu'un misérable homme fasse le difficile et l'inexorable. Quelque estime que vous ayez de vous-même, et en quelque rang que vous vous mettiez; l'offense qui se fait contre un homme, s'il n'y avoit que son intérêt, ne peut être que très-légère. Cet homme, que vous excluez de vos prières, l'Eglise prie pour lui; et refusant ainsi de communiquer aux prières de toute l'Eglise, n'est-ce pas vous excommunier vous-même? Regardez à quel excès vous emporte votre haine inconsidérée. Vous me direz que vous n'y preniez pas garde; maintenant donc que vous le voyez très-évidemment, c'est à vous de vous corriger.

Ne me dites pas que vous priez pour tout le monde: car, puisqu'il est certain qu'il n'y a que la seule charité qui prie, il ne se peut faire que vous priiez pour ceux que vous haïssez. Votre intention dément

vos paroles; et quand la bouche les nomme, le cœur les exclut : ou bien si vous priez pour eux, dites-moi, quel bien leur souhaitez-vous? leur souhaitez-vous le souverain bien, qui est Dieu? Certainement, si vous ne le faites, votre haine est bien furieuse; puisque non content de leur refuser le pardon, vous ne voulez pas même que Dieu leur pardonne. Que si vous demandez pour eux cette grande et éternelle félicité; ne voyez-vous pas que c'est être trop aveugle, que de leur envier des biens passagers, en leur désirant les biens solides et permanens? car en les troublant dans les biens temporels, vous vous privez vous-même des biens éternels; et ainsi vous êtes contraint, malgré la fureur de votre colère, de leur souhaiter plus de bien que vous ne vous en souhaitez à vous-même: et après cela vous n'avouerez pas que votre haine est aveugle? Que si vous ne lui enviez les biens temporels, que parce qu'il vous les ôte en les possédant; ô Dieu éternel! que ne songez-vous plutôt que ces biens sont bien méprisables; puisqu'ils sont bornés si étroitement, que la jouissance de l'un sert d'obstacle à l'autre? et que n'aspirez-vous aux vrais biens, dont la richesse et l'abondance est si grande, qu'il y en a pour contenter tout le monde? Vous en pouvez jouir sans en exclure vos compétiteurs; encore qu'ils soient possédés par les autres, vous ne laisserez pas de les posséder tous entiers.

Certes, si nous désirions ces biens comme il faut, il n'y auroit point d'inimitiés dans le monde : ce qui fait les inimitiés, c'est le partage des biens que nous poursuivons; il semble que nos rivaux nous

ôtent ce qu'ils prennent pour eux. Or les biens éternels se communiquent sans se partager : ils ne font ni querelles, ni jalousies ; ils ne souffrent ni ennemis, ni envieux ; à cause qu'ils sont capables de satisfaire tous ceux qui ont le courage de les espérer : c'est là, c'est là, mes Sœurs, c'est le vrai remède contre les inimitiés et la haine. Quel mal me peut-on faire, si je n'aime que les biens divins ? je n'appréhende pas qu'on me les ravisse. Vous m'ôterez mes biens temporels ; mais je les dédaigne et je les méprise ; j'ai porté mes espérances plus haut : je sais qu'ils n'ont que le nom de bien, que les mortels abusés leur donnent mal à propos ; et moi, je veux aspirer à des biens solides : puisque vous ne sauriez m'ôter que des choses dont je ne fais point d'état, vous ne sauriez me faire d'injure ; parce que vous ne sauriez me procurer aucun mal. Il est vrai que vous me montrez une mauvaise volonté, mais une mauvaise volonté inutile : et pensez-vous que cela m'offense ? Non, non ; appuyé sur mon Dieu, je suis infiniment au-dessus de votre colère et de votre envie ; et si peu que j'aie de connoissance, il m'est aisé de juger qu'une mauvaise volonté sans effet est plus digne de compassion, que de haine.

Vous voyez, mes Sœurs, que les aversions que nous concevons, ne viennent que de l'estime trop grande que nous faisons des biens corruptibles ; et que toutes nos dissensions seroient à jamais terminées, si nous les méprisions comme ils le méritent. Mais je m'éloigne de mon sujet un peu trop longtemps : retournons à notre présent, et montrons que celui à qui nous l'offrons, ne le peut recevoir

que des ames réconciliées. Je tranche en peu de mots ce raisonnement : vous prendrez le loisir d'y faire une réflexion sérieuse. Permettez-moi encore, mes Sœurs, que je parle en votre présence à cet ennemi irréconciliable qui vient présenter à Dieu des prières qui viennent d'une ame envenimée par un cruel désir de vengeance.

As-tu vécu si innocemment, que tu n'aies jamais eu besoin de demander à Dieu la rémission de tes crimes? es-tu si assuré de toi-même, que tu puisses dire que tu n'auras plus besoin désormais d'une pareille miséricorde? Si tu reconnois que tu as reçu de Dieu des grâces si signalées, de ta part ton ingratitude est extrême d'en refuser une si petite, qu'il a bien la bonté de te demander pour ton frère qui t'a offensé : si tu espères encore de grandes faveurs de lui, c'est une étrange folie de lui dénier ce qu'il te propose en faveur de tes semblables. Furieux, qui ne veux pas pardonner, ne vois-tu pas que toi-même tu vas prononcer ta sentence? Si tu penses qu'il est juste de pardonner, tu te condamnes toi-même, en disant ce que tu ne fais pas : s'il n'est pas raisonnable qu'on t'oblige de pardonner à ton frère, combien moins est-il raisonnable que Dieu pardonne à son ennemi? Ainsi, quoi que tu puisses dire, tes paroles retomberont sur toi, et tu seras accablé par tes propres raisons. Exagère tant que tu voudras la malice et l'ingratitude de tes ennemis; ô Dieu! où te sauveras-tu, si Dieu juge de tes actions avec la même rigueur? Ah! plutôt, mon cher Frère, plutôt que d'entrer dans un examen si sévère, relâche-toi; afin que Dieu se relâche. « Juge-

» ment sans miséricorde, si tu refuses de faire mi-
» séricorde (1) » : grâce et miséricorde sans aucune aigreur, si tu pardonnes sans aucune aigreur. Pardonnez, et je pardonnerai (2). Qui de nous ne voudroit acheter la rémission de crimes si énormes, tels que sont les nôtres, par l'oubli de quelques injures légères, qui ne nous paroissent grandes, qu'à cause de notre ignorance et de l'aveugle témérité de nos passions inconsidérées?

Cependant admirons, mes Sœurs, la bonté ineffable de Dieu, qui aime si fort la miséricorde, que, non content de pardonner avec tant de libéralité, tant de crimes qui se font contre lui, il veut encore obliger tous les hommes à pardonner, et se sert pour cela de l'artifice le plus aimable dont jamais on se puisse aviser. Quelquefois, quand nous voulons obtenir une grâce considérable de nos amis, nous attendons qu'eux-mêmes ils viennent à nous pour nous demander quelque chose : c'est ainsi que fait ce bon Père, qui désire sur toutes choses de voir la paix parmi ses enfans. Ah! dit-il, on l'a offensé; je veux qu'il pardonne : je sais que cela lui sera bien rude; mais il a besoin de moi tous les jours: bientôt, bientôt il faudra qu'il vienne lui-même pour me demander pardon de ses fautes; c'est là, dit-il, que je l'attendrai. Pardonne, lui dirai-je, si tu veux que je te pardonne : je veux bien me relâcher, si tu te relâches. O miséricorde de notre Dieu, qui devient le négociateur de notre mutuelle réconciliation! combien sont à plaindre ceux qui refusent des conditions si justes!

(1) *Jac.* II. 13. — (2) *Matt.* VI. 14.

O Dieu, je frémis, chères Sœurs, quand je considère ces faux chrétiens qui ne veulent pas pardonner : tous les jours ils se condamnent eux-mêmes, quand ils disent l'Oraison dominicale : Pardonnez, disent-ils, comme nous pardonnons (1). Misérable, tu ne pardonnes pas; n'est-ce pas comme si tu disois : Seigneur, ne me pardonnez pas, comme je ne veux pas pardonner? Ainsi cette sainte oraison, en laquelle consiste toute la bénédiction des fidèles, se tourne en malédiction et en anathême : et quels chrétiens sont-ce que ceux-ci qui ne peuvent pas dire l'Oraison dominicale? Concluons que la prière n'est pas agréable, si elle ne vient d'une ame réconciliée.

(*) Notre autel est un autel de paix : le sacrifice que nous célébrons, c'est la passion de Jésus. Il est mort pour la réconciliation des ennemis : il ne demandoit pas à son Père qu' « il le vengeât des siens; mais » il le prioit de leur pardonner » : *Non se vindicari, sed illis postulabat ignosci* (2). Ce sang a été répandu pour pacifier le ciel et la terre; non-seulement les hommes à Dieu, mais les hommes entre eux, et avec toutes les créatures. Le péché des hommes avoit mis en guerre les créatures contre eux, et eux-mêmes contre eux-mêmes : c'est pour leur donner la paix que Jésus a versé son sang. Catilina donne du sang à ses convives (3) : que si ce sang a lié entre eux

(1) *Matt.* VI. 12. — (2) *S. Leo de Passion. Dom. Serm.* XI, *cap.* III. — (3) *Sallust.* Bell. *Catilin. n.* 22.

(*) C'est ici que devoit commencer le second point du sermon; mais Bossuet ne l'a qu'ébauché sur son manuscrit, et il l'a laissé dans l'état d'imperfection où il se trouve ici. (*Edit. de Déforis.*)

une société de meurtres, de perfidies; le sang innocent du pacifique Jésus ne pourra-t-il pas lier parmi nous une sainte et véritable concorde? *Unus panis, unum corpus multi sumus, omnes qui de uno pane participamus* (1). « Nous ne sommes tous ensemble » qu'un seul pain et un seul corps; parce que nous » participons tous à un même pain ». Quel regret a un père, quand il voit ses enfans à sa table, mangeant un commun pain, et se regardant les uns les autres avec des yeux de colère? Les hommes te reçoivent à la sainte table; Jésus le grand pontife t'excommunie : Retire-toi, dit-il; n'approche pas de mon autel, que tu ne sois réconcilié à ton frère.

(1) *I. Cor.* x. 17.

SERMON

POUR

LE IX.E DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

Doctrine extravagante des marcionites sur la divinité. Combien la tendre compassion du Sauveur pour les hommes, a été vive et efficace pendant les jours de sa vie mortelle, et est encore agissante dans la félicité de la gloire. Confiance qu'elle doit nous inspirer : comment nous devons l'imiter. Deux manières dont il peut régner sur les hommes ; l'une pleine de douceur, l'autre toute de rigueur. Exemple qu'il nous en donne dans sa conduite sur le peuple juif. Leçon que nous devons tirer de la terrible vengeance qu'il exerce sur cette nation infidèle.

Ut appropinquavit, videns civitatem, flevit super eam dicens : Quia si cognovisses et tu, et quidem in hac die tua, quæ ad pacem tibi; nunc autem abscondita sunt ab oculis tuis.

Comme Jésus s'approchoit de Jérusalem, considérant cette ville, il se mit à pleurer sur elle : Si tu avois connu, dit-il, du moins en ce jour qui t'est donné, ce qu'il faudroit que tu fisses pour avoir la paix ! mais certes ces choses sont cachées à tes yeux. Luc. XIX. 41.

Comme on voit que de braves soldats, en quelques lieux écartés où les puissent avoir jetés les divers hasards de la guerre, ne laissent pas de marcher

dans le temps préfix au rendez-vous de leurs troupes assigné par le général : de même le sauveur Jésus, quand il vit son heure venue, se résolut de quitter toutes les autres contrées de la Palestine, par lesquelles il alloit prêchant la parole de vie ; et sachant très-bien que telle étoit la volonté de son Père, qu'il se vînt rendre dans Jérusalem, pour y subir peu de jours après la rigueur du dernier supplice ; il tourna ses pas du côté de cette ville perfide, afin d'y célébrer cette pâque éternellement mémorable, et par l'institution de ses saints mystères et par l'effusion de son sang. Comme donc il descendoit le long de la montagne des Olives ; sitôt qu'il put découvrir cette cité, il se mit à considérer ses hautes et superbes murailles, ses beaux et invincibles remparts, ses édifices si magnifiques, son temple la merveille du monde, unique et incomparable comme le Dieu auquel il étoit dédié : puis repassant en son esprit jusqu'à quel point cette ville devoit être bientôt désolée, pour n'avoir point voulu suivre ses salutaires conseils, il ne put retenir ses larmes ; et touché au vif en son cœur d'une tendre compassion, il commença sa plainte en ces termes : Jérusalem, cité de Dieu, dont les prophètes ont dit des choses si admirables (1), que mon Père a choisie entre toutes les villes du monde pour y faire adorer son saint nom ; Jérusalem, que j'ai toujours si tendrement aimée, et dont j'ai chéri les habitans comme s'ils eussent été mes propres frères ; mais Jérusalem, qui n'as payé mes bienfaits que d'ingratitude, qui as déjà mille fois dressé des embuches à ma vie, et enfin

(1) *Ps.* LXXXVI. 3.

dans peu de jours tremperas tes mains dans mon sang; ah! si tu reconnoissois, du moins en ces jours qui te sont donnés pour faire pénitence, si tu reconnoissois les grâces que je t'ai présentées, et de quelle paix tu jouirois sous la douceur de mon empire, et combien est extrême le malheur de ne point suivre mes commandemens! Mais hélas! ta passion t'a voilé les yeux, et t'a rendue aveugle pour ta propre félicité : viendra, viendra le temps, et il te touche de près, que tes ennemis t'environneront de remparts, et te presseront, et te mettront à l'étroit, et te renverseront de fond en comble; parce que tu n'as pas connu le temps dans lequel je t'ai visitée.

Il n'y eut jamais de doctrine si extravagante, que celle qu'enseignoient autrefois les marcionites, les plus insensés hérétiques qui aient jamais troublé le repos de la sainte Eglise. Ils s'étoient figurés la divinité d'une étrange sorte : car, ne pouvant comprendre comment sa bonté si douce et si bienfaisante pouvoit s'accorder avec sa justice si sévère et si rigoureuse; ils divisèrent l'indivisible essence de Dieu, ils séparèrent le Dieu bon d'avec le Dieu juste. Et voyez, s'il vous plaît, chrétiens, si vous auriez jamais entendu parler d'une pareille folie. Ils établirent deux dieux, deux premiers principes; dont l'un, qui n'avoit pour toute qualité qu'une bonté insensible et déraisonnable, semblable en ce point à ce dieu oisif et inutile des épicuriens, craignoit tellement d'être incommode à qui que ce fût, qu'il ne vouloit pas même faire de la peine aux méchans, et par ce moyen laissoit régner le vice à son aise :

aise : d'où vient que Tertullien le nomme « un dieu » sous l'empire duquel les péchés se réjouissoient » : *Sub quo delicta gauderent* (1).

L'autre, à l'opposite, étant d'un naturel cruel et malin, toujours ruminant à part soi quelque dessein de nous nuire, n'avoit point d'autre plaisir que de tremper, disoient-ils, ses mains dans le sang, et tâchoit de satisfaire sa mauvaise humeur par les délices de la vengeance : à quoi ils ajoutoient, pour achever cette fable, qu'un chacun de ces dieux faisoit un Christ à sa mode et formé selon son génie; de sorte que notre Seigneur, qui étoit le Fils de ce Dieu ennemi de toute justice, ne devoit être, à leur avis, ni juge, ni vengeur des crimes; mais seulement maître, médecin et libérateur. Certes je m'étonnerois, chrétiens, qu'une doctrine si monstrueuse ait jamais pu trouver quelque créance parmi les fidèles; si je ne savois qu'il n'y a point d'abîme d'erreurs dans lequel l'esprit humain ne se précipite, lorsque enflé des sciences humaines, et secouant le joug de la foi, il se laisse emporter à sa raison égarée. Mais autant que leur opinion est ridicule et impie, autant sont admirables les raisonnemens que leur opposent les Pères; et voici entre autres une leçon excellente du grave Tertullien au second livre contre Marcion.

Tu ne t'éloignes pas tant de la vérité, Marcion, quand tu dis que la nature divine est seulement bienfaisante. « Il est vrai que, dans l'origine des choses, » Dieu n'avoit que de la bonté; et jamais il n'auroit » fait aucun mal à ses créatures, s'il n'y avoit été » forcé par leur ingratitude » : *Deus à primordio*

(1) *Advers. Marcion. l.* II, *n.* 13.

tantùm bonus (1). Ce n'est pas que sa justice ne l'ait accompagné dès la naissance du monde; mais en ce temps il ne l'occupoit qu'à donner une belle disposition aux belles choses qu'il avoit produites : il lui faisoit décider la querelle des élémens; elle leur assignoit leur place; elle prononçoit entre le ciel et la terre, entre le jour et la nuit; enfin elle faisoit le partage entre toutes les créatures qui étoient enveloppées dans la confusion du premier chaos. Telle étoit l'occupation de la justice dans l'innocence des commencemens. « Mais depuis que la malice s'est » élevée, dit Tertullien (2), depuis que cette bonté » infinie, qui ne devoit avoir que des adorateurs, » a trouvé des adversaires » : *At enim, ut malum postea erupit, atque inde jam cœpit bonitas Dei cum adversario agere;* « la justice divine a été obligée » de prendre un bien autre emploi : il a fallu qu'elle » vengeât cette bonté méprisée; que du moins elle » la fît craindre à ceux qui seroient assez aveugles » pour ne l'aimer pas. Par conséquent, tu t'abuses, » Marcion, de commettre ainsi la justice avec la » bonté, comme si elle lui étoit opposée : au con- » traire elle agit pour elle, elle fait ses affaires, elle » défend ses intérêts » : *Omne justitiæ opus, procuratio bonitatis est.* Et voilà sans doute les véritables sentimens de Dieu notre Père touchant la miséricorde et la justice : ce qui étant ainsi, il n'y a plus aucune raison de douter que le sauveur Jésus, l'envoyé du Père, qui ne fait rien que ce qu'il lui voit faire, n'ait pris les mêmes pensées.

Et sans en aller chercher d'autres preuves dans

(1) *Advers. Marcion. l.* II, *n.* 11. — (2) *Ibid. n.* 13.

la suite de sa sainte vie, l'Evangile que je vous ai proposé nous en donne une bien évidente. Mon Sauveur s'approche de Jérusalem; et considérant l'ingratitude extrême de ses citoyens envers lui, il se sent saisi de douleur, il laisse couler des larmes : « Ah! » si tu savois, s'écrie-t-il, ce qui t'est présenté pour » la paix » ! mais, hélas! tu es aveuglée : *Si cognovisses* (1). Qui ne voit ici les marques d'une véritable compassion? C'est le propre de la douleur de s'interrompre elle-même. « Ah! si tu savois », dit mon Maître : puis arrêtant là son discours, plus il semble se retenir, plus il fait paroître une véritable tendresse : ou plutôt, si nous l'entendons, ce « Si » tu savois » prononcé avec tant de transport, signifie un désir violent; comme s'il eût dit : Ah! plût à Dieu que tu susses! C'est un désir qui le presse si fort dans le cœur, qu'il n'a pas assez de force pour l'énoncer par la bouche comme il le voudroit, et ne le peut exprimer que par un élan de pitié. Ainsi donc la voix de ton pasteur t'invite à la pénitence, ô ingrate Jérusalem : trop heureuse, hélas! que tes malheurs soient plaints d'une bouche si innocente, et pleurés de ces yeux divins, si ton aveuglement te pouvoit permettre de profiter de ses larmes. Mais comme il prévoit que tu seras insensible aux témoignages de son amour, il change ses douceurs en menaces; et viendra le temps, poursuit-il, que tu seras entièrement ruinée par tes ennemis : pour quelle raison? parce que tu n'as pas reconnu l'heure dans laquelle je t'ai visitée. C'est là

(1) *Luc.* XIX. 42.

la cause de leurs misères : par où nous voyons que ce discours de mon Maître n'est pas une simple prophétie de leur disgrâce future. Il leur reproche le mépris qu'ils ont fait de lui; il leur fait entendre que son affection méprisée se tournera en fureur, que lui-même, qui daigne les plaindre, les verra périr sans être touché de pitié, et qu'il les poursuivra par les mains des soldats romains, ministres de sa vengeance.

Voilà dans le même discours le Sauveur miséricordieux et le Sauveur inexorable; et c'est ce que je prétends vous faire considérer aujourd'hui avec l'assistance divine. Sachez, ô fidèles, qu'étant, comme nous sommes, l'Israël de Dieu et les vrais enfans de la race d'Abraham, nous héritons des promesses et des menaces de ce premier peuple : ce que mon Maître a fait une fois au sujet de Jérusalem, tous les jours il le fait à notre sujet, ingrats et aveugles que nous sommes : il invite et menace, il embrasse et rejette; premièrement doux, après implacable. Je vous représenterai donc aujourd'hui, par l'explication de mon texte, les larmes et les plaintes du Sauveur qui nous appellent à lui; puis la colère du même Sauveur qui nous repousse bien loin de son trône; Jésus déplorant nos maux, à cause de sa propre bonté; Jésus devenu impitoyable, à cause de l'excès de nos crimes. Ecoutez premièrement la voix douce et bénigne de cet Agneau sans tache; et après vous écouterez les terribles rugissemens de ce lion victorieux né de la tribu de Juda : c'est le sujet de cet entretien.

PREMIER POINT.

Pour vous faire entendre par une doctrine solide combien est immense la miséricorde de notre Sauveur, je vous prie de considérer une vérité que je viens d'avancer tout à l'heure, et que j'ai prise de Tertullien. Ce grand homme nous a enseigné que Dieu a commencé ses ouvrages par un épanchement de sa bonté sur toutes ses créatures, et que sa première inclination, c'est de nous bien faire. Et en vérité il me semble que sa raison est bien évidente : car pour bien connoître quelle est la première des inclinations, il faut choisir celle qui se trouvera la plus naturelle, d'autant que la nature est la racine de tout le reste. Or notre Dieu, chrétiens, a-t-il rien de plus naturel que cette inclination de nous enrichir par la profusion de ses grâces? Comme une source envoie ses eaux naturellement, comme le soleil naturellement répand ses rayons; ainsi Dieu naturellement fait du bien : étant bon, abondant, plein de richesses infinies par sa condition naturelle, il doit être aussi, par nature, bienfaisant, libéral, magnifique. Quand il te punit, ô impie, la raison n'en est pas en lui-même ; il ne veut pas que personne périsse : c'est ta malice, c'est ton ingratitude qui attire son indignation sur ta tête. Au contraire, si nous voulons l'exciter à nous faire du bien, il n'est pas nécessaire de chercher bien loin des motifs; sa propre bonté, sa nature d'elle-même si bienfaisante lui est un motif très-pressant, et une raison intime qui ne le quitte jamais. C'est pourquoi Tertullien dit fort à propos, que « la bonté est la pre-

» mière, parce qu'elle est selon la nature » : *Prior bonitas, secundùm naturam;* « et que la sévérité » suit après, parce qu'il lui faut une cause » : *Severitas posterior, secundùm causam* (1); comme s'il disoit : A la munificence divine, il ne lui faut point de raison, si on peut parler de la sorte ; c'est la propre nature de Dieu. Il n'y a que la justice qui va chercher des causes et des raisons : encore ne les cherche-t-elle pas, nous les lui donnons; c'est nous qui fournissons par nos crimes la matière à sa juste vengeance. Par conséquent, comme dit très-bien le même Tertullien, « ce que Dieu est bon, c'est du » sien et de son propre fonds; ce qu'il est juste, » c'est du nôtre » : *De suo optimus; de nostro justus* (2). L'exercice de la bonté lui est souverainement volontaire; celui de la justice, forcé : celui-là procède entièrement du dedans; celui-ci d'une cause étrangère. Or il est évident que ce qui est naturel, intérieur, volontaire, précède toujours ce qui est étranger et contraint. Il est donc vrai, ce que j'ai touché dès l'entrée de ce discours, ce que je viens de prouver par les raisons de Tertullien, « que, » dans l'origine des choses, Dieu n'a pu faire pa- » roître que de la bonté » : *Deus à primordio tantùm bonus.*

Passons outre maintenant, et disons : le sauveur Jésus, chrétiens, notre amour et notre espérance, notre pontife, notre avocat, notre intercesseur; qu'est-il venu faire au monde? qu'est-ce que nous en apprend le grand apôtre saint Paul (3)? N'en-

(1) *Advers. Marcion. l.* II, *n.* 11. — (2) *De Resur. carn. n.* 14. — (3) *Philip.* III. 21.

seigne-t-il pas qu'il est venu pour renouveler toutes choses en sa personne, pour ramener tout à la première origine, pour reprendre les premières traces de Dieu son Père, et réformer toutes les créatures selon le premier plan, la première idée de ce grand Ouvrier? C'est la doctrine de saint Paul en une infinité d'endroits de ses divines épîtres : et partant, n'en doutons pas, le Fils de Dieu est venu sur la terre revêtu de ces premiers sentimens de son Père; c'est-à-dire, ainsi que je l'ai exposé tout à l'heure, de clémence, de bonté, de charité infinie. C'est pourquoi nous expliquant le sujet de sa mission : « Dieu » n'a pas envoyé son Fils au monde, dit-il (1), afin » de juger le monde; mais afin de sauver le monde ».

Mais n'a-t-il pas assuré, direz-vous, que « son Père » avoit remis tout son jugement en ses mains (2) »? et ses apôtres n'ont-ils pas prêché par toute la terre, après son ascension triomphante, que « Dieu l'avoit » établi juge des vivans et des morts (3) »? « Néan- » moins, dit-il (4), je ne suis pas envoyé pour juger » le monde ». Tout le pouvoir de mon ambassade ne consiste qu'en une négociation de paix : et plût à Dieu que les hommes ingrats eussent voulu recevoir l'éternelle miséricorde que je leur étois venu présenter! Je ne paroissois sur la terre que pour leur bien faire; mais leur malice a contraint mon Père d'attacher la qualité de juge à ma première commission. Ainsi sa première qualité est celle de Sauveur; celle de juge est, pour ainsi dire, accessoire : et d'autant [qu'il] ne l'a acceptée que comme à

(1) *Joan.* III. 17. — (2) *Ibid.* V. 22. — (3) *Act.* X. 42. — (4) *Joan.* XII. 47.

regret, y étant obligé par les ordres exprès de son Père, de là vient qu'il en a réservé l'exercice à la fin des siècles. En attendant il reçoit miséricordieusement tous ceux qui viennent à lui; il s'offre de bon cœur à eux, pour être leur intercesseur auprès de son Père : enfin telle est sa charge, et telle sa fonction; il n'est envoyé que pour faire miséricorde.

Et à ce propos, il me souvient d'un petit mot de saint Pierre, par lequel il dépeint fort bien le Sauveur à Corneille. « Jésus de Nazareth, dit-il, homme » approuvé de Dieu, qui passoit bien faisant et gué- » rissant tous les oppressés » : *Pertransiit benefaciendo, et sanando omnes oppressos à diabolo* (1). O Dieu, les belles paroles, et bien dignes de mon Sauveur! La folle éloquence du siècle, quand elle veut élever quelque valeureux capitaine, dit qu'il a parcouru les provinces moins par ses pas, que par ses victoires (2). Les panégyriques sont pleins de semblables discours. Et qu'est-ce à dire, à votre avis, que parcourir les provinces par des victoires? n'est-ce pas porter partout le carnage et la pillerie? Ah! que mon Sauveur a parcouru la Judée d'une manière bien plus aimable! il l'a parcourue moins par ses pas que par ses bienfaits. Il alloit de tous côtés, guérissant les malades, consolant les misérables, instruisant les ignorans, annonçant à tous avec une fermeté invincible la parole de vie éternelle, que le Saint-Esprit lui avoit mise à la bouche : *Pertransiit benefaciendo*. Ce n'étoit pas seulement les lieux où il arrêtoit, qui se trouvoient mieux de sa présence : autant de pas, autant de vestiges de sa bonté.

(1) *Act.* x. 38. — (2) *Plin. Secund. Paneg. Traj. dict.*

Il rendoit remarquables les endroits par où il passoit, par la profusion de ses grâces. En cette bourgade, il n'y a plus d'aveugles ni d'estropiés : sans doute, disoit-on, le débonnaire Jésus a passé par-là.

Et en effet, chrétiens, quelle contrée de la Palestine n'a pas expérimenté mille et mille fois sa douceur ? Et je ne doute pas qu'il n'eût été chercher les malheureux jusqu'au bout du monde, si les ordres de son Père ne l'eussent arrêté en Judée. Vit-il jamais un misérable, qu'il n'en eût pitié ? Ah ! que je suis ravi, quand je vois dans son Evangile qu'il n'entreprend presque jamais aucune guérison importante, qu'il ne donne auparavant quelque marque de compassion ! il y en a mille beaux endroits dans les évangiles. La première grâce qu'il leur faisoit, c'étoit de les plaindre en son ame avec une affection véritablement paternelle : son cœur écoutoit la voix de la misère qui l'attendrissoit, et en même temps il sollicitoit son bras à les soulager.

Que ne ressentons-nous du moins, ô fidèles, quelque peu de cette tendresse ? Nous n'avons pas en nos mains ce grand et prodigieux pouvoir pour subvenir aux nécessités de nos pauvres frères : mais Dieu et la nature ont inséré dans nos ames je ne sais quel sentiment qui ne nous permet pas de voir souffrir nos semblables, sans y prendre part, à moins que de n'être plus hommes. Mes Frères, faisons donc voir aux pauvres que nous sommes touchés de leurs misères, si nous n'avons pas dépouillé toute sorte d'humanité. Ceux qui ne leur donnent qu'à regret, que pour se délivrer de leurs importunités, ont-ils jamais pris la peine de considérer que c'est le Fils

de Dieu qui les leur adresse ; que ce seroit bien souvent leur faire une double aumône, que de leur épargner la honte de nous demander; que toujours la première aumône doit venir du cœur; je veux dire, fidèles, une aumône de tendre compassion : c'est un présent qui ne s'épuise jamais; il y en a dans nos ames un trésor immense et une source infinie; et cependant c'est le seul dont le Fils de Dieu fait état. Quand vous distribuez de l'argent ou du pain, c'est faire l'aumône au pauvre; mais quand vous accueillez le pauvre avec ce sentiment de tendresse, savez-vous ce que vous faites? vous faites l'aumône à Dieu : « J'aime mieux, dit-il, la miséricorde, que » le sacrifice (1) ». C'est alors que votre charité donne des ailes à cette matière pesante et terrestre; et par les mains des pauvres dans lesquelles vous la consignez, elle la fait monter devant Dieu comme une offrande agréable. C'est alors que vous devenez véritablement semblables au sauveur Jésus, qui n'a pris une chair humaine qu'afin de compatir à nos infirmités avec une affection plus sensible.

Oui certes, il est vrai, chrétiens : ce qui a fait résoudre le Fils de Dieu à se revêtir d'une chair semblable à la nôtre, c'est le dessein qu'il a eu de ressentir pour nous une compassion véritable; et en voici la raison, prise de l'Epître aux Hébreux, dont je m'en vais tâcher de vous exposer la doctrine; et rendez-[vous], s'il vous plaît, attentifs. Si le Fils de Dieu n'avoit prétendu autre chose que de s'unir seulement à quelques-unes de ses créatures; les intelligences célestes se présentoient, ce semble, à

(1) *Matt.* IX. 13.

propos dans son voisinage, qui, à raison de leur immortalité et de leurs autres qualités éminentes, ont sans doute plus de rapport avec la nature divine : mais, certes, il n'avoit que faire de chercher dans ses créatures ni la grandeur ni l'immortalité. Qu'est-ce qu'il y cherchoit, chrétiens? la misère et la compassion. C'est pourquoi, dit excellemment la savante Epître aux Hébreux : *Non angelos apprehendit; sed semen Abrahæ apprehendit* (1) : « il n'a » pas pris la nature angélique ; mais il a voulu » prendre », servons-nous des mots de l'auteur, « il a voulu appréhender la nature humaine ». La belle réflexion que fait, à mon avis, sur ces mots le docte saint Jean-Chrysostôme (2). Il a, dit l'apôtre, appréhendé la nature humaine : elle s'enfuyoit, elle ne vouloit point du Sauveur : qu'a-t-il fait? Il a couru après d'une course précipitée, « sau- » tant les montagnes (3) », c'est-à-dire, les ordres des anges, comme il est écrit aux Cantiques : « il a » couru, comme un géant, à grands pas et déme- » surés », passant en un moment du ciel en la terre : *Exultavit ut gigas ad currendam viam* (4). Là il a atteint cette fugitive nature, il l'a saisie, il l'a appréhendée au corps et en l'ame : *Semen Abrahæ apprehendit.* Il a eu pour ses frères, c'est-à-dire, pour nous autres hommes, une si grande tendresse, qu' « il a voulu en tout point se rendre semblable à » eux » : *Debuit per omnia fratribus similari* (5). Il a vu que nous étions composés de chair et de sang : pour cela, il a pris non un corps céleste, comme

(1) *Heb.* II. 16. — (2) *In Epist. ad Hebr. Homil.* V, *n.* I, *tom.* XII, *p.* 51. — (3) *Cant.* II. 8. — (4) *Ps.* XVIII. 6. — (5) *Heb.* II. 17.

disoient les marcionites; non une chair fantastique et un spectre d'homme, comme assuroient les manichéens; quoi donc? une chair tout ainsi que nous, un sang qui avoit les mêmes qualités que le nôtre : *Quia pueri communicaverunt carni et sanguini, et ipse similiter participavit iisdem* (1), dit le grand apôtre aux Hébreux; et cela pour quelle raison? *Ut misericors fieret* (2) : « afin d'être miséricordieux », poursuit le même saint Paul.

Et quoi donc, le Fils de Dieu, dans l'éternité de sa gloire, étoit-il sans miséricorde? Non, certes: mais sa miséricorde n'étoit pas accompagnée d'une compassion effective; parce que, comme vous savez, toute véritable compassion suppose quelque douleur; et partant le Fils de Dieu, dans le sein du Père éternel, étoit également incapable de pâtir et de compatir : et lorsque l'Ecriture attribue ces sortes d'affections à la nature divine, vous n'ignorez pas que cette façon de parler ne peut être que figurée. C'est ce qui a obligé le Sauveur à prendre une nature humaine; « Parce qu'il vouloit ressentir une » réelle et véritable pitié » : *Ut misericors fieret.* Si donc il vouloit être touché pour nous d'une pitié réelle et véritable, il falloit qu'il prît une nature capable de ces émotions : ou bien disons autrement, et toutefois toujours dans les mêmes principes : Notre Dieu, dans la grandeur de sa majesté, avoit pitié de nous comme de ses enfans et de ses ouvrages; mais depuis l'incarnation, il a commencé à nous plaindre, comme ses frères, comme ses semblables, comme des hommes tels que lui. Depuis ce temps-

(1) *Heb.* II. 14. — (2) *Ibid.* 17.

là, il ne nous a pas plaints seulement comme l'on voit ceux qui sont dans le port plaindre souvent les autres qu'ils voient agités sur la mer d'une furieuse tourmente; mais il nous a plaints comme ceux qui courent le même péril se plaignent les uns les autres, par une expérience sensible de leurs communes misères : enfin, l'oserai-je dire? il nous a plaints, ce bon frère, comme ses compagnons de fortune, comme ayant eu à passer par les mêmes misères que nous; ayant eu, ainsi que nous, une chair sensible aux douleurs, et un sang capable de s'émouvoir, et une température de corps sujette, comme la nôtre, à toutes les incommodités de la vie et à la nécessité de la mort. C'est pourquoi l'apôtre se glorifie de la grande bénignité de notre pontife : « Ah! nous n'a-» vons pas un pontife, dit-il (1), qui soit insensible à » nos maux » : *Non habemus pontificem, qui non possit compati infirmitatibus nostris :* pour quelle raison? « Parce qu'il a passé par toute sorte d'é-» preuves » : *Tentatum per omnia.*

Vous le savez, chrétiens; parmi toutes les personnes dont nous plaignons les disgrâces, il n'y en a point pour lesquelles nous soyons émus d'une compassion plus tendre, que celles que nous voyons dans les mêmes afflictions, dont quelque fâcheuse rencontre nous a fait éprouver la rigueur. Vous perdez un bon ami; j'en ai perdu un autrefois : dans cette rencontre d'afflictions, ma douleur et ma compassion s'en échauffera davantage; je sais par expérience combien il est sensible de perdre un ami. Ici je vous annonce une douce consolation, ô pauvres

(1) *Heb.* IV. 15.

nécessiteux, malades oppressés, enfin généralement misérables, quels que vous soyez. Jésus mon pontife n'a épargné à son corps ni les sueurs, ni les fatigues, ni la faim, ni la soif, ni les infirmités, ni la mort : il n'a épargné à son esprit ni les tristesses, ni les injures, ni les ennuis, ni les appréhensions. O Dieu! qu'il aura d'inclination de nous assister, nous qu'il voit du plus haut des cieux battus de ces mêmes orages dont il a été autrefois attaqué! *Tentatum per omnia.* Il a tout pris jusqu'aux moindres choses, « tout jusqu'aux plus grandes infirmités, si vous en » exceptez le péché » : *Absque peccato* (1) : encore connoît-il bien par sa propre expérience combien est grand le poids du péché : « il a daigné porter » les nôtres à la croix sur ses épaules innocentes » : *Peccata nostra ipse pertulit in corpore suo super lignum* (2). On diroit « qu'il s'est voulu rendre en » quelque sorte semblable aux pécheurs » : *In similitudinem carnis peccati*, dit saint Paul (3), afin de déplorer leur misère avec une plus grande tendresse. De là ces larmes amères, de là ces plaintes charitables que nous avons vues aujourd'hui dans notre Evangile.

Et je remarque, ô fidèles, que cette compassion ne l'a pas seulement accompagné durant le cours de sa vie : car si l'apôtre l'a, comme vous voyez, attachée à sa qualité de pontife; selon sa doctrine, tout pontife doit compatir. Or le Sauveur n'a pas seulement été mon pontife, lorsqu'il s'est immolé pour mes péchés sur la croix : « mais à présent il est » entré au sanctuaire par la vertu de son sang; afin

(1) *Heb.* IV. 15. — (2) *I. Petr.* II. 24. — (3) *Rom.* VIII. 3.

» de paroître pour nous devant la face de Dieu (1) », et y exercer un sacerdoce éternel selon l'ordre de Melchisédech. Il est donc pontife et sacrificateur à jamais; c'est la doctrine du même apôtre : ce qui a donné la hardiesse à l'admirable Origène de dire ces affectueuses paroles : « Mon Seigneur Jésus » pleure encore mes péchés, il gémit et soupire pour » nous » : *Dominus meus Jesus luget etiam nunc peccata mea, gemit suspiratque pro nobis* (2). Il veut dire que, pour être heureux, il n'en a pas dépouillé les sentimens d'humanité : il a encore pitié de nous; il n'a pas oublié ses longs travaux, ni toutes les autres épreuves de son laborieux pélerinage : il a compassion de nous voir passer une vie dont il a éprouvé les misères, qu'il sait être assiégée de tant de diverses calamités. Ce sentiment le touche dans la félicité de sa gloire, encore qu'il ne le trouble pas; il agit en son cœur, bien qu'il n'agite pas son cœur : si nous avions besoin de larmes, il en donneroit.

Pour moi, je vous l'avoue, chrétiens, c'est là mon unique espérance; c'est là toute ma joie et le seul appui de mon repos : autrement dans quel désespoir ne m'abîmeroit pas le nombre infini de mes crimes? Quand je considère le sentier étroit sur lequel Dieu m'a commandé de marcher; la prodigieuse difficulté qu'il y a de retenir, dans un chemin si glissant, une volonté si volage et si précipitée que la mienne; quand je jette les yeux sur la profondeur impénétrable du cœur de l'homme, capable de cacher dans ses replis tortueux tant d'inclinations cor-

(1) *Heb.* IX. 12, 24. — (2) *In Levit. Hom.* VII, *n.* 2, *t.* II, *p.* 221.

rompues dont je n'aurai nulle connoissance; enfin quand je vois l'amour-propre faire pour l'ordinaire la meilleure partie de mes actions; je frémis d'horreur, ô fidèles, qu'il ne se trouve beaucoup de péchés dans les choses qui me paroissent les plus innocentes : et quand même je serois très-juste devant les hommes, ô Dieu éternel, quelle justice humaine ne disparoîtroit point devant votre face? et qui seroit celui qui pourroit justifier sa vie, si vous entriez avec lui dans un examen rigoureux? Si le saint apôtre saint Paul, après avoir dit avec une si grande assurance, qu' « il ne se sent point » coupable en soi-même, ne laisse pas de craindre » de n'être pas justifié devant vous » : *Nihil mihi conscius sum; sed non in hoc justificatus sum* (1); que dirai-je, moi misérable? et quels devront donc être les troubles de ma conscience? Mais, ô mon aimable Pontife, c'est vous qui répandez une certaine sérénité dans mon cœur, qui me fait vivre en paix sous l'ombre de votre protection. Pontife fidèle et compatissant à mes maux; non, tant que je vous verrai à la droite de votre Père avec une nature semblable à la mienne, je ne croirai jamais que le genre humain lui déplaise, et la terreur de sa majesté ne m'empêchera point d'approcher de l'asile de sa miséricorde. Vous avez voulu être appelé, par le prophète Isaïe, « Un homme de douleurs, et qui » sait ce que c'est que l'infirmité » : *Virum dolorum et scientem infirmitatem* (2). Vous savez en effet par expérience, vous savez ce que c'est que l'infirmité de ma chair, et combien elle pèse à l'esprit, et

(1) *I. Cor.* IV. 4. — (2) *Is.* LIII. 3.

que

que vous-même en votre passion avez eu besoin de toute votre constance pour en soutenir la foiblesse. « L'esprit est fort, disiez-vous; mais la chair est in- » firme (1) » : cela me rend très-certain que vous aurez pitié de mes maux. Fortifiez mon ame, ô Seigneur, d'une sainte et salutaire confiance, par laquelle me défiant des plaisirs, me défiant des honneurs de la terre, me défiant de moi-même, je n'appuie mon cœur que sur votre miséricorde; et établi sur ce roc immobile, je voie briser à mes pieds les troubles et les tempêtes qui agitent la vie humaine.

Mais, ô Dieu, éloignez de moi une autre sorte de confiance qui règne parmi les libertins; confiance aveugle et téméraire, qui ajoutant l'audace au crime, et l'insolence à l'ingratitude, les enhardit à se révolter contre vous par l'espérance de l'impunité. Loin de nous, loin de nous, ô fidèles! une si détestable manie; car de même que la pénitence, en même temps qu'elle amollit la dureté de nos cœurs, attendrit aussi et amollit par ses larmes le cœur irrité de Jésus; ainsi notre endurcissement nous rendroit à la fin le cœur du même Jésus endurci et inexorable. Arrêtons-nous ici, chrétiens; et sur cette considération, entrons avec l'aide de Dieu dans notre seconde partie.

SECOND POINT.

Ceux qui sont tant soit peu versés dans les Ecritures, savent bien qu'une des plus belles promesses que Dieu ait faites à son Fils, est celle de lui don-

(1) *Matt.* XXVI. 41.

ner l'empire de tout l'univers, et de faire par ce moyen que tous les hommes soient ses sujets. Or encore que nous fassions semblant d'être chrétiens, et qu'à nous entendre parler, on pût croire que nous tenons ce titre à honneur; si est-ce néanmoins que nous n'épargnons rien pour empêcher que cet oracle divin ne soit véritable. Et certainement il s'en faut beaucoup que le Sauveur ne règne sur nous; puisque d'observer sa loi, c'est la moindre de nos pensées : et toutefois comme il seroit très-injuste qu'à cause de notre malice, le Fils de Dieu fût privé d'un honneur qui lui est si bien dû; lorsque par nos rebellions il semble que nous nous retirions de son empire, il trouve bien le moyen d'y rentrer par une autre voie. Le Fils de Dieu donc peut régner en deux façons sur les hommes.

Il y en a sur lesquels il règne par ses charmes, par les attraits de sa grâce, par l'équité de sa loi, par la douceur de ses promesses, par la force de ses vérités; ce sont les justes ses bien-aimés : et c'est ce règne que David prophétise en esprit au psaume : « Allez, ô le plus beau des hommes, avec » cette grâce et cette beauté qui vous est si natu- » relle; allez-vous-en, dit-il, combattre et ré- » gner » : *Specie tuâ et pulchritudine tuâ* (1). Que cet empire est doux, chrétiens! et de quel supplice, de quelle servitude ne seront pas dignes ceux qui refuseront une domination si juste et si agréable? Aussi le Fils de Dieu régnera sur eux d'une autre manière, bien étrange, et qui ne leur sera pas sup-

(1) *Ps.* XLIV. 5.

portable : il y régnera par la rigueur de ses ordonnances, par l'exécution de sa justice, par l'exercice de sa vengeance. C'est de ce règne qu'il faut entendre le psaume second, dans lequel Dieu est introduit parlant à son Fils en ces termes : « Vous » les régirez, ô mon Fils, avec un sceptre de fer, » et vous les romprez tout ainsi qu'un vaisseau » d'argile » : *Reges eos in virga ferrea, et sicut vas figuli confringes eos* (1) ; et ces autres paroles : « Asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que je ré- » duise vos ennemis à vous servir de marche-pied » : *Donec ponam inimicos tuos scabellum pedum tuorum* (2) ; et celles-ci : « Le Seigneur règne ; que la » terre tressaille de joie » : *Dominus regnavit; exultet terra* (3) ; celles-là enfin : « Le Seigneur » règne ; que tous les peuples soient saisis de » frayeur » : *Dominus regnavit; irascantur populi* (4). Et de ces vérités, nous en avons un exemple évident dans le peuple juif.

Le Fils de Dieu vient à eux dans un appareil de douceur, plutôt comme leur compagnon que comme leur maître. C'étoit un homme sans faste et sans bruit, le plus paisible qui fût au monde : il vouloit régner sur eux par sa miséricorde et par ses bienfaits, ainsi que je vous le disois tout à l'heure. Mais comme il n'y a point de fontaine dont la course soit si tranquille, à laquelle on ne fasse prendre par la résistance la rapidité d'un torrent ; de même le Sauveur, irrité par tous ces obstacles que les Juifs aveugles opposent à sa bonté, semble déposer en un moment toute cette humeur pacifique. C'est ce

(1) *Ps.* II. 9. — (2) *Ps.* CIX. 2. — (3) *Ps.* XCVI. 1. — (4) *Ps.* XCVIII. 1.

qu'il leur fit entendre une fois, étant près de Jérusalem, par une parabole excellente rapportée en saint Luc; dans laquelle il se dépeint soi-même sous la figure d'un roi, qui s'en étant allé bien loin dans une terre étrangère, apprend que ses sujets se sont révoltés contre lui; et pour vous le faire court, voici la sentence qu'il leur prononce : « Pour mes » ennemis, dit-il (1), qui n'ont pas voulu que je » régnasse sur eux, qu'on me les amène, et qu'on » les égorge en ma présence » : où, certes, vous le voyez bien autre que je ne vous le représentois dans ma première partie. Là il ne pouvoit voir un misérable, qu'il n'en eût pitié : ici il fait venir ses ennemis, et les fait égorger à ses yeux.

En effet, il a exercé sur les Juifs une punition exemplaire, que vous voyez clairement déduite dans notre Evangile : et d'autant qu'il m'a semblé inutile de chercher bien loin des raisons, où mon propre texte me fournit un exemple si visible et si authentique dans la désolation de Jérusalem; je me suis résolu de me servir des moyens que le Fils de Dieu lui-même semble m'avoir mis à la main. Je m'en vais donc employer le reste de cet entretien à vous représenter, si je puis, les ruines de Jérusalem encore toutes fumantes du feu de la colère divine : et comme vous avez reconnu dans notre première partie, qu'il n'y a rien de plus aimable que les embrassemens du Sauveur; j'espère qu'étant étonnés dans le fond de vos consciences d'un événement si tragique, vous serez contraints d'avouer qu'il n'y a rien de plus terrible que de tomber en ses mains, quand sa

(1) *Luc.* XIX. 12 *et seq.*

bonté, surmontée par la multitude des crimes, est devenue implacable : pour cela, je toucherai seulement les principales circonstances.

Jérusalem, demeure de tant de rois, qui, dans le temps qu'elle fut ruinée, étoit sans difficulté la plus ancienne ville du monde, et le pouvoit disputer en beauté avec celles qui étoient les plus renommées dans tout l'Orient; pendant deux mille et environ deux cents ans qui ont mesuré sa durée, a certainement éprouvé beaucoup de différentes fortunes : mais nous pouvons toutefois assurer que, tandis qu'elle est demeurée dans l'observance de la loi de Dieu, elle étoit la plus paisible et la plus heureuse ville du monde. Mais déjà il y avoit long-temps qu'elle se rendoit de plus en plus rebelle à ses volontés, qu'elle souilloit ses mains par le meurtre de ses saints prophètes, et attiroit sur sa tête un déluge de sang innocent qui grossissoit tous les jours; jusqu'à tant que ses iniquités étant montées jusqu'au dernier comble, elles contraignirent enfin la justice divine à en faire un châtiment exemplaire. Comme donc Dieu avoit résolu que cette vengeance éclatât par tout l'univers, pour servir à tous les peuples et à tous les âges d'un mémorial éternel; il y voulut employer les premières personnes du monde, je veux dire, les Romains, maîtres de la terre et des mers, Vespasien et Tite que déjà il avoit destinés à l'empire du genre humain : tant il est vrai que les plus grands potentats de la terre ne sont, après tout, autre chose que les ministres de ses conseils.

Et afin que vous ne croyiez pas que ce débordement de l'armée romaine dans la Judée, soit plu-

tôt arrivé par un événement fortuit, que par un ordre exprès de la Providence divine, écoutez la menace qu'il en fait à son peuple par la bouche de son serviteur Moïse ; c'est-à-dire, six à sept cents ans avant que ni Jérusalem ni Rome fussent bâties ; elle est couchée au Deutéronome. « Israël, dit » Moïse, si tu résistes jamais aux volontés de ton » Dieu, il amènera sur toi des extrémités de la » terre, une nation inconnue, dont tu ne pourras » entendre la langue (1) » ; c'est-à-dire, avec laquelle tu n'auras aucune sorte de commerce : ce sont les propres mots de Moïse. Un mot de réflexion, chrétiens. Les Mèdes, les Perses, les Syriens, dont nous apprenons par l'histoire, que Jérusalem a subi le joug avant sa dernière ruine, étoient tous peuples de l'Orient, avec lesquels par conséquent elle pouvoit entretenir un commerce assez ordinaire : mais pour les Romains, que de vastes mers, que de longs espaces de terre les en séparoient ! Rome à l'Occident, Jérusalem à son égard jusque dans les confins de l'Orient ; c'est ce qu'on appelle proprement les extrémités de la terre. Aussi les Romains s'étoient déjà rendus redoutables par tout le monde, que les Juifs ne les connoissoient encore que par quelques bruits confus de leur grandeur et de leurs victoires. Mais poursuivons notre prophétie.

« Ce peuple viendra fondre sur toi tout ainsi » qu'une aigle volante » : *In similitudinem aquilæ volantis*. Ne vous semble-t-il pas à ces marques reconnoître le symbole de l'empire romain, qui portoit

(1) *Deut.* XXVIII. 49.

dans ses étendards une aigle aux ailes déployées ; passons outre. « Une nation audacieuse, continue » Moïse (1) », (et y eut-il jamais peuple plus orgueilleux que les Romains, ni qui eût un plus grand mépris pour tous les autres peuples du monde, qu'ils considéroient à leur égard comme des esclaves ?) « qui ne respectera point tes vieillards, » et n'aura point de pitié de tes enfans ». Ceci me fait souvenir de cette fatale journée dans laquelle les soldats romains étant entrés de force dans la ville de Jérusalem, sans faire aucune distinction de sexe ni d'âge, les enveloppèrent tous dans un massacre commun. Quoi plus ? « Ce peuple, dit » Moïse, t'assiégera dans toutes tes places » : et il paroît par l'histoire qu'il n'y en a eu aucune dans la Judée qui n'ait été contrainte de recevoir garnison romaine, et quasi toutes après un long siége. Et enfin « ils porteront par terre tes hautes » et superbes murailles qui te rendoient insolente » : *Destruentur muri tui firmi atque sublimes, in quibus habebas fiduciam* (2). Ne diroit-on pas que le prophète a voulu dépeindre ces belles murailles de Jérusalem, ces fortifications si régulières, ces remparts si superbement élevés, « ces tours de si ad- » mirable structure, qu'il n'y avoit rien de sem- » blable dans tout l'univers », selon que le rapporte Josephe (3) ? et tout cela toutefois fut tellement renversé, qu'au dire du même Josephe, historien juif, témoin oculaire de toutes ces choses, et de

(1) *Deut.* XXVIII. 50. — (2) *Ibid.* 52. — (3) *De Bell. Judaic. lib.* V, *cap.* IV, *n.* 3, *pag.* 1223. *Ed. Oxon.* 1720.

celles que j'ai à vous dire, « il n'y resta pas aucun » vestige que cette ville eût jamais été (1) ».

O redoutable fureur de Dieu, qui anéantis tout ce que tu frappes! Mais il falloit accomplir la prophétie de mon Maître, qui assure dans mon évangile, « qu'il ne demeureroit pas pierre sur pierre » dans l'enceinte d'une si grande ville » : *Non relinquent in te lapidem super lapidem* (2). C'est ce que firent les soldats romains, en exécution des ordres de Dieu : et Tite leur capitaine et le fils de leur empereur, après avoir mis fin à cette fameuse expédition, resta toute sa vie tellement étonné des marques de la vengeance divine, qu'il avoit si évidemment découverte dans la suite de cette guerre, que quand on le congratuloit d'une conquête si glorieuse : « Non, » non, disoit-il, ce n'est pas moi qui ai dompté les » Juifs; je n'ai fait que prêter mon bras à Dieu qui » étoit irrité contre eux (3) ». Parole que j'ai d'autant plus soigneusement remarquée, qu'elle a été prononcée par un empereur infidèle, et qu'elle nous est rapportée par Philostrate, historien profane, dans la vie d'Apollonius Thyaneus.

Après cela, chrétiens, nous qui sommes les enfans de Dieu, comment ne serons-nous point effrayés de ses jugemens, qui étonnent jusqu'à ses ennemis? Mais ce n'est ici que la moindre partie de ce qu'il prépare à ce peuple : vous allez voir tout à l'heure quelles machines il fait jouer, quand il veut faire sentir la pesanteur de son bras aux grandes villes et aux nations tout entières; et Dieu veuille que nous

(1) *De Bell. Judaic. lib.* VII, *cap.* I, *n.* I, *pag.* 1295. — (2) *Luc.* XIX. 44. — (3) *Philost. Apol. Tyan. Vit. l.* VI, *c.* XIV.

n'en voyions pas quelque funeste exemple en nos jours. Non, non, nation déloyale, ce n'est pas assez, pour te punir, de l'armée des Romains : non que les Romains, je l'avoue, ne soient de beaucoup trop forts pour toi; et c'est en vain que tu prétends défendre ta liberté contre ces maîtres du monde. Mais s'ils sont assez puissans pour te surmonter, il faut quelque chose de plus pour t'affliger ainsi que tu le mérites : que deux ou trois troupes de Juifs séditieux entrent donc dans Jérusalem, et qu'elle en devienne la proie, afin que tous ensemble ils deviennent la proie des Romains.

O Dieu, quelle fureur! l'ennemi est à leur porte, et je vois dans la ville trois ou quatre factions contraires qui se déchirent entre elles, qui toutes déchirent le peuple, se faisant entre elles une guerre ouverte pour l'honneur du commandement; mais unies toutefois par la société de crimes et de voleries. Figurez-vous dans Jérusalem plus de vingt-deux mille hommes de guerre, gens de carnage et de sang, qui s'étoient aguerris par leurs brigandages; au reste, si déterminés, qu'on eût dit, rapporte Josephe (1), qu'ils se nourrissoient d'incommodités, et que la famine et la peste leur donnoient de nouvelles forces. Toutefois, Messieurs, ne les considérez pas comme des soldats destinés contre les Romains : ce sont des bourreaux que Dieu a armés les uns contre les autres. Chose incroyable, et néanmoins très-certaine! à peine retournoient-ils d'un assaut soutenu contre les Romains, qu'ils se livroient dans

(1) *De Bell. Judaic. lib.* V, *cap.* VIII, *n.* 2, *tom.* II, *p.* 1238; *cap.* XII, *n.* 4, *p.* 1253; *cap.* XIII, *n.* 7, *p.* 1256.

leur ville de plus cruelles batailles : leurs mains n'étoient pas encore essuyées du sang de leurs ennemis, et ils les venoient tremper dans celui de leurs citoyens. Tite les pressoit si vivement, qu'à peine pouvoient-ils respirer; et ils se disputoient encore les armes à la main à qui commanderoit dans cette ville réduite aux abois, qu'eux-mêmes avoient désolée par leurs pilleries, et qui n'étoit presque plus qu'un champ couvert de corps morts.

Vous vous étonnez à bon droit de cet aveuglement dont ils sont encore menacés dans mon vingt-huitième chapitre du Deutéronome : *Percutiam vos amentiâ et furore mentis* (1) : « Je vous frapperai de » folie et d'aliénation d'esprit ». Mais peut-être vous ne remarquez pas que Dieu a laissé tomber les mêmes fléaux sur nos têtes. La France, hélas! notre commune patrie, agitée depuis si long-temps par une guerre étrangère, achève de se désoler par ses divisions intestines. Encore parmi les Juifs, tous les deux partis conspiroient à repousser l'ennemi commun, bien loin de vouloir se fortifier par son secours, ou y entretenir quelqu'intelligence : le moindre soupçon en étoit puni de mort sans rémission. Et nous, au contraire..... Ah! fidèles, n'achevons pas; épargnons un peu notre honte : songeons plutôt aux moyens d'appaiser la juste colère de Dieu, qui commence à éclater sur nos têtes; aussi bien la suite de mon récit me rappelle.

Je vous ai fait voir l'ennemi qui les presse au dehors des murailles; vous voyez la division qui les déchire au dedans de leur ville : voici un ennemi

(1) *Deut.* XXVIII. 28.

plus cruel qui va porter une guerre furieuse au fond des maisons. Cet ennemi dont je veux parler, c'est la faim, qui, suivie de ses deux satellites, la rage et le désespoir, va mettre aux mains non plus les citoyens contre les citoyens, mais le mari contre la femme, et le père contre les enfans; et cela pour quelques vieux restes de pain à demi-rongés. Que dis-je, pour du pain? ils eussent [été] trop heureux: pour cent ordures qui sont remarquées dans l'histoire, et que je m'abstiens de nommer par le respect de cette audience: jusque-là qu'une femme dénaturée, qui avoit un enfant dans le berceau; ô mères, détournez vos oreilles! eut bien la rage de le massacrer, de le faire bouillir, et de le manger. Action abominable, et qui fait dresser les cheveux, prédite toutefois dans le chapitre du Deutéronome que j'ai déjà cité tant de fois. « Je te réduirai à une telle extrémité de famine, que tu mangeras le fruit de ton ventre »: *Comedes fructum uteri tui* (1).

Et, à la vérité, chrétiens, quand je fais réflexion sur les diverses calamités qui affligent la vie humaine; entre toutes les autres la famine me semble être celle qui représente mieux l'état d'une ame criminelle, et la peine qu'elle mérite. L'ame, aussi bien que le corps, a sa faim et sa nourriture: cette nourriture, c'est la vérité, c'est un bien permanent et solide, c'est une pure et sincère beauté; et tout cela c'est Dieu même. Comme donc elle se sent piquée d'un certain appétit qui la rend affamée de quelque bien hors de soi, elle se jette avec avidité sur l'objet des choses créées qui se présentent à elle,

(1) *Deut.* XXVIII. 53.

espérant s'en rassasier; mais ce sont viandes creuses, qui ne sont pas assez fortes, et n'ont pas assez de corps pour la sustenter : au contraire, la retirant de Dieu, qui est sa véritable et solide nourriture, ils la jettent insensiblement dans une extrême nécessité, et dans une famine désespérée. D'où vient que l'enfant prodigue, si vous y prenez garde, sortant de la maison paternelle, arrive en un pays où il y a une horrible famine (1); et le mauvais riche, enseveli dans les flammes, demande et demandera éternellement une goutte d'eau, qui ne lui sera jamais accordée (2). C'est la véritable punition des damnés, toujours tourmentés d'une faim et d'une soif si enragée, qu'ils se rongent et se consument eux-mêmes dans leur désespoir. Que si vous voulez voir une image de l'état où ils sont, jetez les yeux sur cette nation réprouvée, enclose dans les murailles de Jérusalem.

Il n'est pas croyable combien il y avoit de monde renfermé dans cette ville : car outre que Jérusalem étoit déjà fort peuplée, tous les Juifs y étoient accourus de tous côtés; afin de célébrer la pâque, selon leur coutume. Or chacun sait la religion de ce peuple pour toutes ses cérémonies. Comme donc ils y étoient assemblés des millions entiers; l'armée romaine survint tout à coup et forma le siége, sans que l'on eût le loisir de pourvoir à la subsistance d'un si grand peuple. Ici je ne puis que je n'interrompe mon discours, pour admirer vos conseils, ô éternel Roi des siècles, qui choisissez si bien le temps de surprendre vos ennemis. Ce n'étoit pas

(1) *Luc.* xv. 14. — (2) *Ibid.* xvi. 24.

seulement les habitans de Jérusalem, c'étoit tous les Juifs que vous vouliez châtier. Voilà donc, pour ainsi dire, toute la nation enfermée dans une même prison, comme étant déjà par vous condamnée au dernier supplice : et cela dans le temps de Pâque, la principale de leurs solennités; pour accomplir cette fameuse prophétie, par laquelle vous leur dénonciez « que vous changeriez leurs fêtes en deuil » : *Convertam festivitates vestras in luctum* (1). Certes, vous vous êtes souvenu, ô grand Dieu, que c'étoit dans le temps de Pâque que leurs pères avoient osé emprisonner le Sauveur : vous leur rendez le change, ô Seigneur; et dans le même temps de Pâque, vous emprisonnez dans la capitale de leur pays leurs enfans, imitateurs de leur opiniâtreté.

En effet, qui considérera l'état de Jérusalem, et les travaux dont l'empereur Tite fit environner ses murailles; il la prendra plutôt pour une prison, que pour une ville : car encore que son armée fût de près de soixante mille hommes des meilleurs soldats de la terre; il ne croyoit pas pouvoir tellement tenir les passages fermés, que les Juifs qui savoient tous les détours des chemins, n'échappassent à travers de son camp, ainsi que des loups affamés, pour chercher de la nourriture. Jugez de l'enceinte de la ville, que soixante mille hommes ne peuvent assez environner. Que fait-il ? il prend une étrange résolution, et jusqu'alors inconnue : ce fut de tirer tout autour de Jérusalem une muraille, munie de quantité de forts; et cet ouvrage, qui d'abord paroissoit impossible, fut achevé en trois jours, non sans quel-

(1) *Amos.* VIII. 10.

que vertu plus qu'humaine. Aussi Josephe remarque « que je ne sais quelle ardeur céleste saisit tout à » coup l'esprit des soldats (1) » ; de sorte qu'entreprenant ce grand œuvre sous les auspices de Dieu, ils en imitèrent la promptitude.

Voilà, voilà, chrétiens, la prophétie de mon évangile accomplie de point en point. Te voilà assiégée de tes ennemis, comme mon Maître te l'a prédit quarante ans auparavant : « O Jérusalem, » te voilà pressée de tous côtés ; ils t'ont mise à » l'étroit, ils t'ont environnée de remparts et de » forts (2) » : ce sont les mots de mon texte; et y a-t-il une seule parole qui ne semble y avoir été mise pour dépeindre cette circonvallation, non de lignes, mais de murailles? Depuis ce temps, quels discours pourroient vous dépeindre leur faim enragée, leur fureur, et leur désespoir; et la prodigieuse quantité de morts qui gisoient dans leurs rues sans espérance de sépulture, exhalant de leurs corps pourris le venin, la peste et la mort?

Cependant, ô aveuglement! ces peuples insensés, qui voyoient accomplir à leurs yeux tant d'illustres prophéties tirées de leurs propres livres, écoutoient encore un tas de devins qui leur promettoient l'empire du monde. Comme l'endurci Pharaon, qui, voyant les grands prodiges que la main de Dieu opéroit par la main de Moïse et d'Aaron ses ministres, avoit encore recours aux illusions de ses enchanteurs (3). Ainsi Dieu a accoutumé de se venger de ses ennemis : ils refusent de solides espérances; il

(1) *De Bell. Judaic. lib.* v, *cap.* xii, *n.* 2, *pag.* 1251. — (2) *Luc.* xix. 43. — (3) *Exod.* vii *et* viii.

les laisse séduire par mille folles prétentions : ils s'obstinent à ne vouloir point recevoir ses inspirations; il leur pervertit le sens, il les abandonne à leurs conseils furieux : ils s'endurcissent contre lui; « le ciel après cela devient de fer sur leur tête » : *Dabo vobis cœlum desuper sicut ferrum* (1); il ne leur envoie plus aucune influence de grâce.

Ce fut cet endurcissement qui fit opiniâtrer les Juifs contre les Romains, contre la peste, contre la famine, contre Dieu qui leur faisoit la guerre si ouvertement; cet endurcissement, dis-je, les fit tellement opiniâtres, qu'après tant de désastres il fallut encore prendre leur ville de force : ce qui fut le dernier trait de colère que Dieu lança sur elle. Si on eût composé; à la faveur de la capitulation, beaucoup de Juifs se seroient sauvés : Tite lui-même ne les voyoit périr qu'à regret. Or il falloit à la justice divine un nombre infini de victimes; elle vouloit voir onze cent mille hommes couchés sur la place dans le siége d'une seule ville : et après cela encore, poursuivant les restes de cette nation déloyale, elle les a dispersés par toute la terre : pour quelle raison? Comme les magistrats, après avoir fait rouer quelques malfaiteurs, ordonnent que l'on exposera en plusieurs endroits, sur les grands chemins, leurs membres écartelés, pour faire frayeur aux autres scélérats : cette comparaison vous fait horreur; tant y a que Dieu s'est comporté à peu près de même. Après avoir exécuté sur les Juifs l'arrêt de mort que leurs propres prophètes leur

(1) *Levit.* XXVI. 19.

avoient, il y avoit si long-temps, prononcé; il les a répandus çà et là parmi le monde, portant de toutes [parts] imprimée sur eux la marque de sa vengeance.

Peuple monstrueux, qui n'a ni feu ni lieu; sans pays, et de tout pays; autrefois le plus heureux du monde, maintenant la fable et la haine de tout le monde; misérable, sans être plaint de qui que ce soit; devenu dans sa misère, par une certaine malédiction, la risée des plus modérés. Ne croyez pas toutefois que ce soit mon intention d'insulter à leur infortune : non; à Dieu ne plaise que j'oublie jusqu'à ce point la gravité de cette chaire : mais j'ai cru que mon Evangile nous ayant présenté cet exemple, le Fils de Dieu nous invitoit à y faire quelque réflexion : donnez-moi un moment de loisir pour nous appliquer à nous-mêmes celles que nous avons déjà faites, qui sont peut-être trop générales.

Chrétiens, quels que vous soyez, en vérité, quels sentimens produit dans vos ames une si étrange révolution? Je pense que vous voyez bien par des circonstances si remarquables, et par le rapport de tant de prophéties; et il y en a une infinité d'autres qui ne peuvent pas être expliquées dans un seul discours; vous voyez bien, dis-je, que la main de Dieu éclate dans cet ouvrage. Au reste, ce n'est point ici une histoire qui se soit passée dans quelque coin inconnu de la terre, ou qui soit venue à nous par quelques bruits incertains; cela s'est fait à la face du monde. Josephe, historien juif, témoin oculaire, également estimé et des nôtres et de ceux de sa nation,

tion, nous l'a raconté tout au long; et il me semble que cet accident est assez considérable pour mériter que vous y pensiez.

Vous croirez peut-être que la chose est trop éloignée de notre âge pour nous émouvoir; mais, certes, ce nous seroit une trop folle pensée de ne pas craindre, parce que nous ne voyons pas toujours à nos yeux quelqu'un frappé de la foudre. Vous devriez considérer que Dieu ne se venge pas moins, encore que souvent il ne veuille pas que sa main paroisse : quand il fait éclater sa vengeance, ce n'est pas pour la faire plus grande; c'est pour la rendre exemplaire : et un exemple de cette sorte, si public, si indubitable, doit servir de mémorial ès siècles des siècles. Car enfin, si Dieu en ce temps-là haïssoit le péché, il n'a pas commencé à lui plaire depuis : outre que nous serions bien insensés d'oublier la tempête qui a submergé les Juifs; puisque nous voyons à nos yeux des restes de leur naufrage, que Dieu a jetés, pour ainsi dire, à nos portes : et ce n'est pas pour autre raison que Dieu conserve les Juifs; c'est afin de faire durer l'exemple de sa vengeance. Enfin il est bien étrange que nous aimions mieux nous-mêmes peut-être servir d'exemple, que de faire profit de celui des autres. La main de Dieu est sur nous trop visiblement, pour ne le pas reconnoître; et il est temps désormais que nous prévenions sa juste fureur par la pénitence. Quand nous ne verrions, dans le peuple juif, qu'une grande nation qui est tout à coup renversée, ce seroit assez pour nous faire craindre la même [punition,] particulièrement en ces temps de guerre, où

sa justice nous poursuit et nous presse si fort. Mais si nous considérons que c'est le peuple juif, autrefois le peuple de Dieu, auquel nous avons succédé, qui est la figure de tout ce qui doit nous arriver, selon que l'enseigne l'apôtre (1); nous trouverons que cet exemple nous touche bien plus près que nous ne pensons; puisqu'étant l'Israël de Dieu et les vrais enfans de la race d'Abraham, nous devons hériter aussi bien des menaces que des promesses qui leur sont faites.

Mais il faut, ô pécheur, il faut que j'entre avec toi dans une discussion plus exacte; il faut que j'examine si tu es beaucoup moins coupable que ne le sont les Juifs. Tu me dis qu'ils n'ont pas connu le Sauveur : et toi, penses-tu le connoître? Je te dis en un mot avec l'apôtre saint Jean, « que qui » péche ne le connoît pas, et ne sait qui il est » : *Qui peccat, non vidit eum, nec cognovit eum* (2). Tu l'appelles ton Maître et ton Seigneur; oui, de bouche : tu te moques de lui; il faudroit le dire du cœur. Et comment est-ce que le cœur parle? Par les œuvres : voilà le langage du cœur; voilà ce qui fait connoître les intentions. Au reste, ce cœur, tu n'as garde de le lui donner; tu ne le peux pas : tu dis toi-même qu'il est engagé ailleurs dans des liens que tu appelles bien doux. Insensé, qui trouves doux ce qui te sépare de Dieu! et après cela, tu penses connoître son Fils. Non, non, tu ne le connois pas : seulement tu en sais assez pour être damné davantage; comme les Juifs dont les rebellions ont été punies plus rigoureusement que celles des autres

(1) *I. Cor.* x. 6, 11. — (2) *I. Joan.* III. 6.

peuples, parce qu'ils avoient reçu des connoissances plus particulières.

Mais, direz-vous, les Juifs ont crucifié le Sauveur. Et ignorez-vous, ô pécheurs, que vous foulez aux pieds le sang de son testament, que vous faites pis que de le crucifier; que s'il étoit capable de souffrir, un seul péché mortel lui causeroit plus de douleur que tous ses supplices? Ce n'est point ici une vaine exagération; il faut brûler toutes les Ecritures, si cela n'est vrai. Elles nous apprennent qu'il a voulu être crucifié, pour anéantir le péché : par conséquent il n'y a point de doute qu'il ne lui soit plus insupportable que sa propre croix. Mais je vois bien qu'il faut vous dire quelque chose de plus: je m'en vais avancer une parole bien hardie, et qui n'en est pas moins véritable. Le plus grand crime des Juifs n'est pas d'avoir fait mourir le Sauveur : cela vous étonne; je le prévoyois bien, mais je ne m'en dédis pourtant pas; au contraire, je prétends bien vous le faire avouer à vous-mêmes : et comment cela? Parce que Dieu, depuis la mort de son Fils, les a laissés encore quarante ans sans les punir. Tertullien remarque très-bien « que ce temps leur étoit » donné pour en faire pénitence (1) » : il avoit donc dessein de la leur pardonner. Par conséquent, quand il a usé d'une punition si soudaine, il y a eu quelque autre crime qu'il ne pouvoit plus supporter, qui lui étoit plus insupportable que le meurtre de son propre Fils. Quel est ce crime si noir, si abominable? C'est l'endurcissement, c'est l'impénitence. S'ils eussent fait pénitence, ils auroient trouvé dans le sang

(1) *Lib.* III, *cont. Marc. n.* 23.

qu'ils avoient violemment répandu, la rémission du crime de l'avoir épanché.

Tremblez donc, pécheurs endurcis, qui avalez l'iniquité comme l'eau, dont l'endurcissement a presque étouffé les remords de la conscience; qui, depuis des années, n'avez point de honte de croupir dans les mêmes ordures, et de charger des mêmes péchés les oreilles des confesseurs. Car enfin ne vous persuadez pas que Dieu vous laisse rebeller contre lui des siècles entiers : sa miséricorde est infinie; mais ses effets ont leurs limites prescrites par sa sagesse : elle qui a compté les étoiles, qui a borné cet univers dans une rondeur finie, qui a prescrit des bornes aux flots de la mer, a marqué la hauteur jusqu'où elle a résolu de laisser monter tes iniquités. Peut-être t'attendra-t-il encore quelque temps : peut-être; mais, ô Dieu, qui le peut savoir? c'est un secret qui est caché dans l'abîme de votre providence. Mais enfin tôt ou tard ou tu mettras fin à tes crimes par la pénitence, ou Dieu l'y mettra par la justice de sa vengeance : tu ne perds rien pour différer. Les hommes se hâtent d'exécuter leurs desseins; parce qu'ils ont peur de laisser échapper les occasions, qui ne consistent qu'en certains momens dont la fuite est si précipitée : Dieu, tout au contraire, sait que rien ne lui échappe, qu'il te fera bien payer l'intérêt de ce qu'il t'a si long-temps attendu.

Que s'il commence une fois à appuyer sa main sur nous, ô Dieu, que deviendrons-nous? quel antre assez ténébreux, quel abîme assez profond nous pourra soustraire à sa fureur? Son bras tout-puis-

sant ne cessera de nous poursuivre, de nous abattre, de nous désoler : il ne restera plus en nous pierre sur pierre; tout ira en désordre, en confusion, en une décadence éternelle. Je vous laisse dans cette pensée : j'ai tâché de vous faire voir, selon que Dieu me l'a inspiré, d'un côté la miséricorde qui vous invite, d'autre part la justice qui vous effraie; c'est à vous à choisir, chrétiens : et encore que je sois assuré de vous avoir fait voir de quel côté il faut se porter, il y a grand danger que vous ne preniez le pire. Tel est l'aveuglement de notre nature : mais Dieu par sa grâce vous veuille donner et à moi de meilleurs conseils.

ABRÉGÉ D'UN SERMON

POUR

LE XXI.E DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE.

La parabole du serviteur à qui le maître avoit quitté dix mille talens, qui fait exécuter son conserviteur, pour cent deniers, avec une rigueur effroyable (1).

Trois vérités dans cette parabole : 1.o que tout pécheur contracte une dette envers la justice divine : 2.o qu'il ne peut jamais lui en faire le paiement, ni en être quitte, si Dieu ne la lui remet par pure grâce : 3.o que la condition qu'il y appose, c'est que nous remettions aux autres.

I.er Point. Le péché est une dette : *Dimitte nobis debita nostra* (2) : « Remettez-nous nos dettes ». On doit en deux façons : 1.o lorsqu'on ôte à quelqu'un par injustice : 2.o lorsqu'il nous prête volontairement. Il nous a assistés dans notre nécessité, il est juste que nous lui rendions dans notre abondance. Nous devons à Dieu en toutes les deux manières. Contrat avec lui : si vous l'observez, bénédiction ; sinon, malédiction : le peuple l'accepte ; *Amen* (3). Donc en

(1) *Matt.* XVIII. 23. — (2) *Ibid.* VI. 12. — (3) *Deut.* XXVII. 15 *et seq.*

observant, Dieu vous doit; autrement vous lui devez. Quoi? toutes les malédictions. Au Deutér.

II.e Point. Si bien que tout ce qui nous reste après le péché, ne nous reste plus que par grâce. Notre Evangile : *Jussit eum Dominus ejus venumdari, et uxorem ejus, et filios, et omnia quæ habebat, et reddi* (1) : « Son maître commanda qu'on le vendît, » lui, sa femme et ses enfans, et tout ce qu'il avoit, » pour satisfaire à cette dette ». Le pécheur mérite d'être affligé en sa personne, en ce qui lui est cher, en sa postérité : *Insuper et universos languores, et plagas quæ non sunt scriptæ in volumine legis hujus* (2) : « et même tous les maux et toutes les plaies » qui ne seroient pas marquées dans ce livre de la » loi »; parce que, temporelles. Mais il y a un autre livre, le nouveau Testament, qui n'a que des promesses, et aussi des menaces spirituelles, plus terribles.

Voilà ce que nous devons. [Nous sommes insolvables :] preuve, la croix de Jésus-Christ. Innocent, il ne devoit rien : *Princeps hujus mundi in me non habet quidquam* (3) : « Le prince de ce monde n'a » rien en moi qui lui appartienne ». Pourquoi paie-t-il? Il est caution. On ne discute la caution, que lorsque la partie principale est insolvable : Jésus est donc contraint par corps. Mais puisqu'il a payé, nous sommes donc quittes. [Nullement : il faut encore que] l'application [de ses mérites se fasse en nous;] autrement c'est comme s'il n'étoit pas mort. C'est pourquoi le supplice éternel s'ensuit; éternel,

(1) *Matt.* XVIII. 25. — (2) *Deut.* XXVIII. 61. — (3) *Joan.* XIV. 30.

parce qu'il doit durer jusqu'à l'extinction de la dette : or jamais elle ne peut être acquittée ; donc toujours pourrir dans la prison. Dette gratuitement remise par les sacremens.

Voulez-vous toujours laisser votre caution dans la peine ? ne le voulez-vous pas tirer de la croix où vos péchés l'ont mis ? Tant que le péché est en vous, il est toujours en croix : *Rursum crucifigentes sibimetipsis Filium Dei* (1) : « Autant qu'il est en eux, » ils crucifient de nouveau le Fils de Dieu ».

III.e Point. Application de la condition, pour les prisonniers. Sentiment de vengeance contre ceux qui les font recéler, etc. Imprécations, souhaits. C'est vouloir rendre Dieu complice de nos vengeances : le Père de miséricorde, etc.

(1) *Heb.* VI. 6.

I.ER SERMON

POUR LA FÊTE

DE L'EXALTATION DE LA S.TE CROIX.

SUR LA VERTU DE LA CROIX DE J. C.

Combien grande l'entreprise de rendre la croix vénérable. Puissance absolue et miséricorde infinie, deux choses dans lesquelles consiste la gloire de Dieu : comment éclatent-elles mieux dans la croix du Sauveur. Changemens admirables qu'elle a produits dans le monde : raisons que nous avons de mettre en elle toute notre gloire. Sentimens et actions qui prouvent que la croix est pour nous un sujet de scandale.

Mihi autem absit gloriari, nisi in cruce Domini nostri Jesu-Christi.

Pour moi à Dieu ne plaise que jamais je me glorifie, si ce n'est en la croix de notre Seigneur Jésus-Christ. Galat. VI. 14.

Ce n'a pas été une petite entreprise de rendre la croix vénérable : jamais chose aucune ne fut attaquée avec des moqueries plus plausibles. Les Juifs et les gentils en faisoient une pièce de raillerie ; et il faut bien que les premiers chrétiens aient eu une hardiesse et une fermeté plus qu'humaine, pour prêcher à la face du monde, avec une telle assurance,

une chose si extravagante. C'est pourquoi le grave Tertullien se vante que la croix de Jésus, en lui faisant mépriser la honte, l'a rendu impudent de la bonne sorte, et heureusement insensé. « Laissez-» moi, disoit ce grand homme quand on lui repro-» choit les opprobres de l'Evangile, laissez-moi jouir » de l'ignominie de mon Maître, et du déshonneur » nécessaire de notre foi. Le Fils de Dieu a été pendu » à la croix; je n'en ai point de honte, à cause que » la chose est honteuse. Le Fils de Dieu est mort; » il est croyable, parce qu'il est ridicule. Le Fils de » Dieu est ressuscité; je le crois d'autant plus cer-» tain, que, selon la raison humaine, il paroît en-» tièrement impossible (1) ». Ainsi la simplicité de nos pères se plaisoit d'étourdir les sages du siècle par des propositions étranges et inouies, dans lesquelles ils ne pouvoient rien comprendre; afin que la gloire du monde s'évanouissant en fumée, il ne restât plus d'autre gloire que celle de la croix de Jésus.

Bienheureuse Mère de mon Sauveur, que la Providence divine, voulant éprouver votre patience, amena aux pieds de la croix, où l'on déchiroit vos entrailles; puisque vous êtes de toutes les créatures celle qui en a le mieux vu l'infamie, et celle qui en a le mieux connu la grandeur, aidez-nous, par vos pieuses intercessions, à célébrer la gloire de votre Fils crucifié pour l'amour de nous. Je vous le demande par cette douleur maternelle qui perça votre ame sur le Calvaire, et par la joie infinie que vous ressentîtes, quand le Saint-Esprit descendit sur

(1) *De Carne Christi*, n. 5.

vous pour former le corps de Jésus, après que l'ange vous eut saluée par ces divines paroles : *Ave*, etc.

Le grand Dieu tout-puissant, qui de rien a fait le ciel et la terre, qui a tiré les astres et la lumière du sein d'un abîme infini de ténèbres; ce Dieu, pour faire éclater sa puissance d'une façon extraordinaire en la personne de son cher Fils, a voulu que la plus grande infamie fût une source de gloire incompréhensible. C'est pourquoi le sauveur Jésus, encore qu'il eût vécu comme un innocent, a fini sa vie comme un criminel; et comme si le gibet et la mort n'eussent point eu pour lui assez de bassesse, il a choisi volontairement de tous les supplices le plus honteux, et de toutes les morts la plus inhumaine. En effet, le tourment de la croix qu'est-ce autre chose qu'une longue mort, par laquelle la vie est arrachée peu à peu avec une violence incroyable, pendant qu'une nudité ignominieuse expose le pauvre supplicié à la risée des spectateurs inhumains? si bien que le misérable patient semble en quelque sorte n'être élevé au-dessus de ce bois infâme, qu'afin de découvrir de plus loin une multitude de peuple, qui repaît ses yeux du spectacle de sa misère.

Non, l'imagination humaine ne se peut rien représenter de plus effroyable; et jamais on n'a rien inventé ni de plus rigoureux pour les scélérats, ni de plus infâme pour les esclaves. Aussi le maître de l'éloquence accusant un gouverneur de province d'avoir fait crucifier un Romain, représente cette action comme la plus noire et la plus furieuse qui

puisse tomber dans l'esprit d'un homme, et proteste que, par un tel attentat, la liberté publique et la majesté de l'Empire étoient violées (1). C'étoit assez d'être né libre, fidèles, pour être exempt de cet horrible supplice. Il ne falloit pas seulement que ceux que l'on attachoit à la croix fussent les plus détestables de tous les mortels, mais encore les derniers et les plus abjects. Ainsi ce que les Romains trouvoient insupportable pour leurs citoyens, les Juifs parricides l'ont fait souffrir à leur Roi.

Mais ce qui surpasse tous les malheurs, c'est que, selon la remarque du saint apôtre, « le crucifié est » maudit de Dieu (2) », comme il est écrit au Deutéronome : « Maudit de Dieu le pendu au bois (3) ». Et qu'y a-t-il donc de plus honteux que la croix, puisque nous y voyons jointes ensemble l'exécration des hommes, et la malédiction du Dieu tout-puissant ? Après cela, dites-moi, je vous prie, quelle est notre audace de ne rougir pas d'adorer un Maître pendu ? Et où est le front de l'apôtre, qui ayant dit aux Corinthiens, « qu'il ne souffrira pas que sa » gloire lui soit ravie (4) », ne craint pas de dire aux Galates : « A Dieu ne plaise que je me glorifie en » autre chose qu'en la croix de Jésus » ? Quel honneur, quelle gloire à un homme qui témoigne en être jaloux ! Ah ! pénétrons sa pensée, chrétiens, et apprenons à nous glorifier avec lui dans les opprobres de notre Sauveur. Pour cela, suivez, s'il vous plaît, ce raisonnement.

La gloire du chrétien ne peut être que la gloire

(1) *Cicer. in Verrem, lib.* VII. — (2) *Gal.* III. 13. — (3) *Deut.* XXI, 23. — (4) *I. Cor.* IX. 15.

de Dieu ; d'autant que le chrétien ne trouve rien qui soit digne de son ambition et de son courage, que les choses divines et immortelles. Or, la gloire de Dieu consiste en deux choses ; premièrement en sa puissance absolue ; et après, en sa miséricorde infinie : car pour avoir de la gloire, il faut être grand, et il faut faire éclater sa grandeur. Si l'éclat n'est appuyé sur une grandeur solide, il est foible et n'a qu'un faux jour ; et si la grandeur est cachée, elle ne brille pas de cette belle et pure lumière, sans laquelle la gloire ne peut subsister. Je dis donc que la gloire de Dieu est en sa puissance et en sa bonté. Par la première, il est majestueux en lui-même ; par l'autre, il est magnifique envers nous. Par la puissance, il enferme en son sein des trésors et des richesses immenses ; mais c'est la miséricorde qui ouvre ce sein, pour les faire inonder sur les créatures. La puissance est comme la source, et la miséricorde est comme un canal. La puissance fournit ce que distribue la miséricorde ; et c'est du mélange de ces deux choses, que naît ce divin éclat que nous appelons la gloire de Dieu.

Ce qui a fait dire ces beaux mots au Psalmiste : « Dieu, dit-il, a parlé une fois (1) ». J'entends ici par cette parole le bruit de la gloire de Dieu, qui retentit par tout l'univers, selon ce que dit le même Psalmiste : « Les cieux racontent la gloire de Dieu, » et le firmament publie la grandeur de ses œu- » vres (2) ». Dieu donc a parlé une fois, dit David : et qu'est-ce qu'il a dit, grand prophète ? « Il a parlé » une fois ; et j'ai, dit-il, entendu ces deux choses,

(1) *Ps.* LXI. 12. — (2) *Ps.* XVIII. 1.

» qu'à Dieu appartient la puissance, et qu'à lui ap-
» partient la miséricorde (1) ». Par où vous voyez manifestement que Dieu ne se glorifie que de sa puissance et de sa bonté. C'est la véritable gloire de Dieu; parce que la miséricorde divine, touchée de compassion de la bassesse des créatures, et sollicitant en leur faveur la puissance; en même temps qu'elle orne ce qui n'a aucun ornement par soi-même, elle fait retourner tout l'honneur à Dieu, qui seul est capable de relever ce qui n'est rien par sa condition naturelle.

Ces choses étant ainsi supposées, passons outre maintenant, et disons : La gloire de notre Dieu est en sa puissance et en sa bonté, ainsi que nous l'avons vu fort évidemment : or c'est en la croix que paroissent le mieux la puissance et la miséricorde divine; ce que je me propose de vous faire voir avec la grâce du Saint-Esprit. C'est pourquoi l'apôtre saint Paul, qui dit « que tout l'Evangile consiste
» en la croix », appelle l'Evangile « la force et la
» puissance de Dieu (2) ». Et d'ailleurs il ne nous prêche autre chose, sinon que « la croix nous rend
» Dieu propice, et nous assure sa miséricorde par
» notre Seigneur Jésus-Christ (3) ». Par conséquent il est vrai que la croix est la gloire des chrétiens; et quand je vous aurai montré dans le supplice de notre Maître ces deux qualités excellentes, je pourrai dire avec l'apôtre saint Paul : « A Dieu ne plaise que je
» me glorifie en autre chose qu'en la croix de Jésus » ! C'est le sujet de cet entretien. Je considère aujour-

(1) *Ps.* LXI. 12, 13. — (2) *I. Cor.* I. 17, 18. — (3) *Ephes.* II. 16, 18. *Colos.* I. 20.

d'hui comme les deux bras de la croix du sauveur Jésus; dans l'un je me représente un trésor infini de puissance; et dans l'autre, une source immense de miséricorde.

Inspirez-nous, ô Seigneur Jésus, afin que nous célébrions dignement la gloire de votre croix. Et vous, ô peuple d'acquisition (1), vous que le sang du prince Jésus a délivré d'une servitude éternelle, contemplez attentivement les merveilles de la mort triomphante de votre invincible libérateur. Commençons avec l'assistance de Dieu, et glorifions sa toute-puissance dans l'exaltation de sa croix.

PREMIER POINT.

Si vous voyez notre Seigneur Jésus-Christ abandonné à la fureur des bourreaux, s'il rend l'ame parmi des douleurs incroyables, ne vous imaginez pas, chrétiens, qu'il soit réduit à cette extrémité par foiblesse ou par impuissance : ce n'est pas la rigueur des tourmens qui le fait mourir; il meurt, parce qu'il le veut; « et il sort du monde sans contrainte, » parce qu'il y est venu volontairement » : *Abcessit potestate, quia non venerat necessitate* (2). La mort dans les animaux est une défaillance de la nature : la mort en Jésus-Christ est un effet de puissance. C'est pourquoi lui-même parlant de sa mort, il dit : « J'ai la puissance de quitter la vie, et j'ai la puis- » sance de la reprendre (3) ». Où vous voyez manifestement qu'il met en même rang sa résurrection et

(1) *I. Petr.* II, 9. — (2) *S. Aug. in Joan. Tract.* XXXI, *n.* 6, *tom.* III, *part.* II, *col.* 522. — (3) *Joan.* X, 18.

sa mort; et qu'il ne se glorifie pas moins du pouvoir qu'il a de mourir, que de celui qu'il a de ressusciter.

Et en effet, ne falloit-il pas qu'il eût en lui-même un préservatif infaillible contre la mort; puisque par sa seule parole il faisoit revivre des corps pourris, et ranimoit la corruption? Ce jeune mort de Naïm, et la fille du prince de la Synagogue, et le Lazare déjà puant (1), n'ont-ils pas ressenti la vertu de cette parole vivifiante? Celui donc qui avoit le pouvoir de rendre la vie aux autres, avec quelle facilité pouvoit-il se la conserver à lui-même? En vain s'efforceroit-on de faire sécher les grandes rivières, ou de faire tarir les fontaines d'eau vive : à mesure que vous en ôtez, la source toujours féconde répare sa perte par elle-même, et s'enrichit continuellement de nouvelles eaux : ainsi étoit-il du sauveur Jésus. Il avoit en lui-même une source éternelle de vie, je veux dire le Verbe divin; et cette source est trop abondante, pour pouvoir être jamais épuisée. Frappez tant que vous voudrez, ô bourreaux; faites des ouvertures de toutes parts sur le corps de mon aimable Sauveur, afin de faire, pour ainsi dire, écouler cette belle vie : il en porte la source en lui-même; et comme cette source ne peut tarir, elle ne cessera jamais de couler, si lui-même ne retient son cours. Mais ce que votre haine ne peut pas faire, son amour le fera pour notre salut. Lui qui commande, ainsi qu'il lui plaît, à la santé et aux maladies, il commandera à la vie de se retirer pour un temps de son divin corps. Il ne veut pas que la nécessité naturelle ait aucune part dans sa mort; parce

(1) *Luc.* VII. 15. *Marc.* V. 42. *Joan.* XI. 44.

qu'il

qu'il en réserve toute la gloire à la charité infinie qu'il a pour les hommes. Par où vous voyez, chrétiens, « que notre Maître est mort par puissance, et » non pas par infirmité » : *Potestate mortuus est*, dit saint Augustin (1).

Aussi l'évangéliste saint Jean observe une chose qui mérite d'être considérée : c'est que le Sauveur étant à la croix fait une revue générale sur tout ce qui étoit écrit de lui dans les prophéties; et voyant qu'il ne lui restoit plus rien à faire, que de prendre ce breuvage amer que lui promettoit le Psalmiste, il demanda à boire. « J'ai soif, dit-il aussitôt, afin » que toutes choses fussent accomplies (2) ». Puis, après avoir légèrement goûté de la langue le fiel et le vinaigre qu'on lui présentoit, il remarqua lui-même que tout étoit consommé, qu'il avoit exécuté de point en point toutes les volontés de son Père : et enfin ne voyant plus rien qui le pût retenir au monde, élevant fortement sa voix, il rendit l'ame avec une action si paisible, si libre, si préméditée, qu'il étoit aisé de juger que personne ne la lui ôtoit, mais qu'il la donnoit lui-même de son plein gré, ainsi qu'il l'avoit assuré : « Personne, dit-il, ne m'ôte » mon ame; mais je la donne moi-même de ma pure » et franche volonté (3) ».

O gloire! ô puissance du crucifié! Quel autre voyons-nous qui s'endorme si précisément quand il veut, comme Jésus est mort quand il lui a plu? Quel homme méditant un voyage marque si certainement

(1) *De Nat. et Grat. n.* 26, *tom.* x, *col.* 138. — (2) *Joan.* xix, 28. — (3) *Ibid.* x. 18.

l'heure de son départ, que Jésus a marqué l'heure de son trépas? De là vient que le Centenier, qui avoit ordre de garder la croix, considérant cette mort non-seulement si tranquille, mais encore si délibérée, et entendant ce grand cri dont Jésus accompagna son dernier soupir; étonné de voir tant de force dans cette extrémité de foiblesse, s'écria lui-même tout effrayé : « Vraiment cet homme est » le Fils de Dieu (1) ». Et lui, qui ne faisoit point d'état du Sauveur vivant, reconnut tant de puissance en sa mort, qu'elle lui fit confesser sa divinité.

Vous dirai-je ici, chrétiens, à la gloire de la croix de Jésus, que ce mort que vous y voyez attaché, remue le ciel et les élémens, qu'il renverse tout l'ordre du monde, qu'il obscurcit le soleil et la lune, et, si j'ose parler de la sorte, qu'il fait appréhender à toute la nature le désordre et la confusion du premier chaos? Certes, je vous entretiendrois volontiers de tant d'étranges événemens, n'étoit que je me suis proposé de vous dire de plus grandes choses. La croix a dompté les démons; la croix a abattu l'orgueil et l'arrogance des hommes; la croix a renversé leur fausse sagesse, et a triomphé de leurs cœurs. J'estime plus glorieux d'avoir remporté une si belle victoire, que d'avoir troublé l'ordre de l'univers; parce que je ne vois rien dans tout l'univers de plus indocile, ni de plus fier, ni de plus indomptable que le cœur de l'homme. C'est en cela que la croix me paroît puissante, et vous le verrez très-évidemment par la suite de ce discours. Renouvelez,

(1) *Marc.* xv. 39.

s'il vous plaît, vos attentions, et suivez mon raisonnement.

Où la puissance paroît le mieux, c'est dans la victoire, surtout quand on la gagne sur des ennemis superbes et audacieux. Or, fidèles, ce Dieu infiniment bon, sous le règne duquel toutes les créatures seroient heureuses si elles étoient soumises, il a eu des rebelles et des ennemis, parce qu'il y a eu des ingrats et des insolens. Il a fallu dompter ces rebelles : mais pourquoi les dompter par la croix? C'est le miracle de la toute-puissance; c'est le grand mystère du christianisme. Pénétrons dans ces vérités adorables sous la conduite des Ecritures.

Sachez donc que le plus grand ennemi de Dieu, celui qui lui est le plus insupportable, celui qui choque le plus sa grandeur et sa souveraineté, c'est l'orgueil : car encore que les autres vices abusent des créatures de Dieu contre son service, ils ne nient pas qu'elles ne soient à lui; au lieu que l'orgueil, autant qu'il le peut, les tire de son domaine. Et comment? c'est parce que l'orgueilleux veut se rendre maître de toutes choses; il croit que tout lui est dû : son ordinaire est de s'attribuer tout à lui-même; et par-là il se fait lui-même son Dieu, secouant le joug de l'autorité souveraine. C'est pourquoi le diable s'étant élevé par une arrogance extraordinaire, les Ecritures ont dit qu'il avoit affecté la divinité (1) : et Dieu lui-même nous déclare souvent qu'il est un Dieu jaloux (2), qui ne peut souffrir les superbes; qu'il rejette les orgueilleux de devant sa face (3); parce que les superbes sont ses rivaux, et veulent

(1) *Isaie.* XIV. 14. — (2) *Exod.* XXXIV. 14. — (3) *Isai.* XLII. 8.

traiter d'égal avec lui : par conséquent il est véritable que l'orgueil est le capital ennemi de Dieu.

En effet, n'est-ce pas l'orgueil, chrétiens, qui a soulevé contre lui tout le monde? L'orgueil est premièrement monté dans le ciel où est le trône de Dieu, et lui a débauché ses anges; il a porté jusque dans son sanctuaire le flambeau de rebellion : après, il est descendu dans la terre, et ayant déjà gagné les intelligences célestes, il s'est servi d'elles pour dompter les hommes. Lucifer, cet esprit superbe, conservant sa première audace, même dans les cachots éternels, ne conçoit que de furieux desseins. Il médite de subjuguer l'homme, à cause que Dieu l'honore et le favorise : mais sachant qu'il n'y peut réussir, tant que les hommes demeureront dans la soumission pour leur Créateur, il en fait premièrement des rebelles, afin d'en faire après cela des esclaves. Pour les rendre rebelles, il falloit auparavant les rendre orgueilleux. Il leur inspire donc l'arrogance qui le possède : de là l'histoire de nos malheurs; de là cette longue suite de maux qui affligent notre nature opprimée par la violence de ce tyran.

Enflé de ce bon succès, il se déclare publiquement le rival de Dieu; il abolit son culte par toute la terre; il se fait adorer en sa place par les hommes qu'il a assujettis à sa tyrannie. C'est pourquoi le Fils de Dieu l'appelle « le prince du monde (1) », et l'apôtre, encore plus énergiquement, « le dieu de » ce siècle (2) ». Voilà de quelle sorte l'orgueil a armé le ciel et la terre, tâchant d'abattre le trône de Dieu. C'est lui qui est le père de l'idolâtrie : car

(1) *Joan.* XII. 31. — (2) *II. Cor.* IV, 4.

c'est par l'orgueil que les hommes, méprisant l'autorité légitime, et devenus amoureux d'eux-mêmes, se sont fait des divinités à leur mode. Ils n'ont point voulu de dieux que ceux qu'ils faisoient; ils n'ont plus adoré que leurs erreurs et leurs fantaisies : dignes, certes, d'avoir des dieux de pierre et de bronze, et de servir aux créatures inanimées, eux qui se lassoient du culte du Dieu vivant, qui les avoit formés à sa ressemblance. Ainsi toutes les créatures agitées de l'esprit d'orgueil, qui dominoit par tout l'univers, faisoient la guerre à leur Créateur avec une rage impuissante.

« Elevez-vous, Seigneur; que vos ennemis dis-
» paroissent, et que ceux qui vous haïssent soient
» renversés devant votre face (1) ». Mais, ô Dieu, de quelles armes vous servez-vous pour défaire ces escadrons furieux? Je ne vois ni vos foudres, ni vos éclairs, ni cette majesté redoutable devant laquelle les plus hautes montagnes s'écoulent comme de la cire : je vois seulement une chair meurtrie et du sang épanché avec violence, et une mort infâme et cruelle, une croix et une couronne d'épines : c'est tout votre appareil de guerre; c'est tout ce que vous opposez à vos ennemis. Justement, certes, justement; et en voici la raison solide, que je vous prie, chrétiens, de considérer.

C'est honorer l'orgueil, que d'aller contre lui par la force; il faut que l'infirmité même le dompte. Ce n'est pas assez qu'il succombe, s'il n'est contraint de reconnoître son impuissance; il faut le renverser par ce qu'il dédaigne le plus. Tu t'es élevé, ô Satan,

(1) *Ps.* LXVII. 1.

tu t'es élevé contre Dieu de toute ta force : Dieu descendra contre toi armé seulement de foiblesse; afin de montrer combien il se rit de tes téméraires projets. Tu as voulu être le Dieu de l'homme; un homme sera ton Dieu : tu as amené la mort sur la terre; la mort ruinera tes desseins : tu as établi ton empire en attachant les hommes à de faux honneurs, à des richesses mal assurées, à des plaisirs pleins d'illusion; les opprobres, la pauvreté, l'extrême misère, la croix en un mot détruira ton empire de fond en comble. O puissance de la croix de Jésus!

Les vérités de Dieu étoient bannies de la terre, tout étoit obscurci par les ténèbres de l'idolâtrie. Chose étrange, mais très-véritable! les peuples les plus polis avoient les religions les plus ridicules; ils se vantoient de n'ignorer rien, et ils étoient si misérables que d'ignorer Dieu. Ils réussissoient en toutes choses jusqu'au miracle : sur le fait de la religion, qui est le capital de la vie humaine, ils étoient entièrement insensés. Qui le pourroit croire, fidèles, que les Egyptiens, les pères de la philosophie; les Grecs, les maîtres des beaux-arts; les Romains si graves et si avisés, que leur vertu faisoit dominer par toute la terre; qui le croiroit, qu'ils eussent adoré les bêtes, les élémens, les créatures inanimées, des dieux parricides et incestueux; que non-seulement les fièvres et les maladies, mais les vices les plus infâmes et les plus brutales des passions eussent leurs temples dans Rome? Qui ne seroit contraint de dire en ce lieu, que Dieu avoit abandonné à l'erreur ces grands mais superbes esprits, qui ne vou-

loient pas le reconnoître, et qu'ayant quitté la véritable lumière, le Dieu de ce siècle les a aveuglés pour ne voir pas des choses si manifestes?

Et le monde et les maîtres du monde, le diable les tenoit captifs et tremblans sous de serviles religions, desquelles néanmoins ils étoient jaloux, non moins que de la grandeur de leur république. Qu'y avoit-il de plus méchant que leurs dieux? Quoi de plus superstitieux que leurs sacrifices? Quoi de plus impur que leurs profanes mystères? Quoi de plus cruel que leurs jeux, qui faisoient parmi eux une partie du culte divin? jeux sanglans et dignes de bêtes farouches, où ils soûloient leurs faux dieux de spectacles barbares et de sang humain. Cependant tant de philosophes, tant de grands esprits que le bel ordre du monde forçoit à reconnoître l'unique divinité qui gouverne toute la nature, encore qu'ils fussent choqués de tant de désordres, ils n'ont pu persuader aux hommes de les quitter. Avec leurs raisonnemens si sublimes, avec leur éloquence toute puissante, ils n'ont pu désabuser les peuples de leurs ridicules cérémonies, et de leur religion monstrueuse.

Mais sitôt que la croix de Jésus a commencé de paroître au monde, sitôt que l'on a prêché la mort et le supplice du Fils de Dieu; les oracles menteurs se sont tus, le règne des idoles a été peu à peu ébranlé, enfin elles ont été renversées: et Jupiter, et Mars, et Neptune, et l'égyptien Serapis, et tout ce que l'on adoroit dans la terre a été enseveli dans l'oubli. Le monde a ouvert les yeux pour re-

connoître le Dieu créateur, et s'est étonné de son ignorance. L'extravagance du christianisme a été plus forte que la plus sublime philosophie. La simplicité de douze pêcheurs sans secours, sans éloquence, sans art, a changé la face de l'univers. Ces pêcheurs ont été plus heureux que ce fameux Athénien (*), à qui la fortune, ce lui sembloit, apportoit les villes prises dans des rets. Ils ont pris tous les peuples dans leurs filets, pour en faire la conquête de Jésus-Christ, qui ramène tout à Dieu par sa croix.

Car vous remarquerez, chrétiens, que tandis qu'il a conversé parmi nous; encore qu'il fît des miracles extraordinaires, encore qu'il eût à la bouche des paroles de vie éternelle, il a eu peu de sectateurs : ses amis mêmes rougissoient souvent de se voir rangés sous la discipline d'un maître si méprisé. Mais est-il monté sur la croix, est-il mort à ce bois infâme, quelle affluence de peuples accourent à lui! O Dieu, quel est ce nouveau prodige? Maltraité et mésestimé dans la vie, il commence à régner après qu'il est mort. Sa doctrine toute céleste, qui devoit le faire respecter partout, le fait attacher à la croix; et cette croix infâme, qui devoit le faire mépriser partout, le rend vénérable à tout l'univers. Sitôt qu'il a pu étendre les bras, tout le monde a recherché ses embrassemens. Ce mystérieux grain de froment n'est pas plutôt tombé dans la terre, qu'il s'est multiplié par sa propre corruption. Il ne s'est pas plutôt élevé de terre, que, selon qu'il l'a-

(*) Timothée, fils de Conon. *Plut. vit. parall.*

voit prédit en son Evangile, « il a attiré à lui toutes » choses (1) », et a changé l'instrument du plus infâme supplice en une machine céleste, pour enlever tous les cœurs : c'est-à-dire, que le Sauveur est tombé de la croix au sépulcre ; et par un merveilleux contre-coup, tous les peuples sont tombés à ses pieds.

Voyez cette affluence de gens, qui de toutes les parties de la terre accourent à la croix de Jésus ; qui non-seulement se glorifient de porter son nom, mais s'empressent à imiter ses souffrances, à être déshonorés pour sa gloire, à mourir pour l'amour de lui. Si quelqu'un parmi les anciens méprisoit la mort, on admiroit cette fermeté de courage comme une chose presque inouie. Grâce à la croix de Jésus, ces exemples sont si communs parmi nous, que leur abondance nous empêche de les raconter. Depuis qu'on a prêché un Dieu mort, la mort a eu pour nous des délices : on a vu la vieillesse la plus décrépite et l'enfance la plus imbécile, les vierges tendres et délicates y courir comme à l'honneur du triomphe. C'est pourquoi on disoit que les chrétiens étoient un certain genre d'hommes destinés et comme dévoués à la mort. La croix toute-puissante avoit familiarisé avec eux ce fantôme hideux, qui est l'horreur de toute la nature. Le monde s'est plutôt lassé de tuer, que les chrétiens n'ont fait de souffrir : toutes les inventions de la cruauté se sont épuisées pour ébranler la foi de nos pères ; toutes les puissances du monde s'y sont employées. Mais ô aveugle fureur, qui établit ce qu'elle pense

(1) *Joan.* XII. 23.

détruire ! C'est par la croix que le roi Jésus a résolu de conquérir tout le monde : c'est pourquoi il imprime cette croix victorieuse sur le corps de ses braves soldats, en les associant à ses souffrances : c'est par-là qu'ils surmonteront tous les peuples ; ils désarmeront leurs persécuteurs par leur patience : les loups à la fin deviendront agneaux, en immolant les agneaux à leur cruauté.

Il faut que la croix de Jésus soit adorée par toute la terre : son empire n'aura point de bornes, parce que sa puissance n'a point de limites : elle étendra sa domination jusqu'aux provinces les plus éloignées, jusqu'aux îles les plus inaccessibles, jusqu'aux nations les plus inconnues. Quelle joie en vérité, fidèles, de voir et Barbares et Grecs, et les Scythes et les Arabes, et les Indiens et tous les peuples du monde, faire tous ensemble un nouveau royaume, qui aura pour sa loi l'Evangile, et Jésus pour son chef, et la croix pour son étendard ! Rome même, cette ville superbe, après s'être si long-temps enivrée du sang des martyrs de Jésus ; Rome la maîtresse baissera la tête : elle portera plus loin ses conquêtes par la religion de Jésus, qu'elle n'a fait autrefois par ses armes ; et nous lui verrons rendre plus d'honneur au tombeau d'un pauvre pêcheur, qu'au temple de son Romulus.

Vous y viendrez aussi, ô Césars : Jésus crucifié veut voir abattue à ses pieds la majesté de l'Empire. Constantin, ce triomphant empereur, dans le temps marqué par la Providence, élevera l'étendard de la croix au-dessus des aigles romaines. Par la croix, il surmontera les tyrans ; par la croix, il donnera

la paix à l'Empire ; par la croix, il affermira sa maison : la croix sera son unique trophée, parce qu'il publiera hautement qu'elle lui a donné toutes ses victoires.

Certes, je ne m'étonne plus, ô Seigneur Jésus, si peu de temps avant votre mort, vous vous écriiez avec tant de joie, que votre heure glorieuse approchoit, et que « le prince du monde alloit être bien-» tôt chassé (1) ». Je ne m'étonne plus si je vous vois dans le palais d'Hérode, et devant le tribunal de Pilate, avec une contenance si ferme, bravant, pour ainsi dire, la pompe de la Cour royale et la majesté des faisceaux romains, par la générosité de votre silence. C'est que vous sentiez bien que le jour de votre crucifiement étoit pour vous un jour de triomphe. En effet, vous avez triomphé, ô Jésus, et vous menez en triomphe les puissances des ténèbres captives et tremblantes après votre croix. « Vous » avez surmonté le monde, non par le fer, mais par » le bois » : *Domuit orbem, non ferro, sed ligno* (2). Car il étoit bien digne de votre grandeur « de vain-» cre la force par l'impuissance, et les choses les » plus hautes par les plus abjectes, et ce qui est par » ce qui n'est pas, comme parle l'apôtre (3), et » une fausse et superbe sagesse, par une sage et mo-» deste folie ». Par ce moyen, vous avez fait voir qu'il n'y avoit rien de foible en vos mains, et que vous faites des foudres de tout ce qu'il vous plaît employer.

Mais ne vous dirai-je pas, chrétiens, une belle

(1) *Joan.* XII. 31. — (2) *S. Aug. in Ps.* LIV, *n.* 12, *tom.* IV, *col.* 508. — (3) *I. Cor.* I. 27, 28.

marque que nous a donnée Jésus-Christ, pour nous convaincre très-évidemment que c'est la croix qui a opéré ces merveilles. C'est que sous le règne de Constantin, dans le temps que la paix fut donnée à l'Eglise, que le vrai Dieu fut reconnu publiquement par toute la terre, que tous les peuples du monde confessèrent la divinité de Jésus; la croix de notre bon Maître, qui n'avoit point paru jusqu'alors, fut reconnue par des miracles extraordinaires, dont toute l'antiquité s'est glorifiée. Elle fut exaltée dans un temple auguste à la gloire du Crucifié, et à la consolation des fidèles. Est-ce par un événement fortuit que cela s'est rencontré dans ce temps? une chose si illustre est-elle arrivée sans quelque ordre secret de la Providence? Ah! ne le croyez pas, chrétiens. Et quoi donc? C'est que tout a fléchi sous le joug du sauveur Jésus. Les puissances infernales sont confondues; tout le monde vient adorer le vrai Dieu dans l'Eglise qui est son temple, et par Jésus-Christ qui est son pontife.

Paroissez, paroissez, il est temps, ô croix, qui avez fait ces miracles : c'est vous qui avez brisé les idoles; c'est vous qui avez subjugué les peuples; c'est vous qui avez donné la victoire aux valeureux soldats de Jésus, qui ont tout surmonté par la patience. Vous serez gravée sur le front des rois; vous serez le principal ornement de la couronne des empereurs; vous serez l'espérance et la gloire des chrétiens, qui diront avec l'apôtre saint Paul, « qu'ils ne veulent jamais se glorifier, si ce n'est en » la croix de notre Seigneur Jésus-Christ »; à cause que la croix, par la bienheureuse victoire qu'elle a

remportée en faisant éclater la toute-puissance divine, a aussi répandu sur nous les trésors de sa miséricorde : c'est ce qui me reste à vous dire en peu de paroles.

SECOND POINT.

Ce nous est à la vérité une grande gloire de servir un Dieu si puissant qu'est celui que nous adorons; mais c'est particulièrement sa miséricorde qui nous oblige à nous glorifier en lui seul. Qui ne se tiendroit infiniment honoré de voir un Dieu si grand, qui met sa gloire à nous enrichir? Et n'est-ce pas nous presser vivement de mettre toute la nôtre à le louer? c'est ce que fait la miséricorde. Ce Dieu, qui, par sa toute-puissance, est si fort au-dessus de nous, lui-même par sa bonté daigne se rabaisser jusqu'à nous, et nous communique tout ce qu'il est par une miséricordieuse condescendance. Avouons que cela touche les cœurs; et que s'il est glorieux à la toute-puissance de faire craindre la miséricorde, il ne l'est pas moins à la miséricorde de ce qu'elle fait aimer la puissance.

Car, certes, il y a de la gloire à se faire aimer, c'est pourquoi le grave Tertullien nous enseigne « que dans l'origine des choses, Dieu n'avoit que » de la bonté, et que sa première inclination, c'est » de nous bien faire » : *Deus à primordio tantùm bonus* (1). Et la raison qu'il en rend est bien évidente, et bien digne d'un si grand homme : car pour bien connoître quelle est la première des inclinations, il faut choisir celle qui se trouvera la

(1) *Adversùs Marcion. lib.* II, *n.* 11, *pag.* 462.

plus naturelle, d'autant que la nature est le principe de tout le reste. Or, notre Dieu, chrétiens, a-t-il rien de plus naturel que cette inclination de nous enrichir par la profusion de ses grâces? Comme une source envoie ses eaux naturellement, comme le soleil naturellement répand ses rayons; ainsi Dieu naturellement fait du bien. Etant bon, abondant, plein de trésors infinis par sa dignité naturelle, il doit être aussi, par nature, bienfaisant, libéral, magnifique.

Quand il te punit, ô impie, la raison n'en est pas en lui-même; il ne veut pas que personne périsse. C'est ta malice, c'est ton ingratitude qui attire son indignation sur ta tête. Au contraire, si nous voulons l'exciter à nous faire du bien, il n'est pas nécessaire de chercher bien loin des motifs : sa nature, d'elle-même si bienfaisante, lui est un motif très-pressant, et une raison qui ne le quitte jamais. Quand il nous fait du mal, il le fait à cause de nous; quand il nous fait du bien, il le fait à cause de lui-même. « Ce qu'il est bon, c'est du sien, c'est de » son propre fond, dit Tertullien; ce qu'il est juste, » c'est du nôtre » : c'est nous qui fournissons par nos crimes la matière à sa juste vengeance : *De suo optimus, de nostro justus* (1). Il est donc vrai, ce que nous disions, que Dieu n'a pu commencer ses ouvrages que par un épanchement général de sa bonté sur les créatures, et que c'est là par conséquent sa plus grande gloire.

Maintenant je vous demande : le sauveur Jésus, notre amour et notre espérance, notre pontife,

(1) *De Resur. carn. n.* 14.

notre avocat, notre intercesseur, pourquoi est-il monté sur la croix? pourquoi est-il mort sur ce bois infâme? qu'est-ce que nous en apprend le grand apôtre saint Paul (1)? N'est-ce pas « pour renouveler » toutes choses en sa personne », pour ramener tout à la première origine, pour reprendre les premières traces de Dieu son Père, et réformer les hommes selon le premier dessein de ce grand ouvrier? C'est la doctrine du christianisme : donc ce qui a porté le Sauveur à vouloir mourir en la croix, c'est qu'il étoit touché de ces premiers sentimens de son Père; c'est-à-dire, ainsi que je l'ai exposé tout à l'heure, de clémence, de bonté, de charité infinie.

En effet, n'est-ce pas à la croix qu'il a présenté devant le trône de Dieu, non point des génisses et des taureaux, mais sa sainte chair, formée par le Saint-Esprit, oblation sainte et vivante pour l'expiation de nos crimes? N'est-ce pas à la croix qu'il a réconcilié toutes choses, faisant par la vertu de son sang la vraie purification de nos ames (2)? Les hommes étoient révoltés contre Dieu, ainsi que nous le disions dans la première partie; et d'autre part, la justice divine étoit prête à les précipiter dans l'abîme en la compagnie des démons, dont ils avoient suivi les conseils et imité la présomption; lorsque tout à coup notre charitable Pontife paroît entre Dieu et les hommes. Il se présente pour porter les coups qui alloient tomber sur nos têtes. Posé sur l'autel de la croix, il répand son sang sur les hommes, il élève à Dieu ses mains innocentes; « et ainsi pacifiant le » ciel et la terre (3) », il arrête le cours de la justice

(1) *Ephes.* I. 10. *Col.* III. 10. — (2) *Col.* I, 20. — (3) *Ibid.*

divine, et change une fureur implacable en une éternelle miséricorde.

En suivant l'audace des anges rebelles, nous leur avions vendu nos corps et nos ames, par un détestable marché; et Dieu sur ce contrat avoit ordonné que nous serions livrés en leurs mains. Dieu l'avoit prononcé de la sorte par une sentence dernière et irrévocable. Mais qu'a fait le sauveur Jésus? « Il a » pris, dit l'apôtre saint Paul (1), l'original de ce » décret donné contre nous, et il l'a attaché à la » croix ». Pour quelle raison? C'est afin, ô Père éternel, que vous ne puissiez voir la sentence qui nous condamne, que vous ne voyiez le sacrifice qui nous absout; afin que si vous rappeliez en votre mémoire le crime qui vous irrite, en même temps vous vous souveniez du sang qui vous appaise et vous adoucit. Ainsi a été accompli cet oracle du prophète Isaïe : « Votre traité avec la mort sera annulé, et » votre pacte avec l'enfer ne tiendra pas » : *Delebitur fœdus vestrum cum morte, et pactum vestrum cum inferno non stabit* (2). Jésus a rompu ce damnable contrat par une meilleure alliance : dès-là nos espérances se sont relevées. Le ciel, qui étoit de fer pour nous, a commencé de répandre ses grâces sur les misérables mortels : Jésus nous l'a ouvert par sa croix.

C'est pourquoi je la compare à cette mystérieuse échelle qui parut au patriarche Jacob, « où il voyoit » les anges monter et descendre (3) ». Que veut dire ceci, chrétiens? N'est-ce pas pour nous faire entendre que la croix de notre Sauveur renoue le

(1) *Col.* II. 14. — (2) *Isai.* XXVIII. 18. — (3) *Gen.* XXVIII. 12.

commerce

commerce entre le ciel et la terre; que par cette croix les saints anges viennent à nous comme à leurs frères et leurs alliés, et en même temps nous apprennent que, par la même croix, nous pouvons remonter au ciel avec eux, pour y remplir les places que leurs ingrats compagnons ont laissées vacantes?

Où mettrons-nous donc notre gloire, mes Frères, si ce n'est en la croix de Jésus? Car, comme dit l'apôtre saint Paul, « si lorsque nous étions ennemis, » Dieu nous a réconciliés par la mort de son Fils » unique; maintenant que nous avons la paix avec » lui par le sang du Médiateur, comment ne nous » comblera-t-il pas de ses dons? Et si, étant pé- » cheurs, Jésus-Christ nous a tant aimés, qu'il est » mort pour l'amour de nous; maintenant que nous » sommes justifiés par son sang (1) », qui pourroit dire la tendresse de son amour? Or, si Dieu a usé envers nous d'une telle miséricorde pendant que nous étions des rebelles, que ne fera-t-il pas maintenant que par la croix du Sauveur nous sommes devenus ses enfans? « Et celui qui nous a donné » son Fils unique, que nous pourra-t-il refuser (2) »?

Pour moi, je vous l'avoue, chrétiens, c'est là toute ma gloire, c'est là mon unique consolation : autrement, dans quel désespoir ne me jeteroit pas le nombre infini de mes crimes? Quand je considère le sentier étroit sur lequel Dieu m'a commandé de marcher, et l'incroyable difficulté qu'il y a de retenir, dans un chemin si glissant, une volonté si volage et si précipitée que la mienne; quand je jette les yeux sur la profondeur immense du cœur hu-

(1) *Rom.* v. 10, 8, 9. — (2) *Ibid.* VIII. 32.

main, capable de cacher dans ses replis tortueux tant d'inclinations corrompues, dont nous n'aurons nous-mêmes nulles connoissances; je frémis d'horreur, fidèles, et j'ai juste sujet de craindre qu'il ne se trouve beaucoup de péchés dans les choses qui me paroissent les plus innocentes. Et quand même je serois très-juste devant les hommes, ô Dieu éternel, quelle justice humaine ne disparoîtra pas devant votre face! « Et qui seroit celui qui pourroit » justifier sa vie, si vous entriez avec lui dans un » examen rigoureux (1) »? Si le grand apôtre saint Paul, après avoir dit avec une si grande assurance, « qu'il ne se sent point coupable en lui-même, ne » laisse pas de craindre de n'être pas justifié devant » vous (2) »; que dirai-je, moi misérable? et quels devront donc être les troubles de ma conscience? Mais, ô mon Pontife miséricordieux, mon Pontife fidèle et compatissant à mes maux, c'est vous qui répandez une certaine sérénité dans mon ame. Non, tant que je pourrai embrasser votre croix, jamais je ne perdrai l'espérance : tant que je vous verrai à la droite de votre Père avec une nature semblable à la mienne, portant encore sur votre chair les cicatrices de ces aimables blessures que vous avez reçues pour l'amour de moi, je ne croirai jamais que le genre humain vous déplaise, et la terreur de la majesté ne m'empêchera point d'approcher de l'asile de la miséricorde. Cela me rend certain que vous aurez pitié de mes maux : c'est pourquoi votre croix est toute ma gloire, parce qu'elle est toute mon espérance.

(1) *Ps.* CXLII. 2. — (2) *I. Cor.* IV. 4.

Mais est-il bien vrai, chrétiens, que nous nous glorifions en la croix du sauveur Jésus? Nos actions ne démentent-elles pas nos paroles? Ne faudroit-il pas dire plutôt que la croix nous est un scandale, aussi bien qu'elle l'a été aux gentils (1)? La croix ne t'est-elle pas un scandale à toi, qui dédaignes la pauvreté, qui ne peux souffrir les injures, qui cours après les plaisirs mortels, qui fuis tout ce que tu vois à la croix; oubliant que notre Seigneur Jésus-Christ a trouvé sa vie dans la mort, et ses richesses dans la pauvreté, et ses délices dans les tourmens, et sa gloire dans l'ignominie? L'apôtre saint Paul disoit à ceux qui vouloient établir la justice par les œuvres et les cérémonies de la loi, que « si la justice » étoit par la loi, Jésus-Christ étoit mort en vain, » et que ce grand scandale de la croix étoit inu- » tile (2) ». Et ne pourrois-je pas dire aujourd'hui avec beaucoup plus de raison, qu'en vain Jésus-Christ est mort à la croix; puisque n'étant mort qu'afin de nous rendre un peuple agréable à Dieu, nous vivons avec une telle licence, que nous contraignons presque les infidèles à blasphémer le saint nom qui a été invoqué sur nous? En vain Jésus-Christ est mort à la croix pour renverser la sagesse mondaine, si après sa mort on mène toujours une même vie, si l'on applaudit aux mêmes maximes, si l'on met le souverain bonheur dans les mêmes choses. En vain la croix a-t-elle abattu les idoles par toute la terre, si nous nous faisons tous les jours de nouvelles idoles par nos passions déréglées; sacrifiant

(1) *I. Cor.* I. 23. — (2) *Gal.* II. 21. V. 11.

non point à Bacchus, mais à l'ivrognerie; non point à Vénus, mais à l'impudicité; non point à Plutus, mais à l'avarice; non point à Mars, mais à la vengeance; et leur immolant non des animaux égorgés, mais nos esprits remplis de l'Esprit de Dieu, et « nos » corps qui sont les temples du Dieu vivant, et nos » membres qui sont devenus les membres de Jésus-» Christ (1) ».

C'est donc une chose trop assurée, que la croix de Jésus n'est pas notre gloire : car si elle étoit notre gloire, nous glorifierions-nous, comme nous faisons, dans les vanités? Pourquoi pensez-vous que l'apôtre saint Paul ne dise pas en ce lieu qu'il se glorifie en la sagesse de Jésus-Christ, en la puissance de Jésus-Christ, dans les miracles de Jésus-Christ, en la résurrection de Jésus-Christ, mais seulement en la mort et en la croix de Jésus-Christ? A-t-il parlé ainsi sans raison? Ou plutôt ne vous souvenez-vous pas que je vous ai dit, à l'entrée de ce discours, que la croix étoit un assemblage de tous les tourmens, de tous les opprobres, et de tout ce qui paroît non-seulement méprisable, mais horrible, mais effroyable à notre raison? C'est pour cela que saint Paul nous dit, « qu'il se glorifie seulement en » la croix du sauveur Jésus »; afin de nous apprendre l'humilité, afin de nous faire entendre, que nous autres chrétiens nous n'avons de gloire que dans les choses que le monde méprise.

Eh, dites-moi, mes Frères, « le signe du chré-» tien, n'est-ce pas la croix? N'est-ce pas par la

(1) *I. Cor.* VI. 19, 15. *Ephes.* V. 30.

» croix, dit saint Augustin (1), que l'on bénit, et l'eau » qui nous régénère, et le sacrifice qui nous nour- » rit, et l'onction sainte qui nous fortifie »? Avez-vous oublié que l'on a imprimé la croix sur vos fronts, quand on vous a confirmés par le Saint-Esprit? Pourquoi l'imprimer sur le front? N'est-ce pas que le front est le siége de la pudeur? Jésus-Christ par la croix a voulu nous durcir le front contre cette fausse honte, qui nous fait rougir des choses que les hommes estiment basses, et qui sont grandes devant la face de Dieu. Combien de fois avons-nous rougi de bien faire? Combien de fois les emplois les plus saints nous ont-ils semblés bas et ravalés? La croix imprimée sur nos fronts nous arme d'une généreuse impudence contre cette lâche pudeur; elle nous apprend que les honneurs de la terre ne sont pas pour nous.

Quand les magistrats veulent rendre les personnes infâmes et indignes des honneurs humains, souvent ils leur font imprimer sur le corps une marque honteuse, qui découvre à tout le monde leur infamie. Vous dirai-je ici ma pensée? Dieu a imprimé sur nos fronts, dans la partie du corps la plus éminente, une marque devant lui glorieuse, devant les hommes pleine d'ignominie, afin de nous rendre incapables de recevoir aucun honneur sur la terre. Ce n'est pas que, pour être bons chrétiens, nous soyons indignes des honneurs du monde; mais c'est que les honneurs du monde ne sont pas dignes de nous. Nous sommes infâmes, selon le monde; parce

(1) *In Joan. tract.* CXVIII, *n.* 5, *tom.* III, *part.* II, *col.* 801.

que, selon le monde, la croix, qui est notre gloire, est un abrégé de toutes sortes d'infamies.

Cependant, comme si le christianisme et la croix de Jésus étoient une fable, nous n'avons d'ambition que pour la gloire du siècle : l'humilité chrétienne nous paroît une niaiserie. Nos premiers pères croyoient qu'à peine les empereurs méritoient-ils d'être chrétiens : les choses à présent sont changées. A peine croyons-nous que la piété chrétienne soit digne de paroître dans les personnes considérables : la bassesse de la croix nous est en horreur; nous voulons qu'on nous applaudisse et qu'on nous respecte.

Mais ma charge, me direz-vous, veut que je me fasse honneur : si on ne respecte les magistrats, toutes choses iront en désordre. Apprenez, apprenez quel usage le chrétien doit faire des honneurs du monde : qu'il les reçoive premièrement avec modestie, connoissant combien ils sont vains : qu'il les reçoive pour la police; mais qu'il ne les recherche pas pour la pompe : qu'il imite l'empereur Héraclius, qui déposa la pourpre, et se revêtit d'un habit de pauvre, pour porter la croix de Jésus. Ainsi, que le fidèle se dépouille de tous les honneurs devant la croix de notre bon Maître; qu'il y paroisse comme pauvre, comme nu et comme mendiant : qu'il songe que, par la naissance, tous les hommes sont ses égaux; et que les pauvres, dans le christianisme, sont en quelque façon ses supérieurs. Qu'il considère que l'honneur qu'on lui rend n'est pas pour sa propre grandeur, mais pour l'ordre du monde, qui

ne peut subsister sans cela; que cet ordre passera bientôt, et qu'il s'élèvera un nouvel ordre de choses, où ceux-là seront les plus grands, qui auront été les plus gens de bien, et qui auront mis leur gloire en la croix du sauveur Jésus.

Adorons la croix dans cette pensée; assistons dans cette pensée au saint sacrifice qui se fait en mémoire de la passion du Fils de Dieu. Fasse notre Seigneur Jésus-Christ, que nous comprenions combien sa croix est auguste, combien glorieuse; puisqu'elle seule est capable de faire éclater sur les hommes la toute-puissance de Dieu, et de répandre sur eux les trésors immenses de sa miséricorde infinie, en leur ouvrant l'entrée à la félicité éternelle. *Amen.*

II.E SERMON

POUR

L'EXALTATION DE LA S.TE CROIX,

PRÊCHÉ AUX NOUVEAUX CATHOLIQUES.

SUR LES SOUFFRANCES.

La miséricorde et la justice conciliées en la personne de Jésus-Christ, fondement de son exaltation à la croix. Deux manières différentes dont nous pouvons participer à la croix. Le trouble qu'on nous apporte dans les choses que nous aimons, cause générale de toutes nos peines. Trois différentes façons dont notre ame peut y être troublée. Trois sources de grâces que nous trouvons dans ces trois sources d'afflictions. La croix, un instrument de vengeance à l'égard des impénitens. Terrible état d'une ame qui souffre sans se convertir. Eloge de la foi des nouveaux catholiques : motifs pressans pour les fidèles de les soulager dans leurs besoins.

Exaltari oportet Filium hominis.

Il faut que le Fils de l'homme soit exalté. Joan. III. 14.

Christo confixus sum cruci.

Je suis attaché à la croix avec Jésus-Christ. Gal. II. 19.

Toute l'Ecriture nous prêche que la gloire du Fils de Dieu est dans les souffrances, et que c'est à la croix qu'il est exalté : il n'est rien de plus véritable.

Jésus est exalté à la croix par les peines qu'il a endurées; Jésus est exalté à la croix par les peines que nous endurons. C'est, mes Frères, sur ce dernier point que je m'arrêterai aujourd'hui, comme sur celui qui me semble le plus fructueux; et je me propose de vous faire voir combien le Fils de Dieu est glorifié dans les souffrances qu'il nous envoie. Mais, chrétiens, ne nous trompons pas; dans la gloire qu'il tire de nos afflictions, il y est glorifié en deux manières, dont l'une certainement n'est pas moins terrible, que l'autre est salutaire et glorieuse.

Voici une doctrine importante; voici un grand mystère que je vous propose; et afin de le bien entendre, venez le méditer au Calvaire, au pied de la croix de notre Sauveur : vous y verrez deux actions opposées que le Père y exerce dans le même temps. Il y exerce sa miséricorde et sa justice; il punit et remet les crimes; il se venge et se réconcilie tout ensemble : il frappe son Fils innocent pour l'amour des hommes criminels, et en même temps il pardonne aux hommes criminels pour l'amour de son Fils innocent. O justice! ô miséricorde! qui vous a ainsi assemblées ? C'est le mystère de Jésus-Christ; c'est le fondement de sa gloire et de son exaltation à la croix, d'avoir concilié en sa personne ces deux divins attributs, je veux dire, la miséricorde et la justice.

Mais cette union admirable nous doit faire considérer, que comme en la croix de notre Sauveur la vengeance et le pardon se trouvent ensemble; aussi pouvons-nous participer à la croix en ces deux manières différentes, ou selon la rigueur qui s'y exerce,

ou selon la grâce qui s'y accorde. Et c'est ce qu'il a plu à notre Seigneur de nous faire voir au Calvaire. Nous y voyons, dit saint Augustin, « trois hommes » en croix, un qui donne le salut, un qui le reçoit, » un qui le méprise » : *Tres erant in cruce, unus salvator, alius salvandus, alius damnandus* (1). Au milieu, l'auteur de la grâce; d'un côté un qui en profite, de l'autre côté un qui la rejette. Discernement terrible et diversité surprenante! Tous deux sont à la croix avec Jésus-Christ, tous deux compagnons de son supplice; mais hélas! il n'y en a qu'un qui soit compagnon de sa gloire. Ce que le Sauveur avoit réuni, je veux dire la miséricorde et la vengeance, ces deux hommes l'ont divisé. Jésus-Christ est au milieu d'eux, et chacun a pris son partage de la croix de notre Seigneur. L'un y a trouvé la miséricorde, l'autre les rigueurs de la justice : l'un y a opéré son salut, l'autre y a commencé sa damnation : la croix a élevé jusqu'au paradis la patience de l'un; la croix a précipité au fond de l'enfer l'impénitence de l'autre. Ils ont donc participé à la croix en deux manières bien différentes; mais cette diversité n'empêchera pas que Jésus ne soit exalté en l'un et en l'autre, ou par sa miséricorde, ou par sa justice : *Exaltari oportet Filium hominis.*

Apprenez de là, chrétiens, de quelle sorte et en quel esprit vous devez recevoir la croix. Ce n'est pas assez de souffrir; car qui ne souffre pas dans la vie? Ce n'est pas assez d'être sur la croix; car plusieurs y sont comme ce voleur impénitent, qui sont bien éloignés du crucifié. La croix dans les uns est une

(1) *Enar.* II, *in Psal.* XXXIV, *n.* I, *tom.* IV, *col.* 238.

grâce ; la croix dans les autres est une vengeance ; et toute cette diversité dépend de l'usage que nous en faisons. Avisez donc sérieusement, ô vous, ames que Jésus afflige, ô vous que ce divin Sauveur a mis sur la croix ; avisez sérieusement dans lequel de ces deux états vous voulez y être attachés ; et afin que vous fassiez un bon choix, voyez ici en peu de paroles la peinture de l'un et de l'autre, qui fera le partage de ce discours.

PREMIER POINT.

Pour parler solidement des afflictions, connoissons premièrement quelle est leur nature ; et disons, s'il vous plaît, Messieurs, avant toutes choses, que la cause générale de toutes nos peines, c'est le trouble qu'on nous apporte dans les choses que nous aimons. Or il me semble que nous voyons par expérience que notre ame y peut être troublée en trois différentes façons ; ou lorsqu'on lui refuse ce qu'elle désire, ou lorsqu'on lui ôte ce qu'elle possède, ou lorsque, lui en laissant la possession, on l'empêche de le goûter.

Premièrement on nous inquiète quand on nous refuse ce que nous aimons : car il n'est rien de plus misérable que cette soif, qui jamais n'est rassasiée ; que ces désirs toujours suspendus, qui s'avancent éternellement sans rien prendre ; que cette fâcheuse agitation d'une ame toujours frustrée de ce qu'elle espère : on ne peut assez exprimer combien elle est travaillée par ce mouvement. Toutefois on l'afflige beaucoup davantage, quand on la trouble dans la possession du bien qu'elle tient déjà entre ses mains ;

parce que, dit saint Augustin (1), « quand elle pos-
» sède ce qu'elle a aimé, comme les honneurs, les
» richesses ou quelque autre chose semblable, elle
» se l'attache à elle-même par le contentement
» qu'elle a de l'avoir », l'aise qu'elle sent d'en jouir; elle se l'incorpore en quelque façon, si je puis parler de la sorte; cela devient comme une partie de nous-mêmes, ou, pour dire le mot de saint Augustin, « comme un membre de notre cœur », *Velut membra animi :* de sorte que si l'on vient à nous l'arracher, aussitôt le cœur en gémit; il est comme déchiré et ensanglanté par la violence qu'il souffre.

La troisième espèce d'affliction, qui est si ordinaire dans la vie humaine, ne nous ôte pas entièrement le bien qui nous plaît; mais elle nous traverse de tant de côtés, elle nous presse tellement d'ailleurs, qu'elle ne nous permet pas d'en jouir. Par exemple, vous avez acquis de grands biens, il semble que vous devez être heureux; mais vos continuelles infirmités vous empêchent de goûter le fruit de votre bonne fortune : est-il rien de plus importun? C'est être au milieu d'un jardin, sans avoir la liberté d'en goûter les fruits, non pas même d'en cueillir les fleurs : c'est avoir, pour ainsi dire, la coupe à la main, et n'en pouvoir pas rafraîchir sa bouche, bien que vous soyez pressé d'une soif ardente; et cela vous cause un chagrin extrême. Voilà, Messieurs, comme les trois sources qui produisent toutes nos plaintes; voilà ce qui fait murmurer les enfans des hommes.

Mais le fidèle serviteur de Dieu ne perd pas sa

(1) *De lib. Arbit. lib.* 1, *n.* 33, *tom.* 1, *col.* 583.

tranquillité parmi ces disgrâces, de laquelle de ces trois sources que puissent naître ses afflictions : et quand même elles se joindroient toutes trois ensemble pour remplir son ame d'amertume, il bénit toujours la bonté divine, et il connoît que Dieu ne le frappe que pour exalter en lui sa miséricorde : *Oportet exaltari Filium hominis.* En effet, il est véritable ; et afin de nous en convaincre, parcourons, je vous prie, en peu de paroles, ces trois sources d'afflictions ; sans doute nous y trouverons trois sources de grâces.

Et premièrement, chrétiens, il n'est rien ordinairement de plus salutaire que de nous refuser ce que nous désirons avec ardeur, et je dis même dans les désirs les plus innocens : car pour les désirs criminels, qui pourroit révoquer en doute que ce ne soit un effet de miséricorde, que d'en empêcher le succès? Tu es enflammé de sales désirs, et tu crois qu'on te favorise quand on te laisse le moyen de les satisfaire. Malheureux, c'est une vengeance par laquelle Dieu punit tes premiers désordres, en te livrant justement au sens réprouvé : car si tu étois si heureux, qu'il s'élevât de toutes parts des difficultés contre tes prétentions honteuses, peut-être qu'au milieu de tant de traverses tes ardeurs insensées se ralentiroient ; au lieu que ces ouvertures commodes, et cette malheureuse facilité que tu trouves, précipitent ton intempérance aux derniers excès ; tellement qu'à force de t'abandonner à ces funestes appétits que la fièvre excite, de fou tu deviens furieux, et une maladie dangereuse se tourne en une maladie désespérée.

Reconnoissez donc, ô enfans de Dieu, avec quelle miséricorde Dieu nous laisse dans la foiblesse et dans l'impuissance : c'est que ce souverain médecin sait guérir nos maladies de plus d'une sorte. Quelquefois il nous laisse dans un grand pouvoir, qu'il réduit à ses justes bornes par une droite volonté; en sorte que celui qui a été maître de transgresser le commandement ne l'a point transgressé : *Qui potuit transgredi, et non est transgressus* (1). Quelquefois il se sert d'une autre méthode, et il réduit la volonté en restreignant le pouvoir : *Frænatur potestas, ut sanetur voluntas*, dit saint Augustin (2). Sa miséricorde, qui nous veut guérir, oppose à nos désirs emportés des difficultés insurmontables : ainsi il nous dompte par la résistance; et fatigant notre esprit, il nous accoutume à ne vouloir plus ce que nous trouvons impossible.

Mais, Messieurs, si vous trouvez juste qu'il s'oppose aux volontés criminelles, peut-être aussi vous semble-t-il rude qu'il étende cette rigueur jusqu'aux désirs innocens : toutefois ne vous plaignez pas de cette conduite. Un sage jardinier n'arrache pas seulement d'un arbre les branches gâtées; mais il en retranche aussi quelquefois les accroissemens superflus. Ainsi Dieu n'arrache pas seulement en nous les désirs qui sont corrompus; mais il coupe quelquefois jusqu'aux inutiles; et la raison de cette conduite est bien digne de sa bonté et de sa sagesse : c'est que celui qui nous a formés, qui connoît les secrets ressorts qui font mouvoir nos inclinations, sait, qu'en nous abandonnant sans réserve à toutes les choses qui nous sont

(1) *Eccli.* XXXI. 10. — (2) *Ad Maced. Ep.* CLIII, *n.* 16, *t.* II, *col.* 530.

permises, nous nous laissons aisément tomber à celles qui sont défendues. Et n'est-ce pas ce que sentoit saint Paulin, lorsqu'il se plaint familièrement au plus intime de ses amis? « Je fais, dit-il, plus que je » ne dois, pendant que je ne prends aucun soin de » me modérer en ce que je puis » : *Quod non expediebat admisi, dum non tempero quod licebat* (1). La vertu en elle-même est infiniment éloignée du vice; mais telle est la foiblesse de notre nature, que les limites s'en touchent de près dans nos esprits, et la chute en est bien aisée. Il importe que notre ame ne jouisse pas de toute la liberté qui lui est permise, de peur qu'elle ne s'emporte jusqu'à la licence; et que s'étant épanchée à l'extrémité, elle ne passe aisément au-delà des bornes. C'est donc un effet de miséricorde de ne contenter pas toujours nos désirs, non pas même les innocens : cette croix nous est salutaire.

Mais notre Sauveur va beaucoup plus loin; et cette même miséricorde qui dénie à notre ame ce qu'elle poursuit, lui arrache quelquefois ce qu'elle possède. Chrétien, n'en murmure pas : il le fait par une bonté paternelle; et nous le comprendrions aisément, si nous nous savions connoître nous-mêmes. Ne me dis pas, ame chrétienne : Pourquoi m'ôte-t-on cet ami intime? pourquoi un fils, pourquoi un époux, qui faisoit toute la douceur de ma vie? quel mal faisois-je en les aimant, puisque cette amitié est si légitime? Non, je ne veux pas entendre ces plaintes dans la bouche d'un chrétien; parce qu'un chrétien ne peut ignorer combien la chair et le sang

(1) *Ad Sever. Ep.* XXX, *n.* 3.

se mêlent dans les affections les plus légitimes, combien les intérêts temporels, combien de sortes d'inclinations qui naissent en nous de l'amour du monde. Et toutes ces inclinations ne sont-ce pas, si nous l'entendons, comme autant de petites parties de nous-mêmes, qui se détachent du Créateur pour s'attacher à la créature; et que la perte que nous faisons des personnes chères nous apprend à réunir en Dieu seul, comme des lignes écartées du centre? Mais les hommes n'entendent pas combien cette perte leur est salutaire; parce qu'ils n'entendent pas combien ces attachemens sont dangereux : ils ne se connoissent pas eux-mêmes, ni la pente qu'ils ont aux biens périssables.

O cœur humain, si tu connoissois combien le monde te prend aisément, avec quelle facilité tu t'y attaches; combien tu louerois la main charitable qui vient rompre violemment ces liens, en te troublant dans la possession des biens de la terre! Il se fait en nous, en les possédant, certains nœuds secrets, qui nous engagent insensiblement dans l'amour des choses présentes; et cet engagement est plus dangereux, en ce qu'il est ordinairement plus imperceptible. Oui, le désir se fait mieux sentir, parce qu'il a de l'agitation et du mouvement; mais la possession assurée, c'est un repos, c'est comme un sommeil; on s'y endort, on ne le sent pas : c'est pourquoi le divin apôtre dit, que ceux qui amassent de grandes richesses, « tombent dans de certains lacets » invisibles », *Incidunt in laqueum* (1), où le cœur se prend aisément. Il se détache du Créateur par

(1) *I. Tim.* VI. 9.

l'amour

l'amour désordonné de la créature, et à peine s'aperçoit-il de cet attachement excessif. Il faut, chrétiens, le mettre à l'épreuve; il faut que le feu des tribulations lui montre à se connoître lui-même; « il faut, » dit saint Augustin, qu'il apprenne, en perdant ces » biens, combien il péchoit en les aimant » : *Quantum hæc amando peccaverint, perdendo senserunt* (1).

Et cela de quelle manière? Qu'on lui dise que cette maison est brûlée, que cette somme est perdue sans ressource par la banqueroute de ce marchand; aussitôt le cœur saignera, la douleur de la plaie lui fera sentir par combien de fibres secrètes ces richesses tenoient au fond de son cœur, et combien il s'écartoit de la droite voie par cet engagement vicieux : *Quantum hæc amando peccaverint, perdendo senserunt.* Il connoîtra mieux par expérience la fragilité des biens de la terre, dont il ne se vouloit laisser convaincre par aucuns discours : dans le débris des choses humaines il tournera les yeux vers les biens éternels, qu'il commençoit peut-être à oublier; ainsi ce petit mal guérira les grands, et sa blessure sera son salut.

Mais si Dieu laisse à ses serviteurs la jouissance des biens du siècle; ce qu'il peut faire de meilleur pour eux, c'est de leur en donner du dégoût, de répandre mille amertumes sur tous leurs plaisirs, de ne leur permettre pas de s'y reposer, de secouer et d'abattre cette fleur du monde qui leur rit trop agréablement; de leur faire naître des difficultés, de peur que cet exil ne leur plaise, et qu'ils ne le

(1) *De Civit. Dei, lib.* I, *cap.* X, *tom.* VII, *col.* II.

prennent pour la patrie. Vous voyez donc, ô enfans de Dieu, qu'en quelque partie de sa croix qu'il plaise au Sauveur de vous attacher; soit qu'il vous refuse ce que vous aimiez, soit qu'il vous ôte ce que vous possédiez, soit qu'il ne vous permette pas de goûter les biens dont il vous laisse la jouissance, c'est toujours pour exercer en vous sa miséricorde, et exalter sa bonté dans vos afflictions.

O Dieu, si je pouvois vous faire comprendre combien elle est glorifiée par vos souffrances, que ce discours seroit fructueux, et ma peine utilement employée! Mais si mes paroles ne le peuvent pas, venez l'apprendre de ce voleur pénitent, dont je vous ai d'abord proposé l'exemple. Pendant que tout le monde trahit Jésus-Christ, pendant que tous les siens l'abandonnent, il s'est réservé cet heureux larron pour le glorifier à la croix : « sa foi a commencé » de fleurir, où la foi des disciples a été flétrie » : *Tunc fides ejus de ligno floruit, quando discipulorum marcuit* (1). Jésus, déshonoré par tout le monde, n'est plus exalté que par lui seul : venez profiter d'un si bel exemple; voici un modèle accompli.

Il n'oublie rien, mes Frères, de ce qu'il faut faire dans l'affliction; il glorifie Jésus-Christ en autant de sortes qu'il veut être glorifié sur la croix : car voyez premièrement comme il s'humilie par la confession de ses crimes. « Pour nous, dit-il, c'est avec justice, » puisque nous souffrons la peine que nos crimes » ont méritée » : *Et nos quidem justè, nam digna factis recipimus* (2) : comme il baise la main qui le

(1) *S. Aug. lib.* I, *de Anima et ejus orig. n.* 11, *tom.* X, *col.* 342. — (2) *Luc.* XXIII. 41.

frappe, comme il honore la justice qui le punit : c'est là, mes Frères, l'unique moyen de la tourner en miséricorde. Mais ce saint larron ne finit pas là : après s'être considéré comme criminel, il se tourne au Juste qui souffre avec lui : « Mais celui-ci, ajoute-» t-il, n'a fait aucun mal » : *Hic verò nihil mali gessit* (1). Cette pensée adoucit ses maux : il s'estime heureux, dans ses peines, de se voir uni avec l'innocent; et cette société de souffrances lui donnant avec Jésus-Christ une sainte familiarité, il lui demande avec foi part en son royaume, comme il lui en a donné en sa croix : *Domine, memento meî, cùm veneris in regnum tuum* (2) : « Seigneur, souve-» nez-vous de moi, lorsque vous serez venu en votre » royaume ».

Je triomphe de joie, mes Frères, mon cœur est rempli de ravissement en voyant la foi de ce saint voleur. Un mourant voit Jésus mourant, et il lui demande la vie; un crucifié voit Jésus crucifié, et il lui parle de son royaume; ses yeux n'aperçoivent que des croix, et sa foi ne se représente qu'un trône. Quelle foi et quelle espérance! Si nous mourons, mes Frères, nous savons que Jésus-Christ est vivant, et notre foi chancelante a peine toutefois à s'y confier : celui-ci voit mourir Jésus avec lui, et il espère, et il se console, et il se réjouit même dans un si cruel supplice. Imitons un si saint exemple; et si nous ne sommes animés par celui de tant de martyrs et de tant de saints, rougissons du moins, chrétiens, de nous laisser surpasser par un voleur. Confessons nos péchés avec lui, reconnoissons avec lui l'innocence

(1) *Luc.* XXIII. 41. — (2) *Ibid.* 42.

de Jésus-Christ : si nous imitons sa patience, la consolation ne manquera pas. Aujourd'hui, aujourd'hui, dira le Sauveur, tu seras avec moi dans mon paradis. Ne crains pas, ce sera bientôt; cette vie se passe bien vîte, elle s'écoulera comme un jour d'hiver, le matin et le soir s'y touchent de près : ce n'est qu'un jour, ce n'est qu'un moment, que la seule infirmité fait paroître long : quand il sera écoulé, tu t'apercevras combien il est court (1). Aie donc patience avec ce larron, exalte cette rigueur salutaire qui te frappe par miséricorde. Mais si cet exemple ne te touche pas, voici quelque chose de plus terrible qui me reste maintenant à te proposer; c'est la justice, c'est la vengeance qui brise sur la croix les impénitens : c'est par où je m'en vais conclure.

SECOND POINT.

Nous apprenons, par les saintes Lettres, que la prospérité des impies est un effet de la vengeance de Dieu, et de sa colère qui les poursuit. Oui, lorsqu'ils nagent dans les plaisirs, que tout leur rit, que tout leur succède; cette paix que nous admirons, qui, selon l'expression du prophète, « fait sortir l'iniquité de leur graisse », *Prodiit quasi ex adipe iniquitas eorum* (2), qui les enfle, qui les enivre jusqu'à leur faire oublier la mort, c'est un commencement de vengeance que Dieu exerce sur eux : cette impunité, c'est une peine, qui, les livrant aux désirs de leur cœur, leur amasse un trésor de haine en ce jour d'indignation et de fureur implacable.

(1) *S. Aug. tract.* CI *in Joan. n.* 6, *tom.* III, *part.* II, *col.* 753. — (2) *Ps.* LXXXII. 7.

Si nous voyons dans l'Ecriture que Dieu sait quelquefois punir les impies par une félicité apparente, cette même Ecriture, qui ne ment jamais, nous enseigne qu'il ne les punit pas toujours en cette manière, et qu'il leur fait quelquefois sentir son bras par des misères temporelles. Cet endurci Pharaon, cette prostituée Jézabel, ce maudit meurtrier Achab; et sans sortir de notre sujet, ce larron impénitent et blasphémateur, rendent témoignage à ce que je dis, et nous font bien voir, chrétiens, que ce n'est pas assez d'être sur la croix pour être uni au crucifié. Ainsi cette croix, que vous avez vue comme une marque de miséricorde, vous va maintenant être présentée comme un instrument de vengeance : et afin que vous entendiez comme elle a pu sitôt changer de nature, remarquez, s'il vous plaît, Messieurs, qu'encore que toutes les peines soient nées du péché, il y en a néanmoins qui lui peuvent servir de remède.

Je dis que toutes les peines sont nées du péché, et en punissent les déréglemens : car sous un Dieu si bon que le nôtre, l'innocence n'a rien à craindre, et elle ne peut jamais espérer qu'un traitement favorable : il est si naturel à Dieu d'être bienfaisant à ses créatures, qu'il ne feroit jamais de mal à personne, s'il n'y étoit forcé par les crimes. Toutefois il faut remarquer deux sortes de peines : il y a la peine suprême, qui est la damnation éternelle; il y a les peines de moindre importance, comme les afflictions de cette vie : « Toutes deux, dit saint Augus-
» tin, sont venues du crime, toutes deux en doivent

» venger les excès ». Mais il y a cette différence, que la damnation éternelle est un effet de pure vengeance, et ne peut jamais nous tourner à bien; au lieu que les afflictions temporelles sont mêlées de miséricorde, et peuvent être employées à notre salut, suivant l'usage que nous en faisons : « C'est » pourquoi, dit le même saint, toutes les croix que » Dieu nous envoie peuvent aisément changer de » nature, selon la manière dont on les reçoit : il » faut considérer, non ce que l'on souffre, mais » dans quel esprit on le souffre » : *Non qualia, sed qualis quisque patiatur* (1). Ce qui étoit la peine du péché, étant sanctifié par la patience, est tourné à l'usage de la vertu; « et le supplice du criminel de» vient le mérite de l'homme de bien » : *Fit justi meritum etiam supplicium peccatoris* (2).

S'il est ainsi, chrétiens, permettez que je m'adresse à l'impie qui souffre sans se convertir, et que je lui fasse sentir, s'il se peut, qu'il commence son enfer dès ce monde; afin qu'ayant horreur de lui-même, il retourne à Dieu par la pénitence. Et afin de le presser par de vives raisons; car il faut, si nous le pouvons, convaincre aujourd'hui sa dureté, disons en peu de mots : Qu'est-ce que l'enfer? L'enfer, chrétiens, si nous l'entendons, c'est la peine sans la pénitence. Ne vous imaginez pas, chrétiens, que l'enfer soit seulement ces ardeurs brûlantes. Il y a deux feux dans l'Ecriture, un feu qui purge, *Opus probabit ignis* (3) : « un feu qui consume et

(1) *De Civit. Dei, lib.* I, *cap.* VIII, *tom.* VII, *col.* 8. — (2) *Ibid. lib.* XIII, *cap.* IV, *col.* 328. — (3) *I. Cor.* III. 12.

» qui dévore », *Cum igne devorante; ignis non extinguetur* (1). La peine avec la pénitence, c'est un feu qui purge; la peine sans la pénitence, c'est un feu qui consume; et tel est proprement le feu de l'enfer. C'est pourquoi les afflictions de la vie sont un feu où se purgent les ames pénitentes : *Salvus erit, sic tamen quasi per ignem* (2) : il en est ainsi des ames du purgatoire. Elles se nettoient dans ce feu; parce que la peine est jointe aux sentimens de la pénitence, qu'elles ont emportée en sortant du monde; *quasi per ignem.* Par conséquent, concluons que la peine sanctifiée par la pénitence nous est un gage de miséricorde; et concluons aussi au contraire que le caractère propre de l'enfer, c'est la peine sans la pénitence.

Si vous voulez voir, chrétiens, des peintures de ces gouffres éternels, n'allez pas rechercher bien loin ni ces fourneaux ardens, ni ces montagnes ensoufrées qui vomissent des tourbillons de flammes, et qu'un ancien appelle « des cheminées de l'enfer », *Ignis inferni fumariola* (3). Voulez-vous voir une vive image de l'enfer et d'une ame damnée, regardez un pécheur qui souffre et qui ne se convertit pas? Tels étoient ceux dont David parle comme d'un prodige, « que Dieu avoit dissipés, nous dit » ce prophète, et qui n'étoient pas touchés de com» ponction », *Dissipati sunt, nec compuncti* (4) : serviteurs rebelles et opiniâtres, qui se révoltent même sous la verge; abattus et non corrigés, atterrés et non humiliés, châtiés et non convertis. Tel étoit le

(1) *Isai.* XXXIII. 14. LXVI. 24. — (2) *I. Cor.* III. 15. — (3) *Tertul. de Pœnit. n.* 12. — (4) *Ps.* XXXIV. 16.

déloyal Pharaon, dont le cœur s'endurcissoit tous les jours sous les coups incessamment redoublés de la vengeance divine. Tels sont ceux, dont il est écrit dans l'Apocalypse (1), que Dieu les ayant frappés d'une plaie horrible, de rage ils mordoient leurs langues, blasphémoient le Dieu du ciel, et ne faisoient point pénitence. Tels hommes ne sont-ils pas des damnés qui commencent leur enfer dès ce monde?

Et il ne faut pas dire : Nous souffrons. Il y en a que la croix précipite à la damnation avec ce larron endurci : au lieu de se corriger par la pénitence, et de s'irriter contre eux-mêmes, et de faire la guerre à leurs crimes, ils s'irritent contre le Dieu du ciel; ils se privent des biens de l'autre vie, on leur arrache ceux de celle-ci : si bien qu'étant frustrés de toutes parts, pleins de rage et de désespoir, et ne sachant à qui s'en prendre, ils élèvent contre Dieu leur langue insolente, par leurs murmures et par leurs blasphêmes; « et il semble, dit Salvien, que leurs » fautes se multipliant avec leurs supplices, la peine » même de leurs péchés soit la mère de nouveaux » crimes » : *Ut putares pœnam ipsorum criminum, quasi matrem esse vitiorum* (2).

Ah! mes Frères, ils vous font horreur ces damnés vivans sur la terre; vous ne les pouvez supporter, vous détournez vos yeux de dessus leurs crimes; mais détournez-en plutôt votre cœur, et recourez à Dieu par la pénitence. Eveillez-vous enfin, ô pécheurs, du moins quand Dieu vous frappe par des maladies, par la perte de vos biens ou de vos amis :

(1) *Apoc.* XVI. 10. 11. — (2) *De Gubernat. Dei, lib.* VI, *n.* 13, *pag.* 140.

joignez aux peines que vous endurez la conversion de vos ames; et cette croix que Dieu vous envoie, qui maintenant vous est un supplice, vous deviendra un salutaire avertissement, et un gage infaillible de miséricorde. Jusqu'à quand fermerez-vous vos oreilles, jusqu'à quand endurcirez-vous vos cœurs contre la voix de Dieu qui vous parle, et contre sa main qui vous frappe? Abaissez-vous sous son bras puissant; et portez la croix qu'il vous met dessus les épaules, avec l'humilité et dans les sentimens de la pénitence.

Vous particulièrement, mes chers Frères, sainte et bienheureuse conquête, nouveaux enfans de l'Eglise, qu'elle se glorifie d'avoir retirés au centre de son unité et au sein de sa charité : je n'ignore pas les tourmens que la haine irréconciliable de vos adversaires, que le cruel abandonnement et l'injuste persécution de vos proches vous font endurer; mais soutenez tout par la patience : c'est une espèce de martyre que vous souffrez pour la foi que vous avez embrassée. Dieu veut épurer votre charité par l'épreuve des afflictions : ce ne lui est pas assez, mes chers Frères, de vous avoir arrachés au diable par la foi, s'il ne vous en faisoit triompher par la constance : il ne veut pas seulement que vous échappiez, mais encore que vous surmontiez vos ennemis. Non content de vous appeler au salut par la profession de la foi, il vous invite encore à la gloire par le combat; et il veut apporter le comble au bonheur d'être délivrés, par l'honneur d'être couronnés. C'est votre gloire devant Dieu, mes Frères, de sceller votre foi par vos souffrances; et la pauvreté où vous

êtes, rend un témoignage honorable à l'amour que vous avez pour l'Eglise.

Mais, chrétiens, ce qui fait leur gloire, c'est cela même qui fait notre honte. Il leur est glorieux de souffrir; mais il nous est honteux de le permettre. Leur pauvreté rend témoignage pour eux et contre nous : l'honneur de leur foi, c'est la conviction de notre dureté. Sera-t-il dit, mes Frères, qu'ils seront venus à notre unité y chercher leurs véritables frères dans les véritables enfans de l'Eglise, pour être abandonnés de leur secours; et que nos adversaires nous reprocheront qu'on a soin assez d'attirer les leurs, mais qu'on les laisse en proie à la misère? d'où jugeant de la vérité de notre foi par notre charité, ô jugement injuste, mais trop ordinaire parmi eux! ils blasphémeront contre l'Eglise, et notre insensibilité en sera la cause. Mes Frères, qu'il n'en soit pas de la sorte : pendant qu'ils souffrent pour notre foi, soutenons-les par nos charités.

Ceux qui ont souffert pour la foi, ce sont ceux que la sainte Eglise a toujours recommandés avec plus de soin. Les martyrs étant dans les prisons, les chrétiens y accouroient en foule : quelques gardes que l'on posât devant les prisons, la charité des fidèles pénétroit partout. Toute l'Eglise travailloit pour eux; et croyoit que leurs souffrances honorant l'Eglise en sa foi, il n'y avoit rien de plus nécessaire que les autres qui étoient libres les honorassent par la charité. Ailleurs on leur prêchoit une discipline sévère; il sembloit qu'il n'y eût que dans les prisons où il fût permis de les traiter délicatement, ou du moins de relâcher quelque chose de l'austérité or-

dinaire. Il s'y couloit même des païens, et nous en avons des exemples dans l'antiquité : ainsi la charité des fidèles rendoit les prisons délicieuses. Pourquoi tant de zèle ? Ils croyoient par ce moyen professer la foi, et participer au martyre ; « se ressouvenant » de ceux qui étoient dans les chaînes, comme s'ils » eussent été eux-mêmes enchaînés » : *Vinctorum tanquam simul vincti* (1) ; ils croyoient s'enchaîner avec les martyrs.

C'est par la croix et par les souffrances que la confession de foi doit être scellée. C'est ce qui fait dire à Tertullien, que « la foi est obligée au mar- » tyre », *Debitricem martyrii fidem* (2) : par où il veut dire, si je ne me trompe, que cette grande soumission à croire les choses incroyables ne peut être mieux confirmée, qu'en se soumettant aussi à en souffrir de pénibles et de difficiles, et qu'en captivant son corps, pour rendre un témoignage ferme et vigoureux à ces bienheureuses chaînes, par lesquelles la foi captive l'esprit. C'est pourquoi, après avoir fait faire aux nouveaux catholiques leur profession de foi, on les met dans une maison dédiée à la croix.

Mes Frères, accourez donc en ce lieu : ceux qui y sont retirés ne se comparent pas aux martyrs; mais néanmoins c'est pour la foi qu'ils endurent. Ils ne sont pas liés dans des prisons; mais néanmoins ils portent leurs chaînes ; *Vinctos in mendicitate et ferro* (3) ; non chargés de fer, mais bien par la pauvreté. Venez leur aider à porter leur croix : car qu'attendez-vous, chrétiens ? quoi, que la misère et le désespoir les contraignent à jeter les

(1) *Heb.* XIII. 3. — (2) *Scorp. n.* 8. — (3) *Ps.* CVI. 10.

yeux du côté du lieu d'où ils sont sortis, et à se souvenir de l'Egypte ? O Dieu, détournez de nous un si grand malheur. Ils ne le feront pas, chrétiens, ils sont trop fermes, ils sont trop fidèles : mais combien toutefois sommes-nous coupables de les exposer à ce péril ?

Ouvrez donc vos cœurs, je vous en conjure par la croix que vous adorez, ouvrez vos cœurs, et ouvrez vos mains sur les nécessités de cette maison, et sur la pauvreté extrême de ceux qui l'habitent : abandonnés des leurs, qu'ils ont quittés pour le Fils de Dieu, ils n'ont plus de secours qu'en vous. Recevez-les, mes Frères, avec des entrailles de miséricorde; honorez en eux la croix de Jésus : ils la portent avec patience, je leur rends aujourd'hui ce témoignage; mais ils ne la portent pas néanmoins sans peine : rendez-la-leur du moins supportable par l'assistance de vos charités; et que j'apprenne en sortant d'ici que les paroles que je vous adresse, ou plutôt que toute l'Eglise et Jésus-Christ même vous adressent en leur faveur, par mon ministère, n'auront pas été un son inutile.

O joie, ô consolation de mon cœur ! Si vous me donnez cette joie et cette sensible consolation, je prierai ce divin Sauveur, qui souffre avec eux, et qui souffre en eux, qu'il répande sur vous les siennes, qu'il vous aide à porter vos croix, comme vous aurez prêté vos mains charitables, pour aider ces nouveaux enfans de l'Eglise à porter la leur plus facilement; et enfin que pour les aumônes que vous aurez semées en ce monde, il vous rende en la vie future la moisson abondante qu'il nous a promise. *Amen.*

PRÉCIS D'UN SERMON

SUR LE MÊME SUJET.

Tous les mystères et tous les attraits de la grâce renfermés dans la croix.

Cùm exaltaveritis Filium hominis, tunc cognoscetis quia ego sum.

Quand vous aurez élevé en haut le Fils de l'homme, vous connoîtrez qui je suis. Joan. VIII. 28.

Elevons donc nos esprits et nos cœurs, afin de connoître Jésus : on voit, par ce qui précède ces paroles, que les hommes ne vouloient point connoître Jésus, et qu'il ne les jugeoit pas dignes qu'il se fît connoître. Ils lui demandent : *Tu quis es* (1)? « Et qui êtes-vous » ? Il l'avoit dit cent fois, et il l'avoit confirmé par tant de miracles : ils lui demandent encore, Qui êtes-vous? comme si jamais ils n'en avoient ouï parler; parce qu'ils ne croyoient pas en sa parole, ni au témoignage que son Père lui rendoit. Il ne veut donc pas s'expliquer, et il leur répond d'une manière si obscure, qu'elle fatigue tous les interprètes. *Principium qui et loquor vobis* (2); « Je suis le principe de toutes choses, moi-même

(1) *Joan.* VIII. 25. — (2) *Ibid.*

» qui vous parle » : discours ambigu et sans suite; mais il ne les laissoit pas sans instruction. Vous ne me connoissez pas, parce que vous ne voulez pas me connoître : quand vous m'aurez exalté, vous connoîtrez qui je suis.

Allons donc à la croix, nous y trouverons qui est Jésus : le Fils de Dieu et le Rédempteur du monde; le Roi, le vainqueur et le conquérant du monde; le docteur et le modèle du monde : [nous y trouverons réunis] tous ses mystères, tous les attraits de sa grâce, tous ses préceptes.

Il ne falloit rien moins qu'un Dieu pour nous racheter, [qui pût] descendre de l'infinie grandeur à l'infinie bassesse : *Humiliavit semetipsum* (1). On ne peut pas abaisser ni humilier un ver de terre, un néant; mais « le Fils de Dieu, qui n'a point cru que » ce fût pour lui une usurpation d'être égal à Dieu, » s'est anéanti lui-même en prenant la forme et la » nature de serviteur » : *Non rapinam arbitratus est esse se æqualem Deo, sed semetipsum exinanivit formam servi accipiens* (2). Car « Dieu étoit en » Jésus-Christ, se réconciliant le monde » : *Deus erat in Christo mundum sibi reconcilians* (3).

Il falloit donc [un Fils de l'homme] qui fût Fils de Dieu : aussi ce Centurion, qui vit les prodiges qui s'opérèrent à la mort du Sauveur, s'écria-t-il : *Filius Dei erat iste* (4), « Cet homme étoit vraiment » Fils de Dieu ». Les impies disent : *Si Filius Dei es, descende de cruce* (5) : « Si tu es le Fils de Dieu, » descends de la croix » : au contraire, qu'il y

(1) *Philip.* II. 8. — (2) *Ibid.* 6, 7. — (3) *II. Cor.* V. 19. — (4) *Matt.* XXVII. 54. — (5) *Ibid.* 40.

meure pour être le Rédempteur; vraiment c'étoit le Fils de Dieu.

J'ai dit que nous trouverons à la croix l'attrait [qui nous gagne au Père;] car Dieu a tellement aimé le monde, qu'il lui a donné son Fils unique : *Sic Deus dilexit mundum, ut Filium unigenitum daret* (1). [La croix nous présente] le conquérant du monde : *Et ego si exaltatus fuero à terra, omnia traham ad meipsum* (2) : « Et pour moi, quand j'au- » rai été élevé de la terre, j'attirerai tout à moi ». *Nemo potest venire ad me, nisi Pater, qui misit me, traxerit eum* (3) : « Personne ne peut venir à moi, » si mon Père qui m'a envoyé ne l'attire ». [De la croix découle] ce parfum et ce baume [céleste, qui adoucit toutes nos peines, et nous fait marcher avec un saint transport.] *Trahe me, post te curremus in odorem unguentorum tuorum* (4) ; « Entraînez- » moi, nous courrons après vous à l'odeur de vos » parfums ». Suavité, chaste délectation, attrait immortel, plaisir céleste et sublime.

La croix en est la source, et elle nous les fait éprouver à mesure que nous nous unissons à elle plus intimement. Rien de plus doux, de plus aimable que le règne du Sauveur; c'est par les charmes de sa beauté et l'éclat de sa majesté, dont il se sert comme d'un arc pour soumettre ceux qui lui sont opposés, qu'il triomphe de nos résistances : *Specie tuâ et pulchritudine tuâ intende.* Quand il commence à vous appeler dites-lui : *Prosperè procede* (5), avancez-vous et combattez avec succès. Quand il

(1) *Joan.* III. 16. — (2) *Ibid.* XII. 32. — (3) *Ibid.* VI. 44. — (4) *Cant.* I. 3. — (5) *Ps.* XLIV. 5.

livre le combat et attaque vos passions, demandez-lui qu'il établisse son règne sur votre cœur; *et regna.*

Le docteur, [le juge du monde paroît à la croix :] *Nunc judicium est mundi* (1). Tout est ramassé dans la croix; [elle est un] symbole abrégé du christianisme.

Ah! cette pécheresse, ah! Marie, sœur du Lazare, baisent ses pieds; avec quelle tendresse! Les parfums, les larmes, les cheveux, tout [est employé à exprimer les sentimens de leur cœur :] mais ses pieds n'étoient point encore percés, ni devenus une source intarissable d'amour. « Venez, adorons-le; » prosternons-nous et pleurons devant le Seigneur » qui nous a créés » : *Venite adoremus, et procidamus : ploremus coram Domino qui fecit nos* (2).

(1) *Joan.* XII. 31. — (2) *Ps.* XCIV. 6.

EXHORTATION

EXHORTATION

FAITE

AUX NOUVELLES CATHOLIQUES,

POUR EXCITER LA CHARITÉ DES FIDÈLES EN LEUR FAVEUR.

Pauvreté et abondance, deux genres d'épreuve. Patience et charité, deux voies uniques pour arriver au royaume céleste. Qu'est-ce que la foi : miracles et martyres, deux moyens par lesquels elle a été établie et soutenue. Combien l'hommage que nous devons à la vérité, exige que nous soyons résolus à souffrir pour elle : grande utilité que nous retirons de ces souffrances. Quelle est l'épreuve des riches : que doivent-ils faire pour y être fidèles. Obligation qu'ils ont d'imiter, à l'égard des pauvres, la libéralité du Sauveur envers nous.

Deus tentavit eos, et invenit illos dignos se.

Dieu les a mis à l'épreuve, et les a trouvés dignes de lui. Sap. III. 5.

Le serviteur est bienheureux, lorsque son maître daigne éprouver sa fidélité; et le soldat doit avoir beaucoup d'espérance, lorsqu'il voit aussi que son capitaine met son courage à l'épreuve : car comme on n'éprouve pas en vain la vertu ; l'essai qu'on fait de la leur, leur est un gage assuré et des emplois qu'on leur veut donner, et des grâces qu'on leur prépare :

d'où il est aisé de comprendre combien l'apôtre a raison de dire que « l'épreuve produit l'espérance » : *Probatio verò spem* (1). C'est ce qui m'oblige, Messieurs, pour fortifier l'espérance dans laquelle doivent vivre les enfans de Dieu, de vous parler des épreuves qui en sont le fondement immuable : et je vous exposerai plus au long les raisons particulières qui m'engagent à en traiter dans cette assemblée, après avoir imploré le secours d'en-haut par l'intercession de la sainte Vierge. *Ave, Maria.*

Comme c'étoit de l'or le plus affiné que les enfans d'Israël consacroient à Dieu, pour faire l'ornement de son sanctuaire; la vertu doit être la plus épurée qui servira d'ornement au sanctuaire céleste, et au temple qui n'est point bâti de main d'homme. Dieu a dessein d'épurer les ames; afin de les rendre dignes de la gloire, de la sainteté, de la magnificence du siècle futur : mais afin de les épurer, et d'en tirer tout le fin, si je puis parler de la sorte, il leur prépare aussi de grandes épreuves. Et remarquez, Messieurs, qu'il y en a de deux genres; l'épreuve de la pauvreté, et celle de l'abondance : car non-seulement les afflictions, mais encore les prospérités sont une pierre de touche à laquelle la vertu peut se reconnoître. Je l'ai appris du grand saint Basile, dans cette excellente homélie qu'il a faite sur l'avarice (2); et saint Basile l'a appris lui-même des Ecritures divines.

Nous lisons dans le livre du Deutéronome : « Le » Seigneur vous a conduit par le désert, afin de » vous affliger et de vous éprouver tout ensemble » :

(1) *Rom.* v. 4. — (2) *S. Basil. Hom. de Avarit. n.* 1, *tom.* II, *pag.* 43.

Adduxit te Dominus tuus per desertum, ut affligeret te atque tentaret (1) : voilà l'épreuve par l'affliction. Mais nous lisons aussi en l'Exode, lorsque Dieu fit pleuvoir la manne, qu'il parle ainsi à Moïse : « Je » pleuvrai, dit-il, des pains du ciel » : *Ecce, ego pluam vobis panes de cœlo* (2); et il ajoute aussitôt après : « C'est afin d'éprouver mon peuple, et de » voir s'il marchera dans toutes mes voies » : et voilà en termes formels l'épreuve des prospérités et de l'abondance : *Ut tentem eum, utrum ambulet in lege mea, annon* (3).

« Toutes choses, dit le saint apôtre (4), arrivoient » en figure au peuple ancien », et nous devons rechercher la vérité de ces deux épreuves dans la nouvelle alliance : je vous en dirai ma pensée, pour servir de fondement à tout ce discours.

Je ne vois dans le nouveau Testament que deux voies pour arriver au royaume; ou celle de la patience, qui souffre les maux; ou celle de la charité, qui les soulage (5). La grande voie et la voie royale, par laquelle Jésus-Christ a marché lui-même, est celle des afflictions. Le Sauveur n'appelle à son banquet, que les foibles, que les malades, que les languissans : il ne veut voir en sa compagnie que ceux qui portent sa marque, c'est-à-dire, la pauvreté et la croix. Tel étoit son premier dessein, lorsqu'il a formé son Eglise. Mais si tout le monde étoit pauvre, qui pourroit soulager les pauvres, et leur aider à soutenir le fardeau qui les accable ? C'est pour cela, chrétiens, qu'outre la voie des afflictions, qui est la plus

(1) *Deut.* VIII. 2. — (2) *Exod.* XVI. 4. — (3) *Ibid.* — (4) *I. Cor.* X. 11. — (5) *Luc.* XIV. 21.

assurée, il a plu à notre Sauveur d'ouvrir un autre chemin aux riches et aux fortunés, qui est celui de la charité et de la communication fraternelle. Si vous n'avez pas cette gloire de vivre avec Jésus-Christ dans l'humiliation et dans l'indigence, voici une autre voie qui vous est montrée, une seconde espérance qui vous est offerte; c'est de secourir les misérables, et d'adoucir leurs douleurs et leurs amertumes. Ainsi Dieu nous éprouve en ces deux manières: si vous vivez dans l'affliction, croyez que le Seigneur vous éprouve, pour reconnoître votre patience : si vous êtes dans l'abondance, croyez que le Seigneur vous éprouve, pour reconnoître votre charité : *Tentat vos Dominus Deus vester* (1). Et par-là vous voyez, mes Frères, les deux épreuves diverses dont je vous ai fait l'ouverture.

La vue de mon auditoire me jette profondément dans cette pensée : car que vois-je dans cette assemblée, sinon l'exercice de ces deux épreuves? Deux objets attirent mes yeux, et doivent aujourd'hui partager mes soins. Je vois d'un côté des ames souffrantes, que la profession de la foi expose à de grands périls; et de l'autre, des personnes de condition, qui semblent ici accourir pour soulager leurs misères : je suis redevable aux uns et aux autres; et pour m'acquitter envers tous, j'exhorterai en particulier chacun de mes auditeurs à être fidèle à son épreuve. Je vous dirai, mes très-chères Sœurs : Souffrez avec soumission, et votre foi sera épurée par l'épreuve de la patience. Je vous dirai, Messieurs et Mesdames : Donnez libéralement, et votre charité

(1) *Deuter.* XIII. 3.

sera épurée par l'épreuve de la compassion. Ainsi cette exhortation sera partagée entre les deux sortes de personnes qui composent cette assemblée; et le partage que je vois dans mon auditoire, fera celui de ce discours.

PREMIER POINT.

Je commence par vous, mes très-chères Sœurs, nouveaux enfans de l'Eglise et ses plus chères délices; nouveaux arbres qu'elle a plantés, et nouveaux fruits qu'elle goûte. Je ne puis m'empêcher d'abord de vous témoigner devant Dieu que je suis touché de vos maux: la séparation de vos proches, les outrages dont ils vous accablent, les dures persécutions qu'ils font à votre innocence, les misères et les périls où votre foi vous expose m'affligent sensiblement; et comme de si grands besoins et des extrémités si pressantes demandent un secours réel, j'ai peine, je vous l'avoue, à ne vous donner que des paroles. Mais comme votre foi en Jésus-Christ ne vous permet pas de compter pour rien les paroles de ses ministres, ou plutôt ses propres paroles dont ses ministres sont établis les dispensateurs; je vous donnerai avec joie un trésor de consolation dans des paroles saintes et évangéliques, et je vous dirai avant toutes choses, avec le grand saint Basile (1) : Vous souffrez, mes très-chères Sœurs, devez-vous vous en étonner, étant chrétiennes? Le soldat se reconnoît par les hasards et les périls; le marchand, par la vigilance; le laboureur, par son travail opiniâtre; le courtisan, par ses assiduités; et le chrétien, par les douleurs et par les afflictions. Ce n'est pas assez de le dire; il faut

(1) *Hom. in fam. et siccit. n.* 5, *tom.* II, *p.* 67.

établir cette vérité par quelque principe solide, et faire voir, en peu de paroles, que l'épreuve de la foi c'est la patience : mais afin de le bien entendre, examinons, je vous prie, quelle est la nature de la foi, et la manière divine dont elle veut être prouvée.

La foi est une adhérence de cœur à la vérité éternelle, malgré toutes les raisons et les témoignages des sens et de la raison : de là vous pouvez comprendre qu'elle dédaigne tous les argumens que peut inventer la sagesse humaine. Mais si les raisons lui manquent; le ciel même lui fournit des preuves, et elle est suffisamment établie par les miracles et par les martyres.

C'est, mes Frères, par ces deux moyens qu'a été soutenue la foi chrétienne. Elle est venue sur la terre troubler tout le monde par sa nouveauté, étonner tous les esprits par sa hauteur, effrayer tous les sens par la sévérité inouie de sa discipline. Tout l'univers s'est uni contre elle, et a conjuré sa perte : mais, malgré toute la nature, elle a été établie par les choses prodigieuses que Dieu a faites pour l'autoriser, et par les cruelles extrémités que les hommes ont endurées pour la défendre. Dieu et les hommes ont fait leurs efforts pour appuyer le christianisme. Quel a dû être l'effort de Dieu, sinon d'étendre sa main à des signes et à des prodiges? Quel a dû être l'effort des hommes, sinon de souffrir avec soumission des peines et des tourmens? Chacun a fait ce qui lui est propre : car il n'y avoit rien de plus convenable, ni à la puissance divine, que de faire de grands miracles pour autoriser la foi chrétienne; ni à la foiblesse humaine,

que de souffrir de grands maux pour en soutenir la vérité. Voilà donc la preuve de Dieu; faire des miracles: *In eo quod manum tuam extendas ad sanitates, et signa et prodigia fieri per nomen sancti Filii tui Jesu* (1). Voici la preuve des hommes; souffrir des tourmens : l'homme étant si foible, ne pouvoit rien faire de grand, ni de remarquable, que de s'abandonner à souffrir. Ainsi ce que Dieu a opéré, et ce que les hommes ont souffert, a également concouru à prouver la vérité de la foi : les miracles que Dieu a faits, ont montré que la doctrine du christianisme surpassoit toute la nature; et les cruautés inouies auxquelles se sont soumis les fidèles, pour défendre cette doctrine, ont fait voir jusqu'où doit aller le glorieux ascendant qui appartient à la vérité sur tous les esprits et sur tous les cœurs.

Et en effet, chrétiens, jamais nous ne rendrons à la vérité l'hommage qui lui est dû, jusqu'à ce que nous soyons résolus à souffrir pour elle : et c'est ce qui a fait dire à Tertullien, que « la foi est obligée » au martyre » : *Debitricem martyrii fidem* (2). Oui, sainte vérité de Dieu, souveraine de tous les esprits, et arbitre de la vie humaine; le témoignage de la parole est une preuve trop foible de ma servitude; je dois vous prouver ma foi par l'épreuve des souffrances. O vérité éternelle, si j'endure pour l'amour de vous, si mes sens sont noyés pour l'amour de vous dans la douleur et dans l'amertume; ce vous sera une preuve que j'y ai renoncé de bon cœur pour m'attacher à vos ordres. Pour faire voir à toute

(1) *Act.* IV, 30. — (2) *Scorp. n.* 8.

la terre que je m'abaisse volontairement sous le joug que vous m'imposez, je veux bien m'abaisser encore jusqu'aux dernières humiliations : qu'on me jette dans les prisons, et qu'on charge mes mains de fers; je regarderai ma captivité comme une image glorieuse de ces chaînes intérieures par lesquelles j'ai lié ma volonté toute entière, et assujetti mon entendement à l'obéissance de Jésus-Christ et de sa sainte doctrine : *In captivitatem redigentes intellectum in obsequium Christi* (1).

Consolez-vous donc, mes très-chères Sœurs, dans la preuve que vous donnez par vos peines, de la pureté de votre foi : vous êtes un grand spectacle à Dieu, aux anges et aux hommes : vos souffrances font l'honneur de la sainte Eglise, qui se glorifie de voir en vous, même au milieu de sa paix et de son triomphe, une image de ses combats, et une peinture animée des martyres qu'elle a soufferts. Ne vous occupez pas tellement des maux que vous endurez, que vous ne laissiez épancher vos cœurs dans le souvenir agréable des récompenses qui vous attendent. Encore un peu, encore un peu, dit le Seigneur, et je viendrai moi-même essuyer vos larmes; et je m'approcherai de vous pour vous consoler, et vous verrez le feu de ma vengeance dévorer vos persécuteurs; et cependant je vous recevrai en ma paix et en mon repos, au sein de mes éternelles miséricordes.

Vous endurez pour la foi; ne vous découragez pas : songez que la sainte Eglise s'est fortifiée par les tourmens, accrue par la patience, établie par l'effort des persécutions. Et à ce propos, chrétiens,

(1) *II. Cor.* x. 5.

je me souviens que saint Augustin se représente que les fidèles, étonnés de voir durer si long-temps ces cruelles persécutions par lesquelles l'Eglise étoit agitée, s'adressent à elle-même, et lui en demandent la cause (1). Il y a long-temps, ô Eglise, que l'on frappe sur vos pasteurs, et que l'on dissipe vos troupeaux; Dieu vous a-t-il oubliée? les vents grondent, les flots se soulèvent, vous flottez deçà et delà battue des ondes et de la tempête; ne craignez-vous pas à la fin d'être entièrement abîmée et ensevelie sous les eaux? Le même saint Augustin ayant ainsi fait parler les fidèles, fait aussi répondre l'Eglise, par ces paroles du divin Psalmiste: *Sæpe expugnaverunt me à juventute mea, dicat nunc Israel* (2). Mes enfans, dit la sainte Eglise, je ne m'étonne pas de tant de traverses; j'y suis accoutumée dès ma tendre enfance: les ennemis qui m'attaquent n'ont jamais cessé de me tourmenter dès ma première jeunesse; et ils n'ont rien gagné contre moi, et leurs efforts ont été toujours inutiles: *Etenim non potuerunt mihi* (3).

Et certainement, chrétiens, l'Eglise a toujours été sur la terre, et jamais elle n'a été sans afflictions. Elle étoit représentée en Abel; et il a été tué par Caïn son frère: elle a été représentée en Enoch; et il a fallu le séparer du milieu des iniques et des impies, qui ne pouvoient compatir avec son innocence: *Et translatus est ab iniquis* (4): elle nous a paru dans la famille de Noé; et il a fallu un miracle pour la délivrer, non-seulement des eaux du

(1) *In Ps.* CXXVIII, *n.* 2, 3, *tom.* IV, *col.* 1448. — (2) *Ps.* CXXVIII. 1. — (3) *Ibid.* 2. — (4) *Heb.* XI. 5.

déluge, mais encore des contradictions des enfans du siècle. Le jour me manqueroit, comme dit l'apôtre (1), si j'entreprenois de vous raconter ce qu'ont souffert, des impies, Abraham et les patriarches, Moïse et tous les prophètes, Jésus-Christ et ses saints apôtres. Par conséquent, dit la sainte Eglise, par la bouche du saint Psalmiste, je ne m'étonne pas de ces violences : *Sæpe expugnaverunt me à juventute mea ; numquid ideò non perveni ad senectutem* (2) ? Regardez, mes enfans, mon antiquité, considérez ces cheveux gris ; « ces cruelles persécutions dont a » été tourmentée mon enfance, m'ont-elles pu em- » pêcher de parvenir heureusement à cette vieillesse » vénérable » ? Ainsi je ne m'étonne plus des persécutions : si c'étoit la première fois, j'en serois peut-être troublée ; maintenant la longue habitude fait que je ne m'en émeus point ; je laisse agir les pécheurs : *Supra dorsum meum fabricaverunt peccatores* (3) : je ne tourne pas ma face contre eux pour m'opposer à leurs violences ; je ne fais que tendre le dos pour porter les coups qu'ils me donnent : ils frappent cruellement, et je souffre sans murmurer ; c'est pourquoi ils prolongent leurs iniquités, et ne mettent point de bornes à leur furie : *Prolongaverunt iniquitatem suam* (4) : ma patience sert de jouet à leur injustice ; mais je ne me lasse pas de souffrir ; je suis bien aise de prouver ma foi à celui qui m'a appelée, et de me montrer digne de son choix, par une si noble épreuve d'un amour constant et fidèle : *Deus tentavit eos, et invenit illos dignos se.*

(1) *Hebr.* XI. 32. — (2) *S. Aug. in Ps.* CXXVIII, *n.* 3, *tom.* IV, *col.* 1448. — (3) *Ps.* CXXVIII. 3. — (4) *Ibid.*

Entrez, mes Sœurs, dans ces sentimens; souffrez pour l'amour de la sainte Eglise : la grâce que Dieu vous a faite, de vous ramener à son unité, ne vous sembleroit pas assez précieuse, si elle ne vous coûtoit quelque chose. Songez à ce qu'ont souffert les saints personnages dont je vous ai récité les noms et rappelé le souvenir : joignez-vous à cette troupe bienheureuse de ceux qui ont souffert pour la vérité, et « qui ont blanchi leurs étoles dans le sang de l'A- » gneau sans tache (1) ». Autant de peines qu'on souffre, autant de larmes qu'on verse pour avoir embrassé la foi; autant de fois on se lave dans le sang du sauveur Jésus, et on y nettoie ses péchés, et on sort de ce bain sacré avec une splendeur immortelle; et c'est alors que Jésus nous dit : Voici mes fidèles et mes bien-aimés; « et ils marcheront » avec moi ornés d'une céleste blancheur, parce » qu'ils sont dignes d'une telle gloire » : *Et ambulabunt mecum in albis, quia digni sunt* (2). Voyez donc, mes très-chères Sœurs, voyez Jésus-Christ qui vous tend les bras, qui soutient votre foiblesse, qui admire aussi votre force, et prépare votre couronne : il vous a éprouvées par la patience, et vous a trouvées dignes de lui : *Tentavit eos, et invenit illos dignos se.*

Mais nous, que ferons-nous, chrétiens? demeurerons-nous insensibles, et serons-nous spectateurs oisifs d'un combat si célèbre et si glorieux? ne donnerons-nous que des paroles, et quelques frivoles consolations à des peines si effectives? et pendant que ces filles innocentes, qui souffrent persécution pour la

(1) *Apoc.* VII. 14. — (2) *Ibid.* III. 4.

justice, sont dans le feu de l'affliction, où Dieu épure leur foi; ne ferons-nous point distiller sur elles quelque rosée de nos charités, pour les rafraîchir dans cette fournaise, et les aider à souffrir une épreuve si violente? C'est de quoi il faut vous entretenir dans le reste de ce discours, que je tranche en peu de paroles.

SECOND POINT.

Je parle donc maintenant à vous qui vivez dans les richesses et dans l'abondance. Ne vous persuadez pas que Dieu vous ait ouvert ses trésors avec une telle libéralité, pour contenter votre luxe : c'est qu'il a dessein d'éprouver si vous avez un cœur chrétien, c'est-à-dire, un cœur fraternel et un cœur compatissant.

David, considérant autrefois les immenses profusions de Dieu envers lui, se sentit obligé par reconnoissance de faire de magnifiques préparatifs pour orner son temple; et lui offrant de grands dons, il y ajouta ces paroles : « Je sais, dit-il, ô mon Dieu, » que vous éprouvez les cœurs, et que vous aimez » la simplicité; et c'est pourquoi, Seigneur tout-» puissant, je vous ai consacré ces choses avec une » grande joie en la simplicité de mon cœur » : *Scio, Deus meus, quod probes corda et simplicitatem diligas; unde et ego in simplicitate cordis mei lætus obtuli universa hæc*(1). Vous voyez comme il reconnoît que les bontés de Dieu étoient une épreuve; et qu'il vouloit éprouver, en lui donnant, s'il avoit un cœur libéral, qui offrît à Dieu volontairement ce qu'il recevoit de sa main.

(1) *I. Paral.* XXIX. 17.

Croyez, ô riches du siècle, qu'il vous ouvre ses mains dans la même vue : s'il est libéral envers vous, c'est qu'il a dessein d'éprouver si votre ame sera attendrie par ses bontés, et sera touchée du désir de les imiter. De là cette abondance dans votre maison, de là cette affluence de biens, de là ce bonheur, ce succès, ce cours fortuné de vos affaires. Il veut voir, chrétien, si ton cœur avide engloutira tous ces biens pour ta propre satisfaction; ou bien, si se dilatant par la charité, il fera couler ses ruisseaux sur les pauvres et les misérables, comme parle l'Ecriture sainte (1) : car ce sont les temples qu'il aime; et c'est là qu'il veut recevoir les effets de ta gratitude.

Voici, Messieurs, une grande épreuve; c'est ici qu'il nous faut entendre la malédiction des grandes fortunes. L'abondance, la prospérité a coutume d'endurcir le cœur de l'homme : l'aise, la joie, l'affluence, remplissent l'ame de sorte qu'elles en éloignent tout le sentiment de la misère des autres, et mettent à sec, si l'on n'y prend garde, la source de la compassion. C'est pourquoi le divin apôtre parlant des fortunés de la terre, de ceux qui s'aiment eux-mêmes, et qui vivent dans les plaisirs, dans la bonne chère, dans le luxe, dans les vanités, les appelle « cruels et impitoyables, sans affection, sans » miséricorde, amateurs de leurs voluptés » : *Homines seipsos amantes, immites, sine affectione, sine benignitate, voluptatum amatores* (2). Voilà une merveilleuse contexture de qualités différentes. Vous croyiez peut-être, Messieurs, que cet amour des plaisirs ne fût que tendre et délicat; ou bien plai-

(1) *Is.* LVIII. 10, 11. — (2) *II. Tim.* III. 3.

sant et flatteur ; mais vous n'aviez pas encore songé qu'il fût cruel et impitoyable. Mais c'est que le saint apôtre, pénétrant par l'Esprit de Dieu dans les plus intimes replis de nos cœurs, voyoit que ces hommes voluptueux, attachés excessivement à leurs propres satisfactions, deviennent insensibles aux maux de leurs frères : c'est pourquoi il dit qu'ils sont sans affection, sans tendresse et sans miséricorde ; ils ne regardent qu'eux-mêmes. Et le prophète Isaïe représente au naturel leurs véritables sentimens, lorsqu'il leur attribue ces paroles : *Ego sum, et præter me non est altera* (1) : « Je suis, et il n'y a que moi » sur la terre ». Qu'est-ce que toute cette multitude? têtes de nul prix, et gens de néant : penser aux intérêts des autres, leur délicatesse ne le permet pas. Chacun ne compte que soi ; et tenant tous les autres dans l'indifférence, on tâche de vivre à son aise dans une souveraine tranquillité des fléaux qui affligent le reste des hommes.

O Dieu clément et juste ! ce n'est pas pour cette raison que vous avez départi aux riches du monde quelque écoulement de votre abondance. Vous les avez faits grands, pour servir de pères à vos pauvres : votre providence a pris soin de détourner les maux de dessus leurs têtes, afin qu'ils pensassent à ceux du prochain : vous les avez mis à leur aise et en liberté, afin qu'ils fissent leur affaire du soulagement de vos enfans. Telle est l'épreuve où vous les mettez ; et leur grandeur au contraire les rend dédaigneux, leur abondance secs, leur félicité insensibles ; encore qu'ils voient tous les jours, non tant des pauvres et

(1) *Is.* XLVII. 10.

des misérables, que la misère elle-même et la pauvreté en personne, pleurante et gémissante à leur porte.

O riches, voilà votre épreuve; et afin d'y être fidèles, écoutez attentivement cette parole du Sauveur des ames : « Donnez-vous de garde de toute » avarice » : *Cavete ab omni avaritia* (1). Cette parole du Fils de Dieu demande un auditeur attentif. Donnez-vous de garde de toute avarice; c'est qu'il y en a de plus d'une sorte : il y a une avarice sordide, une avarice noire et ténébreuse, qui enfouit ses trésors, qui n'en repaît que sa vue, et qui en interdit l'usage à ses mains. « De quoi lui servent-ils, » sinon qu'il voit de ses yeux beaucoup de richesses » ? *Quid prodest possessori, nisi quòd cernit divitias oculis suis* (2) ? Mais il y a encore une autre avarice, qui dépense, qui fait bonne chère, qui n'épargne rien à ses appétits. Je me trompe peut-être, mes Frères, d'appeler cela avarice, puisque c'est une extrême prodigalité; je parle néanmoins avec l'Evangile : elle mérite le nom d'avarice, parce que c'est une avidité qui veut dévorer tous ses biens, qui donne tout à ses appétits, et qui ne veut rien donner aux nécessités des pauvres et des misérables; et je parle en cela selon l'Evangile. Jésus-Christ ayant dit ces mots : Donnez-vous de garde de toute avarice, apporte l'exemple d'un homme qui, ravi de son abondance, veut agrandir ses greniers, et augmenter sa dépense : car il paroît bien, chrétiens, qu'il vouloit user de ses richesses, puisqu'il se dit à lui-même : « Mon ame, voilà de grands biens; repose-toi, fais

(1) *Luc.* XII. 15. — (2) *Eccles.* V. 10.

» grande chère, mange et bois long-temps à ton » aise » : *Requiesce, comede, bibe, epulare* (1). Voyez de quoi il repaît son ame; « de même, dit » saint Basile (2), que s'il avoit une ame de bête ». Encore qu'il donne tout à son plaisir, et qu'il tienne une table si abondante et si délicate, Jésus-Christ néanmoins le traite d'avare, condamnant l'avidité de son cœur, qui consume tous ses biens pour soi, qui donne tout à ses excès et à ses débauches, et n'ouvre point ses mains aux nécessités ni aux besoins de ses frères. Prenez garde à cette avarice de cœur, à cette avidité; modérez vos passions, et faites un fonds aux pauvres sur la modération de vos vanités : *Manum inferre rei suæ in causa eleemosynæ* (3).

Pourquoi agrandir tes greniers? Je te montre un lieu convenable où tu mettras tes richesses plus en sûreté : laisse un peu déborder ce fleuve; laisse-le se répandre sur les misérables : mais pourquoi tout donner à tes appétits? Mon ame, dis-tu, repose-toi, mange et bois long-temps à ton aise. Regarde de quels biens tu repais ton ame; de même, dit saint Basile, que si tu avois une ame de bête. Ne me dis point : Que ferai-je? il faut te [modérer, réprimer l'avidité de tes désirs, contraindre tes passions dans de justes bornes.] Si vous ne le faites, mes Frères, il n'y a point d'espérance de salut pour vous : car, pour arriver à la gloire que Jésus-Christ nous a méritée, il faut porter son image, il faut être marqué à son caractère; il faut, en un mot, lui être conforme. Quelle ressemblance avez-vous avec sa pau-

(1) *Luc.* XII. 19. — (2) *Hom. de Avar. n.* 6, *tom.* II, *p.* 48. — (3) *Tertull. de Patient. n.* 7.

vreté

vreté dans votre abondance; avec ses délaissemens dans vos joies; avec sa croix, avec ses épines, avec son fiel et ses amertumes parmi vos délices dissolues? est-ce là une ressemblance, ou plutôt [n'est-ce pas] une manifeste contrariété? Voici néanmoins quelque ressemblance et quelques ressources pour vous: c'est que la croix de notre Sauveur n'est pas seulement un exercice, mais encore une inondation d'une libéralité infinie: il donne pour nous son ame et son corps, il prodigue tout son sang pour notre salut. Imitez du moins quelque trait, sinon de ces souffrances affreuses, du moins d'une libéralité si aimable et si attirante: donnez au prochain, sinon vos peines, du moins vos commodités; sinon votre vie et votre substance, du moins le superflu de vos biens ou le reste de vos excès. Entrez dans les saints désirs du Sauveur, et dans les empressemens de sa charité pour les hommes: il a [guéri] les malades, il a repu les faméliques, il a soutenu les désespérés. C'est là sans doute la moindre partie que vous puissiez imiter de la vie de notre Sauveur. Soyez les imitateurs, sinon des souffrances qu'il a endurées à la croix, du moins des libéralités qu'il y exerce. Jésus-Christ demande une partie des biens qu'il vous a donnés, pour sauver son bien et son trésor: son trésor, ce sont les ames. Venez travailler au salut des ames: considérez ces filles non moins innocentes qu'affligées. Faut-il vous représenter et les périls de ce sexe, et les dangereuses suites de sa pauvreté, l'écueil le plus ordinaire où sa pudeur fait naufrage? Faut-il vous dire les tentations où leur foi se trouve exposée dans les extrémités qui les pressent?

Considérez le ravage qu'a fait l'hérésie. Quelle plaie! quelle ruine! quelle funeste désolation! La terre est désolée, le ciel est en deuil et tout couvert de ténèbres, après qu'un si grand nombre d'étoiles qui devoient briller dans son firmament, a été traîné au fond de l'abîme avec la queue du dragon (1). L'Eglise gémit et soupire de se voir arracher si cruellement une si grande partie de ses entrailles : [dans cette affliction elle forme un] asile pour recueillir quelque reste de son naufrage; [et vous ne vous mettez point en peine de le soutenir :] cette maison depuis si long-temps n'a pas encore de pain. Qu'attendez-vous, mes chers Frères? quoi, que leurs parens, qu'elles ont quittés, viennent offrir le pain que votre dureté leur dénie? Horrible tentation! Dans le schisme, le plus grand malheur, c'est la charité éteinte. Le diable, pour leur imposer, [leur présente une] image de la charité dans le secours mutuel qu'ils se donnent les uns aux autres. Voulez-vous donc qu'elles pensent qu'il n'y a point de charité dans l'Eglise, et qu'elles tirent cette conséquence : Donc l'Esprit de Dieu s'en est retiré. Vous leur vantez votre foi; et l'apôtre saint Jacques vous dit : Montre ta foi par tes œuvres (2). C'est ainsi que le malin s'efforce de les séduire, et de les replonger dans l'abîme d'où elles ne sont encore qu'à demi sorties. Veux-tu être aujourd'hui, par ta dureté, coopérateur de sa malice, autoriser ses tromperies, et donner efficace à ses tentations? Sois plutôt coopérateur de la charité de Jésus pour sauver les ames. Maintenant que je vous parle, ce divin

(1) *Apoc.* XII. 4. — (2) *Jac.* II. 18.

Sauveur vous éprouve. Si vous aimez les ames, si vous désirez leur salut, si vous êtes effrayés de leurs périls, vous êtes ses véritables disciples. Si vous sortez de cet oratoire sans être touchés de si grands malheurs, vous reposant du soin de cette maison sur ces dames si charitables, comme si cette œuvre importante ne vous regardoit pas autant qu'elles; funeste épreuve pour vous, qui prouvera votre dureté, convaincra votre obstination, condamnera votre ingratitude.

FRAGMENT D'UN DISCOURS

SUR LA VIE CHRÉTIENNE.

Dieu, la vie de nos ames par l'union qu'il a avec elles. Obligation du chrétien de mourir au péché, pour recevoir et conserver cette vie divine. D'où vient Dieu laisse-t-il ici-bas dans les saints l'attrait au mal. Comment détruit-il en eux le péché, même dès cette vie.

Je tirerai mon raisonnement de deux excellens discours de saint Augustin : le premier c'est le dix-neuvième Traité sur saint Jean; le second c'est le Sermon dix-huit des paroles de l'apôtre. Ce grand homme, aux lieux allégués, distingue en l'ame deux sortes de vie : l'une est celle qu'elle communique au corps; l'autre est celle dont elle vit elle-même. Comme l'ame est la vie du corps, ce saint évêque enseigne que Dieu est sa vie (1). Pénétrons, s'il vous plaît, sa pensée. L'ame ne pourroit donner la vie à nos corps, si elle n'avoit ces trois qualités. Il faut, premièrement, qu'elle soit plus noble; car il est plus noble de donner que de recevoir : il faut, en second lieu, qu'elle lui soit unie; car notre vie ne peut point être hors de nous : il faut enfin qu'elle lui communique des opérations que le corps ne puisse exercer sans elle; car la vie consiste principalement dans l'action. Ces trois choses paroissent clairement

(1) *Serm.* CLXI, *n.* 6, *tom.* V, *col.* 777.

en nous : ce corps mortel dans lequel nous vivons, si vous le séparez de son ame, qu'est-ce autre chose qu'un tronc inutile et qu'une masse de boue? Mais sitôt que l'ame lui est conjointe, il se remue, il voit, il entend, il est capable de toutes les fonctions de la vie. Si je vous fais voir maintenant que Dieu fait, à l'égard de l'ame, la même chose que ce que l'ame fait à l'égard du corps; vous avouerez sans doute que, tout ainsi que l'ame est la vie du corps, ainsi Dieu est la vie de l'ame; et la proposition de saint Augustin sera véritable. Voyons ce qui en est, et prouvons tout solidement par les Ecritures.

Et premièrement, que Dieu soit plus noble et plus éminent que nos ames, ce seroit perdre le temps de vous le prouver. Pour ce qui regarde l'union de Dieu avec nos esprits, il n'y a non plus de lieu d'en douter, après que l'Ecriture a dit tant de fois, que « Dieu viendroit en nous, qu'il feroit sa demeure » chez nous (1), que nous serions son peuple, et » qu'il demeureroit en nous (2) » ; et ailleurs, que « qui adhère à Dieu est un même esprit avec lui (3) »; et enfin, que « la charité a été répandue en nos » cœurs par le Saint-Esprit qu'on nous a donné (4) ». Tous ces témoignages sont clairs, et n'ont pas besoin d'explication.

L'union de Dieu avec nos ames étant établie, il reste donc maintenant à considérer, si l'ame par cette union avec Dieu est élevée à quelque action de vie dont sa nature ne soit pas capable par elle-même. Mais nous n'y trouverons point de difficultés, si nous

(1) *Joan.* XIV. 23. — (2) *Levit.* XXVI. 12. — (3) *I. Cor.* VI. 17. — (4) *Rom.* V. 3.

avons bien retenu les choses qui ont déjà été accordées. Suivez, s'il vous plaît, mon raisonnement; vous verrez qu'il relève merveilleusement la dignité de la vie chrétienne. Il n'y a rien qui ne devienne plus parfait en s'unissant à un Etre plus noble : par exemple, les corps les plus bruts reçoivent tout à coup un certain éclat, quand la lumière du soleil s'y attache. Par conséquent, il ne se peut faire que l'ame s'unissant à ce premier Etre très-parfait, très-excellent et très-bon, elle n'en devienne meilleure. Et d'autant que les causes agissent selon la perfection de leur être, qui ne voit que l'ame étant meilleure elle agira mieux? Car dans cet état d'union avec Dieu, que nous vous avons montré par les Ecritures, sa vertu est fortifiée par la toute-puissante vertu de Dieu qui s'unit à elle; de sorte qu'elle participe, en quelque façon, aux actions divines. Cela est peut-être un peu relevé; mais tâchons de le rendre sensible par un exemple.

Considérez les cordes d'un instrument : d'elles-mêmes elles sont muettes et immobiles. Sont-elles touchées d'une main savante? elles reçoivent en elles la mesure et la cadence, et même elles la portent aux autres. Cette mesure et cette cadence, elles sont originairement dans l'esprit du maître : mais il les fait en quelque sorte passer dans les cordes, lorsque, les touchant avec art, il les fait participer à son action. Ainsi l'ame, si j'ose parler de la sorte, s'élevant à cette justice, à cette sagesse, à cette infinie sainteté, qui n'est autre chose que Dieu; touchée, pour ainsi dire, par l'Esprit de Dieu, elle devient juste, elle devient sage, elle devient sainte; et par-

ticipant selon sa portée aux actions divines, elle agit saintement comme Dieu lui-même agit saintement. Elle croit en Dieu, elle aime Dieu, elle espère en Dieu; et lorsqu'elle croit en Dieu, qu'elle aime Dieu, qu'elle espère en Dieu, c'est Dieu qui fait en elle cette foi, cette espérance, et ce saint amour. C'est pourquoi l'apôtre nous dit que « Dieu fait en nous le vouloir et le faire (1) »; c'est-à-dire, si nous le savons bien comprendre, que nous ne faisons le bien que par l'action qu'il nous donne; nous ne voulons le bien que par la volonté qu'il opère en nous. Donc toutes les actions chrétiennes sont des actions divines et surnaturelles auxquelles l'ame ne pourroit parvenir, n'étoit que Dieu s'unissant à elle, les lui communique par le Saint-Esprit qui est répandu dans nos cœurs. De plus, ces actions que Dieu fait en nous, ce sont aussi actions de vie, et même de vie éternelle. Par conséquent, on ne peut nier que Dieu s'unissant à nos ames, mouvant ainsi nos ames, ne soit véritablement la vie de nos ames. Et c'est là, si nous l'entendons, la nouveauté de vie dont parle l'apôtre (2).

Passons outre maintement, et disons : Si Dieu est notre vie, parce qu'il agit en nous, parce qu'il nous fait vivre divinement, en nous rendant participans des actions divines; il est absolument nécessaire qu'il détruise en nous le péché, qui non-seulement nous éloigne de Dieu, mais encore nous fait vivre comme des bêtes, hors de la conduite de la raison. Et ainsi, chrétiens, élevons nos cœurs; et puisque dans cette bienheureuse nouveauté de vie nous devons vivre et agir selon Dieu, rejetons loin de

(1) *Philip.* II. 13. — (2) *Rom.* VI. 4.

nous le péché qui nous fait vivre comme des bêtes brutes, et aimons la justice de la vertu, par laquelle nous sommes participans, comme dit l'apôtre saint Pierre (1), de la nature divine. C'est à quoi nous exhorte saint Paul, quand il dit : « Si nous vivons » de l'esprit, marchons en esprit » : *Si spiritu vivimus, spiritu et ambulemus* (2); c'est-à-dire, si nous vivons d'une vie divine, faisons des actions dignes d'une vie divine. Si l'Esprit de Dieu nous anime, laissons la chair et ses convoitises, et vivons comme animés de l'Esprit de Dieu, faisons des œuvres convenables à l'Esprit de Dieu; et comme Jésus-Christ est ressuscité par la gloire du Père, ainsi marchons en nouveauté de vie.

Regardons avec l'apôtre saint Paul (3) Jésus ressuscité, qui est la source de notre vie. Quel étoit le sauveur Jésus pendant le cours de sa vie mortelle? Il étoit chargé des péchés du monde, il s'étoit mis volontairement en la place de tous les pécheurs, pour lesquels il s'étoit constitué caution, et dont il étoit convenu de subir les peines. C'est pour cela que sa chair a été infirme; pour cela il a langui sur la croix parmi des douleurs incroyables; pour cela il est cruellement mort avec la perte de tout son sang. Dieu éternel, qu'il est changé maintenant! « Il est mort au péché », dit l'apôtre (4), c'est-à-dire, qu'il a dépouillé toutes les foiblesses qui avoient environné sa personne en qualité de caution des pécheurs. « Il est mort au péché, et il vit à Dieu »; parce qu'il a commencé une vie nouvelle qui n'a plus rien de l'infirmité de la chair, mais en laquelle

(1) *II. Petr.* I. 4. — (2) *Galat.* V. 25. — (3) *Hebr.* XII. 2. — (4) *Rom.* VI. 10.

reluit la gloire de Dieu : *Quod autem vivit, vivit Deo.* « Ainsi estimez, continue l'apôtre, vous qui » êtes ressuscités avec Jésus-Christ, estimez que » vous êtes morts au péché, et vivans à Dieu par » notre Seigneur Jésus-Christ (1) : et comme Jésus-» Christ est ressuscité par la gloire du Père, mar-» chons aussi dans une vie nouvelle (2) ». C'est à quoi nous oblige la résurrection de notre Sauveur, et la doctrine du saint Evangile : et ce que la doctrine évangélique nous prêche, cela même est confirmé en nous par le saint baptême.

De là étoit née cette belle cérémonie que l'on observoit dans l'ancienne Eglise au baptême des chrétiens. On les plongeoit entièrement dans les eaux, en invoquant sur eux le saint nom de Dieu. Les spectateurs, qui voyoient les nouveaux baptisés se noyer, pour ainsi dire, et se perdre dans les ondes de ce bain salutaire, puis revenir aussitôt lavés de cette fontaine très-pure, se les représentoient en un moment tout changés par la vertu occulte du Saint-Esprit, dont ces eaux étoient animées; comme si, sortant de ce monde en même temps qu'ils disparoissoient à leur vue, ils fussent allés mourir avec le Sauveur, pour ressusciter avec lui selon la vie nouvelle du christianisme. Telle étoit la cérémonie du baptême à laquelle l'apôtre regarde, lorsqu'il dit, dans le texte que nous traitons, que nous sommes ensevelis avec Jésus-Christ, pour mourir avec lui dans le saint baptême; afin que comme Jésus-Christ est ressuscité par la gloire du Père, ainsi nous marchions en nouveauté de vie. Il regardoit à

(1) *Rom.* VI. 11. — (2) *Ibid.* 4.

cette cérémonie du baptême, qui se pratiquoit sans doute du temps des apôtres : or encore que le temps ait changé, que la cérémonie ne soit plus la même, la vertu du baptême n'est point altérée; à cause qu'elle ne consiste pas tant dans cet élément corruptible, que dans la parole de Jésus-Christ, et dans l'invocation de la Trinité, et dans la communication de l'Esprit de Dieu, qui sont choses sur lesquelles le temps ne peut rien.

En effet, tout autant que nous sommes de baptisés nous sommes tous consacrés dans le saint baptême à la Trinité très-auguste, par la mort du péché et par la résurrection à la vie nouvelle. C'est pourquoi nos péchés y sont abolis, et la nouveauté de vie y est commencée : et de là vient que nous appelons le baptême le sacrement de régénération et de renouvellement de l'homme par le Saint-Esprit. D'où je conclus que le dessein de Dieu est de détruire en nous le péché; puisqu'il veut que la vie chrétienne commence par l'abolition de nos crimes; et ainsi il nous rend la justice que la prévarication du premier père nous avoit ôtée. Grâces à votre bonté, ô grand Dieu, qui faites un si grand présent à vos serviteurs, par Jésus-Christ le juste, qui se chargeant de nos péchés à la croix, par un divin échange nous a communiqué sa justice.

Mais ici peut-être vous m'objecterez que le péché n'est point détruit, même dans les justes; puisque la foi catholique professe qu'il n'y a aucun homme vivant qui ne soit pécheur. Pour résoudre cette difficulté, et connoître clairement quelle est la justice que le Saint-Esprit nous rend en ce monde, l'ordre

de mon raisonnement m'oblige d'entrer en ma seconde partie, et de vous faire voir le combat du fidèle contre la chair et ses convoitises. Je joindrai donc cette seconde partie avec ce qui me reste à dire de la première, dans une même suite de discours. Je tâcherai pourtant de ne rien confondre; mais j'ai besoin que vous renouveliez vos attentions.

La seconde partie de la vie chrétienne, c'est de combattre la concupiscence, pour détruire en nous le péché. Or quand je parle ici de concupiscence, n'entendez par ce mot aucune passion particulière, mais plutôt toutes les passions assemblées, que l'Ecriture a accoutumé d'appeler d'un nom général, la concupiscence et la chair. Mais définissons en un mot la concupiscence, et disons avec le grand Augustin : La concupiscence, c'est un attrait qui nous fait incliner à la créature au préjudice du Créateur, qui nous pousse aux choses sensibles au préjudice des biens éternels.

Qu'est-il nécessaire de vous dire combien cet attrait est puissant en nous? Chacun sait qu'il est né avec nous, et qu'il nous est passé en nature. Voyez, avant le christianisme, comme le vrai Dieu étoit méprisé par toute la terre : voyez, depuis le christianisme, combien peu de personnes goûtent comme il faut les vérités célestes de l'Evangile; et vous verrez que les choses divines nous touchent bien peu. Qui fait cela, fidèles, si ce n'est que nous aimons les créatures désordonnément? C'est pourquoi l'apôtre saint Paul dit : « La chair convoite contre l'esprit,

cette cérémonie du baptême, qui se pratiquoit sans doute du temps des apôtres : or encore que le temps ait changé, que la cérémonie ne soit plus la même, la vertu du baptême n'est point altérée; à cause qu'elle ne consiste pas tant dans cet élément corruptible, que dans la parole de Jésus-Christ, et dans l'invocation de la Trinité, et dans la communication de l'Esprit de Dieu, qui sont choses sur lesquelles le temps ne peut rien.

En effet, tout autant que nous sommes de baptisés nous sommes tous consacrés dans le saint baptême à la Trinité très-auguste, par la mort du péché et par la résurrection à la vie nouvelle. C'est pourquoi nos péchés y sont abolis, et la nouveauté de vie y est commencée : et de là vient que nous appelons le baptême le sacrement de régénération et de renouvellement de l'homme par le Saint-Esprit. D'où je conclus que le dessein de Dieu est de détruire en nous le péché; puisqu'il veut que la vie chrétienne commence par l'abolition de nos crimes; et ainsi il nous rend la justice que la prévarication du premier père nous avoit ôtée. Grâces à votre bonté, ô grand Dieu, qui faites un si grand présent à vos serviteurs, par Jésus-Christ le juste, qui se chargeant de nos péchés à la croix, par un divin échange nous a communiqué sa justice.

Mais ici peut-être vous m'objecterez que le péché n'est point détruit, même dans les justes; puisque la foi catholique professe qu'il n'y a aucun homme vivant qui ne soit pécheur. Pour résoudre cette difficulté, et connoître clairement quelle est la justice que le Saint-Esprit nous rend en ce monde, l'ordre

de mon raisonnement m'oblige d'entrer en ma seconde partie, et de vous faire voir le combat du fidèle contre la chair et ses convoitises. Je joindrai donc cette seconde partie avec ce qui me reste à dire de la première, dans une même suite de discours. Je tâcherai pourtant de ne rien confondre; mais j'ai besoin que vous renouveliez vos attentions.

La seconde partie de la vie chrétienne, c'est de combattre la concupiscence, pour détruire en nous le péché. Or quand je parle ici de concupiscence, n'entendez par ce mot aucune passion particulière, mais plutôt toutes les passions assemblées, que l'Ecriture a accoutumé d'appeler d'un nom général, la concupiscence et la chair. Mais définissons en un mot la concupiscence, et disons avec le grand Augustin : La concupiscence, c'est un attrait qui nous fait incliner à la créature au préjudice du Créateur, qui nous pousse aux choses sensibles au préjudice des biens éternels.

Qu'est-il nécessaire de vous dire combien cet attrait est puissant en nous? Chacun sait qu'il est né avec nous, et qu'il nous est passé en nature. Voyez, avant le christianisme, comme le vrai Dieu étoit méprisé par toute la terre : voyez, depuis le christianisme, combien peu de personnes goûtent comme il faut les vérités célestes de l'Evangile; et vous verrez que les choses divines nous touchent bien peu. Qui fait cela, fidèles, si ce n'est que nous aimons les créatures désordonnément? C'est pourquoi l'apôtre saint Paul dit : « La chair convoite contre l'esprit,

» et l'esprit contre la chair (1) ». Et ailleurs : « Je » me plais en la loi selon l'homme intérieur; mais » je sens en moi-même une loi qui résiste à la loi de » l'esprit (2) » : voilà le combat. Que si l'apôtre même ressent cette guerre, qui ne voit que cette opiniâtre contrariété de la convoitise, répugnante au bien, se rencontre même dans les plus justes?

Dieu éternel, d'où vient ce désordre? Pourquoi cet attrait du mal, même dans les saints? Car enfin ils se plaignent tous généralement, que, dans le dessein qu'ils ont de s'unir à Dieu, ils sentent une résistance continuelle. Grand Dieu, je connois vos desseins : vous voulez que nous expérimentions en nous-mêmes une répugnance éternelle à ce que votre loi si juste et si sainte désire de nous; afin que nous sachions distinguer ce que nous faisons par nous-mêmes, d'avec ce que vous faites en nous par votre Esprit saint; et que par l'épreuve de notre impuissance, nous apprenions à attribuer la victoire, non point à nos propres forces, mais à votre bras et à l'honneur de votre assistance. Et ainsi vous nous laissez nos foiblesses, afin de faire triompher votre grâce dans l'infirmité de notre nature. Par où vous voyez, chrétiens, que la concupiscence combat dans les justes, mais que la grâce divine surmonte. C'est la grâce qui oppose à l'attrait du mal la chaste délectation des biens éternels; c'est-à-dire, la charité qui nous fait observer la loi, non point par la crainte de la peine, mais par l'amour de la véritable justice : et cette charité est répandue en nos cœurs, non par

(1) *Gal.* v. 17. — (2) *Rom.* vii. 22, 23.

le libre arbitre qui est né avec nous, mais par le Saint-Esprit qui nous est donné (1).

La charité donc et la convoitise se font la guerre sans aucune trève : à mesure que l'une croît, l'autre diminue. Il en est comme d'une balance : autant que vous ôtez à la charité, autant vous ajoutez de poids à la convoitise. Quand la charité surmonte, nous sommes libres de cette liberté dont parle l'apôtre (2), par laquelle Jésus-Christ nous a affranchis. Nous sommes libres, dis-je, parce que nous agissons par la charité, c'est-à-dire, par une affection libérale. Mais notre liberté n'est point achevée, parce que le règne de la charité n'est pas accompli. La liberté sera entière, quand la paix sera assurée, c'est-à-dire au ciel. Cependant nous gémissons ici-bas; parce que la paix de la charité que nous y avons, étant toujours mêlée avec la guerre de la convoitise, elle n'est pas tant le calme de nos troubles, que la consolation de notre misère : et en voici une belle raison de saint Augustin.

La liberté n'est point parfaite, dit-il, et la paix n'est pas assurée; parce que la convoitise, qui nous résiste, ne peut être combattue sans péril : elle ne peut être aussi bridée sans contrainte, ni par conséquent modérée sans inquiétude. *Illa quæ resistunt, periculoso debellantur prælio; et illa quæ victa sunt, nondum securo triumphantur otio, sed adhuc sollicito premuntur imperio* (3). Et de là vient que notre justice ici-bas, je parle encore avec le grand Augustin, de là vient que « notre justice consiste plus en la

(1) *Rom.* v. 5. — (2) *Gal.* iv. 31. — (3) *De Civ. Dei, lib.* xix, *cap.* xxvii, *tom.* vii, *col.* 572.

charité qui les couvre : « La charité, dit l'apôtre » saint Pierre (1), couvre la multitude des péchés ».

Bien plus, ce grand Dieu tout-puissant fait éclater la lumière même du sein des plus épaisses ténèbres; il fait servir à la justice le péché même. Admirable économie de la grâce! oui les péchés mêmes, je l'oserai dire, dans lesquels la fragilité humaine fait tomber le juste, si d'un côté ils diminuent la justice, ils l'augmentent et l'accroissent de l'autre. Et comment cela? C'est qu'ils enflamment les saints désirs de l'homme fidèle; c'est qu'en lui faisant connoître sa servitude, ils font qu'il désire bien plus ardemment les bienheureux embrassemens de son Dieu, dans lesquels il trouvera la vraie liberté; c'est qu'ils lui font confesser sa propre foiblesse et le besoin qu'il a de la grâce, dans un état d'un profond anéantissement. Et d'autant que le plus juste c'est le plus humble, le péché même en quelque sorte accroît la justice; parce qu'il nous fonde de plus en plus dans l'humilité.

Vivons ainsi, fidèles, vivons ainsi; faisons que notre foiblesse augmente l'honneur de notre victoire, par la grâce de notre Seigneur Jésus-Christ. Aimons cette justice divine qui fait que le péché même nous tourne à bien : quand nous voyons croître nos iniquités, songeons à nous enrichir par les bonnes œuvres, afin de réparer notre perte. Le fidèle qui vit de la sorte, expiant ses péchés par les aumônes, se purifiant toute sa vie par la pénitence, par le sacrifice d'un cœur contrit, par les œuvres de miséricorde, il ne détruit pas seulement le règne du péché,

(1) *I. Petr.* IV. 8.

comme

comme je disois tout-à-l'heure, je passe maintenant plus outre, et je dis qu'il détruit entièrement le péché; parce que, dit saint Augustin, « comme notre » vie n'est pas sans péché, aussi les remèdes pour les » purger ne nous manquent pas » : *Sicut peccata non defuerunt, ita etiam remedia, quibus purgarentur, affuerunt* (1).

Enfin celui qui vit de la sorte, détestant les péchés mortels, faisant toute sa vie pénitence pour les véniels, à la manière que je viens de dire avec l'incomparable saint Augustin, il méritera, dit le même Père. Que nos nouveaux réformateurs entendent ce mot : c'est dans cette belle épître à Hilaire, où ce grand personnage combat l'orgueilleuse hérésie de Pélage, ennemi de la grâce de Jésus-Christ. Cet humble défenseur de la grâce chrétienne se sert en ce lieu du mot de mérite : étoit-ce pour enfler le libre arbitre? n'étoit-ce pas plutôt pour relever la dignité de la grâce, et des saints mouvemens que Dieu fait en nous? Quelle est donc votre vanité et votre injustice, ô très-charitables réformateurs, de prêcher que nous ruinons la grâce de Dieu, parce que nous nous servons du mot de mérite? si ce n'est peut-être que vous vouliez dire que saint Augustin a détruit la grâce, et que Calvin seul l'a bien établie. Pardonnez-moi cette digression; je reviens à mon passage de saint Augustin. Un homme passant sa vie dans l'esprit de mortification et de pénitence, « encore qu'il ne vive pas sans péché, il » méritera, dit saint Augustin, de sortir de ce » monde sans aucun péché » : *Merebitur hinc exire*

(1) *Ad Hilar. Ep.* CLVII, *n.* 3, *tom.* II, *col.* 543.

sine peccato, quamvis, cùm hic viveret, habuerit nonnulla peccata (1) : et ainsi le péché est détruit en nous, à cause du mérite de la vraie foi qui opère par la charité.

Il est donc vrai, fidèles, ce que j'ai dit, que même dans cet exil Dieu détruit le péché par sa grâce ; il est vrai qu'il y surmonte la concupiscence : et ainsi, par la miséricorde de Dieu, je me suis déjà acquitté envers vous des deux premières parties de ma dette. Faites votre profit de cette doctrine : elle est haute, mais nécessaire. Je sais que les humbles l'entendent ; peut-être ne plaira-t-elle pas aux superbes. Les lâches sans doute seront fâchés qu'on leur parle toujours de combattre. Mais pour vous, ô vrais chrétiens, travaillez sans aucun relâche ; puisque vous avez un ennemi en vous-mêmes, avec lequel, si vous faites la paix en ce monde, vous ne sauriez avoir la paix avec Dieu. Voyez combien il est nécessaire de veiller toujours, de prier toujours, de peur de tomber en tentation. Que si cette guerre continuelle vous semble fâcheuse, consolez-vous par l'espérance fidèle de la glorieuse résurrection, qui se commence déjà en nos corps. C'est la troisième opération que le Saint-Esprit exerce dans l'homme fidèle durant le pélerinage de cette vie ; et c'est aussi par où je m'en vais conclure.

(1) *Loco mox citato.*

SERMON

SUR

LES OBLIGATIONS DE L'ÉTAT RELIGIEUX,

PRÊCHÉ DEVANT LES RELIGIEUSES DE S. CYR (*).

Fragilité et grande misère du monde : puissance et funestes effets de sa séduction. Motifs pressans pour porter les chrétiens à s'en séparer entièrement. Origine des communautés religieuses. En quoi consiste la pauvreté dont on y fait profession. Infidélités sans nombre, qu'on commet journellement dans les monastères contre cette vertu. Avantages de la virginité : jusqu'où elle doit s'étendre. A qui se rapporte l'obéissance que l'on rend aux supérieurs. Dans quel esprit il faut se soumettre à ceux qui abusent de leur autorité. Avec quel soin les religieuses doivent éviter le commerce du monde, les sentimens de la vanité, et les amusemens de l'esprit.

Le monde entier n'est rien; tout ce qui est mesuré par le temps va finir. Le ciel, qui nous couvre par sa voûte immense, est comme une tente, selon la comparaison de l'Ecriture (1) : on la dresse le soir pour les voyageurs, et on l'enlève le lendemain.

(*) Nous n'avons point l'original de ce sermon, dont nous avons trouvé plusieurs copies dans le diocèse de Meaux : toutes l'attribuent à Bossuet, et il est aisé de l'y reconnoître. Le troisième point prouve qu'il a été fait pour la maison de Saint-Cyr. (*Edit. de Déforis.*)

(1) *Job.* XXXVI. 29.

Quelle doit être notre vie et notre conversation ici-bas, dit un apôtre (1), puisque ces cieux que nous voyons, et cette terre qui nous porte, vont être embrasés par le feu ? La fin de tout arrive ; la voilà qui vient ; elle est presque déjà venue. Tout ce qui paroît de plus solide n'est qu'une figure qui passe quand on en veut jouir, qu'une ombre fugitive qui disparoît. « Le temps est court, dit saint Paul par-» lant des vierges (2) ; donc il faut user du monde » comme n'en usant pas », n'en user que pour le vrai besoin, en user sobrement sans en vouloir jouir, en user en passant sans s'y arrêter et sans y tenir. C'est donc une pitoyable erreur que de s'imaginer qu'on sacrifie beaucoup à Dieu quand on quitte le monde pour lui : c'est renoncer à une illusion pernicieuse ; c'est renoncer à de vrais maux, déguisés sous une vaine apparence de biens. Perd-on un appui quand on jette un roseau fêlé, qui, loin de nous soutenir, nous perceroit la main, si nous voulions nous y appuyer ? Faut-il bien du courage pour s'enfuir d'une maison qui tombe en ruine, et qui nous écraseroit dans sa chute ?

Que quitte-t-on en quittant le monde ? Ce que quitte celui qui, à son réveil, sort d'un songe plein d'inquiétudes. Tout ce qui se voit, qui se touche, qui se compte, qui se mesure par le temps, n'est qu'une ombre de l'être véritable : à peine commence-t-il à être, qu'il n'est déjà plus. Ce n'est rien sacrifier à Dieu, que de lui sacrifier la nature entière : c'est lui donner le néant, la vanité, le mensonge même. D'ailleurs ce monde, si vain et si fra-

(1) *II. Petr.* III. 10, 11. — (2) *I. Cor.* VII. 29, 31.

gile, est trompeur, ingrat, plein de trahisons. O combien dure est sa servitude ! Enfans des hommes, que ne vous en coûte-t-il point pour le flatter, pour tâcher de lui plaire, pour mendier ses grâces? Quelles traverses, quelles alarmes, quelles bassesses, quelle lâcheté pour parvenir à ce qu'on n'a point de honte d'appeler les honneurs ! Quel état violent, et pour ceux qui s'efforcent de parvenir, et pour ceux mêmes qui sont parvenus ! Quelle pauvreté effective dans une abondance apparente ! Tout y trahit le cœur, jusqu'à l'espérance même dont on paroît nourri : les désirs s'enveniment ; ils deviennent farouches et insatiables : l'envie déchire les entrailles; on est malheureux non-seulement par son propre malheur, mais encore par la prospérité d'autrui. On est peu touché de ce qu'on possède ; on ne sent que ce qu'on n'a pas : l'expérience de la vanité de ce qu'on a ne ralentit jamais la fureur d'acquérir ce qu'on sait bien qui est aussi vain, et aussi incapable de rendre heureux. On ne peut ni assouvir les passions ni les vaincre ; on en sent la tyrannie, et on ne veut point être délivré.

O ! si je pouvois traîner le monde entier dans les cloîtres et dans les solitudes, j'arracherois de sa bouche un aveu de sa misère et de son désespoir. Mais hélas ! que vois-je ? Va-t-on dans le monde l'étudier de près dans son état le plus naturel, on n'entend dans toutes les familles que gémissemens de cœurs oppressés. L'un est dans une disgrâce qui lui enlève le fruit de ses travaux depuis tant d'années, et qui met sa patience à bout ; l'autre souffre dans sa place des dégoûts et des désagrémens : ce-

lui-ci perd ; l'autre craint de perdre : cet autre n'a pas assez ; il est dans un état violent. L'ennui les poursuit tous, jusque dans les spectacles et dans la foule des plaisirs : ils avouent qu'ils sont misérables ; et je ne veux que le monde pour apprendre aux hommes combien le monde est digne de mépris.

Mais pendant que les enfans du siècle parlent ainsi, quel est le langage de ceux qui doivent être les enfans de Dieu ? Hélas ! ils conservent une estime et une admiration secrète, pour les choses les plus vaines, que le monde même, tout vain qu'il est, ne peut s'empêcher de mépriser. O mon Dieu, arrachez, arrachez du cœur de vos enfans cette erreur maudite. J'en ai vu, même de bons, de sincères dans leur piété, qui, faute d'expérience, étoient éblouis d'un éclat grossier. Ils étoient étonnés de voir des gens, avancés dans les honneurs du siècle, leur dire : Nous ne sommes point heureux. Cette vérité leur étoit encore nouvelle, comme si l'Evangile ne la leur avoit pas révélée, comme si leur renoncement au monde n'avoit pas dû être fondé sur une pleine et constante persuasion de sa vanité. O mon Dieu, le monde, par le langage même de ses passions, rend témoignage à la vérité de votre Evangile, qui dit : « Malheur au monde (1) » ; et vos enfans ne rougissent point de montrer que le monde a encore pour eux quelque chose de doux et d'agréable.

Ce monde n'est pas seulement fragile et misérable ; il est encore incompatible avec les vrais biens. Les peines que nous lui voyons souffrir sont pour lui le commencement des douleurs éternelles. Comme

(1) *Matt.* XVIII. 7.

la joie céleste se forme peu à peu dès cette vie dans le cœur des justes, où est le royaume de Dieu; les horreurs et le désespoir de l'enfer se forment aussi peu à peu dans le cœur des hommes profanes, qui vivent loin de Dieu. Le monde est un enfer déjà commencé : tout y est envie, fureur, haine de la vérité et de la vertu, impuissance et désespoir d'appaiser son propre cœur, et de rassasier ses désirs.

Jésus-Christ est venu du ciel sur la terre foudroyer de ses malédictions ce monde impie, après en avoir enlevé ses élus. « Dieu nous a arrachés, dit saint » Paul (1), à la puissance des ténèbres, pour nous » transférer au royaume de son Fils bien-aimé ». Le monde est le royaume de Satan, et les ténèbres du péché couvrent cette région de mort. « Malheur » au monde, à cause des scandales (2) ». Hélas ! les justes mêmes sont ébranlés. O qu'elle est redoutable cette puissance des ténèbres, qui aveugle les plus clairvoyans ! C'est une puissance d'enchanter les esprits, de les séduire, de leur ôter la vérité même, après qu'ils l'ont crue, sentie et aimée. O puissance terrible, qui répand l'erreur, qui fait qu'on ne voit plus ce qu'on voyoit, qu'on craint de le revoir, et qu'on se complaît dans les ténèbres de la mort ! Enfans de Dieu, fuyez cette puissance ; elle entraîne tout, elle flatte, elle tyrannise, elle enlève les cœurs. Ecoutez Jésus-Christ, qui crie : « On ne peut servir » deux maîtres, Dieu et le monde (3) ». Ecoutez un de ses apôtres, qui ajoute : « Adultères, ne savez-» vous pas que l'amitié de ce monde est ennemie de

(1) *Coloss.* I. 13. — (2) *Matt.* XVIII. 7. — (3) *Ibid.* VI 24.

» Dieu (1) » ? Point de milieu; nulle espérance d'en trouver: c'est abandonner Dieu, c'est renoncer à son amour, que d'aimer son ennemi.

Mais en renonçant au monde, faut-il renoncer à tout ce que le monde donne? Ecoutez encore un autre apôtre; c'est saint Jean (2) : « N'aimez ni le » monde, ni les choses qui sont dans le monde », ni lui, ni ce qui lui appartient; tout ce qu'il donne est aussi vain, aussi corrompu, aussi empoisonné que lui.

Mais quoi, faut-il que tous les chrétiens vivent dans ce renoncement? Ecoutez-vous vous-même du moins, si vous n'écoutez pas les apôtres. Qu'avez-vous promis dans votre baptême, pour entrer non dans la perfection d'un ordre religieux, mais dans le simple christianisme et dans l'espérance du salut? Vous avez renoncé à Satan, à ses pompes. Remarquez quelles sont ces pompes : Satan n'en a point de distinguées de celles du siècle. Les pompes du siècle, qu'on est tenté de croire innocentes, sont donc, selon vous-même, celles de Satan; et vous avez promis de les détester. Cette promesse si solennelle, qui vous a introduit dans la société des fidèles, ne sera-t-elle qu'une comédie et une dérision sacrilége? Le renoncement au monde, et la détestation de ses vanités, est donc essentiel au salut de chaque chrétien. Celui qui quitte le monde, qu'y ajoute-t-il? Il s'éloigne de son ennemi, il détourne les yeux pour ne pas voir ce qu'il abhorre; il se lasse d'être aux prises avec cet ennemi, ne pouvant jamais faire ni trève ni paix. Est-ce là un grand sacrifice? n'est-

(1) *Jac.* IV. 4. — (2) *I. Joan.* II. 15.

ce pas plutôt un grand soulagement, une sûreté douce, une paix qu'on devroit chercher pour soi-même dès qu'on désire être chrétien, et n'aimer pas ce que Dieu condamne? Quand on ne veut point aimer Dieu, quand on ne veut aimer que ses passions, et s'y livrer sans religion, par ce désespoir dont parle saint Paul (1), je ne m'étonne pas qu'on aime le monde et qu'on le cherche. Mais quand on croit la religion, quand on désire de s'y attacher, quand on craint la justice de Dieu, quand on se craint soi-même, et qu'on se défie de sa propre fragilité; peut-on craindre de quitter le monde dès qu'on veut faire son salut? n'y a-t-il pas plus de sûreté et de facilité, de secours, de consolations dans la solitude?

Laissons donc pour un moment les vues de perfection : ne parlons que d'amour de son salut, que d'intérêt propre, que de douceur et de paix de cette vie. Où sera-t-il cet intérêt même temporel, pour une ame en qui toute religion n'est pas éteinte? Où sera-t-elle cette paix, sinon loin d'une mer si orageuse, qui ne fait voir partout qu'écueils et que naufrages? Où sera-t-elle, sinon loin des objets qui enflamment les désirs, qui irritent les passions, qui empoisonnent les cœurs les plus innocens, qui réveillent tout ce qu'il y a de plus malin dans l'homme, qui ébranlent les ames les plus fermes et les plus droites? Hélas! je vois tomber les plus hauts cèdres du Liban, et je courrai au-devant du péril, et je craindrai de me mettre à l'abri de la tempête? N'est-ce pas être ennemi de soi-même, rejeter le

(1) *Eph.* IV. 19.

salut et la paix, en un mot, aimer sa perte, et la chercher dans un trouble continuel?

Après cela, faut-il s'étonner si saint Paul exhorte les vierges à demeurer libres (1), n'ayant d'autre époux que l'Epoux céleste. Il ne dit pas : C'est afin que vous soyez dans une plus haute perfection, et dans une oraison plus éminente; il dit : Afin que vous ne soyez point dans un malheureux partage entre Jésus-Christ et un époux mortel, entre les saints exercices de la religion, et les soins dont on ne peut se garantir quand on est dans l'esclavage du siècle; c'est « afin que vous puissiez prier sans » empêchement : c'est que vous auriez, dit-il, dans » le mariage, les tribulations de la chair, et je » voudrois vous les épargner : c'est, dit-il encore, » que je voudrois vous voir dégagées de tout em- » barras ». A la vérité, ce n'est pas un précepte; car cette parole, comme Jésus-Christ le dit dans l'Evangile (2), ne peut être comprise de tous : mais heureux, je dis même, heureux dès cette vie, ceux à qui il est donné de la comprendre, de la goûter et de la suivre. Ce n'est pas un précepte; mais c'est un conseil de l'apôtre, de l'apôtre, dis-je, plein de l'Esprit de Dieu : c'est un conseil que tous n'ont pas le courage de suivre; mais qu'il donne à tous en général; afin qu'il soit suivi de ceux à qui Dieu mettra au cœur ce goût de la bienheureuse liberté.

De là vient qu'en ouvrant les livres des saints Pères, je ne trouve de tous côtés, même dans les sermons faits à tout le peuple sans distinction, que des exhortations pressantes, pour conduire les chré-

(1) *I. Cor.* VII. 25 *et seq.* — (2) *Matt.* XIX. 11.

tiens en foule dans les solitudes. C'est ainsi que saint Basile fait un sermon exprès, pour inviter tous les chrétiens à la vie solitaire. Saint Grégoire de Nazianze, saint Chrysostôme, saint Jérôme, saint Ambroise, l'Orient, l'Occident, tout retentit des louanges du désert, et de la fuite du siècle. J'aperçois même, dans la règle de saint Benoît, qu'on ne craignoit point de consacrer les enfans avant qu'ils eussent l'usage de raison : les parens, sans craindre de les tyranniser, croyoient pouvoir les vouer à Dieu dès le berceau. Vous vous en étonnez, vous qui mettez une si grande différence entre la vie du commun des chrétiens, vivans au milieu du siècle, et celle des ames religieuses, consacrées à Dieu dans la solitude. Mais apprenez que parmi ces vrais chrétiens, qui ne regardoient le siècle qu'avec horreur, il y avoit peu de différence entre la vie pénitente et recueillie que l'on menoit dans sa famille, et celle que l'on menoit dans un désert. S'il y avoit quelque différence, c'est qu'il est plus doux, plus facile, plus sûr de mépriser le monde de loin que de près. On ne croyoit donc point gêner la liberté des enfans, puisqu'ils devoient, comme chrétiens, ne prendre nulle part aux pompes et aux joies du monde. C'étoit leur épargner des tentations, et leur préparer une heureuse paix, que de les ensevelir tout vivans dans cette société, avec les anges de la terre.

Aimable simplicité des enfans de Dieu, qui n'avoient plus rien à ménager ici-bas! ô pratique étonnante! mais qui n'est si disproportionnée à nos mœurs, qu'à cause que les disciples de Jésus-Christ

ne savent plus ce que c'est que de porter la croix avec lui, et que de dire avec lui : Malheur, malheur au monde. On n'a point de honte d'être chrétien, et de vouloir jouir de sa liberté pour goûter le fruit défendu, pour aimer le monde que Jésus-Christ déteste. O lâcheté honteuse, qui étoit réservée pour la consommation de l'iniquité dans les derniers siècles ! On a oublié qu'être chrétien, et n'être plus de ce monde, c'est essentiellement la même chose.

Hélas ! quand vous reverrons-nous, ô beaux jours, ô jours bienheureux, où toutes les familles chrétiennes, sans quitter leurs maisons et leurs travaux, vivoient comme nos communautés les plus régulières? C'est sur ce modèle que nos communautés se sont formées. On se taisoit, on prioit, on travailloit sans cesse des mains, on se cachoit : en sorte que les chrétiens étoient appelés un genre d'hommes qui fuyoient la lumière. On obéissoit au pasteur, au père de famille : point d'autre attente que celle de notre bienheureuse espérance pour l'avénement du grand Dieu de gloire; point d'autre assemblée que celle où l'on écoutoit les paroles de la foi; point d'autre festin que celui de l'Agneau, suivi d'un repas de charité; point d'autre pompe que celle des fêtes et des cérémonies; point d'autre plaisir que celui de chanter les psaumes et les sacrés cantiques; point d'autres veilles que celles où l'on ne cessoit de prier. O beaux jours ! quand vous reverrons-nous? Qui me donnera des yeux, pour voir la gloire de Jérusalem renouvelée ? Heureuse postérité, sous laquelle reviendront ces anciens jours. De tels chré-

tiens étoient solitaires, et changeoient les villes en déserts.

Dès ces premiers temps, nous admirons en Orient des hommes et des femmes qu'on nommoit Ascètes, c'est-à-dire, exercitans : c'étoient des chrétiens dans le célibat, qui suivoient toute la perfection du conseil de l'apôtre. En Occident, quelle foule de vierges et de personnes de tout âge, de toutes conditions, qui dans l'obscurité et dans le silence ignoroient le monde et étoient ignorées de lui, parce que le monde n'étoit pas digne d'elles ! Les persécutions poussèrent jusque dans les plus affreux déserts les patriarches des anachorètes, saint Paul et saint Antoine : mais la persécution fit moins de solitaires que la paix et le triomphe de l'Eglise, après la conversion de Constantin. Les chrétiens, si simples et si ennemis de toute mollesse, craignoient plus une paix flatteuse pour les sens, qu'ils n'avoient craint la cruauté des tyrans. Les déserts se peuplèrent d'anges innombrables, qui vivoient dans des corps mortels sans tenir à la terre : les solitudes sauvages fleurirent ; les villes entières étoient presque désertes ; d'autres villes, comme Oxyrinque, dans l'Egypte, devenoient autant de monastères. Voilà la source des communautés religieuses : ô qu'elle est belle ! qu'elle est touchante ! que la terre ressemble au ciel, quand les hommes y vivent ainsi !

Mais hélas, que cette ferveur des anciens jours nous reproche le relâchement et la tiédeur des nôtres ! Il me semble que j'entends saint Antoine qui se plaint de ce que le soleil vient troubler sa prière, qui a été aussi longue que la nuit. Je crois le

voir qui reçoit une lettre de l'Empereur, et qui dit à ses disciples : Réjouissez-vous, non de ce que l'Empereur m'a écrit; mais de ce que Dieu nous a écrit une lettre, en nous donnant l'Evangile de son Fils (1). Je vois saint Pacôme, qui, marchant sur les traces de saint Antoine, devient de son côté, dans un autre désert, le père d'une postérité innombrable. J'admire Hilarion, qui fuit de pays en pays, jusqu'au-delà des mers, le bruit de ses vertus et de ses miracles qui le poursuit. J'entends un solitaire, qui, ayant vendu le livre des Evangiles, pour donner tout aux pauvres et pour ne posséder plus rien, s'écrie : J'ai tout quitté, même jusqu'au livre qui m'a appris à quitter tout. Un autre, c'est le grand Arsène, devenu sauvage, s'il m'est permis de parler ainsi, consoloit les autres solitaires qui se plaignoient de ne le point voir, en leur disant : Dieu sait, Dieu sait, mes frères, si je ne vous aime point; mais je ne puis être avec lui et avec vous. Voilà les hommes que Dieu a montrés de loin au monde dans les déserts pour le condamner, et pour nous apprendre à le fuir.

Sortons, sortons de Babylone, persécutrice des enfans de Dieu, et enivrée du sang des saints; hâtons-nous d'en sortir, de peur de participer à ses crimes et à ses plaies. Ici je parle devant Dieu qui me voit, qui m'entend; je parle en Jésus-Christ, et c'est sa parole qui est dans ma bouche. Je vous dois la vérité; je vous la donne toute pure, sans exagération. Que celui qui est attaché au monde par des

(1) *Apud. S. Athanas. Vit. S. Anton. n.* 81, *tom.* 1, *part.* II, *pag.* 855, 856.

liens légitimes que la Providence a formés, y demeure en paix; qu'il en use comme n'en usant point: qu'il vive dans le monde sans y tenir ni par le plaisir, ni par intérêt; mais qu'il tremble, et qu'il ne se console qu'en s'abandonnant aux desseins de Dieu. Je dis bien davantage : que celui qui n'a jamais cherché le monde, et que Dieu y appelle par des marques décisives de vocation, y aille, et Dieu sera avec lui. « Mille traits tomberont à sa gauche et dix » mille à sa droite, sans le toucher. Il foulera aux » pieds l'aspic et le basilic, le lion et le dragon (1) »; rien ne le blessera, pourvu qu'il n'aille qu'à mesure que Dieu le mènera par la main. Mais ceux que Dieu n'y mène point, iront-ils s'exposer d'eux-mêmes? craindront-ils de s'éloigner des tentations et de faciliter leur salut? Non; quiconque veut chercher Dieu, doit fuir le monde autant que son état lui permet de le fuir.

Mais que faire dans la retraite? quelles en seront les occupations? quel en sera le fruit? c'est ce qui me reste à vous expliquer.

SECOND POINT.

Toutes les communautés religieuses ont trois vœux qui font l'essentiel de leur état, pauvreté, chasteté, obéissance. La correction des mœurs et la stabilité, marqués dans la règle de saint Benoît, reviennent au même but, qui est de tenir les hommes dans l'obéissance jusqu'à la mort. Examinons, en peu de mots, tous ces divers engagemens.

Rien n'effraie plus que la pauvreté : c'est pourquoi

(1) *Ps.* xc. 7, 13.

Jésus-Christ, qui est venu révéler des vérités cachées depuis l'origine des siècles, comme dit l'Evangile (1), commence ses instructions, en renversant le sens humain, par la pauvreté. « Bienheureux les pauvres » d'esprit », dit-il (2); ailleurs il est dit : « Bienheu- » reux les pauvres (3) », mais c'est la même chose; c'est-à-dire, Bienheureux ceux qui sont pauvres par l'esprit, par la volonté, par le mépris des fausses richesses, par le renoncement à tous biens créés, à tout talent naturel, au trésor même le plus intime et dont on est le plus jaloux, je veux dire de sa propre sagesse, de son propre esprit. Heureux qui s'appauvrit ainsi soi-même, qui ne se laisse rien : heureux qui est pauvre jusqu'à se dépouiller de tout soi-même; heureux qui n'a plus d'autre bien que la pauvreté du Sauveur, dont le monde a été ainsi enrichi, selon l'expression de saint Paul (4).

On promet à Dieu d'entrer dans cet état de nudité et de renoncement; on le promet, et c'est à Dieu : on le déclare à la face des saints autels : mais après avoir goûté le don de Dieu, on retombe dans le piége de ses désirs. L'amour-propre, avide et timide, craint toujours de manquer : il s'accroche à tout, comme une personne qui se noie se prend à tout ce qu'elle trouve, même à des ronces et à des épines pour se sauver. Plus on ôte à l'amour-propre, plus il s'efforce de reprendre d'une main ce qui échappe à l'autre. Il est inépuisable en beaux prétextes : il se replie comme un serpent, il se déguise, il prend toutes les formes; il invente mille nouveaux

(1) *Matt.* XIII. 35. — *Ibid.* V. 3. — (3) *Luc.* VI. 20. — (4) *II. Cor.* VIII. 9.

besoins,

besoins, pour flatter sa délicatesse et pour autoriser ses relâchemens. Il se dédommage en petits détails des sacrifices qu'il a faits en gros : il se retranche dans un meuble, dans un habit, un livre, un rien qu'on n'oseroit nommer : il tient à un emploi, à une confidence, à une marque d'estime, à une vaine amitié. Voilà ce qui lui tient lieu des charges, des honneurs, des richesses, des rangs, que les ambitieux du siècle poursuivent : tout ce qui a un goût de propriété, tout ce qui fait une petite distinction, tout ce qui console l'orgueil abattu et resserré dans des bornes si étroites, tout ce qui nourrit un reste de vie naturelle, et qui soutient ce qu'on appelle moi; tout cela est recherché avec avidité. On le conserve; on craint de le perdre; on le défend avec subtilité, bien loin de l'abandonner : quand les autres nous le reprochent, nous ne pouvons nous résoudre à nous l'avouer à nous-mêmes : on est plus jaloux là-dessus qu'un avare ne le fut jamais de son trésor.

Ainsi la pauvreté n'est qu'un nom; et le grand sacrifice de la piété chrétienne, se tourne en pure illusion et en petitesse d'esprit. On est plus vif pour des bagatelles, que les gens du monde ne le sont pour les plus grands intérêts : on est sensible aux moindres commodités qui manquent : on ne veut rien posséder; mais on veut tout avoir, même le superflu, si peu qu'il flatte notre goût : non-seulement la pauvreté n'est point pratiquée, mais elle est inconnue. On ne sait ce que c'est que d'être pauvre par la nourriture grossière, pauvre par la nécessité du travail, pauvre par la simplicité et la

petitesse du logement, pauvre dans tout le détail de la vie.

Où sont ces anciens instituteurs de la vie religieuse, qui ont voulu se faire pauvres par sacrifice, comme les pauvres de la campagne le sont par nécessité. Ils s'étoient proposé pour modèle de leur vie, celle de ces ouvriers champêtres, qui gagnent leur vie par le travail; et qui, par ce travail, ne gagnent que le nécessaire. C'est dans cette vraie et admirable pauvreté qu'ont vécu tant d'hommes capables de gouverner le monde, tant de vierges délicates nourries dans l'opulence et dans les délices, tant de personnes de la plus haute condition.

C'est par-là que les communautés peuvent être généreuses, libérales, désintéressées. Autrefois les solitaires d'Orient et d'Egypte non-seulement vivoient du travail de leurs mains, mais faisoient encore des aumônes immenses. On voyoit sur la mer des vaisseaux chargés de leurs charités : maintenant il faut des revenus prodigieux pour faire subsister une communauté. Les familles accoutumées à la pauvreté épargnent tout; elles subsistent de peu : mais les communautés ne peuvent se passer de l'abondance. Combien de centaines de familles subsisteroient honnêtement de ce qui suffit à peine pour la dépense d'une seule communauté, qui fait profession de renoncer aux biens des familles du siècle, pour embrasser la pauvreté? Quelle dérision! quel renversement! Dans ces communautés, la dépense des infirmes surpasse souvent celle des pauvres malades d'une ville entière. C'est qu'on est de loisir pour s'écouter soi-même dans les moindres infirmités;

c'est qu'on a le loisir de les prévenir, d'être toujours occupé de soi et de sa délicatesse; c'est qu'on ne mène point une vie simple, pauvre, active et courageuse. De là vient, dans les maisons qui devroient être pauvres, une âpreté scandaleuse pour l'intérêt : le fantôme de communauté sert de prétexte pour le couvrir; comme si la communauté étoit autre chose que l'assemblage des particuliers qui ont renoncé à tout; et comme si le désintéressement des particuliers ne devoit pas rendre toute la communauté désintéressée.

Ayez affaire à de pauvres gens chargés d'une grande famille; souvent vous les trouverez droits, modérés, capables de relâcher pour la paix, et d'une facile composition. Ayez affaire à une communauté régulière, elle se fait un point de conscience de vous traiter avec rigueur. J'ai honte de le dire; je ne le dis qu'en secret et en gémissant, je ne le dis qu'à l'oreille, pour instruire les épouses de Jésus-Christ; mais enfin il faut le dire, puisque malheureusement il est vrai. On ne voit point de gens plus ombrageux, plus difficultueux, plus tenaces, plus ardens dans les procès que ces personnes, qui ne devroient pas même avoir d'affaires. Cœurs bas, cœurs rétrécis, est-ce donc dans l'Ecole chrétienne que vous avez été formés? Est-ce ainsi que vous avez appris Jésus-Christ, Jésus-Christ qui n'a pas eu de quoi reposer sa tête, et qui a dit, comme saint Paul nous l'assure, « On est bien plus heureux de donner que de recevoir (1) »?

[Mais ne vous imaginez pas que votre état soit

(1) *Act.* xx. 35.

plus pénible; parce que vous avez embrassé la pauvreté de Jésus-Christ.] Entrez dans les familles de la plus haute condition; pénétrez au dedans de ces palais magnifiques : le dehors brille, mais le dedans n'est que misère; partout un état violent, des dépenses que la folie universelle a rendues comme nécessaires; des revenus qui ne viennent point, des dettes qui s'accumulent et qu'on ne peut payer, une foule de domestiques dont on ne sait lequel retrancher, des enfans qu'on ne peut pourvoir; on souffre, et on cache sa souffrance : non-seulement on est pauvre, selon sa condition, mais pauvre honteux; et l'on fait souffrir d'autres pauvres, je veux dire des créanciers pauvres, prêts à faire banqueroute, et à la faire frauduleusement. Voilà ce qu'on appelle les riches de la terre; voilà ces gens qui éblouissent les yeux de tout le genre humain.

Vierges pauvres, épouses de Jésus-Christ attaché nu sur la croix, oseriez-vous vous comparer avec les riches? Vous avez promis de tout quitter : ils font profession de chercher et de posséder les plus grands biens. Ne faites point cette comparaison par leurs biens et par les vôtres, mais par vos besoins et par les leurs. Quels sont vos vrais besoins auxquels on ne satisfait pas? Combien de besoins de leur condition auxquels ils ne peuvent satisfaire? Mais encore leur pauvreté est honteuse et sans consolation : la vôtre est glorieuse, et vous n'y avez que trop d'honneur à craindre.

Cette pauvreté, si toutefois on peut la nommer telle, puisque vous ne manquez de rien, est pourtant ce qui effraie, ce qui fait murmurer, ce qui fait

qu'on porte impatiemment le joug de Jésus-Christ. Qu'il est léger! qu'il est doux ce joug! on s'en trouve pourtant accablé. Quelle commodité de trouver tout dans la maison où l'on se renferme pour toute sa vie, sans avoir besoin du dehors, sans recourir à aucune industrie, sans être exposé aux coups de la fortune, sans être chargé d'aucune bienséance qui tyrannise, sans courir risque de perdre, sans avoir besoin de gagner, enfin étant bien sûr de ne manquer jamais que d'un superflu qui donneroit plus de peine que de plaisir? Qui est-ce qui pourroit se vanter d'en trouver autant dans sa famille? Qui est-ce qui ne seroit pas plus pauvre au milieu de ces prétendues richesses, qu'on ne l'est en se dépouillant ainsi de tout dans cette maison?

O mon Dieu, quand est-ce que vous donnerez des cœurs nouveaux, des cœurs dignes de vous, des cœurs ennemis de la propriété, des cœurs à qui vous puissiez suffire, des cœurs qui mettent leur joie à se détacher et à se priver de plus en plus, comme les cœurs ambitieux et avares du monde s'accoutument de plus en plus à étendre leurs désirs et leurs possessions? Mais qui est-ce qui osera se plaindre de la pauvreté? qu'il vienne, je vais le confondre; ou plutôt, ô mon Dieu, instruisez, touchez, animez, faites sentir jusqu'au fond du cœur, combien il est doux d'être libre par la nudité, combien on est heureux de ne tenir à rien ici-bas?

Au vœu de pauvreté on joint celui de chasteté; mais vous avez entendu l'apôtre qui dit: « Je souhaite » que vous soyez débarrassés ». Et encore: « Ceux » qui entrent dans les liens du mariage sentiront les

» tribulations de la chair; et je voudrois vous les » épargner (1) ».

Vous le voyez, la chasteté n'est point un joug dur et pesant, une peine et un état rigoureux : c'est au contraire une liberté, une paix, une douce exemption des soins cuisans et des tribulations amères, qui affligent les hommes dans le mariage. Le mariage est saint, honorable, sans tache, selon la doctrine de l'apôtre (2) : mais, selon le même apôtre, il y a une autre voie plus pure et plus douce; c'est celle de la sainte virginité. Il est permis de chercher un secours à l'infirmité de la chair : mais heureux qui n'en a pas besoin et qui peut la vaincre; car elle cause de sensibles peines à quiconque ne la peut dompter qu'à demi.

Demandez, voyez, écoutez : que trouvez-vous dans toutes les familles, dans les mariages même qu'on croit les mieux assortis et les plus heureux, sinon des peines, des contradictions, des angoisses? Les voilà ces tribulations dont parle l'apôtre; il n'en a point parlé en vain. Le monde en parle encore plus que lui : toute la nature humaine est en souffrance. Laissons là tant de mariages pleins de dissentions scandaleuses; encore une fois, prenons les meilleurs : il n'y paroît rien de malheureux; mais pour empêcher que rien n'éclate, combien faut-il que le mari et la femme souffrent l'un de l'autre?

Ils sont tous deux également raisonnables, si vous le voulez, chose étrangement rare, et qu'il n'est pas permis d'espérer; mais chacun a ses humeurs, ses préventions, ses habitudes, ses liaisons.

(1) *I. Cor.* VII. 28, 32. — (2) *Hebr.* XIII. 4.

Quelques convenances qu'ils aient entre eux, les naturels sont toujours assez opposés pour causer une contrariété fréquente dans une société si longue : on se voit de si près, si souvent, avec tant de défauts de part et d'autre, dans les occasions les plus naturelles et les plus imprévues, où l'on ne peut point être préparé : on se lasse; le goût s'use, l'imperfection rebute, l'humanité se fait sentir de plus en plus; il faut à toute heure prendre sur soi, et ne pas montrer tout ce qu'on y prend; il faut à son tour prendre sur son prochain, et s'apercevoir de sa répugnance. La complaisance diminue, le cœur se dessèche; on se devient une croix l'un à l'autre : on aime sa croix, je le veux; mais c'est la croix qu'on porte. Souvent on ne tient plus l'un à l'autre que par devoir tout au plus, ou par une estime sèche, ou par une amitié altérée et sans goût, et qui ne se réveille que dans les fortes occasions. Le commerce journalier n'a presque rien de doux : le cœur ne s'y repose guère; c'est plutôt une conformité d'intérêt, un lien d'honneur, un attachement fidèle, qu'une amitié sensible et cordiale. Supposons même cette vive amitié : que fera-t-elle? où peut-elle aboutir? Elle cause aux deux époux des délicatesses, des sensibilités, des alarmes. Mais voici où je les attends : enfin il faudra que l'un soit presque inconsolable à la mort de l'autre; et il n'y a point dans l'humanité de plus cruelles douleurs, que celles qui sont préparées pour le meilleur mariage du monde.

Joignez à ces tribulations celle des enfans, ou indignes et dénaturés; ou aimables, mais insensibles à l'amitié; ou pleins de bonnes et de mauvaises qua-

lités, dont le mélange fait le supplice des parens; ou enfin heureusement nés, et propres à déchirer le cœur d'un père et d'une mère, qui dans leur vieillesse voient, par la mort prématurée de cet enfant, éteindre toutes leurs espérances. Ajouterai-je encore toutes les traverses qu'on souffre dans la vie, par les domestiques, par les voisins, par les ennemis, par les amis même, les jalousies, les artifices, les calomnies, les procès, les pertes de biens, les embarras des créanciers? Est-ce vivre? O affreuses tribulations! qu'il est doux de vous voir de loin dans la solitude!

O sainte solitude! ô sainte virginité! heureuses les chastes colombes, qui, sur les ailes du divin amour, vont chercher vos délices dans le désert! O ames choisies et bien-aimées, à qui il est donné de vivre avec indépendance de la chair! Elles ont un Epoux qui ne peut mourir, en qui elles ne verront jamais ombre d'imperfection, qui les aime, qui les rend heureuses par son amour : elles n'ont à craindre que de ne l'aimer pas assez, ou d'aimer ce qu'il n'aime pas.

Car il faut l'entendre; la virginité du corps n'est bonne qu'autant qu'elle opère la virginité de l'esprit. [Se contenter de la première,] ce seroit réduire la religion à une privation corporelle, à une pratique judaïque. Il n'est utile de dompter la chair, que pour rendre l'esprit plus libre et plus fervent dans l'amour de Dieu. Cette virginité du corps n'est qu'une suite de l'incorruptibilité d'une ame vierge, qui ne se souille par aucune affection mondaine. Aimez-vous ce que Dieu n'aime pas? aimez-vous ce

qu'il aime, d'un autre amour que le sien? vous n'êtes plus vierges: si vous l'êtes encore du corps, ce n'est plus rien; vous ne l'êtes plus par l'esprit. Cette fleur si belle est flétrie et foulée aux pieds : l'indigne créature, le mélange impur et honteux, enlève l'amour que l'Epoux vouloit seul avoir. Vous irritez toute sa jalousie, ô épouses adultères; votre cœur s'ouvre aux ennemis de Dieu. Revenez, revenez à lui; écoutez ce que dit saint Pierre : « Ren» dez vos ames chastes par l'obéissance à la cha» rité (1) » ; c'est-à-dire, qu'il n'y a que la loi du pur amour qui rapporte tout à Dieu, par laquelle l'ame puisse être vierge et digne des noces de l'Agneau sacré.

Si donc on invite les vierges à conserver cette pureté virginale, ce n'est pas pour leur demander plus qu'aux autres; et quand même on leur demanderoit des choses au-dessus du commun des chrétiens, ne doivent-elles pas donner à Dieu à proportion de ce qu'elles reçoivent de lui? Heureuses, s'il leur est donné de suivre l'Agneau partout où il va. Mais de plus, cette virginité céleste n'est point une perfection rigoureuse qui appesantit le joug de Jésus-Christ. Au contraire, vous l'avez vu par les paroles de l'apôtre, et par la peinture sensible des gens qui languissent dans les liens de la chair. Cette virginité n'est utile que pour rendre l'esprit vierge et sans tache, que pour mettre l'ame dans une plus grande liberté de vaquer à Dieu.

L'Eglise désireroit que tous pussent tendre à cet état angélique, et elle dit volontiers, comme saint

(1) *I. Petr.* I. 22.

Paul, à tous ses enfans (1) : « Je vous aime d'un » amour de jalousie, qui est la jalousie de Dieu » même : je vous ai tous promis à un seul Epoux, » comme ne faisant tous ensemble qu'une seule » Epouse chaste ; et cet Epoux, c'est Jésus-Christ ». Je sais bien qu'il n'est pas donné à tous de comprendre ces vérités ; mais enfin heureux ceux qui ont des oreilles pour les entendre, et un cœur pour les sentir.

La troisième promesse qu'on fait en renonçant au monde, c'est d'obéir toute sa vie aux supérieurs de la maison où l'on se voue à Dieu.

L'obéissance, me direz-vous, est le joug le plus dur et le plus pesant. N'est-ce pas assez d'obéir à Dieu et aux hommes, de qui nous dépendons naturellement, sans établir de nouvelles dépendances ? En promettant d'obéir, on s'assujettit non-seulement à la sagesse et à la charité, mais aux passions, aux fantaisies, aux duretés des supérieurs, qui sont toujours des hommes imparfaits, et souvent jaloux de la domination. Voilà ce qu'on est tenté de penser contre l'obéissance. Ecoutez, en esprit de recueillement et d'humilité, ce que je tâcherai de vous dire.

A proprement parler, ce n'est point aux hommes qu'il faut obéir ; ce n'est point eux qu'il faut regarder dans l'obéissance. Quand ils exercent le ministère avec fidélité, ils font régner la loi ; et loin de régner eux-mêmes, ils ne font que servir à la faire régner : non-seulement ils deviennent soumis à la loi comme les autres ; mais ils deviennent effective-

(1) *II. Cor.* XI, 2.

ment les serviteurs de tous ceux à qui ils sont obligés de commander.

Ce n'est point ici un langage magnifique pour couvrir la domination; c'est une vérité que nous devons prendre à la lettre, aussi sérieusement qu'elle nous est enseignée par saint Paul et par Jésus-Christ même. Le supérieur vient servir, et non pas pour être servi. Il faut qu'il entre dans tous les besoins; qu'il se proportionne aux petits, qu'il se rapetisse avec eux, qu'il porte les foibles, qu'il soutienne ceux qui sont tentés; qu'il soit l'homme, non-seulement de Dieu, mais encore de tous les autres hommes qu'il est chargé de conduire; qu'il s'oublie, qu'il se compte pour rien, qu'il perde la liberté pour devenir, par la charité, l'esclave et le débiteur de ses frères; qu'en un mot, il se fasse tout à tous pour les gagner tous. Jugez, jugez si ce ministère est pénible, et s'il vous convient, comme dit l'apôtre (1), d'être cause, par votre indocilité, que les supérieurs l'exercent avec angoisse et amertume.

Mais, direz-vous, les supérieurs sont imparfaits, et il faut souffrir leur caprice; c'est ce qui rend l'obéissance rude. J'en conviens; ils sont imparfaits, ils peuvent abuser de leur autorité: mais s'ils en abusent, tant pis pour eux; il ne vous en reviendra que des biens solides. Ce qui est caprice dans le supérieur par rapport aux règles de son ministère, est, par rapport à vous, selon les intentions de Dieu, une occasion de vous humilier, et de mortifier votre amour-propre trop sensible. Le supérieur fait une faute; mais il ne la fait qu'à cause que Dieu l'a per-

(1) *Hebr.* XIII. 17.

mise pour votre bien. Ce qui est donc en un sens la volonté injuste et capricieuse du supérieur, est, en un autre sens plus profond et plus important, la volonté de Dieu même sur vous.

Cessez donc de considérer le supérieur, qui n'est qu'un instrument indigne et défectueux d'une très-parfaite et très-miséricordieuse Providence. Regardez Dieu seul, qui se sert des défauts des supérieurs pour corriger les vôtres. Ne vous irritez pas contre l'homme, car l'homme n'est rien; ne vous élevez point contre celui qui vous tient la place de Dieu même, et en qui tout est divin pour votre correction, même jusqu'aux défauts par lesquels il exerce votre patience. Souvent les défauts des supérieurs nous sont plus utiles que leurs vertus; parce que nous avons encore plus de besoin de mourir à nous-mêmes et à notre propre sens, que d'être éclairés, édifiés, consolés par des supérieurs sans défauts.

De plus, quelle comparaison entre ce qu'on souffre dans une communauté, des préventions, ou, si vous voulez, des bizarreries des supérieurs, et ce qu'il faudroit souffrir dans le monde d'un mari brusque, dur et hautain, d'enfans mal nés, de parens épineux, de domestiques indociles, infidèles, d'amis ingrats et injustes, de voisins envieux, d'ennemis artificieux et implacables, de tant de bienséances gênantes, de tant de compagnies ennuyeuses, de tant d'affaires pleines d'amertume? Quelle comparaison entre le joug du siècle et celui de Jésus-Christ, entre les sujétions innombrables du monde, et celles d'une communauté?

Dans la communauté, la solitude, le silence, l'o-

béissance exacte à la règle et aux constitutions, vous garantissent presque de tout ce qu'il y auroit à souffrir des humeurs, tant des supérieurs que de vos égaux. Tout est réglé : en le suivant, vous en êtes quitte. La règle et les constitutions ne sont point des fardeaux ajoutés au joug de l'Evangile : [mais elles ne sont proprement que l'Evangile] expliqué en détail, et appliqué à la vie de communauté. Si la règle n'est que l'explication de l'Evangile pour cet état, les supérieurs ne sont que les surveillans, pour faire pratiquer cette règle évangélique : ainsi tout se réduit à l'Evangile.

Lors même que les supérieurs, passant au-delà des bornes, traitent durement leurs inférieurs, que peuvent-ils contre eux, à le bien prendre? Ce n'est presque rien : ils peuvent mortifier leur goût dans de petites choses, leur retrancher quelque vaine consolation, les critiquer un peu séchement. Mais cela ne peut aller loin : comme les affaires du monde, ici tout est réglé, tout est écrit, tout a ses bornes précises. Les exercices journaliers ne laissent rien à décider : il n'y a qu'à chanter les louanges de Dieu, travailler, se trouver ponctuellement à tout, ne se mêler jamais des choses dont on n'est point chargé, se taire, se cacher, chercher son soutien en Dieu, et non dans les amitiés particulières. Le pis qui vous puisse arriver, c'est de n'être jamais dans les emplois de confiance, qui sont pénibles et dangereux, qu'on est fort heureux de n'avoir jamais, et qu'on est obligé de craindre. Le pis qui vous puisse arriver, c'est que les supérieurs vous humilient et vous mettent en pénitence : comme si vous ne deviez pas y être tou-

jours; comme si la vie chrétienne et religieuse n'étoit pas un sacrifice d'amour, d'humiliation et de pénitence continuelle.

Où est-il donc, ce joug si dur de l'obéissance? Hélas! je dois bien plus craindre ma volonté propre que celle d'autrui. Ma volonté, si bonne, si raisonnable, si vertueuse qu'elle soit, est toujours ma propre volonté, qui me livre à moi-même, qui me rend indépendant de Dieu, et propriétaire de ses dons, si peu que je m'y arrête. La volonté d'autrui, qui a autorité sur moi, quelque injuste qu'elle soit, est à mon égard la volonté de Dieu toute pure. Le supérieur commande mal; mais moi j'obéis bien, heureux de n'avoir plus qu'à obéir. De tant d'affaires, il ne m'en reste qu'une, qui est de n'avoir plus ni volonté ni sens propre, de me laisser mener comme un petit enfant, sans raisonner, sans prévoir, sans m'informer : tout est fait pour moi, pourvu que je ne fasse qu'obéir. Dans cette candeur et cette simplicité enfantine, je n'ai qu'à me défendre de ma vaine et curieuse raison, qu'à n'entrer point dans les motifs des supérieurs, qu'à me décharger de tous mes soins sur leur sollicitude.

O douce paix! ô heureuse abnégation de soi-même! ô liberté des enfans de Dieu, qui vont, comme Abraham, sans savoir où! O pauvreté d'esprit, par laquelle on se dépouille de sa propre sagesse et de sa propre volonté, comme on se dépouille de son argent et de son patrimoine! Par-là tous les vœux, pris dans leur vraie perfection, se réunissent : le même pur amour, qui fait qu'on se renonce soi-même sans réserve, rend l'ame vierge aussi bien

que le corps, appauvrit l'homme jusqu'à lui ôter son esprit et sa volonté; enfin le met dans une désappropriation de lui-même, où il n'a plus de quoi se conduire, et où il ne sait plus que laisser faire autrui. Heureux qui fait ces choses, heureux qui les goûte, heureux même qui commence à les entendre et à leur ouvrir son cœur.

Qu'on ne dise donc plus que l'obéissance est rude : au contraire, ce qui est rude, c'est d'être livré à soi-même et à ses désirs. Malheur, dit l'Ecriture (1), à celui qui marche dans sa voie, qui se rassasie du fruit de ses propres conseils. Malheur à celui qui se croit libre quand il n'est point déterminé par autrui, qui ne sent pas qu'il est entraîné au dedans par un orgueil tyrannique, par des passions insatiables, et même par une vaine sagesse, qui, sous une apparence pompeuse, est souvent pire que les passions mêmes. Non, qu'on ne dise plus que l'obéissance est rude : au contraire, il est doux de n'être plus à soi, à ce maître aveugle et injuste. Que volontiers je m'écrie avec saint Bernard : Qui me donnera cent supérieurs, au lieu d'un pour me gouverner? Ce n'est pas une gêne, c'est un secours : plus je dépendrai de mes supérieurs, moins je serai exposé à moi-même. Il en est des supérieurs comme des clôtures : ce n'est pas une prison qui tienne en captivité; c'est un rempart qui défend l'ame foible contre le monde trompeur et contre sa propre fragilité. A-t-on jamais pris la garde d'un prince pour une troupe d'hommes qui lui ôtent la liberté? Celui qui se renferme dans

(1) *Prov.* I. 31.

une citadelle contre l'ennemi, conserve par-là sa liberté, loin de la perdre.

Mais il est temps de finir : hâtons-nous de considérer le dernier engagement de cette maison, qui est celui d'instruire et d'élever saintement de jeunes demoiselles.

TROISIÈME POINT.

Saint Benoît n'a point cru troubler le silence et la solitude de ses disciples, en les chargeant de l'instruction de la jeunesse. Ils étoient moines, c'est-à-dire, solitaires, et ne laissoient point que d'enseigner les Lettres saintes aux enfans qu'on vouloit élever loin de la contagion du siècle. En effet, on peut s'occuper au dedans d'une solitude de cette fonction de charité, sans admettre le monde chez soi : il suffit que les supérieurs aient avec les parens un commerce inévitable, qui est assez rare quand on le réduit au seul nécessaire. Tout le reste de la communauté jouit tranquillement de la solitude : on se tait toutes les fois qu'on n'est pas obligé d'enseigner ; on ne parle que par obéissance, pour le besoin et avec règle : ce n'est ni amusement, ni conversation dissipante ; c'est sujétion pénible, c'est travail réglé. Ce travail doit être mis à la place du travail des mains, pour les personnes qui sont si chargées de l'instruction, qu'elles ne peuvent travailler à aucun ouvrage : ce travail demande une patience infinie ; il y faut même un grand recueillement : car si vous vous dissipez en instruisant, vos instructions deviennent inutiles ; vous n'êtes plus qu'un airain sonnant,

comme

comme dit l'apôtre [1], qu'une timbale qui retentit vainement ; vos paroles sont mortes, elles n'ont plus l'esprit de vie ; votre cœur est déréglé, il n'a plus ni force, ni action, ni sentiment de vérité, ni grâce de persuasion, ni autorité ; tout y languit, rien ne s'exécute que par forme.

Ne vous plaignez donc pas que l'instruction vous dessèche et vous dissipe : mais au contraire ne perdez jamais un moment pour vous recueillir et vous remplir de l'esprit d'oraison ; afin que vous puissiez résister dans vos fonctions à la tentation de vous dissiper. Quand vous vous bornerez à l'instruction simple, familière, charitable, dont vous êtes chargées par votre état, votre vocation ne vous dissipera jamais : ce que Dieu fait faire n'éloigne jamais de Dieu : mais il ne le faut faire qu'autant qu'il y détermine, et donner tout le reste au silence, à la lecture et à l'oraison. Ces heures précieuses qui vous resteront, pourvu que vous les ménagiez fidèlement, seront le grain de sénevé marqué dans l'Evangile [2], qui, étant le moindre des grains de la terre, croît jusqu'à devenir un grand arbre, sur les branches duquel les oiseaux du ciel viennent se percher : tantôt un quart-d'heure, tantôt une demi-heure, puis quelques minutes, si vous le voulez, tous ces momens entre-coupés ne paroissent rien ; mais ils font tout, pourvu qu'en bon ménager on sache les mettre à profit. De plus grands temps que vous auriez à vous, vous laisseroient trop à vous-mêmes et à votre imagination : vous tomberiez dans une langueur ennuyeuse, dans des occupations choisies à votre mode,

(1) *I. Cor.* XIII. 1. — (2) *Matth.* XIII. 31, 32.

dont vous vous passionneriez. Il vaut mieux rompre sans cesse sa volonté dans des fonctions gênantes, par la décision d'autrui, que de se recueillir selon son goût et sa volonté propre. Quiconque fait la volonté d'autrui par un renoncement sincère à la sienne, fait une excellente oraison et un sacrifice d'holocauste, qui monte en odeur de suavité jusqu'au trône de Dieu.

Ne craignez pas de n'être pas assez solitaires. O que vous aurez de silence et de solitude, pourvu que vous ne parliez jamais que quand votre fonction vous fera parler! Quand on retranche toutes les visites du dehors, excepté celles d'une absolue nécessité, qui sont très-rares; quand on retranche au dedans toutes les curiosités, les amitiés vaines et molles, les murmures, les rapports indiscrets, en un mot toutes les paroles oiseuses, dont il faudra un jour rendre compte; quand on ne parle que pour obéir, pour s'instruire, pour édifier, ce qu'on dit ne dissipe point.

Gardez-vous donc bien de vous considérer comme n'étant point solitaires, à cause que vous êtes chargées de l'instruction du prochain : cette idée de votre état seroit pour vous un piége continuel. Non non, vous ne devez point vous croire dans un état séculier, ce n'est qu'à force d'avoir renoncé au monde et à son commerce, que vous serez propres à en préserver cette jeunesse innocente, et précieuse aux yeux de Dieu. Plus vous avez d'embarras par cette éducation de tant de filles d'une naissance distinguée, plus vous êtes exposées par le voisinage de la Cour, et par la protection que vous en retirez, moins vous

devez avoir de complaisance pour le siècle. Si l'ennemi est à vos portes, vous devez vous retrancher contre lui avec plus de précaution, et redoubler vos gardes. O que le silence, que l'humilité, que l'obéissance, que l'obscurité, que le recueillement, que l'oraison sans relâche sont nécessaires aux épouses de Jésus-Christ, qui sont si près de l'enchantement de la Cour et de l'air empesté des fausses grandeurs! Contre des périls si terribles, vous ne sauriez, je ne crains pas de le dire, être trop sauvages, trop alarmées, trop enfoncées dans votre solitude, trop attachées à toutes les choses extérieures qui vous sépareront du monde, de ses modes et de ses vaines politesses. Vous ne sauriez mettre trop de grilles, trop de clôtures, trop de formalités gênantes et ennuyeuses entre lui et vous. Craignez de ne pas passer assez pour de vraies religieuses, qui n'aiment que la réforme et l'obscurité, qui oublient le monde jusqu'à lui vouloir déplaire par leur simplicité; autrement vous vivez tous les jours sur le bord du plus affreux des précipices.

Mais un autre piége que vous devez craindre, c'est votre naissance. Epouses de Jésus-Christ, écoutez et voyez; oubliez la maison de votre père (1). La naissance, qui flatte l'orgueil des hommes, n'est rien; c'est le mérite de nos ancêtres, qui n'est point le nôtre; c'est se parer du bien d'autrui : de plus, ce n'est presque jamais qu'un vieux nom oublié dans le monde, avili par beaucoup de gens sans mérite, qui n'ont pas su le soutenir. La noblesse n'est souvent qu'une pauvreté vaine, ignorante et grossière,

(1) *Ps.* XLIV. 11.

oisive, qui se pique de mépriser tout ce qui lui manque : est-ce là de quoi avoir le cœur si enflé ? Jésus-Christ sorti de tant de rois, de tant de souverains pontifes de la loi judaïque, de tant de patriarches, à remonter jusqu'à la création du monde ; Jésus-Christ, dont la naissance étoit la plus illustre, sans comparaison, qui ait paru dans tout le genre humain, est réduit au métier de charpentier, grossier et pénible, pour gagner sa vie. Il joint, à la plus auguste naissance, l'état le plus vil et le plus méprisable, pour confondre la vanité et la mollesse des nobles, pour tourner en ignominie ce que la fausse gloire des hommes conserve avec tant de jalousie.

Détrompons-nous donc ; il n'y a plus en Jésus-Christ de libres ni d'esclaves, de nobles ni de roturiers : en lui tout est noble par les dons de la foi ; en lui tout est bas, tout est petit, tout est anéanti, par le renoncement aux vaines distinctions, et par le mépris de tout ce que le monde trompeur élève. Soyons nobles comme Jésus-Christ : n'importe, il faut être charpentier avec lui ; il faut, comme lui, travailler à la sueur de son front dans l'obscurité, dans le silence et l'obéissance. Vous qui étiez libres, vous ne l'êtes plus ; la charité vous a faits esclaves. Vous n'êtes pas ici pour vous-mêmes, vous n'y êtes que les esclaves de ces enfans, qui sont ceux de Dieu. N'entendez-vous pas l'apôtre qui dit : « Etant libre » je me suis fait esclave de tous pour les gagner » tous (1) » : voilà votre modèle. Cette maison n'est pas à vous, ce n'est point pour vous qu'elle a été dotée et fondée ; c'est pour l'éducation des jeunes

(1) *I. Cor.* IX. 19.

demoiselles qu'on a fait cet établissement : vous n'y entrez que par rapport à elles, et pour le besoin qu'elles ont de quelqu'un qui les conduise et qui les forme. Si donc il arrivoit, ô Dieu ne le souffrez jamais, que plutôt les bâtimens se renversent ! s'il arrivoit que vous négligeassiez vos fonctions essentielles; si, oubliant que vous êtes en Jésus-Christ les servantes de cette jeunesse, vous ne songiez plus qu'à jouir en paix des biens consacrés à leur éducation ; si l'on ne trouvoit dans cette humble école de Jésus-Christ, que des dames vaines et fastueuses; hélas quel scandale ! les épouses de Jésus-Christ toutes couvertes de rides, deviendroient alors l'objet du mépris de ce monde même auquel elles auroient voulu plaire. Accoutumez-vous donc, dès le commencement, à aimer les fonctions les plus basses, à n'en mépriser aucune, à ne rougir point d'une servitude qui fait votre unique gloire. Aimez ce qui est petit; goûtez ce qui vous abaisse; ignorez le monde, et faites qu'il vous ignore : ne craignez point de devenir grossières, à force d'être simples. La vraie, la bonne simplicité fait la parfaite politesse, que le monde, tout poli qu'il est, ne sait pas connoître. Il vaudroit bien mieux être un peu grossières pour être plus simples, plus éloignées des manières vaines et affectées du siècle.

Mais puisque vous êtes destinées à l'instruction de la jeunesse, il faut sans doute que vous soyez exactement instruites des choses que vous devez apprendre à ces enfans. Vous devez savoir les vérités de la religion, les maximes d'une conduite sage, modeste et laborieuse; car vous devez former ces filles, ou pour

des cloîtres, ou pour entrer dans des familles honnêtes et chrétiennes, où le capital est la sagesse des mœurs, l'application à l'économie, et l'amour d'une piété simple. Ainsi apprenez-leur à se taire et à se cacher, à travailler, à souffrir, à obéir et à épargner Voilà ce qu'elles auront besoin de savoir, supposé qu'elles se marient. Mais fuyez comme un poison toutes les curiosités, tous les amusemens d'esprit; car les femmes n'ont pas moins de penchant à être vaines par leur esprit, que par leur corps. Souvent les lectures qu'elles font, avec tant d'empressement, se tournent en parures vaines et en ajustemens immodestes de leur esprit : souvent elles lisent par vanité comme elles se coiffent. Il faut faire de l'esprit comme du corps; tout superflu doit être retranché : tout doit sentir la simplicité et l'oubli de soi-même. O quel amusement pernicieux, dans ce qu'on appelle lectures les plus solides! On veut tout savoir, juger de tout, se faire valoir sur tout. Rien ne ramène tant le monde vain et faux dans les solitudes, que cette vaine curiosité des livres. Si vous lisez simplement pour vous nourrir des paroles de la foi, vous lirez peu; vous méditerez beaucoup ce que vous aurez lu.

Pour bien lire, il faut digérer la lecture, et la convertir en sa propre substance. Il n'est pas question d'avoir compris un grand nombre de vérités lumineuses; il est question d'aimer beaucoup chaque vérité, d'en laisser pénétrer peu à peu son cœur, de regarder long-temps de suite le même objet, de s'y unir, moins par des réflexions subtiles, que par le sentiment du cœur. Aimez, aimez, vous saurez beau-

coup en apprenant peu; car l'onction intérieure vous enseignera toutes choses. O qu'une simplicité ignorante qui ne sait qu'aimer Dieu, sans s'aimer soi-même, est au-dessus de tous les docteurs! L'esprit lui suggère toutes vérités sans les lire en détail: car il lui fait sentir, par une lumière intime et profonde, une lumière de vérité, d'expérience et de sentiment, qu'elle n'est rien, et que Dieu est tout. Qui sait cela, sait tout: voilà la science de Jésus-Christ, en comparaison de laquelle toute la sagesse mondaine n'est que perte et ordure, selon saint Paul (1). Par cette simplicité, vous parviendrez à instruire le monde, sans avoir aucun commerce dangereux avec lui; vous redresserez, vous arroserez, vous ferez croître et fleurir ces jeunes plantes, dont les fruits se communiqueront ensuite dans tout le royaume. Vous formerez de dignes vierges, qui répandront dans les cloîtres le doux parfum de Jésus-Christ; vous procurerez à la société des mères de familles, recommandables par leur vertu, qui seront pour leurs enfans des sources de grâces et de bénédiction, et qui contribueront par leur piété, et l'exemple de toute leur conduite, à faire aimer et révérer le Dieu que nous adorons, qui est aujourd'hui si peu connu et si mal servi.

Seigneur, répandez votre esprit sur cette maison qui est la vôtre; couvrez-la de votre ombre; protégez-la du bouclier de votre amour; soyez tout autour d'elle, comme un rempart de feu, pour la défendre de tant d'ennemis. Tandis que votre gloire habitera au milieu comme dans son sanctuaire, ne souffrez

(1) *Philip.* III. 8.

pas, Seigneur, que la lumière se change en ténèbres, ni que le sel de la terre s'affadisse et soit foulé aux pieds. Donnez des cœurs selon le vôtre, l'horreur du monde, le mépris de soi-même, le renoncement à tout amour-propre, et le divin et généreux amour qui est l'ame de toutes les véritables vertus; amour si ignoré, mais si nécessaire; amour, dont ceux mêmes qui en parlent et qui le désirent, ne comprennent point l'étendue sans bornes; amour, sans lequel toutes les vertus sont superficielles, et ne jettent point de profondes racines dans les cœurs; amour, qui fait seul la parfaite adoration en esprit et en vérité; amour, unique fin de notre création. O amour, venez vous-même; animez, régnez, vivez, consumez tout l'homme par vos flammes pures; qu'il ne reste que vous pour l'éternité.

I.RE EXHORTATION

A L'OUVERTURE D'UNE VISITE,

FAITE

EN LA COMMUNAUTÉ DE S.TE URSULE DE MEAUX,

Le 9 avril 1685 (*).

Quelle est la fin et quels doivent être les fruits de la visite du prélat. Dispositions nécessaires aux religieuses pour en profiter. Effets admirables que produit la grâce dans une ame qui en est remplie. Crucifiement qui constitue toute la perfection religieuse. Les restes de l'amour du monde, combien pernicieux. Obligation imposée aux personnes religieuses de prier pour les besoins de l'Eglise, et de gémir sur le triste état des pécheurs. Tendres invitations du prélat, pour porter toutes les Sœurs à lui ouvrir leur cœur sans déguisement.

Si quis sitit veniat ad me, et bibat.

Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi; je lui donnerai à boire d'une eau vive qui rejaillira jusqu'à la vie éternelle, et il n'aura plus soif. Ce sont les paroles sacrées que Jésus-Christ a prononcées dans l'évangile de ce jour, parlant au peuple dans le temple de Jérusalem.

Ce n'est pas sans mystère que Jésus-Christ a proféré ces admirables paroles, au jour que les Juifs

(*) Ce discours et les suivans nous ont été conservés par les reli-

célébroient une fête parmi eux, où on apportoit de l'eau dans un bassin, pour certains usages, dans une cérémonie : ce qu'il n'est pas nécessaire de vous expliquer ici; puisque Jésus-Christ ne dit ces mêmes paroles que dans un sens mystique et sublime, qui ne signifioit rien autre chose que l'eau de la grâce qu'il vouloit donner abondamment. Il parloit de cette eau mystérieuse qu'il désiroit répandre dans les ames, et dont il vouloit établir la source dans son Eglise. Ces mêmes paroles signifioient encore le zèle qu'avoit le Sauveur, de voir venir à lui les hommes pour prendre ces eaux de salut et de grâce, et la disposition qui est nécessaire pour les recevoir, représentée par la soif qui marque aussi très-bien le désir et la préparation, qu'il faut que vous apportiez à la grâce qu'il vous veut conférer dans cette occasion, par mon ministère.

Remarquez, mes Filles, que Jésus-Christ jeta un grand cri, disant : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne » à moi; et je lui donnerai à boire (1) ». Ce cri est en faveur des pécheurs pour qui il demande miséricorde; il est en faveur des justes et des ames fidèles, dont il désire la perfection et la sainteté. Il crie pour les appeler à lui, afin de répandre en elles, avec plus d'abondance, l'eau de ses divines grâces. Mais ce cri nous représente encore ceux qu'il jette dans l'Eglise

gieuses ursulines de la ville de Meaux, qui avoient soin d'écrire les instructions que Bossuet leur faisoit. On ne sauroit trop louer le zèle de ces dignes religieuses, pour se nourrir des vérités que leur enseignoit ce vigilant pasteur, et pour transmettre à la postérité les monumens de sa sollicitude. (*Edit. de Déforis.*)

(1) *Joan.* VII, 37.

et dans nos mystères. Il crie dans ce temps par la bouche des prédicateurs, qui excitent les peuples à faire des fruits dignes de pénitence. Il crie à l'autel, quand il dit par la bouche des prêtres : « Faites ceci » en mémoire de moi (1) ». Ces paroles sont un cri de l'amour de Jésus-Christ qui demande le nôtre. Il crie dans les mystères de ce temps : il criera bientôt de la croix, par toutes ses plaies et par son sang, demandant à son Père le salut de tous les hommes, pour qui il va donner sa vie adorable. Il crie spirituellement dans les ames, par les mouvemens intérieurs que son divin Esprit y forme. Il a crié dans vos cœurs, mes Filles; c'est cet Esprit saint qui a formé ces cris qu'il y a si long-temps que vous faites entendre, et qui sont parvenus jusqu'à mes oreilles, et qui m'ont fait connoître vos désirs. Combien y a-t-il, mes chères Sœurs, que vous me demandez cette visite, et que vous reconnoissez vous-mêmes le besoin que vous en avez? Vous la souhaitez toutes unanimement : vous vous êtes, sans doute, préparées à recevoir les grâces de cette même visite, et les effets qu'elle doit produire chez vous, et pour lesquels je la viens faire. Je viens confirmer, et je désire accroître le bien que j'y trouverai, et détruire l'imperfection jusqu'à la racine. Mais il faut que vous ayez un véritable esprit de renouvellement, et un désir sincère de coopérer à nos soins de tout votre pouvoir.

Va, dit Dieu autrefois au prophète Jonas (2), comme nous venons de lire en la messe : lève-toi pour aller à Ninive vers mon peuple; prêche-leur la péni-

(1) *Luc.* XXII. 19. — (2) *Jon.* III. 2 *et seq.*

tence, et les avertis de ma part qu'ils aient à changer de vie; qu'ils se convertissent de tout leur cœur à moi, qui suis leur Dieu et leur Seigneur : autrement que dans quarante jours Ninive sera renversée et entièrement détruite. Si ces paroles donnèrent de la frayeur à ce peuple, et eurent tant de pouvoir et tant d'effet, celles que je viens de vous dire de la part de Dieu, ne vous doivent pas moins émouvoir de respect et de crainte. Il y a ici plus que Jonas; et celui qui m'envoie à vous, est le même Dieu, grand et redoutable.

Je viens donc aujourd'hui de sa part vous prêcher la pénitence, le changement et le renouvellement de vie, le mépris du monde, le parfait renoncement à vous-mêmes, la soumission d'esprit, la mortification des sens : en un mot, je viens faire cette visite pour réparer tout ce qu'il y auroit de déchet en la perfection religieuse dans votre maison, pour éteindre, pour détruire et anéantir les plus petits restes de l'amour du monde et des choses de la terre. Il faut faire périr les moindres inclinations de ce monde corrompu; il faut qu'il meure, qu'il y meure, qu'il expire, qu'il y rende le dernier soupir. Venez donc, mes Filles, travailler toutes avec moi, pour exterminer tout ce qui ressent encore ce monde criminel. Venez m'aider à renverser Ninive : détruisons tout ce qu'il y a encore de trop immortifié, de trop mondain; enfin tout ce qui est trop naturel et imparfait en vous, sans pardonner à la moindre chose et sans rien épargner.

Dites-moi, mes Sœurs, quelles sont maintenant vos inclinations et vos pensées? Vous êtes, par vos

vœux, mortes au monde et à tout ce qui est créé; que souhaitez-vous à présent? Avez-vous d'autres désirs que ceux qui vous doivent élever sans cesse vers les biens de l'éternité bienheureuse, et vous y faire aspirer à tout moment? Si votre cœur a encore quelque mouvement qui le possède, il faut désormais que ce soit pour la justice, pour la perfection et la sainteté de chacune de vous en particulier, et de tout votre monastère, par le moyen de cette visite. Souhaitez véritablement d'en recevoir les grâces; demandez qu'elles soient répandues en vos ames. C'est là, mes Filles, désirer la justice, comme dit Jésus-Christ dans son Evangile, lorsqu'il a prononcé cet oracle sur la montagne : « Bienheureux ceux qui » ont faim et soif de la justice, ils seront rassasiés (1) ». Vous serez parfaitement rassasiées, si vous n'avez que cet unique désir. Il vous donnera à boire de cette eau vive, qui éteindra votre soif. Demandez-lui comme la Samaritaine (2), et il vous donnera cette eau dont je vous parle, qui n'est autre que la grâce, de laquelle il veut remplir vos ames dans cette fonction sainte que je viens exercer chez vous : car si nous ne méritons pas que ces eaux soient en nous pour nous-mêmes, nous les avons toutefois pour les répandre dans les autres. La source en est dans l'Eglise : elle est dans mon ministère pour les épancher dans vos cœurs; puisque par mon caractère et en qualité de son ministre, quoiqu'indigne, je vous représente sa personne. Vous en serez toutes pénétrées dans cette action sainte, si vous n'y apportez qu'un esprit soumis et détaché de toutes choses.

(1) *Matt.* v. 6. — (2) *Joan.* iv. 15.

La grâce est, selon la théologie, une qualité spirituelle que Jésus-Christ répand dans nos ames, laquelle pénètre le plus intime de notre substance, qui s'imprime dans le plus secret de nous-mêmes, et qui se répand dans toutes les puissances et les facultés de l'ame qui la possède intérieurement, la rend pure et agréable aux yeux de ce divin Sauveur, la fait être son sanctuaire, son tabernacle, son temple, enfin son lieu de délices. Quand une ame est ainsi toute remplie, l'abondance de ces eaux rejaillit jusqu'à la vie éternelle; c'est-à-dire, qu'elle élève cette ame jusqu'à l'heureux état de la perfection. N'est-ce pas ce que dit Jésus-Christ : « Des fleuves » sortiront de son ventre (1) »; la fontaine de ces eaux vives, rejaillissant jusqu'à la vie éternelle, qui est précédée ici-bas de la grâce et de la sainteté. On voit l'épanchement de ces eaux jusque sur les sens extérieurs; sur les yeux, par la modestie; dans les paroles, par le silence religieux, et par une sainte circonspection et retenue à parler; en un mot, une personne paroît mortifiée en toutes ses actions; elle se montre partout, possédée de la grâce au dedans d'elle-même, contraire à l'esprit du monde, ennemie de la nature et des sens; mais toute pleine des vertus et de l'esprit de Jésus-Christ.

Je ne sais, mes Filles, si vous avez assez bien pesé l'importante vérité contenue en ces paroles de saint Paul (2), lorsqu'il dit qu'il est crucifié au monde et que le monde est crucifié pour lui? Ces paroles renferment, si vous y prenez garde, toute la perfection religieuse, à laquelle vous devez sans cesse aspirer.

(1) *Joan.* VII. 38. — (2) *Gal.* VI. 14.

Etre crucifié au monde, c'est y renoncer, n'y plus penser, n'avoir que du dégoût et de l'aversion de toutes ses maximes, avoir du mépris pour l'honneur et pour tout ce qui est vain, mépriser le plaisir et tout ce que le monde estime, n'avoir plus la moindre attache à tout ce qui s'appelle complaisance en vous-mêmes; au contraire, faire état partout et en toutes choses de la simplicité chrétienne, et de l'esprit de la croix de Jésus-Christ : voilà ce que c'est d'être crucifié au monde. Mais ce n'est pas encore assez; il faut que le monde soit crucifié pour vous. C'est, mes Filles, que vous ne devez pas seulement oublier ce malheureux monde, mais aussi le monde vous doit oublier : et pour vivre saintement dans votre état, vous devez souhaiter d'en être oubliées; vous devez désirer d'être effacées de sa mémoire, comme des personnes mortes et ensevelies avec Jésus-Christ.

Considérez-vous comme mortes au monde, et qu'il est pareillement mort pour vous. Dès que vous vous êtes ensevelies dans le sépulcre de la religion, vous séparant du monde, vous avez dû mourir à tout le sensible, par la mortification et un renoncement total à tout ce qui est mortel et terrestre. Faites donc maintenant vivre Jésus-Christ en vous par sa grâce : ne respirez que pour lui; n'agissez que par son esprit, et soyez-en parfaitement possédées : mourez tous les jours à votre esprit propre et à votre jugement, le soumettant à l'obéissance : mourez à vos désirs et à vos sens; mourez à vous-mêmes; étouffez le plus petit mouvement de la concupiscence, dès qu'il s'élève en vous. Enfin, mes Sœurs, rendez le

dernier soupir de la vie imparfaite, et encore tant soit peu engagées dans les illusions du monde; dites-lui un adieu général et éternel : autrement, si vous ne mourez de cette mort mystique, prenez garde que quelque reste dangereux de la corruption de ce monde malheureux ne dessèche et ne détruise en vos ames ces eaux de grâce que je viens y verser par cette visite, ou même ne vous rende incapables de les recevoir, et ne les empêche d'entrer.

Il en est des objets du monde qui offusquent notre imagination, qui occupent et amusent notre esprit, comme d'une fontaine pleine d'eau vive, qui ne pourroit rejaillir, ni même retenir ses eaux, si le conduit en étoit bouché ; parce que la liberté de couler et de se répandre lui étant ôtée, cette fontaine sans doute viendroit à sécher, et la source en tariroit. La même chose arrive à l'égard de ces eaux de grâce dont je désire remplir votre cœur. Si ce même cœur est encore prévenu d'inclinations inquiètes, ou occupé des objets de la terre ; si le monde, ou quoi que ce soit de créé, vous remplit l'esprit et possède votre affection ; s'il a quelque pouvoir d'y faire des impressions, et s'il se propose encore à vos sens comme un objet attrayant, vous deviendrez comme cette fontaine, vous ne pourrez recevoir ces saintes et mystiques eaux; parce qu'il est impossible de remplir ce qui est déjà plein : ou bien vous ne pourrez conserver long-temps ces grâces dont nous vous parlons; car l'esprit du monde et l'esprit de Jésus-Christ ne sauroient compatir ensemble, et ne peuvent demeurer dans une ame. Ces

eaux

eaux divines ne rejailliront point jusqu'à la vie éternelle; à moins que, pour les conserver, vous ne vous dégagiez entièrement de tout ce qui vous empêche de vivre à Jésus-Christ et de sa divine vie; à moins que vous ne deveniez insensibles comme des personnes mortes et crucifiées au monde, qui l'ont mis si fort en oubli, qu'elles ne pensent jamais à lui qu'avec horreur, ou avec compassion de tant d'ames qui sont emportées par sa corruption, et afin de vous employer sans cesse à demander miséricorde pour ce monde malheureux, qui retient tant de personnes continuellement exposées au danger de se perdre, et de se damner pour jamais.

Vous le devez, mes Filles; ce sont les obligations de votre état. Je vous exhorte de tout mon pouvoir à vous en acquitter avec grand soin. Offrez sans cesse des prières à la divine Majesté, pour toutes les nécessités de l'Eglise : priez pour obtenir la conversion des infidèles, des pécheurs et des mauvais chrétiens; et demandez à Dieu qu'il touche leurs cœurs. Gémissez devant lui pour tant de prêtres qui déshonorent leur caractère, qui profanent les choses saintes, et qui ne vivent pas conformément à leur dignité et à la sainteté de leur état. Affligez-vous pour ces femmes et ces filles mondaines, qui n'ont point cette pudeur qu'elles devroient avoir, qui est l'ornement de votre sexe; pour tant de chrétiens et de chrétiennes, qui s'abandonnent à toutes leurs inclinations déréglées, et qui suivent malheureusement les pernicieuses maximes du monde et ses damnables impressions. Ayez, mes Filles, du zèle et de la charité pour toutes ces personnes qui sont dans le che-

min de perdition, prêtes à tomber dans des abîmes éternels. Faites monter vos prières au ciel, comme un encens devant le trône de Dieu, pour appaiser sa colère irritée contre tous ces pécheurs qui l'offensent si outrageusement. Revêtez-vous des entrailles de miséricorde : pleurez sur ces grands maux, pour ces nécessités, et pour tant de misères qui vraiment sont dignes de compassion et de larmes. Voilà, mes Sœurs, de quelle manière vous devez conserver le souvenir du monde ; c'est ainsi qu'il faut y penser, et non autrement : hors de là il vous doit être à dégoût ; tout vous y doit être fort indifférent, et ne doit point entrer dans vos pensées.

Que toute votre occupation d'esprit soit de vous appliquer sérieusement à opérer votre salut, en travaillant pour vous avancer à la perfection où vous êtes obligées de tendre sans cesse : vous ne vous sauverez pas, si vous n'y aspirez avec amour et ferveur, le reste de vos jours. Renouvelez donc en vous ce désir, dans cette visite que je commence aujourd'hui, à ce dessein de vous porter toutes à la perfection, et pour vous sanctifier. Pour correspondre de votre part à nos intentions, souvenez-vous de ces paroles portées dans l'Evangile, que Jésus-Christ prononça avec tant de zèle et tant de douceur : « Venez à moi, dit-il (1), vous qui êtes travaillés » et chargés de quelques peines, et je vous soula- » gerai ». Je vous dis la même chose, mes Filles ; je vous adresse les mêmes paroles, en vous conviant toutes de venir m'ouvrir vos cœurs sans crainte : dites-moi avec confiance tout ce qui vous pèse, tout

(1) *Matt.* XI, 28.

ce qui vous fait peine, je vous soulagerai. Venez donc à moi sans rien craindre; apportez-moi un cœur sincère, un cœur parfaitement soumis et un cœur simple : ce sont les dispositions que je veux voir, et que je demande de vous toutes, et avec lesquelles vous devez venir en ma présence. Déclarez-moi tout ce qu'en conscience vous voyez être nécessaire ou utile que je connoisse pour le bien de votre communauté : je vous y oblige; je vous ordonne de ne me rien soustraire, par tout ce saint pouvoir que j'exerce en vertu de mon caractère.

Je vous dénonce de la part de Dieu tout-puissant, au nom duquel je vous parle, par l'autorité que je tiens de lui, et par tout l'empire qu'il me donne sur vous toutes et sur chacune de vos ames, que si vous êtes sincères et sans déguisement, je demeurerai chargé de tout ce que vous me direz : au contraire, ce que vous voudrez me cacher et me taire, je vous déclare que je vous en charge vous-mêmes, et que ce sera un poids qui vous écrasera. Prenez garde à ceci, mes Sœurs; ne taisez pas ce qu'il est utile de me dire, non tant pour vous décharger que pour nous donner les connoissances nécessaires : ne m'apportez que des choses véritables et utiles pour la communauté ou pour votre particulier; qu'il n'y ait rien d'inutile : mais parlez-moi avec franchise, et ne craignez point de me fatiguer; puisque je veux bien vous écouter, et vous donner tout le temps que vous pouvez souhaiter pour votre instruction et pour votre consolation. Vous ne me serez point à charge, tant que je verrai, en ce que vous me direz, de l'utilité pour vous ou pour le public : au

contraire, je vous écouterai, je vous répondrai selon les mouvemens de Dieu, et avec les paroles qu'il me mettra en la bouche. Ainsi vous serez instruites, et vous recevrez les secours dont vous pouvez avoir besoin; et moi je vous dirai ce que son divin Esprit me donnera pour vous, chacune selon ce que je verrai qui lui sera propre, pour procurer votre perfection et votre paix : car je désire profiter à tout le monde, et qu'il n'y ait pas une de vous qui ne prenne en cette visite l'esprit d'un saint renouvellement en la perfection de son état. Je vous y porterai toutes en général, et chacune en particulier. Dieu m'envoie à vous pour détruire Ninive; c'est-à-dire, pour déraciner jusqu'aux plus petites inclinations de la nature corrompue, et toutes les imperfections contraires à votre sainteté. Si ce peuple fit pénitence à la voix d'un prophète, et s'il se rendit docile à sa parole, comme nous l'avons lu en la sainte Epître de ce jour; avec quelle docilité devez-vous coopérer à notre dessein, et n'y apporter nul obstacle ?

Venez donc à moi, mes Filles, avec un grand zèle de votre avancement et un saint désir de la perfection : ne craignez point de me découvrir vos besoins; ouvrez-moi vos consciences, et n'hésitez pas de me dire tout ce qui sera pour votre bien et même pour votre consolation. Je sais que l'office des pasteurs des ames est de confirmer les fortes, et de compatir aux infirmes, de les consoler en leurs foiblesses, de les soulever et de les charger sur leurs épaules : c'est ce que je me propose de faire en cette visite. Les fortes, nous travaillerons à les animer de plus en plus à la

perfection, et à les transporter jusqu'au ciel : les foibles, nous les encouragerons; nous nous abaisserons jusqu'à leurs foiblesses pour les relever et les fortifier; nous les porterons sur nos épaules; et les unes et les autres, nous les animerons et nous tâcherons de les faire marcher, et de les élever toutes à la perfection où elles sont appelées. En un mot, nous désirons réparer tout ce qui seroit déchu en l'observance régulière, rallumer ce qui seroit éteint en la charité, et établir une ferme et solide paix. A cet effet, je prétends réunir tout ce qui seroit tant soit peu divisé; je viens établir la concorde, en dissipant les plus foibles dispositions et les plus légers sentimens contraires. Je veux ruiner et anéantir jusqu'au plus petit défaut contraire à la charité, et détruire tous les empêchemens de la parfaite union, jusqu'aux moindres fibres. Il faut réparer toutes les ruines de cette vertu, et remédier à tout ce qui s'y oppose, pour faire fleurir l'ordre et la perfection dans votre communauté. Pour cela, ne négligez aucune des déclarations sincères et véritables qui seront requises; puisque les connoissances que vous me donnerez me serviront à faire régner Jésus-Christ, par une charité parfaite et une paix inaltérable en ce monde, qui vous conduira au repos éternel de l'autre. C'est ce que je vous souhaite à toutes; cependant je prie Dieu qu'il vous bénisse, et qu'il vous remplisse de ses grâces.

II.E EXHORTATION,

FAITE DANS LE CHOEUR,

A LA CONCLUSION DE LA VISITE,

Le 27 avril 1685.

Silence et recueillement nécessaires pour écouter l'Esprit de Jésus-Christ au dedans de soi-même. Funestes suites de la dissipation, et de l'attache aux choses sensibles. Obligation d'écouter Dieu dans ses supérieurs. Soumission et respect qui leur sont dus, ainsi qu'aux confesseurs et directeurs. Maux que cause dans les communautés le peu de respect pour le silence. De quelle manière on doit y parler de ses mécontentemens. Partialités qu'il faut en bannir.

Sit autem omnis homo velox ad audiendum, tardus autem ad loquendum.

Que tout homme soit prompt à écouter, et tardif à parler. Paroles de l'épître de saint Jacques. *Ch.* 1, *v.* 19.

Dans ces paroles, mes Filles, je renferme tout le fruit de la visite, et j'y fais consister toute la perfection de cette communauté. Je me restreins seulement à vous recommander ces deux choses. Qu'on soit prompt à écouter, et tardif à parler. Que veut dire, mes Sœurs, être prompt à écouter? Qu'est-ce que vous devez écouter? et qui devez-vous écouter?

Vous devez écouter premièrement cette chaste vérité qui vient se répandre dans notre cœur, quand elle le trouve préparé, tranquille et pacifique. C'est l'Esprit de Jésus-Christ qu'il faut écouter au dedans de vous-mêmes, et qui vous parle par ses inspirations, par ses vocations intérieures, par ses attraits et par ses touches secrètes, par ses impressions amoureuses et par ses grâces prévenantes. Il faut, mes Filles, l'écouter avec attention, et observer ses momens favorables, où il veut répandre dans votre cœur les pures lumières de la sagesse et de la grâce. Il faut se rendre bien attentive quand ce divin Esprit frappe à la porte de ce même cœur, pour s'y faire entendre en qualité de docteur et de maître. C'est en ces temps heureux où il faut être tranquille, et parfaitement dégagé du bruit et du tumulte des créatures. Il faut être libre de toute inquiétude, de toute passion forte; en un mot, il faut un silence et une récollection parfaite, pour entendre intérieurement la voix de Dieu. Quand le Créateur parle, il faut que la créature cesse de parler, et qu'elle se taise par un grand recueillement. L'Esprit de Dieu, qui ne se plaît à demeurer que dans un cœur paisible et tranquille, ne vient jamais dans une ame toujours agitée, ou souvent troublée par le désordre et le bruit que causent ses passions, et l'émotion de ses sentimens : il n'habite point aussi dans une ame dissipée, distraite, qui aime l'épanchement, et qui cherche à se répandre au dehors par ces discours inutiles, et ces conversations si ennemies de la vie intérieure.

Prenez donc garde, mes Filles, de ne pas vous

étourdir vous-mêmes, et n'empêchez pas l'Esprit saint, qui est en vous, de parler à vos cœurs. Souvenez-vous que c'est un esprit pacifique, qui vient se communiquer avec paix et avec douceur, non avec force et violence, et qui n'entre jamais dans un cœur au milieu des tempêtes, des orages et de ces vents furieux, qui ne sont propres qu'à déraciner les cèdres du Liban : il y veut venir avec une paix amoureuse et dans un agréable et doux zéphyr, dont parle l'Ecriture sainte (1), qui anime une ame et qui la remplisse d'une véritable joie par la douceur des grâces qui lui sont données, et que cet Esprit de sainteté lui communique en se venant insinuer en elle suavement, bénignement, parce qu'il la trouve dans la paix et dans le silence. Ecoutez donc Dieu parler au fond de vous-mêmes, et n'ayez que le soin de votre perfection, sans vous mettre en peine que de ce qui vous peut empêcher d'y parvenir.

Il n'y a qu'une seule chose nécessaire; c'est Dieu seul, qui doit occuper vos pensées et posséder votre cœur. Hé! de quoi profitent les applications que l'on donne aux choses de la terre, et tant d'empressemens superflus et distrayans que l'amour-propre fait naître dans le cœur humain? Si vous retranchez tout cela par le dégagement des créatures, vous aurez cette félicité qui se goûte dans la cessation et le repos de tous les désirs. Jésus-Christ est le centre de votre paix; et tous les troubles, toutes les peines et les difficultés qui vous peuvent faire obstacle, en la voie de la perfection et de

(1) *III. Reg.* XIX. 12.

votre salut, ne viennent que des dissipations et des amusemens hors de lui, et ensuite des passions du cœur mal mortifiées et déréglées, qui suivent ces états trop ordinaires de distraction et d'égarement parmi les choses terrestres, où l'on fait de si grandes pertes.

Mes Filles, il n'y a plus rien pour vous sur la terre de nécessaire; Jésus-Christ est votre unique besoin, le seul bien qui vous suffit et qu'il faut que vous cherchiez sans cesse. Ayez donc une ame pure et simple, et qui tende toujours à réunir en Dieu toutes ses puissances intérieures et ses opérations extérieures, par la récollection et la retraite, où vous entendrez la voix de votre époux. Ce n'est que dans le silence, et dans le retranchement des discours inutiles et distrayans, qu'il vous visitera par ses inspirations et par ses grâces, et qu'il fera sentir sa présence à votre intérieur.

Mais il faut encore écouter Dieu parler par le ministère des supérieurs, qui vous représentent Jésus-Christ, et spécialement dans les visites pastorales, où le Saint-Esprit préside infailliblement.

Ici, mes Filles, je suis bien aise de vous dire en passant, que si vous ne tirez pas de cette visite le fruit que j'attends et que vous devez en recueillir, assurément Jésus-Christ vous en demandera un compte rigoureux et sévère à son tribunal, qui sera très-redoutable à celles qui n'auront pas fait un bon et digne usage des grâces attachées à cette même visite. Prenez-y garde, mes Sœurs; je vous citerai et je m'éleverai contre vous au jour du Seigneur :

ce ne sera pas moi qui vous jugerai, non, ce ne sera pas moi; mais, je vous le dis, ce seront mes paroles qui vous condamneront, si vous ne les écoutez pas avec l'attention requise, et si vous les recevez avec moins de soumission d'esprit que vous ne devez pour en faire un véritable profit. Il est dit, en la sainte Ecriture, que les pasteurs de l'Eglise s'éleveront, au jugement de Dieu, contre ceux qui n'auront pas fait état de leurs paroles, qui ne les auront pas écoutés avec respect, et qui auront méprisé ou négligé leurs avertissemens. Cela, mes Filles, vous doit porter à l'observance fidèle et exacte de ce que nous vous disons; et il faut aussi que vous ayez pour vos confesseurs et directeurs beaucoup d'estime, de soumission et de déférence.

Ils vous parlent de la part de Dieu; vous devez donc écouter l'Esprit de Jésus-Christ dans leur ministère. N'a-t-il pas dit dans l'Evangile, parlant d'eux: « Qui vous écoute, m'écoute (1) »? Puisque c'est Jésus-Christ qui nous assure de cette vérité, prenez garde à ces paroles si dignes de respect : ayez une singulière vénération pour vos confesseurs et directeurs; ce sont eux qui sont chargés de vos ames; c'est par eux que Dieu vous parle, n'en doutez point; et puisqu'ils vous déclarent ses volontés, vous devez les écouter avec humilité et docilité, et vous soumettre humblement à leurs ordres et à leur conduite, bien loin d'en murmurer, d'en dire ses sentimens, de s'en plaindre mal-à-propos en des assemblées secrètes. L'Esprit de Jésus-Christ ne se trouve

(1) *Luc.* x. 16.

nullement dans ces plaintes indiscrètes, et dans ces murmures que l'on fait de ses ministres. Dans la sainte Ecriture, il est expressément défendu de mal parler d'eux (1) : elle ordonne de les respecter, de les honorer, et de ne point toucher aux oints du Seigneur (2). Si vous considériez bien leur grand pouvoir et leur sublime dignité, sans doute que vous auriez pour leur personne plus de respect. Bannissez d'entre vous ces plaintes et ces murmures.

Je vous en conjure, mes Filles; que je n'entende plus parler de mécontentement, ni de ces discours qui causent parmi vous des émotions. Ne regardez que l'autorité que Dieu a donnée sur vous à ses ministres. Je défends ces plaintes et ces entretiens des sentimens contraires à l'humilité et à la paix. Si quelque chose vous fait peine, je n'entends pas que vous ne puissiez en parler à vos supérieurs pour vous instruire : on le peut dans quelques rencontres; mais jamais pour s'abandonner au murmure, ni pour condamner les ministres de Dieu; ce qui ne lui peut être agréable : hors de là vous pouvez communiquer vos difficultés aux supérieurs. Non, je n'ôte point la liberté de s'adresser à ceux à qui on les peut dire; j'entends aux pasteurs et aux susdits supérieurs : moi-même je veux bien encore vous écouter dans votre besoin, et quand il sera nécessaire pour votre consolation. Sachez que je vous porte toutes dans mon sein et dans mes entrailles : vous m'êtes toutes présentes à l'esprit jour et nuit, et tout ce que vous m'avez dit toutes en particulier. Croyez, mes chères Filles, que pas une syllabe ne

(1) *Exod.* XXII. 28. *Act.* XXIII. 5. — (2) *Ps.* CIV. 15.

m'est échappée de la mémoire; je pense à toutes vos nécessités, tant en général qu'en particulier.

Mettez-vous donc en repos, si vous m'avez déclaré les choses comme vous les diriez si vous alliez dans un quart-d'heure paroître devant la majesté de Dieu : n'ayez plus aucun souci à présent; puisque je veux bien me charger de tout ce que vous m'avez dit. Ne vous l'ai-je pas dit au commencement de cette visite, que je me charge de tout ce que vous m'avez déclaré? Cela étant, attendez en paix, et avec patience, que Dieu vous manifeste sa volonté par mon ministère; et puisque vous vous déchargez sur nous de tout ce qui vous concerne, tant en général qu'en particulier, c'est à vous à demeurer en repos et dans l'indifférence, par une soumission à tout ce que l'Esprit de Dieu nous inspirera, dans le temps, de vous dire pour votre perfection. Je ne négligerai rien pour votre avancement; j'y apporterai tous mes soins et toute mon application, et je veillerai sur tous vos besoins spirituels. Assurez-vous, mes Filles, que vous êtes toutes présentes à mon esprit, et qu'à l'avenir j'étendrai de plus en plus mon soin pastoral sur vous toutes, vous permettant même la liberté d'avoir recours à notre autorité épiscopale dans vos plus pressantes nécessités. Venez donc à moi, mes Filles, quand vous vous trouverez chargées et oppressées; je vous soulagerai et donnerai le repos à vos ames. Venez; puisque je vous recevrai avec douceur et avec joie, voulant bien vous écouter, quand il sera nécessaire : mais toutefois, faites que cela n'arrive que dans de grands besoins, et dans les occurrences de choses de conséquence. A cela nous

discernerons les esprits, et nous en connoîtrons la sagesse et la prudence, par l'importance des choses que l'on viendra nous dire.

Cependant, mes Filles, observez ce que nous vous prescrivons pour votre salut et pour votre perfection. Ecoutez Dieu parler en vous : écoutez-le parlant par vos supérieurs, et par le saint ministère de vos confesseurs et directeurs; puisque c'est le Saint-Esprit qui vous conduit par eux : enfin écoutez encore ce même Dieu parler par votre supérieure; parce que la supérieure en sa manière vous tient aussi la place de Jésus-Christ. Vous devez avoir pour elle respect, amour et confiance. C'est une mère spirituelle, qui vous doit porter toutes dans ses entrailles : c'est pourquoi il faut qu'une supérieure reçoive avec un cœur vraiment maternel et qu'elle porte dans son sein les fortes et les foibles, et que sa charité s'étende sur toutes en général et en particulier, sans favoriser plus les unes que les autres. Il faut qu'elle parle à toutes dans leurs besoins avec douceur et bonté : mais aussi il ne faut pas qu'il y en ait qui se fâchent et qui observent si elle parle plus souvent à quelques-unes. Croyez que celles-là en ont plus de besoin, et que leurs nécessités sont plus grandes et plus pressantes que les vôtres; et que, cela étant, celles-là doivent recourir plus fréquemment à la charité de la supérieure, pour être conduites sûrement dans le chemin de la perfection. Sachez, mes Filles, que Dieu a attaché votre perfection à l'obéissance que vous devez rendre à votre supérieure. Assurez-vous que la voix de votre su-

périeure est la voix de Dieu même, et que c'est lui qui vous parle quand elle vous ordonne quelque chose. Respectez donc l'autorité de Jésus-Christ, qui est en elle et qui y réside. Ecoutez ses paroles avec autant de respect que vous feriez celles de Jésus-Christ même; puisqu'il dit en la personne des supérieurs : « Qui vous écoute, m'écoute ». Je sais bien que les choses qu'elle ordonne peuvent paroître quelquefois n'être pas si justes. Hé bien, il y a de l'infirmité : mais je sais aussi qu'elle peut avoir des raisons que les particulières ne peuvent pas pénétrer.

Voilà, mes Sœurs, comme vous devez écouter Dieu parler; c'est ainsi qu'il faut entendre et pratiquer ces paroles de saint Jacques : « Que tout homme » soit prompt à écouter ». Soyez donc promptes à écouter Dieu parler dans votre cœur, et par la bouche de ceux qu'il vous donne pour votre conduite : mais aussi soyez tardives à parler. Aimez le silence, la retraite et la solitude : ne dites jamais aucune parole dont vous puissiez ensuite vous repentir : soyez fort circonspectes à parler, et ne dites jamais rien, comme dit saint Augustin, sans l'avoir conçu dans le cœur, et ensuite pesé et ordonné par la raison, avant que de le laisser échapper ou sortir de votre bouche. Le désir de parler est commun à tout homme, mais surtout à votre sexe; cette inclination vous est naturelle; toutefois il la faut combattre. Vous n'aurez jamais regret d'avoir gardé le silence, quelque peine et contrainte qu'il faille souffrir. Il y a de la mortification, je vous l'avoue, à garder le silence. Hé bien, on dira une parole pi-

quante, de mépris ou de raillerie : on se satisfait, on se fait justice à soi-même par ses plaintes et ses murmures; mais aussi combien blessez-vous la charité, et combien de fautes fait-on pour ne savoir pas garder le silence en ces occasions?

Dieu m'a fait connoître, dans la lumière de son esprit, que la cause principale du trouble et de la division de la communauté ne vient point d'ailleurs que de ce qu'on est trop prompt à parler, et du défaut de silence. Si donc le silence y étoit bien observé, je crois que la charité y seroit parfaite, et les fruits de la paix se trouveroient en cette maison. C'est ce que vous avez vous-mêmes fort bien remarqué, et chacune de vous a justement mis le doigt sur la source du mal. Presque toutes m'ont dit leur pensée sur ce sujet, m'avouant que le silence n'étoit point gardé religieusement, et que cette grande liberté de parler en tout temps, de communiquer ses sentimens sur toutes choses, et de se dire des paroles contre la charité et la douceur, étoit l'unique cause de tous les désordres qui troubloient la paix et le repos de chacune. Puis donc que vous reconnoissez ce défaut être une source de discorde, apportez toutes vos diligences pour le retrancher tout-à-fait.

Je vous puis dire pour votre consolation, mes Filles, que j'ai trouvé beaucoup de bien dans cette maison : il y a de la vertu, de bons principes de piété. Presque toutes m'ont fait paroître de grands désirs de renouvellement : toutes désirent la paix ; et dans toutes les plaintes qui nous ont été faites assez exactement pour et contre, je n'ai trouvé aucun

sujet considérable, et capable de désunir les esprits, et de les aliéner les uns des autres. Hé! faut-il donc, pour un entêtement et pour je ne sais quelle préoccupation d'esprit, que l'union et la charité ne soient pas parmi vous au point où elles y devroient être? Que chacune donc s'efforce de retenir ses pensées et ses sentimens en elle-même, sans se les communiquer l'une à l'autre pour s'indisposer. Vous ne devez jamais, quelque peine que vous sentiez, et nonobstant les sujets de vous plaindre que vous pourriez avoir, vous ne devez pas, dis-je, vous porter à parler avec une liberté contraire à la charité et à la paix. Il ne vous est point permis de vous faire justice à vous-mêmes. Vous pouvez parler aux personnes à qui il convient : je n'entends pas à celles qui seroient intéressées ou qui se pourroient indisposer; je dis à la supérieure, et encore d'une manière qui ne lui puisse pas donner d'éloignement des autres, mais avec les circonstances que la prudence et la discrétion enseignent. Les supérieurs sont des fontaines publiques : il ne faut pas les empoisonner. C'est comme cela, mes Sœurs, qu'il faut manier les intérêts de la charité, et que vous devez ménager et procurer toujours les biens de la paix, sans vous faire tort les unes aux autres ni vous désobliger.

Hé bien, mes Filles, je vous défends de la part de Dieu, et par l'autorité que j'ai sur vous, de vous maltraiter. Quand je dis maltraiter, j'entends de vous offenser par aucun emportement de paroles rudes et piquantes, qui blessent et qui aigrissent, qui témoignent du mépris, de l'aliénation et trop de

de fierté; et même de dire aucune chose contre le respect que vous vous devez les unes aux autres, de faire des divisions entre vous, et de parler contre les personnes consacrées à Dieu, cela étant tout-à-fait indigne de vous, et opposé aux devoirs de votre état vraiment saint. Supportez-vous donc toutes, et traitez-vous avec une charité sincère. « Prévenez-vous » les unes les autres en honneur et en honnêteté », comme vous conseille saint Paul (1). Et moi je vous conjure au nom de Dieu, et je vous l'ordonne même, de ne jamais vous parler qu'avec douceur, modestie et charité; d'éloigner de votre conversation toutes ces paroles désagréables, contrariantes ou de raillerie; en un mot, tout ce qui est contraire à l'union, et à cette civilité qui doit paroître et qu'il faut faire régner dans vos entretiens. Parmi les grands et les princes du monde, nous voyons qu'ils se traitent tous les uns les autres avec honneur et respect, quoiqu'ils soient égaux en qualité, chacun d'eux se rendant honneur réciproquement, sans craindre de se rabaisser : et n'est-ce pas se faire honneur à soi-même, que de traiter avec honneur les personnes de même dignité? C'est ainsi, mes Filles, que vous devez en user parmi vous : non, que je désire une civilité affectée et mondaine; ce n'est pas celle-là que je demande : celle que je vous recommande d'avoir entre vous, doit être fondée sur ce que vous êtes à Jésus-Christ.

Hé quoi, mes Filles, pour qui vous prenez-vous? qui pensez-vous être, pour vous traiter avec tant de mépris et de grossièreté? Ne savez-vous pas que vous

(1) *Rom.* XII. 10.

appartenez à Jésus-Christ, que « vous êtes rachetées » d'un grand prix (1) », que vous faites la plus illustre portion de l'Eglise, étant les véritables épouses du Seigneur, et que son Esprit saint habite en vous par sa grâce? Est-il possible que vous manqueriez de charité et de douceur envers vos Sœurs? Si vous considériez en elles un Jésus-Christ pauvre, un Jésus obéissant, un Jésus anéanti et humilié, un Jésus mortifié et crucifié, pour un jour le voir ressuscité et glorieux en elles : si vous aviez ces saintes pensées pour toutes vos Sœurs, n'est-il pas vrai que vous n'auriez pour elles que des sentimens de respect et d'estime, et que jamais il ne sortiroit une seule parole de votre bouche contraire à la charité? Si on les considéroit comme les anges de la terre, on se garderoit bien de les mépriser. Mes Filles, occupez-vous de ces mêmes pensées à l'avenir : retenez la plus petite parole qui puisse désagréer à Jésus-Christ, et contrister son divin Esprit, qui est au dedans de vous toutes : craignez de lui déplaire, et de l'offenser en la personne de vos Sœurs.

Il y a encore une chose dont vous devez vous abstenir pour maintenir et conserver la charité ; c'est, mes Sœurs, de bannir de vos récréations et de vos entretiens ces partialités et contentions, qui naissent souvent entre vous pour de certaines différences. On dit : Les filles de celui-ci, les filles de celui-là : Pour moi, dit-on, je suis à ce directeur; l'autre dit : Je serai à cet autre : celle-là est la fille d'un tel ou d'un tel. Saint Paul, en pareilles partialités, parle ainsi aux Corinthiens (2) : « Puisqu'il

(1) *I. Cor.* VI. 20. — (2) *Ibid.* III. 3, 4.

» y a parmi vous de l'envie et du débat, n'êtes-vous » pas charnels, et ne parlez-vous pas selon l'homme, » lorsque l'un dit : Pour moi, je suis de Paul; un » autre, d'Appollo : n'êtes-vous pas des hommes, » de parler en ces termes »?

Ne pourrois-je pas vous dire ici la même chose que disoit l'apôtre parlant à des hommes? Il leur reprochoit qu'ils étoient de chair, parce qu'ils parloient ainsi en hommes. Moi, je vous dirai aussi que vous êtes des filles, que vous parlez en filles. Et en effet, dans cette rencontre n'êtes-vous pas des filles, et ne parlez-vous pas en vraies filles, lorsque vous tenez ces discours? Ne savez-vous pas, mes Sœurs, que vous n'avez qu'un seul maître, qui est Jésus-Christ, qui vous est représenté par ses ministres? C'est à lui seul et à nous, qui vous tenons sa place, à qui vous appartenez et de qui vous devez dépendre absolument : les autres vous sont donnés seulement comme des secours, que l'on vous accorde simplement pour les temps où vous pouvez en avoir besoin. Si vous ne considériez que Jésus-Christ en ces personnes, vous ne feriez point de distinctions, qui ne sont pas dignes des épouses du Seigneur. Ne parlez donc plus dans ces termes, qui ressentent encore trop la chair et le sang : agissez d'une manière plus dégagée et éloignée de toutes bassesses. Vous êtes l'ornement de l'Eglise, que vous embellissez : vous en êtes les victimes saintes, qui êtes consacrées à Dieu, et profitables au public par la profession de votre institut. Je vous regarde comme des anges sur la terre, comme les épouses de Jésus-Christ et comme les enfans de Dieu. Espérez donc miséri-

corde; puisque vous êtes enfans de miséricorde, formées à la louange de la grâce de Jésus-Christ.

Voilà, mes Filles, ce que j'avois à vous dire pour votre perfection, touchant le silence, l'union et la charité. Que chacune s'étudie à présent à l'observer, et tâche de se conformer à tout ce que je viens de vous prescrire. N'empêchez point le Saint-Esprit d'entrer en vous; n'apportez point de résistance ni d'obstacles aux grâces qu'il a dessein de vous faire par mon ministère en cette visite. Vous me direz : Tout cela ne se fait pas tout d'un coup. Il est vrai; mais je vous répondrai qu'avec un grand désir et une volonté efficace, l'on vient à bout de tout. Travaillez-y, mes Filles, et souvenez-vous toujours de ces paroles que je vous ai dites au commencement de ce discours : « Que tout homme soit prompt à » écouter et tardif à parler ». Ecoutez Dieu parler au fond de vos cœurs; écoutez-le quand il vous parle par l'organe de vos supérieurs et directeurs; enfin écoutez-le encore parlant en la personne de votre supérieure; et surtout je vous recommande d'être tardives à parler. Aimez le silence et le repos dans l'obéissance; et n'ayez plus qu'un seul et unique désir, qu'une seule occupation, qui est le soin de votre perfection et avancement spirituel, et de faire du progrès dans la vertu.

Monseigneur fit ensuite le chapitre, après lequel sa Grandeur continuant de nous instruire, nous dit les choses qui suivent :

Voici, mes chères Filles, les ordonnances et les articles que j'ai dressés pour le bon réglement de

cette maison. Je n'ai pas trouvé nécessaire d'en faire un si grand nombre; je me suis contenté de vous en donner seulement quelques-uns à observer que voici, vous renvoyant cependant aux ordonnances de visite ci-devant faites fort amplement, en l'année 1669, dans lesquelles j'ai trouvé toutes choses expliquées fort au long : vous observerez tout ce qui vous y est ordonné; c'est mon intention, spécialement pour les parloirs : n'y demeurer que le temps marqué par la règle. L'on n'y demeurera pas durant l'office divin et les observances, tant que faire se pourra, ni pendant les temps et les heures du silence : l'on n'y parlera point de choses qui puissent scandaliser les personnes séculières ni les auscultatrices. Bref, vous vous y tiendrez dans la retenue et la modestie religieuse, convenables à votre état.

ORDONNANCES

NOTIFIÉES

A NOS CHÈRES FILLES LES RELIGIEUSES DE SAINTE URSULE DE MEAUX,

AU CHAPITRE TENU DANS LEUR CHŒUR,

Le 4 avril 1685,

Pour conclusion de la visite régulière par nous faite les jours précédens.

L'office divin sera chanté sans précipitation, et avec le plus de décence que faire se pourra, sans qu'un chœur anticipe sur un autre, et gardant la médiation : toutes s'affectionneront au chant, et aucune ne s'en dispensera sans nécessité.

Mes Filles, ayez du zèle et de la ferveur pour bien chanter les louanges de Dieu. Quand l'office est bien chanté, sachez que tout le reste va bien : au contraire, quand on ne s'acquitte pas bien de ses devoirs dans le divin office, on peut dire que rien n'est bien dans une maison. C'est une occupation sainte qui mérite toutes vos attentions : c'est la plus grande et

la plus digne que vous puissiez avoir sur la terre; puisque vous avez l'honneur de parler à Dieu. Quand vous chantez ses louanges, vous faites ici-bas ce que les anges font dans le ciel. Acquittez-vous donc de cette excellente et sublime action, le plus parfaitement que vous pourrez : apportez-y toute l'application nécessaire, et faites en sorte qu'un chœur n'anticipe pas sur l'autre. La sainte Eglise commande que l'office divin soit fait sans interruption : ces anticipations d'un chœur à l'autre font des interruptions en ce saint exercice; c'est pourquoi faites les pauses, et observez exactement la médiation.

Ici, mes Filles, faites une belle réflexion. Il est remarqué dans la sainte Ecriture, qu'il se fit un grand silence dans le ciel (1); et que les anges, durant ce silence, rendoient leurs hommages et leurs adorations à la suprême majesté de Dieu. Que signifie ce silence mystérieux que firent les anges dans le ciel? Il doit vous imprimer un profond respect pour la majesté de Dieu, lorsque vous chantez ses louanges; c'est pour vous apprendre, par ces célestes intelligences, que toute créature, soit au ciel ou en la terre, doit demeurer dans le silence, et se taire pour adorer et admirer la grandeur de Dieu. Admirez donc et adorez celui à qui vous avez l'honneur de parler : faites de temps en temps ce silence à l'imitation des anges, observant bien la médiation; et puis derechef, chantez comme eux alternativement, chœur à chœur, les louanges de votre Créateur et Seigneur. Si chacune avoit appli-

(1) *Apoc.* VIII. 1.

cation à faire cet acte d'adoration et d'admiration dans le temps de la médiation, il seroit plutôt à craindre qu'elle fût trop longue que trop courte.

Les Sœurs éviteront toute partialité, spécialement dans les choses où il est besoin d'avoir recours à notre autorité pour être pourvu au bien commun, et s'abstiendront d'en faire des entretiens inutiles : elles se contenteront de nous représenter les vues qu'elles en auront, demeurant cependant en paix, et se conformant avec soumission aux ordres qui leur seront donnés dans le temps.

Dans les visites, l'une ne suggérera pas à l'autre ce qu'elle dira : chacune déclarera ses pensées avec simplicité. L'on a fait quelques fautes dans cette visite sur cet article, ce qui m'a obligé de vous en faire avertir, en ayant eu connoissance. Cet avis vous servira dans les visites à venir : on n'a pas observé cela en cette visite-ci ; il faudra y prendre garde dans les autres. Soyez plus fidèles, mes Filles, que vous ne l'avez été en celle-ci.

On évitera les amitiés privées et communications secrètes, sous telle peine qu'il conviendra décerner : les vocales qui récidiveront dans cette faute avec scandale, seront privées du chapitre ; de même, si elles déclarent aux personnes intéressées ce qui aura été dit contre elles.

Pour les amitiés particulières et communications dangereuses, je veux que vous les évitiez comme les pertes de la religion, et que vous les fuyiez comme des sources de division et de vices. Ayez-les en horreur, et qu'il ne s'en trouve jamais dans cette commu-

nauté de semblables. Je n'entends pas toutefois par-là défendre absolument tous entretiens et communications; j'en trouve parmi vous de saints et de bons, qui sont même utiles : ils le seront toujours, s'ils ont les conditions qu'il faut pour être parfaits; savoir, qu'ils soient rares, brefs, modestes, et avec permission de l'obéissance : s'ils sont réglés de la sorte, je ne les désapprouverai pas.

A l'égard du secret du chapitre, que les vocales soient là-dessus fort réservées. Vous savez par expérience les inconvéniens qui en sont arrivés par le passé : il pourroit encore en arriver de plus grands à l'avenir, si vous n'y veilliez autrement; prenez-y garde : voici un article de conséquence; pensez-y, mes Filles.

Les Sœurs n'entreront pas dans les cellules les unes des autres, sans permission de la mère supérieure : on se gardera bien d'en emporter secrètement d'autorité privée, ni livres, ni écrits, sous peine de désobéissance.

Elles se rendront ponctuelles au confessionnal, de manière que le confesseur ne perde point le temps à les attendre.

Je vous exhorte, mes Filles, d'être fort exactes et fidèles à cette ordonnance pour la confession. Ce n'est pas avoir du respect pour le ministre de Jésus-Christ, que de le faire attendre au confessionnal après vous. Que chacune de vous soit à l'avenir plus diligente à se trouver, aux jours prescrits, aux heures marquées pour la confession. Le temps que vous faites perdre ainsi au confesseur seroit plus utilement employé à prier pour vous, et à présenter

à notre Seigneur tous vos besoins, pour lui demander les lumières nécessaires pour travailler au salut et à la perfection de vos ames, dont il est chargé par son ministère. Quand vous allez au sacrement de pénitence, soyez pénétrées d'une forte componction de cœur : allez-y avec respect, avec humilité, avec soumission, et surtout avec confiance, comme à Jésus-Christ même, de qui le confesseur tient la place. Ne faites point de certaines distinctions par rapport à l'homme : entrez dans l'esprit de la foi, fermant les yeux à toutes les vues humaines : n'envisagez uniquement que Jésus-Christ en la personne du confesseur, qui vous le représente pour lors en qualité de votre juge. Allez donc à ce tribunal avec un esprit sérieux, et soyez pénétrées d'une sainte frayeur, en vous considérant comme une criminelle en la présence de son juge.

Imitez la Madeleine, mes Filles, et souvenez-vous de sa diligence et de sa ferveur, lorsqu'elle alloit trouver Jésus-Christ pour entendre sa parole, et pour obtenir la rémission de ses offenses. Quand elle savoit le lieu où notre Seigneur étoit, et quand elle apprenoit qu'il la demandoit, jamais Madeleine ne s'en excusoit : elle ne se faisoit pas appeler plusieurs fois; mais promptement et sans différer, elle s'alloit jeter aux pieds de Jésus-Christ, pour entendre ces favorables paroles : Tes péchés te sont pardonnés. Voilà, mes Filles, votre modèle; imitez cette illustre pénitente; animez-vous par l'exemple de cette grande sainte. Si vous aviez plus de foi, vous auriez de même un saint empressement de vous aller

jeter aux pieds de votre confesseur, afin d'entendre les mêmes paroles d'absolution pour la rémission de vos péchés, puisqu'il vous représente Jésus-Christ, dans ce sacrement. Si l'on s'occupoit de ces pensées, on se tiendroit devant le confesseur avec tout le respect et la modestie requise : on l'écouteroit avec humilité, avec soumission, en esprit de foi : on se prépareroit sérieusement; on se garderoit bien de se répandre en des discours frivoles, et l'on ne dissiperoit pas son esprit vainement, au lieu de se disposer à une si sainte et si grande action.

Les religieuses du Juvenat seront sous la conduite de la mère assistante : cependant la mère supérieure continuera d'en prendre soin jusqu'à la fin de janvier prochain.

Pour de bonnes raisons, jugées telles par les supérieurs, on a trouvé à propos d'en décharger ladite mère assistante durant ce triennal : cependant dans le temps, elle en aura la direction, comme il est convenable à sa charge.

Les Sœurs prendront garde qu'elles ne s'ouvrent de rien, par aucune voie, aux pensionnaires et autres du dehors, des affaires ou difficultés qui pourroient arriver au dedans.

On ne donnera point deux charges de discrètes à la même personne, sans nécessité, et qu'avec une mûre délibération des supérieurs.

Nous renouvelons les ordonnances des visites ci-devant faites.

Nous ordonnons que les présentes, et les autres ci-devant faites, depuis l'année 1669, seront lues

de trois mois en trois mois, et nous chargeons la mère supérieure de les faire lire et observer, et de tenir la main à l'exécution exacte.

Donné le 27 *avril* 1685.

† J. BENIGNE, *Evêque de Meaux.*

A LA MÈRE SUPÉRIEURE.

Ma Mère, je vous charge d'avoir l'œil et de tenir fortement la main, à ce que toutes nos intentions et nos ordonnances soient soigneusement observées dans cette maison. Ne souffrez point de plaintes ni de murmures; prenez garde que l'on aie pour les ministres du Seigneur le respect qui est dû à leur caractère. Ne souffrez pas non plus que vos Sœurs s'emportent, et empêchez qu'il ne se dise rien qui puisse altérer la charité et troubler la paix de cette communauté. Avertissez-nous dans ces occasions, et faites-nous connoître celles qui transgresseroient nos ordres. Faites surtout garder ce silence si nécessaire, que j'ai tant recommandé : et de toutes ces choses, je souhaite et je prétends que vous m'en rendiez compte, et je vous enjoins de le faire de temps en temps; moi-même je vous en interrogerai, et je m'informerai si elles sont religieusement observées.

Et vous, mes Filles, je vous exhorte derechef de travailler incessamment à votre perfection, dans la paix et dans le silence. Que chacune de vous ne pense plus qu'à cette unique affaire, et à se bien

acquitter de ce que l'obéissance vous donne à faire, chacune dans vos obédiences. Travaillez et agissez dans l'esprit de Jésus-Christ; prenez-le pour votre modèle dans toutes vos actions : voyez avec quelle perfection et obéissance il servoit Joseph et Marie; c'étoit son obédience que de leur être sujet et soumis en toutes ses actions, durant sa vie cachée : considérez bien ce bel exemple, et vous y conformez parfaitement en cette vie; afin que vous puissiez être un jour unies éternellement à lui dans la bienheureuse vie de la gloire céleste.

III.E EXHORTATION

SUR LA RETRAITE

FAITE CHEZ LES RELIGIEUSES URSULINES DE MEAUX,

A TOUTES LES PROFESSES DU NOVICIAT,

Le mercredi-saint, 18 avril 1685.

Avantages de la retraite. Maux que cause la dissipation. Comment les religieuses doivent l'éviter, et travailler à se séparer des créatures, pour se recueillir en Dieu.

Mes Filles, j'ai désiré de vous parler à vous autres en particulier, pour vous exhorter encore aujourd'hui à estimer extrêmement votre vocation et votre état; et j'ai voulu vous faire venir ici toutes en ma présence, pour vous animer derechef à vous perfectionner par les meilleurs et plus solides moyens que vous avez dans votre état, et que vous devez fidèlement suivre. Ces jours passés, je vous ai fait dire une chose que j'estimois que vous devez faire touchant le plus important de ces moyens, qui est la retraite. Vous m'avez fait paroître là-dessus vos bons sentimens, m'ayant toutes marqué le désir que vous

aviez d'observer avec exactitude ce que je vous ai ordonné sur ce point, qui vous est de si grande conséquence.

Vous êtes déjà à Jésus-Christ, et vous lui appartenez par votre consécration, puisque vous êtes professes; et vous êtes heureuses de ce que Dieu prend un soin particulier de vous. Mais j'estime encore extrêmement votre bonheur, de ce qu'étant obligées de tendre à la perfection du christianisme, vous êtes dans le plus favorable temps pour vous y avancer et pour vous y bien établir. Je considère beaucoup l'avantage que vous possédez dans ces années de noviciat où vous voilà encore. La religion vous y retient pour vous mieux former, et pour vous mieux revêtir de son esprit. Jésus-Christ a sur vous un regard tout particulier de bienveillance et de grâce, et il vous le témoigne par ce plus grand soin que l'on prend de vous. On vous cultive davantage; on vous destine tout exprès une mère pour veiller plus particulièrement sur vous, et pour vous inspirer les dispositions que vous devez avoir, et qu'il faut que vous établissiez pour le fondement de votre vie religieuse. On vous tient sous une discipline plus exacte; et vous avez pendant ce temps plus de facilité pour vous avancer dans la perfection chrétienne, et pour acquérir les vertus religieuses, vivant plus séparées, et hors des emplois plus capables de vous distraire. Vous n'avez en cet état que l'unique soin de votre avancement : travaillez-y par la retraite. Ce qui vous y avancera, ce sera la retraite, la séparation des créatures, l'amour de la solitude, l'attention à ne se point répandre çà et là, à ne point par-

ler aux créatures, à ne point faire parler en vous les créatures; mais à se former une habitude d'un saint recueillement pour parler à Dieu, et pour l'écouter parler en vous.

C'est là mes Filles, le désir que vous devez avoir de vous rendre dignes que Dieu vous parle, de vous disposer à traiter avec lui, et de ne point perdre les moyens que vous avez pour vous procurer ce grand avantage. Je vous regarde comme le fondement sur lequel Dieu veut établir l'édifice de la religion; puisque c'est dans le noviciat que se doivent former celles qui après composent la communauté. Pour y être utiles, il faut premièrement que vous soyez bien fondées en la vertu par un bon noviciat, où vous ayez bien employé le temps et travaillé à votre perfection, et cela par la séparation des créatures, sans laquelle vous ne pourrez acquérir aucune vertu : et ce seroit, à la vérité, une chose bien ruineuse et bien préjudiciable, de voir une fille sortir du noviciat sans y avoir acquis les bonnes habitudes, et la pratique des vertus nécessaires pour tendre efficacement à sa perfection, et pour y faire tous les jours de nouveaux progrès le reste de sa vie. Cela seroit bien dommageable et pour elle et pour toute la maison, dont l'ordre est troublé et détruit par le défaut de vertu solide. Or, cette solide vertu consiste principalement dans le soin que vous devez prendre de cultiver très-soigneusement, chacune en votre particulier, la grâce de votre vocation sainte, par la récollection intérieure et par la séparation des créatures.

Croyez-moi, mes Filles, et je vous l'ai déjà dit, vous

vous n'avancerez qu'à mesure que vous vous affectionnerez à désirer et à rechercher la retraite et le silence. Ce sera ce silence qui vous établira solidement dans les vertus qui soutiendront votre conduite, et qui en feront toute l'économie pendant tout le reste de votre vie : et quand vous serez à la communauté, à moins de cela, jamais vous n'y pourrez être de bonne édification, et vous n'y vivrez point en vraies religieuses. C'est donc dans cette retraite, qu'on ne peut assez vous recommander, que vous cultiverez, que vous goûterez et que vous conserverez le fruit d'une vocation si sainte : sans elle vous ne le pouvez faire; sans elle vous ne trouverez jamais que du déchet en votre ame, du désordre dans votre conscience, et du trouble dans votre cœur. Si vous vous épanchez facilement au dehors, vous ne pouvez retenir long-temps l'impression d'aucune grâce, ni en faire nul profit : car les discours vains et inutiles ne servent qu'à dissiper, et à remplir l'esprit d'une multitude de choses, qui l'empêchent de se porter vers Dieu son souverain bien. Les épanchemens au dehors offusquent l'ame de pensées attachantes, qui sont de grands obstacles à l'oraison : cela forme votre intérieur à un état de distraction, qui vous rend inhabiles à ce saint exercice de traiter avec Dieu.

Que l'on fait de grandes pertes par le manquement d'intérieur! que l'habitude à tant parler cause de grandes omissions du bien, et fait tomber dans de grands maux! Si l'on connoissoit ce que l'on perd à se répandre inutilement à l'extérieur, on s'affligeroit avec grand sujet sur ces pertes. Que fait-on

quand on préfère les entretiens des créatures à ceux de Dieu, sinon se livrer volontairement à son propre dommage? Et que faites-vous, mes Filles, lorsque vous vous remplissez des idées et des entretiens des créatures? Vous en êtes distraites, vous vous en occupez, vous en demeurez toutes pénétrées; cela vous dissipe et vous traverse dans vos saints exercices. Vous portez cette impression dans la prière, et c'est ce qui vous ôte la présence de Dieu. Vous ne sauriez vous adonner à l'oraison, et vous y perdez le temps. Ainsi tout l'ouvrage de votre avancement spirituel est arrêté par ce déréglement, et par cet épanchement au dehors.

Vous ne pouvez rien faire dans l'oraison, ni rien établir dans l'édifice de votre perfection, si, pour traiter avec Dieu, vous n'entrez dans une grande disposition de solitude à l'égard de la créature. Il attend, à la mettre en vous, qu'il vous trouve silencieuses. Quand il trouve notre ame seule, dégagée des créatures et retirée avec lui tout seul, il la visite, il lui envoie ses lumières, il répand en elle ses grâces, il lui découvre ses vérités : c'est là où il nous remplit de la connoissance de nous-mêmes, et de la contrition de nos fautes. En ce saint silence, si nous avons besoin d'humilité, nous recevons des impressions qui nous anéantissent : nous sommes occupés au dedans de notre ame de l'esprit d'une componction intime; Dieu nous remplit de cette sainte horreur de nous-mêmes, à la vue de nos indignités; il opère en notre intérieur des secrètes, mais puissantes convictions de nos iniquités; il nous abaisse et nous écrase comme des vers : enfin, mes

Filles, sa bonté prend ce temps de retraite, et il l'attend pour nous occuper, pour nous éclairer, pour nous purifier et nous changer par tous ces effets de sa grâce. Dans ce saint commerce avec Dieu, vous formerez des résolutions efficaces pour la pratique des œuvres de la perfection du christianisme, qui fait la principale de vos obligations.

C'est le but où vous devez tendre sans cesse; c'est là votre fin que vous devez toujours regarder, et non pas vous porter à rien de singulier. Il ne faut point vous proposer rien d'extraordinaire qui ressente l'élévation; mais pourtant vous devez vous tenir disposées à vous exercer en la pratique des plus grandes vertus, si Dieu vous en donne les occasions : car bien qu'une religieuse ne doive pas se porter d'elle-même à rien d'extraordinaire, elle est cependant obligée d'être fidèle à embrasser les actes des plus grandes vertus, et de s'y porter avec fidélité quand Dieu les exigera, et s'il les demande d'elle. Le soin que vous devez avoir de votre salut et de votre sanctification doit vous rendre attentives et soigneuses de recevoir et conserver la grâce; mais vous ne le serez jamais si vous vous répandez trop à l'extérieur, et si vous ne vous récolligez pas.

Je sais que vous êtes toutes fort occupées : il y a assez d'obédiences dans cette maison, et votre institut vous occupe bien du temps et vous emploie beaucoup. C'est pourquoi le peu de loisir qui vous reste, employez-le à rentrer sérieusement dans le sanctuaire de votre ame, où, sans doute, vous trouverez le Saint-Esprit. Ayez un saint empressement de vous donner à la retraite, et de faire de votre

cellule un petit paradis, estimant tous les momens où vous pouvez vous y retirer, afin d'y entendre parler Dieu en vous-mêmes et pour l'y écouter paisiblement; et non-seulement pour l'écouter, mais pour le posséder. Car, mes Filles, il n'est pas de ce divin objet de notre amour la même chose que des créatures : souvent nous aimons ce que nous ne possédons pas, et au moins ce que nous ne pouvons pas toujours posséder. Mais en Dieu, nous avons ce bonheur et ce grand avantage, de ne le pouvoir aimer sans le posséder : aussitôt que nous l'aimons, nous sommes en possession de lui-même. Quand donc vous serez en obédience avec quelqu'une de la communauté, aussitôt préméditez tout ce que vous aurez à faire pour prendre toujours le parti du silence, et prévoyez comment vous ferez pour le garder partout autant que vous pourrez.

Après vous être acquittées des devoirs de vos offices, estimez-vous heureuses si vous pouvez ménager le reste du temps pour le consacrer à la retraite. Si vous y êtes véritablement affectionnées, vous ne consommerez pas vainement le temps; vous n'aimerez pas à le perdre ni à le mal employer : soyez-en ménagères; et au lieu de le consommer à parler inutilement après l'acquit de vos obédiences, allez le passer en votre cellule en ouvrage et en silence; et là, mes Filles, occupez-vous de Dieu et de sa présence : pesez l'état que vous devez faire de ces momens qu'il vous donne pour lui parler, pour vous entretenir de lui et avec lui.

Combien précieux ces momens qui nous mettent en état d'écouter Dieu parler en nous-mêmes! Dieu

qui se plaît à se communiquer à une ame, quand il la trouve dans une entière oubliance et séparation de tout ce qui est hors de lui : Dieu qui observe et qui attend ce temps favorable pour prendre une possession intime de l'intérieur, pour y établir son règne, et qui le dispose à ses grâces, dès que notre cœur le cherche dans la récollection véritable : Dieu qui visite l'intime de ce cœur pour en faire son temple, sa maison vivante et animée, pour contenir son immense et incompréhensible grandeur : Dieu qui porte des lumières dans le fond de l'ame recueillie, tantôt comme juge pour la remplir du regret de ses fautes, tantôt comme Souverain et Tout-puissant, pour la remplir du sentiment de sa présence et de sa majesté, et la former à des états d'abaissement et d'anéantissement devant lui : Dieu qui communique sa sainteté à ses créatures par des impressions de pureté, et des désirs qu'il leur donne de séparation pour les choses de la terre : Dieu qui leur confère cette même pureté, et qui les dispose à traiter familièrement avec lui, en leur imprimant une chaste crainte de lui déplaire, et les rendant amoureusement désireuses de lui plaire : Dieu qui prend une secrète possession d'une ame qu'il trouve fidèle à se séparer des vaines joies et des vains amusemens de la terre, et qui la comble de délices en lui faisant part de sa même joie : Dieu qui lui ouvre des sentiers admirables de paix, de consolation et de douceur, quand il la trouve à l'écart, seule avec lui, séparée des objets créés, et fuyant tout engagement avec les créatures.

Mes Filles, j'ai eu bien raison de vous le dire; on

fait des pertes déplorables par le défaut de silence. Pleurez celles que vous avez faites, et réparez-les à l'avenir, vous rendant fidèles à retrancher tout discours inutile et superflu. Etablissez en vous-mêmes ce silence, inspirez-le dans les autres; et croyez que c'est l'élément de votre perfection d'être retirées, intérieures et récolligées. Attendez plus de fruit de cette conduite que de tous les entretiens avec les créatures, quelque saints qu'ils puissent être. Votre avancement ne dépend point de traiter avec les créatures : persuadez-vous plutôt, comme il est vrai, qu'il est attaché à parler peu aux hommes, et beaucoup à Dieu. Apprenons aujourd'hui à nous passer de toutes les créatures, et à ne chercher point de consolation qu'en Jésus-Christ.

Et à quoi servent tant de discours, ces entretiens inutiles, et tant de paroles superflues, sinon à vous ôter ces grands biens, et à vous faire de grands maux en vous dissipant? Cela vous remplit de trouble et d'inquiétudes, et vous ôte l'Esprit de Jésus-Christ, qui ne se trouve que dans la paix et dans la fidélité à se retirer en son intérieur. D'où viennent tant de désirs de parler, sinon de cette nature qui veut toujours se satisfaire en la créature et parmi les sens, et qui nous détourne de Dieu pour nous convertir vers les choses de la terre?

Non, mes Filles, il ne faut plus que vous suiviez ces mouvemens qui vous ont attirées dehors; il faut rentrer en vous-mêmes, et que vous vous passiez, le plus qu'il vous sera possible, de tout ce qui n'est point Dieu, pour le faire occuper tout seul votre cœur et vos pensées. N'ayez d'entretien avec per-

sonne, à moins qu'il n'y ait du besoin : évitez par-là de grands écueils, qui font obstacle à la pureté de la vie. Saint Jacques dit que de la langue viennent tous les péchés qui se commettent (1). La paix seroit toujours dans les communautés si l'on savoit gouverner sa langue : car d'où procèdent tant de fautes? d'où vient que l'on a de petites antipathies, que l'on fait des médisances, que l'on raille, que l'on se plaint, que l'on murmure, et que l'on voit de certains éloignemens les unes des autres qui forment les divisions? Tous ces défauts ne viennent que du déréglement de la langue et du défaut de silence; et si l'on ne parloit point, et que vous vous tinssiez dans votre retraite, tout cela n'arriveroit pas. Le manquement de silence cause toutes les fautes contre la charité, qui se trouvent dans les maisons religieuses. Aussi saint Jacques nous dit : « Que l'homme » soit prompt à écouter, et tardif à parler (2) ». Qu'entend-il par-là, sinon qu'il faut apprendre à ne parler que pour les choses nécessaires? que veut dire cela, si ce n'est qu'on doit écouter celles qu'il faut qui nous parlent? mais les écouter d'une manière qu'elles ne nous distraient point, et ne nous empêchent pas d'entendre parler Jésus-Christ dans le fond de notre ame.

Faites si bien, que vous contractiez une sainte habitude de ne parler précisément que lorsque quelque nécessité vous y oblige; faites-vous-en une loi, et mettez-y votre plaisir. La pratique fidèle de ce point vous en fera goûter l'exercice. Rendez-vous-y soigneuses, mes Filles; ayez toujours un nouveau

(1) *Jac.* III. 6. — (2) *Ibid.* I. 19.

désir d'en faire l'expérience. Lorsqu'une ame, pressée du désir de se perfectionner, fait de suffisans efforts pour obtenir cette grâce de récollection, et s'y adonne sérieusement, il arrive que par le moyen de son silence, elle obtient le silence; je veux dire que venant à goûter le bonheur de sa solitude, elle en chérit et en recherche la possession : elle ménage les moindres momens de cette sainte retraite, et elle les estime précieux. On voit cette religieuse se renfermer dans sa petite cellule; parce qu'elle est toute animée des dispositions qui lui font aimer sa solitude, et la préférer à toutes les conversations et à tous les divertissemens de la terre.

Ainsi, mes Filles, avec un peu d'application à ce que nous vous disons, vous ferez vos délices de cette pratique et de ce saint exercice, de laisser parler Dieu intérieurement dans votre cœur. Tout aussitôt qu'il vous trouvera seules, vous entendrez sa voix, et vous sentirez sa présence par certaines touches de grâce : vous vous trouverez tout abimées devant lui dans un profond sentiment de respect pour sa majesté; vous y produirez des actes intérieurs de toutes manières, qui vous disposeront à l'oraison, et vous en conféreront l'esprit : vous serez dégagées et purifiées des dispositions grossières, dont les sens et la nature font des impressions si fréquentes et si imparfaites. Ce sera dans la séparation, et en vous retirant seules auprès de Dieu, que vous posséderez ces grâces, et jamais parmi les discours et les fréquentations inutiles avec les créatures.

Faites donc taire chez vous toutes les créatures; et vous-mêmes, quittez tout entretien de pensée avec

elles, afin d'être en état que Dieu vous parle. Observez de ne point parler pour vous-mêmes; voilà une bonne règle du silence. Il ne faut point parler pour soi-même; mais seulement pour la gloire de Dieu, pour le bien du prochain, pour la charité : et comme Jésus-Christ est votre modèle, voyez l'exemple qu'il vous en donne pendant sa vie : chose admirable ! que l'on ne nous ait pu dire qu'une seule parole qu'il ait dite durant trente ans, qui fut lorsque sa mère le cherchoit.

En sa passion il a fait usage d'un perpétuel silence. Voyez-le chez Caïphe; il répond pour rendre témoignage à la vérité : devant Pilate, il parle pour l'instruire : hors de là, quel silence ! Il n'a jamais parlé pour soi : lorsqu'il étoit accusé et calomnié, il ne répondoit rien; et quand la vérité l'a obligé de parler, il l'a fait en peu de paroles. Apprenez donc de lui le silence; aimez à être seules, après l'acquit de vos emplois. Occupez-vous à aimer Jésus-Christ, à penser à lui : méditez sa passion, lisez ses paroles, goûtez ses maximes, aimez d'être abandonnées des créatures, pesez les états d'abandon de Jésus-Christ; voyez-le seul, délaissé. Ce divin Sauveur nous est d'un grand exemple dans tous ses mystères : c'est sur lui, mes Filles, qu'il faut vous imprimer bien avant cette vérité : Il n'y a que Dieu dont je doive attendre ma perfection; et partout trouver moyen de pratiquer l'éloignement et la solitude des créatures. Quand on y a mis son affection, on la trouve en tout temps, en tous lieux.

C'est donc là, mes Filles, ce qui m'a fait vous parler en particulier, vous assembler toutes ici en ma

présence pour vous donner cette instruction, qui n'est pas simplement un avis et un conseil : ce n'est pas seulement une exhortation ; mais c'est un précepte que je vous donne, et que Dieu m'a inspiré de vous enjoindre. Recevez-le de la part du Saint-Esprit, qui m'a porté à vous le donner : ressouvenez-vous bien de ce jour, et ne l'oubliez jamais. Je vous ai trouvées toutes, ce me semble, dans de bons désirs : ce sont vos bonnes dispositions qui me font espérer que vous ferez profit de cette ordonnance : gardez-la donc soigneusement, et priez Dieu pour moi : je le prie de tout mon cœur qu'il vous bénisse.

IV.E EXHORTATION

FAITE

AUX RELIGIEUSES URSULINES DE MEAUX,

Le 4 mai 1685.

Avec quelle vigilance, quelle religion il faut qu'elles travaillent à l'éducation des enfans qui leur sont confiés. Soin qu'elles doivent avoir de se renouveler dans l'esprit de leur profession. Combien il est nécessaire qu'elles soient en garde contre l'ennemi de leur salut. Obligations renfermées dans le vœu de pauvreté. Importance et utilité de l'obéissance. Devoir des religieuses de tendre sans cesse à la perfection. Charité, zèle et tendresse du prélat pour elles.

J'étois fâché, mes Filles, de n'être pas venu hier solenniser les saints mystères de la croix avec vous : mais j'ai l'expérience que tous les jours sont bons et saints, et que toutes les solennités de l'Eglise ont leurs lumières propres et particulières, pour la sanctification des ames. Ce sont autant d'astres lumineux et d'étoiles brillantes, qui ornent l'Eglise, et qui nous illuminent par les influences de leurs lumières. Je trouve heureusement qu'aujourd'hui se rencontre la fête de sainte Monique, qui est votre modèle, mes Filles, en l'exercice de votre institut, dans son zèle, dans sa charité, dans le soin et la sollicitude qu'elle

a eus, et par les travaux qu'elle a soutenus, n'épargnant rien pour obtenir et pour procurer la conversion de son fils. Hé, ne savez-vous pas que ce sont ses soupirs et ses gémissemens, ses larmes et ses continuelles prières qui ont enfanté saint Augustin à la grâce? Que voilà une belle idée, pour vous conduire dans vos emplois, et dans tout ce que vous avez à faire dans l'instruction des enfans!

Il est vrai que vous ne trouvez pas dans cette jeunesse, qui vous est confiée, les grands crimes qu'avoit sainte Monique à combattre et à détruire dans son fils: quoique cela ne soit pas, elles ont néanmoins le principe de tous les vices, par cet héritage funeste que nous tenons d'origine. Notre mère Eve est la première qui a péché: le mal a commencé par une femme; le péché s'est introduit par votre sexe; il s'y achève, il s'y perpétue et se dilate dans tous les âges. Cette source maligne se trouve en ces jeunes filles, et se répand dans tout le cours de leur vie. Quand donc vous en voyez d'épanchées, sujettes à discourir, opiniâtres, rebelles, qui se portent à l'oisiveté, et surtout indociles, vous ne sauriez trop gêner celles que vous voyez enclines à ces mauvaises dispositions; et ce doit être là le sujet de vos larmes, et de vos gémissemens. Vous devez prier et soupirer pour elles devant notre Seigneur, sur le préjugé des grands maux qui en peuvent arriver dans la suite: car l'indocilité est le commencement de tous les vices; et cette charité, qui fait profiter dans le salut [des autres,] doit non-seulement vous affliger et vous causer des gémissemens en la présence de Dieu; mais il faut encore qu'elle vous anime à tra-

vailler fortement, pour déraciner jusqu'aux moindres semences du mal ; parce que l'efficacité malheureuse du péché se développe avec l'âge.

Vous devez donc, mes Filles, veiller beaucoup sur elles et sur vous-mêmes dans l'exercice de votre institut, lorsque vous y êtes employées, pour faire en sorte qu'elles ne voient rien en vous qui ne les porte au bien, et qui ne leur persuade la vertu : et surtout ne soyez point oisives devant elles; parce que vous leur devez l'exemple. Je vous recommande très-expressément de ne les point porter à avoir cet air de distinction des modes et des vanités du monde : car de la vanité, qui les porte à l'immodestie, on tombe malheureusement dans l'impureté. Je sais bien qu'il y a des parens qui les aiment de la sorte, et qui les veulent voir ce qu'on appelle enjouées, agréables et jolies : mais, je vous prie, n'ayez point de condescendance pour eux, ne les écoutez point, tenez ferme; et faites-leur entendre que le plus bel ornement d'une fille chrétienne est la modestie, la pudeur et l'humilité. Voilà les dispositions qu'elles doivent avoir sortant de chez vous; voilà ce qu'elles doivent apprendre auprès des épouses de Jésus-Christ et entre leurs mains, c'est de conformer leurs mœurs à la piété et aux maximes du christianisme, pour animer de cet esprit tous les états et toutes les actions de leur vie.

Pour vous, mes Filles, renouvelez-vous dans tous vos bons propos; je vous y exhorte par les entrailles de la miséricorde de Dieu : renouvelez-vous et souvenez-vous de la sainteté de votre vocation, et pourquoi vous avez quitté le monde : ç'a été pour vivre

dans la retraite, dans la solitude, et de la vie de Jésus-Christ, séparées du tumulte et des embarras du siècle, et pour vous unir à Dieu dans cet heureux état de séparation de toutes les choses d'ici-bas. Mais souvenez-vous aussi que le démon travaille incessamment pour vous perdre, et pour détruire en vous l'œuvre de Dieu ; et s'apercevant des bons effets qu'a déjà produits la visite, il fera comme il est dit dans l'Evangile (1) : étant sorti d'une demeure qu'il avoit occupée, la trouvant nette et purifiée, il se propose d'y venir; il lui donne de nouvelles attaques, et appelle ses semblables pour user même de violence. Ainsi, après avoir été chassé et contraint de s'éloigner de ce lieu, par les grâces que Dieu vous a conférées par notre ministère en cette visite, voulant s'approcher encore de cette maison, qu'il avoit tâché de troubler et d'inquiéter ci-devant par ses ruses; la trouvant, dis-je, maintenant dans le repos et dans le calme, ornée et parée, cet ennemi de la paix viendra, n'en doutez point, mes Filles, pour attaquer derechef la place. Cet ennemi de votre salut redoublera ses suggestions, et fera tous ses efforts pour y rentrer par de nouvelles batteries.

Veillez donc et priez, de peur de la tentation ; car la chair est infirme : craignez, mes Sœurs, ce serpent qui entre et qui s'insinue par les sens, en glissant son venin malicieusement et imperceptiblement : défiez-vous de cet esprit rusé; ce n'est qu'un trompeur. Il vous dira comme à nos premiers parens : « Vous serez comme des dieux (2) » ; mais ne

(1) *Matt.* XII. 43 *et seq.* — (2) *Genes.* III. 5.

l'écoutez pas, ne vous laissez pas séduire : car que prétend ce malin par ce langage, sinon de vous faire raisonner, de vous faire présumer et de vous élever, en vous persuadant ce qui seroit contraire à la soumission et à la docilité ? Il vous portera à vous imaginer que vous pouvez bien vous dispenser de cette humble obéissance, et de tant de renoncemens à vous-mêmes. Vous serez comme des dieux; je veux dire qu'il vous fera croire que vous êtes au-dessus de tout, que vous avez des lumières, de bonnes raisons : tout cela tendra à vous jeter dans l'indépendance. Ne croyez point ce tentateur; ne vous laissez point séduire par les suggestions de ce serpent. Non, mes Filles, ce n'est point comme des dieux que vous devez être; c'est comme Jésus-Christ humilié et obéissant; c'est comme Jésus-Christ souffrant et crucifié qu'il faut que vous soyez : ce doivent être là toutes vos prétentions : tous vos désirs ne doivent vous élever qu'à tendre sans cesse à vous rendre en tout semblables à lui par les humiliations de la croix. L'ennemi de votre bien pourra même vous dire, pour vous décevoir et pour vous tromper : Vous ne mourrez pas (1); non, non, vous ne mourrez pas : ce n'est pas là grande chose; ce ne sera pas là un péché mortel : quand je me dispenserai de cette soumission parfaite, de cette humble et paisible disposition; ce n'est point là si grande chose. Toutefois sachez, mes Filles, que tout péché volontaire dispose au péché mortel qui tue l'ame, et qu'il ne faut pas qu'une épouse de Jésus-Christ se livre à aucune infidélité : quand même ce ne seroit pas un

(1) *Genes.* III. 4.

péché, vous devez appréhender et fuir tout ce qui est capable d'offenser les yeux de votre divin Epoux.

Renouvelez-vous donc aussi, mes Filles, dans l'esprit de votre vocation : souvenez-vous de votre consécration, de l'oblation et du sacrifice de vos vœux de chasteté, de pauvreté et d'obéissance.

Et premièrement la chasteté : la perfection de cette noble vertu est un retranchement général de tous plaisirs des sens. Je n'entends pas parler ici de ces vices grossiers, qui ne se doivent pas seulement nommer parmi nous, ni de la privation des plaisirs légitimes du monde : mais vous devez surtout la faire consister dans cette pureté intérieure de l'ame, dans cette mortification parfaite des sentimens de la nature; ne souffrir nulle attache ni aucun désir de satisfaire les sens, pas le plus petit plaisir hors de Dieu; et de plus, ne souffrir aucun amour étranger, qui puisse partager vos cœurs : car des épouses de Jésus-Christ ne le doivent jamais partager ni diviser pour la créature. Ce cœur est à lui : vous le lui avez donné tout entier lorsque vous vous êtes consacrées à son service. Fuyez donc, mes Filles, et ayez en horreur ces amitiés qui le divisent. Evitez, comme un très-grand mal, ces liaisons particulières; fuyez, comme la peste, les partialités, ces liens particuliers qui vous désunissent du général; c'est à quoi vous devez penser sérieusement. Qu'il n'y en ait donc point entre vous, mes Filles, à l'avenir, si vous voulez être parfaitement à Jésus-Christ votre Epoux.

Le vœu de pauvreté vous oblige premièrement à être pauvres en commun; c'est-à-dire, mes Filles, qu'il faut que vous ménagiez toutes le bien de la communauté,

communauté, prenant garde à ne le point consommer sans véritable besoin : que toutes aient le nécessaire ; mais rien de superflu et d'inutile, non point par épargne ni par une avarice sordide ; mais par un esprit de pauvreté et de vrai dénuement intérieur, qui vous fasse passer légèrement sur les choses de la vie humaine, et qui vous rende fidèles à ne vous y pas répandre et attacher ; mais plutôt à vous en dégager pour l'amour de Jésus-Christ, en qui vous avez toutes choses. Que l'esprit de cette humble pauvreté soit donc parmi vous : ayez soin de ne rien perdre, de ne rien dissiper, et de ne rien laisser gâter. Epargnez le bien de la maison ; parce que vous êtes des pauvres, et parce que c'est le bien de Dieu, dont il vous donne l'usage seulement pour votre besoin, et non pour vous permettre aucunes superfluités ni satisfactions inutiles. Les gens pauvres ne portent leurs pensées qu'aux choses expressément nécessaires dans leur état d'indigence, où nous voyons que le moindre déchet leur est de conséquence. Dans un triste ménage, un pot cassé est une perte considérable. Souvenez-vous donc, mes Filles, que vous êtes des pauvres, et que vous devez par conséquent ménager le bien de la religion, qui appartient à Dieu ; et qu'étant les épouses de Jésus-Christ pauvre, vous devez chérir sa pauvreté. Il y a des occasions qui sont de légitimes objets de libéralité, et où la piété l'inspire, comme la charité envers les pauvres, le soulagement des misérables et des affligés ; et encore le zèle pour la décoration des saints autels, selon les moyens que Dieu en donne.

Mais il y a une seule chose, mes Filles, où vous devez toujours être libérales; c'est envers vos pauvres Sœurs infirmes et malades. Il ne faut point craindre ici de l'être trop à leur égard; puisque vous devez même prévenir jusqu'à leurs petits besoins, pour éviter les sujets de plaintes et de murmures, quoiqu'il faille toujours mortifier la nature : mais quand elle est surchargée et accablée par la maladie, c'est alors qu'il faut la soulager avec douceur et charité, sans rien négliger ni épargner pour son soulagement. Toutefois, il ne faut pas avoir égard aux petites délicatesses : il ne faut rien accorder à la nature, mais tout au besoin. Estimez donc, mes Filles, les malades; aimez-les, respectez-les et les honorez, comme étant consacrées par l'onction de la croix, et marquées du caractère de Jésus-Christ souffrant. Comme il faut représenter les vrais besoins à la mère supérieure, c'est à elle aussi à y pourvoir charitablement : mais il se faut abandonner, et se dégager des trop grands empressemens de la nature. Faites état, mes Filles, de la pauvreté que vous avez vouée et que vous professez; aimez-la, même dans le temps de la maladie; et partout, accoutumez-vous à faire tous les jours une circoncision spirituelle, qui vous fasse éviter l'inutilité et retrancher le superflu. C'est à quoi vous devez tendre, et ce que votre saint état vous demande et vous prescrit.

Pour ce qui est de l'obéissance, c'est le fondement solide de la vie religieuse. C'est en cette vertu, mes Filles, où l'on trouve la joie, la paix véritable du cœur, et la sûreté entière dans l'état que vous avez embrassé : ainsi vous devez mettre en cette vertu

toute votre perfection. De plus, vous devez y trouver le repos de vos ames, et chercher en elle un véritable contentement; car hors de là, vous ne rencontrerez qu'incertitude, qu'égarement et que trouble. Reposez-vous donc, mes Filles, entièrement sur l'obéissance, et regardez-la toujours comme le principe de votre avancement et de votre salut. Obéissez à vos supérieurs avec un esprit de douceur, d'humilité et de soumission parfaite, sans murmure ni chagrin. En toutes choses soumettez votre jugement à celui de l'obéissance, avec une entière docilité, ne donnant point lieu à votre esprit propre de raisonner et de réfléchir sur ce que les supérieurs vous ordonnent, et sur les dispositions qu'ils font de vous. Obéissez-leur comme à Jésus-Christ : cherchez, mes Filles, la paix et le repos dans l'obéissance; vous ne la trouverez pas ailleurs.

Je vous l'ai dit au commencement, et je vous le dis encore : soyez soumises, soyez dociles et parfaitement résolues de travailler à votre perfection : vous y devez tendre et aspirer incessamment par la fidélité en la pratique de ces vertus. C'est votre état qui vous y oblige expressément, pour remplir dignement les devoirs de votre vocation, et vous acquitter de vos promesses et de vos vœux. Voilà l'unique désir que vous devez avoir : votre salut en dépend; car rarement, faites attention à ceci, fait-on son salut en religion, si on ne tend à la perfection. Non, je ne crois point, et ce n'est point mon opinion, qu'une religieuse se sauve quand elle n'est point dans la résolution de tendre à cette perfection, quand elle n'y aspire point, et qu'elle n'y

veut point travailler. Portez-y donc, mes Filles, tous vos désirs; aspirez-y de tout votre cœur; travaillez-y sans relâche jusqu'à la mort : envisagez toujours le plus parfait; ayez à cœur de garder les plus petites règles, sans toutefois trop de scrupule. Attachez-vous aux pratiques solides qui conduisent à la perfection, et non pas à ces craintes scrupuleuses qui ne sont point la véritable vertu. Ne craignez point de vous soumettre à certains petits soulagemens, aux jours de jeûne, que l'obéissance ordonne de prendre à celles qui sont dans l'emploi de l'institut. Ce n'est pas pour satisfaire la nature que l'on désire cela et qu'on vous l'ordonne; mais pour soulager et subvenir à la foiblesse, et pour mieux supporter la fatigue et le travail de l'instruction. Vos règles sont bien faites; elles ont été examinées et approuvées : celles qui vous ont précédées en ont usé de même. Allez en esprit de confiance; marchez avec sûreté en obéissant, et quittez ces appréhensions frivoles: je vous décharge de toutes ces vaines craintes; je lève tous les scrupules : ce n'est point sur ces sujets que vous devez tant craindre; mais vous devez toujours appréhender la négligence en l'acquit de vos devoirs. Estimez et embrassez toutes les pratiques de la vie religieuse avec ferveur et amour; car toutes ces choses vous conduiront infailliblement à la plus haute perfection : ce sont des degrés qui vous y doivent acheminer tous les jours. C'est dans l'exacte observance de vos vœux et de vos règles, où vous devez faire consister toute votre perfection. Ce n'est pas dans ces entretiens, ni dans ces belles paroles, ni même dans ces sublimes contem-

plations, vaines et apparentes, qu'elle consiste : non, ce n'est point dans toutes ces élévations de l'esprit; mais elle est uniquement et très-assurément dans la pratique d'une profonde humilité et parfaite obéissance.

Croyez-moi, mes Filles, et ne pensez donc plus qu'à votre perfection. Laissez-vous conduire sans résistance : je vous en conjure par les entrailles de la miséricorde de Dieu. Jusqu'à présent je ne vous ai parlé qu'avec douceur, charité, bénignité et miséricorde : je n'ai fait peine à personne; j'ai tout ménagé, tout épargné; j'ai même tout pardonné et tout oublié. Je n'ai point voulu faire confusion à personne; il n'y en a pas une qui puisse se plaindre d'avoir été traduite devant les autres : personne ne peut dire qu'on ait diminué sa réputation, ni qu'on l'ait déshonorée en la présence de ses sœurs. Mais que dis-je, déshonorée? Seroit-ce un déshonneur pour une religieuse, de lui faire trouver et pratiquer l'humilité? Bien loin donc de reprendre et corriger personne, je vous ai toutes mises à couvert jusqu'à présent; j'ai usé de toutes sortes de douceur : mais si, à l'avenir, il y en avoit, à Dieu ne plaise, quelques-unes indociles, désobéissantes à nos ordres, rebelles à nos lois, et qui ne fussent pas disposées à profiter de notre douceur et bénignité; qu'elles prennent garde d'irriter la colère de Dieu, et de nous contraindre de changer notre première douceur en sévérité et en rigueur; qu'elles ne nous obligent pas à exercer sur elles la puissance ecclésiastique. Nous savons le pouvoir que l'Eglise nous

donne par notre autorité épiscopale : nous n'ignorons pas que Dieu nous met en main cette puissance de l'Eglise, pour châtier les esprits rebelles, et pour leur faire sentir toute sa sévérité.

Voulez-vous, disoit saint Paul à des gens opiniâtres (1), que je vienne à vous avec la verge en main et en esprit de rigueur, ou bien avec douceur et suavité ? J'en dis de même ; si vous m'obligez de prendre cette verge de correction, cette verge, dis-je, qui est capable de confondre, d'abattre et d'écraser en vous anéantissant jusqu'au centre de la terre. Lorsque nous sommes contraints d'en frapper les désobéissans et contumaces, et d'exercer ce pouvoir redoutable, cela est capable de faire trembler, et je frémis moi-même quand j'y pense ; car c'est le commencement du jugement de Dieu, et même c'est l'exécution de la sentence qu'il prononcera intérieurement contre une ame rebelle et indocile. Au nom de Dieu, mes Filles, ne me contraignez pas de vous traiter de la sorte ; soyez dociles et parfaitement soumises à toutes nos ordonnances : ne méprisez pas la grâce ; ne l'outragez point indignement : prenez-y garde, mes Sœurs. Quoi, seroit-il possible qu'il y en eût quelqu'une de vous qui voulût nous percer le cœur et en même temps le sien, et me navrer de douleur par sa perte et sa rebellion ? Ne me donnez pas ce déplaisir, et celui de me voir obligé d'accuser et citer au jugement de Dieu celles qui n'auroient point fait profit de nos paroles et de nos instructions. Pour éviter ce malheur, gravez-les,

(1) *I. Cor.* IV. 21.

je vous conjure, au milieu de vos cœurs et de votre esprit; imprimez-les dans votre ame, et généralement dans toute votre conduite intérieure et extérieure, et ne les oubliez jamais. Croyez, mes Filles, que tous nos soins, nos peines, nos veilles, nos sollicitudes, nos regards, nos paroles, et enfin toutes nos actions sont formées et animées par l'esprit et la charité de Jésus-Christ, qui réside en nous par la dignité de notre caractère, et sortent même des entrailles de la miséricorde de Dieu, pour vous conférer la grâce à laquelle il faut que vous soyez fidèles; en sorte que vous ne pensiez plus qu'à servir Dieu avec tranquillité et perfection.

Ainsi, mes Filles, à présent que vous m'avez toutes déchargé vos cœurs, soyez en paix; et, comme je vous disois au commencement de cette visite, que tout ce que vous me diriez ma conscience en demeureroit chargée; au contraire, ce que vous me tairiez vous en demeureriez chargées vous-mêmes : vous y avez tout déposé, vous m'avez parlé toutes avec simplicité et ouverture de cœur. Demeurez à présent paisibles, soumises et dans la douceur, comme de véritables servantes de Dieu. Je vous puis rendre ce témoignage, pour votre consolation, qu'il y a dans cette maison de bonnes ames qui ont de la vertu, qui veulent la perfection et désirent beaucoup de se renouveler encore. Vivez donc en repos et dans le silence : ayez un soin et une vigilance toute spéciale de vous avancer de jour en jour dans les plus hautes vertus : marchez à grands pas à la perfection de votre état. Si vous continuez, mes Filles, dans les bonnes dispositions

où je vous vois toutes, vous serez vraiment ma joie, ma consolation et ma couronne au jour du Seigneur. Voilà, mes chères Filles, ce que j'attends et espère de vous : donnez-moi cette consolation ; respectez-vous les unes les autres : je vous le dis et vous le recommande derechef. Car enfin, mes Filles, vous êtes l'ornement de l'Eglise, vous en faites la plus belle partie, vous êtes la portion et le troupeau de Jésus-Christ. Ne dégénérez pas de ces nobles et sublimes dignités ; ne démentez pas aussi cette qualité si auguste d'être les épouses de Jésus-Christ ; ne déshonorez pas votre mère la sainte Eglise, et ne blessez pas le cœur de son Epoux, qui seroit percé de douleur s'il ne vous voyoit pas tendre à la pratique des vertus solides.

Après vous avoir exhortées à la perfection de votre état, comme j'y suis obligé par mon ministère ; quoiqu'en perfectionnant les autres nous nous laissions tomber malheureusement tous les jours dans des fautes, et qu'en veillant sur autrui nous ne prenions pas assez garde à nous-mêmes : je vous dirai comme saint Paul (1), que je crains qu'après avoir enseigné et prêché les autres, je ne sois moi-même condamné de Dieu. Demandez donc pour moi sa miséricorde, dont j'ai tant de besoin pour opérer mon salut, afin que je ne sois pas jugé au dernier jour à la rigueur. Je m'en vais, mais ce ne sera pas pour long-temps ; et si les affaires de l'Eglise m'obligent à m'éloigner un peu de vous, c'est par nécessité ; et je puis dire avec saint Paul (2), que si je m'absente de corps, je demeure en esprit avec vous.

(1) *I. Cor.* IX. 27. — (2) *Ibid.* v. 3.

Je ne vous oublierai point; vous serez toutes aussi présentes à mon esprit, et encore plus particulièrement depuis cette visite que devant.

Mais faites en sorte que j'aie la consolation d'entendre dire à mon retour, qu'il n'y a plus dans cette maison qu'un même cœur en l'esprit de Jésus-Christ, par le lien d'une très-étroite charité; que je ne trouve ici rien de bas, rien de rampant, point d'amusemens; en un mot, faites que j'apprenne que l'on a profité de nos avis, de nos instructions et de nos ordonnances. Ah, que je souhaiterois, mes Filles, que vous pussiez toutes parvenir à cette parfaite conformité que vous devez avoir avec votre Epoux! ce seroit pour lors que vous seriez remplies d'une abondance de grâces que l'on ne peut pas exprimer. Quelle gloire pour vous d'être ainsi pénétrées de Dieu! quel bonheur, quelle félicité, quel excès, quelle joie et consolation! quelle exultation et quel triomphe au jour du Seigneur, auquel vous parviendrez toutes, comme j'espère et désire, par la miséricorde de Jésus-Christ, lequel je prie de vous remplir de grâce en ce monde et de gloire en l'autre; et en son nom, je vous bénis toutes.

Monseigneur ayant fini son exhortation, étant debout, et près de monter au parloir pour revoir en particulier une seconde fois la communauté, dit encore, avant que de nous quitter, ce peu de mots, dignes d'être remarqués :

Ressouvenez-vous de la dignité et de l'état de votre profession, de la sainteté de votre vocation et des saintes obligations de votre baptême; et répan-

dez continuellement l'esprit de ces grandes grâces dans toutes vos dispositions intérieures et extérieures.

Ne vous occupez, mes Filles, que de votre perfection, allant toujours en avant vers votre patrie, oubliant les choses qui sont en arrière, pour vous hâter de parvenir jusqu'à Jésus-Christ, parce que la distance est grande et le chemin est long, pour arriver à ce terme qui est Jésus-Christ.

A la fin du manuscrit on lit encore ces paroles : Les vierges sont le fruit sacré de la chasteté féconde des évêques.

CONFÉRENCE

FAITE

DEVANT LES RELIGIEUSES URSULINES DE MEAUX.

Terrible compte qu'elles auront à rendre des grâces qu'elles ont reçues. Perfection qu'exigent d'elles les vœux qu'elles ont faits dans leur profession. Tendresse et sollicitude pastorale du prélat pour ses filles. Motifs qui l'obligent d'exiger d'elles une obéissance entière. Etroite union qu'il désire voir régner entre elles.

Quid hoc audio de te? Redde rationem villicationis tuæ.

Qu'est-ce que j'entends dire de vous? Rendez compte de votre administration. Ce sont les paroles de Jésus-Christ dans l'évangile de ce jour, *en saint Luc*, XVI. 2.

Je suis bien aise, mes Filles, de ne m'en aller pas sans vous dire adieu : mais c'est un court adieu, puisque je ne m'éloigne que pour peu de temps, et j'espère même que je serai ici le dernier jour de ce mois. Il me semble que je ne pouvois mieux choisir que ces paroles pour le sujet de cette conférence, pour vous laisser quelque chose qui soit profitable et utile à votre salut, et qui s'imprime dans vos cœurs.

Ces paroles de l'Evangile s'entendent d'un sei-

gneur, qui ayant donné ses terres et confié son bien à un certain homme, et ayant appris qu'il en faisoit un mauvais usage, qu'il avoit tout dissipé, le fait venir en sa présence, et lui dit ces paroles: « Qu'est-ce que j'entends dire de vous » ? quel bruit est venu à mes oreilles? J'ai appris que vous avez dissipé mes biens et en avez fait un mauvais usage: venez, rendez compte de votre administration.

C'est ce que Jésus-Christ dit à chacun de nous en particulier: et le premier sens de ces paroles peut être appliqué et entendu des pasteurs. Et il me semble que j'entends cette voix: Qu'entends-je, qu'entends-je de vous? Rends compte, rends compte de ton administration. Où est cette charité pastorale? où est ce zèle apostolique? où est cette sollicitude ecclésiastique? où est cette inquiétude spirituelle? où est cette charité chrétienne? où est ce soin de la perfection? Quand je fais réflexion à ces paroles, je vous avoue, mes Filles, que cette voix me fait trembler. Que puis-je faire, et que puis-je répondre, sinon, Mon Dieu, ayez pitié de moi? [Il ne me reste d'autre ressource, que] d'attendre et de demander la miséricorde de Dieu, et de m'abandonner à sa providence.

Mais il ne faut pas que vous pensiez que ces paroles soient mises dans l'Evangile, seulement pour les pasteurs de l'Eglise, et pour les personnes supérieures; elles s'adressent aussi à tous les chrétiens, et à vous, mes Sœurs, tous particulièrement. Car « on demandera beaucoup à celui qui a reçu beau- » coup (1) »; et on demandera peu à celui qui a reçu

(1) *Luc.* XII. 48.

peu. Jésus-Christ nous dit dans l'Evangile (1) que celui qui avoit cinq talens, on lui en demanda cinq autres; et celui qui n'en avoit que deux, on ne lui en demanda que deux. C'est le Maître qui parle, il n'y a rien à dire: sa parole est expresse.

Qu'avez-vous reçu? Examinez un peu, mes Sœurs, les grâces que Dieu vous a faites, non-seulement comme au commun des chrétiens, vous donnant la grâce du baptême et vous faisant enfans de Dieu; mais encore la grâce de la vocation religieuse, grâce pour suivre les conseils évangéliques; mais de plus vous donnant une abondance de lumières pour connoître les misères du monde, et les difficultés de s'y sauver. Envisagez un peu les occasions qu'il y a de se perdre dans le monde, les scandales, les médisances, les mauvais exemples, les sensualités, les dissentions; et vous connoîtrez les grâces que Dieu vous a faites, vous faisant entrer dans la religion, où vous ferez votre salut avec plus de paix, de repos, et avec moins d'inquiétude que dans le monde, n'ayant point de plus grande affaire que l'unique soin de votre salut. Prenez que je vienne aujourd'hui, non pas comme une personne particulière, mais de la part de Dieu, qui m'envoie vous demander compte de l'administration de tous ses biens. Qu'entends-je de vous? Rendez compte de votre ame et de votre vocation Qu'entends-je dire de vous? Quelles sont ces négligences? quelles affections humaines! quel oubli de votre ame! de votre ame, non pas parce qu'elle est votre ame; mais à cause qu'elle appartient à Jésus-Christ.

(1) *Matt.* XXV. 20, 22.

Eh quoi, mes Sœurs, ne seroit-ce pas une désolation universelle, et comment pourroit-on vivre et subsister, si, ayant semé de bon grain dans ses terres, on ne trouvoit que de méchante ivraie? Je sais bien que la terre, pour produire ses fruits, a besoin de la rosée du ciel et des influences du soleil. Mais combien plus nos ames ont-elles besoin de ces pluies de grâce, de ces rosées célestes, de ce soleil de justice qui nous donne la fécondité des bonnes œuvres? Il veut bien que nous nous servions des secours extérieurs; mais c'est lui qui donne l'accroissement.

Rendez compte d'un grand nombre de grâces que vous avez reçues. N'avois-je pas semé de bon grain dans cette terre? D'où vient donc que je ne trouve que des ronces et des épines? Que font dans ce cœur ces affections humaines, cet oubli de Dieu et de sa perfection? Que fera-t-on de cette paille inutile, quand le Maître dira à ses serviteurs : « Que » la paille soit séparée du bon grain; jetez-la au » feu, et que le blé soit mis dans mon grenier (1) »? Mes Sœurs, si vous êtes cette paille inutile et qui n'est propre à rien, vous serez jetées au feu de la damnation éternelle; et le bon grain sera porté dans ces greniers non pas terrestres, mais dans ces tabernacles éternels.

Ah, qu'il faudroit souvent nous demander ce compte à nous-mêmes; afin qu'il n'y ait rien à redire, s'il se peut, à ce dernier et redoutable compte qu'il faudra rendre, que personne ne pourra éluder! Et c'est pour ce sujet que je vous le demande

(1) *Matt.* XIII. 30.

aujourd'hui; afin d'éviter cet éternel et épouvantable jugement, auquel il faudra que cette ame paroisse immédiatement devant Dieu, toute nue, et revêtue seulement des bonnes œuvres qu'elle aura faites et pratiquées en ce monde.

Où est donc ce grand zèle de votre perfection, que vous devez avoir, et qui doit animer toutes les actions et la conduite de votre vie? Combien devez-vous faire état de vos ames, qui ont été rachetées d'un grand prix, comme est le sang de Jésus-Christ? « Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils » unique pour notre salut (1) ». Et il ne s'est pas contenté, cet aimable Sauveur, de venir une fois à nous dans le mystère de l'incarnation; il se donne encore tous les jours à nous par la sainte communion, dans le sacrement de son amour, pour embraser nos cœurs des plus pures flammes de sa charité, et nous consommer en lui, comme il dit lui-même; « afin qu'ils soient tous en moi, comme je » suis dans mon Père (2) ». C'est Jésus-Christ qui veut que nous ayons avec lui la même union qu'il a avec son Père; jugez quelle perfection cela demande de vous.

Commençons donc à examiner sur vos vœux, et les obligations que vous avez toutes de tendre à la perfection de votre vocation. Que chacune mette la main à la conscience, et qu'elle considère si elle a cet esprit de pauvreté exact et détaché de tout, et même du désir d'avoir et de posséder quelque chose.

(1) *Joan.* III. 16. — (2) *Ibid.* XVII. 21.

La pauvreté ne consiste pas seulement à vous dépouiller de tous les biens, et de toutes les commodités superflues et inutiles; mais encore du plus intime de l'ame, par un dépouillement entier de toutes les pensées, désirs et affections aux choses du monde. Ce ne seroit pas avoir une véritable pauvreté, si l'on avoit le moindre désir et attachement pour les choses de ce monde, et si l'on se portoit d'inclination à ce qui est des biens de la terre. Car remarquez ce que dit saint Paul : « Une vierge ne doit s'occuper que » du soin des choses du Seigneur, et de ce qui peut » lui plaire (1) ». Si vous avez donc un désir, je dis un simple désir des choses de la terre, vous n'avez point la véritable pauvreté, qui demande un dégagement entier des moindres attaches; puisqu'elle ne vous permet pas un simple retour vers les choses de la terre, pour votre propre satisfaction : mais il faut que toute affection étrangère soit anéantie en vous, pour que votre cœur soit tout rempli de l'amour de votre divin Epoux. Voilà une pensée bien profonde, et une grande perfection à laquelle vous devez tendre, et à quoi vous devez faire de sérieuses réflexions.

Vous ne devez pas ignorer ce que c'est que d'embrasser la perfection évangélique, de faire des vœux de pauvreté, de chasteté, d'obéissance; puisque vous vous êtes engagées volontairement. Donc, par la pauvreté intérieure et extérieure que vous avez vouée, vous avez renoncé aux biens, aux honneurs et aux plaisirs. Ce n'est donc pas pratiquer la pau-

(1) *I. Cor.* VII. 32 *et seq.*

vreté

vreté que d'avoir quelque chose en propre; parce que cela seroit contraire à la perfection de votre état, qui exige que vous soyez dégagées de tout.

Venons à la chasteté. La chasteté demande de vous une séparation entière de tout plaisir; c'est-à-dire, en un mot, ne pas donner la moindre satisfaction aux sens extérieurs, et renoncer absolument à tout ce qui peut satisfaire la nature et la concupiscence, et que vous soyez comme des anges par la pureté de vos pensées. Il faut avoir cette pureté de corps et d'esprit, pour ne pas souffrir la moindre affection sensible et humaine : il faut qu'il n'y ait rien entre Jésus-Christ et l'ame, entre l'époux et l'épouse; il faut être pures comme les anges, afin de pouvoir être dignes d'être présentées devant le trône de Dieu.

Quelle doit être enfin, mes Filles, votre obéissance? Elle ne doit pas seulement être extérieure et pour quelque temps; mais toujours la même et perpétuelle, accompagnée des sentimens du cœur, de l'esprit et de la volonté. Car qu'est-ce qu'une obéissance extérieure et forcée? On dira : Il faut obéir seulement à l'extérieur : car si je me révolte et que je marque de l'empressement, on ne m'accordera pas ce que je demande; parce qu'on pourroit croire que je suis préoccupée de passion. Il faut avoir encore patience trois mois : on verra ce qu'il fera. On met ainsi des bornes, et on marque l'obéissance jusqu'à un certain temps. Est-ce là une obéissance, ou plutôt, pour la bien nommer par son propre nom, n'est-ce pas une vraie désobéissance?

Je demande de vous, mes Sœurs, une obéissance et soumission d'esprit parfaite. Il faut prendre ce glaive,

dont Jésus-Christ parle dans son Evangile (1), cette épée, ce couteau à deux tranchans qui divise le corps d'avec l'esprit; qui coupe, qui tranche, qui sépare, qui anéantisse la volonté, le jugement propre. Quand on veut ouvrir un corps, on se sert des rasoirs les plus fins et les plus délicats pour couper et séparer les muscles des nerfs, des tendons; on fouille partout dans les entrailles, jusqu'au cœur et aux veines les plus délicates; on sépare et on divise tout, jusqu'aux moindres petites parties. Ainsi il faut prendre cette épée à deux tranchans, qui coupe de tous côtés, à droite et à gauche; qui sépare et divise, qui anéantisse et retranche tout ce qui est contraire à l'obéissance, jusqu'aux moindres fibres.

Ces paroles de l'Evangile sont considérables, et méritent une grande attention, pour atteindre à la pratique de l'obéissance : « Que celui qui veut venir » après moi, se renonce soi-même (2) ». Ah, que ces paroles sont dures, je l'avoue, et qu'elles sont difficiles à embrasser! Ces paroles sont bientôt dites, et sont plus aisées à dire qu'à faire. Mais il faut que le sacrifice soit entier; il faut que l'holocauste soit parfait, qu'il soit jeté au feu, entièrement brûlé, détruit et consumé, pour être agréable à Dieu. Et comme il ne désire autre chose de vous, mes Filles, qu'une parfaite obéissance, travaillez-y donc; c'est le vrai moyen de parvenir à cette perfection, à laquelle vous devez tendre incessamment. Tous les chrétiens y sont obligés : combien devez-vous plus vous y avancer, puisque vous avez beaucoup plus de moyens? N'ayez donc que ce soin, de vous occu-

(1) *Matt.* x. 34. — (2) *Ibid.* xvi. 24.

per sans cesse de votre perfection. Car j'ai plus de désir, de soin, et de sollicitude de votre propre perfection, que vous n'en pouvez avoir vous-mêmes.

Je puis vous rendre ce témoignage, et me le rendre à moi-même comme étant sous les yeux de Dieu, que je vous porte toutes écrites dans mon cœur et empreintes dans mon esprit. Je n'ai pour vous que des entrailles de miséricorde : je connois tous vos besoins, je sais toutes vos nécessités; et, comme je vous ai dit plusieurs fois, j'ai tout entendu, et n'ai pas oublié un seul mot ni une seule syllabe; rien n'est échappé à ma mémoire de tout ce que vous m'avez dit chacune en particulier. Ce n'est donc point pour m'exempter d'avoir cette sollicitude et cette sainte inquiétude, que je ne me rends pas à ce que vous souhaitez : au contraire, plus je verrai que vous aurez d'obéissance, plus je serai porté à prendre un grand soin de votre avancement. Donnez-moi donc cette consolation : que je dise que vous êtes mes véritables filles sous ma main; car je suis jaloux du salut de vos ames.

Pourquoi croyez-vous, mes Filles, que je demande de vous une si grande perfection? Est-ce pour moi? m'en revient-il quelque chose? Point du tout : je recevrai seulement bonne édification de votre vertu et de votre obéissance. Mais croyez que c'est principalement pour vous, pour votre salut, et pour éviter ce jugement terrible et cette condamnation qui se fera d'une ame qui n'aura pas fait usage des moyens de perfection pour assurer son salut. Travaillez incessamment à l'acquérir; et demeurez tou-

jours dans les bornes d'une parfaite soumission à tout ce que l'on souhaitera de vous. Et pour ce sujet, il est à propos et convenable de vous faire connoître, comme par degrés, les principes qui doivent vous diriger, et de vous instruire de l'ordre et de la discipline de l'Eglise. Car je crois que vous êtes filles de l'Eglise; et par conséquent vous êtes plus capables d'en concevoir les règles, qu'il ne faut pas que vous ignoriez.

Apprenez donc, mes Filles, aujourd'hui sa conduite, et qu'elle ne se porte pas facilement ni légèrement à changer les personnes qui servent, par leur ministère, à la conduite des ames, et comme il y a une subordination dans les règles qu'elle observe.

Par exemple, les prêtres sont amovibles, et les évêques sont perpétuels. Les prêtres dépendent et sont sous l'autorité des évêques, et ce sont les évêques qui les établissent dans les fonctions de leur ministère. Or quoique cela soit, on observe de ne les point ôter que pour des causes extraordinaires, et après avoir examiné leur conduite. Moi donc, à qui Dieu a commis le soin de ce diocèse, et à qui, tout indigne que je suis, Dieu a mis cette charge sur les épaules, qui me fait gémir et soupirer à toutes les heures du jour, par la pesanteur du poids qui m'accable, estimant mes épaules trop foibles pour le pouvoir porter; moi qui me rends tous les jours, par mes péchés, digne des plus grands châtimens de la colère de Dieu. Or je reviens, et je dis : Si Dieu eût permis que vous eussiez un méchant évêque, il faudroit bien que vous me souffrissiez tel que je

serois; parce qu'étant votre pasteur, vous êtes obligées de m'obéir. Je le dis de même de ceux qui vous sont donnés par notre autorité pour la conduite de vos âmes, à qui vous devez vous assujettir comme à Dieu, puisqu'ils vous sont donnés et établis et approuvés de notre autorité.

Vous me direz et me répondrez peut-être que l'Eglise ne vous contraint et ne vous oblige pas à cela. Il est vrai; puisque, en quelque façon, vous ne dépendez que de l'évêque seul. Mais que seroit-ce, mes Filles, si dans le corps humain tous les membres vouloient exercer les mêmes fonctions? Il faut que chacun demeure à la place qui lui est convenable. Je dis le même, mes Sœurs, de la subordination qui doit être parmi vous. Si l'obéissance n'est point gardée en cette maison, ce ne sera que confusion et un continuel désordre; tout ira à la division, et à la ruine totale de la perfection.

Savez-vous, mes Sœurs, d'où viennent les schismes et les hérésies dans l'Eglise? Par un commencement de division et de rebellion secrète. C'en est là un commencement que je trouve ici. Prenez-y garde; car j'ai reconnu, dès le commencement de la visite, que les unes veulent trop, les autres pas assez: cela marque trop d'empressement et d'attachement à ce qui est de l'homme. Ecoutez ce que dit saint Paul au peuple de Corinthe (1): « J'ai appris qu'il y a des » partialités entre vous; l'un dit, Je suis à Pierre; » l'autre dit, Je suis à Paul, moi à Apollo, moi à » Céphas, et moi à Jésus-Christ. Jésus-Christ est-il

(1) *I. Cor.* I. 12, 13.

» donc divisé? Paul a-t-il été crucifié pour vous? » avez-vous été baptisés au nom de Paul »? Mais saint Paul que répondit-il à ces gens-là? leur dit-il : Laissez-moi faire, je dirai à Pierre qu'il se retire, et qu'il ne vous parle plus. Apollo, Céphas, ne vous en mêlez plus : ne vous mettez pas en peine, je m'éloignerai moi-même, et ferai en sorte que Jésus-Christ viendra en personne vous conduire, et vous gouverner en ma place. Eh, quel discours, mes Filles! ne sommes-nous pas tous à Jésus-Christ, et Jésus-Christ n'est-il pas pour tous? Qu'est-ce que vous trouvez dans ce prêtre? J'ai examiné et approuvé sa conduite : il est de bonnes mœurs, il a la charité, il est rempli de zèle, il a l'esprit et la capacité de son ministère.

Enfin on veut pousser à bout. Fera-t-on, ne fera-t-on pas? Ah! le voilà dit : qu'on ne m'en parle plus. Je vous déclare que je le veux et que je ne changerai point : je serai ferme, et ne me laisserai point ébranler par tout ce que vous me pourriez dire, jusqu'à ce que le Saint-Esprit me fasse connoître autre chose, et que je vous voie toutes dans une si parfaite obéissance sur ce sujet, qu'il ne reste pas la moindre répugnance ni résistance sur ce qui a été du passé. Je veux vous voir dans une parfaite soumission à mes ordres; à moins de cela n'attendez rien autre chose de moi. Abandonnez-vous donc à moi, mes chères Filles, pour le soin de votre perfection. Je sais mieux ce qui vous est utile que vous-mêmes : j'en fais mon principal, comme si je n'avois que cela à penser.

Je vous conjure, mes Filles, de vous tenir en union les unes avec les autres, par ce lien de la charité qui unit tous les cœurs en Dieu. Que je n'entende plus parler de divisions, de partialités. Que l'on ne tienne plus ces discours : L'on parle plus à celle-ci, on ne parle point à cette autre; on parle rudement à celle-ci, on parle doucement à celle-là; on ne me traite pas comme certaines. Eh! les ministres de Dieu ne sont-ils pas à tous, et ne se font-ils pas tout à tous pour les gagner tous à Jésus-Christ? Vous vous arrêtez trop à ce qui est humain et extérieur, sans considérer la grâce intérieure qui vous est conférée par le pouvoir du caractère, qui est dans ce ministre de Jésus-Christ. Ainsi vous recevez toujours l'effet du sacrement. Que ce soit de ce monsieur-ci ou de ce monsieur-là, que vous importe? Agissez surnaturellement, et par des vues plus spirituelles et dégagées des sens.

Croyez-moi, mes Filles, mettez-vous dans ces dispositions, et vous expérimenterez une grande paix et tranquillité d'esprit. Qu'on ne voie plus entre vous d'ambition, d'envie, de jalousie. Qu'on n'entende plus parmi vous ces plaintes si peu religieuses: On élève cette personne, on la met dans cet office, et moi je n'y suis pas. Tous sont-ils propres à une même charge; et, comme dit saint Paul (1), « tous » sont-ils docteurs, tous sont-ils prophètes », tous sont-ils capables d'un même emploi? Mais la vertu est utile à tous, et tous sont obligés de se rendre capables de la pratiquer. C'est pourquoi dilatez, dilatez vos cœurs par la charité; n'ayez point des

(1) *I. Cor.* XII. 29.

cœurs rétrécis, resserrés et petits : allez à Dieu en esprit de confiance, courez à grands pas dans la voie de la perfection; afin que vous puissiez croître de vertu en vertu, jusqu'à ce que vous parveniez toutes à la consommation de la gloire, que je vous souhaite en vous bénissant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

Après que Monseigneur eut achevé sa conférence, il dit encore ce peu de mots, en s'adressant à notre Mère supérieure.

Ma Mère, je vous recommande cette communauté; soyez-leur toujours une bonne mère, comme vous leur avez été jusqu'à présent. Il faut que vous ouvriez vos entrailles, et que vous élargissiez votre sein, pour les recevoir toutes, et pourvoir à leurs besoins. De leur part, il faut aussi qu'elles se rendent obéissantes et soumises à ce que vous leur ordonnerez, sans vous faire peine.

INSTRUCTION

FAITE

AUX RELIGIEUSES URSULINES DE MEAUX,

SUR LE SILENCE.

Trois sortes de silence. Avec quelle exactitude Jésus-Christ les a gardés. Motifs qui ont porté les instituteurs d'ordre à le prescrire dans leurs règles. En quoi consiste le silence de prudence, et comment il faut le pratiquer à l'exemple de Jésus-Christ. Qualités que doit avoir le silence de patience dans les souffrances et les contradictions : combien il est salutaire, et contribue à la perfection des ames.

Si tacueritis, salvi eritis.

Si tu te tais, tu seras sauvé, dit un grave auteur. Ces paroles seront le sujet de notre méditation.

L'AVANT-PROPOS montroit évidemment les défauts de la langue, et comme elle est la source et le principe universel de tous les péchés et d'un grand nombre d'imperfections : ensuite il étoit prouvé comme le silence étoit le souverain remède, pour corriger tout d'un coup ce cours malheureux et les saillies de nos passions. Ainsi il est vrai de dire que le silence bien gardé est un moyen sûr pour faire son salut. *Si tacueritis, salvi eritis :* « Gardez le si-

» lence, vous vous sauverez infailliblement sans » beaucoup de peine ».

Il y a trois sortes de silence; le silence de règle, le silence de prudence dans les conversations, et le silence de patience dans les contradictions. Notre Seigneur nous a donné de beaux exemples de silence dans tout le cours de sa passion et de sa vie; du silence de règle dans le berceau, dans son enfance, durant sa vie cachée; du silence de prudence dans sa vie conversante et publique; enfin du silence de patience en sa passion, où ce divin Sauveur a tant souffert, sans dire un seul mot pour sa défense et pour s'exempter de souffrir. Ces trois sortes de silence feront les trois points de notre méditation.

PREMIER POINT.

Considérons, chères ames, que Jésus-Christ a gardé le silence de règle admirablement dans son enfance. Il est de règle, selon l'ordre de la nature; et Jésus-Christ s'assujettit à cette règle, lui qui est la parole éternelle du Père; non-seulement comme les autres enfans, mais encore l'espace de trente ans entiers: car l'Evangile dit qu'il n'a parlé qu'une fois, lorsqu'il fut au temple, où il instruisoit les docteurs; pour montrer que s'il ne disoit mot, c'étoit pour apprendre aux hommes à garder le silence. Si donc, mes chères Filles, Jésus-Christ a été si exact dans ce silence, combien devez-vous, à son imitation, être fidèles dans l'observance de celui qui vous est prescrit par votre règle?

Dans chaque ordre religieux nous voyons que les uns sont distingués des autres; cet ordre-là par une

grande pénitence et austérité de vie; celui-ci est destiné pour chanter incessamment les louanges de Dieu. Il y en a qui ne sont appliqués qu'à la contemplation; d'autres enfin sont tout dévoués au service du prochain et à la charité. Mais, dans toutes ces différences singulières de chaque institut, nous remarquons que dans tous le silence y est prescrit et ordonné par la règle, et qu'il y a des temps et des heures de silence. Quelques-uns gardent un silence perpétuel et profond, et ne parlent jamais : d'autres sont obligés de le garder des temps considérables dans la journée, y ayant même des heures destinées pour cet effet, et où il n'est pas permis de parler.

Remarquez, mes chères Filles, que tous les fondateurs de religions ont eu trois pensées et raisons, quand ils ont établi et prescrit le silence dans leur règle. La première, c'est qu'ils ont connu et vu par expérience que le silence retranchoit beaucoup de péchés et de défauts. Et en effet, où le silence n'est pas observé comme il doit l'être, combien s'y glisse-t-il d'imperfections et de désordres? C'est ce que nous verrons bientôt dans la suite de cet entretien. *In multiloquio non deerit peccatum*, dit le Saint-Esprit (1) : « Le péché suit toujours la multitude » des paroles ». Et saint Jacques a eu raison de dire, que la langue est l'organe et le principe de tout péché (2). La seconde raison qu'ont eue encore les fondateurs d'ordres en établissant l'esprit de retraite, c'est qu'ils ont prévu que la dévotion et l'esprit d'oraison ne pouvoient subsister sans le silence.

(1) *Prov.* x. 19. — (2) *Jac.* III. 6.

Ceci est visible et trop vrai; nous le voyons tous les jours dans ces ames épanchées et dissipées qui aiment à se répandre au dehors. Hé! dites-moi, chères ames, sont-elles pour l'ordinaire bien spirituelles et filles d'oraison, si elles ne sont recueillies? Quelques bons sentimens et mouvemens intérieurs que Dieu leur donne dans la prière, ils seront sans fruit, tandis qu'elles se dissiperont aussitôt, recherchant à causer et à parler : il est certain que toute l'onction de la dévotion s'évanouira et se perdra insensiblement; car elle ne peut se conserver que dans une ame silencieuse et parfaitement récolligée, attentive sur soi-même. Ainsi il ne faut pas espérer ni attendre grande spiritualité ni piété d'une religieuse, qui aime à discourir et à s'entretenir avec celle-ci et avec celle-là, qui ne peut demeurer une heure dans sa cellule en repos et en silence.

Enfin, la troisième raison qui a porté les fondateurs de recommander si étroitement le silence à leurs religieux, c'est parce que le silence unit les frères. Et en effet, c'est un moyen très-propre pour maintenir la charité, la paix et l'union dans une maison religieuse; puisque le silence bannit tous ces discours et entretiens qui la divisent et la détruisent. Car, pour l'ordinaire, qu'est-ce qui fait la matière de ces conversations trop familières, sinon les défauts de ses sœurs? ce qui apporte bien souvent du trouble et de la division dans une communauté; et tout cela faute de silence. Quand on veut réformer un monastère qui n'est plus dans sa première ferveur, que fait-on? l'on observe soigneusement si les règles y sont bien gardées, spécialement

les plus essentielles. S'aperçoit-on que le silence manque et n'est plus observé, c'est par-là que l'on commence : aussitôt on y rétablit le silence qui n'y étoit point gardé; parce que c'est le moyen qui retranche tout d'un coup les autres imperfections, abus ou désordres qui arrivent dans une maison religieuse, pour s'être relâchée sur la règle du silence.

Ayez donc, chères ames, de l'amour et de l'estime du silence de règle, si nécessaire pour entretenir et conserver toutes les vertus religieuses. Comme je vous ai déjà dit, dans toutes les maisons ou monastères l'on est toujours obligé à le garder aux temps et lieux ordonnés : c'est là ce qui maintient la régularité. Vous autres, mes chères Filles, quoique vous soyez consacrées au public, par votre institut, pour instruire la jeunesse, vous ne laissez pas d'avoir aussi ce silence de règle à observer dans de certains temps; et j'ai remarqué, ce me semble, que par vos constitutions vous devez vous abstenir tout au moins de tous discours et paroles inutiles, durant la journée. Et si vous ne parlez que pour le nécessaire, vous garderez un long silence, et vous ne vous épancherez pas inutilement parmi les créatures, à vous entretenir de tout ce qui se passe dans une maison. Tous ces désirs de communiquer avec cette amie seront mortifiés et réprimés; l'on ne cherchera pas à s'aller décharger avec celle-ci de tout ce qui fait peine, pour en murmurer et s'en plaindre inconsidérément.

Si notre Seigneur faisoit la visite dans ce monastère pour voir si le silence est bien gardé, et qu'il

entrât dans les lieux où il doit être gardé; hélas ! qu'est-ce qu'il y trouveroit ? Là deux petites amies, et ici trois autres en peloton occupées à causer et à s'entretenir ensemble à la dérobée, tandis peut-être que l'on devroit être au chœur ou à une autre observance. Si donc Jésus-Christ se présentoit à elles, et leur alloit faire cette demande : « Quels sont » ces discours que vous tenez ensemble » ? *Qui sunt hi sermones quos confertis ad invicem* (1) ? quelle seroit leur réponse ? Pourroient-elles dire avec vérité : Nous parlons de Jésus de Nazareth ; ou bien, Nous parlons des moyens pour arriver à la pratique de la vertu, pour nous encourager l'une à l'autre. Ah ! c'est souvent de rien moins : car la plupart de tous vos discours avec cette amie, qui est la confidente de tous vos mécontentemens, sont de lui dire tous vos sentimens imparfaits sur tout ce qui vous choque et vous contrarie; c'est de parler des défauts des autres, et des prétendus déplaisirs que vous dites avoir reçus de cette sœur, que vous ne pouvez souffrir. C'est là où l'on murmure, où l'on se plaint à tort et à travers de la conduite des officières de la maison. On critique, on censure, on contrôle toutes choses : la supérieure même n'est pas exempte d'être sur le tapis; l'on blâme sa conduite et sa manière d'agir; enfin l'on mêle dans ces entretiens familiers celle-ci, celle-là, encore celui-là : bref c'est dans ces communications indiscrètes où se font une infinité de péchés de médisance, et très-souvent de jugemens téméraires, plus griefs que l'on ne pense. Il faut ici

(1) *Luc.* XXIV. 17.

faire réflexion, chacune selon son besoin, à ce que la conscience dictera, avant que de terminer ce premier point.

SECOND POINT.

Dans le second point de notre méditation nous allons voir le silence de prudence qu'il faut garder dans les conversations, pour apprendre à n'y point faire de fautes contraires à la charité. Et pour nous y bien comporter, envisageons, chères ames, Jésus-Christ notre parfait modèle, qui a pratiqué merveilleusement ce silence de prudence, dont je vais vous parler, en vous en faisant voir un bel exemple dans sa sacrée personne, pendant sa vie conversante et dans les années de ses prédications.

Ce doux Sauveur étoit si débonnaire, qu'il est remarqué de lui qu'il n'a jamais rien dit qui fût capable de donner un juste sujet de plainte et de peine à personne. Cet agneau plein de douceur a contraint les Juifs mêmes de dire de lui, « que jamais » homme n'avoit si bien parlé » : *Numquam sic locutus est homo, sicut hic homo* (1) : Et dans une autre occasion, où ils vouloient surprendre Jésus-Christ dans ses paroles, que firent-ils à cet effet? Ils lui demandèrent s'il étoit permis de payer le tribut à César. Notre Seigneur, qui est la sagesse même, leur fit cette réponse prudente et judicieuse, qu'il étoit juste de « rendre à César ce qui est à César, et » à Dieu ce qui est à Dieu (2) ».

Voilà, mes chères Filles, une belle idée et un modèle achevé, pour vous apprendre la pratique du

(1) *Joan.* VII. 46. — (2) *Matt.* XXII. 21.

silence de prudence dans vos conversations : car remarquez avec moi, que la perfection du silence ne consiste pas seulement à ne point parler, mais aussi à parler selon les règles de la charité chrétienne et religieuse. Comme par votre institut vous ne devez pas vivre à la façon des hermites, et être toujours en solitude; il est nécessaire que vous conversiez les unes avec les autres les jours de récréations, où vous devez vous trouver toutes ensemble, pour obéir à la règle en esprit de charité et d'union. Mais, chères ames, comme c'est ici l'endroit le plus glissant peut-être qui soit en la vie religieuse, et où il soit plus aisé d'y faire des fautes, soit par inconsidération ou imprudence, n'étant pas pour lors attentives sur vous-mêmes; il faut se munir de grandes précautions et beaucoup veiller sur ses paroles, pour ne point commettre de péchés même considérables, où insensiblement on se laisse aller dans la conversation, faute de savoir se maintenir dans les règles de la prudence et de la charité. C'est pourquoi il faut s'observer, et prendre des mesures pour n'y point faillir avec vos Sœurs, de manière que votre conscience n'y soit point intéressée, ni la paix altérée.

Car, mes Filles, bien que vous soyez toutes membres d'un même corps; cependant la différence des humeurs et tempéramens, qui se rencontre entre toutes, forme de certaines oppositions et contradictions qui vous obligent à une grande circonspection dans les heures de vos récréations, où vous devez singulièrement faire paroître ce silence de prudence, en prenant garde surtout de ne rien dire

qui

qui puisse tant soit peu fâcher, et donner de la peine à vos sœurs. Il faut aussi, par une sage discrétion, que vous sachiez prévoir et ne pas dire les choses que vous jugeriez ou croiriez devoir fâcher et mécontenter quelque sœur : de plus cette même prudence doit vous empêcher de relever cent choses, qui peuvent exciter parmi vous de petites disputes et divisions, d'où d'ordinaire elles naissent et se forment.

Ah! mes chères Filles, ayez attention à vous conduire de la sorte, si vous voulez maintenir la paix et la charité dans vos conversations, qui autrement deviendroient plus nuisibles qu'utiles. Pour cet effet, il faut savoir supporter prudemment et vertueusement les fardeaux les unes des autres, comme vous y exhorte le grand saint Paul : *Alter alterius onera portate* (1). Que cette pratique si nécessaire vous feroit endurer de choses, si vous y aviez un peu d'application! Chacune à son tour n'a-t-elle pas à supporter quelques défauts dans les autres? Aujourd'hui vous endurez une parole un peu fâcheuse, qu'une sœur vous aura dite par mauvaise humeur : hé bien, demain elle souffrira peut-être de vous des choses plus sensibles.

Mais, direz-vous, j'ai à converser avec cette sœur qui est d'une humeur si rustique et si insupportable, qu'il me faut toute ma patience pour ne la choquer ni rebuter quand elle est dans sa mauvaise humeur. Il est vrai, il se rencontre des personnes si inciviles et malhonnêtes dans leurs conversations, qu'elles sont presque intraitables. Ces humeurs farouches y

(1) *Gal.* VI. 2.

sont fort à charge, et donnent souvent sujet d'exercer la patience des autres, toute leur vie : car comme naturellement elles sont de cette humeur, joint à l'éducation qu'elles ont eue qui a fort contribué à leurs mauvaises dispositions d'esprit, il n'en faut pas attendre autre chose de plus. Pour l'ordinaire elles sont ombrageuses, soupçonneuses et très-aisées à se fâcher et à parler selon leur boutade. Quoi qu'il en soit, la charité vous oblige de les supporter, et de ne les pas fâcher mal-à-propos. Je sais que cela est un peu difficile, et qu'il n'y a rien de si contraire à un naturel plus sociable et poli, qui sait vivre honnêtement dans la conversation, que ces personnes grossières et fâcheuses, qui ne peuvent dire une parole de douceur et d'honnêteté. Mais ne savez-vous pas que c'est là où la vertu se fortifie, et où elle a matière de s'exercer avec beaucoup de mérite; et que c'est en supportant patiemment les humeurs contraires à la vôtre, que vous faites voir que vos vertus et votre conduite ne sont point illusion?

Mais, dites-vous encore : Cette sœur est si ombrageuse et pointilleuse que la moindre chose la met en mauvaise humeur, s'imaginant toujours que je lui en veux : je dis, par exemple, une parole innocemment et bonnement, sans avoir intention de lui faire de la peine; cependant elle s'en choque et s'aigrit. Or je veux que vous n'ayez point eu intention de l'attaquer; toutefois, vous qui avez un naturel plus favorable et raisonnable, vous devez en conscience ménager ces esprits foibles, qui, par leur incapacité de faire autrement, s'échappent souvent malgré eux. Ainsi, par esprit de charité et de douceur, ayez

égard à leurs foiblesses : ne leur donnez pas sujet d'offenser Dieu en les contrariant ; ayez même de la condescendance pour elles : abstenez-vous de dire de certaines choses, quoique indifférentes et innocentes, que ces esprits mal faits prendroient de travers : ayez-en de la compassion ; car elles-mêmes ont de la peine et de la confusion de se voir ainsi à charge aux autres ; ce qui les humilie et mortifie étrangement devant Dieu, dans la connoissance qu'il leur donne de leur fragilité : elles en ont de l'amertume de cœur, à moins qu'elles ne soient tout-à-fait aveugles sur ce défaut.

Et vous, esprits revêches, humeurs grossières et fâcheuses, apprenez à vous vaincre et à être maîtresses de ces mouvemens impétueux, que produit en vous ce mauvais naturel que vous devez sans cesse combattre et détruire, pour vivre de la vie de la grâce, en mourant à la nature. Et ne pensez pas dire, pour vous mettre à couvert, comme ces ames lâches et imparfaites : Je ne saurois faire autrement, c'est mon humeur : car vous n'en serez pas quittes pour cela devant Dieu ; puisque vous êtes obligées, selon les préceptes de Jésus-Christ dans l'Evangile, de vous mortifier et de travailler à renoncer à vous-mêmes tous les jours. Et Dieu n'a-t-il pas dit à Caïn (1), au commencement du monde, de mortifier son humeur farouche, ses appétits déréglés, et de surmonter ses passions indomptées ?

Voyez donc, mes chères Filles, la nécessité qu'il y a de veiller sur sa langue, quand on est obligé de converser ; et vous plus particulièrement, qui par

(1) *Genes.* IV. 6, 7.

votre institut êtes souvent engagées à communiquer et parler avec les séculiers, dans les occasions que vous procure l'instruction de la jeunesse qui vous est confiée, comme d'aller souvent au parloir visiter les parens des pensionnaires : car la bienséance et l'honnêteté, quelquefois même la nécessité vous obligent d'avoir des entretiens avec ces personnes, et outre cela votre règle vous le permet; comme aussi avec vos parens et d'autres de vos amies et connoissances. Mais c'est ici, chères ames religieuses, qu'il faut surtout vous bien conduire et parler avec discrétion. Si jamais vous avez besoin du silence de prudence, c'est dans ces temps où il y a bien à perdre ou à gagner. Je vous en avertis, prenez-y garde; et comportez-vous-y d'une manière si édifiante, que les gens du monde n'aient pas moins d'estime de vous. Pour cet effet, il faut qu'une religieuse au parloir, en présence des séculiers, soit d'un maintien grave et modeste. Elle doit veiller extrêmement sur ses paroles, ne pas trop s'épancher, ni se dissiper : car les gens du monde observent, plus que l'on ne pense, toutes les actions et la conduite des religieuses au parloir; et selon la sagesse et discrétion qu'ils remarquent dans les unes, ils prennent de fort mauvaises impressions de celles qu'ils voient trop libres, plus inconsidérées et mondaines dans leurs paroles; qui ne se sentent nullement de leur état, ne mêlant presque jamais dans leurs discours rien de spirituel et de Dieu, comme devroit faire une bonne religieuse.

Ne vous y trompez pas : car bien que les gens du monde vous fassent paroître de la complaisance et

témoignent agréer vos pensées, ou entrer dans tous vos sentimens; vous ne savez pas de quelle manière ils prennent en eux-mêmes les choses qu'ils semblent approuver quand ils sont auprès de vos grilles. Car après, qu'arrive-t-il de ces beaux entretiens quand ils sont en compagnie? et lorsqu'ils se mettent à parler des religieuses, que disent-ils? Ah! dit celle-là, ces jours passés j'ai entretenu une religieuse, je n'ai été qu'un quart-d'heure avec elle, vous ne la connoissez pas; pour moi je sais bien de quelle humeur elle est, je sais ses sentimens sur telles choses. Vous seriez surprises et même étonnées de savoir que ce sont souvent vos parens et vos plus proches qui parlent de vous de la sorte. Si je vous avertis de ceci, ce n'est pas que j'aie connoissance particulière de cette maison là-dessus; je veux croire que ce défaut n'est pas ici : ce que je dis à présent, je le dis ailleurs; parce que ce point est de conséquence : car il faut peu de chose pour mettre une communauté dans une très-mauvaise réputation dans l'esprit des personnes séculières; parce qu'ils s'imaginent que toutes les religieuses doivent être des saintes. Et là-dessus, je me souviens moi-même que je me suis trouvé dans des maisons honorables à Paris, où j'ai ouï parler de certaines religieuses d'une manière plaisante et fort à la cavalière. Mes chères Filles, qui produit un si méchant effet, si ce n'est l'imprudence et l'inconsidération des particulières qui ont parlé au parloir mal-à-propos, qui n'ont pu s'empêcher de faire paroître des saillies d'une passion immortifiée, qui donnoient à connoître leurs dispositions, tant sur ce qui les concernoit, que

sur les affaires particulières qui se passent dans une maison ?

Pour éviter tous ces dangereux inconvéniens, vous voyez, chères ames, que le plus sûr est de tenir très cachées, et sous un secret inviolable, les affaires d'une communauté, sans en donner aucune connoissance aux personnes du dehors. Et pour vous justifier ici, ne me dites pas pour excuse : C'étoit à ma sœur que j'ai dit telles choses, c'est à ma mère, c'est à un prêtre ou directeur. Ne croyez pas avoir mieux fait, ni en être déchargées : car, sous prétexte de direction, très-souvent il arrive qu'insensiblement l'on mêle dans ces communications toutes les affaires les plus secrètes d'une maison, dont on devroit se taire absolument; puisque, étant répandues au dehors, l'expérience nous montre que l'on n'en voit que de très-mauvais effets, par la méchante réputation où ces connoissances mettent la communauté.

Vous devez encore prendre garde à un point qui n'est pas moins important que celui-ci, qui est d'être fort réservées dans vos paroles devant vos pensionnaires, tant celles qui leur rendent quelques services, comme celles qui sont destinées à leur instruction : car ce sont de jeunes plantes extrêmement susceptibles des impressions qu'on leur donne; et quoiqu'elles soient encore jeunes, elles savent bien remarquer ce que l'on dit et fait en leur présence : d'où vient que dans la suite ces impressions premières, que vous leur avez données, leur demeurent, et qu'après elles se souviennent de ces idées qu'elles avoient déjà, lesquelles s'accroissent

avec l'âge ; ce qui leur fait dire, parlant des maîtresses qu'elles ont eues : Pour moi, disent-elles, j'ai eu dans un tel couvent une maîtresse qui n'étoit guère spirituelle ni dévote ; car il étoit rare qu'elle nous parlât de Dieu : elle avoit de certaines maximes mondaines ; et au lieu de nous porter à la modestie, elle nous enseignoit des secrets de vanité. On en entend d'autres, qui voyant les procédés de celle-ci, si contraires à la charité disent, que cette maîtresse-là avoit assurément de l'antipathie et de l'aversion pour elles.

Ah ! mes chères Filles, bannissez, par votre prudence et bonne conduite, tous ces défauts qui ont de si mauvaises suites. Le silence bien gardé en est le remède, et le plus court chemin pour retrancher toutes ces pensées et discours mal digérés, qui ne laissent après tout dans la consciense que du scrupule et bien du trouble. Car enfin, tôt ou tard l'on s'aperçoit que l'on a mal parlé, et que l'on ne devoit pas dire bien des choses qui auroient dû être ensevelies dans le silence. Ayez pour cet effet la règle du silence en estime ; gardez-la exactement, et vous serez à couvert de mille embarras où jette nécessairement le trop grand parler. Mes chères Filles, avec un peu d'application et avec une bonne volonté vous en viendrez à bout. Ayez attention sur votre langue pour ne laisser échapper aucune parole, dont vous puissiez vous repentir après l'avoir dite. Retirez-vous dans votre cellule ; c'est là le lieu sûr : ne vous produisez au dehors qu'avec peine et pour la nécessité ; que la prudence et la discrétion règlent toutes vos paroles, pour n'en dire aucune

qui ne soit bonne, utile ou nécessaire. Si vous gardez toutes ces mesures, assurez-vous que la paix et l'union sera parfaite dans cette maison, et qu'elle conservera la bonne réputation où elle est aujourd'hui.

Mes chères Filles, ce n'est pas assez de savoir garder le silence de prudence; il faut de plus apprendre à se taire dans les croix, les persécutions et autres peines et afflictions qui arrivent dans la vie : c'est ce qui s'appelle le silence de patience, lequel vous conduira à un degré de perfection convenable à votre état, qui vous doit rendre en tout conformes à Jésus-Christ votre époux; c'est ce que nous allons considérer dans le dernier point de notre méditation.

TROISIÈME POINT.

Considérons que le silence de patience dans les afflictions, les souffrances et les contradictions, est une des choses les plus difficiles à pratiquer de la morale chrétienne. Peu de gens aiment à souffrir, et à souffrir en silence sous les yeux de Dieu : et s'il est rare d'en trouver qui aiment à souffrir, il l'est encore plus d'en voir qui souffrent sans chercher à se répandre au dehors. Cependant c'est le silence qui sanctifie nos croix et nos afflictions, et qui en augmente de beaucoup le mérite. Avez-vous de la peine à pâtir dans vos croix et vos traverses? envisagez Jésus-Christ. Parmi une infinité de persécutions et de douleurs qu'il endure en présence de ses juges iniques, devant qui il est accusé et calomnié si faussement, Jésus garde un profond silence et ne

répond rien : *Jesus autem tacebat* (1). C'est ce qui me touche le plus dans la passion du divin Sauveur, que ce profond silence qu'il garde avec une patience invincible, et qui donnoit de l'étonnement au président : *Ita ut miraretur præses* (2). Il souffre, il endure mille injures, mille outrages et indignités de la part de toute sorte de personnes : il est accusé faussement par les Juifs et les pharisiens, ses cruels ennemis. On dit que c'est un blasphémateur, un séditieux, qu'il est un perturbateur de la loi et du repos public, qu'il empêche que l'on ne paie le tribut à César; enfin que c'est un semeur de nouvelles doctrines, qui abuse le peuple. Jésus entend retentir à ses sacrées oreilles ces cris et ces calomnies, sans dire un seul mot pour se justifier et se défendre contre ces chiens enragés, qui déchirent si outrageusement sa réputation : et pendant cette nuit obscure et ténébreuse, durant laquelle ce cher Sauveur a souffert une infinité d'outrages, d'affronts et de cruautés, que disoit ce doux Agneau? Hélas! jamais la moindre parole d'impatience. Enfin dans cette sanglante et douloureuse flagellation, où il est tout écorché et déchiré à coups de fouets et de nerfs de bœuf, qui font couler de toutes parts le sang de ses veines sacrées; ah, quelle patience et quel silence fait paroître ce doux Jésus! Il souffre tout cela sans rien dire; il n'ouvre pas seulement la bouche pour se plaindre de la cruauté de ses fiers bourreaux, qui ne sont pas encore contens de l'avoir traité si inhumainement : ils prennent une piquante couronne d'épines, et lui percent jusqu'au

(1) *Matt.* XXVI. 63. — (2) *Ibid.* XXVII. 14.

cerveau. Jésus endure ce tourment comme les autres, dans un silence inviolable. Il est conduit chez Hérode, qui désiroit avec empressement de le voir, et s'en réjouissoit : mais notre Seigneur persévère constamment à garder son profond silence. Nonobstant qu'il sût bien qu'Hérode le pouvoit délivrer d'entre les mains de ses ennemis, il ne dit mot cependant en sa présence, et ne proféra aucune parole; chose étonnante ! et c'est avec sujet qu'un saint Père l'a appelé la victime du silence, puisque ce divin Jésus l'a consacré par sa patience durant sa passion.

Mes chères Filles, que voilà un exemple digne de vos imitations et tout ensemble de vos admirations ! Voilà comme vous devriez en user lorsque vous êtes accusées, persécutées à tort : comme aussi dans le temps de l'affliction, il faut savoir souffrir en silence, avec patience, sans murmurer ni vous plaindre. Dans quelque état où Dieu permette que vous soyez, apprenez à y demeurer sans rechercher de vaines consolations parmi les créatures, dans tout ce qui vous fait peine : mais prenez plutôt le parti du silence, et vous renfermez en vous-mêmes, afin que notre Seigneur vous donne intérieurement des forces, pour souffrir avec vertu et mérite. C'est dans ces occasions-là où il faut dire avec David : *Renuit consolari anima mea ; memor fui Dei, et delectatus sum* (1) : « Mon ame a refusé toute conso-
» lation ; je me suis souvenu de Dieu, et j'ai trouvé
» ma joie ».

C'est ici où une ame est éprouvée et perfectionnée merveilleusement, quand, par une générosité vrai-

(1) *Ps.* LXXVI. 3, 4.

ment chrétienne, elle sait s'élever au-dessus de tout ce qui lui arrive de fâcheux ou de contraire, et qu'elle peut, comme Jésus-Christ son époux, garder un profond silence, lors même qu'elle a plus sujet de parler, soit pour sa justification dans des accusations injustes, soit pour sa consolation dans une affliction sensible, et au milieu des plus grandes tempêtes ou bourasques. Il faut qu'une ame vraiment généreuse prenne pour toute défense le silence, qui sera son repos et sa paix parmi les agitations. Jésus-Christ y fait goûter des douceurs intérieures, au fond du cœur, à une ame un peu courageuse, qui pour son amour rejette et abandonne toutes celles qu'elle pourroit trouver dans les créatures. Cela est inexplicable; il n'y a que ceux qui l'expérimentent qui en puissent parler dignement.

Mais avant de passer plus loin, remarquez, chères ames, qu'il y a trois règles ou trois maximes importantes à pratiquer, pour ne point faire de fautes dans ce silence de patience, si nécessaire dans les occasions imprévues où l'on est persécuté, accusé; c'est de ne jamais parler que pour la charité, que pour la vérité ou la nécessité, et jamais pour soi ni pour son propre intérêt.

Eh bien, ames religieuses, sont-ce là les motifs qui vous font parler? Qu'est-ce qui vous fait ouvrir la bouche? Est-ce la nécessité ou bien la vérité? Examinez là-dessus votre cœur; et sondez-le, jusqu'au plus profond, dans la rencontre des contradictions et autres circonstances, pour reconnoître que le plus souvent c'est la passion ou l'intérêt qui vous fait parler.

O mais, direz-vous, je suis accusée d'une chose tout-à-fait désavantageuse; quel moyen de ne se pas justifier dans cette conjoncture, où l'on m'attribue tout ce qu'il y a de mal, et l'on dit que j'en suis la cause, tandis que j'avois bien d'autres intentions que celles que l'on s'imagine? Arrêtez, que la passion n'ait pas le dessus sur la raison; réprimez tous les raisonnemens naturels, pour écouter ceux de la grâce : ne dites pas que vous ne pouvez vous empêcher de parler pour faire connoître votre innocence, et qu'il est bien difficile alors de se taire; puisque l'exemple de Jésus-Christ vous doit rendre la chose aisée et facile. Vous n'avez pas de plus grandes persécutions et contradictions à soutenir que les siennes : tous les saints en ont bien supporté d'autres, plus fâcheuses que les vôtres. Si vous faisiez réflexion que Jésus-Christ par ces persécutions vous fait part d'un éclat de sa croix, vous auriez de la joie de les endurer avec patience dans un profond silence, pour y adorer ses desseins sur votre personne, qu'il prétend élever, par ce chemin rude et semé d'épines, à une grande perfection, si vous n'apportez aucune résistance à ses volontés suprêmes.

Que le silence est donc avantageux à une ame dans la souffrance, et dans tous les états pénibles où elle se trouve! puisque par ce silence il n'y a point de passions si fortes, qui ne soient retenues dans les bornes de la raison. En voulez-vous voir des preuves par quelques exemples? Etes-vous tentées d'ambition? Que vous dit la passion dans cette rencontre, où elle est émue par quelque accident?

c'est de vous élever au-dessus des autres par des paroles suffisantes, et pleines d'un orgueil secret. Hé bien, gardez le silence et vous taisez; insensiblement ces saillies de la nature corrompue s'évanouiront. De même, que vous dit la passion dans les émotions d'une humeur colère et impatiente? Dans ces mouvemens violens, où en êtes-vous si vous ne les réprimez? Bientôt vous vous laisserez aller à des paroles d'emportement, sans craindre de choquer et de piquer les unes et les autres. Mais si vous savez vous taire, vous appaiserez infailliblement ces saillies impétueuses qui s'élèvent en vous-mêmes; et pour lors vous pourrez dire comme le prophète, au milieu de vos troubles : *Turbatus sum, et non sum locutus* (1) : « J'ai été troublée au dedans de moi; mais » ma langue n'a formé aucune parole ».

Sentez-vous en vous-mêmes quelques mouvemens d'aversion et d'antipathie, ou de ressentiment contre quelques-unes de vos sœurs? Que vous dit cette passion à la vue de celle-là que vous ne pouvez souffrir? aussitôt elle vous inspire de la mépriser ou rebuter, par des paroles de froideur et de vengeance. Mais le moyen le plus court, pour combattre et vaincre cette passion qui vous anime et vous tourmente, vous portant à commettre une infinité de péchés; c'est de vous taire, à l'heure même que vous avez plus d'envie de parler, et de prendre le parti du silence. Il faudroit même, dans ces occasions-là, mordre sa langue plutôt que de choquer et fâcher ses sœurs.

Enfin êtes-vous tentées de curiosité, et avez-vous

(1) *Ps.* LXXVI. 5.

envie de vous épancher vainement, en allant trouver justement celle-là qui est un vrai bureau d'adresse, et cette autre-ci qui sait toutes les nouvelles, et qui a incessamment les oreilles ouvertes pour entendre tout ce qui se passe de nouveau dans la maison, laquelle est toujours en haleine pour tout savoir? N'y allez pas, gardez le silence; mortifiez ces désirs de curiosité. Croyez-moi, mes chères Filles, vous aurez plus de consolation de tout ignorer, et de ne point apprendre les choses qui ne vous concernent point : votre conscience en sera plus pure, votre esprit plus dégagé et plus libre pour vous entretenir avec Dieu dans l'oraison. Faites plus d'état d'une heure de récollection, où vous avez été seules avec Dieu, que de plusieurs autres où vous vous êtes contentées parmi les entretiens des créatures; car, pour l'ordinaire, la vertu en est bien affoiblie.

Soyez persuadées, chères ames, qu'en gardant fidèlement le silence, vous serez victorieuses de toutes vos passions, et qu'en peu de temps vous arriverez à la perfection. Souvenez-vous des avantages du silence de prudence; n'oubliez pas ceux du silence de patience, dont je vous parlois tout-à-l'heure : gravez-les dans votre esprit; afin que lorsque la tentation où l'affliction arrivera, vous soyez toujours disposées à la bien recevoir, dans les dispositions saintes que je vous ai marquées. Dans vos souffrances et contradictions, n'envisagez jamais les causes secondes; et ne vous amusez point inutilement à vouloir découvrir la source de vos peines, par des recherches d'amour-propre, pour savoir qui sont ceux qui vous les font naître; car proprement cela s'ap-

pelle courir après la pierre qui vous frappe. Il faut bien plutôt vous élever en haut vers le ciel, pour voir la main qui la jette, qui n'est autre que Dieu même, qui est celui qui a permis que telles choses vous arrivassent pour votre salut, si vous en savez bien profiter. Dans tous les événemens les plus fâcheux, une ame vraiment chrétienne et religieuse doit dire à Dieu dans le plus intime d'elle-même : *Paratum cor meum, Deus, paratum cor meum* (1) : « Mon cœur est préparé à faire votre volonté, soit » dans l'adversité ou la prospérité ». Ah! mes chères Filles, plût à Dieu que vous et moi nous fussions dans ces dispositions : c'est à quoi il nous faut résoudre dans cette méditation; c'est le fruit que nous devons en remporter, et c'est la grâce qu'il faut instamment demander à Jésus-Christ : je vous y exhorte, et me recommande à vos prières.

(1) *Ps.* CVII, 2.

PAROLES SAINTES

DE MON ILLUSTRE PASTEUR,

MONSEIGNEUR

JACQUES-BENIGNE BOSSUET,

ÉVÊQUE DE MEAUX,

LA VEILLE ET LE JOUR DE MA PROFESSION (*).

A l'interrogation hors la clôture.

Vous avez raison, ma Fille, d'appeler et d'estimer heureux le jour de votre profession. Il est heureux pour vous, puisque vous y serez l'épouse de Jésus-Christ : mais faitez-y bien réflexion, et voyez à quoi vous allez vous engager. Ne croyez pas que vous serez exempte de peines dans la religion : ce seroit un abus que de le prétendre ; puisque c'est un continuel sacrifice de mort à soi-même, et que la na-

(*) Ces paroles sont tirées du manuscrit d'une religieuse ursuline de Meaux, qui écrivit, après la cérémonie, les différens discours que Bossuet lui fit lors de sa profession. Nous leur conservons le titre qu'elle leur a donné, comme plus propre à faire connoître le respect que ces bonnes religieuses avoient pour les instructions de leur digne pasteur. (*Edit. de Déforis.*)

ture

ture y souffre beaucoup : mais il n'importe, ne l'écoutez pas; car autrement vous ne ferez jamais rien. Si vous avez de la peine, à la bonne heure, vous en aurez plus de mérite; et Dieu vous donnera toujours ses grâces, pourvu que vous lui soyez fidèle. En voilà une bien grande qu'il vous fait de vous appeler à la sainte religion : correspondez-y fidèlement. Vous faites bien, ma Fille, de vivre dans la crainte; car l'homme doit continuellement se défier de soi-même. Il ne faut cependant pas qu'elle soit excessive; car il y auroit de la recherche de soi-même; et cette si grande crainte pourroit provenir d'une ame lâche, qui a peur de travailler. C'est bien fait, ma Fille, d'être toujours en crainte, pourvu qu'elle soit filiale et non point servile; et pour y éviter les extrémités, ayez continuellement recours à Dieu, et vous combattez vous-même, puisque ce n'est qu'après le combat que l'on remporte la victoire : soyez toujours humble et docile; vivez dans l'obéissance, et vous n'aurez point toutes ces craintes.

A mes demandes après le sermon.

Vous voilà, ma Fille, pleinement instruite des obligations que vous allez contracter avec Jésus-Christ par le moyen de vos vœux : vous voyez à quoi ils vous obligent; comme par le vœu de pauvreté vous renoncez pour jamais aux biens, aux pompes et à toutes les richesses du monde; comme vous devez renoncer par le vœu de chasteté à tous les plaisirs et contentemens du siècle, en vous séparant même du plus petit par une mortification

générale de tous vos sens. Enfin vous avez entendu que par l'obéissance vous devez consacrer votre cœur, votre volonté, et tout ce qui est en vous jusqu'au fond de vos entrailles, pour n'avoir plus désormais d'autre volonté que celle de vos supérieures. C'est ce qui vous vient d'être prêché si saintement.

Ma Fille, retenez toutes ces vérités profondes, et ne les oubliez jamais; gravez-les dans votre esprit et dans votre cœur, afin d'animer toutes vos opérations, et de vous établir sur ces principes solides pendant tout le cours de votre vie religieuse. C'est, ma Fille, la prière que je vais faire à Dieu pour vous dans le reste de cette cérémonie, en vous aidant à achever votre sacrifice. Unissez-vous à nous de tout votre cœur. *Det tibi Deus in hoc sancto proposito perseverantiam :* « Que Dieu vous donne la » persévérance dans cette sainte résolution ».

A la sainte communion.

Ma Fille, voilà votre divin Epoux, voici votre Dieu qui vient se donner à vous. Recevez cette victime sainte qui s'est immolée pour vous; consommez en lui votre sacrifice; mangez Jésus-Christ, savourez cette viande céleste et divine. Que votre esprit, votre cœur, tout votre intérieur et tout l'intime de vous-même en soit rempli. Nourrissez-vous de cet aliment et de cette nourriture sacrée, incorporez-vous à elle; en la prenant, vous recevrez l'esprit de vos vœux. Nourrissez-vous donc de l'esprit de pauvreté, recevant celui qui a été si pauvre, qu'il est dit de lui qu'il n'a pas seulement eu de quoi

reposer son chef adorable (1). Nourrissez-vous de cette chair virginale; et vous recevrez en vous-même l'esprit de chasteté, et la pureté de celui qui est vierge, Fils d'une Vierge, ami des vierges, et le chaste Epoux des vierges. Recevez cette divine hostie, mangez cette victime d'amour et de pureté; et vous recevrez dans votre cœur l'esprit d'obédience de celui qui, par obéissance, s'est immolé et offert en sacrifice et en oblation pour le salut de tous les hommes, de celui qui s'est rendu sujet et parfaitement soumis, pendant sa vie, à tous ceux qui lui ont tenu la place de Dieu son Père, et qui a été obéissant jusqu'à la mort de la croix. Enfin vous venez de faire vœu d'instruire les petites filles : nourrissez-vous encore, en prenant Jésus-Christ, de l'esprit de zèle et de charité pour le salut des ames, de celui qui s'est consommé pour elles. Soyez une parfaite imitatrice de celui-là même qui a dit : « Laissez » ces petits enfans venir à moi (2) ». Fortifiez-vous par cette divine nourriture; mangez-la avec amour et respect : recevez-la souvent ; car elle vous donnera des forces dans l'exercice de votre institut; elle vous animera toujours de nouveau pour vous en acquitter dignement. Recevez donc, ma chère Fille, Jésus-Christ, qui se donne à vous en confirmation de vos vœux. Prenez cette aimable Epoux ; aimez-le de toute votre capacité : unissez-vous à lui très-étroitement en cette vie, afin d'y être unie en l'autre par la gloire, durant toute l'éternité. *Quod Deus in te incœpit ipse perficiat :* « Que Dieu achève ce » qu'il a commencé en vous ».

(1) *Matt.* VIII. 20. — (2) *Marc.* X. 14.

En me donnant le voile.

Ma Fille, recevez ce voile qui vient d'être béni dans cette sainte cérémonie par le sacré ministère de l'Eglise; ce voile, qui est le signe de votre séparation du monde, sous lequel vous allez être toute votre vie ensevelie avec Jésus-Christ dans le tombeau de la religion, et cachée avec lui en Dieu. Recevez ce même voile qui est la marque de l'alliance que vous avez contractée avec lui : il ne vous sera jamais ôté que vous ne voyiez la face de Dieu à découvert dans le ciel.

Après la cérémonie.

Enfin, ma Fille, vous voilà consacrée à Jésus-Christ, voilà votre immolation faite : il ne reste plus qu'à être fidèle à votre Epoux dans votre saint état, et qu'à y persévérer jusqu'à la fin. Pour cet effet, prenez toujours le plus pénible. Ne regardez pas ce que vous avez fait; mais ce qui vous reste encore à faire. Accoutumez-vous à l'exercice de cette continuelle circoncision du cœur, qui vous séparera sans cesse des inclinations de la nature corrompue, si contraire à l'esprit et à la grâce de Jésus-Christ votre divin Epoux. Puissiez-vous, ma Fille, par ce moyen vous élever toujours davantage par une vie pure et toute céleste. Puissiez-vous monter de vertu en vertu, jusqu'à ce que vous soyez parvenue à la montagne d'Horeb, au sommet de la perfection, pour y consommer votre sacrifice.

PRÉCIS D'UN DISCOURS

FAIT

AUX RELIGIEUSES DE LA VISITATION DE MEAUX,

DANS UNE VISITE.

« J'ai désiré de vous voir, pour vous communi-
» quer quelque peu de la grâce spirituelle, et vous
» confirmer (1) ». C'est saint Paul, ce vigilant pasteur, cet homme apostolique, cet homme du troisième ciel, qui parle ainsi. Examinons un peu ses paroles; pesons-les toutes. J'ai désiré de vous voir, dit-il; il ne se contente pas de leur écrire. Tantôt il envoie Tite, tantôt Timothée, ou quelque autre de ses disciples: mais enfin le désir immense de leur communiquer quelque peu de la grâce spirituelle, le porte à souhaiter de venir lui-même leur rendre visite. Quelque peu : pourquoi quelque peu ? C'est que ce grand apôtre qui avoit reçu tant de dons, parloit en la personne de nous autres, pasteurs indignes et infirmes, qui n'en pouvons communiquer que quelque peu : il avoit en vue la disposition de ceux qui la reçoivent, et qui souvent ne sont capables que d'en recevoir peu; et aussi, il n'appartient

(1) *Rom.* I. 11.

qu'à Dieu de rendre notre ministère assez efficace pour en donner beaucoup. De nous-mêmes nous ne saurions conférer aux autres la moindre grâce; c'est Dieu, comme dit l'apôtre (1), qui nous en rend capables. Et vous voyez par-là combien vous êtes intéressées à demander pour nous à l'auteur de tout don, qu'il prépare nos cœurs et les vôtres; afin que nous puissions produire des fruits abondans parmi vous. Dieu sait, mes Filles, que j'ai désiré d'un désir cordial, dans la sincérité de mon cœur et sous les yeux de Dieu, de vous voir. Sans me comparer au grand apôtre, recevez le peu que je vous donne; puisque Dieu donne beaucoup à celui qui reçoit peu.

Je trouve trois fruits de la visite : le premier me regarde et il vous regarde; c'est la consolation mutuelle que nous en devons retirer vous et moi; vous, en voyant la sollicitude de votre pasteur; et moi, par la joie que me donnera, dans cette visite, la promptitude de votre obéissance, et par l'espérance que je concevrai que vous serez ma couronne dans le ciel, et ma consolation sur la terre, quand je penserai que j'ai des filles qui aiment sincèrement Dieu. Le second fruit de la visite, c'est l'estime que vous devez avoir de votre ame, en considérant le soin que Jésus-Christ lui-même en a pris : il n'a pas cru trop donner que de vous racheter au prix de son sang. Que ne devez-vous donc pas faire pour vous conserver dans la pureté qu'il vous a acquise? Et de là naît le troisième fruit de la visite, qui est de connoître vos défauts, et de prendre les moyens les

(1) *II. Cor.* II. 16.

plus propres pour vous en corriger et vous purifier des péchés qui souillent la pureté de l'ame, en travaillant efficacement à les éviter; afin de vous avancer chaque jour vers la perfection de votre état.

Le péché plaît à tous les hommes, lorsqu'ils le commettent : quand il est commis, l'homme sage s'en afflige et en pleure amèrement; le scrupuleux et pusillanime s'en désespère; l'imprudent rit et s'étonne de ce que les saints lui en portent compassion, et qu'ils lui parlent de pénitence. Entre les malades, les plus à plaindre sont ceux qui ne se plaignent pas eux-mêmes, et qui aiment leur maladie. Haïssons la nôtre : la haine est son remède; elle est la marque que nous ne sommes pas délaissés, et qu'on médite encore pour nous dans le ciel des desseins de miséricorde.

DISCOURS

SUR

L'UNION DE JÉSUS-CHRIST

AVEC SON ÉPOUSE.

Comment Jésus-Christ est-il l'époux des ames dans l'oraison.

Veni in hortum meum, soror mea, sponsa.

Je suis venu dans mon jardin, ma sœur, mon épouse. Cant. v. 1.

Le nom d'épouse est le plus obligeant et le plus doux dont Jésus-Christ puisse honorer les ames qu'il appelle à la sainteté de son amour; et il ne pouvoit choisir un nom plus propre que celui d'époux, pour exprimer l'amour qu'il porte à l'ame, et l'amour que l'ame doit avoir réciproquement pour lui. Il ne reste qu'à voir où se fait leur alliance, et de quelle manière ils s'unissent ensemble.

Saint Bernard dit que c'est dans l'oraison, qui est un admirable commerce entre Dieu et l'ame, qu'on ne connoît jamais bien qu'après en avoir fait l'expérience. C'est là que l'Epoux visite l'épouse; c'est là que l'épouse soupire après son Epoux : c'est là que se fait cette union déifique entre l'Epoux et l'épouse, qui fait le souverain bien de cette vie, et

le plus haut degré de perfection où l'amour divin puisse aspirer sur la terre.

Les visites que l'Epoux céleste rend à l'épouse, se font dans le cœur : la porte par où il entre est la porte du cœur. Les discours qu'il lui tient sont à l'oreille du cœur : le cabinet où elle le reçoit est le cabinet du cœur. Le Verbe, qui sort du cœur du Père, ne peut être reçu que dans le cœur.

Je confesse, dit saint Bernard (1), que cet amoureux Epoux m'a quelquefois honoré de ses visites; et, si je l'ose dire dans la simplicité de mon cœur, il est vrai qu'il m'a souvent fait cette faveur. Dans ces fréquentes visites, il est arrivé parfois que je ne m'en suis pas aperçu. J'ai bien senti sa présence; je me souviens encore de sa demeure : j'ai même pressenti sa venue; mais je n'ai jamais su comprendre comment il entroit, ni de quelle manière il sortoit : si bien que je ne puis dire ni d'où il vient, ni où il va, ni l'endroit par où il entre, ni celui par où il sort. Certainement il n'est pas entré par les yeux ; car il n'est point revêtu de couleur : il n'est pas aussi entré par l'oreille; car il ne fait point de bruit : ni par l'odorat; car il ne se mêle point avec l'air comme les odeurs, mais seulement avec l'esprit. Ce n'est point une qualité qui fasse impression dans l'air; mais une substance qui le crée. Il ne s'est point coulé dans mon cœur par la bouche; car on ne le mange pas : il ne s'est point fait sentir par l'attouchement; il n'a rien de grossier ni de palpable : par où est-ce donc qu'il est entré?

Peut-être qu'il n'étoit pas besoin qu'il entrât,

(1) *In Cant. Serm.* LXXIV, *n.* 5, *tom.* 1, *col.* 1528.

parce qu'il n'étoit pas dehors. Il n'est pas étranger chez nous : mais aussi ne vient-il pas du dedans, parce qu'il est bon; et je sais que le principe du bien n'est pas en moi. J'ai monté jusqu'à la pointe de mon esprit; mais j'ai trouvé que le Verbe étoit infiniment au-dessus. Je suis descendu dans le plus profond de mon ame, pour sonder curieusement ce secret; mais j'ai connu qu'il étoit encore dessous. Jetant les yeux sur ce qui est hors de moi, j'ai vu qu'il étoit au-delà de tout ce qui m'est extérieur; et rappelant ma vue au dedans, j'ai aperçu qu'il étoit plus intime à mon cœur, que mon cœur même.

Mais comment est-ce donc que je sais qu'il est présent; puisqu'il ne laisse point de trace ni de vestige qui m'en donne la connoissance? Je ne le connois pas à la voix, ni au visage, ni au marcher, ni par le rapport d'aucun de mes sens; mais seulement par le mouvement de mon cœur, par les biens et les richesses qu'il y laisse, et par les effets merveilleux qu'il y opère. Il n'y est pas sitôt entré qu'il le réveille incontinent. Comme il est vif et agissant, il le tire du profond sommeil où il étoit comme enseveli: il le blesse pour le guérir; il le touche pour le ramollir, parce qu'il est dur comme le marbre. Il y déracine les mauvaises habitudes; il y détruit les inclinations déréglées, et il y plante la vertu. S'il est sec, il l'arrose des eaux de sa grâce; s'il est ténébreux, il l'éclaire de ses lumières; s'il est fermé, il l'ouvre; s'il est serré, il le dilate; s'il est froid, il le réchauffe; s'il est courbé, il le redresse. Je connois la grandeur de son pouvoir, parce qu'il donne la chasse aux vices, et qu'il n'a pas plutôt paru, que

ces monstres prennent la fuite. J'admire sa sagesse, quand il me découvre mes défauts cachés dans les plus secrets replis de mon ame. Le changement qu'il opère en moi par l'amendement de ma vie, me fait goûter avec plaisir les douceurs de sa bonté : le renouvellement intérieur de mon ame me découvre sa beauté; et tous ces effets ensemble me remplissent d'un étonnement extraordinaire, et d'une profonde vénération de sa grandeur.

Si les entretiens de l'Epoux étoient aussi longs qu'ils sont agréables à l'épouse, elle seroit trop heureuse et satisfaite : mais quoiqu'il ne l'abandonne jamais, si elle ne l'y oblige par quelque offense mortelle, il ne laisse pas de lui soustraire souvent le sentiment de sa présence par un effet tout particulier de sa bonté, que nous avons coutume d'exprimer par ces noms d'éloignement, de fuite et d'absence. C'est une mer qui a son flux et son reflux, ses mouvemens réguliers et irréguliers qui nous surprennent. C'est un soleil qui donne la lumière, et la retire quand il lui plaît : sa clarté donne de la joie à notre ame; son éloignement lui cause bien des soupirs et des gémissemens.

Dieu m'est témoin, dit Origène (1), que j'ai souvent reçu la visite de l'Epoux; et qu'après l'avoir entretenu avec de grandes privautés, il se retire tout d'un coup, et me laisse dans le désir de le chercher, et dans l'impuissance de le trouver. Dans cette absence, je soupire après son retour : je le rappelle par des désirs ardens; et il est si bon qu'il revient. Mais aussitôt qu'il s'est montré, et que je pense

(1) *In Cant. Homil.* I, *n.* 7, *tom.* III, *p.* 16.

l'embrasser, il s'échappe de nouveau; et moi je renouvelle mes larmes et mes soupirs.

Cette conduite est propre à l'état où nous vivons dans cet exil; état de changement, sujet à plusieurs vicissitudes qui interrompent la jouissance de l'épouse par de fréquentes privations. Nous n'avons ici qu'un avant-goût, un essai, et comme l'odeur de la béatitude. Dieu s'approche de nous comme s'il vouloit se donner à nous; et lorsque vous pensez le saisir, il se retire à l'instant. Et comme l'éclair, qui sort de la nue et traverse l'air en un moment, éblouit la vue plutôt qu'il ne l'éclaire; de même cette lumière divine, qui vous investit et vous pénètre, fait un jour dans la nuit, une nuit mystique dans le jour. Vous êtes touché subitement, et vous sentez cette touche délicate au fond de l'ame; mais vous n'apercevez pas celui qui vous touche. On vous dit intérieurement des paroles secrètes et ineffables, qui vous font connoître qu'il y a quelqu'un auprès de vous, ou même au dedans de vous qui vous parle; mais qui ne se montre pas à découvert.

Dieu se présente à notre cœur; il lui jette un rayon de lumière, il l'invite, il l'attire, il pique son désir; mais parce que le cœur ne sent qu'à demi cette odeur et cette saveur délicieuse, qui n'a rien de commun avec les douceurs de la chair, il demeure ravi d'étonnement; et la souhaite avec d'autant plus d'ardeur, qu'elle surpasse tous les contentemens de la terre : son désir est suivi de la jouissance. Bientôt après suit la privation, qui, par la renaissance des désirs qu'elle rallume, fait un cercle de notre vie, qui passe continuellement du désir à la jouissance,

de la jouissance à l'absence, et de l'absence au désir.

Qui est-ce qui me pourra développer le secret de ces mystérieuses vicissitudes, dit saint Bernard (1)? Qui m'expliquera les allées et les venues, les approches et les éloignemens du Verbe? L'Epoux n'est-il point un peu léger et volage? D'où peut venir et où peut aller ou retourner celui qui remplit toutes choses de son immense grandeur? Sans doute le changement n'est pas dans l'Epoux; mais dans le cœur de l'épouse, qui reconnoît la présence du Verbe lorsqu'elle sent l'effet de la grâce; et quand elle ne le sent plus, elle se plaint de son absence, et renouvelle ses soupirs. Elle s'écrie avec le prophète: « Seigneur, mon cœur vous a dit: les yeux de mon » ame vous ont cherché (2) ». Et peut-être, dit saint Bernard (3), que c'est pour cela que l'Epoux se retire; afin qu'elle le rappelle avec plus de ferveur, et qu'elle l'arrête avec plus de fermeté: comme autrefois s'étant joint aux deux disciples qui alloient à Emmaüs, il feignit de passer outre; afin d'entendre ces paroles de leur bouche même: *Mane nobiscum, Domine* (4): « Demeurez avec nous Seigneur »: car il se plaît à se faire chercher; afin de réveiller nos soins, et d'embraser notre cœur.

Il ne fait que toucher en passant la cime de notre entendement: comme un éclair, dit saint Grégoire de Nazianze, qui passe devant nos yeux; partageant ainsi notre esprit entre les ténèbres et la lumière, afin que ce peu que nous connoissons soit un charme

(1) *In Cant Serm.* LXXIV, *n.* 1, *col.* 1526, 1527. — (2) *Ps.* XXVI. 8. — (3) *S. Bern. ibid. n.* 3, *col.* 1527. — (4) *Luc.* XXIV. 29.

qui nous attire, et que ce que nous ne connoissons pas soit un secret qui nous ravisse d'étonnement : en sorte que l'admiration excite nos désirs, et que nos désirs purifient nos cœurs, et que nos cœurs se déifient par la familiarité que nous contractons avec Dieu dans cette aimable privauté.

Les vents qui secouent les branches des arbres les nettoient : les orages qui agitent l'air le purifient : les tempêtes qui ébranlent et renversent la mer, lui font jeter les corps morts sur le rivage : de même l'agitation du cœur, ému par ces saintes inquiétudes, contribue beaucoup à sa pureté, et l'exempte de beaucoup de taches et d'ordures, qui s'amassent au fond de l'ame pendant qu'elle est dans le calme, et qu'elle jouit d'un repos tranquille. L'eau qui croupit dans un étang se corrompt et devient puante : le pain qui cuit sous la cendre se brûle si on ne le tourne, comme dit le prophète (1) : les corps qui ne font point d'exercice amassent beaucoup de mauvaises humeurs, qui sont des dispositions à de grandes maladies : et ainsi le cœur, qui n'est point exercé par ces épreuves, et par ces mouvemens alternatifs de douceur et de rigueur, s'évapore au feu des consolations divines, se corrompt par le repos, et se charge de mauvaises habitudes. C'est pourquoi le Fils de Dieu, qui l'aime et qui prend soin de le cultiver, lui procure de l'exercice; ne voulant pas qu'il demeure oisif, ou qu'il se relâche par une trop longue jouissance de ses faveurs et de ses caresses.

Il semble qu'il se joue avec les hommes, dit Ri-

(1) *Osee.* VII. 8.

chard de saint Victor (1), comme un père avec ses enfans : tantôt ils se figurent qu'ils le tiennent ; et puis tout-à-coup il leur échappe : tantôt il se montre comme un soleil avec beaucoup de lumière ; et puis en un moment il se cache dans les nuages. Il s'en va, il revient ; il fuit, il s'arrête ; il les surprend, il se laisse surprendre, et tout aussitôt il se dérobe : et puis après avoir tiré quelques larmes de leurs yeux, et quelques soupirs de leurs cœurs, il retourne ; enfin il les réjouit de la douceur de ses visites.

« Je m'en vais pour peu de temps, et je vous re-
» verrai bientôt (2) » : souffrez mon absence pour un moment. O moment et moment ! ô moment de longue durée ! Mon doux Maître, comment dites-vous que le temps de votre absence est court ? Pardonnez-moi, si j'ose vous contredire ; mais il me semble qu'il est bien long et qu'il dure trop. Ce sont les plaintes de l'épouse, qui s'emporte par l'ardeur de son zèle, et se laisse aller à la violence de ses désirs. Elle ne considère pas ses mérites : elle n'a pas égard à la majesté de Dieu ; elle ferme les yeux à sa grandeur, et les ouvre au plaisir qu'elle sent en sa présence. Elle rappelle l'Epoux avec une sainte liberté : elle redemande celui qui fait toutes ses délices, lui disant amoureusement : « Retournez, mon
» bien-aimé ; revenez promptement » ; hâtez-vous de me secourir ; « égalez la vitesse des chevreuils et
» des daims (3) ».

Au reste, ne pensez pas que ces larmes soient stériles, ni ces soupirs inutiles : cet état de privation

(1) *De grad. Charit. cap.* II, *p.* 351. — (2) *Joan.* XVI. 16, 22. — (3) *Cant.* II. 17.

est très-avantageux à qui sait s'en prévaloir. C'est là que notre amour-propre, qui est aveugle, trouve des yeux pour sonder l'abîme de ses misères, et reconnoître son indigence : c'est là que notre cœur apprend à compatir aux autres, par l'expérience de ses propres peines : c'est là qu'il trouve un torrent de larmes pour noyer ses crimes, et un trésor si précieux, qu'il suffit non-seulement pour payer ses dettes, mais encore celles du prochain. C'est une fournaise d'amour, où l'épouse échauffe son zèle, et lui donne des ailes de feu, pour voler à la conquête des ames, aux dépens de son contentement et de son repos : c'est une école de sagesse, où elle apprend les secrets de la vie intérieure : c'est une épreuve où elle se fortifie par la pratique des vertus chrétiennes; comme les plantes jettent de profondes racines durant les rigueurs de l'hiver. C'est là qu'elle goûte cette importante vérité, qu'il faut interrompre les délices de la contemplation par les travaux de l'action; qu'elle doit laisser les secrets baisers de l'Epoux, pour donner les mamelles à ses enfans; que l'amour effectif est préférable à l'amour affectif; et que personne ne doit vivre pour lui seul, mais que chacun est obligé d'employer sa vie à la gloire de celui qui a voulu mourir pour tous les hommes. C'est le creuset où elle met sa charité à l'épreuve, pour savoir si elle est de bon alloi. C'est la balance où elle pèse les grâces de Dieu, pour en faire un sage discernement, et préférer l'auteur des consolations à tous ses dons. C'est un exil passager, qui lui fait sentir, par précaution, combien c'est un grand mal d'être abandonné de Dieu pour jamais;

puisque

puisque une absence de peu de jours lui paroît plus insupportable que toutes les peines du monde : mais surtout, c'est une excellente disposition à l'union intime avec son divin Epoux, qui est, à vrai dire, le fruit de ses désirs, la fin de ses travaux et la récompense de toutes ses peines.

Tous les saints Pères qui parlent de l'union qui se fait entre l'ame et l'Epoux céleste, dans l'exercice de l'oraison, disent qu'elle est inexplicable. Saint Thomas l'appelle un baiser ineffable; parce qu'on peut bien goûter l'excellence des affections et des impressions divines, mais on ne la peut pas exprimer. Saint Bernard dit que c'est un lien ineffable d'amour; parce que la manière dont on le voit est ineffable, et demande une pureté de cœur toute extraordinaire. Saint Augustin dit que cette union se fait d'une manière qui ne peut tomber dans la pensée d'un homme, s'il n'en a fait l'expérience.

On peut dire que le propre de l'amour est de tendre à l'union la plus intime et la plus étroite qui puisse être, et qu'il ne se contente pas d'une jouissance superficielle; mais qu'il aspire à la possession parfaite. De là vient que l'ame qui aime parfaitement Jésus-Christ, après avoir pratiqué toutes les actions de vertu et de mortification les plus héroïques; après avoir reçu toutes les faveurs les plus signalées de l'Epoux, les visions, les révélations, les extases, les transports d'amour, les vues, les lumières, croit n'avoir rien fait et n'avoir rien reçu; à cause, dit saint Macaire, du désir insatiable qu'elle a de posséder le Seigneur; à cause de l'amour immense et ineffable qu'elle lui porte, qui fait qu'elle se con-

sume de désirs ardens, et qu'elle aspire sans cesse au baiser de l'Epoux.

On peut bien dire encore que cette union parfaite, qui est l'objet de ses désirs, n'est pas seulement une simple union, par le moyen de la grâce habituelle qui est commune à tous les justes, ou par l'amour actuel, même extatique et jouissant, qui ne se donne qu'aux grandes ames; mais c'est le plus haut degré de la contemplation, le plus sublime don de l'Epoux, qui se donne lui-même, qui s'écoule intimement dans l'ame, qui la touche, qui se jette entre ses bras, et se fait sentir et goûter par une connoissance expérimentale, où la volonté a plus de part que l'entendement, et l'amour que la vue. D'où vient que Richard de saint Victor dit « que » l'amour est un œil; et qu'aimer, c'est voir (1) » : et saint Augustin : « Qui connoît la vérité, la con- » noît; et qui la connoît, connoît l'éternité : c'est » la charité qui la connoît (2) ».

On peut bien dire avec saint Bernard, que cet embrassement, ce baiser, cette touche, cette union, n'est point dans l'imagination ni dans les sens; mais dans la partie la plus spirituelle de notre être, dans le plus intime de notre cœur, où l'ame, par une singulière prérogative, reçoit son bien-aimé; non par figure, mais par infusion; non par image, mais par impression. On peut dire avec Denis le Chartreux, que le divin Epoux voyant l'ame toute éprise de son amour, se communique à elle, se présente à elle, l'embrasse, l'attire au dedans de lui-même, la baise,

(1) *De gra. Charit. cap.* III, *p.* 353. — (2) *Conf. lib.* VII, *cap.* X, *tom.* I, *col.* 139.

la serre étroitement avec une complaisance merveilleuse; et que l'épouse étant tout-à-coup, en un moment, en un clin-d'œil, investie des rayons de la divinité, éblouie de sa clarté, liée des bras de son amour, pénétrée de sa présence, opprimée du poids de sa grandeur, et de l'efficace excellente de ses perfections, de sa majesté, de ses lumières immenses, est tellement surprise, étonnée, épouvantée, ravie en admiration de son infinie grandeur, de sa brillante clarté, de la délicieuse sérénité de son visage, qu'elle est comme noyée dans cet abîme de lumière, perdue dans cet océan de bonté, brûlée et consumée dans cette fournaise d'amour, anéantie en elle-même par une heureuse défaillance, sans savoir où elle est, tant elle est égarée et enfoncée dans cette vaste solitude de l'immensité divine. Mais de dire comment cela se fait, et ce qui se passe en ce secret entre l'Epoux et l'épouse, cela est impossible : il le faut honorer par le silence; et louer à jamais l'amour ineffable du Verbe, qui daigne tant s'abaisser pour relever sa créature.

LES DEVOIRS DE L'AME QUI EST ÉPOUSE DE JÉSUS-CHRIST.

Entre les devoirs de l'épouse envers son divin Epoux, celui de l'amour est le premier; et même l'on peut dire qu'il est unique, parce qu'il contient tous les autres avec éminence. Car il faut considérer que Jésus-Christ prend quelquefois le nom de Seigneur, quelquefois celui de Père, et quelquefois celui d'Epoux. Quand il veut nous donner de la crainte, dit saint Grégoire (1), il prend la qualité de

(1) *In Cant. Prœm. n.* 8, *tom.* III, *part.* II, *col.* 400.

Seigneur : lorsqu'il veut être honoré, il prend celle de Père : mais quand il veut être aimé, il se fait appeler Epoux.

Faites réflexion sur l'ordre qu'il garde : de la crainte procède ordinairement le respect ; du respect l'amour. En cet amour consiste, comme dit excellemment saint Bernard (1), la ressemblance de l'ame avec le Verbe, selon cette parole de l'apôtre (2) : « Soyez les imitateurs de Dieu, comme étant ses » enfans bien-aimés ; et marchez dans l'amour et la » charité, comme Jésus-Christ nous a aimés » ; afin de vous joindre, par conformité, à celui dont l'infinité vous sépare. Cette conformité marie l'ame avec le Verbe, lorsqu'elle se montre semblable en volonté et en désir, à celui à qui elle ressemble par le privilége de la nature, aimant comme elle est aimée : si donc elle aime parfaitement, elle est épouse.

Qu'y a-t-il de plus doux que cette conformité ? qu'y a-t-il de plus souhaitable que cet amour, qui fait, ô ame fidèle, que ne vous contentant pas d'être instruite par les hommes, mais vous adressant vous-même confidemment au Verbe, vous lui adhérez constamment, vous l'interrogez familièrement, vous le consultez sur toutes choses ; égalant la liberté de vos désirs à l'étendue de vos pensées et de vos connoissances ?

Certainement on peut dire que c'est ici que l'on contracte un mariage spirituel et saint avec le Verbe : je dis trop peu quand je dis qu'on le contracte ; on le consomme : car c'est en effet le consommer, que de deux esprits n'en faire qu'un, en

(1) *In Cant. Serm.* LXXXIII, *n.* 3, *col.* 1557. — (2) *Ephes.* V. 1, 2.

voulant et ne voulant pas les mêmes choses. Au reste il ne faut pas craindre que l'inégalité des personnes affoiblisse aucunement la conformité des volontés, parce que l'amour n'a pas tant d'égard au respect. Le mot d'amour vient d'aimer, non pas d'honorer. Que celui-là se tienne en respect, qui frissonne, qui est interdit, qui tremble, qui est saisi d'étonnement : tout cela n'a point de lieu en celui qui aime. L'amour est plus que fatisfait de lui-même; et quand il est entré dans le cœur, il attire à soi toutes les autres affections et se les assujettit. C'est pourquoi celle qui aime s'applique à l'amour, et ne sait autre chose; et celui qui mérite d'être honoré, respecté et admiré, aime mieux néanmoins être aimé : l'un est l'Epoux; l'autre est l'épouse.

Quelle affinité et quelle liaison cherchez-vous entre deux époux, sinon d'aimer et d'être aimé? Ce lien surpasse celui des pères et des mères à l'égard de leurs enfans, qui est celui de tous que la nature a serré plus étroitement. Aussi est-il écrit à ce sujet que « l'homme laissera son père et sa mère, et s'at- » tachera à son épouse (1) ». Voyez comme cette affection n'est pas seulement plus forte que toutes les autres, mais qu'elle se surmonte elle-même dans le cœur des époux. Ajoutez, que celui qui est l'Epoux n'est pas seulement épris d'amour; il est l'amour même. Mais n'est-il point aussi l'honneur? Pour moi je ne l'ai point lu : j'ai bien lu que « Dieu » est charité (2) »; mais je n'ai point lu qu'il soit honneur ni dignité. Ce n'est pas que Dieu rejette l'honneur, lui qui dit : « Si je suis père, où est

(1) *Genes.* II. 24. *Matt.* XIX. 5.—(2) *I. Joan.* IV. 8.

» l'honneur qui m'est dû (1) » ? mais il le dit en qualité de Père. Que s'il veut montrer qu'il est époux, il dira : Où est l'amour qui m'est dû ? Car il dit aussi au même endroit : « Si je suis Seigneur, » où est la crainte qui m'est due » ? Dieu donc veut être craint comme Seigneur, honoré comme Père, aimé et chéri comme Epoux.

De ces trois devoirs, lequel est le plus excellent et le plus noble? L'amour. Sans l'amour, la crainte est fâcheuse, et l'honneur n'est point agréable. La crainte est une passion servile, tandis qu'elle n'est point affranchie par l'amour; et l'honneur qui ne vient point du cœur, n'est point un vrai honneur, mais une pure flatterie. La gloire et l'honneur appartiennent à Dieu : mais il ne les accepte point, s'ils ne sont assaisonnés par l'amour : car il suffit par lui-même ; il plaît par lui-même et pour l'amour de lui-même. L'amour est lui-même, et son mérite et sa récompense. Il ne demande point d'autre motif ni d'autre fruit que lui-même : son fruit, c'est son usage. J'aime parce que j'aime; j'aime pour aimer. En vérité, l'amour est une grande chose, pourvu qu'il retourne à son principe ; et que, remontant à sa source par une réflexion continuelle, il y prenne des forces pour entretenir son cours.

De tous les mouvemens, de tous les sentimens et de toutes les affections de l'ame, il n'y a que l'amour qui puisse servir à la créature pour rendre la pareille à son auteur, sinon avec égalité, pour le moins avec quelque rapport. Par exemple, si Dieu se fâche contre moi, me fâcherai-je contre lui? Non,

(1) *Malac.* I. 6.

certes ; mais je craindrai, mais je tremblerai, mais je lui demanderai pardon : de même s'il me reprend, je ne le reprendrai pas à mon tour ; mais plutôt je le justifierai : et s'il me juge, je n'entreprendrai pas de le juger ; mais plutôt de l'adorer. S'il domine, il faut que je serve ; s'il commande, il faut que j'obéisse : je ne puis pas exiger de lui une obéissance réciproque. Mais il n'est pas ainsi de l'amour : car quand Dieu aime, il ne demande autre chose qu'un retour d'amour, parce qu'il n'aime que pour être aimé ; sachant bien que ceux qui l'aiment sont rendus bienheureux par l'amour même qu'ils lui portent.

Ainsi l'ame, qui est assez heureuse pour y être parvenue, brûle d'un si ardent désir de voir son Epoux dans la gloire, que la vie lui est un supplice, la terre un exil, le corps une prison, et l'éloignement de Dieu une espèce d'enfer, qui la fait sans cesse soupirer après la mort. Dans cet état, dit saint Grégoire (1), elle ne reçoit aucune consolation des choses de la terre ; elle n'en a aucun goût, ni sentiment, ni désir : au contraire, c'est pour elle un sujet de peine, qui la fait soupirer jour et nuit, et languir dans l'absence de son Epoux : car elle est blessée d'amour ; et cette plaie, qui consume les forces du corps, est la parfaite santé de l'ame, sans laquelle sa disposition seroit très-mauvaise et très-dangereuse. Plus cette plaie est profonde, plus elle est saine. Sa force consiste dans la langueur ; et sa consolation est de n'en avoir point sur la terre. Tout ce qu'elle voit ne lui cause que de la tristesse, parce qu'elle est privée de la vue de celui qu'elle aime. Il

(1) *In Cant. c.* III, *tom.* III, *p.* 419.

n'y a qu'une seule chose qui la puisse consoler; c'est de voir que plusieurs ames profitent de son exemple, et sont embrasées de l'amour de son Epoux.

Tel étoit saint Ignace, martyr, qui soupiroit après les tourmens et la mort, par l'extrême désir qu'il avoit de voir Jésus-Christ. Quand sera-ce, disoit-il (1), que je jouirai de ce bonheur, d'être déchiré des bêtes farouches dont on me menace? Ah! qu'elles se hâtent de me faire mourir et de me tourmenter; et, de grâce, qu'elles ne m'épargnent point comme elles font les autres martyrs : car je suis résolu, si elles ne viennent à moi, de les aller attaquer, et de les obliger à me dévorer. Pardonnez-moi ce transport, mes petits enfans; je sais ce qui m'est bon : je commence maintenant à être disciple de Jésus-Christ; ne désirant plus rien de toutes les choses visibles, et n'ayant qu'un seul désir, qui est de trouver Jésus-Christ. Qu'on me fasse souffrir les feux, les croix et les dents des bêtes farouches : que tous les tourmens que les démons peuvent inspirer aux bourreaux viennent fondre sur moi; je suis prêt à tout, pourvu que je puisse jouir de Jésus-Christ. Quel amour! quels transports! quelle ardeur pour Jésus-Christ! Puissions-nous entrer dans ces sentimens; et comme le saint martyr, n'avoir plus de vie, d'être, de mouvemens, que pour consommer notre union avec le divin Epoux.

(1) *Ep. ad Rom.*

FIN DU TOME QUATORZIÈME.

TABLE

DU TOME QUATORZIÈME.

SERMON POUR LE DIMANCHE DE QUASIMODO. Sur la paix faite et annoncée par Jésus-Christ. — Combien extraordinaire la manière dont cette paix a été conclue : moyen dont Jésus-Christ s'est servi pour nous la procurer. Obligation de renoncer à tous ses attachemens criminels, et de quitter toutes ses intelligences avec le monde, pour y participer. Rétablissement du commerce entre le ciel et la terre, fruit de cette paix. Comment est-elle accompagnée de toutes les marques d'une parfaite réunion. *Page* 3

SERMON POUR LE III.e DIMANCHE APRÈS PAQUE, prêché à Dijon devant M. le Prince. Sur la Providence. — Pourquoi la Providence a-t-elle éprouvé tant de contradictions. Attention au jugement dernier, unique moyen pour résoudre toutes les difficultés qui naissent des désordres qui sont dans ce monde. Raisons qui doivent porter le juste à ne point s'impatienter dans ses afflictions, à ne point murmurer contre la prospérité des impies, et à ne point la désirer. Combien les maux qu'il endure lui sont utiles pour sa guérison : secours que Dieu lui donne pour se soutenir contre tous les accidens de la vie, dans l'espérance assurée d'une joie immortelle. 25

ABRÉGÉ D'UN AUTRE SERMON POUR LE III.e DIMANCHE APRÈS PAQUE. — Combien les plaisirs des sens sont dangereux, trompeurs, contraires à notre état ; et combien nous devons les mépriser et les fuir. Quels sont ceux que nous devons rechercher. 55

SERMON POUR LE V.e DIMANCHE APRÈS PAQUE, prêché dans la cathédrale de Meaux à l'ouverture d'une mission, en 1692. — Mépris que nous devons faire du monde pour aller à Dieu. Obligation de toujours croître en amour et en perfection durant le cours de cette vie. Deux sortes de tristesses: quelle est celle qui est le partage des enfans de Dieu. Dispositions dans lesquelles nous devons entrer lorsque Dieu nous frappe. Sentimens de pénitence nécessaires pour obtenir l'indulgence du jubilé. Stabilité essentielle à la vraie pénitence: amour, seul capable de produire une solide conversion. *Page* 67

SERMON SUR LE MYSTÈRE DE L'ASCENSION DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST. — Jésus, l'unique et véritable Pontife, figuré dans les cérémonies de l'ancienne loi; le seul qui remplit parfaitement les fonctions du sacerdoce. Besoin que nous avions d'un pareil Pontife: pourquoi devoit-il monter au ciel. Excellence de sa qualité de Médiateur: comment est-il le Médiateur universel. En quel sens donnons-nous ce nom aux saints. Avec quel succès il sollicite, comme notre avocat, la miséricorde divine en notre faveur: grâces et bénédictions qu'il répand sur nous du haut du ciel. Raisons qui doivent nous porter à être éternellement enflammés des désirs célestes. 88

I.er SERMON POUR LE JOUR DE LA PENTECÔTE. — Combien depuis le péché nous sommes naturellement portés au mal, et combien la vertu nous est difficile. Impuissance de la loi pour nous soulager dans nos infirmités: comment n'est-elle propre qu'à augmenter le crime et qu'à nous donner la mort. De quelle manière elle nous fait sentir notre impuissance et le besoin que nous avons de la grâce. Chaste délectation, esprit vivifiant; caractère distinctif de la nouvelle alliance. Pourquoi la crainte ne peut-elle changer les cœurs. Amour que nous devons à Dieu: excès de notre ingratitude. 121

AUTRE EXORDE ET FRAGMENS du même Sermon. *Page* 153

II.e SERMON POUR LE JOUR DE LA PENTECÔTE. — Quel est l'esprit du christianisme. Mépriser les présens du monde, sa haine et sa fureur ; trois maximes de la générosité chrétienne. Avec quel courage les apôtres et les premiers chrétiens méprisent les présens du monde, attaquent sa haine, triomphent de ses menaces. Merveilleuse union que le Saint-Esprit fait de leurs cœurs. Pourquoi ne devons-nous pas nous regarder en nous-mêmes, mais dans l'unité de tout le corps dont nous sommes membres. L'envie et la dureté exterminées par la fraternité chrétienne. 164

III.e SERMON POUR LE JOUR DE LA PENTECÔTE, prêché devant la Reine. — Caractère des hommes spirituels que le Saint-Esprit forme aujourd'hui. Esprit de fermeté et de vigueur, nécessaire pour se soutenir dans la vie chrétienne. Combien notre extrême délicatesse est opposée à la fermeté et au courage des premiers chrétiens. Persécution du monde : quelles sont ses maximes et les armes qu'il emploie pour abattre ceux qui lui résistent. D'où vient notre insensibilité pour les maux des autres. Envie et esprit d'intérêt, deux péchés principaux que le Saint-Esprit reprend : leurs funestes suites : remèdes à ces deux défauts. 193

ABRÉGÉ D'UN SERMON pour le même jour, prêché dans la cathédrale de Meaux. — Profondeur de la malice du cœur humain : combien nous avons besoin que l'Esprit saint crée en nous un cœur pur. 214

SERMON SUR LE MYSTÈRE DE LA TRÈS-SAINTE TRINITÉ. — Excellente image que nous portons en nous-mêmes de ce mystère ineffable. Autre image de ce grand mystère dans l'unité de l'Eglise. Pourquoi faut-il que le Père engendre en lui-même le Verbe : cette génération du Verbe, représentée dans la bienheureuse fécondité de l'Eglise. Comment le Fils et le Saint-Esprit reçoivent du Père continuellement en eux-mêmes la vie et l'in-

telligence. Tous les fidèles unis dans la vie de l'intelligence. Quelles doivent être les lois de leur charité mutuelle : combien ils y sont infidèles. *Page* 219

SERMON POUR LE III.e DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE. — Grandeur de la charité des saints anges pour les hommes. Pourquoi se réjouissent-ils si fort dans la conversion des pécheurs. Trois effets de la miséricorde divine à l'égard de l'ame pécheresse. Double unité dans l'Eglise; l'une extérieure, qui est liée par les sacremens; l'autre invisible et spirituelle formée par la charité. Comment les pécheurs séparés de cette unité commencent leur enfer même sur la terre. Quels sont les dignes fruits de pénitence. De quelle manière le pécheur, sincèrement touché, s'accuse, se condamne et se punit. 241

SERMON POUR LE V.e DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE. Sur la Réconciliation. — Motifs pressans que Jésus-Christ emploie pour nous porter à une affection mutuelle. Le sacrifice d'oraison, incapable de plaire à Dieu, s'il n'est offert par la charité fraternelle. Obligation de prier avec tous nos frères et pour tous nos frères : pourquoi ne pouvons-nous nous en acquitter si nous les haïssons. Combien aveugles et injustes les aversions que nous concevons contre eux. Condition que Dieu nous impose pour obtenir le pardon de nos fautes. 264

SERMON POUR LE IX.e DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE. — Doctrine extravagante des marcionites sur la divinité. Combien la tendre compassion du Sauveur pour les hommes, a été vive et efficace pendant les jours de sa vie mortelle, et est encore agissante dans la félicité de la gloire. Confiance qu'elle doit nous inspirer : comment nous devons l'imiter. Deux manières dont il peut régner sur les hommes; l'une pleine de douceur, l'autre toute de rigueur. Exemple qu'il nous en donne dans sa conduite sur le peuple juif. Leçon que nous devons tirer de la terrible vengeance qu'il exerce sur cette nation infidèle. 286

ABRÉGÉ D'UN SERMON POUR LE XXI.e DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE. *Page* 326

I.er SERMON POUR LA FÊTE DE L'EXALTATION DE LA SAINTE CROIX. Sur la vertu de la croix de Jésus-Christ. — Combien grande l'entreprise de rendre la croix vénérable. Puissance absolue et miséricorde infinie, deux choses dans lesquelles consiste la gloire de Dieu : comment éclatent-elles mieux dans la croix du Sauveur. Changemens admirables qu'elle a produits dans le monde : raisons que nous avons de mettre en elle toute notre gloire. Sentimens et actions qui prouvent que la croix est pour nous un sujet de scandale. 329

II.e SERMON POUR L'EXALTATION DE LA SAINTE CROIX, prêché aux nouveaux catholiques. Sur les Souffrances. — La miséricorde et la justice conciliées en la personne de Jésus-Christ, fondement de son exaltation à la croix. Deux manières différentes dont nous pouvons participer à la croix. Le trouble qu'on nous apporte dans les choses que nous aimons, cause générale de toutes nos peines. Trois différentes façons dont notre ame peut y être troublée. Trois sources de grâces que nous trouvons dans ces trois sources d'afflictions. La croix, un instrument de vengeance à l'égard des impénitens. Terrible état d'une ame qui souffre sans se convertir. Eloge de la foi des nouveaux catholiques : motifs pressans pour les fidèles de les soulager dans leurs besoins. 360

PRÉCIS D'UN SERMON sur le même sujet. — Tous les mystères et tous les attraits de la grâce renfermés dans la croix. 381

EXHORTATION FAITE AUX NOUVELLES CATHOLIQUES, pour exciter la charité des Fidèles en leur faveur. — Pauvreté et abondance, deux genres d'épreuve. Patience et charité, deux voies uniques pour arriver au royaume céleste. Qu'est-ce que la foi : miracles et martyres, deux moyens par lesquels elle a été établie et soutenue. Combien l'hommage que nous devons à la

vérité, exige que nous soyons résolus à souffrir pour elle: grande utilité que nous retirons de ces souffrances. Quelle est l'épreuve des riches: que doivent-ils faire pour y être fidèles. Obligation qu'ils ont d'imiter, à l'égard des pauvres, la libéralité du Sauveur envers nous. *Page* 385

FRAGMENT D'UN DISCOURS SUR LA VIE CHRÉTIENNE. — Dieu, la vie de nos ames par l'union qu'il a avec elles. Obligation du chrétien de mourir au péché, pour recevoir et conserver cette vie divine. D'où vient Dieu laisse-t-il ici-bas dans les saints l'attrait au mal. Comment détruit-il en eux le péché, même dès cette vie. 404

SERMON SUR LES OBLIGATIONS DE L'ÉTAT RELIGIEUX, prêché devant les religieuses de Saint-Cyr. — Fragilité et grande misère du monde: puissance et funestes effets de sa séduction. Motifs pressans pour porter les chrétiens à s'en séparer entièrement. Origine des communautés religieuses. En quoi consiste la pauvreté dont on y fait profession. Infidélités sans nombre, qu'on commet journellement dans les monastères contre cette vertu. Avantages de la virginité: jusqu'où elle doit s'étendre. A qui se rapporte l'obéissance que l'on rend aux supérieurs. Dans quel esprit il faut se soumettre à ceux qui abusent de leur autorité. Avec quel soin les religieuses doivent éviter le commerce du monde, les sentimens de la vanité, et les amusemens de l'esprit. 419

I.re EXHORTATION A L'OUVERTURE D'UNE VISITE, FAITE EN LA COMMUNAUTÉ DE SAINTE URSULE DE MEAUX, le 9 avril 1685. — Quelle est la fin et quels doivent être les fruits de la visite du prélat. Dispositions nécessaires aux religieuses pour en profiter. Effets admirables que produit la grâce dans une ame qui en est remplie. Crucifiement qui constitue toute la perfection religieuse. Les restes de l'amour du monde, combien pernicieux. Obligation imposée aux personnes religieuses de prier pour les besoins de l'Eglise, et de gémir sur le triste état des

pécheurs. Tendres invitations du prélat, pour porter toutes les Sœurs à lui ouvrir leur cœur sans déguisement. *Page* 457

II.e EXHORTATION, FAITE DANS LE CHOEUR, A LA CONCLUSION DE LA VISITE, le 27 avril 1685. — Silence et recueillement nécessaires pour écouter l'Esprit de Jésus-Christ au dedans de soi-même. Funestes suites de la dissipation, et de l'attache aux choses sensibles. Obligation d'écouter Dieu dans ses supérieurs. Soumission et respect qui leur sont dus, ainsi qu'aux confesseurs et directeurs. Maux que cause dans les communautés le peu de respect pour le silence. De quelle manière on doit y parler de ses mécontentemens. Partialités qu'il faut en bannir. 470

ORDONNANCES notifiées à nos chères Filles les religieuses de Sainte Ursule de Meaux, au chapitre tenu dans leur chœur, le 4 avril 1685, pour conclusion de la visite régulière par nous faite les jours précédens. 486

III.e EXHORTATION SUR LA RETRAITE FAITE CHEZ LES RELIGIEUSES URSULINES DE MEAUX, à toutes les Professes du noviciat, le mercredi-saint, 18 avril 1685. — Avantages de la retraite. Maux que cause la dissipation. Comment les religieuses doivent l'éviter, et travailler à se séparer des créatures pour se recueillir en Dieu. 494

IV.e EXHORTATION FAITE AUX RELIGIEUSES URSULINES DE MEAUX, le 4 mai 1685. — Avec quelle vigilance, quelle religion il faut qu'elles travaillent à l'éducation des enfans qui leur sont confiés. Soin qu'elles doivent avoir de se renouveler dans l'esprit de leur profession. Combien il est nécessaire qu'elles soient en garde contre l'ennemi de leur salut. Obligations renfermées dans le vœu de pauvreté. Importance et utilité de l'obéissance. Devoir des religieuses de tendre sans cesse à la perfection. Charité, zèle et tendresse du prélat pour elles. 507.

CONFÉRENCE FAITE DEVANT LES RELIGIEUSES URSULINES DE MEAUX. — Terrible compte qu'elles auront à rendre

des grâces qu'elles ont reçues. Perfection qu'exigent d'elles les vœux qu'elles ont faits dans leur profession. Tendresse et sollicitude pastorale du prélat pour ses filles. Motifs qui l'obligent d'exiger d'elles une obéissance entière. Etroite union qu'il désire voir régner entre elles. *Page* 523

INSTRUCTION FAITE AUX RELIGIEUSES URSULINES DE MEAUX. Sur le Silence. — Trois sortes de silence. Avec quelle exactitude Jésus-Christ les a gardés. Motifs qui ont porté les instituteurs d'ordre à le prescrire dans leurs règles. En quoi consiste le silence de prudence, et comment il faut le pratiquer à l'exemple de Jésus-Christ. Qualités que doit avoir le silence de patience dans les souffrances et les contradictions: combien il est salutaire, et contribue à la perfection des ames. 537

PAROLES SAINTES de mon illustre pasteur, monseigneur Jacques-Benigne Bossuet, évêque de Meaux, la veille et le jour de ma profession. 560

PRÉCIS D'UN DISCOURS FAIT AUX RELIGIEUSES DE LA VISITATION DE MEAUX, dans une visite. 565

DISCOURS SUR L'UNION DE JÉSUS-CHRIST AVEC SON ÉPOUSE. — Comment Jésus-Christ est-il l'Epoux des ames dans l'oraison. 568

FIN DE LA TABLE DU TOME QUATORZIÈME.

PQ
1725
A2
1815
t.14

Bossuet, Jacques Bénigne
Oeuvres

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY